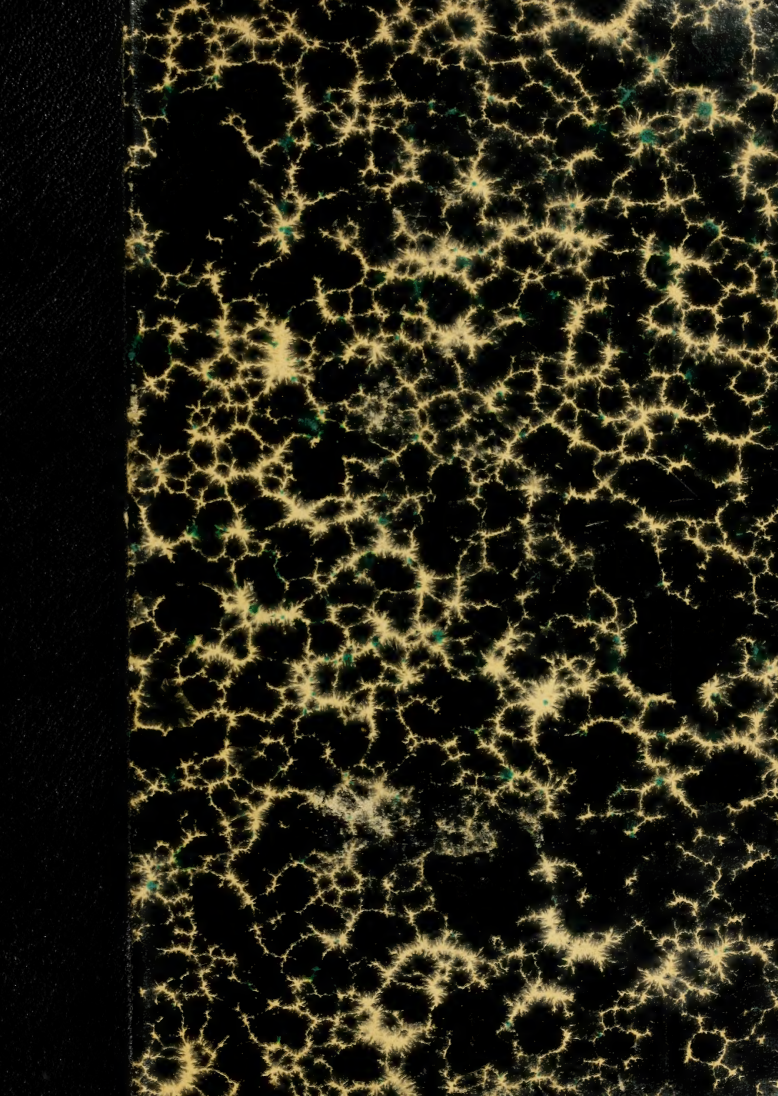
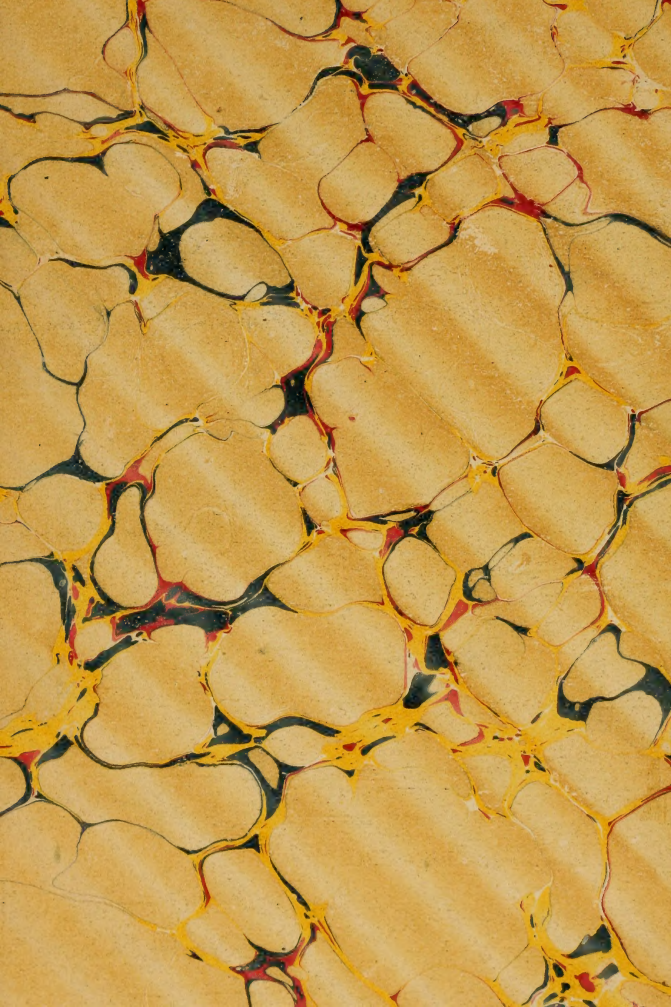
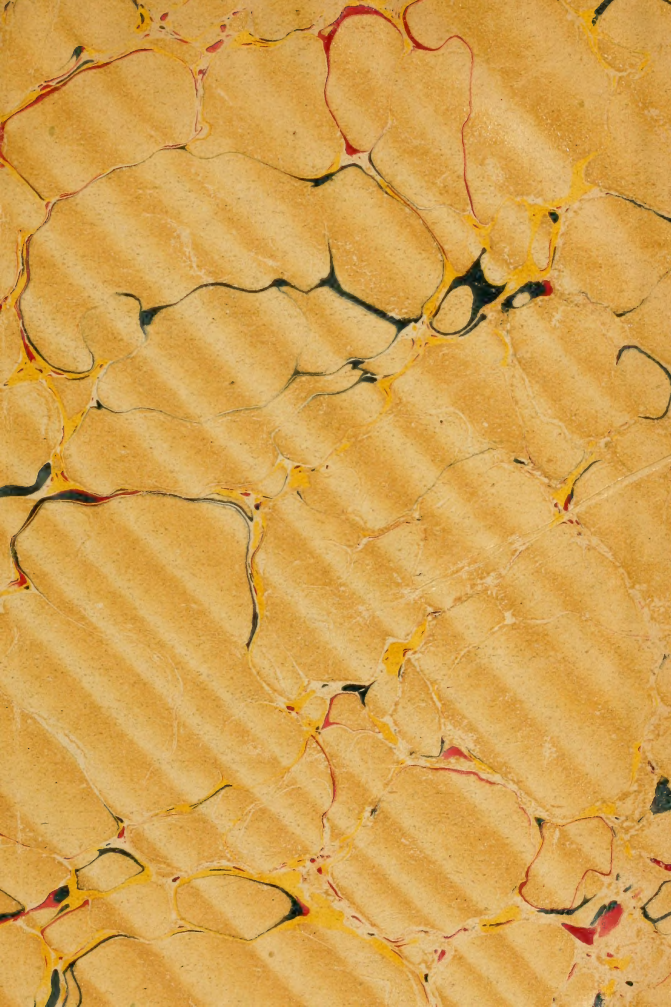








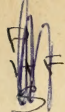
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS

rue Cujas, 43. — 1871.


SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

BULLETIN

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

TOMES XIX ET XX
(1870-71)

DEUXIÈME SÉRIE. — CINQUIÈME ET SIXIÈME ANNÉES



477344
23.7.48

70-71

PARIS
AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ
33, RUE DES SAINTS-PÈRES

1870 ET 1871

BX

9450

S64

année 19/20

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉES 1870 ET 1871.

	Pages.
Préface. Dix-neuvième année	1
Assemblée générale de la Société.	193
Rapport de M. Fernand Schickler, président, sur les travaux de la Société.	195
Procès-verbaux des séances du Comité	47,95,143,334,382,447,598
Circulaire du Comité.	385
Vingtième année : Nos deuils	387

ÉTUDES HISTORIQUES.

Tobie Rocayrol, ou les Aventures d'un chef camisard (1673-1752), par M. Jules Chavannes	2
Un humaniste du XVI ^e siècle (fin), par M. Jules Rathgeber . . .	49
Le massacre des inquisiteurs à Avignonet. Episode de la croi- sade contre les Albigeois (1242), par M. le pasteur Nap. Peyrat	97
La Réforme à Venise. Les Martyrs, par M. Jules Bonnet.	145,189,449
Les derniers jours d'Eléonore de Roye, princesse de Condé, par M. le comte Jules Delaborde	194
Fragment d'une biographie d'Antoine Court. La vie d'un prédi- cant (1715-1729), par M. Edmond Hugues.	241
L'émigration des protestants de la principauté d'Orange sous Louis XIV (1703).	337
Emile Perrot, biographie des premiers temps de la Réforme, par M. Charles Dardier	401,513,561

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

Un disciple de Nostradamus. Arrêt du parlement de Bordeaux (2 mars 1543)	23
Les prédicantes de la Rochelle. Confession de foi faite par une femme accompagnée par quarante-cinq autres femmes de ses compatriotes, le 9 avril 1699.	26

	Pages.
Lettres écrites par divers pasteurs au sujet des Eglises réformées de France (de janvier 1773 à décembre 1775)	33,68
Deux lettres de l'ambassadeur d'Angleterre, Nicolas Trockmorton à Calvin (août et septembre 1561)	59
Journal des galères. Extrait de lettres écrites par les fidèles confesseurs de Marseille (1696-1708), (<i>fin</i>).	62
Trois lettres de l'Eglise de Nîmes à la Compagnie de Genève, mai 1561	116
Prière sur l'état présent des Eglises de Poitou. Elégie par Samuel Poitevin de la Gaillardrie (1669).	121
Les derniers jours d'un Réformateur. Quatre lettres de Théodore de Bèze (1599-1604).	158
Les préliminaires de la révocation de l'édit de Nantes. Mémoires politiques sur l'état présent de la France.	164
Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy, d'après une lettre inédite (1 ^{er} octobre 1572)	258
Les tristes peines, interrogatoire et confession de foy de Jean-François Mesnard de Marennes, à La Rochelle en 1756.	262
Le protestantisme à Pamiers (1628-1629)	299
Liste nominative de pasteurs, proposants et autres, sortis du Dauphiné, du Bas-Languedoc, des Cévennes et du Vivarais, réfugiés à Genève en 1683	301
Lettre pastorale de Rozan, ministre du Désert en Dauphiné (23 décembre 1748)	318
Petit dialogue d'un consolateur consolant l'Eglise en ses afflictions, tiré du Psaume CXXIX, par Pierre Du Val	354,417,524
Signalement des prédicants qui se tiennent en Languedoc (avril 1743)	365
Le protestantisme à Limoges (1572)	427
Lettres de Louise de Coligny, princesse d'Orange, à sa belle-fille Charlotte-Brabantine de Nassau, duchesse de la Trémoille (1598-1620).	481,536,570

MÉLANGES ET VARIÉTÉS.

Vers sur la mort d'Etienne Gaussen, professeur en théologie à l'Académie de Saumur.	39
Desmaiseaux et ses correspondants. II. Bernard le Journaliste, par M. Gustave Masson.	76,181
Notes sur Henri Bertrand, réfugié en Suisse, sa famille et les papiers qu'il a laissés, par M. Jules Chavannes.	137

	Pages.
Un éloge de Du Plessis-Mornay, et un projet de monument à sa gloire	228
Supplément de la France protestante. Lettre A.	236
Un problème bibliographique. Quelle est la date de la première édition de la Psychopannichia de Calvin, par M. le pasteur Ch. Dardier	371
Une controverse entre Bossuet et Jean du Bourdieu.	435
Jean Guitton, maire de La Rochelle. Fragment par M. Eug. Bazin.	440
Fête de la Réformation.	509
Fête de la Réformation à Lille	559

BIBLIOGRAPHIE.

Prospectus d'une Histoire des Albigeois	45
Sociétés savantes des provinces. Concours de 1869.	46
L'Épître de M. Malingres, envoyée à Clément Marot, en laquelle est demandée la cause de son département de France, avec la réponse du dit Marot	85
L'Homme au masque de fer, par Marius Topin.	91
Le Refuge à Francfort sur l'Oder (1686-1852).	170
Les Huguenots du XVI ^e siècle, par A. Schœffer	277
Le Protestantisme dans le Mâconnais et la Bresse aux XVI ^e et XVII ^e siècles, par Edm. Chevrier	282
Histoire de Marie Stuart, par M. Jules Gauthier	431
L'Eglise réformée de Copenhague, notice par M. Clément.	555

CORRESPONDANCE.

Lettre de M. O. Douen à M. Jules Bonnet	191
Le séjour de Clément Marot à Genève. Lettre de M. Théoph. Heyer à M. Jules Bonnet.	287
Une lettre de Catherine de Médicis, par M. Ad. Michel	325
Apologie de la révocation de l'Edit de Nantes. Poëme en six chants, par M. Lenoble, avocat général au parlement de Metz, etc. Lettre de M. le pasteur Eschenauer.	328
Une page du Refuge en Suisse.	445

NÉCROLOGIE.

M. André Sayous.	144
M. le professeur Chappuis.	240
M. André Duméril	393

	Pages.
M. le pasteur Ch. Cailliatte	393
M. Victor de Pressensé.	394
M. Philippe de Montbrison	395
M. le comte Pelet de la Lozère	396
M. Emeric Granier	397
M. le comte A. de Gasparin	<i>Ibid.</i>
M. le professeur de Félice	560
M. Théophile Heyer.	600

CHRONIQUE.

Une soirée historique	287
Monument de Savonarole.	336

ERRATA

Page 83, ligne 28, lisez : *Holy war* au lieu de *Holy was*; p. 336, l. 3, lisez : *Soulice* au lieu de *Soulier*; p. 377, dernière ligne, lisez : 1681 au lieu de 1581; p. 379, l. 13, après qu'il n'y *remettra plus les pieds*, il faut ajouter « sauf pour un court voyage en 1536. » Vingtième année, *nos deuils*, p. 389, l. 7, lisez : *franchise* au lieu de *justice*. — Voyez enfin l'*Erratum* à l'article sur *le Refuge à Francfort-sur-l'Oder*, p. 180.

Dans l'article sur Emile Perrot, une note essentielle a été transposée. Substituez à la note 4, p. 522, le titre du livre de Perrot qui forme les quatre dernières lignes de la note 1, p. 562.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

Nous n'avons rien à ajouter aux vœux et aux promesses par lesquels nous inaugurons la dix-huitième année de ce recueil ; mais nous devons invoquer le concours toujours plus actif de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'œuvre à la fois patriotique et religieuse que nous poursuivons. Ce concours nous est doublement nécessaire, pour l'achèvement de la *France protestante*, ce legs pieux de deux frères qui nous ont laissé un si bel exemple d'abnégation dans le travail, et pour la constante amélioration du *Bulletin* qui doit recueillir jusqu'aux moindres parcelles d'un glorieux passé. De nouvelles sources d'exploration vont s'ouvrir pour nous à l'étranger. Les archives de Berlin, de Cassel et de Stuttgart nous livreront bien des trésors, tandis que celles de Paris et des départements nous fourniront leur contingent de richesses inexplorées. Le concile œcuménique assemblé à Rome sera pour nous l'occasion de plus d'un retour sur l'histoire religieuse de l'Italie. La variété de nos études historiques fera mieux éclater l'universalité de la Réforme et la diversité de ses destinées au XVI^e siècle. Que de sujets attrayants ! Que de noms dignes de mémoire ! La vie semble si courte pour les œuvres qui doivent la remplir. Bien des vides récents dans le cercle de nos collaborateurs nous rappellent sa fragilité. Nous ne pouvons que répéter la prière du Psalmiste : « Enseigne-nous, ô Eternel, à tellement compter nos jours que nous en ayons un cœur rempli de sagesse ! »

ÉTUDES HISTORIQUES

TOBIE ROCAYROL

ou

LES AVENTURES D'UN AGENT CAMISARD

1673-1752

Au nombre des agents secrets employés en faveur des Camisards, par les ministres des puissances alliées contre Louis XIV, on peut signaler Tobie Rocayrol comme l'un des plus habiles, bien que des moins connus jusqu'ici. Le *Bulletin* a en quelque sorte révélé l'existence de ce personnage, qu'Antoine Court ne fait guère que nommer en passant, en publiant le récit rédigé par lui-même de la visite qu'il avait été chargé de faire en 1704, aux chefs cévenols, tenant encore la campagne au moment de la capitulation de Cavalier (1). Mais ce curieux mémoire renferme uniquement la relation de la visite elle-même, telle qu'elle fut envoyée par Rocayrol à ceux au nom desquels il venait d'accomplir cette périlleuse mission. S'il nous révèle le généreux dévouement, le courage intrépide, l'incontestable habileté de l'homme qui en fut l'auteur, il ne dit quoi que ce soit, ni sur ses antécédents, ni sur sa carrière ultérieure.

Un livre assurément fort rare, dont nous devons la communication à M. le professeur Berdez, rattaché par sa naissance à une branche de la famille Rocayrol, réfugiée à Lausanne, nous fournit des renseignements qu'on chercherait vainement

(1) Une page sur Tobie Rocayrol a été insérée, par les auteurs de la *France protestante*, dans l'article relatif à la famille BEDOS (voy. t. II, p. 156). Il y aurait lieu à l'en détacher, en rectifiant à plus d'un égard les renseignements qu'elle contient.

ailleurs. Publié un demi-siècle plus tard que la relation ci-dessus mentionnée, ce nouveau mémoire destiné à justifier l'auteur auprès de ses créanciers, qu'il se voyait dans la cruelle impossibilité de satisfaire, donne d'intéressants détails sur toute la suite de son existence si singulièrement ballottée, et fournit matière à de philosophiques réflexions au sujet de la carrière même dans laquelle les circonstances et plus encore ses aptitudes naturelles l'avaient poussé. C'est après l'avoir si péniblement parcourue, qu'il s'est donné la triste consolation de la décrire. Nous allons chercher, en résumant son écrit, à en donner quelque idée à nos lecteurs.

Tobie Rocayrol, né en 1673, de Jaques Rocayrol et de Marthe Boyer, passa le temps de sa jeunesse à Castres, en Albigeois, puis s'établit à Lyon comme marchand de soie. Sans avoir pris, à ce qu'il paraît, une part directe et personnelle au mouvement belliqueux des Cévennes, à la suite des persécutions auxquelles les malheureux habitants de ces contrées furent en proie, il avait noué avec eux, sans doute en raison de son commerce, des relations assez étroites pour leur inspirer une grande confiance. Lorsque les gouvernements d'Angleterre et de Hollande eurent pris la résolution de seconder efficacement les efforts des Camisards pour reconquérir la liberté de conscience, dont la cruelle intolérance de Louis XIV persévérait à les priver, MM. Hill et Van der Meer, leurs envoyés à Turin, cherchèrent à se mettre en communication directe avec les chefs cévenols, pour les avertir du concours qui allait leur être donné. Il s'agissait en particulier de leur annoncer l'expédition qui se préparait à Villefranche, pour leur fournir des troupes auxiliaires et les secours matériels de diverses sortes dont la prolongation de la guerre leur faisait un urgent besoin. L'un des échappés de la persécution, le ministre Sagniol de la Croix, ancien pasteur de Crest, condamné au supplice de la roue en 1683, qui avait trouvé à Morges, en Suisse, un refuge au sein d'une Eglise dont il était devenu le conducteur, fut chargé de procurer l'homme capable de remplir cette

mission de confiance, en allant, au péril de ses jours, faire part au peuple des Cévennes des intentions bienveillantes de Sa Majesté Britannique et de Leurs Hautes Puissances, et engager les chefs à favoriser le débarquement projeté. Le choix de M. Sagniol de la Croix tomba sur Rocayrol, et l'ayant trouvé résolu, il lui donna les instructions jugées nécessaires par les deux ministres susnommés, avec promesse de leur part que s'il réussissait, on ferait sa fortune. Ce fut en mai 1704 que le courageux émissaire quitta la Suisse pour se rendre à Nîmes, où il devait préparer habilement les voies pour son voyage aux Cévennes, qu'il accomplit en juillet, et dont il rendit compte dans la relation intitulée *Le Camp des enfants de Dieu*. Ce mémoire intéressant à bien des égards, qui présente d'une manière si naïve et si bien prise sur le fait, la vie belliqueuse des Camisards au moment le plus critique de leur lutte, et fait connaître mieux que toute autre histoire quelques-unes de leurs individualités les plus caractéristiques, ayant été publié dans le *Bulletin*, nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur (1).

Un certificat de la main de M. Sagniol, destiné à être présenté à lord Godolphin, portait entre autres cette attestation : « Le sieur Rocayrol s'est exactement acquitté et en homme de bien de sa commission au péril de sa vie, et il a dressé des mémoires exacts et fidèles de l'état des affaires du pays des Cévennes. Il est homme propre à y retourner et partout où l'on voudra, en Rouergue ou ailleurs, en cas de besoin ; et je dis en vérité qu'on aurait bien de la peine à trouver un autre homme de ce caractère (2). » Ce témoignage est confirmé par celui d'un bon juge, Bâville lui-même, qui écrivit plus tard au sujet de Rocayrol : « Il n'y avait rien dont il ne fût capable (3). »

(1) Voy. *Bulletin*, t. XVI, p. 272 à 285, et 321 à 334.

(2) M. Sagniol ajoutait que, dans le cas où l'on emploierait de nouveau Rocayrol, il serait à propos de le faire à l'insu de Flottard, dont il avait lieu de redouter la jalousie.

(3) Notes de M. Justin Fraissinet, d'Aiguesvives.

L'un des principaux résultats de la visite de Rocayrol aux chefs camisards, fut de leur faire rompre entièrement les négociations que le maréchal de Villars cherchait encore à nouer avec eux, en sorte que, grâce à ses efforts, l'unique succès du guerrier diplomate fut la capitulation de Cavalier et de 94 autres Cévenols, y compris les prisonniers relâchés sur sa demande.

« Dès que j'eus rassuré les esprits qui chancelaient dans les Cévennes, écrit notre rapporteur, dès que j'eus ranimé le courage de ceux qui avaient témoigné plus de résolution, conféré avec tous les chefs qui commandaient dans les montagnes ou vers les plaines, à l'aide de plusieurs stratagèmes dont il m'a fallu user à grands frais, pour dérober ma personne et mes vues à la vigilance des officiers français, et après avoir enfin réglé tout ce qui était nécessaire pour l'entretien d'une correspondance assurée, je retournai vers M. Sagniol à Morges en Suisse, et de là à Turin, pour rendre compte à MM. Hill et Van der Meer de la situation des affaires et de la disposition des esprits dans les Cévennes. Ils me retinrent pendant quelques jours, me témoignèrent beaucoup de contentement sur le succès de ma négociation, m'instruisirent amplement sur ce que j'aurais à faire dans la suite, et m'ayant réitéré dans les termes les plus formels et les plus engageants, les promesses qu'on me dédommagerait et qu'on ferait ma fortune, ils me renvoyèrent en Suisse, afin d'entretenir plus aisément la correspondance des Cévennes. »

Au mois d'octobre de cette même année 1704, le prince Eugène et le duc de Marlborough, occupés alors du siège de Landau, mandèrent Rocayrol auprès d'eux, afin de recevoir de sa bouche les renseignements qu'il était en état de leur donner sur ces provinces de France, dont l'état d'agitation procurait aux puissances alliées une diversion si favorable à leur cause, en occupant ailleurs une portion importante des troupes de Louis XIV. Après avoir pourvu, au moyen d'une personne de confiance, à ce que les communications avec les Cévennes fussent

entretenues par la voie dont on était convenu, et ne souffrissent pas de son absence, l'habile agent se rendit à Landau, où il eut avec l'un et l'autre de ces deux chefs de la coalition des entretiens d'où naquirent entre lui et le prince de Savoie de précieuses relations qui, comme on le verra, furent dans la suite pour lui d'une importance considérable. Envoyé par eux à la Haye, il dut y attendre le duc de Marlborough pour l'accompagner en Angleterre. Là, introduit auprès de lord Godolphin, avec lequel il eut l'honneur de conférer plusieurs fois, Rocayrol reçut de ce ministre l'ordre de repasser en Hollande, ce qu'il dut faire en mars 1705, pour s'aboucher avec le grand pensionnaire Heinsius et recevoir de lui des instructions ultérieures. Après quelque séjour à la Haye, il lui fut enjoint de se rendre à Genève et d'entretenir de là le plus grand nombre de correspondances qu'il lui serait possible, avec les Cévenols, en leur donnant l'assurance de la part des alliés que, quoique le premier débarquement n'eût pu s'accomplir à cause des vents contraires, les Hautes Puissances étaient sincèrement résolues à les secourir, et qu'une seconde expédition allait être préparée pour leur venir en aide, pourvu que, constants dans le dessein de se procurer la liberté de conscience, ils ne perdissent point courage (1).

Une année entière s'écoula, sans que le moindre commencement d'exécution vînt appuyer l'espoir que ces promesses seraient réalisées, et c'est de ce temps d'attente trompée que date pour le pauvre Rocayrol cette longue série de difficultés pécuniaires contre lesquelles il eut péniblement à lutter jusqu'à la fin de ses jours. Sur la foi des assurances réitérées et formelles de MM. Hill et Van der Meer, confirmées encore par Stanyan, ambassadeur anglais à Berne, il fit auprès de ses

(1) Il n'est peut-être pas hors de propos de faire observer ici que l'exposé fait par Rocayrol de ses allées et venues pendant l'année 1704, ne concorde guère avec ce que dit A. Court, que l'abbé de la Bourlie se l'attacha à cette époque, et l'amena avec lui en Hollande. Dans tout son livre, il ne fait aucune mention quelconque de relations qu'il aurait eues avec ce noble personnage. Il y aurait lieu, par conséquent, de rectifier ce que, sur la foi de Court, nous avons cru devoir admettre à cet égard. (*Bulletin*, XVIII, p. 224.)

parents et de ses amis en Suisse, divers emprunts dont les avances considérables qu'il avait à faire pour la cause des alliés, lui imposaient la nécessité. Il cite comme exemple des dépenses demeurées à sa charge, une tentative infructueuse dont l'insuccès ne put lui être attribué. Averti par un de ses correspondants de France, que la cour envoyait par voiture une somme d'argent très-considérable à son armée d'Italie, il fit avec un nommé Aubert, partisan de la cour de Turin, une convention qui lui coûta plus de cinq cents francs, dans le but d'arrêter et de saisir cet argent au passage. L'entreprise manqua par l'imprudence de celui qui était chargé de la diriger. Mais la nullité du résultat ne compromit en rien la réputation de Rocayrol, car ayant communiqué ce projet dont la conception était son œuvre au marquis de Coudré, général des armées du duc de Savoie, il reçut comme témoignage d'estime et de confiance de la part de ce prince, un brevet de capitaine, l'autorisant à « se porter tant en Savoie qu'en France, à la tête de cinquante hommes, pour faire la guerre aux ennemis. » C'était évidemment dans le but de l'encourager à tenter d'autres entreprises dans le genre de celle qui venait d'échouer, que Victor-Amédée le revêtait ainsi d'un grade régulier.

Muni de son brevet daté du 12 septembre 1705, le nouvel officier se rendit à Berne auprès de l'envoyé britannique, dont il francisa le nom en l'appelant M. d'Estagnian, afin de lui communiquer ses vues et de prendre ses instructions. Le ministre, en approuvant ses projets, l'exhorta à travailler avec zèle et prudence, comme il l'avait fait jusqu'alors, et lui réitéra les promesses de récompense qu'il lui avait déjà faites au nom de sa cour. Levant sa compagnie en toute hâte, il s'appliqua à chercher les moyens de harceler l'ennemi selon sa commission, mais vu le petit nombre des hommes qu'il avait sous ses ordres, il dut plus songer à la ruse qu'à l'emploi de la force ouverte. En voici un étonnant exemple. Se rendant de nuit, déguisé en paysan, chez le résident de France à Genève, sous couleur de lui offrir ses services, il eut l'adresse de se

faire révéler qu'un courrier envoyé de Versailles par M. de Chamillard allait arriver avec des dépêches pour l'armée d'Italie. Prenant immédiatement ses mesures pour occuper les chemins par où le porteur devait passer, il parvint à l'arrêter en mai 1706, et à saisir cachés dans la selle de son cheval trente-cinq lettres ou paquets qu'il se hâta d'expédier à Stanyan, en le priant de les faire parvenir au plus tôt au prince Eugène. La connaissance de ces dépêches surprises fut fort utile à ce dernier, et contribua puissamment à la levée du siège de Turin.

Traversant rapidement les terres de Genève pour se retirer dans le pays de Vaud après cette expédition, l'audacieux partisan fut sur le point d'être arrêté par les ordres du résident de France, furieux d'avoir été joué par lui d'une manière aussi sensible. Heureusement débarqué pendant la nuit près de Lausanne avec les siens, il se vit exposé à de nouveaux périls, grâce aux démarches du marquis de Puysieulx, ministre de France en Suisse, qui obtint de Leurs Excellences de Berne, que sa tête fût mise à prix. Malgré les risques qu'il courait, il sut parvenir secrètement à Berne et se glisser jusque dans l'hôtel du ministre britannique; mais malgré l'habileté de ses précautions, il ne put pas éviter que Liquière, son lieutenant, ne fût arrêté hors de la ville avec le cheval et l'équipage qu'il lui avait laissés en garde, et lui-même ne put s'évader de Berne qu'à la faveur d'un déguisement, et sous la protection du maître d'hôtel de Stanyan. Ayant pu rejoindre Liquière, délivré par l'intervention de ce dernier, il se rendit avec lui auprès de M. de Burghly, général au service de l'Empereur, chargé dans ce moment du commandement des villes forestières, qui lui donna des autorisations pareilles à celles qu'il avait reçues du duc de Savoie.

Lorsque, au printemps de 1707, le projet fut repris d'un nouveau débarquement à tenter sur les côtes de France, pour soutenir le mouvement des Cévennes, ce fut encore sur Rocayrol que les ministres des puissances alliées jetèrent les yeux,

comme étant l'homme le plus capable de porter cette nouvelle aux persécutés, en les persuadant de concourir résolument de leur côté à la réussite de l'entreprise. Comme il se préparait à ce voyage, dont il ne se dissimulait pas les difficultés, prévoyant bien qu'il serait beaucoup plus dangereux pour lui que ne l'avait été le premier, il reçut un contre-ordre, le projet ayant dû être abandonné par suite de diverses intrigues qui le rendirent inexécutable. Mais la perspective des dangers auxquels son dévouement l'exposait, fit sentir à ceux qui l'employaient que sa position devait être régularisée, afin qu'en cas de revers, il dût être considéré et traité par les ennemis, non comme un aventurier, mais comme un prisonnier de guerre. Aussi le général de Burghly et le comte de la Tour, général de cavalerie, obtinrent pour lui de la cour de Vienne un brevet de capitaine commandant une compagnie franche de deux cents hommes.

Pour profiter de cette autorisation, et répondre à la confiance de ses protecteurs, il se mit promptement à recruter de nouveaux soldats, et il éleva sa compagnie de cinquante hommes jusqu'à deux cents, avec une facilité qui excita sa surprise, mais dont il ne tarda pas à avoir la clef. Il put en effet bientôt se convaincre à ses dépens que, parmi les hommes sous ses ordres, se trouvaient des traîtres soudoyés par les résidents français à Genève et en Suisse, et qui n'étaient venus s'engager dans sa compagnie que pour le livrer. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre, car, au mois de mai, s'étant mis en marche pour reconnaître un endroit où il savait qu'un convoi ennemi devait passer, il se trouva tout à coup enveloppé, près du fort de Huningue, par un détachement français, dans un défilé d'où, par suite de sa situation et de celle de l'ennemi bien supérieur en nombre, il lui fut impossible de se dégager, en sorte que, toute résistance étant manifestement inutile, il fut contraint de se rendre comme prisonnier de guerre.

Ce fut bien en cette qualité que furent traités les hommes

qu'il commandait, mais lui personnellement ne jouit pas de ce privilège. Chargé de fers aux pieds et aux mains, en violation flagrante de la capitulation, jeté dans le fond d'une tour obscure, il en fût retiré au bout de quelques jours pour être conduit à Belfort et renfermé dans un cachot pendant plusieurs semaines. De là emmené à Lyon sous bonne escorte par le grand prévôt, il fut enfin transféré à Montpellier, où, son procès instruit, il fut condamné aux galères à perpétuité, avec confiscation de tous ses biens (1). Le jugement, rendu le 5 septembre par le fameux Bâville, fut immédiatement exécuté. Introduit aux galères le 11, il fut d'abord lié de deux grosses chaînes pendant vingt-sept jours, après quoi il y eut ordre de la cour de le confiner au fond d'une tour du château d'If à Marseille. Telle fut la déplorable issue des entreprises audacieuses qui lui firent partager le sort qu'un trop grand nombre de fidèles confesseurs dont il avait voulu soutenir les droits, éprouvaient déjà par l'effet de jugements analogues, pour le seul fait de leur attachement inviolable à la religion de l'Evangile.

Le traitement subi par les infortunés condamnés à « servir sur les galères du roi » est assez connu par nombre de relations authentiques, et par l'émouvant *Journal des Galères* inséré dans ce recueil même, pour que nous n'ayons pas à insister sur ce que fut l'existence de Rocayrol pendant sa longue détention de plus de neuf années. Il ne s'est pas complu lui-même à la décrire en détail, et malgré son désir d'intéresser en faveur de son malheureux sort, ceux auxquels il adresse son mémoire, il ne s'est pas donné la satisfaction d'exposer ses souffrances en en faisant une émouvante peinture. Il y a dans la manière dont il parle de la dureté et de la barbarie avec lesquelles il a été traité, une modération de bon goût qui doit être signalée et qui parle en sa faveur.

Par les lettres de divers personnages qu'il publie et qui se

(1) Deux marchands de Nîmes, Grisot et Brun, jugés avec lui, furent condamnés, le premier au bannissement, le second à dix ans de galères. (Notes de M. Justin Fraissinet.)

rapportent à l'époque de sa captivité, on peut juger de l'intérêt persévérant qu'éprouvaient pour lui ceux qui l'avaient employé. On voit en particulier comment le prince Eugène qui l'avait réclamé après ses revers, lorsqu'on avait lieu de le croire au nombre des prisonniers de guerre, fit encore plus tard des démarches pour tenter de le faire libérer. C'est ainsi que ce prince lui écrivait de Spire le 18 septembre 1711, en réponse à une missive que l'infortuné galérien était parvenu à faire arriver entre ses mains : « Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite du 26 d'août. On a déjà fait savoir à l'ennemi qu'on n'entrera dans aucun échange de prisonniers avec lui, jusqu'à ce qu'il consente de nous rendre ceux des nôtres qu'on demande; et n'étant encore rien fait à cet égard, vous pouvez être persuadé qu'on n'oubliera rien de ce qui servira à vous procurer la liberté, tant qu'il sera possible, étant, Monsieur, votre affectionné pour vous rendre service.

« *Signé* : EUGÈNE DE SAVOIE. »

On voit encore que Rocayrol, persévérant dans son désir d'être utile à la cause pour laquelle il souffrait, trouva moyen de faire parvenir, dans le courant de l'année 1712, aux généraux des armées impériales, un projet dont Burghly déclare que l'exécution en aurait été très-avantageuse pour les puissances liguées contre Louis XIV, si elles fussent demeurées dans l'alliance. Mais les circonstances ne permettaient plus qu'on y songeât.

La libération des captifs due en 1713 à la généreuse intervention de la reine Anne d'Angleterre, ne s'étendit pas jusqu'à notre prisonnier, bien qu'il eût été compris dans les démarches faites à ce sujet par les lords Stairs et duc de Schrewsbury. L'année suivante, l'ambassadeur de Sa Majesté Impériale en Suisse lui faisait écrire qu'il était certain que la liberté lui avait été accordée dans le traité de paix conclu à Bade, et qu'on sollicitait instamment en sa faveur. Il en était malheureusement encore de même en 1715 et en 1716. On opposait à toutes les réclamations dont il était l'objet, la

grandeur des crimes dont M. de Bâville l'avait reconnu coupable. Enfin pourtant, au mois de septembre de cette dernière année, grâce aux efforts persévérants de ceux qui avaient à cœur de briser ses chaînes, M. l'ambassadeur de Penterridter, qui avait déjà daigné correspondre avec lui, put lui annoncer cette délivrance si longtemps attendue en vain. Il lui écrivait de Paris : « Je suis bien aise, Monsieur, de pouvoir vous mander avant mon départ, qui se fera dans peu de jours, que j'ai enfin obtenu votre liberté. Vous la devez tout entière aux instances de Monseigneur le prince Eugène, et vous en connaîtrez mieux le prix, quand vous verrez dans la copie ci-jointe du billet de M. le maréchal d'Estrées, combien de peines et de difficultés il a fallu surmonter. »

Voici quel était le billet du maréchal, sous la date du 4 septembre :

« Monsieur, je suis bien fâché de ne m'être pas trouvé chez moi lorsque vous m'avez fait l'honneur d'y passer. J'ai pris les ordres de Son Altesse Royale au sujet du capitaine de Rocayrol, dont la liberté est demandée avec instances par Monseigneur le prince Eugène, et Son Altesse Royale, voulant lui faire plaisir dans toutes les choses qui peuvent dépendre d'elle, a ordonné qu'il soit mis en liberté. Les ordres ont été expédiés; vous pouvez regarder cela comme une affaire finie. Vous direz que la grâce est d'autant plus grande, que les crimes dont il a été convaincu dans le procès qui lui a été fait à Montpellier, sont de nature à ne jamais mériter grâce. En mon particulier, j'ai été ravi de pouvoir contribuer à quelque chose qui peut être agréable au prince, pour qui j'ai les sentiments de respect et d'admiration qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour lui. Je suis bien fâché que nous vous perdions si tôt; vous emportez avec vous l'estime et l'amitié de tous les honnêtes gens; pour moi, je fais profession plus que tout autre de vous honorer et d'être plus parfaitement que personne du monde, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« *Signé* : le maréchal d'ESTRÉES. »

L'envoyé des Suisses à Paris, Germain Hogguer, qui s'était employé avec zèle, pour servir d'intermédiaire au sujet des diverses transactions relatives à la libération de Rocayrol, fut heureux d'avoir à lui transmettre les lettres ci-dessus. « Je suis dans la plus grande joie du monde, lui écrivait-il le 6 octobre, de vous pouvoir annoncer le succès merveilleux qu'a eu la commission dont j'ai été chargé, Son Excellence M. de Penterridter ayant fait valoir heureusement les hautes intercessions que vous avez eues de toutes parts. Voici les lettres que ce seigneur vous écrit, et que j'ai prié M. Zollincoffre de vous faire tenir là où vous serez. Je ne doute pas, Monsieur, que ces Messieurs ne se fassent une joie d'avoir cette occasion de louer et bénir Dieu avec vous d'une si miraculeuse délivrance. Ce qu'ils feront là-dessus de bouche, je le fais en idée et en vous embrassant au Seigneur. »

Ce témoignage de chrétienne sympathie fut assurément précieux au cœur du captif libéré, dont les sentiments pieux nous sont révélés en particulier dans une lettre qui lui fut adressée de Londres par l'un des pasteurs réfugiés dans cette ville, à une époque où il était encore dans les fers (20 juillet 1716). « J'ai religieusement observé vos ordres, lui écrivait ce pasteur, nommé Campredon ; je n'ai fait voir votre lettre qu'à des personnes sages et qui seraient très-aises de pouvoir contribuer en quelque chose à votre consolation. Il est beau, il est consolant de voir que la dureté de nos injustes oppresseurs n'a en rien troublé la tranquillité de votre âme. Dieu veuille vous affermir de plus en plus dans cette sainte disposition et couronner votre résignation chrétienne d'une glorieuse délivrance ! Faites-moi la grâce de m'aimer toujours et de vous souvenir de moi dans vos saintes prières. Je vous embrasse et je suis parfaitement, Monsieur, etc. »

Le moment si ardemment désiré et si longtemps attendu de la miséricorde de Celui qui incline les cœurs des rois, n'arriva que le 18 septembre 1716. Rocayrol put sortir des galères, neuf ans, quatre mois et quatre jours après la catastrophe de

Huningue, qui l'avait précipité entre les mains de ses ennemis. Il reçut, en sortant, l'extrait suivant du registre général des chiourmes des galères du port de Marseille.

« Tobie Rocayrol, fils de Jaques et de Marthe Boyer, marchand à Castres, en Albigeois, âgé de trente-quatre ans, « bonne taille, cheveux châtons, visage rond, de la religion « prétendue réformée, condamné par jugement de M. de la « Moignon, intendant du Languedoc, rendu à Montpellier le « 5 septembre 1707, pour crime de lèse-majesté au premier « chef, trahison et infidélité commise contre le roi et l'Etat, « et intelligences avec les ennemis de Sa Majesté pour soutenir la révolte des Cévennes, à vie, venu en galère le 11 septembre 1707. »

A la marge dudit signalement était écrit : « Libéré le « 18 septembre 1716 par ordre du roi. Certifié par nous, Charles « François Blondel de Jouvancourt, conseiller du roi, commissaire général des galères, ayant l'inspection des chiourmes « de Marseille, le 18 septembre 1716. »

Dès qu'il fut libre, Rocayrol eut hâte de se rendre auprès des bienveillants protecteurs, à la persévérance desquels il était redevable de la rupture de ses chaînes, pour leur exprimer sa profonde reconnaissance. Le général de Burghly le munit d'un certificat attestant ce qu'il avait fait avant sa captivité, pour le service des puissances alliées, et mentionnant ce que son dévouement l'avait entraîné à souffrir. Le prince Eugène lui procura un brevet de capitaine à la suite, dans le régiment d'Arnan, ce qui l'incorporait dans l'armée impériale, mais sans l'astreindre à un service régulier, dont ses infirmités, suite de son séjour aux galères, l'auraient rendu incapable de s'acquitter d'une manière complète, et lui obtint le privilège de faire compter ses années de service du jour où il avait été envoyé dans les Cévennes. Le conseil aulique de la guerre, présidé par le généreux prince, préavisa, au sujet de ses réclamations pécuniaires, qu'on lui accordât, au moins provisoirement, quelque gratification. Mais, renvoyé malgré cette

recommandation puissante, à une caisse qui se trouvait absolument vide, le malheureux réclamant ne put pas toucher un sql.

Réduit ainsi à sa pure et simple demi-solde de capitaine à la suite, depuis le 9 mars 1717, date de l'expédition de son brevet, et sans pouvoir songer à liquider ses dettes antérieures, il vécut pauvrement, d'une manière, paraît-il, assez uniforme pendant une quinzaine d'années, sur lesquelles son mémoire autobiographique ne donne aucun renseignement. C'est, toutefois, durant les premières années de cette carrière militaire que l'aventureux partisan, le forçat huguenot, redevenu libre, dut se marier; car nous voyons dans la suite de son livre qu'en l'an 1736, son fils fut placé à Vienne en qualité de page dans la maison du comte de Kœnigsegg. L'on peut regretter qu'il ait été aussi rigoureusement sobre de détails sur ce qui concernait sa famille en général. C'est par une lettre de l'un de ses correspondants que nous savons incidemment que, à l'époque de sa sortie des galères, il avait un frère cadet au service de l'Angleterre, dans les dragons du duc d'Argyle, et un oncle ou un cousin Boyer parmi les réfugiés à Londres.

A la fin de 1732, Rocayrol demanda la permission d'aller en Angleterre pour y voir son frère, et il profita de son séjour dans la capitale pour solliciter du gouvernement anglais le remboursement des avances qu'il avait faites pour le service des alliés, ainsi que les récompenses qui lui avaient été promises. Ayant obtenu une prolongation de congé, il correspondit à ce sujet avec le prince Eugène, auquel il manda ce qu'il apprenait de France, en sollicitant d'être employé d'une manière active dans la guerre qui s'annonçait comme imminente. Le prince, en le louant de son zèle et de l'attachement au service de l'Empereur, dont il donnait cette preuve nouvelle, lui promettait de ne pas le laisser oisif, mais de l'employer selon l'occurrence, soit en l'envoyant en Suisse, soit en le mettant à la tête de quelque compagnie franche, lorsque l'armée serait assemblée sur le Rhin.

Pendant les quinze mois qu'il passa à Londres, il ne cessa de présenter requêtes sur requêtes, en s'adressant aux ministres, entre autres à M. Strickland, aux deux Walpole, Horace et Robert, au roi, à la reine, à tous ceux dont il pensait qu'ils pourraient lui être favorables, encouragé par les uns, éconduit par les autres, espérant toujours et n'obtenant jamais rien. On a peine à concevoir comment un gouvernement qui s'est montré si constamment généreux à l'égard des réfugiés, a refusé à ce point d'accueillir des réclamations fondées sur des services réellement rendus et sur des promesses solennelles, surtout à l'égard d'un infortuné que son long séjour aux galères recommandait si naturellement à la bienveillance. Ses vaines suppliques furent brusquement interrompues par un appel du prince Eugène, qui le fit quitter l'Angleterre en mai 1734. La guerre avait recommencé l'année précédente, au sujet de la succession au trône de Pologne, et le moment était venu où ses services pouvaient être utilisés.

En passant à la Haye, il présenta à Leurs Hautes Puissances une réclamation analogue à celles qui avaient fait l'objet de ses démarches à Londres, mais ne put pas s'arrêter pour en attendre le résultat. Dès son arrivée à Heilbronn, où était alors le quartier général, il eut une audience du prince, et après lui avoir exposé ce qu'il estimait pouvoir faire pour le service de l'Empereur, il reçut l'ordre de se rendre en Suisse auprès de l'ambassadeur, marquis de Prié.

La première opération qu'il conseilla dans le but de nuire à l'ennemi fut la saisie des marchandises de contrebande. Ce commerce illicite se faisait alors sur une grande échelle au profit de la France, et Rocayrol recommanda un projet conçu par un nommé Gély, qu'il aboucha même avec le prince. Mais, pour mettre ce projet à exécution, il fallait avoir en mains une patente qui devait venir de Vienne, et dont Eugène avait fait espérer la concession prochaine. Toute cette transaction donna lieu à un grand nombre de lettres échangées entre M. de Prié, séjournant à Bade, son secrétaire Donzel et l'en-

treprenant Rocayrol, surveillant les frontières. L'ambassadeur avait recommandé à ce dernier de veiller particulièrement à trois points des plus intéressants pour le service de Sa Majesté Impériale, laissant, disait-il, les autres à son zèle : 1^o la remonte de la cavalerie ennemie; 2^o les recrues pour les troupes; 3^o la continuelle correspondance qu'il y avait entre la France et la Bavière par la Suisse.

En attendant l'arrivée de la patente impériale, Rocayrol agissait, muni d'une autorisation provisoire que lui avait délivrée M. de Prié. Ils furent sur le point d'être gravement compromis l'un et l'autre par la saisie d'un tonneau venant de Stuttgart, contenant près de 15,000 livres, et appartenant à un banquier de Bâle que l'on savait dévoué à la France. Sur des réclamations venant d'un autre banquier, beau-frère du premier, l'ambassadeur n'osa pas retenir le tonneau comme étant de bonne prise. Il résulta de cette affaire un mécontentement fort vif, non sans soupçons graves de la part de Rocayrol à l'égard de M. de Prié. Ce qui mit le comble au déboire du premier, c'est qu'il reçut avis du prince lui-même que, ensuite d'un nouvel arrangement conclu par rapport au commerce en Suisse, l'expédition de la patente qu'il avait réclamée ne pouvait plus avoir lieu. Rocayrol, sans se décourager, n'en persévéra pas moins à demander, sur le pied nouveau où venaient d'être mises les affaires commerciales, un brevet de commissaire inspecteur des contrebandes; mais les divers dicastères que la chose concernait n'étant pas parvenus à se mettre d'accord, cette nouvelle enquête tomba à néant. Les préliminaires de la paix qui se préparait rendaient, du reste, la chose bien moins importante.

Sur ces entrefaites, Rocayrol fut subitement frappé du coup le plus rude et le plus sensible par la mort de son bienveillant et infatigable protecteur, le prince Eugène, qui vit se terminer à Vienne, après la perte de Philipsbourg, sa noble carrière. Au mois de septembre de cette année 1736, marquée pour lui d'une perte si sensible, il sollicita la permission de quitter ce

poste mal défini qu'il occupait encore, mais qui n'avait plus guère de raison d'être, pour aller dans la capitale poursuivre en personne ses affaires d'intérêt. Accompagné de la bienveillance de plusieurs grands personnages avec lesquels ses fonctions l'avaient mis en rapport, tels que le duc Charles Alexandre de Wurtemberg, et pourvu même d'un nouveau témoignage d'approbation délivré par M. de Prié, il se rendit à Vienne, où il arriva le 15 octobre; et, dès le lendemain, il fut reçu en audience par le comte de Kœnigsegg, alors président du conseil de la guerre. Il renouvela auprès de ce conseil ses réclamations précédentes, en y joignant le compte des frais auxquels l'avait appelé sa dernière mission en Suisse. Malgré l'approbation donnée, après examen, à ces comptes, la Chambre impériale des finances ne consentit pas à les solder. Mais, par un singulier système de compensation, dans le moment même où l'on repoussait ses requêtes pécuniaires, le solliciteur déçu, qui avait passé du régiment d'Arnan dans celui de Reizenstein, obtint de l'empereur Charles VI un brevet de lieutenant-colonel impérial, en date du 6 juillet 1737. Cet honorable avancement était une preuve manifeste de l'estime que Rocayrol s'était acquise. Il en reçut un nouveau témoignage de M. de Kœnigsegg, qui le chargea d'écrire à ses amis en Suisse pour y négocier un emprunt de quinze cent mille florins. Berne était le seul canton qui fût en état de prêter une pareille somme; mais la négociation échoua, faute d'une hypothèque suffisante qu'il ne plut pas à l'Empereur d'accorder.

Rocayrol ne fut pas plus heureux dans ses démarches pour obtenir la survivance du commandement de Rhinfelden, ainsi qu'une permission de faire des recrues, qui l'aurait mis à même de suffire à d'anciens engagements. Découragé, cette fois, et rendu de plus en plus perplexe par les réclamations de ses créanciers, il revint avec instance auprès du conseil de la guerre, pour être appuyé par lui devant la Chambre des finances; mais hélas! sans plus de succès qu'auparavant. A la mort de l'empereur Charles VI, en 1740, il eut un moment

l'espoir que le changement de règne en amènerait un dans sa pénible situation ; il recourut à la bienveillance de la reine de Hongrie, en s'efforçant de lui faire apprécier le bien fondé de ses requêtes. Après lui avoir accordé plusieurs audiences, Marie-Thérèse lui fit la grâce de lui dire qu'elle le consolerait. Mais cet espoir fut encore trompé ; la Chambre des finances refusa définitivement de recevoir de nouvelles réclamations de sa part. Aussi toutes ses tentatives ultérieures demeurèrent-elles sans effet, et les personnes même qui s'étaient le plus intéressées à lui n'osèrent pas présenter à la reine ses dernières requêtes. Il fait à ce sujet de douloureuses réflexions sur les grands de la terre.

N'ayant plus l'espoir de rien obtenir de la cour de Vienne, il demanda la permission de se retirer en Angleterre pour y finir ses jours chez son frère. Mais, à ce moment même, c'était en 1747, il crut entrevoir une heureuse perspective dans un projet de diversion qu'il comptait pouvoir faire exécuter dans les Cévennes. Malgré son âge avancé, il se sentit repris d'une ardeur juvénile pour pousser de nouveau à cette guerre de partisans, qui avait été le rêve des beaux jours de sa carrière active. Ayant écrit à ce sujet à ses amis en Suisse, à Genève et en Languedoc, et voyant les esprits bien disposés, il résolut de proposer son plan aux puissances maritimes engagées dans la guerre de la succession d'Autriche. S'arrêtant dans ce but à la Haye, il s'ouvrit d'abord à M. Charles de Bentink, puis à M. de Rhoon, son frère. A peine eut-il énoncé son projet et ses vues sur les moyens d'exécution, qu'il eut la satisfaction d'entendre ce dernier l'interrompre pour lui dire que, depuis plus de quatre ans, il avait conçu les mêmes pensées. Ce seigneur correspondit immédiatement à ce sujet avec la cour de Londres. A la fin de l'année, Rocayrol fut invité à partir pour l'Angleterre, muni de lettres du comte de Rhoon pour les ducs de Cumberland et de Newcastle, qui l'accueillirent de la manière la plus honorable. Le dernier lui dit en propres termes, après l'avoir entendu : « Monsieur, Sa Majesté

accepte vos services et m'a ordonné de vous dire que vous pouvez demander ce qu'il faut pour y travailler promptement. » Rocayrol répondit avec la confiante générosité qui était l'un des traits frappants de son caractère, qu'on pouvait se reposer sur son zèle, assez connu par les preuves qu'il en avait données en d'autres circonstances, assurant que les mesures nécessaires pour une exécution immédiate étaient déjà prises. C'est à cette occasion que lui fut accordé le brevet de colonel de Sa Majesté Britannique.

Renvoyé à la Haye au mois d'avril 1748 pour y attendre des ordres d'exécution, il y demeura quelque temps sans recevoir, à sa grande surprise, aucune nouvelle de Londres. Après avoir écrit infructueusement pour s'éclaircir sur les causes de ce retard, il apprit au bout de quelques semaines, de M. de Bentink, les préliminaires de la paix qui vinrent déranger tout à coup l'exécution de son projet. « Quelle nouvelle accablante ne fut-ce pas pour moi ! écrivait le malheureux au sujet de cette amère déception ; de tous les accidents dont ma vie fut traversée, je ne crois pas d'en avoir essuyé de plus disgracieux ni d'aussi sensible. »

Rien de plus triste que sa situation : fortement engagé à l'égard des personnes qui avaient pris une part active à l'exécution de son projet, lié envers d'autres par de solennelles promesses de remboursement, ayant livré de confiance tout l'argent dont il avait pu disposer, il se voyait accusé d'imposture et même honteusement soupçonné d'avoir reçu des dédommagements dont il refusait de tenir compte à ceux dont il était depuis si longtemps le débiteur. Il dut se résigner à reprendre, auprès du gouvernement des Provinces-Unies, la pénible série de démarches qu'il avait poursuivies avec tant de persévérance et si peu de succès à Vienne et à Londres. Pendant plus de quatre ans, il ne cessa de solliciter, s'adressant successivement à tous les magistrats entre les mains desquels tombait son affaire, ne se lassant pas de rédiger de nouveaux mémoires, ni de reproduire l'exposé des faits sur lesquels il se

fondait. Tout était inutile. Présidents et secrétaires des conseils se trouvaient bientôt fatigués de ses instances. Nous en abrégeons le récit pour ne pas fatiguer le lecteur de sa triste monotonie.

A la fin de 1752, dans sa quatre-vingtième année, le malheureux vieillard se crut autorisé à mettre fin à ses sollicitations et à se rendre le témoignage d'avoir fait tout ce qu'il lui était possible de tenter pour la revendication de ses droits. Il termine le narré de sa vie agitée, de ses démarches infructueuses par un appel à la conviction que ses créanciers eux-mêmes devront avoir de sa bonne foi et de sa sincérité. Il leur exprime ses profonds regrets de se voir dans l'impossibilité de remplir des engagements qu'il n'avait pris à leur égard que sur la foi en des promesses qui ne lui ont pas été tenues. Le titre même du livre publié à Londres en 1753 rappelle, non sans amertume, les déceptions de son auteur (1).

Rocayrol put-il, conformément au projet qu'il avait formé en quittant Vienne, aller s'établir à Londres pour y finir ses jours chez son frère ? C'est ce qu'il ne nous a pas été possible de déterminer. L'époque et le lieu de son décès nous sont également inconnus. Sans nous arrêter à récriminer avec lui sur l'inconstance et l'ingratitude des grands du monde, nous ne pouvons nous refuser à constater quelque chose de bien étrange dans les procédés dont on a constamment usé à son égard. Lorsqu'il se présente dans son rôle de solliciteur, on paraît faire de lui peu de cas, on l'écoute à peine, on néglige de produire ses réclamations, et lorsqu'il insiste, on refuse de l'écouter et l'on ne daigne pas lui répondre. On semble le

(1) Nous transcrivons en entier ce titre : « Relation exacte et circonstanciée de la conduite de Tobie de Rocayrol, lieutenant-colonel au service de S. M. I., et colonel de S. M. B., pour lui servir de justification auprès de ses créanciers et correspondants, qui l'ont servi dans ses entreprises pour le service des Hauts Alliés, et dont plusieurs, qui le persécutent depuis de longues années, l'accusent faussement d'avoir été récompensé de ses travaux et remboursé de ses frais, mais à leur préjudice, de garder l'un et l'autre pour soi. Écrit qui peut servir d'instruction aux personnes employées dans les affaires d'intrigue, pour leur faire voir quel fond on peut faire sur les promesses des ministres qui les emploient. Londres. Se vend chez Abel Rocayrol, dans Green Street, près de Leicesters-Fields. Et à Lausanne, chez Marc-Antoine Bosquet, 1753, n° 10-12. 208 pages.

considérer comme un de ces instruments qu'on ne craint pas de briser après les avoir employés, comme un de ces agents subalternes dont on peut acheter le silence au moyen de quelque gratification; et lorsque, contraint par la misère, il s'abaisse au point d'avoir l'air d'accepter cette humiliante position, on lui refuse même ce peu d'argent qu'il demande. Et, d'une autre part, on lui donne de hautes preuves d'estime, on le juge digne de grands honneurs; la cour de Savoie et celle d'Autriche l'agrègent à leurs armées, en lui donnant un brevet de capitaine; à Vienne, on l'élève plus tard au grade de lieutenant-colonel; près de la fin de sa carrière, il a si peu démérité que George II lui octroie un brevet de colonel dans l'armée britannique. Et ce contraste étrange dans la manière dont on le traite, on a lieu de le signaler à Turin comme à Vienne, à Londres comme à la Haye. Partout, on atteste sa droiture, son habileté, la réalité des services qu'il a rendus. Nulle part, on ne l'accuse d'avoir soigné ses propres intérêts aux dépens de ceux de l'Etat qui l'employait; jamais ne s'élève contre lui le soupçon de quelque-une de ces malversations que d'autres à sa place se seraient peut-être cru permises. Après l'avoir entouré de beaucoup de considération, lui avoir donné de grandes preuves de confiance et lui avoir fait et renouvelé de solennelles promesses, dans les moments où l'on avait besoin de lui, on le laisse finir ses jours dans la détresse et dans l'angoisse. Il y a là un mystère que le triste exposé de ses perpétuels mécomptes ne suffit pas à éclaircir, et qui trouvera peut-être une explication dans le rôle toujours ingrat d'un homme capable de grandes choses, mais condamné, par le malheur des temps, à combattre sous les drapeaux des ennemis de son roi et de son pays.

JULES CHAVANNES.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

UN DISCIPLE DE NOSTRADAMUS

ARRÊT DU PARLEMENT DE BORDEAUX

(2 MARS 1542-43.

Je vous envoie pour le *Bulletin* un arrêt du parlement de Bordeaux, tiré des archives d'Agen, qui m'a paru assez curieux. J'y joins quelques notes sur les circonstances qui ont amené les sévérités de cette nature.

Il y a dans les archives d'Agen, la préfecture et la mairie, des détails intéressants sur le protestantisme aux XVI^e et XVII^e siècles; le Bourdellois, le Condomois, l'Albret, le Périgord, l'Agenois, comptaient des Eglises florissantes et nombreuses; mais ces données auraient besoin, pour former un tout, d'être complétées par les pièces qui existent aux archives de l'évêché, sous la rubrique de : *Liasses des hérétiques*. Elles ne sont pas livrées au public, et je ne sais si j'obtiendrai la faveur de les consulter.

EMILE OBERKAMPFF.

Vu les charges et informations, recollement et confrontation des tesmoings, enquestes faites sur les faits objectifs et justificatifs de Pierre Rivière, apothicaire de Port-Sainte-Marie, et procès criminel fait à la requeste du procureur général du Roy, contre ledit Rivière, chargé du crime d'hérésie, et lui ouy, en la Court, dict a esté : que ladite Court déclare ledit Rivière avoir excidé et délinqué, et pour réparation des cas résultants dudit procès le condampne à abjurer par devant l'évêque d'Agen, son diocésain ou son vicaire, et dire et déclarer qu'il croit qu'il y a enfer, et que Judas est dampné; aussy qu'il fault honorer et prier les saints, et ce fait, menné audit Port-Sainte-Marie, auquel venu, en sa présence, au jour du dimanche ou autre jour de feste, sera fait un

sermon en l'esglise dudit lieu, après lequel ledit Rivière fera amende honorable devant ladite esglise, et illec, en chemin, teste et pieds nus, ayant la corde au col, et un fagot sur les épaules, et une torche de cire ardente en sa main, demande pardon à Dieu, au Roy et à la justice, dira et déclarera qu'il croit qu'il y a enfer et que ledit Judas est dampné, aussy qu'il fault honorer et prier les saints, et ladite amende faite, sera renvoyé en ladite ville d'Agen pour illec tenir prison en la maison du bailli de ladite ville jusqu'à ce qu'il soit décidé des lettres de remission par lui obtenues, desquelles est faicte mention audit procès, et que aultrement en justice en soit ordonné.

Diet aux parties, Bourdeaulx, en Parlement, le deuxiesme jour de mars 1642.

Signé : DE PONTAC.

Ce Rivière était probablement un des disciples du fameux Nostradamus; son état d'apothicaire avait dû le mettre en rapport avec ce curieux personnage, qui, obligé de quitter Agen, avait été à Port-Sainte-Marie continuer l'exercice de la médecine. Fils d'un Juif, il avait reçu à son baptême le nom très-catholique de Nostre-Dame, ce qui ne l'empêcha pas, passant sous le cloître des Augustins au moment où frère Jean de Saint-Remi coulait en étain une statue de Notre-Dame, de dire, en se moquant de l'artiste religieux : « Qu'en faisant de pareilles images il ne faisait que des diables; » et une autre fois : « Que, si la chose était en sa puissance, il ferait abattre toutes les images des églises. »

Nostradamus, né en Provence, avait, pendant le cours de ses études, rencontré Jules-César Scaliger, et était devenu son ami intime. Appelé par lui à Agen, il y exerça la médecine, et se lia avec Philibert Sarrazin et d'autres « escholiers d'étranges pays, comme « des Allemaignes, qui, sous prétexte de régenter, vinrent répandre « la doctrine de Luther (1). On les ouyssait parler disant : en notre « pays tiennent tel cas et tel austre; entre autre disoient qu'ils te- « noient qu'il n'y avoit point purgatoire, et que l'on ne prioit les

(1) Stella, qui tenait une école chez M. de Linoch, fut obligé de passer en Espagne, ainsi que plusieurs de ses compatriotes. Allard, qui enseignait les enfants de M. de Saint-Simon, conseiller au parlement; Lagarde et André Mélanclthon, neveu du fameux Philippe, qui évangélisa Tonneins et Nérac.

« saints; la confession aussi, que l'on ne se confessoit point, sinon
« à Dieu seulement. »

Ils discutaient et soutenaient hardiment ces opinions, et en public et dans les réunions; ils allaient souvent chez Jean Fleguens, poète aujourd'hui oublié, mais qui avait alors une certaine célébrité, et dont la demeure hospitalière et ouverte à toutes les opinions (les siennes semblent avoir été peu orthodoxes), était désignée sous le nom de maison du poète agenais.

Ils eurent un tel succès, que, quelques années après, des personnes des plus considérables de la ville : M. le général de Secondat, M. de Cosconac, beau-frère du juge mage de Sevin; M. de Godailh, le trésorier (chez qui était Sarrazin); MM. de Durfort, et nombre d'autres, jusqu'au prieur du couvent des Augustins, étaient partisans de la Réforme. Le clergé s'en émut : une cotisation fut faite entre l'archevêque de Bordeaux, les évêques de Bazas, d'Agen, Condom, Périgueux, Sarlat, Limoges, Saintes, Dax, Bayonne et Aire pour payer les frais à faire pour le procès intenté contre plusieurs personnages du ressort, « sectateurs, fauteurs et auteurs de « doctrines réprouvées. » Jehan Bernède fut poursuivi par l'official d'Agen pour avoir proféré des propos hérétiques (1542), Jean de Pommières; condamné à l'exil et à l'amende honorable pour le même motif; et, en 1546, les poursuites contre les hérétiques furent reprises avec un nouveau zèle; un arrêt ordonna la remise au greffe des instructions commencées et la reprise de tous les procès entamés pour hérésies, en même temps qu'il serait publié dans les églises un monitoire contre les détenteurs et recéleurs des charges et procédures afférentes jusqu'à révélation. Ces mesures sévères amenèrent la rétractation des uns, la condamnation et la dispersion des autres. Sarrazin était allé à Lyon, et Nostradamus à Port-Sainte-Marie, qu'il quitta plus tard pour retourner en Provence, où il mourut en 1566, plus connu comme astrologue que comme médecin (1).

(1) Ces détails peuvent être utilement rapprochés de ceux relatés par Bèze, *Hist. eccl.*, t. I, p. 23 et 151.

LES PRÉDICANTES DE LA ROCHELLE

CONFESSION DE FOY FAITE A LA ROCHELLE PAR UNE FEMME
ACCOMPAGNÉE DE QUARANTE-CINQ AUTRES FEMMES
DE SES COMPATRIOTES, LE 9^e AVRIL 1699

La Rochelle, 1^{er} décembre 1869.

Monsieur,

Il y a quelques années, M. Callot, mon oncle, auteur d'une brochure intitulée : *la Rochelle protestante*, a découvert, chez un bouquiniste de cette ville, un vieux petit cahier, d'une cinquantaine de pages, jauni par le temps, sali par l'usage, et portant ce double titre : « Confession de foy faite à La Rochelle par une femme, accompagnée de quarante-cinq autres femmes de ses compatriotes, le 9 avril 1699. — Les peines, interrogatoires et confession de foy de Jean-François Mesnard, de Marennes, depuis 1755 jusqu'en 1758, dont finit ses peines. » Ce n'est évidemment qu'une copie, ancienne cependant, de manuscrits qui ne pouvaient être imprimés, mais dont on multipliait sans doute les exemplaires par l'écriture, pour l'édification des fidèles et pour les fortifier dans leur foi. Ces sortes de nouvelles à la main devaient être très-répandues au temps de la persécution, et de nombreux documents démontrent par combien de moyens ingénieux et avec quelle incorruptible discrétion se transmettaient avis, mots d'ordre, convocations, etc. : C'est que les persécutions avaient eu cet effet, que les faibles ou les tièdes n'avaient pas résisté et avaient abjuré, et que les fervents et les forts étaient seuls restés; et parmi eux les femmes se montraient les plus exaltées et les plus énergiques.

Plusieurs lettres adressées à l'intendant de La Rochelle par le ministre de Maurepas, témoignent qu'elles étaient en plus grand nombre que les hommes dans les assemblées du Désert, et qu'elles y remplissaient souvent le rôle de ministre et de prédicante. C'est ainsi qu'il écrivait, le 21 août 1748 : « J'ai lu avec attention la lettre de M. le prince de Royan... concernant les assemblées de religionnaires qui s'y tiennent. Quoiqu'elles paroissent n'être composées pour le plus grand nombre *que de femmes*, il est très-convenable d'en arrêter le cours... Quelques brigades de maréchaussée... intimideront assez pour empêcher de nouvelles assemblées, soit en faisant arrêter et conduire à l'hôpital de La Rochelle quelques-unes *des femmes qu'on sçaura avoir fait les fonctions de ministres*, etc. » Et le 13 novembre suivant : « ». Il (l'évêque de Saintes) me marque que les femmes qui ont paru il y a quelque temps dans les

assemblées de religionnaires aux environs de Royan, et *qui y faisoient les fonctions de ministres et de prédicantes*, continuent toujours à y paroître, et font même impression... On ne crut pas devoir alors traiter fort sérieusement ce nouveau spectacle. Cependant, il convient que vous vous fassiez informer si ces assemblées continuent, et si ces mêmes femmes, qui y faisoient personnage, continuent toujours d'y paroître de la même manière. En ce cas, vous pourriez m'envoyer les noms de quelques-unes, *qu'on feroit renfermer comme insensées* à l'hôpital de La Rochelle, ainsi que vous l'aviés cy-devant proposé...

Les papiers de l'ancienne intendance ne contiennent rien sur l'époque à laquelle se rapporte le premier récit, et je n'ai pu découvrir quelle était la femme intelligente et énergique qui l'avait écrit, ni de quel lieu étaient et à quelle occasion avaient été arrêtées les quarante-cinq femmes qui l'accompagnaient. Ce récit m'a paru néanmoins mériter de vous être transmis, et si vous désirez la seconde partie du manuscrit, je me ferai un plaisir de vous l'adresser.

Tout en transcrivant textuellement cette première partie, j'ai cru devoir corriger les fautes d'orthographe les plus grossières, qui pourraient bien être le fait d'un copiste peu lettré.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

E. JOURDAN.

Le mardi matin, moy, accompagnée de quarante-cinq femmes, nous fûmes conduites par l'Esprit de Dieu chez Monseigneur l'intendant (1). Après lui avoir demandé grâce, ne nous la voulant point accorder, il nous renvoya chez M. Grisson (2), qui nous conduisit chez Monsieur l'évesque (3) que nous trouvâmes accompagné de Messieurs du Présidial, lieutenant criminel (4) et procureur du Roy (5), et plusieurs personnes, sans oublier deux Jésuites. En la compagnie de tous ces grands messieurs, je fis une confession de foy comme Jésus-Christ le dit lui-même : « Quand vous serez menés devant les grands de la terre, ne vous mettez point en peine de ce que vous aurez à répondre, car mon Esprit fera requête pour vous..... Et qui me confessera devant les hommes, je le confes-

(1) Michel Beyon, premier intendant de la généralité de La Rochelle, établie en 1694.

(2) Il faut lire probablement Griffon. Pierre-René Griffon succéda, cette même année, à son père, décédé au mois de mars, comme conseiller au présidial.

(3) Ch.-Madelaine Frezeau de la Frezelière, qui avait d'abord embrassé la carrière des armes.

(4) Jacques Guerry, sieur de la Marcadière.

(5) Simon Bouchereau.

serai devant mon Père qui est aux cieux. » Après lui avoir demandé grâce plusieurs foy, M. l'évesque dit qu'il falloit aller à la messe ; qu'il étoit le bon berger.

LA FEMME. Je luy dis que je ne voulois point aller à la messe. Après avoir goûté du lait d'intelligence qui est sans fraude, je n'en peux goûter d'autre. Vous me dites que vous estes le bon Berger ? Le bon Berger met sa vie pour ses brebis, il ne nous fait pas déchirer comme vous faites, et vous même estes l'instrument de toutes ces choses.

M. L'EVEQUE. Votre religion n'est que depuis cent trente ans : Calvin l'a faite, vous êtes damnée si vous obéissez à son Eglise.

LA FEMME. Pardonnez-moi si Votre Grandeur me permet de dire que notre religion est plus ancienne que la vôtre. Elle tient son origine de la fondation du monde : les prophètes l'ont publiée, Jésus-Christ l'a apportée du ciel, les apôtres l'ont prêchée, les martyrs l'ont signée de leur propre sang. Votre Grandeur dit que Calvin a fait notre religion ? Calvin ne retentit point dans nos assemblées, nous n'avons point été batisés au nom de Calvin, il n'a point été crucifié pour nous, il n'est point venu au monde pour nous préparer place.

M. L'EVEQUE. Où est votre Eglise ? où sont vos pasteurs, vos conducteurs, comme dit saint Paul ? où sont vos évêques ? vous êtes comme à l'abandon, sans pasteurs, sans Eglise et sans sacrifice.

LA FEMME. C'est l'assemblée des fidèles ; chaque fidèle fait un pasteur de l'Eglise ; Jésus-Christ en est le chef, nous en sommes les membres. Cette pauvre Eglise, qui a toujours été affligée, le sera jusqu'à la venue du Fils de l'homme. Vous me dites : Où sont vos pasteurs ? Puisque l'on nous les a ôtés et que nous en sommes privés, nous avons Jésus-Christ, qui est le grand pasteur de nos âmes. Monsieur, je fais excuse à Votre Grandeur, nous ne sommes point à l'abandon, nous prions Dieu de tout notre cœur, nous avons ce divin Esprit, qui est le vrai consolateur de nos âmes, et qui nous fait crier : Abbas ! père ! Il dit luy-même : « Mon enfant, donne-moy ton cœur. »

M. L'EVEQUE. Où sont vos autels ?

LA FEMME : Je fais excuse à Votre Grandeur ; Jésus-Christ a été crucifié une fois ; il ne se fait point de sacrifice sans effusion de sang.

M. L'ÉVESQUE: Il faudrait un fouet de cordelettes pour vous châtier et vous faire abandonner cette maudite religion. Un si bon Roy, qui vous appelle avec tant de douceurs ! vous estes rebelle à votre Roy.....

LA FEMME. Dans plusieurs temples où l'on prioit Dieu, où tant de ministres le servoient avec tant de respect, aujourd'huy c'est un lieu de marché !... Il faudroit que Jésus-Christ descendît du ciel et que le Saint-Esprit en fût les cordelettes ; il auroit à dire : « De ma maison vous en faites une caverne de brigands ! » Monsieur, je fais excuse à Votre Grandeur, vous dites que vous nous ferez abandonner notre religion ? Elle n'est point maudite ; c'est la religion de Dieu..... (1) et de son cher fils Jésus-Christ, qui a souffert la mort et répandu son sang précieux pour nous racheter de la cruelle mort dont nous étions coupables dans la lignée d'Adam.

M. LE PROCUREUR DU ROY *interrompt*. Croyez-vous que M. Massiot du Brigenex (2) et plusieurs autres qui ne sont pas écrits n'ayent pas autant de conscience que vous ? Ils sont bien venus au giron de l'Eglise et font mieux leurs devoirs que vous.

LA FEMME. Monsieur, je vous prie de me dire en quel lieu du monde où il est dit : je me viens jeter au giron de l'Eglise romaine pour y faire mon salut ; car les uns y sont venus par faveurs, les autres par grandeurs, les autres par charges éminentes et les autres pour de l'argent.

M. L'ÉVESQUE. On leur promet des douceurs pour les attirer au giron de l'Eglise, à la foy catholique. Croys-tu avoir plus de savoir et de force que vos pasteurs qui ont connu la vérité de leur changement ? mais il n'y a que ce petit peuple opiniâtre qui se rebelle contre la foy catholique.

LA FEMME. Monsieur, je fais excuse, la véritable religion ne s'achète point pour de l'argent, comme dit saint Pierre ; quand il imposoit les mains aux apôtres, le don du Saint-Esprit leur étoit donné. Simon le magicien crut qu'on offroit à saint Pierre de l'or et de l'argent. Vous dites, Monsieur, quoyque nous sommes un petit peuple, que nous sommes opiniâtres et rebelles ; nous ne le sommes point contre la vérité évangélique. C'est elle qui nous

(1) On omet ici un membre de phrase inintelligible. (*Réd.*)

(2) Probablement Louis Massiot, négociant et raffineur, qui avait signé, au mois de septembre 1685, une promesse d'abjuration. (Archives département.)

conduit au ciel par la foy que nous avons en Jésus-Christ. Vous dites, Monsieur, que nos pasteurs nous ont abusés? Comme il est dit dans l'Evangile que les étoiles tomberont du ciel et que les vertus du ciel seront ébranlées. Dieu connoit ceux qui sont siens. Vous dites, Monsieur, qu'ils se sont jetés entre vos bras parce qu'ils ont connu la vérité. Il est impossible qu'ils la puissent quitter et abandonner.

M. L'EVESQUE. Elle veut estre plus savante que les ministres qui estoient de savans hommes qui sont venus à la messe de mon temps, à Paris, et qui étoient de savants docteurs de chaire, et ont reconnu leurs fautes et la vérité de l'Eglise romaine.

LA FEMME. Votre Grandeur me permettra de dire que c'est aux (*sic*) Ponce-Pilate et Hérode et Félix; [ils] étoient instruits en la rhétorique, en la philosophie et en toutes bonnes sciences; cependant, ils ont crucifié Jésus-Christ, qui s'est déclaré à de pauvres pécheurs qui n'avoient nulle science, et a caché les choses saintes aux sages et aux entendus et les a déclarées aux petits, comme il le dit luy-même : « Croys, et tu seras sauvé. » Monsieur, Votre Grandeur s'est trompée : il n'y a point d'hérésie en notre religion; c'est la pureté de l'ouvrage des cieux, c'est la vérité évangélique. Notre religion est plus claire que le soleil en plein midy, quoiqu'elle soit affligée par les ennemis de notre salut.

M. L'EVESQUE. Je vous dis que hors de l'Eglise, il n'y a point de salut. Venez donc à la bonne religion, un Roy vous y appelle avec tant de douceur. Jetez-vous entre les bras de votre évêque, et Dieu et le Roy m'ont donné plein pouvoir de vous faire ce que son conseil en a ordonné. Vous ne priez point Dieu, vous êtes comme à l'abandon, car vous n'êtes qu'une nuée parmy le monde.

LA FEMME. Monsieur, j'avoue à Votre Grandeur que, hors de l'Eglise il n'y a point de salut. Cette Eglise a deux parties, l'une est triomphante, l'autre est militante sur la terre. Ce grand apostre saint Paul qui reçut trente-neuf coups de fouet sous l'empire romain, on luy défendit avec menace le nom de Jésus-Christ; le grand apostre répondit : « Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. » Si nous jetions les pierres par les..... toutes les souffrances d'icy-bas ne sont point à contrepeser à la gloire de Dieu, qui nous a préparé là-haut, au ciel, la couronne de gloire. Monsieur, voulez-vous que je vous dise pourquoy elle [l'Eglise] est

petite sur la terre? à cause des afflictions qui l'accompagnent jusqu'à la fin du monde; mais elle triomphera dans le Ciel, et sera victorieuse, et vaincra les ennemis qui l'ont affligée icy-bas, avec ceux qui ont souffert avec elle et qui ont combattu le bon combat; ils auront la couronne de vie qui leur est préparée dès la fondation du monde. Elle dit elle-même : « Je suis brunette à cause des afflictions qui m'accompagnent. » Mais l'orgueilleuse dit : « Je suis reine et ne verrai point de deuil, parce qu'elle a la coupe de la colère de Dieu en sa main, pour verser sur ceux qui sont sous icelle qui ont adoré la beste avec elle. »

M. L'EVEQUE. Qu'est-ce que vous voulez dire de cette orgueilleuse Eglise, cette Babylone qui a la coupe de la colère de Dieu pour verser sur ceux qui n'ont point servy Dieu? Dites-moi l'explication de cela, — *en se mettant en grande colère, en frappant de ses pieds par trois fois*, — et me dites si nostre Roy est damné.

LA FEMME. C'est elle qui est la grande paillard, qui a fait paillarder plusieurs, et qui la servent; c'est la coupe de la colère de Dieu qu'elle a en sa main, tombant sur elle et sur ceux qui ont adoré la beste; Monsieur, je fais excuse à Votre Grandeur. Vous dites si nous croyons que nostre Roy est damné? C'est pour nous surprendre en paroles, comme firent les soldats romains à notre Seigneur Jésus-Christ. Si nous croyions telle chose de nostre Roy, nous mériterions la mort; mais, devant Dieu, tant s'en faut: nous prions Dieu, le soir et le matin pour luy. Il n'y a point personne qui craigne Dieu qui n'en fasse la même chose.

M. L'EVEQUE. Que dites-vous? vous n'êtes qu'un petit nombre au prix de nous. Je suis fâché du mal qu'on vous prépare. Je vous prie, venez à l'Eglise entendre l'Evangile.

LA FEMME. Je fais excuse à Votre Grandeur; sous le règne d'Achab, le prophète Elie fut caché dans le désert, lequel fit sa prière à l'Eternel: « Seigneur, ils ont démolé les autels, ils ont tué tes prophètes avec des épées, et moy je suis demeuré seul; encore veulent-ils m'ôter la vie! » Il luy fut répondu du ciel: « Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont point fléchy les genoux devant Baal, desquels la bouche ne l'ont point baisé. »

M. L'EVEQUE: Nous avons lu les saints Pères de l'Eglise, savoir: saint Jérôme, saint Athanase, saint Etienne et saint Augustin, et plusieurs autres qui ont écrit contre votre religion. Ils la dépeignent

par une entière réformation faite de mains d'hommes, sortie d'un Jean Huss, d'un Bèze et d'un Calvin : voilà une belle religion faite par la main des hommes !

LA FEMME. Monsieur, après avoir lu la Bible vingt-quatre fois, j'ay lu aussy les saints Pères de l'Eglise dont vous parlez. Votre religion est éloignée de l'Ecriture sainte comme l'Orient est éloigné de l'Occident. Nous marchons sur les traces de Jésus-Christ. Monsieur, je ne doute point que Votre Grandeur n'ait lu les livres de la...., dont sont enclos (*sic*) les œuvres de M. Arnaud (?) docteur en théologie, lequel en les derniers qu'il a faits dit en propres termes devant le grand évesque d'Allemagne : « Si j'avais tous les écrits et les livres contre les Messieurs de la religion prétendue réformée, mal nommée, je les ferais brûler, car j'en ay écrit contre ma conscience, et j'en demande pardon à Dieu de tout mon cœur. » Vous me parlez de Jean Huss, de Bèze et de Calvin ? Il est vrai que ces personnes ont été, dont j'en loue Dieu. Dieu s'est servy de leur éloquence pour appeler le peuple à sa connoissance. Quelle est la mémoire de Calvin, aussy bien que des autres qui avoient fait trembler la terre et démonter le Pape de son siège ? Il paroît aujourd'huy par plusieurs personnes qui souffrent pour l'Evangile de Jésus-Christ.

M. L'EVESQUE. Avez-vous leurs édits, leurs décrets ?

LA FEMME. Je ne les ay point, Monsieur.

Il me dit pour toute conclusion : « Voilà la foudre, et la tempête qui va tomber sur vous ! »

LA FEMME. Je fais excuse à Votre Grandeur, nous n'aurons pas plus de mal que Dieu n'en a ordonné en son conseil. Il dit luy-même : « On vous dira des injures et l'on vous fera mourir, croyant faire service à Dieu. » Et Jésus-Christ dit luy-même : « Ayez bon courage ; j'ay vaincu le monde. Ceux qui persévèrent jusqu'à la fin, je leur donnerai la couronne de vie. » Dieu nous fasse la grâce de vaincre avec lui ! Amen.

LETTRES ÉCRITES PAR DIVERS PASTEURS

AU SUJET DES ÉGLISES RÉFORMÉES DE FRANCE

DE JANVIER 1773 A DÉCEMBRE 1775 (1)

LE PASTEUR BARRE (2) A M. DESMONT, A BORDEAUX.

Anduze, 30 mai 1773.

.....J'eus l'honneur de voir à Nîmes la famille de M. Rey. Je ne la vis qu'un instant, et il fut employé à parler de votre nouvel établissement (3) à Bordeaux. J'arrivai à Nîmes le samedi, à trois heures du soir, et j'en partis le dimanche, à peu près de la même heure. J'eus le plaisir d'embrasser l'ami Beaux (4) ; il me fit voir le manuscrit qu'il va faire imprimer en quatre volumes in-8°, me parla beaucoup de vous et se réjouit fort lorsque je lui appris que vous deviez venir au mois de septembre prochain, chercher vos enfants. Il me chargea de vous prier de porter un exemplaire du mémoire qu'il a fait en faveur des mariages bénis au Désert et qu'on a, dit-on, réimprimé à Bordeaux, en y ajoutant quelques notes.

Les MM. Paul (5) auraient souhaité que j'eusse prêché pour eux ; mais, outre que je n'en avois nulle envie, la chaire avoit été promise depuis plusieurs jours à un jeune ministre, fils de M. Vincent (6), qui nous prêcha sur la nécessité de la repentance. Je vous

(1) Voir le *Bulletin* du 15 juillet 1869, p. 333.

(2) M. Jacques Barre, pasteur à Anduze, était beau-frère de M. Desmont. Il fut appelé à Nîmes en 1803.

(3) Cette expression : *nouvel* établissement à Bordeaux, semblerait nous autoriser à admettre la rectification de M. Desmont, qui date de 1773, et non de 1772, la lettre du 17 février de M. Pomaret.

(4) Beaux de Maguilles était avocat au parlement de Languedoc et membre de diverses académies. Nous n'avons pas trouvé dans les Dictionnaires bibliographiques cet ouvrage en quatre volumes in-8° dont parle M. Barre. Nous avons trouvé seulement : *Essai de Philosophie élémentaire sur le système de l'univers*, 1773, in-4°. — *Recherches sur l'Influence universelle et réciproque des êtres, et sur son application à l'économie animale*. Paris et Avignon, 1788, in-8°. — *Vengeance (la)*, ode. 1774, in-8°. (La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique, etc., par J.-M. Quérard. Tome I, Paris, 1827.) On voit, par la suite de la lettre, qu'il avait composé un Mémoire en faveur des mariages bénis au Désert. C'était, nous l'avons dit, une des grosses préoccupations des protestants de l'époque.

(5) Paul Rabaut et son fils Saint-Etienne, pasteurs à Nîmes.

(6) Il s'agit probablement d'Adrien Vincent, fils cadet de Paul Vincent, qui était collègue de Paul Rabaut depuis 1760. Il desservit d'abord l'Eglise d'Uzès, et puis celle de Nîmes, comme successeur de Paul Rabaut. Il fut le père du célèbre Samuel Vincent.

avoue, mon cher frère, qu'il faut être aussi jeune que l'est ce ministre pour n'être pas ému à l'aspect d'un auditoire aussi nombreux, et qui nécessairement doit être composé de quelque bonne tête.

J'ai assisté au synode du bas Languedoc; j'en arrivai jeudi dernier : les affaires n'étoient que moitié traitées lorsque j'en partis. Des divisions entre l'Eglise de Somière et son pasteur, occupèrent près de deux jours. M. Gibert, pasteur de cette Eglise, avoit contre lui cent vingt familles, qui font 800 livres de ministère, et nonobstant le refus de tant de monde, c'étoit en vain qu'on le prioit de quitter son quartier et de se placer ailleurs. Après plusieurs représentations faites à M. Gibert, en public et en particulier, il se décida à quitter Somière, sous la condition qu'il en porteroit le titre de pasteur (c'est le cas de l'évêque d'Annecy, qui se dit évêque de Genève, quoiqu'il n'y fasse aucune fonction et n'en tire aucun revenu). MM. Alègre et Ribot sont chargés de la desserte de cette Eglise.

Vous êtes heureux, mon cher frère, de pouvoir vous passer de faire des sermons et d'employer votre temps à des occupations plus utiles. J'en fais le moins qu'il m'est possible, mais ce moins est trop pour moi. Ce travail à la longue vous ennuie et vous empêche d'acquérir les connoissances qui sont nécessaires pour faire de bonnes compositions. Les matières que vous voulez traiter sont très-essentiellles. Je pense que vous avez une infinité de déistes décidés dans votre ville : j'en juge par les petits endroits que nous habitons. Vous savez que lorsqu'on veut combattre de telles gens, il faut s'être muni de bonnes provisions et qu'il vaut mieux les laisser en repos que de les attaquer faiblement. Vous avez le tems, le talent et les connoissances nécessaires pour réussir. Il y a longtemps que j'avais formé le projet de faire un sermon sur les dangers de l'incrédulité; j'avois rassemblé quelques idées que m'avoit fournies la méditation : les développerai-je ou non ? les circonstances décideront de tout.

..... M. Vidal vient de marier son fils avec une demoiselle de Montpellier, ce mariage se bénira, à ce qu'on prétend, à l'Egl. R[éformée]. Cet exemple fera sensation dans mon Eglise.....

..... Tout est ici d'une cherté extraordinaire : le produit de la parole de Dieu suffit à peine pour les besoins de la vie. Il faut espérer de meilleures années..... J. BARRE,

PIERRE ALARD A M. DESMONT T. D. P. DE L'ÉGL. DE B., A BORDEAUX.

Bergerac, le 4^e juillet 1773.

Monsieur mon très-cher et très-honoré frère,

Si mes occupations ne me permettent pas de répondre exactement à l'honneur de vos lettres, elles ne doivent pourtant pas m'autoriser à vous laisser ignorer les nouvelles qui intéressent la cause commune.

M. Broca (1), jeune pasteur d'une grande espérance, exerçant son ministère dans l'Orléanais et le Berri, vient d'être arrêté par les cavaliers de maréchaussées, sur la route de Meaux à Paris. Voici ce qu'il écrit lui-même à un de ses amis après l'avoir assuré qu'il espère que la nouvelle qu'il va lui apprendre n'aura aucune suite fâcheuse :

« Me trouvant dans une auberge sur le chemin de Meaux à Paris, la Maréchaussée me demanda un passeport; je ne pus lui en fournir et je fus conduit en prison. Lorsqu'il a fallu paroître devant le prévôt pour subir l'interrogatoire, il a aussi fallu répondre avec vérité aux questions qu'il m'a fait. J'ai donc dit que j'étais M[inistr]e, et que j'avais exercé mon M[inistère] dans ces contrées. Le procès-verbal est à l'intendance, et j'ai écrit à mes amis de Paris pour faire des démarches.

« Les premiers jours m'ont été fort durs, par l'horreur des prisons où l'on m'avait jeté; mais il a plu au geôlier, à la sollicitation des protestans, de me donner une chambre honnête.

« Les visites m'abondent, protestans et catholiques, tout vient me voir. J'ai eu plusieurs conversations avec M. le Prévôt et M. le Lieutenant criminel; j'en reçois beaucoup d'amitié et beaucoup de promesses de protection, sans que je les réclame. Tous leurs

(1) Jean Broca était né à Pujol, près Gensac, au midi de Bordeaux, le 5 décembre 1750. Il avait donc vingt-trois ans et demi quand il fut arrêté. Il fut le dernier pasteur du Désert mis en prison pour *crime de ministère*. Il avait fait ses études au séminaire français de Lausanne, où il fut consacré le 15 mars 1772. Il desservit quelque temps les Églises de la Brie. Il succéda à François Charnusy, qui, deux ans auparavant, avait été arraché de sa chaire à Nanteuil-lès-Meaux, et était mort en prison au bout de neuf jours. Arrêté vers le milieu de juin 1773, Broca fut remis en liberté, au mois de septembre, par une lettre de cachet qui lui défendit de reparaitre dans les environs de Paris. Il revint à Lausanne, le 15 mai 1774; et après avoir prêché successivement à Londres et à Amsterdam, il fut appelé à Copenhague en 1780, et il y mourut pasteur en 1793. (Voir la *France protestante*, II, 515; *Bulletin*, VII, 36; *Hist. des Églises du Désert*, par Charles Coquerel, II, 530-533.)

discours ont pour but de me dire que je serai délivré dans peu ; ils me conseillent de me procurer une place dans l'étranger pour éviter les désagréments qu'on essuye en France. »

M. Marche, mon collègue, qui vient de m'informer de cette fâcheuse nouvelle, ne me dit ni dans quel tems l'infortuné prisonnier a été arrêté, ni de quelle date est sa lettre ; il me dit seulement qu'il n'y avoit que peu de jours qu'il en avoit reçu une autre de sa part et qu'alors il jouissoit de sa liberté.

Il me semble que par la tournure que prend cette affaire on peut espérer de la voir bientôt arriver à une heureuse fin. L'esprit de tolérance a gagné tout le monde, et je ne crois pas que nous devions craindre de voir encore régner les horreurs du fanatisme. Il est vrai, Monsieur, que cet esprit de tolérance ne part point d'un bon principe, l'indifférentisme et l'irrégion en sont le fondement, et nous devons bien nous défier de toutes les vertus qui tirent leur origine d'une source aussi corrompue. Cette vaine philosophie dont on fait tant de bruit peut conduire à des excès peut-être encore plus funestes à l'humanité que le fanatisme et la persécution. Ho ! que les hommes seroient heureux si, bien instruits des préceptes de l'Evangile, ils aimoient leurs semblables dans la vue de plaire à Dieu et d'augmenter leur bonheur. Alors supportant leurs défauts et leurs erreurs, ils plaindroient fort et tâcheroient d'adoucir leurs peines. C'est cette charité chrétienne qui est le principe de la vraie tolérance, c'est la vertu capitale du véritable réformé ; c'est pour l'avoir négligée que des hommes qui ont osé prendre le nom de chrétien réformé se sont abandonnés à des excès qui font rougir le vrai disciple de Jésus-Christ. Travaillons donc à propager cette excellente vertu, et prions l'auteur de tout don parfait de bénir nos travaux.....

Pre ALARD.

POMARET A M. OLIVIER, A BORDEAUX.

A Ganges, ce 1^{er} aoust 1773.

..... M. Broca commit peut-être une imprudence en découvrant sa qualité. Il auroit mieux fait de dire quel était son pays, de fournir des connoissances pour constater qu'il était non un fripon, mais un honnête homme, et on lui aurait infailliblement donné la clef des champs.

La tête nous tourne presque toujours dans le malheur, au moins cela est-il arrivé à notre ministre. C'est pourtant dans le malheur que nous devons rappeler toutes les puissances de notre âme, et faire usage de toute la force de notre raison, pour nous en délivrer ou pour le soutenir.

De cent personnes, il y en auroit aujourd'hui quatre-vingt-dix-neuf qui mériteroient la corde, si, pour s'en garantir, il falloit qu'on crût tout ce que le pape voudrait qu'on crusse. Je ne crains donc pas pour la vie de notre captif, il me tardera néanmoins de le savoir en liberté.

Nous le voions, Monsieur, par l'Histoire sainte ; Dieu envoya des prophètes vers les dix tribus d'Israël devenues idolâtres et ses apôtres vers des milliers [de] peuples perdus dans leurs folles illusions. Il me semble d'après un pareil exemple, qu'on n'auroit pas dû refuser à nos frères de l'isle de Rhé, le pasteur qu'ils demandoient.

Nous voulons quelquefois être *sages au delà de ce qu'il faut être sages*. Cela nous est pourtant défendu. Pourquoi vouloir éteindre la lampe qui fume encore dans le tems que notre Rédempteur veut que nous ne cherchions qu'à la rallumer ?

J'ai ici à Ganges le sieur d'Avenne, il est abbé, il en impose par un certain air dévot qu'il affecte ; mais je me trompe fort, ou il fera tôt ou tard ce que fit la chatte de la fable : son naturel percera à travers ses grimaces, et après que ses dupes l'auront regardé comme un sage, elles seront forcées de convenir qu'il est un fou...

Le tems viendra, où quiconque voudra donner du neuf, sera forcé de parler le langage de l'Ecriture. Déjà on ne la lit plus, et c'est un grand mal. Quand l'Ecriture ne seroit pas divine, il n'en seroit pas moins vrai qu'elle est le plus riche trésor que le tems et la raison aient pu former.

Par quels endroits ai-je pu vous plaire ? Je ne suis qu'un homme agreste, et je ne vous ai presque jamais adressé que des dégoûtants barbouillages. Il faut en vérité que vous soyez bien bon, pour aimer mieux correspondre avec moi qu'avec nos forgers de belles périodes et de brillantes antithèses.

Je vous tiens un compte infini des sentiments que vous avez la bonté de me témoigner : je vous souhaite tout ce que le ciel a de

grâces et de bénédictions ; et j'ai l'honneur d'être avec tout l'attachement imaginable,

Monsieur mon très-cher et très-honoré frère,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

POMARET.

[RABAUT SAINT-ÉTIENNE] A M DESMOND.

Nîmes, 25 janvier 1775.

..... M. Martin a, dans la Provence, les mêmes allarmes que M. Journet dans le Béarn : on l'a menacé de l'arrêter. Pic a tout gâté dans ce pays-là par son inconduite : le lâche est allé à Paris solliciter des lettres de pardon. Les supérieurs ont cru que la peur l'avait fait agir, et ils font la même épreuve sur son collègue. J'ai toujours cru qu'un avis bien fait, inséré dans les papiers publics étrangers, était un remède aux fureurs des persécuteurs : il en faudrait dans les feuilles de Londres, et dans la *Gazette de Leide*, si le gazetier voulait les y mettre. Un avis détaché serait un libelle, ou passerait pour tel. Un placet à M. de la Vrillière (1) n'aboutit à rien. Ou plutôt dans ces tems-ci nous n'avons pas d'assez bonnes entrées pour nous faire écouter. Les hommes ne vont au bien qu'à petits pas ; ce serait trop demander à nos maîtres que de les vouloir tolérans ; c'est bien assez qu'ils ne soient pas zélateurs et fanatiques comme leurs pères (2).

Je vous envoie le résultat de nos opérations. Il paraît que le nombre des protestants est égal ici à ce qu'il était avant la Révo-

(1) Phélypeaux, comte de Saint-Florentin, duc de la Vrillière, l'impitoyable administrateur des protestants français. Il faut dire pourtant, à la louange de ce secrétaire d'Etat, qu'il lutait en vain à cette époque contre les exigences cruelles et impolitiques du clergé. (*Hist. des Egl. du Désert*, II, 535, en note.) Il mourut en 1777, à soixante-treize ans.

(2) Nous nous sommes interdit les réflexions que ces lettres nous suggèrent ; mais nous ne résistons pas au plaisir de rendre nos lecteurs attentifs à cette belle et profonde pensée de Rabaut Saint-Etienne : « Les hommes ne vont au bien qu'à petits pas, etc. » Il y avait chez lui un grand sens politique, et l'on comprend qu'il ait joué un rôle éminent à l'Assemblée nationale. Il n'a jamais rêvé l'impossible, il n'a pas voulu enlever le progrès au pas de course ; en 1774, il n'ose pas même demander « la tolérance, » parce qu'il sent bien que pour le moment ce sera beaucoup si le fanatisme vient à cesser. Mais, quinze ans plus tard, dans la fameuse séance du 23 août 1789, où sera discutée la motion du comte de Castellane, que « nul homme ne peut être inquiété pour ses opinions, ni troublé dans l'exercice de sa religion, » il demandera, avec une éloquence entraînante, que ce mot de « tolérance soit pros crit à son tour, ce mot injuste, qui ne nous présente, dit-il, que comme des citoyens dignes de pitié, comme des coupables auxquels on pardonne... »

cation, malgré les prodigieuses émigrations qu'elle causa. L'heureuse obscurité où l'on nous laisse nous permettra, peut-être, de multiplier dans une plus grande proportion. Quand vous aurez vos relevés, je vous prie de me les communiquer, ainsi que je le ferai des autres de la province. Adieu. Je présente mes respects à Madame Rey. Ma femme (1) vous envoie un millier de compliments.

Diocèse de Nîmes.

Année 1770	4,165 batêmes,	270 mariages.
1771	4,444 bat.,	260 mar.
1772	4,416 bat.,	305 mar.

[RABAUT SAINT-ETIENNE.]

(Suite.)

MÉLANGES

VERS SUR LA MORT D'ÉTIENNE GAUSSEN

PROFESSEUR DE THÉOLOGIE A L'ACADÉMIE DE SAUMUR

Le cahier dans lequel j'en ai trouvé la copie appartenait à l'un de mes grands-oncles, François de La Douespe, sieur de la Vaslinière, près Sainte-Hermine (2), qui, à la Révocation de l'Edit de Nantes, se réfugia en Hollande, avec sa femme, Philippe Majon de Lousigny. Vaslinière était étudiant à l'Académie de Saumur au mois d'avril 1675, époque à laquelle elle perdit le savant et trop zélé professeur. Témoin du deuil causé par la mort de Gausсен, il recueillit plusieurs des pièces de vers dans lesquelles elle était justement déplorée, par ses élèves comme par ses amis.

Ces poésies sont au nombre de neuf. A l'exception de l'épigramme, qui en est le principal morceau, elles sont très-courtes; mais nous en omettons quatre, présentant peu d'intérêt, savoir : deux anonymes, une de l'au-

(1) On sait que Madame Rabaut Saint-Etienne, en apprenant par le crieur public que son mari était monté sur l'échafaud (le 5 décembre 1793), fut saisie tout à coup d'un accès de folie, et qu'elle se précipita dans un puits.

(2) En Bas-Poitou, aujourd'hui département de la Vendée.

teur de l'élégie, et la dernière de Philippe Le Noir, pasteur de Blain (1). Dans celles qui suivent on trouvera, avec divers détails biographiques omis dans la notice de MM. Haag (2), l'expression souvent éloquente des regrets éprouvés par les jeunes proposants (3) en théologie que l'absurde et cruelle intolérance de Louis XIV devait, dix ans plus tard, jeter sur la terre étrangère. La mutilation d'un feuillet nous enlève plus de la moitié des strophes du médecin Superville, P. M.

I. VERS PAR ISAAC LE NOIR, PROPOSANT.

Gaussen, pour nous former, succombe sous l'effort.
Hélas! nous lui causons la mort!
Imitons ses vertus et tâchons de le suivre;
Au moins par ce moyen nous le ferons revivre.

II. SONNET, SANS NOM D'AUTEUR.

Mon cœur est agité de mortelles alarmes,
Ma pesante douleur accable tous mes sens :
Le berger est frappé, les troupeaux sont errants,
Pleurez, pleurez, mes yeux, et vous fondez en larmes.

Sion, triste Sion, c'étoient ses saintes armes
Qui défendoient tes murs et tes tristes enfans.
La mort, qui le ravit dans la fleur de ses ans,
T'ôte d'un même coup et ta force et tes charmes.

Hélas! Gaussen n'est plus, et la nuit du tombeau
Couvre d'obscurité ce lumineux flambeau,
Dont les feux éclairaient la Dordogne et la Loire;

Mais, que dis-je, il n'est plus, quand il vit dans les cieux ?
Car il s'est éclipsé pour un temps à nos yeux;
Il est allé briller au séjour de la gloire.

(1) En Bretagne, dont il a composé une *Histoire du Protestantisme*, publiée récemment par M. le pasteur Vaurigaud.

(2) Ainsi, ils n'ont pas su qu'il était originaire du Périgord et mourut à peine âgé de quarante ans.

(3) Voir la *France protestante*, à leurs noms, et pour Daniel de Superville, l'*Histoire de la Littérature française à l'étranger*, par M. Sayous.

III. FRAGMENT D'UNE ODE COMPOSÉE PAR JEAN (1) DE SUPERVILLE
MÉDECIN.

.

Enfin, a

Tel qu'un frêle vaisseau de terre,

Brisé par l'esprit qu'il enserre,

Exhale dans les airs un parfum précieux,

Ainsi son âme, grande et belle,

A brisé sa prison mortelle,

Afin de s'envoler aux cieux.

Que ce coup est fatal, mon fils, à tes études,
Dont cet homme excellent auroit guidé le cours.

Il t'auroit aplani les chemins les plus rudes,

Hélas ! que feras-tu, privé d'un tel secours ?

Tu pouvois de lui tout attendre :

Par son soin charitable et tendre

On auroit vu bientôt ton travail s'avancer ;

Mais cette brillante lumière

A fini sa belle carrière

Lorsque tu voulois commencer.

.

Il lui redonnoit l'espérance

D'obtenir, par la récompense,

Le droit à l'immortalité.

Même au dernier moment de sa mourante vie,

Sa languissante voix, qu'étouffoient ses sanglots,

Nous inspiroit à tous la salutaire envie

De marcher sur ses pas vers l'éternel repos.

Vainqueur de l'enfer et des vices,

Il monte au séjour des délices,

Il triomphe, mon fils, après qu'il a vaincu.

Pour mourir d'une mort si belle,

Ecoute sa voix, qui t'appelle

A mourir comme il a vécu.

(1) Père de Dartiel. MM. Haag lui donnent le prénom de Jacques.

IV. VERS PAR DANIEL DE SUPERVILLE, PROPOSANT.

Tu permets donc, grand Dieu, qu'une mort si cruelle
 Ote pour jamais à nos yeux
 Gaussen, ton serviteur fidèle,
 Gaussen, dont la vertu sanctifioit ces lieux?
 Il est vrai, nos péchés ont formé le tonnerre
 Qui dans ce triste jour éclate et nous atterre;
 Mais pourquoi nous punir par des traits si perçants?
 Si tu veux retirer tous les bons de la terre,
 Qui restera, Seigneur, pour prêcher les méchants?

V. ÉLÉGIE PAR FRANÇOIS TÉROND, PROPOSANT (1).

(Ménalque est M. Gaussen, et Damon M. Debrais.)

Quoi, Ménalque n'est plus, Ménalque, dont la gloire
 Jettoit tant de rayons sur les rives de Loire,
 Que nous suivions partout, qui nous charmoit toujours
 Par ses doctes leçons et par ses saints discours!
 Quoi! son vaste savoir, si nécessaire au monde,
 Sa solide vertu, sa sagesse profonde,
 Tant de rares talents, tant de dons précieux,
 Se sont-ils pour jamais dérobés à nos yeux?
 Je sens que je succombe à l'ennui qui m'accable.
 Hélas! qui l'auroit cru, berger incomparable,
 Quand je vins sur ces bords te voir et t'admirer,
 Qu'il eût fallu sitôt te perdre et te pleurer?
 Si tu n'eusses fait voir qu'un génie ordinaire,
 Je te verrois mourir comme un homme vulgaire;
 D'un mérite commun la débile lueur
 S'éteindroit à mes yeux sans affliger mon cœur;
 Mais lorsqu'à peine entré dans ton huitième lustre,
 Tu fournis avec gloire une carrière illustre,
 Puis-je voir sans mourir dans la nuit du tombeau
 D'une si belle vie éteindre le flambeau?
 O Dieu, dont la bonté me l'avoit fait connaître,
 Pourquoi m'as-tu sitôt enlevé ce cher maître?

(1) Il a traduit en vers les Psaumes de David.

Comment veux-tu, Seigneur, que je vive sans lui ?
De ma faible vertu qui deviendra l'appui ?
Qui de ta vérité me marquera les routes ?
De mon esprit flottant qui résoudra les doutes ?
Hélas ! j'étais l'objet de ses plus tendres soins :
Ses yeux, toujours ouverts, veilloient sur mes besoins ;
Cent fois, quand de l'enfer la subtile malice
M'a caché sous des fleurs ou l'erreur ou le vice,
Ses heureuses clartés m'ont découvert l'horreur
Ou du vice odieux ou de l'aveugle erreur.
Sa vie étoit pour tous la règle de bien vivre ;
Pour suivre la vertu, l'on n'avoit qu'à le suivre.
Sur le bord de la Loire, à l'ombre des vergers,
Ce berger renommé formoit mille bergers ;
Sur son divin esprit il façonnait les nôtres,
Et nous apprenait l'art de conduire les autres.
Ce furent de son cœur les soins et les plaisirs,
Jusqu'au fatal moment de ses derniers soupirs.
Pressé de mille maux, et nous de mille alarmes,
Il alloit expirer, nous fondions tous en larmes ;
Il vit notre douleur, et pour nous consoler
Sollicita vingt fois sa langue de parler ;
Mais, hélas ! il sembloit que sa langue glacée
N'avoit plus de commerce avecque sa pensée,
Quand enfin il nous dit : « Ne pleurez point mon sort.
« Si mon corps est couvert des ombres de la mort,
« Mon âme va bientôt au ciel, où Dieu l'appelle,
« Se couvrir de l'éclat d'une gloire immortelle.
« J'ai combattu l'enfer, le monde et ses appas ;
« Et ma foi, triomphant après tant de combats,
« Dans la main de Jésus voit briller la couronne
« Que sa grâce promet et que sa grâce donne.
« Vous l'obtiendrez un jour. Servez-le, mes amis ;
« Chérissez les troupeaux qui vous seront commis ;
« Veillez toujours sur eux avec des soins extrêmes,
« Gardez-les de périr ; gardez-vous-en vous-mêmes.
« Je formois vos esprits ; un trépas avancé
« M'empêche d'achever ce que j'ai commencé.

« Dans ma perte, pourtant, ne perdez point courage :
« Damon prendra le soin d'achever mon ouvrage.
« Que vous êtes heureux d'être ses nourrissons !
« Remplissez votre cœur du suc de ses leçons ;
« Donnez à ses discours une créance entière ;
« Suivez de ses vertus la céleste lumière.
« Ah ! puisque je vous laisse un maître si parfait,
« Mes désirs sont remplis, et je meurs satisfait. »
A ces mots dans ses yeux luit une douce flamme ;
Il expire, et de joie on diroit qu'il se pâme.
Que ses derniers discours ont sur moi de pouvoir !
Ils arrêtent mon âme au bord du désespoir.
De mes sombres douleurs les importuns nuages
N'offroient à mon esprit que d'affreuses images.
Mon cher maître au tombeau, je croyois tout perdu ;
Le calme enfin revient dans mon cœur éperdu.
Qui pourroit sans douleur rappeler la mémoire
D'une si belle fin, qu'a suivi tant de gloire,
Tant de félicité, dont il jouit aux cieux ?
Ah ! cessons de le plaindre, il ne peut être mieux !
Cessons en même temps nous-mêmes de nous plaindre.
N'ayant plus ce berger, nous avions tout à craindre ;
Mais pour nous rassurer il nous laisse Damon,
De ses doctes travaux fidèle compagnon.
En lui nous trouverons un saint homme, un bon père,
Qui va faire pour nous tout ce qu'il reste à faire.
Il nous l'a dit, Damon, et nous n'en doutons point :
A ton rare savoir un zèle ardent se joint ;
Tu chéris les troupeaux, tu prends soin de les paître,
Tu prends soin des bergers dont le ciel t'a fait maître.
Nous te suivrons partout ; conduis toujours nos pas,
Montre-nous les écueils que nous ne voyons pas ;
Surtout à mes désirs accorde cette grâce,
Que je puisse en ton cœur m'assurer une place.
Hélas ! Ménalque est mort ! Pour calmer mon ennui,
Fais que je trouve en toi ce que je perds en lui.

BIBLIOGRAPHIE

PROSPECTUS D'UNE *HISTOIRE DES ALBIGEOIS* (1)

De l'histoire des Albigeois on ne connaît en général que la croisade. Cette guerre n'est pourtant que le préambule éclatant d'une opposition sourde, d'une extermination obscure, étouffée, qui se prolonge encore pendant deux siècles.

Cette histoire embrasse trois périodes très-distinctes.

La première période dure vingt ans. Pour les Français, c'est la croisade ; pour les Aquitains, c'est la défense, l'épopée patriotique. Elle commence au massacre de Béziers et finit au traité de Paris, où le comte Ramon VII fut presque entièrement dépouillé de ses Etats, flagellé par le légat à Notre-Dame, et retenu captif par Blanche de Castille dans les tours du Louvre (1209-1229).

La deuxième période dure quarante ans. C'est la Vendée albigeoise ; à la grande guerre nationale succède la guérilla sauvage, la chevalerie des bois et des cavernes, l'exil en Espagne, en Italie et en Orient, la conquête des royaumes maures de Majorque et Valence. Cette époque, qui s'ouvre par la spoliation partielle du comte Ramon, se termine par la mort de ce prince, l'extinction de sa race, et l'absorption complète de ses Etats dans la Maison de France (1230-1270).

La troisième période (qui double et déborde la seconde) dure cent cinquante ans. C'est l'Inquisition dominicaine. Auxiliaire de la conquête, elle proscrit, confisque, incarcère, s'acharne sur un peuple aux abois, le traque avec des chiens dans les forêts, brûle les vivants, exhume et brûle les morts, et couvre son forfait inexpiable de la nuit des siècles. Les derniers bûchers albigeois mêlent leur lueur à la flamme du bûcher de Jean Huss et à l'embrasement vengeur des Taborites de Bohême (1270-1420).

L'albigéisme, âme de cette grande guerre et de ce long martyre, subit aussi trois transformations. Dans la première, il est une *Eglise*, l'Eglise du Paraclet, le christianisme joannite et alexandrin. — Dans la deuxième, il devient un *Ordre*, l'ordre de Juan d'Oliva, le mysticisme de Narbonne. — Dans la troisième, il n'est plus qu'une conjuration gibeline qui, sous nom d'*Amour*, ourdit dans l'ombre sa ligue occulte de patriotisme et d'indépendance contre Rome.

(1) Voici le titre de cet ouvrage, que recommandent à la fois l'intérêt du sujet et le beau talent de l'historien des pasteurs du Désert : *Les Albigeois et l'Inquisition*, par Napoléon Peyrat. 3 vol. in-8. — 15 francs.

Chacune de ces trois formes a laissé son monument immortel : la première, l'*épopée* de Guillaume de Tudella ; la deuxième, l'*Interne Consolation*, d'un disciple inconnu d'Oliva ; la troisième, la *Divine Comédie* du Dante qui glorifie son mystique *Amour*, sous la figure de Béatrix, dans le ciel.

Les Albigeois, qui n'ont pas laissé d'héritiers religieux, ont pourtant encore dix millions de descendants, répandus entre les Alpes et l'Océan, sur les deux versants des Pyrénées, depuis Limoges jusqu'à Alicante et l'archipel Baléare.

Nulle histoire n'est pour eux plus intéressante que ces annales douloureuses des ancêtres. Chaque province romane, chaque ville, chaque hameau a dans ce récit son infortune et sa gloire. Pour les vieilles races, c'est un armorial chevaleresque ; pour les races nouvelles, c'est un martyrologe patriotique ; pour nous tous, c'est un testament de justice et de liberté exhumé, après six cents ans, du sépulcre de l'Aquitaine.

SOCIÉTÉS SAVANTES DES PROVINCES.

CONCOURS DE 1869.

L'Académie française décernait, le 10 décembre dernier, un de ses prix aux *Scènes d'histoire et de famille*, de Madame de Witt. Nous sommes heureux d'annoncer un autre succès obtenu par deux de nos coreligionnaires dans les concours institués par M. le ministre de l'instruction publique. Le jury de la circonscription des sociétés savantes de Toulouse, chargé de décerner un prix triennal de 1,000 fr., au meilleur ouvrage d'histoire politique ou littéraire, concernant cette partie de la France, a couronné M. Cambon de Lavalette, juge au tribunal de Montauban, auteur d'un travail sur *La Chambre souveraine de Languedoc (1579-1670)*, qui ne peut manquer d'être consulté avec fruit « par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du protestantisme français. »

Dans une autre région du midi, le jury institué pour le concours académique de Grenoble, a décerné une mention honorable à M. Arnaud, pasteur de l'Eglise réformée de Crest, et auteur d'une *Histoire de l'Académie protestante de Die*, d'après des documents nouveaux. Cette flatteuse distinction ne peut qu'encourager M. Arnaud à poursuivre les études qu'il a commencées sur l'histoire générale du protestantisme en Dauphiné.

SÉANCES DU COMITÉ

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 10 JUIN 1869.

Présidence de M. *Schickler*. — M. *Coquerel* fait hommage de plusieurs discours; M. *Charles Frossard*, d'autographes de Guiton et de Schomberg, ainsi que de divers portraits. Le secrétaire donne lecture de deux lettres, l'une de M. Guizot, président honoraire, accompagnant l'envoi de plusieurs de ses ouvrages; l'autre de Son Altesse Royale M. le duc d'Aumale, offrant à la Bibliothèque du Protestantisme français l'*Histoire des Princes de Condé*.

Un curieux opuscule de l'historien Guichardin sur les prophéties politiques de Savonarole est offert par M. *Jules Bonnet*. M. *Coquerel* rend compte d'une mission dont il s'était chargé à Londres, et dont le résultat n'a pas répondu à ses désirs. Une lettre par lui adressée au Directeur du Record-Office, pour obtenir quelques volumes des *Calendars* relatifs aux règnes d'Edouard VI et d'Elisabeth, n'a pas été favorablement accueillie, parce que, d'après les termes de notre règlement joint à la pétition, la Bibliothèque du Protestantisme français n'est ouverte qu'une fois par semaine, tandis que d'autres bibliothèques auxquelles la même faveur a été refusée sont ouvertes tous les jours. Des remerciements sont exprimés à M. *Coquerel*. On attendra une nouvelle occasion.

Biographies de Quick. — M. Baynes propose de faire copier ce précieux manuscrit, conservé à la Bibliothèque Williams de Londres. On demande comme spécimen la transcription de deux notices, celles de Nicolas Des Gallars et de Michel Lefaucheur.

Correspondance. — A quelle époque le mot de Réformation, appliqué d'abord au mouvement religieux du XVI^e siècle, a-t-il été remplacé par celui de Réforme? Telle est la question posée par M. Anquez et qui donne lieu à un entretien intéressant, sans produire de texte précis qui serve à fixer le premier emploi de ce mot. La question pourrait être utilement adressée à l'*Intermédiaire*.

SÉANCE DU 8 JUILLET.

Présidence de M. *Schickler*. — Le secrétaire présente une étude historique de M. le pasteur Puyroche sur la *Saint-Barthélemy à Lyon*, où les documents conservés dans les archives municipales ont été habilement mis en œuvre. Une notice sur *Jacques Wimpfeling*, précurseur de la Réforme en Alsace, a été transmise par M. le pasteur Jules Rathgeber. D'intéressantes lettres de la fin du siècle dernier, tirées des archives du consistoire de Nîmes, sont offertes par M. le pasteur Dardier. Le secrétaire en lit quelques fragments.

M. le Président a reçu de Londres les deux notices désignées plus haut. Sans renfermer rien de bien nouveau, elles sont intéressantes à lire. Le comité décide de faire copier le recueil entier de Quick, sans préjuger l'usage qu'il en fera.

Circulaire de la Bibliothèque. — De nouveaux dons ont été reçus de MM. Labouchère, Joël Cherbuliez, W. Martin. Une liste de thèses a été rédigée par les soins de M. le doyen Bruck, de Strasbourg. Le moment semble venu d'expédier la circulaire aux principales bibliothèques de France et de l'Étranger. Les exemplaires imprimés porteront les signatures autographes du président et du secrétaire; d'autres, transcrits à la main, présenteront aussi la liste imprimée des publications de la Société. Le mois d'octobre, époque de la rentrée des études, est fixé pour l'envoi de cette circulaire.

Catalogue. — M. Schickler est frappé de l'insuffisance du Catalogue alphabétique et insiste sur la nécessité d'un catalogue par ordre de matières. Ce travail devra commencer par une transcription de toutes les cartes; un crédit est voté pour cet objet.

Correspondance. — M. Alexandre Lombard, de Genève, demande l'échange ou l'acquisition des ouvrages que nous possédons en double pour la bibliothèque de la *Salle de la Réformation*. On en préparera une liste, qui sera communiquée ultérieurement. Le secrétaire présente une brochure de M. Frosterus, professeur à Helsingfors sur les *Généraux de Louis XIV dans le Languedoc*, et donne quelques détails sur une médaille apocryphe attribuée aux *Camisards*, et qui n'est qu'une pièce de monnaie suédoise de 1673.

SÉANCE DU 7 OCTOBRE.

Fête de la Réformation. — Adoption d'une circulaire adressée à tous les pasteurs de France, avec la liste des Eglises qui ont collecté en faveur de notre œuvre historique.

Bibliothèque. — M. le président annonce un don important de M. le comte Pelet de la Lozère. Livres et journaux anglais provenant de Madame Otto.

France Protestante. — M. Bordier écrit de Genève que le travail pour la Table des dix volumes est terminé. Il ne reste plus qu'à fusionner les noms en une seule série. La liste de la lettre A pourra être insérée dans le *Bulletin*, afin de provoquer des additions ou des rectifications utiles.

M. Schickler a rencontré bien des noms nouveaux dans une histoire de l'Eglise française de Francfort-sur-l'Oder. Le secrétaire demande si tous ces noms sont dignes de l'histoire. On répond que les pasteurs, les écrivains, les réfugiés qui ont importé une industrie ou joué un rôle à l'étranger, ont une place incontestée dans la *France protestante*.

Histoire de la Réforme en Bretagne. — Un subside de 100 francs est voté pour cette utile publication en trois volumes, à laquelle M. le pasteur Vaurigaud, de Nantes, a consacré vingt ans de recherches et de travaux.

Archives de Stuttgart. — D'intéressants documents relatifs à la correspondance du duc Christophe de Wurtemberg avec les chefs du parti protestant sous Charles IX, sont signalés par une lettre de M. le pasteur Weber. Le secrétaire est autorisé à demander la transcription des pièces les plus importantes.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

UN HUMANISTE DU XVI^e SIÈCLE (1)

Wimpfeling fut arraché à sa sphère d'activité à Heidelberg, par une lettre de son ami Christophe d'Uttenheim, qui lui écrivit en 1501 que le moment lui semblait venu de quitter le monde et de se retirer dans quelque solitude de la Forêt-Noire ou des Vosges. Il se démit aussitôt de ses fonctions de professeur, et se hâta de venir à Strasbourg. Il apprit là une nouvelle inattendue : Christophe d'Uttenheim venait d'être élevé au siège épiscopal de Bâle. Cela changea les plans des deux amis. Wimpfeling resta provisoirement à Strasbourg ; il logeait chez Geiler de Kaysersberg, qui le pria de le seconder dans sa publication des œuvres de Gerson. Il ne résista pas à ses instances, et trouva un asile paisible au couvent Saint-Guillaume, situé dans un des faubourgs de la ville. Il y publia en 1501 son curieux livre : *Germania* (2), adressé à la bourgeoisie strasbourgeoise, et contenant l'énumération des

(1) Voir le *Bulletin* de décembre 1869, p. 561.

(2) *Germania ad rempublicam argentinensem*. En 1649, cet ouvrage fut réédité, par les soins du savant Moscherosch, et parut à Strasbourg, sous le titre un peu modifié de : *Cis-Rhenum Germania*. Il existe de ce livre aussi une traduction allemande.

principaux devoirs civiques. Une particularité de ce livre, c'est le soin avec lequel l'auteur cherche à prouver aux Strasbourgeois que la vallée du Rhin avait de tout temps fait partie de l'empire germanique. En 1444, le dauphin de France, qui plus tard régna sous le nom de Louis XI, avait envahi l'Alsace, sur la possession de laquelle la France prétendait avoir des droits. Depuis ce temps, il s'était formé à Strasbourg un parti favorable à l'annexion française. Pour combattre cette tendance, Wimpfeling cherche à prouver historiquement que les prétentions de la France ne reposent sur aucun fondement. Mais les preuves dont il se sert sont d'une faiblesse extrême ; c'est ainsi qu'il va jusqu'à contester l'assertion de Jules César, affirmant dans ses *Commentaires* que la Gaule s'étend jusqu'au Rhin.

Revenant à l'une de ses idées favorites, Wimpfeling insiste encore dans son ouvrage sur l'importance de bonnes écoles ; il conseille au magistrat de Strasbourg de fonder un établissement d'instruction supérieure, semblable à celui de Schlestadt ; vœu réalisé trente-sept ans plus tard par la création du gymnase protestant. Ce fut à un des élèves de Wimpfeling, à l'illustre stettmeister Jacques Sturm que revint la part principale de cette fondation. Le magistrat strasbourgeois accueillit avec faveur les idées du célèbre pédagogue, vivement combattues par le franciscain Thomas Murner, et lui fit remettre, comme signe de satisfaction, un cadeau de douze ducats.

En 1503, nous rencontrons Wimpfeling à Bâle, chez son ami, l'évêque Christophe d'Uttenheim. Ce prélat, un des princes de l'Eglise les plus pieux et les plus éclairés de son temps, voulait réformer les nombreux abus qui s'étaient introduits parmi le clergé de son diocèse. Wimpfeling devait le seconder dans cette noble tâche. Il se mit à l'œuvre et recommanda à l'évêque la convocation de fréquents synodes et la création de bonnes écoles, dans lesquelles seraient formés des prêtres pieux et savants. Telle est l'origine du livre intitulé : *Statuta synodalia Basiliensia*. Il venait à peine d'y mettre la

dernière main quand il fut rappelé à Strasbourg, où on lui offrait un bénéfice ecclésiastique. Mais il avait un compétiteur auquel, par amour pour la paix, il abandonna sa prébende.

En 1504, Wimpfeling entreprit l'éducation de plusieurs jeunes nobles Strasbourgeois dont il dirigea les études et forma le caractère. Celui d'entre eux qui lui fit le plus grand honneur fut Jacques Sturm de Sturmeck, une des illustrations du XVI^e siècle. Wimpfeling écrivit pour ses élèves plusieurs ouvrages ; un manuel d'histoire (1) et un traité moral et religieux : *De Integritate*. Ce dernier écrit est dédié à Jacques Sturm. Ce jeune noble voulait embrasser l'état ecclésiastique ; Wimpfeling lui trace l'image idéale du prêtre et des vertus sacerdotales. Selon lui, l'homme d'Eglise doit aspirer avant tout à *l'intégrité*, c'est-à-dire à une vie irréprochable. En même temps l'auteur du livre peint en traits effrayants l'état de corruption profonde du clergé de son époque. La lecture de cet ouvrage, plein des plus salutaires enseignements, fit une telle impression sur Jacques Sturm qu'il renonça à son projet, et se décida à étudier le droit. Il entra plus tard dans la carrière diplomatique, et s'y distingua constamment par l'esprit d'intégrité que lui avait jadis recommandé son maître.

Ce livre valut à Wimpfeling des attaques passionnées de la part des moines augustinien. Il avait en effet prétendu que c'est une erreur, de considérer l'état monastique comme un degré plus élevé de perfection chrétienne, l'histoire prouvant que bien des hommes distingués par leur savoir et leur piété n'avaient pas passé leur vie au couvent. Comme exemple il avait cité saint Augustin, l'évêque d'Hippone, qui jamais n'avait été moine. Les frères de l'ordre de Saint-Augustin ne manquèrent pas de crier au scandale. La querelle prit peu à peu des proportions telles que Wimpfeling fut accusé auprès du pape et cité à comparaître devant la curie romaine. Il

(1) C'est l'*Epitome rerum germanicarum*.

se justifia dans une élégie, adressée à Jules II (1), et qui n'aurait sans doute pas suffi à apaiser le belliqueux pontife, sans l'intervention de quelques amis influents auprès du saint-siège.

En 1508, Wimpfeling publia un livre fort remarquable, qui de nos jours encore a une grande valeur historique; c'est son : *Catalogue des évêques strasbourgeois* (2), depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVI^e siècle. Ce catalogue, dédié au clergé de la ville, n'est pas moins qu'une histoire de l'évêché de Strasbourg, faisant suite aux travaux historiques de l'évêque Archimbald, vivant au X^e siècle, et du savant chroniqueur alsacien Jean Zwinger de Kœnigshofen.

Le *Catalogue* de Wimpfeling n'est pas une simple énumération de noms propres et de faits chronologiques, mais une histoire complète de la vie et des actes des évêques strasbourgeois; il abonde en détails intéressants; mais de même que dans la *Germania*, on y regrette l'absence de tout esprit critique. A côté de faits certains l'auteur accueille un grand nombre de pieuses légendes, plus ou moins apocryphes; c'est ainsi qu'il prétend avec le plus grand sang-froid que le christianisme fut prêché à Strasbourg, par un disciple de saint Pierre, le pieux Materne, que l'apôtre ressuscita des morts, expressément pour évangéliser l'Alsace. Ces réserves faites, il faut payer à Wimpfeling un juste tribut d'éloges pour avoir entrepris une œuvre de si longue haleine, et d'une incontestable utilité. Cet ouvrage ouvrit la voie aux études historiques et servit plus tard de base aux travaux du savant abbé Grandidier, qui publia au siècle dernier, sans avoir, hélas! pu l'achever, son œuvre magistrale : *Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg* (1777-1778, 2 vol.).

En 1510, Wimpfeling eut la douleur de perdre son ami Jean Geiler. Il publia une notice biographique sur l'éminent prédicateur, dans l'intimité duquel il avait si longtemps vécu. Cette

(1) Cette élégie est intitulée : *Excusatio querulosa*.

(2) Cet ouvrage a pour titre : *Argentinensium episcoporum catalogus, cum eorumdem vita atque certis historicis rebusque gestis, et illustratione totius fere episcopatus argentinensis*. Strasbourg, chez Jean Grüninger. 1508.

notice est très-précieuse, à cause des détails biographiques et littéraires dont elle est remplie. Elle met en relief les mérites du célèbre théologien, qui fut une des gloires de l'Alsace, et qui réalisa presque l'idéal du prêtre, tel que Wimpfeling l'a décrit dans son traité : *De Integritate* (1).

Après la mort de Geiler, Wimpfeling qui habitait tantôt Fribourg, où il dirigeait les études universitaires de ses élèves, tantôt Strasbourg, où il avait trouvé un asile dans la maison hospitalière du chevalier Martin Sturm, le père de son élève Jacques Sturm, passa quelque temps à Heidelberg. Il y vit le jeune Mélanchthon, alors âgé de douze ans, et fut aussi émerveillé de ses connaissances que charmé de sa modestie. Il procura même à l'adolescent qui montrait une maturité au-dessus de son âge, une place de précepteur dans la noble famille des comtes de Lœwenstein.

Nous touchons à une période fort importante de la vie de Wimpfeling, aux projets de réforme ecclésiastique qui l'occupèrent durant plusieurs années. Déjà, en 1504, l'empereur Maximilien, lors d'un séjour qu'il fit en Alsace, s'était entretenu avec Geiler et Wimpfeling, des nombreux abus de l'Eglise, et des moyens d'y porter remède. Geiler avait prêché en présence de l'empereur et de l'évêque, et dans sa rude franchise il avait dévoilé impitoyablement les plaies cachées de l'Eglise et insisté sur la nécessité d'une réforme radicale. Maximilien parut disposé à seconder ces projets de réforme; mais absorbé par les soins du gouvernement et par des guerres incessantes, il n'eut guère le loisir de se consacrer à cette œuvre importante. Ses conseillers, Geiler et Wimpfeling, étaient eux-mêmes trop imbus des idées catholiques pour rompre franchement avec les traditions romaines. Ils croyaient aux bonnes intentions des papes, et ni les turpitudes d'un Alexandre VI, ni l'ambition d'un Jules II, ni les prodi-

(1) Cet essai biographique se trouve en entier dans les *Amanitates*, fascic. I, p. 100-127, sous le titre de : « In Joannis Kaisersbergii theologi doctrina vitæque probatissimi, primi Argentinensis ecclesiæ prædicatoris, mortem : Planctus et lamentatio cum aliquali vitæ suæ descriptione et quorundam epitaphiis. »

galités effrénées d'un Léon X ne leur ouvrirent les yeux. Dans ces temps de lutte entre l'empire et la papauté, Wimpfeling n'en fut pas moins chargé de rédiger la liste des griefs de l'Allemagne contre Rome en invoquant les décrets de la pragmatique sanction formulée au concile de Bâle un siècle auparavant (1). Il reçut à Heidelberg le message impérial daté du lac de Constance, et termina promptement son œuvre. Il y expose les principaux griefs (*gravamina*) de la nation allemande; nous en citerons, à titre d'exemple, un seul. L'archevêque de Mayence, en recevant le *pallium*, avait à payer au pape la somme de 27,000 florins, et c'étaient les fidèles qui étaient mis à contribution pour fournir cette somme considérable. Or il y avait eu, dans l'espace de peu d'années, trois vacances archiépiscopales, et chaque fois le pape avait exigé un prix plus élevé pour le *pallium*. Wimpfeling compare dans son écrit les privilèges du clergé français aux servitudes des prêtres allemands, et il exhorte Maximilien à prendre d'énergiques résolutions; mais les conseils du savant humaniste ne furent pas écoutés, car l'empereur ne tarda pas à se réconcilier avec le pape, abandonnant ainsi tous projets de réforme.

Cependant les abus devenaient chaque jour plus nombreux et les plaintes plus vives. Jules II se vit obligé de convoquer en 1512 le concile de Latran. Wimpfeling éprouva une vive joie à cette nouvelle; déjà quelques mois avant l'ouverture du concile il avait écrit au pieux anachorète, Angelo de Valumbrosa, qui avait prononcé un discours en faveur de ce concile, la Lettre de félicitation d'un ermite de la Forêt-Noire, datée de la pieuse retraite qu'affectionnait, dans les environs de Fribourg, le docte humaniste. Dans cette lettre, Wimpfeling exprime à son ami sa joie de la convocation prochaine du concile; il en attend les plus heureux résultats pour le renouvellement de l'Eglise. Ses prévisions malheureusement ne

(1) Elle parut à Schlestadt, sous le titre de : *Gravamina germanicæ nationis cum remediis et avisamentis ad Cæsaream Majestatem. Selestadii in officina Schuzeriana, sine anno*. In-4°.

se réalisèrent pas ; car Maximilien, subordonnant les intérêts de la religion à ceux de la politique, se réconcilia bientôt avec le pape, et le concile se sépara sans avoir réalisé une seule des espérances qu'on fondait sur lui.

Le cœur de Wimpfeling fut rempli de tristesse, et ses efforts n'aboutirent qu'à de nouvelles déceptions. Il fut plus heureux dans l'initiative qu'il prit pour la fondation de deux sociétés, qui ne contribuèrent pas peu à populariser les idées nouvelles en Alsace. Déjà, vers la fin du XV^e siècle, il s'était formé en Allemagne, grâce à l'influence des humanistes, sous le nom de *Sodalitates*, des réunions littéraires. Dans ces réunions, composées de théologiens, de savants, de nobles, de bourgeois lettrés et d'imprimeurs, tous attachés aux principes de la Renaissance, on discutait les grandes questions qui préoccupaient les esprits ; on lisait des travaux littéraires, on les critiquait ; on engageait les auteurs à les publier, et on échangeait des lettres avec des savants étrangers. Ces sociétés littéraires tenaient lieu à cette époque de revues et de journaux, et c'était un moyen puissant de propager les nouvelles doctrines.

Wimpfeling fonda, vers 1509, à Strasbourg une société littéraire qui dut à un événement heureux une prompte célébrité. Le prince des lettres, Erasme, revenant d'un voyage en Angleterre, avait passé en 1514 par Strasbourg. Il y avait été reçu avec la plus grande distinction, tant par les magistrats de la ville, que par les humanistes qui en étaient l'honneur. Il fut très-flatté de cette réception ; il le fut davantage encore lorsque Wimpfeling lui écrivit, au nom de la Société littéraire de Strasbourg, une lettre pleine d'éloges. L'illustre savant répondit par une lettre écrite dans le style le plus classique, où il fait un éloge brillant de l'admirable constitution de la ville de Strasbourg. Les deux lettres nous ont été conservées (1). Dans celle de Wimpfeling nous trouvons les noms de

(1) Elles se trouvent dans les *Amœnitates*, fascic., II, 368-378, et sont extraites

la plupart des membres de la Société littéraire de Strasbourg. On y remarque le spirituel Sébastien Brandt, l'auteur satirique de la *Nef des Fous* ; le futur stettmeister strasbourgeois Jacques Sturm, le savant Thomas Aucuparius, l'imprimeur Matthias Schurer, le pédagogue Jérôme Guebwiler et le poète Ottomar Luscinius (Rossignol). Dans sa réponse, Erasme adresse quelques mots flatteurs à chacun des membres de la Société.

L'école littéraire de Schlestadt fut fondée sur les mêmes principes, et cette ville, déjà en possession d'une école supérieure, devint un foyer de lumières en Alsace.

Il suffit de citer quelques-uns des hommes dont la présence honorait alors cette ville : Paul Volzcius, abbé du couvent de Honcourt, dans le Val de Villé ; Paul Phrygion, le premier prédicateur de la Réforme à Schlestadt ; le savant humaniste Beatus Rhenanus, Martin Bucer, le futur réformateur strasbourgeois, etc. La funeste guerre des paysans, dont le sort se décida dans les environs de Schlestadt, étouffa dans cette petite cité bien des germes précieux. L'école supérieure perdit son éclat dans la ville redevenue catholique ; la Société littéraire fut dissoute et ses membres se dispersèrent.

Wimpfeling s'était retiré vers 1520 dans sa ville natale auprès de sa sœur, pour y passer paisiblement les dernières années de sa vie. Il avait compté sans le coup de tonnerre de la Réforme inaugurée avec tant d'éclat par le moine de Wittemberg. L'humaniste alsacien s'était d'abord hautement déclaré pour le moine de Wittemberg, et l'avait approuvé dans sa lutte contre Tetzel ; mais lorsque Luther attaqua, outre le trafic des indulgences, le célibat des prêtres, l'autorité du pape et les cérémonies de l'Eglise romaine, l'âme de Wimpfeling fut saisie de douleur. Il avait été l'adversaire de la corruption des prêtres, mais non du célibat ; il avait cessé d'attendre une ré-

du livre d'Erasme : *De duplici copia verborum ac rerum commentarii duo*, réédité par les soins de Wimpfeling, qui y avait ajouté comme appendice les deux lettres susdites.

forme de la curie romaine, mais il professait encore le plus profond respect pour les décisions du souverain pontife ; il avait insisté sur l'étude des saintes Ecritures, mais les Pères de l'Eglise et les docteurs du moyen âge avaient à ses yeux une autorité incontestée. Wimpfeling ne comprit pas l'œuvre de rénovation si hardiment tentée par des hommes nouveaux. Il était d'ailleurs usé par les luttes de la vie et courbé sous le poids des années. Il se retira de la scène active, et passa les dernières années de sa vie dans un isolement qui augmentait de plus en plus. La plupart de ses anciens amis s'étaient rattachés à la Réforme ; Erasme, Beatus Rhenanus et Jérôme Guebwiller demeurèrent dans l'ancienne Eglise ; ils furent aussi les seuls avec lesquels Wimpfeling conserva des rapports. Il s'éteignit obscurément le 17 novembre 1528 (1).

On peut dire de Wimpfeling, malgré ses défaillances, qu'il fut un des précurseurs de la Réforme en Alsace. Il contribua puissamment, par ses travaux littéraires et pédagogiques, comme par ses leçons, à préparer la voie aux idées nouvelles. Nous étonnerons-nous s'il ne salua pas avec joie l'aurore de jours meilleurs pour l'Eglise ? Le milieu dans lequel il avait vécu, les principes religieux qui lui étaient restés chers, l'esprit conservateur dont il était animé, furent, avec son âge avancé, autant de liens qui le rattachèrent jusqu'à sa mort à l'Eglise de ses pères. Wimpfeling vécut à une époque de transition ; représentant à la fois du passé et de l'avenir, il n'eut pas le courage de rompre avec la tradition et d'entrer résolument dans les voies nouvelles. Il fut un de ces hommes qui, comme dit Gœthe, « reculent d'épouvante à la vue des esprits qu'ils ont évoqués. » On retrouve en lui quelques traits affaiblis de Lefèvre d'Etaples et des pieux docteurs qui voulaient réformer l'Eglise sans rompre avec elle. L'ancien édifice, avec ses murs lézardés, son toit chancelant, était cher au vieillard. Il ne put se résigner à en sortir.

(1) On peut voir sa tombe dans l'église de Saint-George, à Schlestadt, avec l'épithaphe que lui avait consacrée Beatus Rhenanus.

Condamnerons-nous le timide humaniste, et lui reprocherons-nous de n'avoir pas fait le pas décisif? Nous n'en avons pas le courage. Nous sommes plutôt enclin à respecter ses scrupules et à honorer l'homme qui resta fidèle jusqu'à la fin à ce qu'il considérait comme étant la vérité. N'oublions pas d'ailleurs que Wimpfeling donna à l'Alsace protestante une de ses illustrations les plus pures, qu'il fut le précepteur de ce digne magistrat, Jacques Sturm, à la fois distingué comme homme d'Etat, comme rénovateur des écoles et comme protecteur de la Réforme à Strasbourg. A ce titre seul, le nom de Wimpfeling mériterait d'être conservé à une postérité reconnaissante. Il rappelle ce prophète de l'ancienne alliance, dont il est dit : « que le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui. »

RATHGEBER.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

DEUX LETTRES DE L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE

NICOLAS TROCKMORTON

A CALVIN

Les rapports de Calvin avec le roi d'Angleterre Edouard VI sont attestés par de fort belles lettres françaises. Il ne put que se réjouir de l'avènement d'Elisabeth, succédant au court mais sanglant essai de restauration catholique tenté par Marie. (*Guill. Cecilio*, 29 januarii 1559.) Dans une lettre au comte de Bedford (juin 1560), il fait des vœux pour le mariage de la reine, qui doit assurer un héritier au trône. « Que n'aurait-on pas à craindre, en effet, si elle venait à mourir sans enfants? *Quid enim futurum putas, si absque sobole moriatur?* » En 1561, au moment où s'ouvrait le colloque de Poissy, un chanoine de Lyon, Gabriel de Siconnay, ayant réimprimé le livre de Henri VIII contre Luther, avec une préface injurieuse pour Anne de Boleyn, mère d'Elisabeth, Calvin crut devoir signaler cet écrit à Trockmorton, qui lui répondit par les deux lettres suivantes. (Voir, sur l'incident en question, *Bull.*, XVIII, 347.)

I

Août 1561.

Monsieur Calvin, j'ai reçu la lettre que m'avez escripte du 21 juillet par ce porteur, M. Verac (1), ensemble le livre mentionné en icelle, et ne vous puis assez remercier tant de la bonne affection qu'avez manifesté me porter, comme aussy de l'effectuelle démonstration de votre grand zelle envers la Royne ma maîtresse et ses feus parents de très digne mémoire et leur cause, ayant telle cure et sollicitude qu'ung acte indigne et tellement odieux ne règne, et moins l'auteur d'iceluy desbordement scandalizant, comme ung eshonté, Leurs Majestés, ce qu'avez veu.

J'en ai escript sérieusement à la Royne ma maistresse de laquelle

(1) Jean de Budé, sieur de Verace.

j'attends la réponse de jour à aultre en bonne dévotion, laquelle venue, je ne fauldray point, Dieu aydant, de travailler au possible à poursuyvre et faire exécuter ce que seray de par Sa Majesté commandé de faire.

Et pour aultant que peut estre, j'auray à monstrier icelui livre au Roy et à ceux à qui je pourray avoir affaire, quand l'occasion s'y présentera, sur la plainte que la Royne, ma dicte maistresse, pourra mectre en avant, je ne me suis point voulu désaisir du dict livre, ne l'ayant point envoyé à Sa Majesté, ains en ay extrait ce que ay peu juger toucher Sa Majesté et ses parents, y adjoustant le tître et l'auteur du livre, ce qu'ay envoyé à Sa Majesté, pour y estre pensé et considéré.

Monsieur, je n'ay pas oublié de ramentevoir à la Royne ma maistresse le soing ensemble et l'affection qu'avez à lui faire tout service et aultre chose qui pourra estre agréable à Sa Majesté, singulièrement pour l'avancement de ce qu'est la vraye mète de son intention, dont Sa Majesté verra une très bonne preuve pour ceste vostre honneste démonstration et advertissement.

Au demourant, Monsieur, pour mon particulier, il ne me scauroit advenir chose plus à gré que d'avoir le moyen à vous faire le plaisir qui vous pourra estre de contentement, ce que mectray peine à exécuter d'aussi bon cueur que je prie l'Eternel persévérer à vous donner tellement de son saint Esprit que puissiez parfaire l'œuvre de sa vigne, ouvrant à aultres la voye et moyen d'y cueillir le fruit qui tousjours dure, me recommandant très affectueusement et de bien bon cueur à vostre bonne grâce. Escript à Paris, ce 17^e d'août 1561.

Le bien vostre bon ami à vous faire plaisir.

N. TROCKMORTON.

(Orig. autogr. Bibl. de Genève, vol. 196.)

II (1)

Monsieur,

Par la lettre que je vous ay escripte du 12 août, je vous ay adverty que j'ay escript à la Royne ma maistresse sur le fait du livre que

(1) Lettre publiée par M. le comte Hector de La Ferrière (*Archives des Missions scientifiques*, t. V, p. 367), ainsi que les diverses pièces relatives à la poursuite dirigée contre Gabriel de Saconnay.

m'envoyastes dont j'attendois sa response, affin de procéder avec ce prince comme appartiendrait. J'ai bien voulu vous advertir maintenant que j'ay reçu telle response de Sa Majesté, et ay sur ce faict plainte au roy, à la royne sa mère et aultres de son conseil, leur ayant baillé le mesme livre pour la vérification de l'affaire, lesquels m'ont fait response, et puis que ledit livre sera en dilligence supprimé, et le chanoine autheur d'iceluy puny pour servir d'exemple à tous aultres de ne user de semblable audace (1); ce que sortant effect sera occasion avec l'ayde de Dieu, de tant plus faire augmenter la bonne amitié et mutuelle intelligence entre Leurs Majestés si bien établies, leur donnant loisir de vaquer à l'avancement de la gloire de Dieu par toutes leurs obéissances, qui a esté par trop empesché par les malices du temps et inimitiés entre les princes par faulte de la vraye connaissance d'icelle.

Monsieur, par la lettre que j'ay receue maintenant de la Royne ma maistresse, Sa Majesté me commande de vous remercier bien fort de sa part du bon office et soing qu'avez faict et en cest endroit, et de vous assurer que, quand l'occasion s'en présentera pour mettre en exécution le désir qu'elle a de vous faire ressentir combien Sa Majesté désire s'acquitter envers vous au regard du grand zèle qu'avez très bien manifesté lui porter pour le bien de son service, vous trouverez Sa Majesté plus prompte en effectz qu'en cérémonies à le vous recognoistre, et ce mesme désir trouverez en moy à vous faire tout le service que scauriez penser, d'aussy bon cueur comme après m'estre de très bonne affection recommandé à vostre bonne grâce, je prieray l'Eternel vous garder en très sainte et longue vie. De Paris, le xviii^e septembre 1561.

(Copie. Record Office. *France*, vol. XXI, f^o 169.)

(1) Une lettre de Catherine de Médicis à Trockmorton, du 8 octobre 1561, annonce que des instructions ont été données pour interdire la vente du livre. Rien de plus. Trockmorton lui-même ne paraît pas avoir demandé davantage. (*Bull.*, XVIII, 347.)

JOURNAL DES GALÈRES

EXTRAIT DE LETTRES ÉCRITES PAR LES FIDÈLES CONFESSEURS
DE MARSEILLE (1)

1696-1708

Extrait d'une lettre de Marseille du 22 août 1704.

Il est arrivé que quelques-uns de nos frères n'ayant pas profité des avis réitérés que je leur fis donner, de ne pas fréquenter, ni même parler à un forçat qu'on a amené à l'hôpital du château d'If, et qui est le plus méchant esprit du monde, ils lui sont allé déclarer tout ce qu'ils savoient des affaires de la société, sous prétexte que ce scélérat les exhortoit à demeurer fermes, en leur faisant entendre que ceux qui avoient la direction des distributions n'en agissoient pas bien, et qu'il vouloit redresser les affaires, etc., de sorte que la société court bien risque d'être maltraitée par leur imprudence. Car M. l'intendant qui a aposté ce forçat pour tâcher de découvrir d'où nos frères tirent l'argent, a déjà fait mettre sur la vieille *Reale* tous ceux qui ont dit quelque chose; et comme quelqu'un a dit que M. B. leur donnoit l'argent, cet intendant l'a fait mettre aussi sur la même galère, et a pris son nom. On m'a même assuré qu'il a écrit en cour pour faire arrêter une personne que ce forçat luy a dit avoir correspondance à Genève, d'où cet argent leur venoit. Mais il ne pourra pas prouver cela, et on espère qu'il aura la confusion de passer pour un imposteur, comme il a desjà passé à un autre important égard.

On écrit de Marseille, du 3 octobre 1704, ce qui suit : Notre sort est si triste que nous ne pouvons pas communiquer les uns avec les autres. Nous avons sur chaque galère un espion d'entre les forçats, défermé expressément pour veiller sur nos actions et prendre garde quels sont ceux qui nous viennent parler.

M. Damouin avoit un petit garçon qui lui rendoit quelques petits services, on l'a pris ces jours passés, et on l'a transféré à l'hôpital dans un cachot. On en a fait de même à un esclave turc qui nous rendoit aux uns et aux autres les mêmes petits offices, et nous ne

(1) Voir *Bulletin* de 1869, p. 33, 144, 193, 231, 368, 475 et 583.

saurions être plus gênés que nous le sommes, jusques là qu'on a emprisonné deux personnes pour avoir parlé et acheté quelques marchandises de bas, à des forçats religieux qui sont actuellement dans les prisons de l'hôpital.

On ajoute que ces rigueurs sont causées par les malignes impostures de quelque faux frère, nommément de Malblanc, comme aussi par les sollicitations des missionnaires.

Du 22 août 1705, de Marseille. — Les frères du château d'Y se portent bien, excepté M. La Rue; c'est le sieur Carrière l'ainé, à cause de sa grande incommodité qui tend à une paralysie. Ce mal lui dure depuis plusieurs années. On présume que dans le tems passé il ne pouvait pas écrire ni lire que sous le capot étant couché sur un côté, de sorte qu'à force de le faire, cela a débilité les parties nerveuses, et lui a causé une palpitation du bras et même de la jambe. Tout le côté gauche s'en ressent, principalement le bras qui est devenu exténué.

Du 30 mars 1706. — Les frères Elie Maurin, Jean Serres et quelques autres au nombre de huit ont été transférés au château d'Y dans les cachots. On conjecture que c'est à l'occasion d'un noir qui, depuis quelques années, fut condamné à Paris pour vol, et qui étant ici se dit être fils du roi de Congo. Il s'attira il y a quelque huit mois, les cachots de l'hôpital, où il trouva le moyen de se défermer dans la nuit, et les gardes étant venus faire la visite, il en blessa trois ou quatre dont deux sont morts; et en même tems il alluma plusieurs paillasses de lit, que le frère Pierre Maillet trouva moyen d'éteindre à sa portée, sans quoy ce feu auroit risqué d'incendier tout le parc. On conjecture que la cour en étant informée, a ordonné de faire transférer ailleurs les frères, pour prévenir de semblables accidens, et que ledit Maillet a été laissé audit lieu pour l'en délivrer et le remettre sur sa galère, ou pour le confronter avec ce prétendu fils de roi, à qui on dit qu'on doit faire le procès.

Plusieurs autres frères firent ce qu'ils purent pour arrêter la furie de ce noir.

Du 15 septembre 1706. — On ajoute touchant la même affaire, que sur ce que l'on avoit écrit en cour pour demander la liberté en faveur de ceux qui avoient rendu cet important service à l'hôpital, le secrétaire de M. de Montmor dit à Maillet que la cour leur ac-

cordait la liberté à condition qu'ils allassent pendant quelques mois se faire instruire dans le couvent des Pères de l'Oratoire de Marseille; Maillet répondit qu'il ne vouloit point de cette instruction et refusa absolument cette offre.

Du 1^{er} juillet 1706, de Marseille. — Il n'y a presque personne d'entre nous qui souffrons depuis longtemps, à qui on n'ait offert, non pas de s'aller faire instruire dans des couvens pendant certains tems, mais de dire seulement: Oui, ou de faire quelques démarches extérieures, moyennant quoy on nous promettait une liberté entière. Cependant on a rejeté de semblables offres, qu'on ne pouvait regarder que comme une apostasie ouverte.

Du 8 novembre 1708. — Il y a des galères où les forçats de la religion ne peuvent être déferrez, pour un sol par jour, comme d'autres. Cela provient de la rigueur de ceux qui y commandent, ou de leur timidité, ou de la crainte de se faire des affaires en les déferant.

Tous les frères sont de retour de la campagne, excepté ceux d'une galère. Il y en a eu d'entr'eux qui ont été très-fatigués par les rudes travaux qu'ils y ont soufferts. Plusieurs à leur retour sont tombés malades. Il y en a eu sur des galères qui ont été très-maltraités à cause du bonnet, par des coups de pied sur le corps et sur le ventre, et par des coups de corde jusques à les laisser demi-morts. Cela est arrivé en particulier, à ceux qui ont fait la campagne sur la *Fière*. Un de nos frères de l'*Invincible*, mu de compassion de voir un pauvre Suisse exposé aux tourments de la vague avec deux chaînes qu'il porte actuellement, s'avisa d'écrire à M. de Monteaulieu un placet en faveur de ce pauvre homme; ce commandant répondit à celui qui le lui présentait, que si c'étoit un catholique, il lui feroit lever une chaîne, mais qu'étant huguenot, il n'aimoit point ces gens-là; qu'on ne sauroit trop les faire souffrir, quand ce ne seroit qu'en considération de ce qu'on avoit fait souffrir à Mylord Griffin. Enfin notre état n'a rien de fixe. Il ne dépend que de la volonté de ceux qui dominent de l'aggraver, lorsqu'ils en conçoivent le dessein.

Notre cher frère M. Bancillon fut traduit, il y a environ un mois et demi, de château d'Y à l'hôpital des forçats, grièvement malade; il se porte mieux à présent, et est hors de danger, de même que M. Mongnier, qui étoit aussi malade et qui y fut traduit comme lui.

Le 20 juin 1708, il arriva à Marseille un placet qui avoit été présenté au Roi par M. le duc du Maine, en faveur du sieur Antoine Chabert, forçat de la religion, de la part d'un sien cousin germain, capitaine dans son régiment de cavalerie, pour demander la liberté dudit Chabert. Il suppliait le Roi, qu'en cas qu'il lui plut d'accorder sa liberté, il répondoit de lui corps pour corps. Le secrétaire de l'Intendant dit audit Chabert, s'il vouloit aller s'examiner aux missionnaires avant que de partir; lequel lui répondit qu'il n'avoit rien à faire avec ces gens là, mais que si on vouloit lui accorder sa liberté, il promettoit de servir le Roi avec toute fidélité, et de répandre son sang pour son service. Après plusieurs questions et paroles de part et d'autre, il s'en revint en sa galère, quoi qu'on lui promit d'en écrire à M. de Ponchartrain. Cinq semaines après, il fut voir le même secrétaire qui lui dit que la cour avoit remis sa liberté aux soins de son parent, qu'il n'avoit qu'à lui écrire sans faute. Cependant depuis ce tems là, il n'a ouï parler de rien. Il ne sait si c'est à cause que son parent est toujours en campagne en Flandre, et qui est sa caution, ou s'il y a quelque autre raison qu'il ignore.

On avoit donné quelque espérance pour la liberté de M. Peraud, qui ayant été pris sur un vaisseau danois, avec quelques autres, où il étoit en qualité de lieutenant, fut extrêmement sollicité de changer de religion, et sur son refus, condamné aux galères avec ses associés, où il est depuis.... ans. On avoit lieu de croire sa délivrance comme infaillible, en suite des offres et des honnêtetés que MM. les commissaires d'Angleterre, nommés pour les échanges des prisonniers, avoient fait à ceux de France. Cependant l'exécution en a été retardée jusques à présent par la mauvaise volonté de M. l'intendant des galères à Marseille, que l'on conjecture avoir écrit contre lui en cour; ce qui paroît vraisemblable, parce que ledit Peraud a appris du commis de M. l'intendant, que quand il remit le mémoire que la cour demandoit à son sujet, M. le marquis de R... s'y trouva, lequel dit qu'il savoit de bonne part que ledit M. Peraud étoit fortement réclamé, et qu'on ne pouvait refuser sa liberté. Mais apparemment M. l'intendant, dont on connoît l'inhumanité, ne fut pas dans les mêmes sentimens, et l'on craint fort qu'il ne fasse tout ce qu'il pourra pour faire échouer le droit des opprimés. On a été informé que M. le marquis de Levi, pris dans

l'expédition d'Ecosse, et qui est allé à Paris sur sa parole, aurait été prié fortement de s'employer pour la liberté dudit sieur Peraud, de même que les commissaires de Saint-Malo, et que ce premier avoit promis d'y faire son possible. Il écrivoit de Paris, environ le milieu de septembre, que pour certain il devoit être renvoyé et mis en liberté, mais qu'il devoit être conduit de Marseille à Paris.

Il ajoutoit que ceux de Saint-Malo donnoient aussi de bonnes espérances, et qu'ils feroient aussi tout ce qu'ils pourroient pour cela. Cependant, il y a près de trois mois qu'il n'a plus entendu parler de cette affaire.

Si M. l'intendant a écrit en cour pour le noircir, il proteste qu'on ne sauroit avec raison l'accuser d'avoir jamais fait de lâcheté envers la Justice ni envers le Roy, à moins qu'on ne regarde comme un crime sa fermeté dans la Religion et son attachement pour le parti qu'il a pris en Angleterre. Il se résigne entièrement à la volonté de Dieu, quoy qu'il lui arrive.

Le frère Jean Mongnier est mort à l'hôpital, 4 mars 1709. On ne fournissoit point dans le froid, ni charbon ni capots.

Du 7 février 1709. — On écrit du 26 janvier, que quelques aides-majors précédés par M. de l'Aubépin, furent de galère en galère avec le secrétaire de l'état-major, demandant à chaque argouzin combien de religionnaires ils avoient sur leur galère de déferrés; chacun d'eux en accusa qui plus qui moins, d'autres point; le secrétaire le notoît sur le champ. On ne leur dit pas autre chose. Le soir du même jour on ordonna aux argouzins qui avoient accusé avoir eu des religionnaires déferrés d'apporter le lendemain 30 sols pour chaque religionnaire, chez M. de Monteaulieu le commandant. On fut surpris de cette peine qu'on infligeoit aux argouzins, avant que de leur avoir dénoncé la défense. Le lendemain, dimanche, M. Cusineri, un des aides-majors, avec le secrétaire de l'état-major, vint à la planche de chaque galère, et demanda à chaque argouzin une pièce de 30 sols pour chaque religionnaire. Il y en a eu qui ont été jusques à 15 livres d'amende.

Le même jour on ordonna de tenir les religionnaires à la chaîne, que le Roi le vouloit; cela fut exécuté; et dès lors les argousins les plus généreux sont devenus extrêmement timides. Celui de la *Magnanime* voulant se défrayer d'un écu qu'il avoit payé, voulut empêcher deux cordonniers de la Religion de travailler, défendant à

ceux de la ville de leur donner de l'ouvrage, ce qui les obligea de le dédommager.

En terminant ce journal, qui nous fait si bien vivre dans l'intimité des pieux forçats de Marseille, citons une lettre d'un galérien, Serre le jeune, sur la mort d'un autre galérien, Isaac Lefèvre, adressée au ministre La Place, d'Amsterdam :

Monsieur mon très-honoré Pasteur, comme il est ordonné à tous les hommes de mourir une fois, et que c'est la vérité que vous prêchez pour desabuser les esprits de la vanité de ce monde qui passe avec nous, vous ne serez pas surpris sans doute de l'affligante nouvelle que j'ay à vous apprendre de la mort de M. Lefèvre, votre cher parent, sur tout puisque vous en aviez desjà eu quelques pressentimens, et que vous luy écriviez une très édifiante lettre sur ce triste sujet pour le consoler; il ne m'a pas été possible de la luy pouvoir communiquer, depuis que je l'ay reçue. A tout moment depuis quelques jours, je m'attendois qu'on viendrait m'annoncer son décès; enfin, le voilà ce bénit athlète du Seigneur Jésus, le plus illustre et le plus généreux de mes compagnons de souffrances, qui a passé à onze heures du soir des amertumes du combat aux douceurs ineffables du magnifique triomphe des bienheureux martyrs du Seigneur Jésus. Quelle gloire et quel honneur incomparable pour ce confesseur d'estre mort sur le champ de bataille, en demeurant plus que vainqueur par ce puissant Sauveur! Mais plutôt quel bonheur inexprimable pour luy d'avoir si bien défendu la cause de ce bon maitre, et d'avoir reçu de sa gratuité miséricordieuse le juste prix de la fidélité inviolable qu'il luy a gardée, la couronne de vie qu'il a promise aux vainqueurs! Le voilà, dis-je, passé ce saint martyr, de sa longue et très gênante prison en la parfaite liberté des enfants de Dieu, de ce sombre séjour qui avoit servi d'écurie et où il y avoit encore une crèche, dans le palais du roy des rois, tout rayonnant de lumière, de son ennuyeuse solitude dans la compagnie des saints Anges et de ses compagnons de service qui sont morts comme lui pour le témoignage de Jésus. Le voilà passé en un moment à la pleine possession de Dieu même, pour jouir des richesses de sa gloire et en goûter tout le bienheureux repos à l'éternelle consolation de son âme. Ayant donc passé d'une si misérable condition à une si heureuse, pourquoy nous attristerions-nous de

l'absence de ce précieux ami? Ha! certe, la contemplation de sa charmante glorification fait cesser mes larmes, et bien loin de le rappeler sur la terre par mes regrets, je désire de déloger de dessous ces tentes de Kedar, où on ne parle jamais de trêve ni de paix, pour entrer dans cette agréable demeure du Prince de paix où la justice habite, ce qui me sera incomparablement meilleur que de rester davantage dans cet affligeant séjour des morts.

C'est là, Monsieur mon très-honoré pasteur, la douce espérance que j'ay d'estre avec Christ un jour, là où est ce bon Jésus, pour contempler la gloire que son Père et notre père luy a donnée, qui me soutient dans le cours des travaux que j'endure pour l'Évangile, dans les chaînes depuis dix et sept années. Et cette espérance ne me confondra pas, moyennant le secours de sa grâce, dans laquelle je mets humblement toute ma confiance, pour surmonter tous les ennemis de mon salut. Priez-le, Monsieur mon très-honoré pasteur, qu'il me fasse cette grande faveur, et à tous ceux qui ne mettent point leur confiance dans l'incertitude des richesses et des biens périssables de ce monde, mais qui l'aiment véritablement, afin que nous le puissions posséder dans le ciel pour y célébrer sa miséricorde, et l'adorer parfaitement aux siècles des siècles. Amen.

Je vous rendrai la pareille et je serai, avec un attachement inviolable, Monsieur et très-honoré pasteur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et fidèle brebis

SERRE LE JEUNE.

De Marseille, sur la *Grande-Réale*, le 14 juin 1702.

LETTRES ÉCRITES PAR DIVERS PASTEURS

AU SUJET DES ÉGLISES RÉFORMÉES DE FRANCE

DE JANVIER 1773 A DÉCEMBRE 1775 (1)

[BARRE, PASTEUR A ANDUZE, A OLIVIER DESMONS, A BORDEAUX.]

Anduze, 1^{er} mai 1774.

..... J'ai passé trois jours au synode du bas Languedoc, et j'en fus de retour jeudi dernier. J'eus le plaisir de voir M. Broca à cette

(1) Voir le *Bulletin* du 15 juillet 1869, p. 333.

assemblée; il doit passer à Lausanne et y demeurer jusqu'à ce qu'on lui aura trouvé une Eglise, ou en Angleterre, ou en Hollande. Ce jeune homme qui a peu étudié me paraît très-méritant; sans doute que les MM. du Comité, du pays étranger, ne le laisseront pas longtemps sans Eglise. M. Paul me dit qu'il avait vu Madame Pelet, j'ignorais son arrivée, et dès l'avoir sçue je me suis hâté de lui écrire; il me tarde d'avoir l'honneur de la voir. Vous avez lu vraisemblablement les sermons que M. Saint-Marcel a fait imprimer (1) ? Qu'en dites-vous ? si vous voulez savoir ce qu'en a pensé l'assemblée synodale du bas Languedoc, je vais vous transcrire l'article qui fut passé à ce sujet.....

« L'on a présenté au synode un livre ayant pour titre *Sermons nouveaux sur divers textes de l'Ecriture sainte* par M. J. R. D. S. M. ministre du saint Evangile, imprimé à Amsterdam, chez Michel Rey au dépend de l'auteur, 1774. Lecture faite de divers morceaux indignes de la gravité de la chaire, et contraires à la pureté et à la sévérité de la morale évangélique; en désavouant cette manière de prêcher ladite morale, on supplie le synode national prochain, de faire quelque règlement qui, en réprimant la licence et la déman-gaison d'imprimer des livres de religion, prévienne le préjudice que de tels écrits, imprimés sans examen, peuvent faire à l'Eglise, à la Religion, et à ses Ministres. De plus : tous les pasteurs de cette province ont déclaré qu'ils n'étoient point les auteurs desdits sermons, et qu'ils seroient fâchés qu'on les leur attribuât. » Voilà l'article : à coup sûr Saint-Marcel n'en sera pas content. A-t-on

(1) Nous avons longtemps cherché et nous avons enfin trouvé le volume de sermons dont il est parlé dans la lettre du pasteur d'Anduze. C'est un in-8° de 278 pages; il y a dix sermons. Le synode provincial de Sommières n'a été que juste à l'égard de l'auteur. A chaque page on a le droit de s'étonner et de se récrier. Quelle absence complète de goût, de convenance et de tact ! Quel style gonflé et vide ! Quelle prétention, et quel ridicule ! C'est du pathos le plus pur. Il y a bien de temps à autre quelque chose qui ressemble à de l'élan; mais il ne faut pas appeler cela des formes oratoires, il faut l'appeler plutôt une agitation oratoire. La seule excuse en faveur des sermons de Saint-Marcel, c'est qu'ils sont « les premiers de sa jeunesse, » comme il le dit lui-même dans son *Epître dédicatoire*.

Nous n'avons pu rien savoir sur ce ministre du saint Evangile. La *France protestante* ne donne pas son nom. Nous voyons seulement, par quelques mots du sermon IV, sur la vigilance chrétienne, qu'il prêchait dans le comté de Foix : « Et toi, dit-il, qui dans le champ de Mars as cueilli les lauriers des mains de la Victoire ! illustre chef qui nous commandes, et que tant de titres nous rendent cher ! à jamais cette patrie s'honorera d'avoir été le berceau de la race qui te fit naître ! agréa nos vœux ; tu as aussi part à leur étendue... veuille le Ciel t'inonder de ses grâces ! etc. » L'orateur avait ici en vue M. le marquis de Bonnac, commandant du comté de Foix.

Jamais abusé de la presse comme l'a fait l'auteur de ces sermons ? Vous ressouvient-il d'un morceau que je vous ai souvent récité sur l'aumône ? Que Dieu me bénisse ! et voulez-vous qu'il change les pierres en pain. Que Dieu me bénisse ! et voulez-vous qu'il ordonne au lis des champs de s'entrelacer pour me servir d'habits, etc. Ce morceau est de M. Boulier (1), prédicateur à Londres ; si vous êtes curieux de le voir, vous le trouverez dans le sermon sur l'aumône de M. Saint-Marcel. Vous y trouverez aussi, sur ce texte : *Il sera grand*, l'analyse d'un sermon de M. Durand, sur ce texte : *On appellera son nom l'Admirable*.

Procurez-vous ces sermons. je suis fâché que mon ami ait été aussi imprudent et aussi présomptueux. Cependant on m'assure qu'à Castres, les femmes apprennent ces discours par cœur ; que toutes savent ce fragment qu'on trouve au commencement du sermon sur la vigilance : « Dans des songes fugitifs, on goûte les épanchements d'un amour chimérique, etc. » Et cet autre morceau sur les rétributions futures : « Là, sur des lis de fleurs l'on avalera à long trait le nectar et l'ambroisie, et les grâces toujours naissantes nous présenteront dans des coupes dorées les saintes-joyes et l'amour, etc. » Je n'ai point le livre et je ne vous rends qu'imparfaitement (2) des morceaux qu'à peine on mettrait dans un roman. Laissons à M. Saint-Marcel le plaisir d'amuser les belles, en feignant de les sanctifier. Vos parents de Durfort se portent au mieux. Ils attendent Madame Pelet avec impatience. Ma femme vous embrasse de toute son âme. Adieu, mon cher frère.

[Au dos de la lettre, de la main de M. Olivier, on lit :

M. Barre, mon beau-frère.]

ETIENNE GIBERT (3) A M. DESMONS.

Londres, le 6 mai 1774.

..... Je m'aperçois, Monsieur et très honoré frère, par votre lettre qu'on ne vous a pas informé bien exactement de ce qui s'est passé

(1) Il s'agit de Boullier (David-Renaud), 1699-1759, qui fut d'abord ministre de l'Eglise wallonne d'Amsterdam, et plus tard, dès 1749, pasteur de l'Eglise française à Londres. Il a publié à Amsterdam, en 1748, un volume de *sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*. Son fils, David, qui remplit les fonctions pastorales successivement à Londres, à Amsterdam et à La Haye, publia également quelques *sermons*, selon la *Biogr. univ.* (Voyez la *France prot.*) Nous croyons qu'il s'agit du père, mais nous n'avons pu vérifier.

(2) Les citations ne sont pas textuelles ; mais c'est bien le sens des morceaux.

(3) Etienne Gibert était frère de l'infatigable Jean-Louis Gibert, qui poursuivit

à Bordeaux, à mon occasion. Je respecte Calvin comme un flambeau qui a éclairé le monde, conjointement avec plusieurs autres, qui ne lui étaient peut-être pas inférieurs en aucun sens; mais lorsque j'ai un beau soleil à la clarté duquel je puis marcher, je n'ai garde de m'arrêter à ces grandes lumières. Dans le commencement de l'Eglise de Corinthe il y avoit des gens qui disoient, les uns, je suis de Paul, les autres d'Apollon, etc., et c'étoit un défaut chez eux, quoique d'ailleurs ils vécussent en communion comme frères. De notre temps on veut raffiner et choisir un peu d'Arminius et un peu de Zuingle. Qu'est-ce que Zuingle ou Arminius, pour qu'on veuille bâtir un édifice tel que celui du salut éternel, partie sur l'un et partie sur l'autre? Du reste je n'ai jamais rien vu par où il paroisse que Zuingle différât de Calvin sur l'Eucharistie; le catéchisme de Heidelberg, qui a été composé par des théologiens qu'on appeloit alors Zuingliens, ne diffère point de celui de Calvin sur cette matière, et c'est Zuingle proprement qui a le premier ramené la doctrine du sacrement de la sainte cène à son institution primitive. La prédestination, de la manière qu'elle est traitée par certains, a, en effet, quelque chose qui effraie, et je ne puis les entendre sans que mon cœur s'attriste de leurs discours, quoique ce sont pour moi, dont les lumières sont si bornées, des matières sur lesquelles je n'ose prononcer ni pour ni contre; je me contente d'éviter ceux qui aiment de s'en entretenir. Je trouve surtout que ce sont des matières qu'il n'est pas nécessaire de porter en chaire, où il s'agit de dire aux pécheurs: Venez à Jésus qui est mort pour vous et qui veut vous sauver; et en invitant le pécheur de venir, il faut l'encourager; or, ce langage ne me paroît pas encourageant: « Votre perte ou votre salut sont résolus, sans que vous puissiez y apporter aucun changement. » Je ne sais pas si l'on vous a dit que

avec tant de succès, et au milieu des plus grands périls, ses travaux apostoliques dans la Saintonge. Ils échappèrent comme par miracle, dans la nuit du 21 février 1755, au guet-apens dressé par l'évêque de Saintes. Etienne assista à un synode, en 1763, comme député de sa province. Plus tard, il fut appelé à Bordeaux; « mais, ajoute la *France protestante*, à qui nous empruntons ces détails, de graves dissensions s'étant élevées entre son consistoire et lui, il passa en Angleterre. » On apprend ici quelle fut la nature de ces *graves dissensions*. La raison et la charité étaient décidément du côté de Gibert. On remarquera ce mot de pieuse résignation qui termine le paragraphe où il parle des *désagréments* qu'il a éprouvés sur la terre d'exil. « Il se peut, dit-il, qu'ils ne soient point finis; mais cependant ils seront courts, puisque notre vie l'est. » La grammaire aurait peut-être ici quelque chose à reprendre; mais qui songe à la grammaire, quand la pensée a su trouver le chemin du cœur?

j'insistais souvent sur ces matières; comme il me semble le paroître par votre lettre; mais si on l'a fait on n'a pas accusé juste. Vous me faites l'honneur de me dire *qu'en rappelant trop souvent des matières oubliées, et en se servant surtout des tours de phrases anciens pour les exprimer, on paroît plutôt, à certaines gens, novateur qu'orthodoxe*. Cette seule phrase de votre lettre me persuade qu'on ne vous a pas donné des idées justes de l'état de la question. Il n'a proprement été question que des matières de la grâce et de l'impuissance de l'homme, et là-dessus je parlois conformément et selon la doctrine enseignée dans nos confessions de foi et autres livres symboliques, qui me paroissent conformes, tant à la parole de Dieu, qu'à ma propre expérience. Je ne puis pas me persuader que vous nommiez cela des *matières oubliées*; ou si elles sont oubliées, le christianisme est dans un triste état: car c'est là l'abrégé de la doctrine de saint Paul, que nous sommes sauvés par grâce, par la foi, et que cela ne vient point de nous, mais que c'est le don de Dieu. Nous ne sommes sauvés que par grâce: oublier la matière de la grâce, c'est oublier la voie unique du salut. Je ne pense pas que votre intention soit de contester sur cette matière: vous avez voulu seulement me dire votre avis, je vous remercie de votre intention; mais je vous devois, ainsi qu'à moi, de vous exposer l'état des choses, par rapport à ma façon de prêcher, que certaines personnes de Bordeaux ont cru être fondées de blâmer; je suis persuadé qu'il y en a eu plusieurs qui ont cru bien faire, et il n'en faut pas être surpris: cependant, je vous le déclare, Monsieur, quant au différent que j'ai eu avec le cons[istoire] j'ai eu besoin du support et de l'indulgence du troupeau; mais pour les désagréments qu'on m'a fait éprouver, sur le sujet que vous avez en vue, je bénirai le Seigneur toute ma vie, de ce qu'il me fit la grâce de ne point me chercher moi-même, mais de faire sa volonté, et Il sait bien que je ne ments point. C'est tout ce que je dirai sur cet article, encore, n'ai-je été aussi loin que parce que l'occasion l'a fait. Nous avons éprouvé, il est vrai, les désagréments qu'on éprouve, lorsqu'on se transplante dans un pays étranger, et il se peut qu'ils ne soient point finis; mais cependant ils seront courts, puisque notre vie l'est. Si, à la fin de ma course je puis dire que j'ai combattu le bon combat et que j'ai gardé la foi, je ne demande pas mieux, et j'espère que je le tiendrai, ce langage. J'aime ceux qui aiment le Sauveur

qui nous a tant aimés, et qui veulent vivre non pas pour eux-mêmes, mais pour lui : il me parut que certains de ceux qui étaient à Bordeaux, et qu'on appelle moraves, aimoient ou désiroient d'aimer ce Dieu sauveur ; et parce que j'étois lié avec eux, on concluoit de là que j'étais morave : et voilà ce qu'on alléguoit contre moi : on ne disoit pas il enseigne telle ou telle hérésie, mais *il est morave*. Je ne suis point morave, mais chrétien. Pour ce qui concerne ceux qu'on qualifie ainsi, je n'ai eu occasion de voir en eux rien qui me scandalise ; et n'ayant aucune raison de m'informer en détail de ce qui les regarde en particulier, je m'en suis tenu là. Il est fâcheux que parmi les différentes dénominations de réformé, de luthérien, etc., il y ait un esprit de parti qui anime contre le parti opposé, quoiqu'on ne diffère pas pour l'essence de la doctrine. Il seroit bien à souhaiter qu'on cherchât, non la gloire de la secte, mais celle du Seigneur. Et cependant ceux qui prennent cette voie déplaisent, pour l'ordinaire, aux uns et aux autres ; mais je compte qu'ils plaisent à Dieu. Mon papier m'avertit de finir, mais je ne le ferai pas sans vous prier d'assurer Mesdames votre belle-mère et votre épouse de mes respects..... Soyez persuadé du désir que j'ai de vous donner dans toutes les occasions des marques des sentiments distingués que j'ai pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur de me dire, Monsieur et très-honoré frère, votre très-humble et obéissant serviteur, ETIENNE GIBERT.

[Sur l'adresse : *A Monsieur, Monsieur J.-J. Boyer, nég. au Chartron, à Bordeaux*. En ouvrant la lettre, il y a, en haut et en bas : *Pour Monsieur Desmons*. C'est une des rares lettres qui aient été envoyées par la poste.]

POMARET A M. OLIVIER, A BORDEAUX.

A Ganges, ce 31 may 1774.

Monsieur mon très-cher et très-honoré frère,

Je prends la plume, mais c'est pour vous écrire comme ma main me mènera ; ainsi, ne cherchez dans ma lettre que des sentiments pleins de chaleur pour vous ; je ne puis, pour le présent, y mettre autre chose.

Je vous dois un million d'excuses de ce que j'ai tant tardé à vous donner de mes nouvelles, et je vous les fais. Recevez-les, je vous en prie, comme vous étant faites par un homme qui vous aime, et qui vous honore de tout son cœur.

Personne au monde ne sait mieux que moi que Locke a dit une vérité, et non un mensonge, quand il a soutenu que l'homme ne pensoit pas toujours. J'ai pourtant, grâce à Dieu, beaucoup pensé, et plus j'ai réfléchi, plus il m'a semblé que notre meilleur étoit de faire tout le bien qui dépendoit de nous, et de compter sur les bontés de la Providence, tant pour le tems que pour l'éternité.

Je n'ai jamais correspondu avec nos frères de la Rochelle, et il n'y a pas aparence que je sois dans le cas de correspondre avec eux dans les suites. Leur lettre m'a fait cependant plaisir, et j'aurai soin de la faire passer à nos frères des hautes Cévennes.

Nous avons perdu, Monsieur, un bon Roy, en perdant Louis XV. Les prisons, les galères, tout regorgeoit de nos confesseurs, quand il monta sur le trône; et quand il l'a quitté, il ne s'est trouvé aucun de nos frères en captivité (1).

Ce bon prince a eu ses faiblesses, même ses vices. Eh! quel homme ne les a pas! l'homme dur et cruel est le seul qui doit être détesté; et Louis XV étoit la douceur, l'humanité, la bienfaisance même (2).

Le nouveau souverain que le ciel vient de nous donner, s'annonce de manière à nous faire éclater en actions de grâces; et commence sa carrière par où quantité d'autres souverains auroient dû terminer la leur.

Vous le savés, on peut être grand homme à vingt ans, puisqu'Alexandre, Annibal et Scipion le furent précisément à cet âge-là. Louis XVI va leur ressembler. Le ciel est donc encore vi-

(1) Il y a ici une erreur de fait. Le pasteur de Ganges, comme le ministre de la marine, M. de Boyne, croyait qu'à cette époque il n'y avait plus de protestants aux galères : il y en avait deux encore, à la mort de Louis XV, le 10 mai 1774; ils se nommaient *Antoine Riaille* et *Paul Achard*, et ils y étaient depuis 1745; on les y avait oubliés! Riaille avait soixante-dix-sept ans, et Achard, soixante-quatre. Ils ne furent délivrés que quelques mois après, par les soins de M. Eymar. (Voy. l'article si intéressant du *Bulletin*, I, p. 176-183.) Court de Gébelin s'y employa avec zèle : nous le verrons dans quelques-unes des lettres qui suivront celles-ci.

(2) Notre surprise est grande, quand nous entendons ces pasteurs proscrits regretter la *douceur*, l'*humanité*, la *bienfaisance* de Louis XV. Sous son règne, en effet, les pasteurs surtout furent traqués comme des bêtes fauves; le gibet fut dressé pour plusieurs d'entre eux. Nous voulons bien qu'on invoque, en faveur de ce prince, les circonstances atténuantes : il s'occupoit, hélas! d'autre chose que des affaires de son royaume!... Mais quand on a le malheur d'être roi, et qu'on tient au bout de sa plume la destinée de millions de personnes, on doit y regarder à deux fois avant d'apposer sa signature au bas d'un édit de proscription. C'est un autre sentiment que celui de la reconnaissance que doit éveiller le nom d'un tel monarque.

vement dans les intérêts de la France, et nous devons tous l'en bénir (1).

Il est très apparent qu'on nous laissera tranquilles, et ce sera un bien de plus pour le royaume. Les intolérants devraient être bannis de partout, et condamnés à vivre ensemble dans quelque isle d'où ils ne pussent jamais s'échapper : ils ne sont propres qu'à troubler les Etats (2).

..... Il est de la prudence et de la sagesse, selon moi, de ne penser à la venue d'un synode national, que lorsque nous connoîtrons la façon de penser du Gouvernement actuel à notre égard, et il en est beaucoup qui pensent comme moi (3). Tenons-nous-en aux conseils que nous donnoit M. Servan à la fin de son beau plaidoyer en faveur de nos mariages : ils sont des meilleurs (4).

(1) Le nouveau règne s'annonçait sous les plus favorables auspices. Les protestants espéraient beaucoup de ce jeune prince, qui devait bientôt être surnommé *Louis le Bienfaisant*, et ils ne laissaient échapper aucune occasion d'affirmer publiquement leur confiance. Nous avons, dans nos archives consistoriales, une *Lettre pastorale adressée aux protestans de B..., de S... et d'An..., à l'occasion de la grossesse de la reine*, in-4° de 27 pages sans nom de lieu, avec cette double épigraphe : *Tu lui as donné le souhait de son cœur*, Ps. XXI, 3 ; *Où est la parole du Roi, là est la puissance*, Ecclés. VIII, 4. La Lettre pastorale est signée J. O., pasteur, le 10 octobre 1778. Ces initiales ne peuvent désigner que Jacques Olivier, et nous croyons qu'il s'adressait aux protestants de Bordeaux, de Saintes et d'Angoulême, qui formaient en quelque sorte son diocèse. Cet opuscule, très-digne et très-habile, n'est pas cité dans la *France protestante*.

Malgré ces espérances, l'édit de tolérance ne fut promulgué que treize ans plus tard, en 1787. La vraie liberté devait venir par d'autres que par les descendants de Louis XIV.

(2) Rabaut Saint-Etienne demanda plus et mieux que son ami Pomaret. Celui-ci voulait que les *intolérants* fussent bannis de partout ; et le député à l'Assemblée nationale réclama, on sait avec quelle éloquence, que le mot d'*intolérance* fût banni de la langue française.

(3) Il y avait à ce moment, entre les pasteurs, une active correspondance, au sujet de la conduite qu'on devait tenir dans les circonstances nouvelles. M. Olivier Desmont, après avoir recueilli les avis de ses collègues, demandera conseil à Court de Gébelin. Celui-ci, en résidence à Paris depuis plusieurs années, et en relation intime, comme littérateur, avec des hommes très-influents à la cour, était placé mieux que personne pour connaître la situation. La lettre qui lui fut expédiée à Paris, et dont nous avons en main la minute originale, ouvrira la prochaine série de nos documents.

(4) Voici les conseils que donnait cet avocat-général au parlement de Grenoble, dans la cause de Marie Robequin contre Jacques Roux, son époux : « ... C'est aux protestants surtout à mériter l'avenir, en se conformant au présent sans murmurer du passé ; qu'ils cessent de se regarder comme des enfans oubliés et rejetés sans retour du sein de la patrie ; ils savent si le prince, que nous aimons, pourroit regarder le dernier François avec indifférence. Tous les actes d'obéissance leur sont comptés ; qu'ils ne se lassent point de les multiplier. C'est ainsi qu'il convient d'attaquer nos loix ; c'est par leur soumission qu'ils doivent en inculper la sévérité ; c'est par la fidélité qu'ils doivent forcer la défiance, et leur silence parlera bien mieux en leur faveur que la plainte ; d'autres parleront à leur place, ils peuvent s'en fier à des ministres sages : l'oreille d'un bon roi est un dépôt sacré, où nulle idée juste ne s'égare ; et tandis que les citoyens indiscrets murmurent

Comme vous êtes dans le centre des grandes nouvelles, ayés la bonté de m'envoyer au moins une fois le mois, un Bulletin de votre façon, je vous en aurai une obligation infinie.

Mon frère qui se trouve ici présent vous embrasse de tout son cœur, et moi je suis un million de fois, Monsieur mon très-cher et très-honoré frère, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

POMARET.

MÉLANGES

DESMAISEAUX ET SES CORRESPONDANTS

II. BERNARD LE JOURNALISTE

Dans la collection Ayscough à laquelle j'ai fait déjà différents emprunts, et qui renferme tant de choses intéressantes au milieu d'une bonne quantité de broutilles, se trouvent quarante-trois lettres d'un homme célèbre au commencement du siècle dernier, mais fort oublié aujourd'hui; je veux dire Jacques Bernard. Aussi pourquoi s'avisait-il de recueillir l'héritage du terrible Bayle? Qui lui avait donné le malencontreux conseil de mettre sa prose terne et sans couleur côte à côte de la phrase acérée et mordante de l'auteur des *Pensées sur les Comètes*?

« Bernard, dit la *France Protestante*, ne manquait certainement pas d'érudition; cependant, sous le rapport de l'étendue et de la variété des connaissances, comme sous celui de l'esprit critique, il ne pouvait se placer à côté de Leclerc; aussi le public s'aperçut-il bientôt de son infériorité (1). La comparaison lui fut plus fatale encore lorsqu'au mois de janvier 1699, après une interruption

de la lenteur ou de l'oubli du bien, peut-être la sagesse mûrit en secret des fruits que l'impatience aurait fait avorter. La politique a ses saisons, comme la nature, et les plus riches moissons restent longtemps cachées dans le sein de la terre : quand l'ordre général est sage, les vœux particuliers ne le sont pas; il faut attendre tout, et ne précipiter rien; il faut donner à nos plaintes les bornes que nous donnons à nos espérances. » (Discours de M. Servan. In-12 de 112 pages. A Genève, et se trouve à Grenoble, chez J.-S. Grabit, libraire. M. DCC. LXVIII.)

(1) Il poursuivait, depuis 1691, la publication de la *Bibliothèque universelle*.

de dix années, il osa entreprendre de continuer les *Nouvelles de la République des Lettres*, journal auquel Bayle avait imprimé le cachet de son génie (1). »

Enfin, Bernard se chargea de poursuivre l'œuvre commencée par le maître-critique du dix-septième siècle, et il se mit hardiment à la besogne. Il lui fallait des correspondants actifs et intelligents; il songea à l'infatigable Desmaiseaux. Nous ne savons pas, et nous ne saurons probablement jamais tous les détails de la vie aventureuse que mena ce pourvoyeur littéraire, car, ainsi que je l'ai dit, les lettres qui nous restent de lui sont en fort petit nombre; mais ses voyages de Londres à La Haye ne pouvaient manquer d'être assez fréquents; et si la compagnie des philosophes anglais avait pour lui tant de charmes, il n'était pas fâché d'aller de temps en temps voir ce qui se passait à Amsterdam et à La Haye, se tenir au courant des controverses de Jurieu et de Jacquelot, et se rendre bien compte sur les lieux des progrès du *free-thinking* en Hollande. Une maladie de Jacques Bernard empêcha celui-ci de profiter d'une des excursions de Desmaiseaux, pour l'inviter de vive voix à prendre part à la rédaction des *Nouvelles de la République des lettres*, et on est peut-être fondé à croire qu'une entrevue aurait probablement coupé court à tout projet de collaboration. Bernard, en effet, eut bientôt reconnu les allures très-libres du biographe futur de Saint-Evremond, et renoncé par conséquent, à une correspondance qui devait lui susciter toutes sortes de tracasseries. Le journalisme, par le temps qui court, demande mille précautions; c'était bien pis il y a deux cents ans, lorsqu'un malheureux auteur se voyait aux prises non-seulement avec les magistrats, mais avec les conducteurs de l'Eglise; obligé, non-seulement d'éviter le terrain brûlant de la politique, mais encore de fuir ce qui pouvait friser l'hétérodoxie. Et puis, vous demandez à un écrivain l'appui de son talent, vous lui dites que ses articles vous feront le plus grand plaisir. Le manuscrit arrive; vous commencez par en ajourner la publication de peur de causer du scandale; et lorsqu'il n'est pas possible de différer davantage, vous écoutez un compte rendu qui a dû demander beaucoup de soin et de travail; vous retranchez ici, vous adoucissez plus loin: bref, vous mécontentez votre collaborateur sans donner satisfaction au public.

(1) Art. *Bernard*, vol. II, p. 205.

L'un se plaint qu'on a faussé sa pensée; les autres disent qu'on remplit leur journal d'articles incomplets. Voilà précisément la position où se plaça le pauvre Bernard, lorsqu'il lui prit la fantaisie d'invoquer l'appui de Desmaiseaux.

Monsieur,

Je ne suis point encore bien consolé du malheur que j'eus d'être malade lorsque vous passâtes à La Haye, et d'avoir été privé par là de l'avantage de jouir de votre compagnie. Je suis d'autant plus fâché de ce contretems, qu'il y a grande apparence qu'une pareille occasion ne se renouvellera pas de longtems. Je ne vois qu'un moyen de réparer en quelque sorte ce malheur, c'est d'entretenir ensemble un commerce de lettres, où nous tâchions de nous rendre compte de ce qui se passe de considérable par rapport aux sciences dans les lieux où nous sommes. J'avoue qu'il peut être que vous ne vous souciez pas beaucoup d'un pareil commerce, tant parceque vous pouvez savoir d'ailleurs ce qui se passe en ce país, que parceque je ne serois pas tout à fait en état de vous satisfaire sur ce point. Pour ce qui me regarde, je suis dans une situation à devoir souhaiter passionnément qu'une personne aussi intelligente que vous m'instruise de ce qui arrive en Angleterre par rapport aux belles-lettres. Il est vrai que j'ai dans votre pays quelques amis qui m'en informent de tems en tems; mais l'un ne réside point à Londres, et l'autre est si distrait par d'autres affaires, qu'il ne peut pas toujours satisfaire régulièrement à tout ce que j'exigerois de lui. Si vous vouliez donc vous donner la peine de suppléer à leur défaut, vous me feriez un fort grand plaisir. Il est vrai que j'apprends que vous êtes à la campagne depuis quelque tems; mais je ne sais point si cet éloignement vous met hors d'état de savoir ce qui se passe à Londres. J'apprends que vous traduisez le dernier ouvrage de M. l'évêque de Salisburi, et je l'annonce dans mes *Nouvelles* du mois de février (1). Je conclus de là que vous en faites un jugement plus avantageux que quelques personnes qui en ont écrit en ce pays, et qui mandent que ce prélat a

(1) Gilbert Burnet (1643-1715), un des plus célèbres prélats de l'Eglise anglicane. Il prit une part très-considérable à la révolution qui porta au trône le prince d'Orange, et ses opinions politiques fort prononcées expliquent suffisamment les jugemens contradictoires dont il a été l'objet. Ses deux grands ouvrages : *The History of the Reformation of the Church of England*, et *Bishop Burnet's History of his own times*, sont encore estimés. Voy. l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay.

Le livre mentionné ici par Bernard est intitulé : *Exposition of the thirty-nine articles of the Church of England*. Londres, 1699, in-8°. Il en parut deux autres éditions, en 1700 et 1720. Les *Nouvelles de la République des Lettres* ne l'annoncèrent que dans le numéro de février, de la manière suivante : « *Exposition des trente-neuf articles de l'Eglise anglicane*. Quelque chatouilleuse que soit cette matière, le livre est fort estimé. Il a évité de s'engager trop avant dans les matières épineuses de la grâce, sur lesquelles les sentiments sont partagés en Angleterre, comme ailleurs. »

prouvé par ce livre qu'il étoit mauvais théologien, et encore plus méchant philosophe. D'autres m'ont mandé que c'étoit un bon ouvrage. Des jugemens si opposés et même si contraires ne me surprennent point. Je vois tous les jours qu'on ne juge des livres que par passion et par esprit de cabale. J'attends que vous m'en direz votre pensée. Un de mes amis m'a écrit qu'il passoit à côté des matières de la grâce sans y toucher, et qu'il expliquoit plutôt les divers sentimens des théologiens sur cette matière que ceux de l'Eglise anglicane. Je suis occupé à lire un petit traité de M. Gastrell (1) sur la Trinité, qui me paroît excellent. Je ne puis pas en porter un jugement absolu, parceque je n'ai pas achevé de le lire; mais des personnes habiles ont assuré qu'il ne s'étoit rien écrit de meilleur sur cette matière. C'est tout ce que le tems me permet de vous dire pour le présent. Si vous acceptez la proposition que je vous fais, et que vous me marquiez de quelle nature sont les nouvelles que vous souhaiteriez de moi, je tâcherai de vous satisfaire le moins mal qu'il me sera possible. Si vous me faites l'honneur de m'écrire, mon adresse est : M. Bernard, à La Haye, dans le Yuffron Ida Straat; et quand vous perdriez mon adresse, mon nom seul suffiroit. Je suis assez connu en cette ville. Je suis, Monsieur, avec beaucoup de sincérité,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BERNARD M.

Janvier..... 1700.

Il ne paraît pas que Desmaiseaux ait jamais songé à traduire le traité de Burnet dont il est question dans la lettre précédente. Bernard avait été sans doute mal informé, et les correspondances qu'il recevait d'Angleterre n'étaient pas toujours fort sûres. La publication de l'*Exposition of the thirty nine articles* fut un véritable événement dans l'histoire de l'Eglise du dix-septième siècle, et il ne sera pas inutile d'en dire deux mots ici, quand ce ne serait que pour montrer jusqu'où peut aller l'*odium theologicum*, lorsqu'il est compliqué d'animosité politique.

On sait que le clergé de l'Eglise anglicane est représenté officiellement par deux chambres qui s'assemblent tous les ans, et qui, réunies, prennent le nom de *convocation*. Les mesures adoptées dans ces sortes de conciles n'ont pas force de loi, mais elles peuvent fournir les éléments d'une remontrance ultérieurement soumise à

(1) Francis Gastrell (1662-1723), théologien très-distingué, devint évêque de Chester en 1714. Ses *Some considerations concerning the Trinity, and the ways of managing the controversy*, parurent à Londres en 1696, in-4°. Il y en a d'autres éditions.

la cour du Parlement, et d'ailleurs elles expriment toujours, jusqu'à un certain point, l'état de l'opinion publique en matière de théologie.

Or, daps le cours de la session 1701 les membres de la chambre basse rédigèrent, à propos du livre de Burnet, une protestation qu'ils firent présenter au banc des évêques, et qui contenait sur l'ouvrage en question les griefs ci-après :

1. *L'Exposition des trente-neuf articles* tendait à introduire dans le royaume cette diversité d'opinions que les articles eux-mêmes étaient destinés à abolir.

2. Plusieurs passages dans le commentaire de Burnet sur les susdits articles paraissaient contraires au sens du texte qu'ils avaient pour but d'expliquer; ils étaient aussi en opposition avec les doctrines de l'anglicanisme.

3. Le livre de l'évêque de Salisbury contenait diverses assertions dangereuses pour l'Eglise établie, et hostiles au principe de la Réformation.

Après de longs pourparlers fondés sur ce que les membres de la chambre basse avaient, suivant leurs collègues de la chambre haute, outre-passé leurs droits en critiquant l'ouvrage d'un prélat, les évêques déclarèrent que la plainte formulée contre le livre du docteur Burnet n'était pas fondée, et qu'il n'y avait pas lieu d'y donner suite. On se plaignait de plus, que les censeurs du malencontreux traité, faute de préciser leurs griefs et d'entrer dans des détails, se fussent rendus coupables de diffamation, et la réponse de la chambre haute se terminait par un éloge pompeux de l'évêque de Salisbury.

.....
Je n'ai encore fait aucun usage de votre extrait du livre de M. de Salisbury, parce que je ne saurois l'employer tel qu'il est, et que pour le changer j'ai voulu avoir votre consentement. On n'ose point parler en ce pays comme au lieu où vous êtes, et il y a toute apparence qu'après un pareil extrait, je n'en ferois jamais d'autre. Je dois narrer les choses historiquement sans prendre parti... M. Basnage avoit écrit à M. Lelerc, pour l'inviter à traduire cet ouvrage en latin, mais il s'en est excusé sur ses grandes occupations. Je suis persuadé qu'il n'auroit pas le tems de le faire, mais je suis aussi sûr d'ailleurs qu'il n'estime pas assez l'auteur ni l'ouvrage pour vouloir se donner cette peine. S'il a tort ou raison, ce n'est pas à moi à le décider... Le P. Gabillon, de qui vous

me demandez des nouvelles, ne mérite pas trop qu'on parle de lui. Vous saurez cependant qu'il n'est pas encore jugé. On a reçu de France assez de pièces contre lui, pour en composer un volume in-folio; cependant il a de puissants amis, et il espère toujours de triompher. Il y a huit ou dix jours qu'il paroît un petit écrit anonyme de deux feuilles, où l'on entreprend de le justifier; c'est une pièce où MM. Jacquelot, de Beauval et Huet sont fort maltraités; mais, dans le fond, il n'y a que de la malignité sans raison. On prétend dans cette pièce que quand tout ce dont on l'accuse seroit vrai, ce ne seroient que des peccadilles qui ne mériteroient pas tout le vacarme que l'on fait. Il y est traité dès la première ligne de *jeune homme bien découplé*; jugez de la pièce par cet échantillon. Je crois en avoir deviné l'auteur : c'est un cavalier qui ne se met guères en peine de religion ni de piété.....

A La Haye, ce 6 avril 1700.

On voit par la lettre ci-dessus que Desmaiseaux avait commencé sa collaboration aux *Nouvelles de la République des lettres* d'une manière assez imprudente. Il ne voulait pas comprendre la différence énorme qui existait entre l'atmosphère intellectuelle de la Grande-Bretagne et celle de la Hollande, et faute de bien sentir la délicatesse de la position où se trouvait Bernard, il s'exposait à toutes sortes d'inconvénients qu'il lui eût été facile d'éviter. Le journaliste hollandais donna un compte rendu, non-seulement de l'ouvrage de Gastrell sur la Trinité (1), mais aussi d'un livre du même écrivain (2), et il profita de l'occasion pour attaquer en passant le fameux Sherlock à qui les arguments de Gastrell en faveur de la Trinité ne semblaient pas assez concluants, et qui l'accusait de sabellianisme. Quant à l'analyse du commentaire de Burnet, rédigée par Desmaiseaux, elle ne parut que dans la livraison d'août, après des remaniements et des suppressions que le critique dut accepter. En parcourant cet article il n'est pas fort difficile de voir combien les craintes de Bernard étaient légitimes au point de vue, bien entendu, où il se trouvait placé. Le *Dictionnaire de Bayle* cité au bas d'une des pages, et de longues tirades sur la tolérance mutuelle devaient effrayer beaucoup de personnes, soit à Amsterdam, soit à La Haye, et s'il est permis de juger du travail original de Desmaiseaux par ce qui nous a été conservé, il y a lieu de croire que les principes de la

(1) Livraison de mars 1700.

(2) *The Certainty and Necessity of religion*. Livr. d'avril 1700.

liberté de conscience y étaient poussés jusqu'au point où ils aboutissent au scepticisme.

Quant au P. Gabillon dont parle notre journaliste, et qui était évidemment un moine défroqué, comme le disent les savants auteurs de la *France protestante*, il me semble qu'on ne doit pas le confondre avec Auguste de Gabillon, docteur en théologie et pasteur de l'Eglise wallonne de Leyde; cependant, je laisse la question indécise faute de renseignements suffisants.

.... Je suis encore à tems de parler du *Platonisme dévoilé*; je savais qui en étoit l'auteur, et j'apprends même que vous êtes dans la maison où il est mort. Comme je permets à tout le monde de suivre ses lumières, je souhaite aussi qu'on me laisse la liberté de suivre les miennes. Je ne suis point du sentiment de M. Souverain, et je trouve qu'il traite un peu trop avec hauteur des sentiments régnans, et qui ont, pour le moins, autant de vraisemblance que les siens. Comme je ne crois pas les orthodoxes quand ils me disent qu'ils ne voient aucune difficulté dans leur système, MM. les antitrinitaires me pardonneront si je ne les crois pas non plus lorsqu'ils paroissent n'apercevoir aucune difficulté dans le leur. J'ai lu leurs écrits; mais il faut avouer que sur de certains passages ils sont terriblement à la torture, et embrassent quelquefois les interprétations les plus absurdes plutôt que d'avouer qu'ils sont embarrassés. Ils feroient beau bruit, par exemple, si nous avions donné à quelques passages qu'on nous objecte des interprétations aussi ridicules que celle qu'ils en ont donné au célèbre passage : *Avant qu'Abraham fût, je suis*. Je ne suis nullement inquisiteur, et je ne voudrais pas avoir donné une chiquenaude à qui que ce soit pour ses sentiments, mais je suis encore moins dans les idées de M. Souverain, et je croirois que l'Ecriture nous a voulu faire illusion, si ces idées étoient véritables. Je le trouve d'ailleurs, en plusieurs endroits, aussi obscur et aussi mystérieux que ceux qui enseignent les mystères les plus incompréhensibles. Ainsi, en parlant de son livre, je ne pourrai m'empêcher d'en dire un peu mon sentiment. A propos de cela, je dois vous avertir que nous vivons dans un pays où nous ne sommes pas si libertins que vous l'êtes en Angleterre; ainsi je vous prie de prendre garde qu'innocemment, dans les nouvelles que vous m'écrierez, vous n'en marquiez quelqu'une qui, si j'en faisois usage, pût me susciter des affaires. Je ne pourrois, par exemple, faire usage de l'extrait du livre de M. Burnet, tel que vous me l'avez envoyé.... Je savais ce que vous me marquez du *Consensus* de Suisse (1), parceque j'ai passé une bonne partie de ma vie dans

(1) « From home he (Burnet) went to Geneva, where he procured the abolition

ce pays-là ou à Genève. J'ai même signé le *Consensus* quant au silence, mais je ne le voulais jamais signer quand on entreprit d'obliger les ministres françois à promettre qu'on enseigneroit conformément. Je n'ai point nommé M. Ostervald en parlant de son livre (1), quoique je susse fort bien qu'il en étoit l'auteur, parcequ'en général je suppose que quand un auteur ne se nomme point, il a de bonnes raisons pour cela, et d'ailleurs, j'estime assez M. Ostervald pour avoir des égards pour lui. Son livre a passé pour arminien dans l'esprit de bien des gens, quoiqu'à mon sens fort injustement. Je crois cependant qu'il lui auroit fait des affaires partout ailleurs en Suisse qu'à Neuchâtel. Il y a dans cette ville-là quelques ministres jeunes et habiles qui ne suivent pas tout à fait les idées de leurs ancêtres sur les matières de religion. Vos dernières nouvelles n'ont pu entrer dans mon mois de mai, parce que j'achève toujours un mois quinze jours avant que le même mois commence à courir; mais elles ne m'en sont pas moins précieuses ni moins utiles pour cela; ce qui n'a pas pu servir pour le mois de mai est entré dans le mois de juin que je viens d'achever. Cela veut dire que si vous avez quelque nouvelle littéraire à m'envoyer, il faut que vous ayez la bonté de m'écrire toujours au commencement du mois, afin que je reçoive vos lettres pour le moins avant le quinzième... On imprime ici, à Amsterdam, un second volume du *Chenæana*, où M. Bayle, qui a critiqué l'auteur, est assez mal traité (2). On y remarque, entre autres choses, qu'on est fort surpris que celui qui paroissoit partout si honorablement dans la république des lettres, ne paroisse dans le dictionnaire critique que chargé d'injures, et accablé de raisons bonnes ou mauvaises. M. Jurieu a fait depuis quelque temps un livre sur l'amour divin, qu'il promet devoir être le dernier de sa façon. Ainsi soit-il (3)! Je n'entends pas bien le titre du livre *The Holy was made by Shaddai*, etc. (4), dont vous me parlez. Si vous savez quelque chose de ce que contient ce livre, ayez la bonté de m'en instruire...

A La Haye, le 20/10 mai 1700.

Le *Platonisme dévoilé* dont il est question au commencement de cette lettre, étoit l'ouvrage de Matthieu Souverain qui, après s'être

of the practice of compelling the ministers of religion to subscribe their *consensus* or consent of doctrine, which many thought they could not conscientiously do.» (Rose, *Bioy. Diction.*)

(1) *Traité des Sources de la Corruption*. Amsterdam, 1699. Voy. les *Nouvelles* de mars 1700.

(2) Voir un compte rendu de ce livre dans les *Nouvelles* de septembre 1700, pages 293-302.

(3) *La Pratique de la dévotion, ou l'Amour divin*, Rotterdam, 1700. 2 vol. in-8°. Voir l'article Jurieu dans la *France protestante*.

(4) Cet ouvrage est un de ceux du célèbre John Bunyan, auteur du *Pèlerinage du chrétien*.

vu déposé des fonctions pastorales en France à cause de ses tendances arminiennes, vivait en Angleterre depuis 1685 (1). A l'époque où il écrivit son livre, il était dangereux d'émettre que le moindre rapport existât entre les doctrines de l'Evangile et celles de la philosophie païenne; aussi le *Platonisme dévoilé* fut-il attaqué aussi bien par les protestants que par les catholiques. Bernard en donna dans les *Nouvelles* de juillet 1700 un compte rendu qui est pour ainsi dire le développement des remarques ci-dessus. Parlant ailleurs (2) du livre de Gastrell sur la Trinité, il avait déjà vertement critiqué ceux qui prétendent simplifier les mystères du christianisme. « Il y en a, » dit-il, « qui semblent avoir choisi une voie bien courte pour se débarrasser de tout ce qu'il y a de difficile à comprendre dans la religion; c'est de nier qu'elle ait rien de mystérieux. Mais quelle gêne ne faut-il pas donner à un très-grand nombre de passages de l'Ecriture; combien d'allégories et de sens forcés ne faut-il pas admettre, si l'on veut aplanir tous les mystères qui y sont révélés, et les mettre à la portée de notre raison? C'est une plaisante méthode d'expliquer l'Ecriture, que d'en obscurcir une bonne partie pour expliquer l'autre. » Tel est le thème que Bernard expose dans son article sur le livre de Souverain. Je me garderai bien de juger ici les mérites ou les défauts d'un ouvrage que je connais seulement d'après les extraits qu'en donne notre journaliste; mais il me semble, ainsi que le remarquent les auteurs de la *France protestante*, « qu'il est impossible de méconnaître les rapports qui unissent les idées chrétiennes aux théories néoplatoniciennes de l'école d'Alexandrie. »

(Suite.)

GUSTAVE MASSON.

(1) Voir la *France protestante*, article Souverain.

(2) *Nouvelles* du mois de mars 1700.

BIBLIOGRAPHIE

L'ÉPISTRE DE M. MALINGRE *envoyée à Clément Marot, en laquelle est demandée la cause de son département de France, avec la Responce du dit Marot.* Nouvellement imprimé à Basle, par Jaq. Estauge, ce 20 d'octobre 1546.

Voici un opuscule des plus curieux, que l'on s'étonne de ne pas voir figurer dans la collection de MM. Gustave Revilliod et Edouard Fick, ces ingénieux éditeurs de tant de livres rares et charmants. Le nom de Clément Marot est assez connu; il suffit de le prononcer pour éveiller mille échos dans le siècle de la Renaissance et de la Réforme. Celui de Malingre l'est moins. Il manque à la *France protestante*, et on doit le signaler au docte continuateur de l'œuvre de MM. Haag, avec les traits autobiographiques empruntés à son épître. Quelle en est la date? Le poète la donne lui-même en ces deux vers :

Ecrit à Yverdon,
L'an mil cinq cens, avec quarante et deux,
Le second jour de décembre froids.

Le dixain suivant de Clément Marot fournit déjà plus d'un renseignement biographique sur l'auteur de l'*Epistre* :

Je ne suis pas tout seul qui s'esmerveille
De ton savoir, bonté, croix et constance,
Et des sermons où grandement travaille;
Mais aussi sont les plus sages de France,
Et à bon droit, car tu es l'excellence
Et le premier des Jacobins de Bloys,
Qui tous estats à Jesus assemblois,
Pour tes sermons et ta vie angelique :
En quoy faisant, à saint Paul ressemblois
Cent mille fois plus qu'à saint Dominique (1).

Malingre (Thomas) était donc un moine jacobin de Blois, un des néophytes de la Réforme et des ouvriers de la première heure, qui, partageant l'illusion de Lefèvre d'Etaples et de ses disciples, se flattaient de pouvoir *nettoyer la maison de Dieu sans la détruire*. Il avait donc prêché l'Evangile, sous sa robe de moine, et versé, selon le langage mystique du temps, le vin nouveau dans les outres vieilles, encouragé sans doute par cette pieuse Marguerite qui rêvait la conversion de son frère, le roi chevalier devenu sitôt le roi persécuteur, et qui n'avait que sourires

(1) Cette pièce est datée de Genève, ce 5 de may 1546. Ceci est à noter.

pour les messagers de la foi nouvelle. L'épître de Malingre nous reporte à ces beaux jours où le message évangélique retentissait dans la ville de Blois, et où plus d'un réformateur saluait l'aube d'un avenir meilleur dans le château de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Dès l'an 1527, Malingre était un de ces prédicateurs de la bonne nouvelle, et le poète favori de Marguerite de Navarre, Clément Marot était de ses auditeurs, comme l'attestent les vers suivants :

D'opinion tu ne peux estre telle (1),
 Veu qu'il y a desjà quinze ans passez
 Que ces abuz tu congnoissois assez,
 Et savois bien tout péché et tout vice
 Estre aboly par le seul sacrifice
 Que Jesus-Christ fit pour nous en sa croix,
 Comme tu m'as ouy prescher à Bloys,
 En exposant l'épistre des Hébreux
 Et des Romains et plusieurs autres lieux,
 En detestant publiquement la messe,
 Comme contraire à Christ et sa promesse.

L'orage de 1529 dispersa la congrégation naissante de Blois : la cour de Nérac et la Suisse furent le seul asile ouvert aux novateurs. Malingre passa les monts, quitta l'habit de moine, et devint peu d'années après ministre à Yverdon, conquis par les armes bernoises (2). Son ami Marot, doublement suspect pour les témérités de la foi et la verve indiscrète du talent, mal protégé par le faible monarque qui n'avait pas su préserver Berquin du bûcher, franchit une première fois les Alpes en 1535 pour chercher un abri à la cour de Renée de Ferrare. Il ne revint en France, l'année suivante, que pour encourir de nouveaux anathèmes de la Sorbonne, et la traduction des Psaumes, commandée par le roi, le compromit sans retour. Il en était à peine aux premiers essais quand il dut, pour la seconde fois, chercher son salut dans la fuite. Ce fut vers Genève que se dirigèrent ses pas (1542) ; c'est à ce moment de la vie du poète proscrit que se rapporte l'épître de Malingre qui s'empresse de souhaiter la bienvenue à son ami. Dès la première page, les questions se pressent sous la plume du ministre ingénieux à exprimer toutes les conjectures que l'arrivée de Clément Marot sur les bords du Léman faisait naître dans les esprits :

Aurois-tu fait trahisons et delictz
 Contre François, le noble roy des lis,
 Duquel jadis valet de chambre estois,
 Pour cy venir habiter sous nos toictz?

(1) A savoir, du mérite des indulgences.

(2) Ruchat, *Histoire de la Réformation en Suisse*, t. IV, p. 143.

Hélas! nenny : je ne le creu jamais
En mon vivant, et ne le croirai ja...

.....
Es-tu venu pour passe-temps mondains,
Comme chasser dessus les haultz montz dains,
Ou cerfs soubdains, bisches, regnards, sangliers,
Veu que France a ces plaisirs singuliers?
Es-tu venu pour cy faire voler
Sacre, faulcon ou esprevier en l'air,
Pour joindre et prendre héron, canard ou pie?
Plustost prendrois à ton nez la roupie.
Es-tu venu prendre esbatz et soulas,
Pensant pescher dedans ces profonds lacs
Meilleurs poissons que ceux qui sont en France?
Je croy que non. Car, sans nulle doubance,
En France avez, tant de mer que rivières,
Meilleurs pois-sons et de plusieurs manières
Qu'en ce pays : car vous avez merluz,
Gras marsoyns, solles, plis, rougetz, lucz,
Daulphins, turbots, harens, estourgeons, seiches,
Huytres, merlus, congres et rayes fresches;
Au moys d'avril, maquereaux et pucelles,
Dont à Rouen y sont pleines nacelles,
Que les marchands conduisent cea et là...

.....
Dy moi (Marot) que c'est que tu propose?
Veux-tu du vin meilleur que de sarment?
Ou manger pain plus sain que de forment?
Tu as d'iceux en France l'excellence :
Ainsi qu'on veoit par claire expérience
A Orleans, à Beaulne et en Anjou,
En Vendosmois, à Provins, en Poytou,
Bon à Paris, à Banneux et Corbeil,
A Saint-Denis, Suranne et Argentueil,
A Gentily, à Vicestre, à Pontoyse,
A Reims, à Tours, à Bloys et à Amboyse.

A cette homérique énumération des biens que produit le sol plantureux de France, « la grande source où tous biens sont enclos, » succèdent des questions d'une autre nature, exprimées en jeux de mots et calembourgs rabelaisiens, qui touchent au vif des controverses du temps :

Dy clairement (Marot), sans faire pause,
De ton depart hors de France la cause.
As-tu escrit de l'orgueil des prélatz,
De leurs abus et lubriques solaz,
De leurs excès et prodigalité?
As-tu escrit ou dit Facilité

Pour Faculté? et pour Docteur Doubteur?
 Inquisiteur pour dire Inquisiteur?
 Ou Bas cellier au lieu de Bachelier?
 Pour Cordelier dit Corne de belier?
 Et telle chose où l'on se peut forfaire,
 Comme disant moyne, sans moue faire.
 Ou si as dit, la feinte Cerberique,
 (Sans y penser), pour dire Sorbonique?
 Ou si pour dire Evesque portatif,
 Tu avois dit Avecque potatif?
 Ou si au lieu de dire les Sandales
 De nostre evesque, avois dit les Scandales?
 Ou si parlant au grand Official,
 L'avois nommé Monsieur l'Officinal?

Quoi qu'il en soit, le poëte proscrit sera le bienvenu dans les terres affranchies de la double tyrannie de Rome et des ducs de Savoie. Il n'est point un étranger, dans les cités du Léman, où les Psaumes déjà mis en rime et chantés dans les temples, ont popularisé son nom :

Depesche-toy, ô poëte royal,
 De besongner comme servant loyal,
 Et d'achever le Psautier Davidique!
 L'œuvre sera chef-d'œuvre poétique :
 Parfais-le donc, ainsi que l'attendons.

 Fais-nous ouyr, Marot, ta douce lire
 Parmi ces mons; charité le commande.
 Les lieux secrets Calliope demande.

Les dernières pages de l'épître de Malingre offrent un véritable intérêt historique. C'est une sorte de revue des réfugiés qui ont précédé Clément Marot sur la terre d'exil, une liste de cette première génération du Refuge que devaient suivre, comme autant de flots successifs, tant d'émigrés, sacrifiant ce que l'homme a de plus cher, patrie, fortune, famille, à la libre profession de leur foi. Il y a là plus d'un nom qui doit être pieusement recueilli :

. . . Dieu ne t'a destitué d'amis,
 En ces déserts, qui jà t'avoit transmis
 Tes précurseurs, noble Laurens Meigret,
 Qui ne prend pas son exil à regret,
 Mais est toujours et sera magnifique.
 Tu as Robert, homme scientifique,
 Noble et puissant seigneur de Frenneville,
 Et de la Chaulx, docte en la loi civile,
 Qui pour Jesus a France abandonné,
 Et de ses biens aux pauvres gens donné.

Tu as aussi le bon docteur Morand,
 Qui est pour Christ de jour en jour mourant,
 Homme accompli en la théologie,
 En médecine et en astrologie,
 Et plus subtil que ces sophistreaux,
 S'il faut parler des sept arts libéraux.
 Ferme et constant comme le fort rocher,
 Et l'homme à qui on ne peut reprocher
 Rien en sa vie ou doctrine admirable.

Tu as Calvin, prescheur très-amiable,
 Consolateur des pauvres consciences,
 Homme qui sait de toutes les sciences;
 Plus cordial que buglosse ou endive (1),
 Et qui a grâce autant qu'homme qui vive.

Tu as Marcourt, saige prédicateur,
 D'honneur divin très-ferme zéléteur,
 Ministre tel que saint Paul nous décrit,
 Lequel nous a plusieurs livres escrit.

Tu as Richard Du Bois, qui sait les langues
 Entièrement, dont fait belles harangues,
 Soy combattant à l'inférieure Lerne,
 Par les sermons qu'il fait dedans Payerne.

A Yvonant, maistre Pierre Moncler,
 Dès ses premiers ans nourry au mont cler
 De Parnasus, avecque les neuf Muses,
 Et qui a veu de Neptunus les ruses.

Dedans Vincy, tu as Vincent Pennant,
 Pour l'Evangile incessamment peinant.

A Neufchastel (puisqu'il fault que je parle)
 Est Chapponneau, la précieuse perle
 Que Christ donna à Bourges, ville exquise,
 Pour décorer partout sa bien acquise.

Tu as Matthieu, prêdicant de Luttry,
 De son salut songneux, et de l'aultruy.

Tu as aussy nostre amy Jehan Le Conte,
 Qui l'Evangile à toutes gens raconte,
 Et luy estant prescheur dedans Granson,
 De ses sermons en France on oyst le son.

Tu as Balbus, qui n'est begue à parler,
 Ny paresseux, quand pour Christ fault aller.

A Couldrefin, as noble Gabriel,
 Plus gracieux et plus doulx que le miel,
 En sa doctrine et sa vie homme ouvert;
 Et à Moustiers, maistre Estienne Le Vert.

Tu as Mouchy, de la noble maison
 De Senarpont, fidelle en la moisson
 De Jesus-Christ. Tu as de la Marlière,
 De bon conseil et de doctrine entière;

(1) Plantes médicinales, de la famille des Borraginées et des Composées.

Puis Clerembault Arnoul, natif de Blois,
 Dont les parens de longtemps bien congnois,
 Qui a laissé ses biens et ses amys,
 Pour l'Evangile où son cœur avoit mis.
 Et maistre Jehan Ménard, enfant de Tours,
 Qui pour Jesus a souffert mains destours.
 Tu as aussi maistre Claude Véron,
 Lequel pour Christ se bat contre Achéron.
 Faut-il laisser Estienne La Fontaine,
 D'honnesteté et de douceur fontaine?
 Certes nenny. Henry, ne Champereau,
 Ne ton amy singulier Trepereau,
 Qui ont souffert pour l'Evangile encombre.
 Tant en y a que je ne say le nombre,
 Avec lesquels te pourras consoler,
 Et de la loy de Christ paistre et sauler.

Ainsi se termine l'épître qui fournit, avec une page de l'histoire du premier Refuge, deux dates importantes de la vie de Marot. C'est d'abord en 1542, non en 1543, comme l'ont dit les savants auteurs de la *France protestante*, qu'il faut placer son arrivée à Genève. Sa réponse à Malingre, datée de Genève, le 6 de janvier 1543, en fournit une nouvelle preuve :

L'Epistre et l'Epigramme
 M'ont pleu en les lisant,
 Et sont pleins de la flamme
 D'Apollo clair luyant.

De response vous faire
 Fault que vous me quittés.
 Pour celuy mesme affaire
 Dont me sollicités.

Ces derniers mots sont une allusion à la suite de la traduction des Psaumes qui devait occuper les loisirs du poète fugitif dans la cité réformée. Quelle fut la durée de son séjour? Si l'on tient compte du dixain cité plus haut (p. 85), il était encore à Genève le 5 mai 1546. Mais ceci concorde mal avec la retraite du poète à Chambéry, avec sa présence au camp de Cérisoles (14 avril 1544), avec la date et les circonstances généralement admises de sa mort à Turin cette même année. Il y a là, semble-t-il, plus d'un mystère difficile à éclaircir, et sur lequel les registres Genevois peuvent seuls jeter quelque jour. Quoi qu'il en soit, l'épître de Malingre devient un document essentiel de la vie de Clément Marot. En réimprimant ce précieux opusculé à Harlem, en un volume charmant tiré à 90 exemplaires, le libraire Tross de Paris a rendu un vrai service à la science. Nous lui devons des remerciements dont une

part revient à M. Alfred André, qui nous a libéralement offert un exemplaire de cette très-curieuse publication. J. B.

L'HOMME AU MASQUE DE FER, d'après des documents inédits,
par MARIUS TOPIN (1).

Est-ce le dernier mot sur l'énigme historique qui a passionné plusieurs générations et exercé la sagacité de tant d'érudits, depuis Voltaire (2) jusqu'à nos jours? Quel est le mystérieux personnage qui, successivement détenu à Pignerol et aux îles Marguerite, entra le 16 septembre 1698, sous la garde de Saint-Mars, à la Bastille, pour n'en sortir que le 20 novembre 1703, dans le funèbre convoi qui s'achemina silencieusement vers le cimetière de l'église Saint-Paul? Telle est la question débattue, durant un siècle, par plus de cinquante écrivains français et étrangers, qui ont soutenu les thèses les plus diverses, et multiplié les prodiges de savoir et d'esprit pour résoudre un problème qui semblait insoluble. M. Topin ne sera sans doute pas le dernier, quoiqu'il ait répandu sur ce sujet des clartés nouvelles, grâce à l'emploi de précieux documents tirés des archives de la guerre et des affaires étrangères. Il n'existe nulle part (on le croira sans peine!) de dossier de *l'homme au masque de fer*, et c'est dans une multitude de dépêches isolées qu'il faut chercher des textes concordants, saisir des lueurs fugitives. Un travail de cette nature ne comporte pas l'évidence, si près qu'il arrive de la certitude. En abordant à son tour ce difficile problème, M. Topin s'est gardé d'offrir au lecteur une dissertation sèche et aride. C'est en historien, on pourrait presque dire en artiste consommé, qu'il a traité la question. Il a su tour à tour narrer, peindre, discuter, conclure, et son livre est une étude très-remarquable où revivent, avec les diversités de leurs physionomies, Buckingham, Beaufort, Monmouth, Fouquet, Lauzun, ainsi que le patriarche arménien Avédick, enlevé par l'astucieuse politique de Louis XIV, et dont la mélancolique histoire est pour la première fois révélée au public (3). Des portraits heureusement tracés, des descriptions vives et colorées, donnent un grand charme à cette étude, sans rien ôter à sa vigueur démon-

(1) *Correspondant* de 1869. Librairie Didier, 1 vol. in-8. Est-il besoin de rappeler que parmi les nombreuses hypothèses auxquelles a donné lieu *l'homme au masque de fer*, figure celle d'un ministre protestant détenu aux îles Marguerite.

(2) *Siècle de Louis XIV*, ch. XXV.

(3) Cette révélation n'a pas été du goût des jésuites, qui jouèrent un fort triste rôle dans le complot ourdi à Constantinople par l'agent français Ferriol. Il faut lire, dans le *Correspondant* du 10 septembre 1869, la plainte du R. P. Turquand, avec l'accablante réponse de M. Topin.

strative. M. Topin procède par élimination : il réfute victorieusement l'hypothèse d'un fils de Buckingham et d'Anne d'Autriche, et celle d'un frère jumeau de Louis XIV qui a séduit tant d'auteurs. Il montre dans une série de chapitres d'un haut intérêt, le comte de Vermandois, fils de la tendre La Vallière, mourant à la fleur de l'âge; Monmouth périssant sur l'échafaud, Beaufort dans l'aventureuse expédition de Candie; Lauzun traversant le cachot de Pignerol où Fouquet va bientôt s'éteindre dans les bras de sa fille; Avédick enfin, promené de prison en prison, et survivant sept années au véritable *masque de fer*. Le moment est venu pour l'auteur de faire connaître la conclusion qu'il tenait habilement en réserve. Elle repose en grande partie sur la dépêche suivante adressée à l'abbé d'Estrades, et publiée pour la première fois :

« Versailles, le 28 avril 1679.

« Le Roy a veu dans vostre lettre la confidence que Madame la duchesse de Savoye vous avoit faicte de toute la perfidie du comte Matthioly. Il est assez estrange que se sentant coupable à ce point envers Sa Majesté, il ose se confier entre vos mains. Aussy le Roy croit-il qu'il est bon qu'il ne le fasse pas impunément. *Puisque vous croyez le pouvoir faire enlever sans que la chose fasse aucun esclat*, Sa Majesté désire que vous exécutiez la pensée que vous avez eue et que vous le fassiez conduire à Pignerol. L'on y envoie ordre pour l'y recevoir, et *pour l'y faire garder sans que personne en ait cognoissance*. Il sera de vostre adresse de lui donner rendez-vous pour lui parler en un lieu détourné, et s'il se peut à la campagne. Mais sur toutes choses, s'il est vray qu'il ait eu la ratification du duc de Mantoue, et qu'il en fût chargé, il serait bon de la prendre et de s'en assurer. Il n'est point nécessaire que vous informiez Madame la duchesse de Savoye de cet ordre que Sa Majesté vous donne, et *il faudra que personne ne sache ce que cet homme est devenu* (1). »

Un mot sur le comte Hercule Matthioly est ici nécessaire : Ministre du duc de Mantoue, Charles IV, et employé à des négociations qui avaient pour but secret la cession de Casal à la France, il trahit à la fois Louis XIV et son maître, et encourut le redoutable ressentiment du premier, en divulguant une trame peu honorable pour les deux souverains qui l'avaient ourdie. Attiré dans un piège, le 2 mai 1679, il disparaît tout à coup de la scène politique. On le croyait mort en 1687. C'est la thèse soutenue par un critique des plus sagaces, M. Loiseleur (2). Mais M. Topin suit la trace du prisonnier dans une série de dépêches iné-

(1) Archives des affaires étrangères. Savoie, 68.

(2) *Problèmes historiques*. Paris, Hachette. *Revue contemporaine*, 21 juill. 1867.

dites de Louvois et Barbezieux. Ce dernier écrit le 27 décembre 1693 au gouverneur de Pignerol : « Vous n'avez qu'à brûler ce qui vous reste des petits morceaux des poches sur lesquelles le nommé *Matthioly* et son homme ont écrit, et que vous avez trouvés dans la doublure de leur justaucorps où ils les avoient cachés. »

C'est le même captif qui, transféré, l'année suivante, avec deux autres prisonniers de Pignerol, aux îles Sainte-Marguerite, est désigné en ces termes dans une dépêche de Barbezieux à Saint-Mars (20 novembre 1694) : « Vous sçavez qu'ils sont de plus de conséquence, *au moins un*, que ceux qui sont présentement aux îles; vous devez préférablement à eux les mettre dans les lieux les plus sûrs (1). »

M. Topin démontre avec une rare sagacité l'identité de Matthioly et de l'ancien prisonnier mentionné dans plusieurs dépêches, ainsi que dans les mémoires de Dujonca, l'apothicaire de la Bastille (2).

Ce prisonnier quel est-il? M. Topin résume ici sa conclusion, en s'adressant au plus habile de ses contradicteurs : « Voici, dit-il, un personnage dont les uns, tels que Roux-Fazillac, Delort, M. Camille Rousset, ont raconté l'histoire, mais sans le suivre de forteresse en forteresse, jusqu'à la Bastille, dont vous aviez à peu près prouvé la mort en 1687; voici, dis-je, un personnage qui vit encore en 1695, de l'identité duquel le maréchal de Tessé, commandant les troupes françaises à Pignerol, a ordre de ne point s'enquérir, auquel Laprade donne seul à manger, et qui, entouré d'une forte escorte, est confié de nouveau à la garde de Saint-Mars, et placé dans les lieux les plus sûrs de ces îles Sainte-Marguerite, d'où le geôlier partira, quelques années plus tard, pour la Bastille! Le prisonnier qu'il emmènera dans ce long voyage à travers la France, sera couvert d'un masque de velours noir, et nous trouvons dans l'histoire de Matthioly, dans ses nombreuses entrevues avec l'ambassadeur français, l'emploi de ce masque de velours noir. L'usage de faire porter un masque aux prisonniers était extraordinaire en France, mais fort commun en Italie, et Matthioly est un Italien. La tradition la plus constante montre le fameux prisonnier confié à Saint-

(1) Cette dépêche semble une victorieuse réponse à l'objection de M. Loiseleur, qui croit voir dans une lettre de Saint-Mars à Louvois, du 27 décembre 1693, la preuve qu'il existait déjà à cette date, aux îles Sainte-Marguerite, un prisonnier mystérieux plus important que Matthioly, et qui serait l'homme au masque de fer. Une autre objection tirée d'une lettre de Barbezieux à Saint-Mars, du 13 août 1691, et de la présence aux îles Sainte-Marguerite d'un prisonnier détenu depuis vingt ans, avec toutes sortes de précautions, ne semble pas aussi victorieusement résolue par M. Topin. (*Revue contemporaine* du 15 décembre 1869.)

(2) « Du jeudi 18 de septembre, à trois heures après midy, M. de Saint-Mars, gouverneur du chateau de la Bastille, est arrivé pour sa première entrée, venant de son gouvernement des îles Sainte-Marguerite, ayant mené avec lui, dans sa litière, un ancien prisonnier qu'il avoit à Pignerol. »

Mars pendant que celui-ci était aux îles Sainte-Marguerite, et des documents irrécusables établissent que c'était un ancien prisonnier de Pignerol. En montrant dans *l'homme au masque de fer* un ancien prisonnier que Saint-Mars avait eu à Pignerol, Dujonca et son journal ne font point mention d'Exiles; or Matthioly a été prisonnier de Saint-Mars à Pignerol, et nullement à Exiles. Selon l'apothicaire de la Bastille, le détenu masqué est mort en 1703, âgé d'environ soixante ans; or Matthioly est né en 1640. Sur les registres de l'église de Saint-Paul le prisonnier est inscrit sous le nom de Marchialy; or nous avons des dépêches où le ministre de Mantoue est nommé Marthioly, et l'on pourrait citer cent exemples d'altérations bien plus complètes des noms étrangers. Vous faisiez remarquer en 1867 que l'imprudence eût été grande d'inscrire sur les registres de l'église de Saint-Paul le nom de Marthioly, à l'époque même où le duc de Mantoue, Charles IV, arrivant à Paris, pouvait ainsi apprendre sa mort. Or j'ai trouvé et donné des dépêches établissant qu'au contraire ce prince, aussi désireux que Louis XIV d'être débarrassé de son complice, s'est préoccupé du sort de Matthioly uniquement pour s'assurer de sa disparition définitive. D'autres ont objecté le silence de Saint-Simon. Or ce silence qui serait si étrange si le *masque de fer* avait appartenu à une famille française, s'explique naturellement avec Matthioly. On a souvent interrogé le roi sur ce secret, et les seules réponses dont on puisse garantir l'authenticité se rapportent à un ministre italien. Et cet homme vers lequel convergent cet amas de preuves est celui qui a humilié l'orgueil de Louis XIV, alors que le monarque était dans tout l'éclat de sa puissance; c'est celui qui a été la victime d'un odieux guet-apens; c'est celui enfin pour lequel ont été écrits ces mots sinistres, ces mots qui sont à eux seuls une révélation : *Il faudra que personne ne sache ce que cet homme est devenu !* (1) »

Le seul tort de la conclusion de M. Topin est de n'être pas nouvelle, et peut-être l'imagination du lecteur hantée par tant de célèbres personnages que l'on a pris pour *l'homme au masque de fer*, sera-t-elle déçue en ne trouvant sous ce masque qu'un personnage secondaire, un ministre du duc de Mantoue, expiant au fond d'un cachot un acte de trahison qui fut peut-être une tardive inspiration de patriotisme.

Quoi qu'il en soit, l'étude de M. Topin demeure une page importante, si ce n'est définitive, de ce long dossier instruit depuis plus d'un siècle

(1) *Correspondant* du 25 janvier 1870. Les *Objections*, p. 288, 289. C'est une réponse à l'article de M. Jules Loiseleur, *Un dernier mot sur le masque de fer* (*Revue contemp.* du 15 déc. 1869). Voir, sur le même sujet, deux articles de *l'Intermédiaire* (10 décembre 1869 et 10 janvier 1870), ainsi que la *Revue des Questions historiques*, 1^{er} janvier 1870, p. 263.

sur le mystérieux captif qui put disparaître du monde, sans qu'aucun personnage considérable disparût de l'Europe. Cette remarque de Voltaire semble mieux justifiée par le nom de Matthioly que par tout autre. Si l'histoire perd à cette solution un personnage de fantaisie qui se prête à tous les caprices de l'imagination, doit-on le regretter, et le charme de la vérité n'est-il pas supérieur à celui du roman? La destinée de Matthioly n'est pas dépourvue d'ailleurs de ces péripéties soudaines et de ces contrastes douloureux qui dramatisent le récit de l'historien. Par une étrange coïncidence, au moment où il expirait inconnu de tous à la Bastille, son ancien maître, Charles IV, arrivant à Paris, descendait au Luxembourg, et recevait les plus grands honneurs à Versailles. « Ainsi des deux personnages qui avaient joué le principal rôle dans la cession de Casal à Louis XIV, le prince qui y avait consenti, contrairement à ses devoirs, pour posséder quelque argent et satisfaire à ses prodigalités, était le héros de fêtes magnifiques. Au même moment, dans la même ville, tout à côté, l'autre, son ancien ministre, fait par lui comte et sénateur, lui aussi magnifiquement reçu à Versailles par Louis XIV, mais qui ensuite avait un instant arrêté son ambition envahissante et retardé la servitude du Mantouan, se mourait loin des siens, dans une petite chambre de la Bastille, après une captivité de vingt-cinq années, était obscurément emporté à l'église voisine, seulement suivi par deux employés subalternes de la forteresse. » J. B.

SÉANCES DU COMITÉ

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 11 NOVEMBRE 1869.

Présidence de M. *Schickler*. — Le secrétaire a reçu un fragment d'un discours sur *les Origines de l'Eglise de Nîmes*, prononcé le 7 novembre, par M. le pasteur Viguié. Il rend hommage à la mémoire de M. Charles Meynier, trésorier du consistoire de cette ville, et l'un des plus zélés amis de notre œuvre historique.

Fête de la Réformation. Lettres de MM. les pasteurs Paumier, de Reims; Berthe, de Troyes; Benoit, de Montmeyran; Tarou, de Vauvert; Julien, de Livron, et Laurent Combet, de la Grand-Combe. Une

collecte au profit de la Société a été faite dans ces diverses Eglises, ainsi que dans les chapelles du Nord et du Luxembourg, à Paris. De nouvelles communications sont attendues.

Bibliothèque. M. le président présente divers ouvrages offerts par Madame Thuret, et par MM. Arbousse-Bastide, Campredon, Jules Bonnet. Il a reçu de la commission des Eglises wallonnes une lettre très-sympathique, en réponse à notre circulaire, avec promesse de l'envoi des actes synodaux. Un recueil des brochures publiées à l'occasion du Concile en ce moment assemblé à Rome formerait plus tard un dossier très-utile à consulter.

Le secrétaire annonce le t. VIII de la nouvelle édition des *Opera* de Calvin contenant le dossier du procès de Servet, publié pour la première fois. Il exprime le vœu que cette précieuse collection soit acquise au plus tôt pour la Bibliothèque. M. Ch. Frossard veut bien se charger de la demander aux conditions les plus favorables.

Correspondance. M. le pasteur Berthe envoie un document inédit relatif à un pasteur de Rouen poursuivi, en 1788, pour bénédiction de mariage mixte. M. le pasteur Vaurigaud offre un chapitre de son Histoire du Protestantisme en Bretagne, intitulé : *Une Académie huguenote* (1630-1660). Une intéressante correspondance du ministre Alexandre Morus avec Marie de La Tour, duchesse de La Trémoille, est transmise par M. Marchegay, avec diverses pièces tirées des archives de Du Plessis-Mornay, au château de Laforêt-sur-Sèvres. Il attend de M. Napoléon Audé la communication de précieux documents puisés à la même source.

A l'occasion d'un récent voyage dans le Midi, le secrétaire demande s'il ne serait pas à propos de préparer une publication spéciale pour le troisième anniversaire séculaire d'un jour néfaste, le 24 août 1572. Une conversation, à laquelle prennent part MM. Bordier, Delaborde, Frossard, s'engage sur ce sujet. Une réimpression de l'*Histoire des Martyrs* ne serait-elle pas de circonstance? On fait ressortir le rare mérite d'exactitude qui distingue ce précieux recueil, confirmé par toutes les correspondances contemporaines. M. Bordier voudrait quelque chose de plus court, une relation de la Saint-Barthélemy à Paris, par exemple. Le secrétaire croit qu'il vaut mieux ne pas réveiller de tristes souvenirs. On reviendra sur ce sujet.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

LE MASSACRE DES INQUISITEURS A AVIGNONET

ÉPISEDE DE LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS

1242

Le traité de Paris (1229) a mis fin à la première période de la croisade contre les Albigeois, consommé la spoliation partielle du comte Ramon VII, de Toulouse, et livré ses Etats à l'action lente et exterminatrice de l'Inquisition. Mais le sentiment national vit et palpite encore sous la cendre des bûchers. Une ligue se forme entre les seigneurs du Midi, le roi d'Angleterre et l'empereur Frédéric II contre la double tyrannie de la France du Nord et de Rome. Ici vient se placer le tragique épisode retracé dans les pages suivantes :

Tels étaient les vastes armements, la ligue immense qui se préparaient en silence et en quelque sorte à l'ombre des combats de Montségur, jeux guerriers, tournois fraternels dont le tumulte devait détourner les regards du roi de France. Cependant les sénéchaux, qui sentaient le sol albigeois palpiter sous leurs pieds, redoublaient de rigueurs. Les inquisiteurs, voyant le catharisme relever la tête, redressèrent spontanément leur sanglant tribunal. C'était pendant la vacance du

saint-siège (1), et cette reprise audacieuse de la justice dominicaine exaspéra le comte Ramon. L'excès de son infortune, et l'espoir d'une vengeance prochaine, remontèrent son âme abattue au niveau de son naturel instinctivement généreux. Il reprit pour viguier ce noble Pierre de Toulouse, ce courageux magistrat qui, dès l'origine, s'était illustré par sa vigoureuse lutte contre les inquisiteurs. On sent, dans les actes du comte, l'âme énergique du magnanime viguier. Il tenta de rendre l'inquisition aux évêques, et de l'arracher aux moines dominicains et franciscains, à moins que ces religieux ne consentissent à l'exercer par délégation des évêques, au nom du comte et non plus au nom du pape. Il déclara qu'il empêcherait l'exécution de leurs sentences, et qu'à l'avenir il entendait ratifier le choix des inquisiteurs, s'il ne les nommait pas lui-même. Les dominicains ne tinrent compte des menaces du prince, et promènèrent dans le Toulousain leur sanglant tribunal avec l'horreur et l'épouvante. Mais ils eurent à lutter partout contre des magistrats de la trempe de Pierre de Toulouse. Othon de Barèges (2), bayle de Moissac, déclara, dans l'église de ce bourg, aux citoyens assemblés, que ceux qui lâchement accepteraient les sentences des inquisiteurs, seraient saisis corps et biens, attendu que le comte n'avait pas chargé ces moines de rendre la justice en son lieu. Les dominicains continuèrent leur office, et l'exercèrent, par une audacieuse dérision, du *conseil* de l'archevêque de Narbonne et de l'évêque de Toulouse (3). C'est au nom de ces deux farouches prélats qu'ils condamnèrent une multitude d'Albigéois, notamment à Lavaur (déc. 1241), lieu sinistrement célèbre par l'affreux supplice de Géralda et d'Améric de Laurac. Ces violences judiciaires soulevèrent l'orage des vengeance, dirons-nous, ou des justices populaires. Elles s'incarnèrent dans un

(1) Grégoire IX, mort en 1241, fut remplacé par Célestin IV, qui régna dix-sept jours, et bientôt après par Innocent IV.

(2) *Gallia Christiana*, t. VI, p. 155. — *Spicil.*, t. IV, p. 265. — Doat., XXII, p. 44.

(3) Percin, *Mon. conv. Tolos.* — *Reg. de l'Inq. de Toul.*

homme, un magistrat énergique, un favori, un neveu même du comte. Ce bayle audacieux résolut de faire du massacre des inquisiteurs l'ouverture tragique de l'insurrection et de la guerre.

Ce chevalier se nommait Ramon d'Alfaro : il était d'une race illustre établie sur les deux versants des Pyrénées. Espagnols d'origine, les d'Alfar figuraient parmi les plus nobles et les plus riches citoyens de Toulouse. Hugo d'Alfar, après avoir été, dans sa jeunesse romanesque, *chevalier sauvage*, armé pour la défense des dames opprimées et la délivrance des beautés captives; après avoir, en compagnie de Rambaud de Vaqueyras, le valeureux troubadour, jouant du luth et rompant des lances, fréquenté les poétiques cours d'Aix, d'Orange et de Montferrat (1), était rentré dans Toulouse, métropole de toute poésie et de toute prouesse chevaleresque, pour épouser dona Guilhelmetta, fille naturelle du comte Ramon VI. Après avoir été un héros de roman dans son adolescence, il allait, dans son âge mûr, devenir un héros d'histoire et d'épopée en s'élançant contre les croisés. Il défendit, contre Simon de Montfort, Penna d'Agénais, et plus tard Toulouse même, contre le prince Louis, fils du roi Philippe-Auguste, combattant avec Bertrand de Toulouse à la porte de Ville-neuve. Il concourut puissamment au triomphe du Midi. Aussi le roi de France, après sa victoire, exigea-t-il que Hugo et son fils Joan d'Alfar fussent compris dans le nombre des otages livrés en garantie de l'exécution du désastreux traité de Paris. Ces deux capitouls partagèrent ce douloureux honneur avec Pierre de Toulouse, Bernard de Villeneuve, Ramon Maurand, leurs collègues et les plus beaux noms de la patrie romane. Toulouse, dont leurs vertus guerrières et civiques étaient l'ornement, avait donné au quartier qu'ils habitaient le nom d'Alvar (2). Leur berceau féodal existe encore en Aragon, à

(1) Ils délivrèrent, entre autres, la belle Jacobina, une orpheline des Alpes, au moment où le ravisseur s'embarquait pour la Sardaigne.

(2) *Hist. du Lang.*, et G. de Tudella.

quelques lieues à l'ouest de Saragosse, sur la route de Pam-pelune.

Hugo d'Alfar avait deux fils : Joan, qui partagea la captivité du Louvre, et Ramon, que le comte, son parrain, fit bayle du château d'Avignonet, en Lauragais. C'était un jeune homme résolu, intrépide et tranquillement audacieux, à l'espagnole. Aragonais et hidalgo, et comme tel doublement ennemi des moines, Alfaro devait bouillonner de fureur de voir les dominicains écraser sous leur sandale toute liberté consulaire, toute grandeur chevaleresque, et la dignité séculaire et quasi royale de la maison de Saint-Gélis. Il résolut de jeter l'épouvante dans l'âme de ces inquisiteurs qui terrorisaient l'univers. Les inquisiteurs étaient en tournée dans le Lauragais. Ils devaient venir coucher au château d'Avignonet. Alfaro, qui les attendait, se rendit un soir dans la forêt d'Antioche (1). Il s'arrêta au château des Cap-de-Porc, seigneurs du Mas. Jordan du Mas, l'un des exilés de Montségur, se rencontra sous le toit de ses aïeux. Jordan reçut à son foyer abandonné le bayle d'Avignonet. Puis, dans les ténèbres, il se rendit à Bram, auprès d'un écuyer descendu comme lui de la montagne cathare. Ces faidits (2), postés mystérieusement de distance en distance, comme des chasseurs dans les plaines du Lauragais, semblaient être à l'affût de quelque grande proie. Jordan revint avec l'écuyer attendu : il se nommait Guilhem de Plagna; il avait épousé Faïs de Massabrac; il était conséquemment neveu d'Arnauld-Roger, et l'un des plus hardis hommes d'armes de Pierre-Roger de Mirepoix. « Reviens à Montségur, lui dit Alfaro : le comte monseigneur a résolu d'en finir avec les inquisiteurs. Dis à Pierre-Roger qu'il vienne : je veux lui livrer le frère Arnauld et ses compagnons. Je te promets, pour ta peine, le cheval noir de Ramon de Costiran, ce félon troubadour ! »

(1) Doat. XXII, Dép. d'Alzeu de Massabrac.

(2) Dans l'ancienne langue romane, ce mot signifie banni, et s'applique aux proscrits, aux spoliés de la croisade albigeoise.

Guilhem de Plagna, sur son coursier haletant, arrive à Montségur. Il remet à Pierre-Roger les lettres d'Alfaro. Le chef des faidits les parcourt d'un regard étincelant. Sa face s'illumine d'une joie vengeresse. « A cheval ! s'écrie-t-il d'une voix terrible, à cheval ! Je vous promets une bonne aubaine ! » Il dépêche des messagers vers Ramon de Perella, vers Isarn de Fanjaus, vers d'autres châtelains des Pyrénées. Puis, à la tête d'une quarantaine de chevaliers et d'écuyers, il descend de Montségur, par les bois de Serralonga, marchant au levant. En l'absence de Ramon de Perella, alors probablement à Foix, auprès du comte Roger, il laisse la garde de la montagne sainte à Bérenger, de Lavelanet aux vieillards (1).

Pierre-Roger de Bélissen est suivi de ses écuyers Joan Acermat, dont l'origine est inconnue, et Ramon Adhémar de Vals ou Baous, probablement frère de Baoussana, femme d'Isarn de Fanjaus. L'ardent Adhémar promet d'enlever au frère Arnould un gobelet précieux pour l'offrir à son chef, qui le fera garnir d'un cercle d'or. Puis vient le chevalier Arnaud-Roger de Mirepoix, avec ses trois neveux Alzeu et Othon de Massabrac, et Guilhem de Plagna, messenger d'Alfaro... En avant de ces guerriers d'un âge mûr, bondissait, sur son jeune coursier, un adolescent presque enfant encore, appelé Férrou, diminutif caressant du nom farouche de Rocaféra... Ils passèrent l'Ers, et obliquèrent vers le nord, s'écartant de la rive droite pour éviter les espions du maréchal. A Cuelle, ils rencontrèrent les chevaliers Roger de Boussignac et Pierre de Roumégous, dépossédés, le premier par Gui de Lévis, le second par le croisé Frémis et Saint-Dominique. Dans tous les lieux qu'ils traversaient, leurs amis, secrètement instruits, venaient les saluer au passage et leur souhaiter un bon succès. Le meurtre des inquisiteurs, propagé par des voix mystérieuses, errait dans l'air, connu et attendu de tous comme un châtiment national. Laisant Fanjaus sur leur droite et Mire-

(1) *Ibid.*, Dép. de Fais de Massabrac.

poix sur leur gauche, par d'âpres collines infréquentées et revêtues de bois, ils vinrent, sur le midi, faire halte au domaine de deux chevaliers de la troupe, Pierre et Bernard de Saint-Martin, bannis de Laurac et dépouillés de la seigneurie de Saint-Martin de Las Bordas, donnée par Montfort à l'évêque de Toulouse (1). Ce lieu sauvage se nommait Génébreiras (les Genevrières), au centre de la forêt de Gajan. A droite, on voyait un château, sur une hauteur coupée d'un ravin, entouré de bois : c'était Gajan-la-Selve, héritage d'Ermengarde, la noble épouse de Pierre de Mazerolles. Le vaillant faidit, dépouillé de son château paternel par Gui de Lévis, conservait encore, malgré ses héroïques imprudences, son manoir conjugal, ouvert aux déshérités. Il hébergeait alors sous son toit Jordan du Villar, fils de l'ingénieur du Val, déshérité par son aïeul du domaine du Villar au profit de Saint-Dominique et du monastère de Prouille; et Roger d'Aragon, ce noble et puissant baron qui, dépouillé par le roi de France au bénéfice de l'abbaye de Montolieu, battait les alentours de Carcassonne à la tête de cinquante chevaliers faidits, et flottait du camp de Nore au camp de Montségur. Pierre de Mazerolles, accompagné de ses deux nobles hôtes, descendit du château avec ses serviteurs chargés de provisions pour les conjurés qui débridaient à Génébreiras (2).

Pendant que les chevaux paissaient dans les bois, et que les cavaliers mangeaient sur l'herbe, Pierre-Roger s'entretint à l'écart avec ses trois amis. Pierre de Mazerolles et Roger d'Aragon retournèrent à Gajan; mais Jordan du Villar, en sa qualité d'ingénieur, se joignit à la troupe avec vingt-cinq hommes armés de haches, le chevalier Pierre Vieil ou de Na Vidal, l'arbalétrier Berséja, et un autre archer inconnu. Ca-

(1) Doat., dép. d'Alzen et de Fais de Massabrac, et d'Imbert de Salas.

(2) Les registres de l'inquisition disent que les vivres furent fournis par les frères de Saint-Martin. Mais comment les deux chevaliers faidits, et leur pauvre métayer de Génébreiras, auraient-ils eu, dans ce lieu désert, de quoi nourrir quarante hommes affamés par une course de dix lieues? Il est à noter qu'ils mangèrent du fromage (caseatas), aliment interdit, en temps ordinaire, aux cathares.

valiers et chevaux repus, ils reprennent leur route, marchent toujours au nord, et laissent sur leur gauche Belpech, patrie de Roquier, le chirurgien de Montségur. Partis avant l'aube, ils ont fait, au pas de leurs chevaux, environ vingt-cinq lieues, et arrivent sur le soir au manoir d'Antioche, appartenant à Guilhem du Mas Cap-de-Porc. Là, ils font une seconde halte pour reprendre haleine et attendre la nuit. Pierre-Roger s'arrête dans ce château désert; il ne garde auprès de lui que ses écuyers Acermat et Alzeu de Massabrac; il s'entretient longtemps à voix basse avec son parent, Guiraud de Rabat, devenu le chef de l'expédition. Puis Guiraud et tous les chevaliers et les servants d'armes se remirent en chemin à la nuit tombante, et gagnèrent une sierra voisine du Mas Saintes-Puelles. Jordanet du Mas s'y trouva. Il se concerta avec Guiraud de Rabat, Bernard de Saint-Martin et Balaguer de Laurac. Bernard appela l'arbalétrier Pierre Vidal : « Choisis, lui dit-il, douze servants armés de haches. » Vidal choisit Guilhem Adhémar, Pierre Aura, Guilhem Marti, Sicard de Puivert, et huit autres de Gajan, et Jordanet, Balaguer et Bernard de Saint-Martin, se mettant à leur tête, conduisirent l'avant-garde et marchèrent sur Avignonet (1).

Avignonet est un bourg construit sur une ondulation de terrain qui s'allonge du levant au couchant. Une grande rue coupée de quelques ruelles latérales divise, en deux massifs principaux, les habitations plus étroites et plus pressées au nord, et qui, plus spacieuses, dentellent de leurs hauts pignons l'escarpement du sud. Deux portes flanquées de tourelles percent, à l'est et à l'ouest, son enceinte fortifiée de tours rondes et dominée, au septentrion, par la masse carrée du château comtal. Mais redouté comme un foyer de patriotisme et de croyance albigeoise, Avignonet est une des trente villes démantelées par le traité de Paris. On ne lui a laissé de ses murailles déshonorées que les tronçons, qui ne servent

(1) D'Ép. d'Imbert, d'Alzeu, d'Arnould-Roger.

plus qu'à parquer son peuple, semblable à un troupeau mutilé, dont elles garantissent à peine la sécurité nocturne. Ainsi, par un excès de précaution, la tyrannie méticuleuse du roi de France livre à son insu les inquisiteurs qui, de bourgade en bourgade, promènent la terreur dans le Lauragais, et viennent, ce soir même, dresser leur tribunal dans Avignonet. Le prieur d'Avignonet les conduit dans ses propres murs et contre ses paroissiens révoltés. Prêtre irrité à la fois et juge implacable, ce moine italien vient réclamer les plus grands citoyens et les plus puissants seigneurs, les Roaix, les Villèle, les Varagne, les Villeneuve, ces pairs des comtes, pasteurs johannites et chevaleresques des peuples (1).

Fugitifs de leurs palais de Toulouse, ces barons vivent retirés dans Avignonet, où ils ont des hôtels, sur les collines environnantes où s'élèvent leurs demeures féodales, berceaux de leurs antiques races romanes. Là vivaient aussi les cinq fils de Bernard de Quiders, Pierre, Guilhem, Bertrand, Bernard et Jordan, cousins des Cap-de-Porc du Mas. Meta ou Guillelmeta, leur mère, était fille du vieux Gui du Mas San Andréo. Elle avait, sur son déclin, quitté sa famille et le monde pour vouer, humble diaconesse, son veuvage volontaire au service du Paraclet. Associée aux nobles parfaites, Ramona de Varagne, Aicelina de Hauterive, et Bérengère de Gavarret, Meta tenait dans Avignonet une maison de consolation, mélange de l'hospice, de l'école et de l'oratoire. Le supplice de Bérengère, brûlée vive à Toulouse, ne ralentit pas le zèle de Meta. Bertrand, son fils, étant tombé malade, elle fit appeler le diacre Ramon Sans. Donat, son gendre, alla le chercher dans les bois. Médecin du corps en même temps que de l'âme, Sans administra son remède, invoqua le consolateur, et exhorta les assistants éplorés. Le moribond, qui devait rendre le dernier soupir entre les mains des Bons-Hommes, auxquels il léguaît cinquante sols toulousains, fut miraculeusement

(1) Percin, *Martyr. Avenionis*.

rendu à la vie par les prières et les breuvages cathares; et, dès ce jour, les cinq frères vouèrent leur épée et leur parole à la défense du Paraclet contre l'inquisition, qui commençait alors ses fureurs (1234). Ils escortèrent ses ministres de bourgade en bourgade et de forêt en forêt (1). Ses principaux évêques visitèrent Avignonet. Guillabert de Castres logea souvent chez Alaman de Roaix, Bernard de la Motte chez Estold de Roqueville, Bonfilh chez Na Sapdalèna de Villeneuve, et chez son propre compagnon, le chevalier Guilhem de Varagne. Bonfilh des Cassers était un docte théologien, un disputeur hardi et tenace, et qui s'illustra dans Avignonet même par plus d'un tournoi dogmatique. Naguère encore, Pierre Brun, un ancien ministre albigeois, maintenant champion du dogme catholique, vint défier Bonfilh, qui releva le gant et sortit des bois de Lavéran, pour montrer la supériorité de l'évangile johannite sur la loi de Moïse. La rencontre eut lieu chez le notaire Adhémar, dont l'abjuration devait être le prix du vainqueur. Après la dispute, qui fut orageuse, le vieillard se convertit au Paraclet, et mourut bientôt après entre les mains de Bernard de Maïreville, diacre de Montmaur, et le patriarche religieux du Lauragais. Presque tous les habitants d'Avignonet *croyaient* ou *adoraient* les hérétiques, et à leur tête se distinguaient les chevaliers, les compagnons du comte de Toulouse. Dans leur nombre, nous trouvons inscrit le nom de Ramon de Perella, et cette rencontre inattendue dans ses murs nous révèle tout à coup l'étroite et tragique intimité qui rattachait Avignonet à Montségur. Nous comprenons mieux comment, à l'appel d'Alfaro, quand les inquisiteurs menacent la patriote et chevaleresque cité, les faidits du Thabor descendent de leur montagne, accourent de leurs forêts, et sont là qui se hâtent, farouches, dans les ténèbres (2).

Les faidits de Montségur descendent du sud par des landes incultes, qui forment le territoire aujourd'hui cultivé de la

(1) Doat., dép. de Bertrand de Quiders.

(2) *Manuscrit de Toulouse*, p. 130. — Avignonet, *Déposition de Na Maleus*.

Bruguière. Ils mettent pied à terre sous les arbres qui ombragent la fontaine, dont la source donne son nom ibéro-celtique à Avignonet. Trois hommes les attendent dans les ténèbres, car c'est une nuit sans lune. Ils reconnaissent Ramon de Golaïran, un chevalier de Montségur qui les a devancés dans son bourg natal. Il est accompagné du chevalier Bertrand de Quiders, d'Avignonet. L'autre est probablement le concierge de la porte orientale. Golaïran leur a confié son secret. « Les faidits du Thabor doivent arriver ce soir : ils veulent vous parler ; attendons-les près de la fontaine. De quoi s'agit-il ? demande aux étrangers Bertrand de Quiders. — Il s'agit, répondent les conjurés, de nous saisir du frère Arnauld et du frère Estèbe, inquisiteurs qui dissipent et confondent toute cette terre. Voulez-vous nous aider et nous protéger au besoin contre les hommes d'Avignonet ? — Très-volontiers, réplique Bertrand de Quiders, mais à condition que nous partagerons les deniers des inquisiteurs (1). » Le concierge leur livre la porte orientale qu'occuperont Arnauld-Roger, Guiraud de Rabat et leurs écuyers. Ils laissent leurs chevaux à la garde des palefreniers autour de la fontaine. Les autres suivaient Golaïran et Bertrand de Quiders dans les rues obscures, déjà assoupies ou complices muettes d'Avignonet. Bertrand s'ouvrit d'abord à Donat, son beau-frère, qui en fut tout joyeux, puis aux deux frères Guilhem et Bernard Richard, qui promirent leur concours. Golaïran, de son côté, obtenait celui de Cardinal, son écuyer ; de Guilhem Faure, de Pierre Esquieu, de Ramon Dauzet, de Ramon de Na Rica, et de Ramon de Bobila. Une trentaine d'habitants d'Avignonet se joignent aux faidits du Thabor, qui, avec ceux de Gajan-la-Selve, réunissent environ quatre-vingts conjurés.

La foule se masse devant la porte de Golaïran, tandis que les chefs, dans la maison, dressent leurs plans, désignent les carrefours, échelonnent les vedettes, et enveloppent comme

(1) Bertrand déguise, altère évidemment la vérité devant les inquisiteurs.

d'un filet, les abords du château, afin que dans le cas d'une clameur ou d'un tumulte, rien ne puisse interrompre l'œuvre qui s'exécutera dans le donjon. Les plans arrêtés, Golaïran sortit, s'absenta, puis revint et dit : « Ils soupent, il n'est pas encore temps. » Un moment après, il s'éloigna de nouveau, reparut et dit : « Ils se couchent, c'est le moment, partons. » Cardinal, son écuyer, allume deux torches, et tous les conjurés, à la lueur de ces résines fumeuses, par de tortueuses ruelles, se dirigent en silence et à pas de loup vers le château (1). Ils échelonnent les vedettes, et ferment d'un cordon d'archers tous les abords du manoir comtal. Les portes sont closes, mais Bernard de Na Vidal, par une poterne dérobée s'introduit dans la cour, décroche les barres de fer, et ouvre les lourds battants. Chevaliers, écuyers, servants entrent alors. Ils entrent dans une salle basse et trouvent le bayle Alfaro. « Soyez les bienvenus, » leur dit le sombre Espagnol. Il les attend, il leur garde leurs victimes ; c'est lui qui est le chef de l'entreprise ordonnée, assure-t-il, ou plutôt tacitement consentie par le comte de Toulouse. C'est lui Alfaro qui a réuni pour cette exécution les hommes de Montségur, de Gajan-la-Selve, d'Avignonet. Il les tient enfin, ces inquisiteurs détestés ; mais dans le cas, impossible, où ils lui échapperaient encore, ils iraient infailliblement tomber dans une embuscade qu'il leur a dressée à Las Bordas, sur la route de Castelnaudary à Carcassonne, dans cette plaine illustrée par une double bataille où le même jour fut vainqueur des croisés et vaincu dans sa victoire par Simon de Montfort, l'héroïque comte Ramon-Roger de Foix.

Alfaro, vêtu d'un pourpoint blanc, comme pour un festin ou une cour d'amour, mène les conjurés vers la salle capitulaire, dite du comte, où les inquisiteurs, par défiance ou par orgueil, se sont installés dans le donjon. Ce sont le fameux frère Arnould, dominicain, natif de Montpellier ; frère Estèbe

(1) Bertrand, Imbert, Arnould-Roger.

ou Etienne, franciscain, originaire de Narbonne; Ramon de Costiran, surnommé l'Ecrivain, ancien troubadour, maintenant archidiacre de Lézat et chanoine de la cathédrale de Toulouse, et le primat d'Avignonet, ancien bénédictin de l'abbaye de Chiusa en Piémont (1). A l'exception de ce dernier chacun des quatre inquisiteurs est accompagné de ses acolytes monastiques : Ramon de Costiran, de son clerc Bernard; frère Estèbe, du franciscain Ramon Carbonner ou Charbonnier, et frère Guilhem Arnould, des dominicains Garcias d'Aura et Bernard de Rocafort. Auprès de ce terrible chef on voit encore Pierre Arnould, notaire ou greffier du tribunal, et Fortaner et Adhémar, nonces ou messagers de l'inquisition. Le prieur d'Avignonet a sans doute dressé les listes des suspects, et demain les deux hérauts iront au son du cor dans le bourg tremblant, sommer les citoyens inculpés. Les principaux seigneurs contumaces errent dans les bois; mais l'emprisonnement et la confiscation achèveront la ruine des plus nobles races du Lauragais, des amis du comte de Toulouse. Ces exécutions ont été sans doute l'entretien du repas du soir, après lequel ils vont se coucher et s'endorment dans ces rêves de spoliation et de sang.

Tout à coup ils sont réveillés par un bruit toujours croissant de pas pressés, de voix sourdes et sinistres, d'où s'échappent les cris longs, éperdus, lamentables de leurs serviteurs massacrés dans l'escalier et dont, pour dégager l'étroite et tortueuse vis, on lance par les fenêtres les cadavres (2). Bientôt les cognées dépècent en tumulte et font voler en éclats étincelants les portes massives et leurs fortes armatures de fer. Par cette brèche, rougie de la lueur funèbre des torches, le premier s'élance Alfaro. Le sombre Aragonais est armé d'une tige de cormier noueux. Ses compagnons à son exemple, ne brandissent guère que des assommoirs. C'est une œuvre d'abattoir à laquelle ils ne trempent guère qu'à regret les coutelas :

(1) Percin, *Martyr. Avenionis*.

(2) *Ibid.* — Guil. de Pail. — Catel, *Comt.*, p. 362.

ces faidits semblent craindre de profaner dans le sang des inquisiteurs leurs armes chevaleresques. Alors commence le meurtre qui disparaît dans le tumulte et dont la rumeur confuse est étouffée par l'épaisseur des murailles du donjon.

Arnauld-Roger gardait la porte orientale du bourg. Le vieux chevalier, inquiet de ce long silence et de l'obscurité de la nuit, dit à Imbert de Salles, son compagnon : « Pourquoi ne vas-tu pas avec les autres ? » et pour l'exciter encore davantage, il ajouta : « Tu ferais peut-être aussi quelque butin. — Je ne sais pas où l'on va, répondit le jeune Cordouan. — Nous allons vous conduire, » ajoutèrent deux hommes d'Avignonet. Et ils menèrent Imbert et les autres archers au château. Le meurtre était accompli, ils trouvèrent les inquisiteurs, leurs acolytes et leurs domestiques, gisant dans le sang (1). Les conjurés s'agitaient bruyamment autour des cadavres; chacun faisait gloire de ses coups. « Cela va bien, s'écriait Alfaro, je les ai assommés avec ma massue ! — Et moi, répondait Pierre Aura, je les ai percés de mon poignard de Ségovie ! — C'est le plus beau jour de ma vie, » ajoutait Ramon Golaïran. Ainsi se vantaient à qui mieux mieux Férou, Adhémar, Balaguer, Guilhem d'En Marti, Jordanet du Mas, Sicard de Puivert, Guilhem de l'Ile, Bertrand de Quiders, Guilhem de Plagne, Pierre et Arnauld de Na Vidal, Berseja et ses bûcherons de Gajan agitant leurs cognées teintes de sang. Ils poussent un hurlement de joie et de triomphe grossi par l'écho des tours et la voix de ces vieilles murailles qui semblent tressaillir et exulter de cette vengeance tardive de la patrie romane égorgée. Othon de Massabrac et le bâtard de Rabat, assoupis de lassitude sur la poterne extérieure, s'éveillent en sursaut à ces clameurs du donjon. Bientôt, arrive Alfaro suivi de tous les conjurés. « Eh bien, est-ce fait ? demandent les deux écuyers. — C'est fait, répondit Alfaro ! Maintenant vous pouvez vous retirer, et bon voyage ! » Ar-

(1) Imbert, Arnauld-Roger.

nauld-Roger et son neveu Guiraud de Rabat, crient de la porte orientale, aux palefreniers restés sous les arbres de la fontaine : « Chabert, Ramon Fort, amenez nos chevaux de combat ! » Et ils retournent au bois d'Antioche.

Pierre-Roger les attendait dans ce manoir désert avec ses écuyers Acermat et Alzeu de Massabrac. Il apprend leur retour par le pas bruyant de leurs chevaux et leurs vociférations lointaines dans les ténèbres. Ils criaient : « Dites à Ramon de Péreille et à Pierre-Roger de Mirepoix de venir au sermon du frère Arnauld. » C'est ainsi que le héraut de l'inquisition sommait les suspects de comparaître devant le terrible tribunal. Les villages du Lauragais ne seront plus effrayés de son cri lugubre ni du son funèbre de son cor. Ils arrivent, ils étalent aux yeux de leur chef les dépouilles des victimes, leurs frocs, leurs scapulaires, leurs livres de prières et de procédures, leurs registres de proscription, de confiscation et de mort tout tachés de leur sang (1). Ils se sont partagé le trésor de l'inquisition : cet argent extorqué revenait de droit aux faidits. Imbert de Salles a eu pour sa part dix deniers, et une boîte de gingembre. Guilhem de Plagne se pavane sur le cheval noir de Ramon de Costiran. C'est le salaire qu'il a reçu d'Alfaro pour son message de Montségur. Pierre-Roger écoutait d'un air sombre : « C'est très-bien, dit-il. Vous avez tous votre part ! Mais je n'ai pas la mienne, moi ! Férou, Adhémar, où donc est ma coupe ? — Don Alfaro l'a broyée sous sa massue, répond Adhémar. — Traître, s'écrie le chef furieux, vous deviez me l'apporter ! J'avais juré de ne plus boire de vin que dans ce gobelet ! Je voulais le garnir d'un cercle d'or ! » La coupe ou Pierre-Roger désirait s'enivrer du vin de ses vengeances patriotiques, c'était le crâne du frère Arnauld.

Au bois d'Antioche, les conjurés se séparèrent ; Guilhem et Jordanet de San Andréo, revinrent au Mas ; Berseja et ses archers armés de haches retournèrent avec Jordan du Villar à Gajan-

(1) Alzeu de Massabrac.

la-Selve ; les faidits de Montségur remontèrent mais par un autre chemin, vers les cimes de Thabor, avec Pierre-Roger de Mirepoix (1). C'était au mois de mai ; la terre était en fleur ; le rossignol chantait dans les landes embaumées. L'aurore se levait pure sur la Montagne-Noire. C'était le matin de l'Ascension du Christ. Double augure de renaissance et de gloire. Les proscrits durent y voir un symbole du triomphe de la patrie romane et de l'Eglise du Paraclet. Elles devaient effectivement triompher, mais la première, hélas, en renaissant dans la grande patrie française son sépulcre, la seconde, en s'élevant, de son Thabor pyrénéen, comme le Christ dans le ciel.

Alfaro cependant, après avoir congédié ses compagnons, était rentré tranquillement dans Avignonet. Mais Golaïran, Boubila, Donat et les deux Richard, ses agents du meurtre, simulant la surprise et l'effarement, se mirent à crier : *Aux armes ! aux armes !* Le veilleur nocturne répète le cri d'alarme dans le bourg endormi. Avignonet s'éveille en sursaut. Le peuple accourt au château comtal. Il trouve les inquisiteurs massacrés. « Quels sont les meurtriers ? demandent les bourgeois. — Ils s'enfuient par le chemin de la Bruguière, répond le rusé Goulaïran, et vous pouvez entendre encore le galop de leurs chevaux. » La tragique nouvelle se répand de bourg en bourg avec la joie et la terreur jusqu'à Carcassonne, jusqu'à Toulouse. Le frère Ferrer, inquisiteur de Carcassonne, le même qui avait suscité les émeutes de Narbonne, ne se méprit ni ne se troubla (2). Il excommunie aussitôt les meurtriers, quels qu'ils soient, et accuse indirectement du meurtre le comte de Toulouse. L'anathème, comme un glaive prêt à tomber, pend sur la tête éperdue de Ramon VII. Le vignier de Toulouse, le sénéchal de Carcassonne, les inquisiteurs, accourent à Avignonet. On relève d'abord les cadavres gisant

(1) Dom Vaissette, ch. VI, p. 50. Aux deux interrogatoires d'Arnauld-Roger et d'Imbert de Salas, Du Mège ajoute une autre relation, extraite des manuscrits de Toulouse.

(2) Percin. — Guil. de Puilaurens.

dans le sang ; on les transporte dans l'église voisine ; on les expose devant l'autel, entourés de cierges allumés, et le procès commence en même temps que la glorification.

Alfaro brava tranquillement l'inquisition. Impassible et muet, le fier Aragonais assista à son propre procès, sous les regards de vautour du frère Ferrer. Probablement, il eut soin de faire évader ses complices dont les révélations l'eussent perdu. Goulaïran dut s'enfuir à cheval ; il se réfugia à Auriac, et se tint caché chez Guillaibert d'En Carbonnel, au château du Faget. Donat, son beau-frère, Boubila, et les deux Richard, durent chercher un asile, soit au camp de Nore, soit au camp de Montségur. Bertrand de Quiders s'était sauvé la nuit même du meurtre. Il se rendit, avec Golaïran et ses compagnons, dans un bois voisin de Montmaur où ils virent l'évêque Bernard de Maïreville et ses diacres albigeois (1). Ils les *adorèrent*, et firent en quelque sorte l'hommage de leur meurtre à l'Eglise du Paraclet. « L'inquisition est éteinte, s'écriaient-ils dans leur généreuse illusion ; nous en avons délivré la terre ? » Bernard de Maïreville leur acheta des livres enlevés aux inquisiteurs. C'étaient probablement les listes de proscription, et le catalogue des suspects. L'évêque dut les faire circuler dans les bourgades du Lauragais pour qu'on eût à se dérober aux recherches de l'inquisition devenue plus farouche, à cause de son épouvante même, depuis le meurtre d'Avignonet (2). De là, les conjurés se rendirent à Falgairac. « *Tout est mort*, s'écria joyeux le chevalier Estor de Rosengas ! — *Tout est délivré*, ajouta sa virile femme Austorga. d'un air triomphant. Pour se mettre en sûreté, les fugitifs gagnèrent le comté de Foix. Ils remontèrent l'Ariège jusqu'à Castelverdu, d'où ils se rendirent à Montségur.

Cependant les vingt hommes, qu'Alfaro avait posés en embuscade entre Castelnaudary et Las Bordas pour y tuer les inquisiteurs, dans le cas improbable où ils échappèrent aux poi-

(1) Reg. de Toulouse, Bertrand de Quiders.

(2) Dom Vaissette, ch. vi, liv. XXV, addit., dép. de Bertrand de Quiders.

gnards d'Avignonet, ne virent pas arriver les victimes promises par l'Aragonais. Nous supposons que les chefs de cette troupe étaient Pierre de Mazerolles et Roger d'Aragon. C'est pour cela que ces deux chevaliers descendirent de Gajan sur le passage des hommes de Montségur, et qu'ils conférèrent en secret avec leur chef à Ginébreiras. Les inquisiteurs n'arrivant pas, ils retournèrent à Gajan-la-Selve où Jordan du Villar, Berséja et ses bûcherons aux cognées teintes de sang leur racontèrent l'expédition nocturne d'Avignonet. Ce matin même, Pierre-Roger de Mirepoix, suivant le chemin *narbonnais*, traversait l'Ers au pont de Mazères, près de Bolbone, monastère vénéré, peuplé de moines amis, martyrisés par la croisade, parce qu'ils veillaient pieusement sur les chères et patriotiques cendres des comtes. Les faidits de Montségur prirent au retour ce nouveau chemin uniquement pour honorer la mémoire de ces princes, du grand Ramon-Roger, du pieux Roger-Bernard, le Roland et l'Olivier des guerres cathares. Ils venaient ardemment faire sur leur tombe comme une libation de sang dominicain, et une évocation de leurs âmes héroïques pour les nouvelles batailles de la patrie romane. En quittant Bolbone, ils allèrent braver le maréchal jusque sous les tours usurpées de Mirepoix (1). Le conquérant croisé n'accepta pas le combat que lui offrait le fils de Bélissen. A Saint-Félix, où ils firent halte, les habitants hébergèrent avec amour les chevaliers proscrits : le curé même fêta, dans son presbytère, Pierre-Roger de Bélissen, son ancien et légitime seigneur : circonstance qui prouve que des prêtres catholiques, comme les moines de Bolbone, sympathisaient avec les Albigeois contre les inquisiteurs du pape et du roi de France. De ce nombre étaient Cazaril, curé d'Auriac et Guillaibert, prieur de Saint-Paulet. Saint-Félix a conservé son nom de *Torna-Gaïta*, nom expressif qui montre les vedettes catholiques rôdant autour de ce village patriote et cathare. A Mont-

(1) Arnould-Roger. — Imbert de Salas.

ségur, Pierre-Roger trouva de retour Butir (Beurre) Joan Catala et Arnould de Vensa qu'il avait envoyés vers Ramon de Pereilla et Isarn de Fanjaus. Isarn, son cousin, lui mandait par ses deux messagers : « Les affaires du comte Ramon vont à merveille. Il épouse dona Isabella de Lusignan. Les Poitevins, les Gascons se joignent à nous. Le roi d'Angleterre a déjà passé la mer. L'empereur va venir avec un grand secours. Que Montségur tienne seulement jusqu'à Noël ! Jusqu'à Pâques au plus tard, et nous sommes vainqueurs (1) ! » Bientôt après arrivèrent par d'autres chemins Golaïran, Bertrand de Quiders, les Du Mas et Pierre de Mazerolles, et tous les conjurés se trouvèrent réunis à Montségur.

Dans le château d'Avignonet cependant, les inquisiteurs jugeaient les meurtriers des victimes dont on honorait les restes à côté, dans la basilique. Les vrais meurtriers s'étaient échappés : ceux-ci n'étaient que des complices, et encore des complices obscurs, le concierge du bourg, les veilleurs de nuit qui s'étaient endormis, ou ces ouvriers qui avaient montré le chemin du château à Imbert de Salles. Lamentable contraste ! Ces vivants que l'on torturait étaient des patriotes ; ces morts que l'on encensait étaient des brigands ! Ces brigands on les appelait des martyrs, et ces martyrs on les appelait des assassins ! Quel monstrueux renversement de toute moralité par une théocratie qui n'avait son point d'appui ni dans le cœur humain, ni dans la Bible, ni même en Dieu ! Ces malheureux devaient être attachés aux fourches patibulaires du comte, et au nom de ce prince chéri autant qu'infortuné, du pouvoir duquel ils mouraient les martyrs, aussi bien que de la liberté romane. Toutefois le procès fut long, car le prince ne consentit à leur mort qu'après sa défaite totale, et la ruine complète du Midi. Cependant on enleva solennellement de l'église les cadavres des inquisiteurs. Ils sortirent par la porte occidentale d'Avignonet dont on voit encore les deux tourelles latérales ;

(1) Doat., Imbert de Salas.

ils s'en allèrent par le *chemin des Français*, qui les avait amenés, strade aujourd'hui déserte, mais qui conserve le souvenir de la croisade. Placées sur des chars funéraires, ces reliques sinistres se dirigèrent vers Toulouse, au milieu d'un peuple immense, du chant des hymnes et d'un nuage d'encens. Des chœurs de prêtres et de moines se relayaient de bourg en bourg, et d'abbaye en abbaye. Les chars noirs roulaient lentement comme pour prolonger leur lugubre triomphe (1). Ils arrivèrent enfin à la porte narbonnaise où les attendaient le comte, l'évêque et le légat de Rome. Toulouse épouvantée et réjouie, déroula de rue en rue, sur leur passage, la splendeur de ses pompes sacerdotales et les gémissements menteurs de toutes ses cloches éplorées. Le frère Arnauld fut inhumé dans l'église des Dominicains; le frère Etienne, dans l'église des Franciscains; Ramon de Coustiran et l'archidiacre de Lézat, dans le cloître de Saint-Etienne, chacun dans le lieu de son ordre, avec son acolyte et ses serviteurs. Leurs tombes, qui n'existent plus, étaient de marbre, et leurs épitaphes, que l'on a conservées, étaient en lettres d'or. Elles n'exprimaient que leur nom, le lieu et la date de leur trépas, et la cause de leur martyre : *Albigensium gladiis pro Christo occisus* (2). Rome les proclama martyrs, comme plus tard ce Pierre de Vérone, stupidement glorifié par le pinceau splendide du Titien. Art vénéneux ! apothéose impie ! Toulouse donc leur fit de magnifiques funérailles, et cette ville, oublieuse de son propre martyre, invoque depuis six cents ans, comme ses patrons, double sacrilège, double insulte à la terre et au ciel, les bourreaux de l'indépendance, de la civilisation et de la patric occitanienne.

NAPOLÉON PEYRAT.

(1) Guill. de Pail. — Percin. — Bollandistes.

(2) « Tué pour le Christ, par le glaive des Albigeois. »

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

TROIS LETTRES DE L'ÉGLISE DE NIMES

A LA COMPAGNIE DE GENÈVE (1)

1561

I

12 Mai 1561.

Grâce et toute prospérité par Jésus-Christ, nostre Seigneur.

Messieurs et très-honorés pères, ja soit que les fidèles de ceste contrée aient esté jusques à présent merveilleusement froidz et laches à se redresser, à cause des grandes foules et persécutions qu'ilz ont souffertes, toutesfois si advencent-ilz maintenant à se réunir petit à petit, graces à Dieu, et travaillons moy et mes compagnons tant qu'il nous est possible à réparer les ruines qui ont esté faictes ez églises de par deça par les pillars et adversaires ; mais nous sommes trop peu d'ouvriers pour recueillir une si grande moisson, car, ces jours passés, estans assemblés au synode provincial en la ville de Sauve, nous ne nous sommes trouvés que dix Ministres pour cinquante-quatre Eglises qui sont en ce quartier du Languedoc, tellement que ce pais a grand besoin de gens qui veuillent et puissent s'employer vertueusement en l'oeuvre du Seigneur.

Bien est vray qu'on nous livre journellement beaucoup d'assautz et fort difficiles, principalement en ceste ville de Nismes, car non seulement les Magistratz nous assaillent et le peuple nous menasse, mais aussy (qui est la plus grande fascherie que nous aions) noz propres entrailles, c'est-à-dire quelque partie de ceulx de nostre consistoire s'eslève à l'encontre de nous pour nous contraindre de

(1) L'Eglise de Nimes, à ses premiers jours, était troublée par des discordes intestines qui paralysaient ses progrès. Voir les sages conseils que lui adressait Calvin (*Lettres françaises*, t. II, p. 403), ainsi que la pièce importante publiée *Bull.* XVII, p. 483.

recevoir Monsieur Mutonis (1), contre tout ordre de discipline, ce que je n'ay délibéré de faire, quoy qu'il advienne. Plus tost j'ay délibéré de quicter tout, pourveu que je le puisse faire en bonne conscience.

Sur quoy, je vous supplie, Messieurs et très-honorés pères en nostre Seigneur, me mander vostre advis et volonté, ou bien nous envoyer Monsieur D'Anduze, tant pour pacifier ceste Eglise que pour confirmer toutes les autres de par deçà. Au reste les Frères du Vigan et de Ganges vous envoient le présent porteur pour recouvrer deux Ministres de la parolle de Dieu, pour repaistre les brebis que nostre Seigneur a receuillyes en ces deux villes, et m'ont prié vous en escrire ; et pourtant combien que je n'ignore point que n'avez grand faute de tels personnages qui sont requis à ceste charge, toutesfoys je vous supplie les avoir pour recommandés, car ilz se sont tousjours monstrés fort affectionnés au service de Dieu.

Il y a ung homme de ceste ville qui estudie par delà, nommé Monsieur Félix, lequel Messieurs et pères d'Anduze et Baduel congnoissent bien. S'il vous plaist aduiser à sa capacité, je croy que vous le trouverez suffisant pour servir à quelqu'un de ces deux lieux, si bon vous semble ; toutesfoys ce que je en escry n'est que pour vous induire à vous enquerir dudit personnage, et pour ce, je vous prie prendre le tout à la bonne part, et m'escrire comment il me faudra gouverner à l'endroit de Monsieur Mutonis, et ce le plus tost que pourrez, car je suis en une merveilleuse destresse.

Cependant en attendant de voz nouvelles, je prieray toujours nostre bon Dieu qu'il vous tiene en sa sainte protection, et face tellement prospérer vostre labeur que de votre escole sortent tousjours gens propres pour redresser le service de nostre Dieu par toute la terre.

De Nismes, ce 12 may 1561, après m'estre recommandé très-affectueusement à voz saintes prières comme j'en ay fort grand besoin.

Vostre petit et obéissant serviteur à jamais,

G. MAUGET.

Adresse :

A Messieurs et très-honorés pères.

(1) Ancien moine, devenu ministre. Voir ce nom dans la *France protestante*.

II

Le Synode de Nismes à la Compagnie.

15 mai 1561.

Salut par Jésus-Christ.

Messieurs et pères, comme ainsin soit que nous ayons esté convocqués en ceste ville de Nysmes pour pacifier les troubles survenus à cause de quelque diffèrent qu'estoit esmeu entre M. Mauget et M. Mouton, et avecques nous se sont treuvés plusieurs estrangiers non de la ville ne moingz du concistoire, appellés par ledit Mouton ou ses adherans, lesquels à notre grand regret et nonobstant toute incistance et opposition par nous faicte, ont heu voix au colloque contre l'ordre estably par cy devant aux Synodes généraulx. Or, nostre intention estoit seulement pacifier les choses comme a esté dict, et éviter troubles et escandalles, et non point, pour justifier et prononcer innocent ou purger ledit Mouton, tant des articles propausés audit colloque (lesquels nous vous envoions avec toutes les procédures qu'avons tenues) que de toute sa vie et doctrine, et par ce moien l'eslire pour ceste ville, ainsin comme ses adherans se sont déclarés, et mesmes nous en ont sollicité, ce que ne leur avons peu ne voulu accorder. Ains sommes estés d'avis vous renvoyer ledit Mutonis et toute ladite procédure, affin qu'adviseiez de plus près au faict, car sommes advertis que l'entendez desjà en partie par plusieurs qui sont despartis de ce pais, qui ont veu et entendu partie des choses contenues auxdits articles. Vous cognoissez asses la qualité du personnaige, et le présent porteur auquel avons baillé toute charge, vous pourra plus amplement informer des choses passées et contenues esdits articles, qui est cause que ne ferons plus long discours, sinon que nouz vous prions unanimement et pour éviter tous troubles pourvoier que ledit Mutonis ne descende plus ça bas, ce que sera la tranquillité des Esglises de ce pais. Et d'autant qu'il est besoiing de pourvoier à ceste Esglise d'homme souffisent et paisible, comme le frère Moget voz en escript, il vous plaise satisfere à sa requête si juste, qui est fin, priant Dieu, Messieurs et pères, que luy plaise vous conduire par son

esprit jusques à la fin, nous recommandons à voz bonnes grâces et saintes prières. De Nysmes ce quinziesme de may 1561.

Voz humbles et bien obeissans pour jamais,

JEHAN GRAGNON, ministre de
Sommières.

BERNARD ARNALDI, ministre de
Saint-Gilles.

BARTHELEMY BELEZ, ministre
de Calvisson.

PIERRE DANARANDAL, ministre
de Aigues-Mortes.

GUILLAUME EVESQUE, ministre
à Saint-Genès.

PIERRE SACHET, ministre de
Marsillargues.

CLAUDE CHEVALLIER, D. M.
d'Allez.

Adresse :

A Messieurs noz pères, à Genève.

III

Les frères de Nismes à la Compagnie.

20 mai 1561.

Salut et toute prospérité par Jésus-Christ nostre Seigneur.

Amen.

Messieurs et tres-honorés pères, je me suis efforcé de vous faire entendre, ces jours passés, le grand ennuy et destresse en laquelle j'estois a cause des sectes et divisions que je prevoy venir non-seulement en ceste Eglise mais en toute ceste province, si nostre Dieu n'y met la main, laquelle fascherie ne s'est point amoindrie depuis ce temps-là, pource que la matière d'icelle ne s'augmente que par trop de jour en jour, comme plus à plain pourrez congnoistre par le frère présent pourteur qui en a esté et est encores participant, avec plusieurs autres que nostre Seigneur s'est réservé pour cheminer rondement en son service. Je parle des advocatz qui ont charge au consistoire; car quant au menu peuple il est assez docile et traictable, grâces à Dieu. Or, pour remédier à tous inconveniens et troubles, j'ay voulu user des moiens que nostre Seigneur me bailloit en main, en assemblant les frères de ce colloque, mesmes par le consentement et requeste de Mutonis et de ses adhérens. Mais la plus grande voix n'a pas été la meilleure, pource qu'on a receu audit colloque (en pervertissant tout ordre),

plusieurs qui n'estoient pas mesmes de l'Eglise, tant s'en fault qu'ils feussent du consistoire, comme pourrez veoir par la procédure qu'on vous envoie. Toutesfois pour me monstrier obéissant aux Frères, et que je ne demande que paix, j'ay accepté leur sentence, laquelle neantmoins me semble fort incivile et desraisonnable, en ce que par icelle on a justifié ledit Mutonis, sans vouloir ouïr son accusateur, lequel je me suis offert de nommer. Parquoy, Messieurs et tres-honorés pères, je vous prie considérer le tout de plus près et me mander que c'est qu'il me faudra faire, s'il advenoit que ledit Mutonis s'ingérast de prescher ou lire la parolle de Dieu en ceste ville, sans légitime vocation, ce que moy et plusieurs autres craignons merveilleusement. Et pour ce je vous supply, au nom des frères du consistoire soubz signés, et au mien aussy, que pour pacifier ceste Eglise (qui est comme l'appuy de plusieurs autres, qui sont à l'environ), il vous plaise nous envoyer M. d'Anduze, et en son default, nous restituer nostre ancien frère et compagnon M. de La Source, ou quelque autre que congnoistrez estre propre et suffisant pour ceste ville, où il y a beaucoup de gens doctes et lettrés, et encores plus d'aureilles chatouilleuses, comme savent très-bien Messieurs d'Anduze et Baduel; et de ce faire vous supplions derechef le plus tost qu'il vous sera possible, car nostre Seigneur a tellement bény ceste Eglise par sa bonté qu'il est impossible que je y suffise moy seul. Cependant, je prieray nostre bon Dieu qu'il vous tiene tousjours en sa garde, et vous augmente en les dons de son Saint Esprit, me recommandant très-humblement à voz prières et bonne grace. De Nismes ce 20 de mai 1561.

Vostre humble et obéissant serviteur à jamais,

G. MAUGET.

DAYPRES, surveillant.

GILLES BARON, surveillant.

NICOLAS, surveillant.

MONLERY, surveillant.

ANTOINE SIGELON, surveillant.

ARNAUD ALIZOT, surveillant.

DOMERGUE HONGLE, surveill.

PINALMAZEL, surveillant.

PONGE, diacre.

(Orig. autogr. Bibl. de Genève. Vol. 197a.)

PRIÈRE SUR L'ÉTAT PRÉSANT DES ÉGLISES DE POICTOU

ÉLÉGIE PAR S. POITEVIN DE LA GAILLARDRIE

1669

Le moment était critique pour les protestants du Poitou. Malgré de solennelles déclarations, Louis XIV préludait, par les actes les plus arbitraires, à la révocation de l'Edit qui demeure la gloire de son aïeul. Une déclaration de 1666 supprima plusieurs Eglises, et les temples d'Exoudun, de Couhé, tombèrent sous le marteau démolisseur; une province de près de soixante lieues de large sur plus de vingt-cinq de long, se vit ainsi réduite à quinze paroisses, avec quelques exercices de fiefs, disséminés sur un vaste territoire, et les réclamations des populations demeurèrent sans résultats. Avec une fermeté des plus honorables, les ministres interdits persistèrent dans l'accomplissement de leurs devoirs; ils prêchèrent, à plusieurs reprises, sur leurs temples en ruines, et le synode de Lusignan, confirmé par celui de Pouzauges (1667), encouragea la résistance pour le plus saint des droits. — Le président Barantin fit arrêter trois ministres des plus résolus, Talas, Rocheteau et *Poitevin de la Gaillarderie*, qui attendirent dans les prisons de Fontenay, l'issue d'un procès instruit avec une extrême violence. (Elié Benoit, t. III, partie II, p. 93). Ils ne furent libérés que deux ans après (1669), sur les instances de leurs femmes qui étaient allées se jeter aux pieds du roi à Versailles.

Ce fut pendant sa captivité à Fontenay que Samuel Poitevin de la Gaillarderie, ministre de Nesmy, écrivit l'épître et les vers qui recommandent son nom à l'histoire. Nous devons ces deux morceaux inédits à la fraternelle obligeance d'un descendant des réfugiés, M. H. Suchier, de Leipzig, qui a bien voulu les copier pour nous avec une minutieuse fidélité dans un manuscrit de la bibliothèque de Cassel (*Théol.* in-4^o, 69). Qu'il recoive ici l'expression de notre gratitude.

A Madame de La Largere (1).

Madame,

Vous me demandez peu de chose, et je vous accorde beaucoup.
Les goûts sont aujourd'hui si délicats, et les santimans si raffinés,

(1) Ce nom, ainsi que celui de deux autres dames désignées par leurs initiales dans l'épître ci-dessus, sont autant d'énigmes proposées à la sagacité de l'historien des Eglises du Poitou, M. le pasteur Lièvre.

que rien ne leur plaît que ce qui va bien loin au delà de la médiocrité; et pour contanter tout le monde, il faut bien de l'adresse et du bonheur. Les plus grans maîtres ne se livrent pas témérairement à la censure; et avant que de mettre au jour une Pièce de la nature de celle que je vous anvoye, ils demanderoient quelques mois pour la concevoir, la polir, et la faire enfin parêtrre dans un état qui ne la fit pas siffler. Il faut de plus être nai à la Poésie, si l'on y veut réussir. Le naturel y fait bien plus que l'étude, quoiqu'il se lime, et qu'il trouve sa perfection dans les preceptes de l'art. Enfin, les Muses aiment la solitude et le repos. N'esperez donc pas, Madame, de rancontrer queque agrément dans un ouvrage qui part d'une personne qui n'a pour les vers aucun talant ni naturel, ni acquis; qui n'a doné que deus jours à la composition de cette Elegie; et qui l'a faite ancotre au milieu des distractions, et des troubles du triste état selon le monde, ou vous scavez que je croupis depuis long tamps. Aussi, Madame, n'ignorez-vous pas, si je l'avois faite pour moi seul, ou dans la vuë d'an faire part aux autres: mais scaurois-je rien vous refuser? et ne vous dois-je pas même des remercîmans de n'exiger de moi que cette Elegie, après l'indispançable angagemant où je me trouvois, de vous doner, et à Melles de l'A. et de Ch. tout ce qu'il vous auroit plû de me demander. Au reste, Madame, vous trouverez que le cœur a plus de part à cet ouvrage que le génie, et qu'une douleur sincere s'y mōntre sans ornemans. Une priere demande beaucoup de simplicité, et peu ou point d'artifice. Come Dieu fait des choses un jugemant bien differant de celui qu'an font les homes; la vois du cœur, quoique confuse, touche bien plus agréablement, et avec plus d'efficace l'oreille de la Charité, que l'expression de la langue la plus diserte, et la mieus panduë. Je scais bien que ce n'est pas seulement an leurs habits que la plupart des François veulent que la petite oye l'amporte au-dessus de l'étofe: mais quand j'aurois une aussi grande abondance de ces sortes d'ornemans, que la disette, où j'an suis, est extrême; je vous avouë, Madame, que je ne pourrois jamais gagner sur moi, de les mettre dans une conjoncture aussi lugubre. L'affectation et le fard sont tousjours blâmables, les parures et les ambellissemans innoçans sont de saison aus jours de fête et de resjouissance: mais le deuil se plaît dans la négligence et dans le desordre. Une douleur eloquante est ordinairement legere; puis que le cœur ne scauroit être

serré, que l'esprit et la langue ne s'an santent. Sur tout une persone qui prie avec queque zele, ne se done pas le loisir de choisir ses mots; de mesurer, d'arondir et de cadancer ses périodes; et de rechercher anfin avec une curieuse exactitude les brillans de l'Eloquence, et la pompe de la Poësie. Au fond, quelle que soit cette Elegie, vous scavez, Madame, qu'elle ne sort de mes mains que par le motif d'une pure obeissance, et non pas par un principe de vanité. Je ne doute point que, puisque c'est une priere sur le triste sujet qui me la fait faire, elle ne plaise à une persone qui fait de la priere ses principales délices, et qui est tres-sansiblement affligée de la froissure de Joseph. Dieu daigne vous combler de plus an plus de ses saintes graces sur la terre, dans l'attente de vous voir couronnée au ciel de la corone de la gloire et de la bienheureuse immortalité. Je suis,

Madame,

Vôtre, etc. S. P. D. I. G.

De la prison de Fontenai-le-Conte, le... mai 1669.

PRIÈRE SUR L'ÉTAT PRÉSENT DES ÉGLISES DE POICTOU

ÉLÉGIE

Souverain Roy des roys, à qui tout doit homage :
 Dieu tout juste, tout bon, tout-puissant, èt tout sage,
 Dont la grandeur s'occupe à regir l'univers,
 Laisseras-tu tousjours tes anfans dans les fers ?
 Peus-tu voir sans pitié leur extreme misere ?
 Veus-tu devenir juge, et cesser d'être Pere ?
 Tant de tamples detruits à tout' heure, an tous lieux,
 Ne toucheront-ils point le Monarque des cieus ?
 Tes troupeaus vivront-ils sans cesse an ta disgrace ?
 Et ne verront-ils plus la clarté de ta face ?
 Santiront-ils tousjours leur celeste Berger,
 Les fraper sans relâche, et jamais les vanger ?
 Bien que devant tes yeus je ne sois rien que cendre.
 Soufre que ma douleur ose se faire antandre :
 Et donant à ta grace un favorable cours,
 Tan l'oreille à ma vois, et soufre mes discours.

Permits, Dieu tout-puissant, qu'an ces rudes alarmes,
Le cœur gros de soupirs, et les yeus pleins de larmes,
J'aproche de ton trone, et tâche de sonder,
D'ou tant d'horribles maus nous viénent inonder.
Ces lieus, qu'on respectoit come tes maisons pures,
Ne sont plus aujourduy que de tristes mazures :
Tes troupeaus desolez errent de toutes pars,
Et courent an tous lieus mille et mille hazars :
De tes oracles saints les divines merveilles
Ne viénent plus fraper doucemant leurs oreilles :
Et leurs fiers ennemis de fureur animez
Font que de tous côtez on les voit afamez.
Non, tes pauvres troupaus an cette conjuncture,
Ne trouvent presque plus la céleste pâture :
Ils font presque par tout des efforts superflus,
Courans apres un bien qu'ils ne possédent plus.
Les soupirs et les pleurs sont tout ce qui leur reste :
Ils ne tirent rien plus de ce débris funeste :
Leurs malades mourans tristes et desolez,
Desirent vainement de se voir consolez :
Leurs anfanś nouveau-nais dans ce desastre extrême,
Meurent sans être teins de l'eau du saint batême.
Le vieillard fond an pleurs de voir tous ranversez
Les lieus où tes secrets luy furent annoncez :
Manque d'instruction la volage jeunesse,
Vit desormais sans guide, et marche sans adresse.
Le péché cependant, et le monde, et la chair,
Unissent leur effort pour les voir trebûcher :
Leur feblesse s'y joint, et n'ayant plus pour aide
Du celeste secours l'efficace remede,
On ne les voit que trop broncher an divers lieus ;
On ne les voit que trop pécher contre les cieus ;
On ne les voit que trop attirer sur leurs têtes
Tous les coups redoublez de tes justes tampêtes.
Pousserai-je plus loin mon discours gemissant ?
Ozerai-je parler encore au Tout-Puissant ?
Souffre que ma douleur ose encore s'étandre,
Ancore pour un peu daigne ma vois antandre.

Souverain Roy des roys, Dieu tout sage, et tout dous,
D'où viennent ces prisons, ces liens, ces verrous,
Qui retiennent des tiens une troupe captive,
Dont l'esprit est bien prompt, mais la chair est craintive?
Au lieu que leurs troupeaus tristes et désolés,
S'attandoient par leurs soins de se voir consolez,
Ils se trouvent an eus être accablez de chaines,
Elles les font gemir, et redoublent leurs peines.
Aussi les scavent-ils batus de mille flaus :
Qu'ils sont anvelopez d'un deluge de maus :
Qu'ils y trament les ans, les mois, les jours, les heures,
Sans goûter de relâche; et qu'aus noires demeures,
Où depuis dishuit mois ils sont chargez de fers,
Rien ne peut égaler les maus qu'ils ont souffers.
Les fers, un air infect, toutes sortes d'injures,
Les livrent sans relâche à des peines bien dures.
Et pour coronemant, au milieu de leurs maus,
Ils ignorent la fin de leurs rudes travaux.
D'où naissent ces travaux? d'où viennent ces miseres?
D'où tombent sur eus tous ces chatimans sévères,
Qui frappent rudemant et troupeaus, et pasteurs?
Ha, Seigneur, souvien-toi qu'ils sont tes serviteurs :
Que ceus à qui tu mōntre une sévère face,
Sont pourtant tes anfans adoptez par ta grace :
Que tu les as formez de tes divines mains :
Fait naitre en ton Eglise, et du batême teins :
Que par une faveur souverainemant grande,
Tu les as cy-devant repeus d'une viande,
Et celeste, et d'un suc merveilleusemant dous :
Et que tu dois là-haut leur être tout an tous :
Que pour les élever à ce bonheur suprême
Leur donant ton cher Fils, tu t'es doné toi-même :
Que charitablemant ton secours icy-bas
Les a fait trionfer an divers grans combats.
Quoi ! laisseras-tu donc cette grace imparfaite ?
Verras-tu sans pitié leur antiere défaite ?
Jusques à quand anfin, Seigneur, souffriras-tu,
Dormir à cet égard ta divine vertu ?

O Dieu, nous somes tiens d'une double maniere,
Et come Createur, et come nôtre Pere :
Protege ton ouvrage, et pour nous de ton sein
Sors ta toute-puissante et paternelle main.
Pour nous tu serois prest d'exploiter ce miracle :
Mais nos péchez y sont un invincible obstacle :
Nos crimes ont rompu de ta grace le cours :
Ils nous ont dénuez de ton divin secours :
Ils t'ont fait dépouiller les tandresses de Pere,
Pour nous faire sentir l'ardeur de ta colere.
Après avoir armé ton funeste courroux,
Ils font que l'on an voit continuer les coups.
Obstinez, andurcis, dans nôtre impénitance,
Pourrions-nous nous flater d'éprouver ta clemance ?
Nous osons hautemant nous vanter d'être tiens :
Mais, hélas, nous vivons come de faus chrétiens.
Nous portons, disons-nous, ta marque et ton anségne,
Pendant qu'il n'est aucun qui t'adore et te craigne.
Hélas, loin de combatre avec ardeur sous toi,
Il n'est aucun de nous qui ne fausse sa foi.
Et par une révolte à nulle autre seconde,
Contre Toi, contre Christ, nous tenons pour le monde.
Et si tu veus ici faire nôtre procez,
Comant metre de rang, et nombrer nos excez ?
Du monde, de la chair, du diable la malice,
Nous fait tous succomber sous les efforts du vice.
Nous nous laissons séduire à leur flateuse vois,
Au lieu de nous soumettre à tes divines lois.
Si bien que loin de vivre en combourgeois des anges,
Nous nous précipitons dans des excez étranges.
Voit-on régner ailleurs plus de déréglemans ?
Si peu de tamperance ? et plus d'importemens ?
D'avarice ? d'orgueil ? de luxe ? de blaspheme ?
Et de tous les péchez on doit dire le meme.
Loin de fouler aus piez les vices abatus,
Du trône, et de nos cœurs nous chassons les vertus.
Saintes filles du ciel, qu'êtes-vous devenues ?
A grand'peine de nom nous êtes-vous connues :

Enfin, pour coroner tous nos déréglemans,
Aucun ne veut sortir de ses égaremans.
Je ne demande plus, d'où viennent nos miseres.
Lance, lance, Seigneur, tes jugemens sévères :
Frape, n'épargne plus de si grands criminels :
Vange-t'an à jamais dans les feus éternels :
Que tous soient écrasez des carraus de ta foudre.
Je me reprans, Seigneur, épargne un peu de poudre.
Brise plutôt an eus leur courage indonté,
Ta colère cédant à ta rare bonté.
Il y va de ton nom, il y va de ta gloire,
Que ta clemance icy ramporte la victoire.
Laisse-toi desarmer, apaise ton courroux :
Convertis-nous à toi, retourne-toi vers nous.
Nous somes criminels; mais ta misericorde
Le pardon aus pécheurs avec plaisir accorde.
Ta grace opere donc puissamment dans nos cœurs,
Et de nos ennemis ran-nous plus que vainqueurs.
Le péché meure an nous, et la chair, et le monde :
Meure an nous tout comerce avec l'esprit immonde :
Enfin, par un miracle et surprenant et beau,
Meure an nous le vieil home, et vive le nouveau.
Que lavez dans son sang, vêtus de sa justice,
Nous ne t'éprouvions plus que clemant et propice :
Que tes troupaus épars se trouvent reunis;
Et soient de ton secours incessamment munis.
A nos tandres anfans accorde le bateme :
Console les mourans an leur langueur extrême :
Instrui jeunes et vieus, et que ta sainte voix,
Nous adresse au chemin que prescrivent tes lois.
Fai que languissans tous ta divine parole
Nos cœurs heureusement et soûtiene et console :
Ralumant parini nous tous les sacrez flambaus;
An alumant de plus an tous lieux de nouveaus.
Veille aussi pour tous ceus, pour qui tes anfans craignent :
Garde, garde, Seigneur, que jamais ils s'éteignent :
Soufle sur les desseins de tous leurs ennemis :
Enfin daigne empêcher ce qu'ils s'an sont promis.

De tes captifs aussi viens an briser les chaînes :
 Ouvre-leur les prisons, et finissent leurs peines.
 Fai que par toi remis an pleine liberté,
 Ils annoncent partout ton auguste bonté.
 Il y va de ton nom, il y va de ta gloire,
 Que tes troupeaus icy ramportent la victoire.
 Vueille an ces durs assauts les randre trionfans,
 Qu'il aparesse à tous, qu'ils sont tes chers anfans :
 Qu'an leurs infirmitéz ta vertu s'accomplisse :
 Que par eus ton grand nom an tous lieux retantisse :
 Que randant un dous change à tous leurs ennemis,
 Ils procurent, Seigneur, qu'ils te soient tous soumis.
 Enfin répan par tout sur nôtre chere France
 Les vrays rayons de Christ, et ta sainte alliance :
 Si bien que ne servans icy-bas qu'un seul Roy,
 Nous t'adorions toi seul, et d'une même foi.

BIBLIOGRAPHIE

LE REFUGE A FRANCFORT-SUR-L'ODER

1686-1852

GESCHICHTE DER FRANZOESISCHEN COLONIE IN FRANKFURT AN DER ODER,
 vom Prediger Licentiat TOLLIN (1).

Quand l'électeur Frédéric-Guillaume ouvrit ses Etats aux protestants français que l'intolérance de Louis XIV contraignait à abandonner leurs foyers, Francfort-sur-l'Oder fut la troisième ville du Brandebourg où les réfugiés vinrent s'établir. En 1672 ils avaient commencé à se fixer dans la capitale, en 1685 à Magdebourg et dans la colonie agricole de Battin : l'année suivante un flot assez considérable se dirigea vers les bords de l'Oder où s'élevait une cité de sept mille âmes, bien située, entourée de terres fertiles et recommandée à leur attention par le prince qui cherchait à leur créer une seconde patrie.

Plusieurs raisons encore militaient en faveur de ce choix. Avant tout

(1) Publication de la Société d'Histoire et de Statistique de Francfort. 1868. In-8.

les y attendait, à côté de la majorité luthérienne, une communauté allemande réformée prête à les accueillir en sœur. Ils y trouvaient de plus de précieuses ressources scientifiques et littéraires : l'université, presque internationale par le choix des professeurs et le concours des étudiants, et l'Académie des Chevaliers établie sur le modèle français. Enfin la foire annuelle promettait à leurs artisans un constant débouché pour les industries dont ils apportaient avec eux le secret.

Quelques-uns de leurs compatriotes les avaient déjà précédés. Les Saint-Quentin, Berchamps, Colvil, Bion, Le Clerc, sans former de colonie distincte vu leur petit nombre, s'étaient associés à la communauté réformée allemande et avaient su se concilier l'estime générale; l'un d'eux, Jonathan Le Clerc, avait même occupé, en 1671, une charge de bourgmestre. C'étaient là de sérieux encouragements pour les quarante ou cinquante familles fondatrices de la colonie française de Francfort.

Leurs espérances ne furent point déçues. Le grand électeur offrait aux *bannis pour la foi* une triple exemption qui devait singulièrement faciliter leur établissement. Les artisans n'étaient point soumis au service militaire; ils entraient de droit dans les maîtrises et corporations; pendant les quinze années qui suivaient leur immigration tous les colons ne payaient ni droits ni impôts; pour chaque réfugié ces quinze années étaient comptées du jour de sa fixation dans le pays et la seconde génération bénéficiait de la moitié de cette période. A Francfort, comme partout dans ses Etats, il leur concédait gratuitement les terrains vagues et les maisons abandonnées; il empruntait à gros intérêts l'argent de ceux qui avaient sauvé quelques épaves de leur fortune, et faisait d'autre part des avances pécuniaires aux industriels et manufacturiers. De plus, sentant la nécessité de pourvoir à la nourriture spirituelle du troupeau, il choisissait leur premier pasteur et retenait dans la ville de jeunes théologiens par la fondation de douze bourses et d'une chaire de langue française. Quand des militaires distingués se trouvaient au nombre des colons, il n'hésitait pas à confier à l'un d'eux le commandement de la place et cet exemple fut suivi six fois.

Toutes ces mesures obtinrent le succès qu'elles méritaient. On sait l'influence civilisatrice que les vingt mille réfugiés exercèrent au sein du pays qui les recueillit, les industries qu'ils introduisirent, l'impulsion féconde qu'ils provoquèrent. Sur l'Oder la colonie se développe rapidement et quand, tout espoir de retour étant abandonné, les huguenots ont jeté dans le sol étranger des racines plus profondes, Francfort n'a pas un seul terrain inoccupé et il ne lui manque plus une seule industrie. (Voir les *Enquêtes royales de 1721*.) Mais aussi l'acclimatation commence :

plus ils s'affermissent, plus ils perdent de leur individualité; on peut déjà prévoir le jour où l'agrégation sera complète.

Cette question de l'acclimatation graduelle est une de celles qui préoccupent le plus l'auteur de l'intéressante étude que nous avons sous les yeux. Descendant d'une des vénérables familles huguenotes, M. le pasteur Tollin a voulu reconstituer tout le passé de la colonie. Il prend au début chacune des diverses branches qui y sont représentées (industrie, Eglise, consistoire, écoles, justice); il en suit le développement, l'épanouissement progressif, et arrivé au point culminant il s'efforce de saisir le moment précis où le déclin commence, où la conversion s'opère, où l'individualité décroît, amenant, par une pente inévitable et de plus en plus rapide, la fin de son existence propre et la fusion parfaite avec ce qui l'environne.

Un travail de cette nature ne pouvait être entrepris plus tôt. C'est seulement en 1852 que la colonie, depuis longtemps éteinte de fait, a cessé d'exister nominalement : les cinq cents habitants de Francfort qui en descendent font désormais partie intégrante du reste de la population. Cette monographie a le rare mérite d'être complète et de ne laisser de côté rien qui puisse élucider le sujet. Aussi sera-t-elle consultée avec fruit par tous ceux qui s'occuperont de l'histoire du Refuge et pour lesquels le grand ouvrage d'Erman et Réclam a l'inconvénient de s'arrêter à un moment de transition où le tableau ne saurait encore être envisagé dans son ensemble. M. Tollin a utilisé les sources ecclésiastiques, municipales, judiciaires et corporatives. Les bornes de notre analyse nous obligent à résumer rapidement les faits essentiels qu'il met en lumière, et en suivant ses divisions principales, à omettre de nombreux détails qui sont loin de manquer d'intérêt. Nous adressant surtout à des lecteurs français, nous devons nous attacher de préférence à rappeler les noms connus et les hommes distingués dont la colonie s'est glorifiée à juste titre, et insister moins sur la question, si curieuse et si instructive cependant, de l'acclimatation progressive.

I

Le nombre positif des premiers immigrants n'est pas connu. L'auteur pense qu'il faut considérer comme des pères de famille les quarante ou cinquante Français que le pasteur Bancelin réunit le 13 février 1686 pour délibérer en commun sur l'organisation de la colonie naissante (1). Plu-

(1) La supposition paraît d'autant plus fondée que la liste officielle des réfugiés pour l'année 1698 nous donne à Francfort 48 familles, formant un total de 165 personnes. — Voir les manuscrits Dieterici, Bibliothèque du Protestantisme français.

sieurs régions de la France y étaient représentées, la Lorraine à elle seule pour un quart; puis venaient selon l'importance numérique la Normandie, les Pays-Bas, le Languedoc, le Dauphiné, la Picardie, l'Orléanais, la Champagne. Un seul réfugié était Parisien, le sieur Saint-Romain, maître de danse (1). A cette immigration directe s'adjoignit bientôt celle qu'on pourrait nommer du second degré : des réfugiés établis depuis quelques années dans le Palatinat, sur les bords du Rhin ou en Suisse, transférèrent leur résidence à Francfort-sur-l'Oder. A partir de 1702, les Cévennes seules fournirent de nouveaux contingents directs. En 1735 la colonie s'élève à quatre cents âmes mais ne reçoit plus d'adjonctions venues de la mère patrie; les derniers liens sont donc rompus un demi-siècle après la révocation de l'Edit de Nantes. De 1725 à 1735 presque tous les parents qui font baptiser leurs enfants sont eux-mêmes nés à Francfort et ce n'est plus que sur les registres mortuaires qu'on lit la désignation « natif de France. »

Si l'on examine maintenant la composition intrinsèque de la colonie, on y reconnaît les éléments les plus divers que réunit la communauté de souffrances endurées pour une même foi; toutes les classes de la société y sont représentées. Les nobles formaient jusqu'en 1750 un septième du nombre total. L'Edit de Potsdam leur attribuait « mêmes honneurs, dignités et avantages qu'à ceux du pays (2). » Beaucoup d'entre eux cependant avaient déposé leur noblesse sur le seuil de la nouvelle patrie, les uns pour ne jamais la reprendre, d'autres pour n'en invoquer le bénéfice que sous les drapeaux. Dans leurs rangs on compte des pasteurs (de Coullez, de Papin, de Conventant); des juges (de Cardel, du Port); des négociants (de Mauciere, de Chamaret, de La Nave, de Colomb, de La Barthe, Lasalle de Saint-Robert); des industriels (de Belle-Ile, de Beaulieu, d'Ozenne, de la Grave); des professeurs, des employés, des diplomates, les conseillers d'ambassade, Benoist Le Goulon, seigneur de Regnier et Daniel du Thau, seigneur de Beniven en Dauphiné. Deux veuves de haute naissance terminèrent leur vie dans cette cité. L'une, Suzanne Duquesne de Danneval, d'abord dame du palais de l'électrice, puis épouse d'un diplomate distingué, le baron Dobrezenski; l'autre, Marguerite de Roussay, de Blain, en Bretagne, qui, après la mort de son époux, Louis du Maz de Montmartin, quitta la France avec ses fils et réclama l'appui de la cour de Berlin. Elle y occupa pendant plusieurs années la charge de dame du palais, puis se retira sur les

(1) Voir, à la fin de l'article, la liste de 1698.

(2) Voir la cause célèbre du baron de Wuknitz en 1760, pour l'attribution à son aïeule, Française de la colonie, d'un des quartiers de noblesse exigés pour l'obtention de l'ordre de Saint-Jean.

bords de l'Oder avec son fils aîné, Esaie, et assista de loin à la fortune brillante de ses enfants et petits-enfants. Rappelons encore le séjour que fit à Francfort l'étrange et aventureux roi de Madagascar, Philippe, marquis de Langalerie. (Haag. *Fr. pr.*)

Un grand nombre de gentilshommes réfugiés entrèrent dans les armées de l'électeur. Parmi eux, MM. de Lameintaye, de Rège et Cayart de La Capelle, ne séjournèrent que peu de temps dans la colonie, mais six autres officiers distingués devinrent successivement commandants de la place. Le premier d'entre eux, le vénérable Jean Rimbert d'Estreffe, avait été maréchal de camp des armées du roi; plutôt que de renier sa foi il se décida, dans un âge avancé, à prendre le chemin de l'exil avec sa compagne, Suzanne Le Chenevix de Biville. C'était la digne fille de ce conseiller de parlement dont un clergé fanatique, après de vaines tentatives de conversion, fit traîner le cadavre sur la claie d'où l'arrachèrent les protestants de Metz. (Voir Haag.) Les autres commandants appartenant au Refuge sont : César le duc de Justet, second époux de Louise d'Angleure (1); Paul-Henri Tilio de Camas, qui, après avoir perdu un bras sur le champ de bataille, fut deux fois envoyé en mission à Paris par le grand Frédéric; de Forcade et de Saint-Julien Baudan, qui surent concilier les devoirs d'officiers supérieurs avec ceux de membres du consistoire; Louis de Biville, descendant d'une famille connue dans les annales militaires.

Si les postes les plus honorables ne furent pas refusés aux réfugiés dans leur nouvelle résidence, c'est par l'industrie cependant que leur influence devint surtout prépondérante. L'histoire de cette industrie se divise en trois périodes. Au début, de 1686 à 1700, les maîtres cardeurs et perruquiers dominant; de 1700 à 1770 ce sont les planteurs de tabac; la soie l'emporte alors, mais l'industrie succombe de plus en plus sous la tutelle croissante de l'administration.

Parmi les premiers immigrants figurent des teinturiers, drapiers, chapeliers, apothicaires, cordonniers, faiseurs de bas, tapissiers, cardeurs, fabricants de perruques, mais ces deux dernières professions primèrent aussitôt les autres. Le plus célèbre cardeur est Nicolas Le François, d'Abbeville; ses produits, draps façonnés, tapisseries, bas de soie et de laine, se répandirent dans tout le Brandebourg. Son compatriote, le teinturier Luc Cossart, le secondait puissamment dans la confection du genre gobelin. Les cotonnades et les toiles peintes occupaient aussi de nombreux ouvriers et Isaac Lafosse, de Metz, en trouva grand débit; mais, en 1721, l'antipathie singulière que le monarque régnant éprou-

(1) Le premier mari de L. d'Angleure, le colonel de Dechen, également commandant de la place, s'était rallié à la colonie.

vait pour cette branche, contraignit les imprimeurs de toiles peintes à devenir maîtres tapissiers.

Les perruques avaient en Allemagne tout l'attrait de la nouveauté. Les Rey, Audon, Villaume, Dugard, réalisèrent des bénéfices considérables en introduisant ces gigantesques échafaudages dont tout le monde désirait se parer et en expédiant en France des cargaisons de blondes chevelures du Nord. L'édit somptuaire en vigueur de 1698 à 1717 porta à cette industrie un coup fatal dont elle ne se releva jamais. A la tête des maîtres perruquiers se place Hennequin, de Metz, dont la famille jouit à Francfort d'une grande considération. Hennequin fut le premier membre du consistoire et c'est sur son fils que se portèrent d'abord les suffrages quand on admit dans les conseils de la ville des *camériers* français.

Quoique les réfugiés eussent le droit d'entrer dans les corps de métiers allemands, la résistance qu'ils rencontraient quelquefois les engagea à fonder trois maîtrises françaises auxquelles le prince s'empressa d'accorder parité de droits avec les nationales. Les marchands perruquiers en formaient une; les fabricants de chandelles une autre qui a conservé ses privilèges jusqu'en 1786; les planteurs de tabac la troisième. La culture du tabac était demeurée inconnue à Francfort jusqu'aux dernières années du XVII^e siècle. A peine introduite par des réfugiés précédemment installés à Manheim, elle prit une rapide extension, envahit les vergers et les vignobles et fut bientôt le fondement principal de la prospérité de la colonie. En effet, indépendamment des *fileurs* en titre, presque tous les colons s'adonnaient plus ou moins à cette culture : ancien, instituteur, écrivain, juge, bourgeois, chacun avait son petit commerce de tabac. Le bien-être général s'en accrût sensiblement : le jardin qui d'abord n'était que loué fut acheté avec le produit de la récolte; puis le réfugié put acquérir la maison attenante et la plupart d'entre eux devinrent propriétaires. C'est l'époque florissante de la colonie. En 1766 le gouvernement en prenant le monopole de la régie des tabacs, amena la ruine des planteurs et occasionna pour tous une grande perturbation.

Restait encore la culture de la soie, mais les résultats n'en furent jamais aussi brillants. En 1719 le roi Frédéric-Guillaume I^{er} avait ordonné de planter de mûriers tous les cimetières de ses Etats, et cette industrie prit un certain développement à Francfort. En 1730 c'est Remi Gervais, de Saint-Laurens, dans les Cévennes, « qui dirige tout ce qui concerne la culture de la soie; » pourtant on ne s'en occupa sérieusement qu'après l'imposition du tabac. Jusqu'à la fin de l'existence distincte de la colonie cette branche y a subsisté et, en 1765, une fabrique

royale de soieries (pour les taffetas dits d'Angleterre, de Florence et autres tant unis que rayés), fut fondée sous la direction des Français Buy, Moreau et Chamony. Mais les lisières administratives entravaient l'élan individuel; cette troisième époque n'eut pas pour les réfugiés l'influence salutaire du travail libre des premiers temps. Aussi l'auteur assure-t-il que la culture du tabac a enrichi la communauté et en a élevé le niveau moral, tandis que celle de la soie l'a abaissé sous les deux points de vue.

De ce moment date aussi le dépérissement du commerce. Au début il avait été étroitement lié à l'industrie. Les fabricants ouvraient boutique et prenaient le nom de manufacturiers. Le plus considéré parmi ces commerçants est César de Godefroi, fils du dernier maire huguenot de La Rochelle; viennent ensuite Denys France, négociant en vins; Touzet, marchand orfèvre, en rapports fréquents avec Surinam; Samuel de Mauclerc qui, sous le nom de Muncclery, fut connu comme marchand de cuirs, expéditeur et banquier, et la nombreuse famille des Du Port. En 1770 les entraves apportées au commerce firent entrer plusieurs réfugiés dans la régie des impôts.

Si l'on recherche quelles sont les professions par lesquelles l'acclimatation des réfugiés s'est opérée le plus rapidement, on trouve en première ligne la tenue d'établissements publics. En 1701, le tanneur Vuillaume, de Metz, tient une cuisine française fort bien achalandée; quelques années plus tard, Pierre Robert installe le premier café. Le succès de cette entreprise fut complet; les personnages les plus distingués de la ville venaient fumer et boire du thé et du café dans cet établissement que la municipalité protégea contre une concurrence acharnée; ces réunions quotidiennes hâtaient la parfaite fusion. Du reste les années amenaient avec elles leurs inévitables changements. En 1712 il avait encore fallu un ordre de cabinet pour introduire Daniel Richard dans la corporation des boulangers; à partir de 1735 les réfugiés étaient admis sans aucune difficulté dans les maîtrises allemandes et ouvraient les leurs aux Allemands. Pour entrer dans une maîtrise il fallait posséder une maison et prêter le serment civique, mais alors déjà sur soixante familles vingt-six sont propriétaires; vingt ans plus tard ce nombre s'est élevé à soixante-quatorze (1).

La possession territoriale donne une base plus solide à l'établissement; on s'attache au sol qu'on a soi-même cultivé, à la maison qu'on a ac-

(1) « Déclaration des colonistes de la colonie française de Frankfort-sur-l'Odre qui sont possessionnés concernant la taxe de leurs maisons, par rapport à la caisse à feu fait en 1734. » — Livre de fonds et d'hypothèques pour la colonie, en 1756.

quise du prix de ses labeurs. Le serment pouvait être prêté devant la chambre de justice française ou devant la municipalité locale. Pendant dix-sept ans les huguenots aimaient mieux se distinguer des *Bourgeois de la ville* et demeurer *Bourgeois de la colonie*. Mais une fois les années d'exemption passées, beaucoup d'entre eux prêtèrent serment à l'hôtel de ville. A partir de ce moment il devint évident que reconnaissant la juridiction municipale ils auraient bientôt droit à y être représentés.

En 1706, malgré la double résistance apportée par l'esprit exclusif de quelques nationaux et par l'intolérance des luthériens, on élut six magistrats supplémentaires; quatre, dont le marchand perruquier Pierre Hennequin et le négociant Bagemin, représentaient plus directement la colonie. L'année suivante, Jacques Péricard sollicite du roi la place de cinquième bourgmestre. Il était fils du pasteur Salomon Péricard, de Sedan, d'abord réfugié à Manheim et, quand les ravages de la guerre vinrent l'y poursuivre, fondateur et organisateur de la colonie modèle de Magdebourg. Né en France, en 1671, Jacques avait accompagné son père dans ses deux exils successifs; après avoir étudié la philosophie à Berlin, la jurisprudence à Francfort, il fut envoyé par le prince en Hollande et en Angleterre; c'est lui qui, en 1704, pressa les Etats généraux de continuer la guerre contre Louis XIV et réussit dans ses instances. Mais toute son ambition se concentrait sur les charges municipales. Pendant deux années il entre en lutte ouverte avec les quatre bourgmestres qui n'admettent pas le renouvellement en sa faveur de cette cinquième place et supplient le monarque de ne point accéder à ses requêtes réitérées. Lorsqu'il obtient enfin ce poste tant désiré, il prend bientôt la haute main et provoqué d'importantes réformes: les élections sont attribuées aux citoyens mêmes, les catholiques sont admis au droit de bourgeoisie; il fait restreindre les prétentions des corps de métiers, respecter les privilèges de la ville vis-à-vis des autorités gouvernementales, organiser sur une large échelle la charité publique « sans distinction de nation et de religion. » Péricard a exercé une grande et salutaire influence, mais il est un de ceux qui ont le plus hâté la fusion. Il a placé le sentiment général de la ville avant le particularisme de la colonie, s'est associé à la communauté allemande réformée à laquelle appartenait sa femme et a mis le plus grand soin dans ses nombreux legs à ne pas établir de distinction de culte ou de provenance. Il devance ainsi le mouvement de ses compatriotes du Refuge, mais après lui ce mouvement s'accroîtra de plus en plus, comme nous aurons l'occasion de le constater mieux encore en étudiant dans un second article l'organisation de l'Eglise, du consistoire, de l'école et de la justice française.

F. SCHICKLER.

APPENDICE

Répartition par provenance des réfugiés à Francfort-sur-l'Oder, d'après le *Rolle* du 31 décembre 1698 :

Inconnue,	2	Dauphiné,	14
Manheim,	21	Picardie,	8
Suisse,	4	Normandie,	27
Kayserslautern,	1	Guienne,	2
Ile-de-France,	1	Languedoc,	19
Champagne,	1	Metz,	29
Sedan,	5	Pays-Bas,	17
Orléanais,	8	Franche-Comté,	2
Bourgogne,	1		

Répartition par professions des familles réfugiées à Francfort-sur-l'Oder, d'après le *Rolle* du 31 décembre 1698 :

Pasteurs,	3	Teinturier,	1
Maitres,	3	Drapier,	1
Juge,	1	Faiseur de bas,	1
Chirurgien,	1	Perruquiers,	2
Etudiants,	4	Cardeur de laine,	1
Greffier,	1	Imprimeur en toiles,	1
Militaire,	1	Cordonniers,	2
Veuves et filles non mariées,	4	Planteurs de tabac,	9
Marchands,	4	Boutonniers,	2
Apothicaire,	1	Tapissiers,	2
Maitre d'armes,	1	Inconnus,	2

(*Manuscripts Dieterici*. — Biblioth. du Protestantisme franç.)

MÉLANGES

NOTES SUR HENRI BERTRAND, RÉFUGIÉ EN SUISSE

SA FAMILLE ET LES PAPIERS QU'IL A LAISSÉS

Au nombre des réfugiés établis dans le pays de Vaud, à l'époque de la révocation, il en est un qui, par l'intérêt actif qu'il sut porter à ses compagnons d'infortune, est digne que son nom ne demeure pas dans l'oubli. Nous voulons parler du médecin Henri Bertrand, que les deux villes d'Orbe et d'Yverdon accueillirent au nombre de leurs combourgeois, et dont plusieurs des descendants firent honneur à leur patrie adoptive.

Parti de Nyons, en Dauphiné, à la suite des tentatives de conversions forcées dont les dragons de Louis XIV se montraient les trop dociles instruments, il s'était rendu d'abord à Genève avec ce qu'il avait pu réaliser et emporter de ses biens, et sept enfants en bas âge. Mais bientôt poussé par le flot sans cesse renouvelé de l'émigration qui encombra la ville hospitalière, il dut porter plus loin ses pas, et s'établit sur les terres bernoises, dans la ville d'Yverdon. Les *Annales* de cette cité nous le montrent comme admis à l'habitation le 2 avril 1688, et il y est désigné par la profession de pharmacien-confiseur, qu'il joignait, selon un usage assez fréquent, à celle de médecin. Onze ans plus tard, le 27 septembre 1699, il est encore question de lui dans les mêmes *Annales*, de la manière suivante : « A la requête du sieur Henri Bertrand, réfugié de France, apothicaire de sa vocation, on lui accorde un témoignage de sa bonne conduite et de celle de sa famille. » Le but de cette attestation donnée par les autorités du lieu de son domicile, était l'obtention de la bourgeoisie d'Orbe, qui lui fut concédée le 30 octobre de la même année. A cette occasion, sa qualité d'habitant à Yverdon fut expressément confirmée. Le 3 mars 1710, nous trouvons encore dans les registres de la ville et principauté de Neuchâtel, avec laquelle ses fonctions de médecin et ses intérêts commerciaux le mettaient en rapports fréquents, « Henri Bertrand, de Nyons en Dauphiné, apothicaire droguiste, » comme admis à la naturalisation

neuchâteloise, faveur qu'on accordait à cette époque à un grand nombre de réfugiés. Au mois de janvier de l'année suivante enfin, le citoyen d'Orbe devint aussi bourgeois de la ville d'Yverdon. Il mourut dans cette dernière cité en 1729.

La famille *Bertrand*, originaire de Toulouse, avait occupé dans cette ville les plus hautes charges ; elle avait fourni à la magistrature des capitouls, des conseillers, des présidents au parlement, à l'Eglise des évêques et un cardinal ; elle avait compté même dans son sein un chancelier de France. Nicolas Bertrand, auquel on doit le livre *De gestis Tolosanorum*, était de cette maison, ainsi que Jean Bertrand l'auteur des *Vies des jurisconsultes* (1). Créé par Charles IX président du parlement de Toulouse, ce dernier mourut en 1594, au milieu des guerres civiles, toujours fidèle à son roi. *Etienne*, l'aîné de ses six enfants, fut tué à l'âge de vingt-trois ans, en 1589, dans une sédition, laissant un fils qu'il avait eu de Françoise de Vabres de Châteauneuf. Il avait embrassé, comme sa femme, la religion réformée, et fut la tige de la branche protestante de la famille. La jeune veuve, justement alarmée des troubles que le fanatisme entretenait à Toulouse, se retira avec son fils en Dauphiné, où elle avait des biens en propre, et c'est de cet enfant que sont issus les Bertrand de Dauphiné, comme les Bertrand de Languedoc se sont perpétués dans la branche des Bertrand de Molleville, à laquelle appartenait le ministre de Louis XVI, l'auteur de l'*Histoire de la Révolution de France*, et des *Mémoires secrets* sur la dernière année du règne de l'infortuné monarque.

Notre médecin se rattachait à la branche protestante. Pour en finir avec les questions de généalogie, nous dirons encore que le seul fils de Henri Bertrand qui fit souche, nommé *Elie*, l'un de ces sept enfants qu'il avait amenés avec lui dans son émigration, mourut président du consistoire à Orbe en 1757, laissant trois fils, *Henri*, *Jean* et *Elie*. Les deux derniers, l'un et l'autre ministres du saint Evangile, sont avantageusement connus dans le monde littéraire et scientifique. *JEAN*, après avoir publié en Hollande une feuille périodique hebdomadaire, intitulée *Le Philantrope*, et avoir donné plusieurs traductions d'ouvrages anglais, entre autres des *Sermons de Tillotson*, revint en Suisse, où il fut successivement pasteur des Eglises de Grandson et d'Orbe. Il publia plusieurs ouvrages d'agronomie, et fut membre de la *Société économique de Berne*, qui avait

(1) *De Vitis jurisperitorum*, imprimé d'abord à Toulouse, avec une *Vie* de l'auteur, composée par son fils, Bertrand de Catourze, et réimprimé à Leyde en 1675.

couronné divers mémoires dont il était l'auteur. Né à Orbe en 1708, il mourut en 1777, pasteur dans sa ville natale.

ELIE, son cadet, consacré au saint ministère en 1740, exerça d'abord les fonctions pastorales dans la petite Eglise de Ballaigues ; puis fut appelé comme pasteur français à Berne en 1744. Là il joignit à la prédication et à l'exercice du ministère, de nombreux travaux sur les sciences naturelles, qui le firent agréer à un grand nombre de sociétés savantes. Il s'occupa très-activement de la *Société économique de Berne*, fondée en 1739, et dont il fut l'un des premiers membres ; ce fut lui qui fut spécialement chargé de la correspondance française. En 1763 il quitta Berne pour accompagner en Pologne les jeunes comtes de Mniszeck, passa quelques temps à la cour de Stanislas qui lui avait envoyé précédemment déjà un diplôme de conseiller intime, et voyagea en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, avec les jeunes gens qui lui étaient confiés. En 1768, malgré toutes les offres brillantes qui lui étaient faites, Bertrand prit la résolution de rentrer dans sa patrie. Revêtu de titres de noblesse que le monarque polonais le contraignit à accepter, le digne savant vint fixer sa demeure à Yverdon, où il continua jusqu'à la fin de sa vie à s'occuper de l'étude des sciences. Ses publications furent très-nombreuses et très-variées. Nous nous bornerons à citer son *Dictionnaire universel des fossiles*, publié à La Haye en 1763, ouvrage remarquable comme premier essai de rassembler ce que l'on connaissait à cette époque en fait de minéralogie. Il mourut en 1797, dans sa 85^e année, Il était né en 1713.

HENRI, le frère aîné de ces deux savants, qui mourut jeune, conseiller à Orbe, ne nous est connu que comme ayant été le père de JEAN-ELIE BERTRAND, lequel, après avoir été élevé par son oncle le pasteur de Berne, devint d'abord recteur du collège de Neuchâtel, puis obtint ensuite le titre de professeur en belles-lettres et la bourgeoisie de la ville. Marchant sur les traces de ses oncles, Jean-Elie Bertrand publia aussi des sermons et divers ouvrages scientifiques. Son ardeur pour l'étude abrégea son existence ; il mourut en 1778 à la fleur de son âge, vivement regretté de tous ceux qui le connaissaient.

Ces renseignements tirés de pièces authentiques et d'une notice manuscrite, propriété de M. le professeur Vulliemin, peuvent servir à compléter avec quelques rectifications l'article consacré par MM. Haag, à la famille Bertrand, dans le tome II de la *France protestante*.

Revenons maintenant à celui qui fut, dans sa nouvelle patrie, la

souche de cette honorable famille. On a conservé après lui à Yverdon un certain nombre de documents que cet ami dévoué de la cause du Refuge s'était plu à recueillir, et qui témoignent non-seulement de l'intérêt qu'il portait lui-même à cette noble cause, mais du zèle d'un grand nombre de ses compagnons d'infortune, et de l'appui bienveillant que les réfugiés trouvaient auprès de l'autorité du pays.

Parmi ces pièces il en est qu'on peut être surpris de rencontrer dans cette collection. Tels sont les rôles des réfugiés, dressés de 1694 à 1698 par ordre du gouvernement, soit par les membres des directions françaises, soit par les autorités locales dans tous les lieux du pays de Vaud qui leur servaient d'asile. Ces rôles ou ces « états de dénombrement » ne sont point des copies, mais ce sont les originaux mêmes tels qu'a dû les recevoir de chaque localité, la Chambre des réfugiés de Berne qui les avait fait établir en vue du *triage* devenu indispensable entre ceux de ces infortunés émigrés qui pouvaient demeurer dans le pays, et ceux qu'on était contraint d'envoyer plus loin chercher un autre lieu de refuge. Plusieurs portent la date du jour où ils ont été expédiés, ainsi qu'un numéro d'ordre indiquant qu'ils ont appartenu à une collection de documents beaucoup plus considérable. On trouve au bas d'un certain nombre d'entre eux les signatures autographes de ceux qui les ont rédigés. Un tableau des réfugiés assistés à Lausanne en 1694 présente par exemple les signatures de MM. Guirard, modérateur (soit président de la Direction française); Rangeard, ministre; Piffard, pasteur; de Paradès, pasteur; Perreault, pasteur; Caille, ancien; Lhuilier, Babault, Pasquet et Sudre, ancien et secrétaire. Les rôles de Vevey, en 1696, écrits pour chaque quartier par autant de membres de la Direction, portent la signature du secrétaire Sylvestre. Ceux du gouvernement d'Aigle, en 1698, sont signés par MM. Bourdin, ministre réfugié; Balcet, médecin, et Grevoulet, secrétaire, etc. Dans la liste des réfugiés d'Orbe, M. Henry Bertrand, médecin et apothicaire, est indiqué comme demeurant à Yverdon et comme directeur de la Bourse.

A ces listes partielles qui sont au nombre de 27, se trouve joint un grand cahier in-folio de 38 pages, contenant un dénombrement général des réfugiés dans le canton de Berne, d'après les rôles dressés dans tous les bailliages au mois d'octobre 1693. Ce dénombrement, de la main de M. Bertrand, présente un total de 6,050 personnes, plus neuf familles dont le détail n'était pas indiqué. Une note ajoutée plus tard au verso de la dernière feuille, donne quel-

ques chiffres du recensement fait en 1698, chiffres dont il résulte que dans la ville de Berne et dans les seuls quatre bailliages de Morges, Yverdon, Lausanne et Vevey, le nombre des réfugiés s'était élevé à 8,454. Était-ce peut-être dans le but de faire pour cette dernière époque un tableau général analogue à celui de 1693, que M. Bertrand avait demandé communication de toutes ces pièces officielles? La chose paraît assez vraisemblable, toutefois rien ne demeure de ce travail.

Entre les autres documents que nous avons sous les yeux, il est certaines pièces offrant un intérêt historique, comme celles qui se rapportent à « l'établissement proposé aux réfugiés par le prince de Bareith, » ou aux « privilèges qui leur étaient offerts à Erlangen, » ou les « lettres de recommandation des louables cantons évangéliques de la Suisse au roi d'Angleterre, aux Etats de Hollande, à l'électeur de Brandebourg et au landgrave de Hesse-Cassel, » ou les « raisons du désaveu donné en 1698 aux protestants de France qui ont un commerce étroit avec les oppresseurs des Eglises réformées, » ou encore certaines décisions du gouvernement de Berne. Mais le manuscrit le plus curieux est un cahier de 23 pages d'une écriture très-serrée, intitulé : « Liste générale des confesseurs de la vérité qui sont sur les galères de France, ou qui, ayant été tirés des galères, ont été renfermés dans les citadelles de Marseille par la malice des persécuteurs, avec quelques circonstances de leur prise et condamnation. » Il renferme 263 notices, la plupart très-courtes, sur un nombre pareil d'infortunés protestants détenus pour cause de religion, ou déjà morts en confessant leur foi. Commencé en 1696, ce recueil pieux fut achevé au bout de quatre ans, comme l'indique cette note terminale : *Absolutum opus 1700. H. B.* Par quels moyens l'auteur de ce martyrologe est-il parvenu à se procurer les documents qu'il a réunis? C'est vraisemblablement par les mêmes voies qui permettaient dix ans auparavant à Jurieu, de consigner dans ses *Lettres pastorales* des faits analogues. Le vif intérêt que portaient à leurs infortunés coreligionnaires, victimes de la persécution, ceux qui avaient providentiellement échappé, les rendait singulièrement habiles à recueillir de leurs nouvelles. Une entente secrète, des communications mystérieuses faisaient parvenir au loin les détails dont chacun était avide, et qu'une sympathie bien naturelle faisait recevoir parmi les réfugiés. On en peut trouver la preuve outre le grand nombre de faits déjà publiés par les historiens, dans cette multitude de renseignements recueillis par Antoine Court, et conservés dans ses papiers. Plusieurs indications sur les galériens

que nous avons eues sous les yeux en consultant cette précieuse collection, confirment la vérité du tableau qui ressort des petites notices de Bertrand, et la parfaite authenticité des faits qu'elles rapportent.

Le *Bulletin* de 1855 a déjà offert en deux pages six échantillons extraits de notre manuscrit, par M. le pasteur Crottet (1). Ils peuvent donner une idée de ce qu'est cette sorte de catalogue raisonné des malheureuses victimes de l'intolérance dont le pieux et charitable docteur Bertrand suivait le sort avec tant de sympathie dans les citadelles de Marseille, sur les nombreuses galères de la Méditerranée, ainsi que sur les galères du Ponant, échelonnées dans les ports de Bordeaux, de Brest et de Saint-Malo. Ces notices sont, on le comprend, assez peu variées; c'était en général toujours à peu près la même histoire. Arrestation pour avoir assisté aux assemblées, ou pour avoir voulu sortir du royaume, ou pour avoir donné secours et aide aux fugitifs; puis condamnation prononcée par les parlements ou par les intendants des provinces, et souffrances cruelles sur les bancs des galères ou dans les cachots. On est heureux de lire à la fin de la grande généralité de ces articles le témoignage rendu à la persévérance et à la fermeté de foi de ces nobles confesseurs de la vérité selon l'Evangile, témoignage dû sans doute à la plume de MM. Elie Maurin et Baptiste Bancillon, chargés par les galériens eux-mêmes de la rédaction de pareilles notices sur leurs compagnons de captivité. C'est ce qu'on est en droit de conclure des renseignements fournis par les règlements que les forçats ont rédigés sur les galères tant pour leurs propres intérêts que pour l'avancement du règne de Dieu parmi eux, et que le *Bulletin* a publiés dans les deux premiers numéros de l'an dernier. C'est avec un vif intérêt que nous trouvons dans notre manuscrit les articles relatifs aux treize honorables signataires de ces remarquables règlements, ainsi qu'aux autres confesseurs qui y sont nommés. Il est impossible de ne pas s'attacher à ces hommes si dignes et si vénérables dans leurs souffrances, de ne pas désirer de les mieux connaître, et pour cela de rassembler avec un soin respectueux tout ce qui peut les concerner. C'est ce que faisait déjà le médecin Bertrand, et à ce titre il mérite assurément que son nom soit conservé dans un recueil essentiellement destiné à poursuivre l'œuvre qu'il avait entreprise.

JULES CHAVANNES.

(1) III^e année, pages 293 à 295.

SÉANCES DU COMITÉ

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1869.

Présidence de M. *Schickler*. — Lecture et adoption du procès-verbal, après une rectification de M. *Bordier*. Le secrétaire paye un juste tribut de regrets à la mémoire de M. le pasteur Archinard, de Genève, un des plus anciens collaborateurs de la Société.

Bulletin. Plusieurs articles sont annoncées : *Emile Perrot*, par M. Dardier; les *Souvenirs protestants du château de Saint-Privat*, par M. Viguié; une *Etude sur les martyrs de la Réforme en Italie*, ne serait pas sans à-propos au moment de la réunion du Concile.

Supplément de la France protestante. M. *Bordier* est heureux de pouvoir consulter la table générale de l'ancien *Bulletin*. Il regrette qu'un travail analogue n'existe pas pour le nouveau, car il y a là bien des noms, des indications qu'une table analytique peut seule mettre en lumière.

M. *Franklin* serait d'avis de faire pour chaque année deux tables, la table ordinaire placée en tête du volume et une table analytique.

M. le comte *Delaborde* objecte l'état de nos finances; il préférerait attendre la fin d'une période décennale.

MM. *Coquerel* et *Schickler* apprécient fort le secours d'une table fournissant des renseignements actuels, précis; puisque tôt ou tard on devra en faire une, pourquoi ne pas commencer aujourd'hui? M. *Bordier* est autorisé à chercher une personne capable pour ce travail.

Fête de la Réformation. Le secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Th. Monod, proposant de réunir toutes les Eglises protestantes de Paris dans un même service du soir pour la commémoration de la Réforme. Le Comité apprécie ce qu'il y a de pieux, d'élevé, dans cette pensée qui pourra être rappelée dans le rapport du président.

Bibliothèque. M. *Frossard* offre le calque de dessins à la plume tracés par les greffiers des cours criminelles de Lille, Douai, Orchies; M. *Coquerel*, une des trois copies existantes du procès de Calas, don de M. Courtois de Vissauges; M. le doyen *Bruck*, des thèses; M. Alfred *Monod*, la *Bible* de Perrin; M. *Schickler*, un très-bel exemplaire de

l'*Histoire universelle de d'Aubigné*, qui comble une regrettable lacune.

M. *Coquerel* émet le vœu de la rédaction d'un catalogue spécial pour les portraits et gravures qui seront ainsi plus facilement consultés.

M. le président annonce que le catalogue méthodique des livres est fort avancé, grâce au zèle de M. W. *Martin*. Il ne comptera pas moins de deux cents et quelques titres.

Correspondance. Le secrétaire donne communication de diverses lettres de MM. P. Marchegay, E. Jourdan, Suchier, accompagnant l'envoi de documents précieux. On doit au dernier une fort belle prière sur l'état présent des Eglises du Poitou, (1669), tirée de la Bibliothèque de Cassel. C'est l'œuvre du ministre Poitevin de la Gaillarderie, qui n'est pas même nommé dans la *France protestante*.

NÉCROLOGIE

M. ANDRÉ SAYOUS

Presque au même moment où Genève rendait les derniers honneurs à un de ses meilleurs citoyens, M. Joseph Hornung, le peintre populaire des *Adieux de Calvin*, nous avions à regretter une perte doublement sensible pour les lettres françaises et protestantes. Nous apprenions la mort de M. André Sayous, sous-directeur des cultes non catholiques, enlevé le 22 février, à l'âge de soixante-deux ans, par un mal qui, la veille encore, semblait sans gravité. Issu d'une famille de Salies, en Béarn, retirée à Genève vers le milieu du siècle dernier, l'enseignement fut sa première vocation. Principal du collège en 1843, il occupa bientôt la chaire de littérature dans l'académie illustrée par Saussure et Candolle. A cette époque de sa vie se rattachent ses belles études sur *les Ecrivains français de la Réformation*, louées par M. Vinet, et plus tard couronnées par l'Académie. La même distinction fut accordée à l'*Histoire de la littérature française à l'étranger*, pendant les dix-septième et dix-huitième siècles. On y remarque un goût sûr, un jugement ferme, des appréciations aussi délicates qu'élevées. La publication des *Mémoires de Mallet Du Pan*, avait montré sous un autre aspect le talent de M. Sayous, qui sut demeurer fidèle aux lettres dans les graves devoirs de l'administration. Il laisse un héritage de savoir et de vertu qui sera dignement porté par son fils.

J. B.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

LA RÉFORME A VENISE

LES MARTYRS

C'est un des glorieux caractères de la révolution religieuse du XVI^e siècle d'avoir éclaté presque simultanément dans les divers Etats de l'Europe, comme une réponse aux impérissables besoins de la conscience qui semble parfois sommeiller sous le joug, mais qui tôt ou tard réclame ses droits et reprend son empire. D'abord s'élève la voix des grands précurseurs, Wicleff, Jean Huss, Jérôme Savonarole. Bientôt retentit la véhémence protestation de Luther, à laquelle correspond celle de Zwingli, et la belle âme de Lefèvre d'Etaples est comme le creuset où s'élabore en France l'harmonieuse fusion des choses anciennes et des choses nouvelles. De l'Elbe à la Seine, des monts scandinaves à ceux de l'Helvétie, un souffle fécond a passé sur les esprits. Sur les deux versants des Alpes brille un rayon de l'étoile du matin qui annonce un jour nouveau pour l'Eglise. Mais ce jour sera sans midi dans la Péninsule, et

l'évangélique renaissance saluée par tant de cœurs généreux, attestée par plus d'un martyr, ira trop tôt s'éteindre dans l'ombre mortelle du Saint-Office.

Au premier rang des cités qui accueillirent avec faveur les idées réformatrices, il faut placer la ville des Doges. Avec ses dix siècles de durée, son Livre d'or où s'inscrivait une aristocratie jalouse, son mystérieux conseil des Dix, Venise offrait le spectacle d'un gouvernement absolu qui se soutient par son propre poids et par les traditions d'une habile politique, capable de transiger avec l'esprit nouveau pour en faire l'auxiliaire de sa grandeur. Malgré le double échec que la prise de Constantinople par les Turcs, et le passage du cap de Bonne-Espérance par les Portugais, avaient infligé à sa prospérité, Venise demeurait un Etat puissant, et ses diplomates répandus dans les cours de l'Europe, comme autant de vigilantes sentinelles, déposaient dans leurs rapports à la république ces observations ingénieuses et profondes qui sont aujourd'hui l'étonnement de la postérité. Au milieu des conflits sans cesse renaissants dont l'Italie était le théâtre, l'alliance de Venise était fort recherchée des princes étrangers, de ceux-là surtout qui, comme François I^{er} et Charles-Quint, convoitaient quelques lambeaux de la Péninsule. Dans ces ruelles étroites, bordées de magnifiques palais où le génie de l'Orient déployait ses merveilles, sur ces quais populeux où affluaient les produits du monde entier, on rencontrait tous les costumes, on entendait toutes les langues, et l'activité du négoce, sous toutes les formes, favorisait singulièrement la propagation des idées nouvelles.

Aussi le nom de Luther retentit de bonne heure dans la ville des Dandolo et des Foscari, devenue la patrie adoptive des Manuce, ces rivaux des Estienne. Les thèses contre les indulgences trouvèrent de nombreux lecteurs dans une république de tout temps jalouse de ses droits et hostile aux prétentions de la cour de Rome : « Le nom de Luther est ici en grand honneur, écrit-on de Venise en 1520; on répète

seulement partout : « *Qu'il prenne garde au pape !* (1) » Le portrait du réformateur, exposé à côté de ses livres traduits en italien, donnait lieu aux commentaires les plus enthousiastes, et de nombreux poètes célébraient à l'envi le docteur saxon « destiné à faire périr plus de monstres que n'en étouffa la main de l'Hercule antique (2). » Instruit de ces dispositions favorables, Luther écrivait à un de ses amis : « Je suis heureux d'apprendre que le message du salut est si bien accueilli par les Vénitiens. A Dieu seul soit la louange et l'honneur (3) ! »

Parmi les premiers propagateurs de la Réforme à Venise, on doit ranger un pieux écrivain allemand, correspondant d'Erasme et de Calcagnini, Jacob Ziegler, auteur de divers écrits théologiques et d'une *Description de la Terre sainte*, dédiée à Rénée de France, duchesse de Ferrare : « C'est à vous, noble princesse, qui unissez le lustre d'Anne de Bretagne à celui de Louis XII, et qui surpassant par vos vertus l'éclat de votre naissance, montrez une piété sans superstition, une grandeur sans faste, une libéralité sans vaine profusion, un jugement incorruptible à la calomnie (spectacle si rare dans les cours !), enfin une constance supérieure à la bonne comme à la mauvaise fortune, c'est à vous, magnanime Rénée, que je dédie ce livre, fruit de mes veilles (4). » Ziegler avait un frère adoptif, qui, sous le nom de Théodorus Vitus, devint le secrétaire de Luther, et seconda très-utilement ses vues à l'égard des protestants italiens.

Mais ce fut un enfant de la Péninsule, un banni de Florence, Antonio Bruccioli, qui contribua le plus puissamment à la propagation des idées nouvelles dans la métropole de l'Adriatique. Né vers la fin du XV^e siècle, nourri dans cette atmosphère d'agitations civiles qui composent l'histoire de Florence, de

(1) « Dicunt autem : Sibi caveat a Pontifice ! » Lettre de George Spalatin à l'électeur de Saxe. Seckendorf, *Hist. Luth.*, p. 105.

(2) Aonio Paleario. *Etude sur la Réforme en Italie*, p. 83.

(3) « Lætus audio de Venetis... quod verbum Dei receperint. Deo gratia et gloria ! » Lettre du 7 mars 1528. Edit. de Wette, t. III, p. 289.

(4) Gerdesius, *Florilegium librorum rariorum*. In-8°. Groningæ, p. 372, 373.

Dante à Savonarole, il rêve l'affranchissement de sa patrie, conspire à vingt ans contre les Médicis, et n'échappe à une condamnation capitale que par l'exil. Il vient chercher un asile en France, alors que la doctrine évangélique formulée par Lefèvre et ses premiers disciples, sous l'aile protectrice de Marguerite, trouve déjà des confesseurs et des martyrs. Il lit les saints Ecrits et épouse avec ardeur les sens nouveaux, auxquels il sera plus profondément initié dans un voyage en Allemagne. Les portes de Florence se rouvrent pour lui en 1527, au lendemain de la catastrophe de Rome, saccagée par les hordes de Bourbon; mais le conspirateur a échangé le poignard contre la plume; ce n'est plus qu'un écrivain, d'une inspiration tour à tour stoïque et chrétienne. Il compose ses *Dialogues* dédiés à Maximilien Sforza, et ose attaquer les désordres du clergé dans une république qui ne reconnaît plus d'autre souveraineté que celle du Christ (1). De redoutables inimitiés s'amassent sur sa tête, n'attendant qu'une occasion pour éclater. Dans les mobiles démocraties, nul ne peut dire quel sera le dernier caprice de la multitude, ni le maître du lendemain. La paix de Cambray réconcilie Charles-Quint et Clément VII, et ramène les Médicis à Florence (1529). Dénoncé comme *luthérien*, Bruccioli est traîné dans un cachot d'où il ne sortira que pour mourir. Mais la Providence veille sur lui et déjoue la fureur de ses adversaires. Il redevient libre, grâce à de puissantes amitiés, et se retire à Venise avec plusieurs de ses amis, Francesco Doni, Iacopo Nardi, qui partagent ses sentiments. Dans la solitude de sa prison il a conçu une grande pensée : Doter la patrie italienne d'une traduction du saint Livre où il a puisé force et consolation. Il se met à l'œuvre sans retard, avec ses cousins Francesco et Alessandro Bruccioli, compagnons de son exil, et en 1530 paraît la traduction du Nouveau Testament (2).

(1) Une inscription placée sur la porte du Palais-Vieux, après l'expulsion des Médicis, proclama Jésus-Christ *roi perpétuel de Florence*.

(2) Gerdosius, *Specimen Italorum reformatorum*, p. 188 et suivantes. Un exemplaire de l'édition de 1530 est conservé à la Bibliothèque de Berlin.

L'esprit du travail primitif se révèle dans la préface d'une édition ultérieure, dédiée à Anne d'Este, fille de la duchesse de Ferrare. L'auteur y réclame éloquemment le droit pour le peuple de lire la Parole sainte dans la langue vulgaire : « Je ne saurais, dit-il, terminer cette épître, sans répondre quelques mots à ces hommes qui, sous le masque de l'hypocrisie, animés de l'esprit de Satan et méconnaissant la pensée du Christ, prétendent que c'est un crime de publier la sainte Ecriture dans une autre langue que l'originale, qui n'est parlée, comme on sait, par aucune des nations de nos jours. C'est là, je ne crains pas de le dire, une parole impie, contraire à la charité et aux déclarations du Saint-Esprit, qui a parlé par la bouche des prophètes et des apôtres (1). Toutes les nations, toutes les langues, doivent approcher de Celui qui est l'auteur de la vie, et goûter le pain céleste qu'il distribue à ses enfants, laissant la vaine doctrine des hommes pour suivre celle de Dieu, et devenir bourgeois de cette Jérusalem d'en haut, de cette glorieuse patrie dans laquelle ils sont appelés à vivre en compagnie de Jésus-Christ, auquel soit louange, gloire et honneur au siècle des siècles ! »

Ce hardi langage explique l'irritation des docteurs catholiques, qui dirigèrent les plus vives attaques contre Bruccioli, et l'accusèrent d'avoir traduit la Bible à *la luthérienne* (2). Un des plus ardents fut Ambrosio Polito, de Sienne, qui s'exprime en ces termes dans un de ses écrits : « Il m'est tombé, ces jours derniers, entre les mains, une traduction du Nouveau Testament, avec commentaire, et j'ai bien vite reconnu que l'auteur avait largement puisé aux sources infectes des réformateurs allemands, Bucer et autres... Pourquoi tairais-je son nom ? Il s'appelle Bruccioli. Je m'étonne en vérité qu'on laisse publier et vendre publiquement en Italie des livres qui ne méritent que d'être jetés au feu. Dieu pardonne à l'auteur !

(1) « Questa impia parole dico non tanto essere priva de la carità, ma ancora contro a quello che dice lo Spirito Santo, etc. » Nouveau Testament de 1541. Exempl. de la Bibl. de Modène.

(2) Fontanini, *Bibliotheca dell' eloquenza italiana*, p. 405.

Pour moi j'ai fait mon devoir en levant le masque dont il se couvre (1). »

Malgré le vœu charitable de Fra-Ambrosio, Bruccioli put continuer paisiblement ses travaux sous la protection de la seigneurie de Venise, et les rigueurs invoquées contre lui de son vivant, ne purent s'acharner que longtemps après sur sa tombe (2). Son œuvre terminée, en 1536, pour l'Ancien et le Nouveau Testament, obtint plusieurs éditions successives, et se répandit rapidement dans la Péninsule. Qui peut dire combien la version de Bruccioli, lue dans les secrètes assemblées où se réunissaient les fidèles, contribua au réveil religieux de l'Italie; que de fruits elle porta dans ces évangéliques congrégations qui, sur les rives de la Brenta, ou dans les lagunes de l'Adriatique, semblaient les prémices d'une l'Eglise nouvelle ! Venise est à cette époque l'asile de tous les proscrits religieux. C'est à Venise que le grand prédicateur toscan, Bernardino Ochino, suspect d'attachement aux doctrines nouvelles, monte en chaire pour la dernière fois et fait entendre les suprêmes accents de cette éloquence qui avait ému Charles-Quint lui-même. C'est à Venise que le célèbre missionnaire du Piémont, Celio Secondo Curione, traqué de ville en ville, vient chercher un refuge avant de s'acheminer vers la terre d'exil. C'est à Venise enfin que paraît, en 1542, le livre qui est le plus touchant manifeste de la réforme italienne, le *Bienfait de la mort de Christ crucifié*, œuvre du lettré, du martyr, dont Sienne et Veroli gardent à jamais la mémoire (3).

On ne doit pas s'étonner si les protestants vénitiens, encouragés par l'attitude de la seigneurie, entrent de bonne heure en rapport avec les réformateurs étrangers. C'est un membre de la congrégation de Venise que ce Paolo Rosselli qui adresse

(1) « Dio perdoni a l'autore! lo ho fatto mio debito a scuoprirlo. » *Compendio de gli errori Luterani*, p. 20.

(2) On ignore la date de sa mort. Sa traduction fut condamnée par les pères de Trente, et son corps, exhumé par ordre de l'Inquisition, fut livré aux flammes. Inghirami, *Storia della Toscana*, p. 332.

(3) Le livre de Paleario fut publié par le libraire vénitien Bindonis, et répandu à plus de quarante mille exemplaires.

la lettre suivante à Mélanchthon, au moment où va s'ouvrir la diète d'Augsbourg : « Sachez que toute l'Italie attend avec anxiété les résultats de l'assemblée prochaine. Quelles que soient ses décisions, elles seront obligatoires, puisque l'empereur usera de son autorité pour en assurer l'exécution. Vous devez donc, ainsi que tous nos frères, demeurer fermes et ne pas désertier l'étendard du Christ, quoique l'on emploie les menaces ou les promesses pour vous en détacher. Je vous prie donc et je vous conjure d'avoir égard au salut de tant d'hommes. Si vous êtes appelé à souffrir pour l'Évangile, à endurer même la mort, ne vaut-il pas mieux mourir avec honneur que vivre dans l'amertume et la honte ? Le triomphe est assuré aux défenseurs de la bonne cause, et les prières de milliers de fidèles ne vous manqueront point (1). »

A son tour le pieux Mélanchthon s'adressant aux seigneurs de Venise, invoquait la tolérance au profit de ceux de leurs sujets qui professaient le pur Évangile : « Vous ne pouvez, disait-il, sous prétexte de la paix, vous assujettir à un esclavage qui vous forcerait d'accepter les erreurs de ceux qui exercent leur tyrannique autorité sur l'Eglise. Vous devez accorder spécialement aux savants, le droit d'exprimer leurs opinions et de les professer publiquement. Puisque votre patrie est la seule au monde qui possède une aristocratie véritable, et qui subsistant depuis des siècles, a fait toujours la guerre à la tyrannie, assurez aux gens de bien la liberté de croyance, afin que l'on ne rencontre pas chez vous ce despotisme qui pèse sur tant d'autres pays. Que vos soins et votre autorité contribuent à l'avancement du règne de Dieu. C'est l'office qui lui est le plus agréable (2). » Nobles conseils bien dignes de la sagesse de Mélanchthon, un moment écoutés par la république de Venise, et qui, s'ils eussent été toujours suivis par elle, auraient peut-être changé le cours de ses destinées !

(1) Lettre du 3 août 1530. Celestini *Acta Comit. August.*, t. II, p. 274.

(2) Schelhorn, *Amœnit. litter.*, t. I, p. 422 ; et Maccree, *Hist. de la Réforme en Italie*, p. 108, note 1.

Luther fut moins heureusement inspiré que Mélanchthon, quand donnant un libre cours à ses ressentiments contre les ministres de l'Helvétie, il crut devoir initier les fidèles de Venise aux discordes qui déchiraient la Réforme naissante, à cette querelle sacramentaire qui devait porter des fruits si amers dans les régions de l'Elbe et du Rhin. Ne pouvait-il laisser ignorer ces tristes débats aux jeunes Eglises de l'Italie, ou jeter sur ces douloureux dissentiments le voile de la charité ? On ne reproduira point ici les injustes diatribes contre Zwingli et Bucer, auxquelles il donnait un si déplorable retentissement au delà des Alpes ; on aime mieux citer quelques lignes d'une lettre aux protestants vénitiens où l'on sent palpiter la grande âme de Luther : « Je me réjouis infiniment, et je bénis l'auteur de tout bien, de ce que par mes écrits et ceux de plusieurs autres, il vous a révélé l'ineffable mystère de son fils Jésus-Christ. Mes livres n'ont pu que contribuer bien faiblement à cet heureux résultat, car j'ai peu écrit en latin, et je ne suis, comme vous savez, qu'un prédicateur teuton, un précepteur à demi barbare. Mais qu'importe l'instrument dont il plaît à la grâce de se servir ? Nous recevons tout de la main de Dieu. A lui revient tout l'honneur. C'est là mon excuse si j'ai tant tardé à répondre à vos lettres. Que pouvais-je en effet vous offrir ? Quel don spirituel peut manquer à des hommes qui confessent le Christ avec tant de fidélité, qui ont faim et soif de sa justice, qui sont heureux de souffrir pour son nom, et qui ont l'antechrist en horreur ? Si le pontife romain n'a pu supporter les censures des Allemands placés si loin de lui, quel traitement devez-vous en attendre, vous qui vivez dans les limites de l'Italie ? Que ce soit un motif d'invoquer Celui en qui nous espérons, et qui exaucera nos faibles prières, car il veut magnifiquement couronner l'œuvre de notre salut (1). »

L'an 1542 est une date néfaste dans l'histoire de l'Italie,

(1) *Venerandis fratribus Venetiarum, Vicentiæ et Trevisii, Idibus Junii 1543. Luthers Briefe*, édit. de Wette, t. V, p. 564. Cette lettre semble une réponse à celle citée par Maccree, p. 110, 112.

puisqu'elle vit inaugurer alors, sous les auspices du farouche Caraffa, le tribunal du Saint-Office, triste emprunt fait à l'Espagne. Les protestants vénitiens eurent moins à souffrir des poursuites de l'Inquisition que leurs frères de la Péninsule, grâce à la fermeté avec laquelle la seigneurie sut maintenir son droit de juridiction et son indépendance ecclésiastique vis-à-vis de la papauté. La Réforme ne cessa donc pas de faire des progrès dans la ville des Doges, et son esprit pénétra jusque dans le clergé de l'Eglise établie : « L'Evangile est ici prêché avec plus de pureté que dans aucune autre ville d'Italie. Il est ordonné par décret du sénat qu'un sermon soit prêché tous les jours dans le palais de Saint-Marc, ce qui ne s'est jamais vu depuis la fondation de la république. Le nombre des fidèles va croissant de plus en plus (1). »

Ces détails transmis à Bullinger, ministre de Zurich, par un Anglais résidant à Venise, sont confirmés par un fragment du Journal inédit des inquisiteurs. On y signale avec amertume la correspondance de plusieurs patriciens avec le réformateur de Genève, dont les agents secrets visitent la république. Puis vient cet aveu significatif : « Grâce à l'extrême liberté dont on jouit dans cette ville, les hérétiques y font de grandes démonstrations, jusqu'à tenir école publique de leurs dogmes pervers : *insino a tener scuola di loro dogmi perversi quasi pubblicamente* (2). » Le pape Paul III se plaint, en 1546, du refus des magistrats vénitiens de coopérer avec leur évêque à la répression de l'hérésie, qui a déjà jeté de profondes racines dans leur cité, ainsi que dans les villes de la terre ferme (3).

C'est dans la correspondance d'un agent du Saint-Office, du nonce Giovanni Della Casa, récemment publiée à Parme, qu'il faut chercher la révélation de l'attitude de la seigneurie et des progrès de l'esprit nouveau, à cette époque curieuse

(1) « The number of the faithfull is daily increasing more and more. » Lettre de Thomas Knight à Bullinger, du 23 janvier 1547. *Zurich Letters*, t. I, p. 357.

(2) Caracciolo, *Vita di Paolo IV*, p. 118. Msc. du British Museum. *Compendium inquisitorum*.

(3) *Baronii Annales ecclesiastici*, t. XXIII, p. 195.

et ignorée de l'histoire de la république. Rome n'épargne ni avis, ni prières, ni censures : peine perdue. Elle s'indigne de l'indulgence des magistrats qui semblent pactiser avec l'hérésie. Elle n'en obtient qu'une attention distraite, ou des satisfactions dérisoires. Ce n'est pourtant pas le zèle, ni l'habileté qui manquent au nonce Della Casa, nourri dans la maison du cardinal Alexandre Farnèse, neveu chéri du pape Paul III, et laissant échapper dans les rapports adressés à son illustre patron, l'aveu de ses ennuis, de ses mésaventures diplomatiques. Laissons parler Della Casa :

26 mai 1546 : « En réponse à votre honorée du 27, je mande à votre Excellence comme quoi j'ai fait mettre en prison Francesco Strozzi, hérétique obstiné, qui passe pour avoir traduit le *Pasquillus*, livre des plus dangereux, et sur lequel on a même trouvé une épitaphe très-satirique de notre saint-père. Sa Sainteté a fait toutes les instances imaginables pour que ledit Francesco qui a été, pendant douze ans, prêtre et religieux à Rome, y fût envoyé pour subir son jugement. Elle n'a pu rien obtenir, et hier le sérénissime magistrat m'a opposé un refus si catégorique que je n'ai pas cru devoir persister dans mes réclamations. Ce refus est fondé sur le droit de juridiction indépendante que chaque Etat, dit-il, doit maintenir avec le plus grand soin (1). »

25 août 1546 : « Ainsi que je vous l'ai plusieurs fois mandé, il y a ici un grand nombre de fauteurs de la secte luthérienne, qui ne font pas peu de bruit, et il n'est pas en mon pouvoir de réprimer leur audace. L'excessive prudence de ces seigneurs, qui ne prêtent pas volontiers l'oreille à des questions de cette nature, favorise les progrès du mal. L'hérésie croît donc tous les jours, et se répand partout (2). »

24 mai 1847 : « Le frate Angelico, détenu comme hérétique, a fait abjuration en présence des magnifiques sei-

(1) « Sopra la juridittione... monstrando quanto ciascuno stato debbia sforzarsi di mantenerla. » *Lettere d'Uomini illustri*, Parme, 1853, t. I, p. 152.

(2) « Crescono però et se dilatano per tutto. » *Ibid.*, p. 160.

gneurs députés à cet effet, et je vois que par cet acte il a grandement adouci la seigneurie. On ne peut donc espérer de le voir puni d'un châtement corporel. Le magistrat se montre déjà fort refroidi à cet égard. Je n'ose donc remettre la question sur le tapis, car si je prononçais contre le *frate* une peine corporelle, sans qu'elle reçût son exécution, le dommage serait encore plus grand pour notre autorité (1). »

21 mai 1547 : « Je n'ai pu avoir aucune satisfaction au sujet de l'hérétique, dont je parlai dans le dernier collège, représentant à ces seigneurs que les remèdes ordinaires ne suffissent point à réprimer la malice des sectes, comme l'expérience ne le prouve que trop. Leurs Sublimités étant d'un avis différent, je ne pus en obtenir aucune décision favorable, et je n'eus garde d'insister sur une peine tout à fait illusoire qui ferait peu d'honneur au Saint-Office et augmenterait l'insolence des hérétiques. Dieu veuille que je trouve ces seigneurs mieux disposés un autre jour (2)! »

Della Casa ne devait pas être plus heureux dans ses instances contre un prélat dont l'histoire se lie étroitement aux progrès de la Réforme dans les provinces soumises à l'autorité de Venise. De noble origine et de talents distingués, à la fois théologien, diplomate, homme du monde, et unissant toutes les finesses de l'esprit à une vive éloquence, Pier-Paolo Vergerio sut plaire au pape Clément VII, fut chargé de plusieurs missions importantes en Allemagne, et devint évêque de Capo d'Istria, sa ville natale. Tous les honneurs de l'Eglise catholique lui semblaient réservés; mais déjà, dans le fond du cœur, il avait cessé de lui appartenir. Il n'avait pu voir Mélanchthon à Ratisbonne sans admirer son génie, ni visiter en France la pieuse sœur de François I^{er}, sans se sentir attiré vers les nouvelles doctrines. A son retour il essaya de se raffermir dans ses anciennes croyances, en écrivant un livre contre les hérésiarques allemands. Mais il dut s'avouer vaincu avant

(1) « La perdita sarebbe maggiore. » *Ibid.*, p. 168.

(2) « Così piaccia al Signor Dio! » *Ibid.*, p. 176.

d'avoir terminé son travail. Il apprit, dit-il, à vénérer comme des martyrs ceux qu'avait condamnés le concile de Constance, et les écrits de Jean Huss, de Jérôme de Prague, achevèrent de dessiller ses yeux : « O Papauté, s'écriait-il plus tard, j'ai vécu quarante-deux ans avec toi dans la plus étroite union ; mais c'est que j'étais aveugle, et je vois maintenant (1) ! »

Mais ce n'est pas en un jour que les âmes les plus fortes se détachent de pratiques séculaires et d'institutions révérees. Paolo Vergerio n'osa confier son secret qu'à son frère, Battista Vergerio, évêque de Pola, qui l'écouta d'abord avec effroi, et partagea bientôt ses sentiments. Unissant alors leurs efforts pour évangéliser leurs diocèses, les deux frères rivalisèrent de zèle pour combattre la superstition, extirper l'erreur, et réaliser l'idéal poursuivi par de nobles esprits, la réforme de l'Eglise sans schisme. Leur succès fut grand s'il faut en croire les dénonciations bientôt portées contre eux à Venise : « L'Istrie, disait-on, se convertit tout entière au luthéranisme, grâce aux efforts de l'évêque de Capo d'Istria. Déjà l'on n'invoque plus saint Roch contre la peste, ni saint Antoine contre la rougeole ; le culte des saints est délaissé. De promptes mesures sont nécessaires, si l'on veut étouffer l'hérésie dans son berceau. » Le secrétaire du nonce, chargé d'instruire dans la province, fit les rapports les plus alarmants. Une commission inquisitoriale fut instituée sous la présidence d'An nibal Grisone ; elle entendit de nombreux témoins, et cita les deux prélats suspects à comparaître devant le nonce Della Casa et le patriarche d'Aquilée. Ils ne tinrent nul compte de cette citation, et en appelèrent tous deux au concile qui venait de se réunir à Trente.

Sur ces entrefaites mourut Battista Vergerio, non sans soupçon de poison. Ses derniers instants, dit l'évêque de Capo d'Istria, furent ceux d'un homme qui a reconnu la vanité des

(1) « Per quadraginta annos duos tecum, o Papatus, conjunctissime et aman-
tissime vixi, quia eram cæcus, etc. » *De Idolo Lauretano*, p. 350. Cité par
Henri-Christian Sixt, dans son savant ouvrage : *Petrus Paulus Vergerius*. In-8°.
Brunswick, 1835.

satisfactions terrestres et qui met toute sa confiance en Jésus-Christ : « Sentant approcher son heure, mon frère vint de Pola pour mourir chrétiennement entre mes bras, dans ma résidence épiscopale, et il voulut être enseveli sans pompe, selon le rite évangélique, afin de donner ce bon exemple à ceux de son diocèse qu'il ne pouvait plus édifier autrement. Glorifier Dieu, tel avait été jusqu'à la fin son unique désir. Il ne laissait qu'une paraphrase sur le psaume : *Bienheureux ceux qui sont purs dans leur voie !* que je fis imprimer après sa mort. Certes il était de ceux que l'on peut appeler les élus du Seigneur, de ceux que l'on désigne si communément aujourd'hui sous le nom de luthériens (1). » Dans ces mêmes sentiments était mort quelques années auparavant un autre frère de Vergerio, le cavalier Aurelio de Rodi, qui s'éteignant jeune encore à Rome, n'avait pas dissimulé le profond dégoût que lui inspirait la papauté dont il avait vu de trop près les scandales (2). Ainsi deux voix également chères, s'élevant de la tombe, confirmaient Vergerio dans les sentiments qu'il avait puisés en Allemagne et en France. Un tragique événement dont il fut témoin à Padoue, devait rompre le dernier lien qui l'attachait à l'Eglise romaine.

JULES BONNET.

(La suite à un prochain numéro.)

(1) « In somma egli fu uno degl' eletti di Dio senza dubbio, e di quegli che voi carnali chiamate Luterani. » *Risposta del Vergerio*, in-12, 1565, p. 112.

(2) « Mori da cristiano, cio è dà huomo che havesse il Papato in fastidio et abominazione. » *Ibid.*, p. 113.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

LES DERNIERS JOURS D'UN RÉFORMATEUR

QUATRE LETTRES DE THÉODORE DE BÈZE

1599-1604

On peut lire dans l'ancien *Bulletin* (t. III, p. 145), une épître charmante en vers de Th. de Bèze à Grynée, recueillie parmi les manuscrits des archives ecclésiastiques de Bâle. Les quatre lettres suivantes, d'une date postérieure, peuvent être considérées comme les *novissima verba* du réformateur. Les originaux des trois premières sont conservés dans la collection Dupuy (vol. 404). Nous devons la quatrième à une gracieuse communication de M. le colonel Louis Tronchin de La Rive, digne fils de l'ami vénéré auquel nous rendions un suprême hommage (*Bull.* XIV, p. 199). On ne lira pas sans émotion cette belle pensée qui résume si bien la vie des grands athlètes du XVI^e siècle : *Les grands serviteurs de Dieu doivent mourir debout pour vivre et estre à leur tour assis es lieux célestes*. Telle fut bien, jusqu'à la dernière heure, l'attitude de celui que des écrivains, peu soucieux de la vérité historique, nous représentent comme à demi vaincu par une simple visite de François de Sales.

I

A Monsieur Jean Pithou.

(Envoi d'une épitaphe pour la tombe de Nicolas Pithou, sieur de Chamgobert.)

Monsieur et bon amy, je vous envoie ce que je vous ay promis à vostre départ, pour l'heureuse mémoire de feu M. de Chancobert (1), vostre bon frère et nostre commun amy, en quoy, si vous trouvez

(1) Nicolas Pithou, auteur de l'Histoire manuscrite de l'Eglise de Troyes conservée à la Bibliothèque impériale (Collect. Dupuy, 698). Voir son Testament, recueilli par M. le pasteur Berthe (*Bull.*, XV, p. 108), et l'article si complet de la *France protestante*.

quelque chose qui cloche, prenez-vous-en à ma faiblesse, qui s'abaisse toujours, et non pas à ma volonté de plus et mieux dire et faire. Et peut-estre que si, au défaut de quelque chose de meilleur, vous faictes engraver ceste inscription auprès de tant d'autres par lesquelles tant d'excellens personnages sont honorés pardelà, cela ne viendrait mal à propos, et seroit aisément excusé par ce mot de *κενοτάφιοι*, que j'ay notamment exprimé.

Oultre plus, ayant remarqué ce que me distes, que vous espériez encores de vostre demy frère qui vous reste (1), il m'est venu en pensée de me servir de ceste occasion pour le resveiller, si faire se peult. Je vous en envoie la lettre ouverte, de laquelle vous ferez ce que vous trouverez bon, y adjoustant l'inscription qui lui appartient, et prendrez, s'il vous plaist, le tout en bonne part, comme je supplie nostre bon Dieu et Père qu'il luy plaise vous conformer à soy en toute bonne prospérité, après mes recommandations à vos saintes prières et de toute la sainte compagnie de pardelà. De Genève, ce 1^{er} de septembre, ancien stile, 1599.

Vostre humble et entier amy à vous servir,

THÉODORE DE BELZE.

(Orig. Signature autographe. Coll. Dupuy, 1041)

II

A Monsieur François Pithou (2).

(Tentative pour ramener François Pithou à la profession évangélique.)

Patere, te quæso, mi Francisce, familiariter et veterum more, ab amico vetere tuo Theodoro sic compellari. Mitto tibi carmen fratris tui *ὁμοπατρίου* memoriæ consecratum ut me noveris memorem tui esse pergere. Hujus puri in te animi verus et certus est testis Deus unus. Est et servator noster, quem dies et noctes precari non desino ut quando quidem tibi ad hunc ipsum, ut confido, spem veterem hanc quantum libet (simplicitati meæ ignosces aberranti) prorogavit, te ipsum tibi et veris amicis tuis, sibi denique totum brevi

(1) François Pithou. Après avoir adopté, comme ses deux frères aînés, les croyances réformées, et partagé leur exil à Bâle, il retourna en France, et reentra dans l'Eglise romaine.

(2) Le texte latin de cette lettre est fort défectueux.

restituas. Quid hic dictum velim satis intelligis. Bene vale et nos vicissim ama. Genevæ calendis septembris, vetere calculo et ultimi temporis divinitus ad orbem terrarum judicandum præstitus (?) anno 1599.

Tuus THEODORUS BEZA,

Annum agens per Dei gratiam hujus vitæ octingessimum primum.

(TRADUCTION FRANÇAISE)

Pardonne, cher François, à ton vieil ami Théodore, de t'interpeller familièrement, à la façon des anciens. Je t'envoie une poésie consacrée à la mémoire de ton frère, né du même père que toi, afin que tu reconnaisse que je ne t'ai point oublié. Dieu m'est témoin de l'esprit pur et fidèle dont je suis toujours animé à ton égard. Le Rédempteur ne l'est pas moins, lui que je ne cesse, nuit et jour, de prier, afin que, puisqu'il t'a conservé jusqu'ici pour ce dessein (pardonne à mon ingénuité!), tu te restitues à toi-même, à tes vrais amis, et te donnes à lui tout entier. Tu comprends assez ce que je veux dire. Adieu, aime-moi comme je t'aime. Genève, ce premier jour de septembre, selon l'ancien calcul, au terme du siècle qui doit précéder pour nous le dernier jugement, l'an 1599.

Ton ami THÉODORE DE BÈZE,

Parvenu, par la grâce de Dieu, à la 81^e année de son âge.

III

A Monsieur Jean Pithou (1).

(Plainte au sujet de l'épithaphe, imprimée d'une manière défectueuse.
Nouvelles diverses.)

Monsieur, j'ay receu ce qu'avez fait imprimer par delà, pour la mémoire de feu M. de Changobert, bien joyeux d'avoir entendu de vos nouvelles, mais très-marri de congnoistre qu'il y a par delà des imprimeurs aussi négligens ou plustost bestes que par deçà, de sorte que j'ay grand honte que ce tout petit ouvrage ait esté aussi viléné et attribué à saint Augustin, au lieu qu'il est tiré du psaume CXVI, 15. Ne fust-ce que ce beau mot de *præstiosa*, par

(1) Sans adresse. Un doute est possible sur le correspondant.

un *Æ*, laquelle fauste d'écriture, si un escolier de la sixième classe avoit faicte par deçà, il en seroit chastié en la salle. Laissant à part *Changoberte* par *Ch*, en latin, et les omissions et fausses distinctions dont je suis d'autant plus fasché qu'il n'y a pas de remède; *sed nobis det Dominus intra voces et verba tantum peccare* (1).

Au reste, nous n'avons nouvelles par deçà de ceste entrevue, sinon des comptes et des bruiets que je tiens forgés de part et d'autre, selon les humeurs et passions de chascun. Le Seigneur y veuille présider, empeschant tous mauvais desseins, et tirant mesme la lumière des ténèbres (2). Et quant à ma santé, je vous écris du lict la présente, empirant tousjours en un extrême desgoust de toute viande, mais assisté de la grâce du Seigneur au principal par sa singulière bonté, me recommandant d'autant plus expressément à vos saintes prières, ce que je vous prie de communiquer à tous nos amis, et spécialement à M. Grynæus, M. Polanus, et Messieurs nos très-honorés frères vos pasteurs, m'excusant que je ne leur écris pas pour ce coup, suppliant l'Eternel qu'il luy plaise vous conserver et eux tous, et bénir vos labeurs de plus en plus, avec multiplication de ses plus grandes grâces. De Genève, ce 3 de janvier, l'an 1600, que je vous souhaite très-heureux.

Vostre humble et entier frère au Seigneur,

THÉODORE DE BESZE.

Je vous renvoie ladite impression pour la faire tant mieux congnoistre à ceux qui y ont si mal besongné.

IV

A un seigneur de Moravie (3)

(Grand âge de Bèze. Sentiments de foi et de constance qui l'animent.
Nouvelles de Genève.)

Monsieur,

Vos lettres du 22 de septembre agréables ne m'importunent ni travaillent, ains sont un nouvel apui pour la pesante alloure de mon

(1) « Dieu nous donne de ne pécher que des lèvres et en paroles! »

(2) Allusion à une entrevue annoncée entre le duc de Savoie et Henri IV, et à la réconciliation des deux monarques, qui semblait menaçante pour la sécurité de Genève. La paix fut signée à Lyon, le 17 janvier 1600. Quelques mois auparavant, Bèze avait reçu les plus gracieuses assurances de la bouche même du Béarnais. Vuillemin, *Hist. de la Suisse*, t. XII, p. 298.

(3) L'adresse manque.

aage, étant besogneux de la continuation de votre bienveillance envers moy, qui n'ay plus que le cœur plein de franche volonté, mais desnüé de la vigueur passée. Aussi est-il bien temps, quand nostre Seigneur voudra, qu'ayant travaillé pour les autres, j'obtienne le repos que j'atten de sa miséricorde. Loué soit son saint nom, qui donne trêve et relasche à vos Eglises, parmi tant de révolutions, et spécialement de ce qu'il maintient la Moravie, Vostre Excellence et toute votre illustre famille sous sa protection invincible. Sa bonté toute-puissante continue l'œuvre de sa grâce sur tant d'âmes fidèles qui souspirent à lui, vueille garantir vos Eglises de tant de fléaux qui sonnent de si haut sur les testes de grands et petits. Vos travaux seront suivis de soulagement au temps que sa sagesse éternelle a limité. Les grands serviteurs de Dieu doyvent mourir tout debout, pour vivre et estre à leur tour assis ès lieux célestes, ès maisons et demeurances éternelles, qui leur sont aprestées auprès de leur chef. Vous estes de ce nombre. Visez là, pour empoigner par espérance la couronne de gloire aprestée à qui-conque est trouvé de mise ès tentations,

Cette Eglise et République fut miraculeusement sauvée, il y a deux mois passez (1). Mais l'ennemi machine contre nous autant et plus que jamais. Nous avons besoin de l'aide de tous ceux qui nous aiment. La pauvre République porte un faix sous lequel c'est merveilles qu'elle ne succombe, étant contrainte d'entretenir d'ordinaire une garnison de trois ou quatre cents hommes, pour le soulagement de ses citoyens et bourgeois. Les maisons des particuliers décheent fort, et toutes choses sont fort changées depuis vostre départ. Mais moyennant que la doctrine du salut et quelque ordre humain joint à la liberté chrestienne nous demeure, c'est le principal.

Nous espérons que ce grand Dieu n'a pas commencé et amené avec tant de miracles, et ne nous abandonnera point au milieu du danger, ains parachevera ce grand œuvre à sa gloire. Monsieur, je le supplie de tout mon cœur qu'il maintienne Vostre Excellence et illustre famille en toute prospérité et heureuse vie, pour servir à sa

(1) S'agit-il de la tentative de l'*Escalade* (2 décembre 1602), que la mémoire affaiblie de Bèze aurait placée de deux mois, au lieu de dix, en arrière, ou d'une des tentatives ultérieures, mais beaucoup moins graves, faites par le duc de Savoie contre la république calviniste? On n'ose décider. Voir Gaberel, *Hist. de l'Eglise de Genève*, t. II, ch. XIV et XV.

gloire au bien de ses Eglises. Je me recommande tant que je puis à
votre bienveillance accoustumée, et demeure toujours,

Vostre très-humble serviteur,

T. D. B.

De Genève, ce 18 d'octobre, l'an 1603.

(Orig. Collect. Tronchin, vol. 6, pièce 299.)

V

GREGORIUS IN PSALMUM LI.

Nullus ægrotus eo insanabilior qui sibi sanus videtur.

Theodorus Besa Genevæ scribebam optimæ spei adolescenti, honestissima et sancta simul familia nato, 16 Januarii, anno extremi temporis novo inchoato, 1604.

Obiit 13 octobris 1605, stylo veteri, die dominica, hora circiter octava. Matutino tempore sepultus D. 14 ejusdem mensis, hora 12 post meridiem, in peristylio juxta ædem D. Petri, quo elatus fuit duodecim studiosis, reliquis feretrum sequentibus, quos subsequebantur pastores ordine, et postea senatores, denique reliquus populus Genevensis.

(Dupuy, 404. Copiæ.)

(TRADUCTION FRANÇAISE.)

GRÉGOIRE SUR LE PSAUME LI.

Nul malade n'est plus incurable que celui qui se croit en santé.

THÉODORE DE BÈZE.

J'écrivais ces lignes à Genève, pour un adolescent de belle espérance, né de parents honnêtes et pieux, le 16 janvier de cette nouvelle année 1604, qui sera sans doute le terme de ma carrière.

Il mourut le 13 octobre 1605 (style ancien), le jour du dimanche, vers la neuvième heure. Il fut enseveli le 14 du même mois, à midi, dans le cloître de Saint-Pierre. Son corps fut porté par douze étudiants, les autres suivant le cercueil, qu'accompagnèrent également les pasteurs faisant cortège, les membres du conseil, et tout le peuple genevois.

LES PRÉLIMINAIRES DE LA RÉVOCATION

DE L'ÉDIT DE NANTES

Mémoires politiques sur l'Estat présent de la France (1).

L'Estat a présentement deux maux à craindre. L'un est la guerre ouverte, et l'autre la rébellion et le soulèvement du peuple qui se trame secrètement. — Sur l'un et sur l'autre il faut observer les axiomes et maximes de Salomon au chapitre X^e de l'Ecclésiaste, qui est le livre de la divine politique.

Sur le premier il dit : Si le fer est rebouché et si son tranchant n'est bien afilé, il faut beaucoup plus de force pour couper, et l'adresse de la sapience donne un grand avantage. C'est-à-dire que pour bien faire la guerre, il faut joindre la prudence avec la force et qu'on fait autant ou plus par stratagèmes que par le fer et par le feu.

Sur l'autre il prononce que si le serpent mord c'est qu'il n'a point été enchanté, et l'homme de la langue n'a pas fait son devoir. C'est-à-dire que, pour empêcher les rébellions et soulèvements du peuple, il se faut servir de ceux qui luy parlent, qui par leur instruction, leur remontrance et leur persuasion le charment, le ramènent dans le devoir et l'y font contenir.

En France, le peuple est divisé en deux par le scisme (*sic*)

(1) Sans date, ni indication d'origine. Il semble superflu d'insister sur l'importance d'un document qui montre la pensée de la révocation de l'Edit de Nantes, plus ancienne qu'on ne le croit communément, déjà débattue dans les conseils de la monarchie sous le ministère de Mazarin, entre les deux Frondes (1649-1651). C'est la date approximative qui ressort du passage sur la conduite à tenir à l'égard des protestants : « *Il faut les faire écrire contre le parricide des Anglois, et répondre à Milton.* On vous en donnera le moyen : une petite subvention. » Ceci nous reporte à la célèbre controverse entre Milton et Saumaise, qui semble avoir eu peu d'écho parmi les protestants français. Les troubles de la Fronde allaient mettre leur fidélité monarchique en pleine lumière. On a vainement recherché dans Aymon, Quick, Benoit, une indication relative au synode provincial des Cévennes, qui se doit tenir au commencement de juin prochain, et qui pourrait fournir la date précise du Mémoire. En l'insérant ici, sans autres indications, on n'a voulu que le mettre à l'étude.

que ceux de la religion prétendue y ont fait d'avec les catholiques.

Pour contenir le peuple catholique dans son devoir et dans une parfaite obéissance et subjection, il faut employer les prélats et les curez qui, par les prônes, sermons, confessions, excommunications, catéchismes, processions, prières, jubilez, livres de dévotion recommandez par eux, et par autres actes religieux, peuvent tout sur l'esprit du peuple. C'est pourquoi il faut bien penser et aviser aux personnes à qui on commet telles charges.

Ceux de la R. P. R. sont beaucoup plus à redouter parce qu'ils sont ennemis de l'Estat monarchique tant ecclésiastique que temporel, enclins à l'ochlocratie et à l'égalité républicaine. Vous avez devant vos yeux l'exemple d'Angleterre ; et on se doit ressouvenir des assemblées du Languedoc qu'ils nommoient cercles de l'année 1622 et de plusieurs autres troubles qu'ils ont causés en France.

Il ne les faut point irriter, mais les gouverner doucement par leurs ministres et par les chambres mi-parties ; et tascher à les ramener dans la communion de l'Eglise avec les catholiques pour le bien de l'Estat et de l'Eglise ; ce qui réussira dans peu de temps si on y veut fere ce que l'on doit et qu'on vous dira. Pour les chambres mi-parties on vous en entretiendra de vive voix quand vous voudrez. Quant à leurs ministres, il les faut manier avec méthode et les considérer en général et en particulier.

En général, les synodes les gouvernent, et ne tiendra qu'à vous de gouverner leurs synodes. Leurs synodes sont ou nationaux ou provinciaux. Ils ne peuvent tenir ny assembler ny les uns ny les autres sans un commissaire du roy pour y assister. Des nationaux, il n'en faut plus permettre la tenue, premièrement, parce que vous ne sçauriez empescher quoy que vous faciez qu'ils n'ayent quelque intelligence avec les estrangers et particulièrement avec les Anglois. Après, ils unissent tous les provinciaux et il faut travailler à les diviser. Et puis,

ils sont capables de mettre le feu partout, et dedans et dehors le royaume. Il faut prendre soin de la conduite de leurs synodes provinciaux, sur tout de ceux du Languedoc et particulièrement de celui des Cévennes.

Ils le doivent tenir dans le mois de may prochain. On vous a souvent dit que c'estoit la caverne d'Eolus où se formoyent toutes les tempestes. Vous sçavez ce qu'ils avoient entrepris ces jours passez ; ils sont capables de faire du mal, mais vous en pouvez tirer du bien et beaucoup de service et ne tiendra qu'à vous. — Il faut que vous nommiez icy le commissaire pour la tenue de leur prochain synode et que vous luy faciez la leçon. — Il leur faut faire souscrire et approuver le livre de l'obéissance et les faire escrire contre le parricide des Anglois et répondre à Milton ; on vous en dira le moyen. — Une petite subvention. — Il y faut envoyer les personnes qu'on vous dira pour ménager ces esprits-là.

Ce sera le commencement du grand dessein qui vous réussira infailliblement, sous la faveur de Dieu, si vous le voulez entreprendre.

On vous dira quels ministres en particulier peuvent servir, et qu'il faut entreprendre et le moyen de les gagner.

Le Languedoc est une des plus importantes provinces de ce royaume, à cause de sa grandeur, de ses richesses et commoditez, du nombre de gens de guerre qu'elle peut fournir, de l'humeur du peuple, bouillante et remuante, du voisinage de l'Espagne, de l'assiette du país borné par la Méditerranée, les montagnes d'Auvergne, les Pyrénées et deux grandes rivières, le Rosne et la Garone, tellement qu'on s'y peut cantonner.

Le peuple y est divisé en deux factions par le scisme (*sic*), de ceux de la prétendue réformation d'avec les catholiques. — J'advoüe que le party des catholiques est le plus fort ; mais celui des prétendus réformez y a souvent fait de grands désordres et y pourroit prévaloir si on n'y pourvoyoit.

Si les catholiques, d'un côté, ont du zèle pour maintenir leurs avantages, les prétendus réformez, de l'autre, ont beau-

coup de passion pour soutenir leur parti. — Les catholiques ont pour eux la Cour du Parlement, où il n'y a aucun de la R. P. R., les Cours souveraines des Comptes et des Aydes, tous les présidiaux, où il n'y a point ou fort peu de prétendus réformez, les trésoriers de France tous catholiques, et les Estats du païs où il n'entre aucun de la religion, estant composés d'évêques, des barons du païs et des premiers consuls des principales villes, qui sont tous catholiques. — Ceux de la religion prétendue réformée sont soustenus par l'ordre et par la conduite de la chambre mi-partie, de leurs consistoires, colloques et synodes qui les appuyent et maintiennent dans les deux provinces, et parce que ladite chambre, les consistoires, colloques et synodes ne subsistent que par ladite religion. Ceux qui y sont employez et qui y ont charge, font tout ce qu'ils peuvent pour maintenir en estat ceux de ladite religion, et même pour les restablir en la condition qu'ils ont esté autrefois. — Ces consistoires, colloques et synodes sont composez de ministres et d'anciens. Les ministres sont perpétuels et ont des gages pour s'entretenir. Les anciens sont changez et renouvelez tous les ans et pris du peuple de toute condition et de tout mettier, afin que tous ayent part en leur régime républicain et ochlocratique et s'y intéressent ; et cette charge les met en crédit parmi le peuple.

Les synodes sont supérieurs aux colloques, et les colloques aux consistoires. — Il y a dans ladite province quatre synodes : le synode du Hant-Languedoc, le synode de Montpellier, Nîmes et Uzès, le synode des Cévennes et Gévaudan et le synode de Vivarez. Le plus dangereux de tous, c'est celui des Cévennes qui se doit tenir au commencement de juin prochain. Les Estats du païs qui se tiennent maintenant ont pris des délibérations contre les prétentions de ceux de ladite religion, qui les irriteront et qui sont capables de faire du trouble. — Les synodes qui sont déjà tenus ou à tenir prendront à l'opposite des résolutions violentes, et il est à craindre que cela n'esclatte. Il y faut mettre ordre et y apporter du remède

et de la modération de part et d'autre. — Il faut vite faire partir celui qu'on vous dira pour faire gouverner le synode prochain des Cévennes, selon les mémoires que vous envoyerez par luy au commissaire du roy qui y doit assister, afin d'empescher qu'ils ne se portent dans quelque violence, et pour tascher d'arretter et d'attiédir les mouvemens que les synodes déjà tenus pourroient causer.

Il faut aussy empescher que les Estats n'enaigrissent les esprits de ceux de ladite religion. — On est d'accord que le sieur Bournier, conseiller du roy et lieutenant au présidial de Montpellier, soit le commissaire pour assister de la part du roy au synode prochain des Cévennes. — Les mémoires qu'il luy faut envoyer sont ou de ce qu'ils ont accoutumé de faire observer, ou de ce qu'il faut nouvellement faire approuver et exécuter au synode.

Les commissaires du roy pour assister de la part de S. M. aux synodes, tant provinciaux que nationaux, ont charge :

1° D'aviser que ceux qui assistent au synode et qui le composent soyent personnes qui ayent vocation légitime selon les édits du roy ;

2° D'empescher qu'aucun autre n'y soit receu et n'y assiste :

3° D'aviser qu'audit synode on n'ait aucune communication par lettres ou autrement qu'avec ceux qui sont du ressort dudit synode ;

4° Que l'on n'y traite que de ce qui concerne la religion, qui est la confession de foi et discipline ecclésiastique desdits prétendus ;

5° Qu'aux prédications et sermons on n'use point de parolles offensives et qu'on recommande au peuple l'obéissance qu'on doit au roy et la tranquillité publique ;

6° Que le commissaire assiste à toutes les séances ;

7° Qu'il face verbal de tout ce qui s'y passe ;

8° Qu'il envoie copie des actes dudit synode où il appar-
tiendra ;

Outre les susdits articles il faut charger ledit commissaire au synode des Cévennes, de persuader audit synode par remontrance et par les moyens qui luy seront suggérez, d'apporter toute la modération nécessaire au temps présent pour le bien de l'Estat, du service du roy et de la paix. Garder qu'on ne presse et sollicite la tenue du synode national et qu'on y députe pour les raisons qui vous ont esté dites aux mémoires précédents.

Surtout le susdit commissaire doit faire agréer audit synode de prester serment de fidélité au roy et bien de l'Estat afin qu'à l'exemple dudit synode, tous les autres en facent autant, et tous les dépendans desdits synodes. — Donner charge particulièrement au susdit commissaire de faire approuver et souscrire le livre de l'obéissance, et il en faut envoyer plusieurs exemplaires afin qu'on les distribue.

Il le faut encore charger de persuader audit synode d'escire contre les Anglois et de respondre à Milton, par les raisons et par les moyens qu'on luy dira de vive voix, sans qu'il en paroisse rien par escrit qu'on luy ait donné cette charge.

Quant au grand dessein, il n'en faut pas mettre un mot sur le papier, ny le commettre à âme vivante, que de vive voix par le scribe des présens mémoires, qui s'en charge et qui y ira exprès le plus tôt qu'il luy sera possible. Il s'y prépare et fait relire deux ou trois cents exemplaires des livres nécessaires pour les distribuer, et il se trouvera au païs, lors de la tenue dudit synode. Il faut, et par le courrier que vous envoyerez, présentement et au plus tôt, et par le commissaire susnommé, et par lettres, et par le scribe des présens mémoires, remontrer à quelques personnes des Estats qui se tiennent, de ne point apporter de l'altération aux affaires, mais de les traiter le plus doucement que l'on pourra (1).

(1) Il n'est pas sans intérêt de rapprocher ce morceau du Mémoire analysé par Benoit (t. III, part. I, p. 95) et écrit en 1648, *« pour servir d'instruction à ceux qui travailleroient à la ruine des réformés. »*

BIBLIOGRAPHIE

LE REFUGE A FRANCFORT-SUR-L'ODER (1)

1686-1852

II

L'ÉGLISE. — LE CONSISTOIRE. — L'ÉCOLE. — LA JUSTICE.

L'Eglise. — La communauté allemande réformée de Francfort, composée de Brémois, d'Anhaltais, de Bohèmes, Hongrois, Polonais, Ecossais, et de quelques Français, avait eu à lutter contre une majorité luthérienne exclusive et prépondérante. Elle accueillit avec joie les réfugiés et leur ouvrit son église. Le 13 février 1686, le pasteur François Bancelin de Metz convoque les pères de famille, leur annonce qu'il a reçu de l'électeur une vocation qu'il leur demande d'approuver ou de rejeter et, sur le joyeux consentement de tous, entre aussitôt en fonctions et constitue la communauté. Il est touchant de voir que le premier acte en est un de charité fraternelle : réunir l'argent des pauvres, « onze écus, seize gros, six deniers, » le confier à un trésorier, le sieur Jean de La Fleur, s'informer des membres du troupeau qui sont dans le besoin et leur répartir des secours immédiats. Le lendemain, jour du Seigneur, c'est dans l'habitation de Bancelin qu'on célèbre avec émotion le premier service en langue française : une semaine plus tard on inaugure solennellement le culte public dans l'église des réformés allemands. « Bienheureux sont ceux qui sont persécutés pour la justice, » leur avait répété le pasteur exilé ; et au sortir de son émouvante prédication, les réfugiés se jetant dans les bras les uns des autres, sentirent que si pour la plupart ils ne se connaissaient pas la veille, ils étaient désormais tous frères et ne faisaient plus partie que d'une même famille.

L'électeur offrit bientôt à Bancelin un collègue ; depuis 1689, il en eut deux. En 1710, le nombre des pasteurs redescendit à deux, en 1805 à un. En 1818 la moitié du service d'un seul fut plus que suffisant. Seize ministres ont desservi l'Eglise française de Francfort-sur-l'Oder ; les huit premiers furent appelés par le monarque, les autres choisis par les fidèles. L'auteur dit avec raison que leur histoire est en petit celle de la communauté elle-même. Elle se constitua sous *Ban-*

(1) Voir le *Bulletin* du 15 mars, p. 128.

celin père (1686-1690) auquel fut adjoint *Alexandre Coulez* (1686-1689), ancien pasteur à Vassy : c'était un esprit distingué, un organisateur excellent qui, avant d'accepter le poste de Halle, rendit de grands services dans l'établissement du consistoire.

Le culte était célébré régulièrement trois fois par semaine : le mercredi il y avait exercice catéchétique d'après le catéchisme d'Heidelberg, le dimanche service le matin et service l'après-midi, suivi d'une séance du consistoire. L'ordre observé était strictement calviniste : en écoutant la confession des péchés, en s'unissant aux vieux psaumes huguenots entonnés par le chantre « à l'honneur et à la louange de Dieu, » les réfugiés pouvaient chaque semaine, pendant quelques heures, oublier les amertumes de l'exil et se croire encore dans la patrie.

Et pendant longtemps cette hospitalité passagère accordée dans une Eglise sœur leur suffit ; bien plus, elle leur paraissait préférable à la possession d'un temple qui leur eût appartenu en propre, mais qui leur eût prouvé à eux-mêmes que l'exil ne devait pas avoir de terme. Jurieu avait prédit qu'en 1689 les barrières de la France s'abaisseraient de nouveau devant eux, et quand l'année désirée si ardemment se fut écoulée comme les autres, les huguenots ne voulurent pas encore se lasser d'attendre et d'espérer. En 1695, les cinq mille colons de Berlin hésitaient toujours à se bâtir une maison de prières et les négociations de paix en 1696 ravivèrent dans tous les cœurs les désirs que rien n'avait pu éteindre. L'électeur ne les eût pas retenus : ils avaient apporté dans le pays des semences fécondes, ils pouvaient maintenant regagner leurs foyers, et ils soutinrent leurs justes réclamations. Les Eglises françaises du Brandebourg s'unirent au jeûne solennel par lequel de toutes parts les réfugiés implorèrent la protection divine au moment de la paix de Ryswick. Bancelin et Beausobre rédigèrent leur mémoire justificatif ; Spanheim, le mari de Charlotte du Port, l'appuya à Paris au nom du prince. Louis XIV répondit que le retour serait permis aux réfugiés dès qu'ils seraient rentrés pour toujours dans le giron de l'Eglise catholique.

Le découragement fut encore plus complet dans les provinces que dans la capitale. A Berlin les huguenots jetèrent les fondations de leur premier temple : à Francfort on continua d'accepter l'hospitalité des réformés allemands. Les registres donnent de touchants détails sur cette première installation. En 1687 le pasteur Bancelin se procure pour cinq thalers une Bible française ; en 1690 les ressources se sont accrues, on achète une cuve à baptême, deux coupes de communion, un drap mortuaire. Et jusqu'en 1735 on s'en tient là.

François Bancelin fut appelé en 1690 à Berlin où il fit partie de la

Commission ecclésiastique supérieure. Son fils, *Henry-Charles Bancelin* (1686-1691) était un des douze étudiants pensionnés par l'électeur et le premier qui fut ordonné pasteur à Francfort. Son père et David Vincent lui avaient imposé les mains à l'issue de la cène ; il se rendit bientôt à Berlin où l'attendait l'aumônerie de l'hôpital français. *David Vincent* (1689-1717) est le troisième pasteur de ce nom appartenant au refuge brandebourgeois. Né à Anduze, ayant d'abord exercé à Stargard, il fut pour la communauté « un exemple de ferveur et d'exactitude. » Son épouse, Flore Desons, de Ganges en Languedoc, lui survécut longtemps et mourut à l'âge avancé de quatre-vingt-seize ans.

En 1690, *Jean Causse père*, probablement le fils du procureur fiscal de Montauban (Haag), commença à Francfort un ministère qui devait durer plus d'un demi-siècle. Pendant ce long intervalle il eut pour auxiliaires Vincent, Garnault et Causse fils.

Jean Garnault (1691-1710) né à Châtellerault, fut le premier huguenot qui passa son examen en Prusse : d'abord attaché à la légation en Suède, il accepta la place de troisième pasteur à Francfort, mais un caractère aigri par des épreuves domestiques l'entraîna dans des discussions avec le consistoire et, lorsqu'il quitta la ville après de pénibles débats, ce poste supplémentaire fut supprimé.

Les plus précieux souvenirs de la colonie se rattachent aux noms des ministres Causse père et fils. C'est sous Jean Causse qu'elle parvient à pleine maturité. L'espoir du retour étant enfin abandonné, les réfugiés commencent à sentir les inconvénients du partage de l'église allemande. Ils s'aperçoivent que les jours de communion leur culte est forcément remis à l'après-midi, que la nuit vient souvent abréger le service, et ils désirent, à l'instar des autres colonies, posséder en propre une maison du Seigneur. On donne un libre cours à ces vœux aux approches du Jubilé semi-séculaire. Que de difficultés cependant à vaincre avant de parvenir à l'exécution ! L'espace nous manque pour résumer même brièvement les projets et contre-projets, requêtes, rescrits royaux, rivalités d'architectes et d'inspecteurs, nouvelles pétitions, nouvelles ordonnances qui tiennent la communauté en suspens pendant plus d'une année. On en trouvera le détail circonstancié dans la monographie de M. Tollin. Au dernier moment le consistoire supérieur apporte des entraves inattendues en accusant les anciens de Francfort de convertir en pierres le pain des pauvres. Cependant les espérances formulées à la fête solennelle du Jubilé (19 fév. 1736) se réalisent enfin, grâce aux efforts du commandant Tilio de Camas. Le 25 avril le général de Schwerin pose la première pierre, le 11 novembre on dédie le temple.

D'après le plan adopté, à la suite de nombreuses discussions, cette construction nouvelle s'appuyait sur celle de l'église réformée allemande; le clocher devenait la propriété commune des deux Eglises (1). En effet les liens fraternels n'étaient point rompus et la libéralité huguenote, qui avait déjà doté l'église allemande d'un orgue et d'une habitation pastorale, lui fournit plus tard les fonds nécessaires au traitement d'un ministre auxiliaire et à l'achat d'une maison pour les orphelins.

De 1735 à 1745 le culte est extrêmement suivi. Parmi les gens les plus distingués de la ville, étudiants, professeurs, hauts dignitaires de l'administration et de l'armée, il est de bon ton de se rendre tous les dimanches au sermon français. Les demandes d'admission dans la communauté se multiplient.

C'était le moment en effet où le français répandu par les réfugiés, enseigné par leurs professeurs à l'Université et dans les écoles, était devenu le langage à la mode dans la société élégante du Brandebourg. Mais tandis que dans les cercles choisis on acceptait volontiers l'influence de l'esprit réfugié, les colons de leur côté se laissaient pénétrer de plus en plus par l'atmosphère allemande qui les entourait. Les enfants nés dans le pays en avaient balbutié la langue dès leur berceau, et quand la seconde génération commença à se ramifier, ce fut vers la nouvelle patrie plutôt que vers l'ancienne qu'elle se tourna. Aussi, en 1745, l'affluence avait bien diminué dans le temple; c'est dans les rangs des réfugiés que la désertion s'était fait sentir d'abord. Chaque année vit alors les vides se multiplier, et se restreindre le nombre de ceux qui réclamaient la parole sainte dans le vieux langage des huguenots.

Jean Causse était décédé en 1741, laissant une réputation de charité inépuisable dont son fils hérita à juste titre. Ce dernier reçut alors comme collègues *Théodore Cabrit* mort au bout de quelques mois, et *Jean-Jacques Bouyer* (1741-1744), pasteur de Montauban, brûlé en effigie par les catholiques, déposé par le synode du bas Languedoc et qui retourna en France en 1744 se justifier devant le synode tenu au Désert (2). Il fut remplacé à Francfort par *Moyse Aureilhon* (1744-1781). C'était le fils du célèbre industriel qui établit à Berlin une fabrique de chapeaux renommés et acquit une fortune considérable par ses manufactures de cuivre et de laiton. La position plus qu'aisée du jeune

(1) Le roi avait fourni des matériaux; les collectes tirent le reste. Les frais s'élevèrent à plus de 7,500 écus. M. Toilin donne une vue de ce temple comme frontispice de son étude.

(2) Le séjour de Bouyer à Francfort paraît avoir échappé aux consciencieuses recherches de MM. Haag.

pasteur, les qualités supérieures de son esprit, la douceur de son commerce lui permirent de faire de sa maison le véritable centre de la colonie. Il entrevit bientôt la pente sur laquelle on s'avancait de jour en jour davantage, mais loin de s'y opposer il crut devoir prêter son concours à ce mouvement. C'est lui qui en 1767 consentit à marier en langue allemande deux conjoints de la colonie, et de même quelques jours plus tard, « le promis n'entendant du tout point la langue française. » L'acclimatation faisait des progrès rapides. Pendant trente-cinq années, sauf une seule exception, les réfugiés n'avaient point épousé d'Allemandes; en 1760 la majorité des colons prenaient des épouses dans le pays. Depuis dix ans déjà sur les registres paroissiaux on s'était vu forcé d'inscrire sous leur forme allemande les noms des réfugiés; sans cette précaution on n'eût plus reconnu leur identité (1). En 1769, la moitié des enfants ne comprenaient plus l'instruction religieuse en français, les baptêmes et les mariages se faisaient presque tous à domicile, le temple était presque abandonné.

Le pasteur *Christophe Hugo* (1764-1805), associé à Aureilhon à la mort d'Ezéchiél Causse, essaya vainement de réagir contre le courant. Quoique Suisse d'origine, il soutint avec une extrême fermeté l'ancienne tradition du Refuge; époux de Suzanne de Lameintaye, il maria sa fille à Emile de Montmartin et voulut empêcher la germanisation de la colonie. Dans un esprit entièrement opposé à celui de son collègue, il accusa hautement le troupeau d'irrégion et d'indolence criminelle : l'ignorance de la langue française fut taxée d'opiniâtreté et d'esprit de désordre; prononcer dans le temple un discours allemand lui parut une profanation. Tandis qu'Aureilhon, pour ne pas voir ses ouailles passer à la communauté allemande, consentait à accomplir à domicile et dans la langue du pays les baptêmes et les mariages, Hugo ressuscitait tous les règlements de l'ancienne discipline et fulminait l'excommunication contre ceux qui avaient communie dans l'église sœur.

Mais que pouvaient ces armes spirituelles contre la force irrésistible du temps? En 1774, la Vénérable Compagnie faisait du haut de la chaire exhorter les enfants à fréquenter plus exactement le culte de l'après-midi; en 1785 on supprima la prière du mercredi; en 1799 il en fut de même pour le second service du dimanche auquel personne n'assistait plus. L'année précédente on avait compris où était le vrai remède à l'abandon du culte : il avait été décidé que douze fois par an on

(1) Exemples : Audon, Otto; Bonasse, Bonass; Brétac, Bretasch; Calice, Kalisch; Chaîne, Schaen; Coulon, Kulo; Félice, Felisch; Figue, Figge; Fraise, Fraese; Fraiseau, Fresow; Laurence, Laberenz; Maître, Methier; Pilegard, Bilger; Renaud, Rennow; de Terre, Dether; Vuillaume, Wilhelm, etc.

prêcherait en allemand et qu'une fois par an la communion serait donnée en cette langue. En 1799, la connaissance de l'allemand fut exigée du pasteur, et en ouvrant le siècle on acheta la Bible de Luther.

Pendant ce temps, trois pasteurs avaient succédé à Aureilhon, *Antoine Bocquet* (1781-1784), *Jacques Papin* (1784-1795), *J.-Guillaume Reclam* (1795-1799), tous appartenant à des familles connues dans les annales du Refuge : pour leur carrière pastorale nous renverrons nos lecteurs au livre de M. Tollin. Après le pasteur *Reuscher* (1799-1805), *Louis Roquette* clôt la série des ministres de l'Eglise française. C'est à lui que fut réservée la tâche difficile de soutenir honorablement jusqu'à la fin ce corps distinct qui n'avait plus que l'apparence de la vie.

La colonie ne s'éteignit point sans épreuves. En 1806 l'armée de Napoléon entra dans la ville et ce furent des troupes françaises qui convertirent le temple en magasin à fourrages. Devant cette persécution de la dernière heure, la communauté allemande rouvrit de nouveau ses portes aux huguenots : ils ne devaient plus se séparer d'elle. Quand les ravages de la guerre eurent cessé, le consistoire ne pouvant subvenir aux frais des réparations les plus indispensables se décida à vendre le temple. Après des destinées diverses il fut détruit il y a peu d'années ; le roi acheta les matériaux et les consacra à l'édification d'une église dans les faubourgs.

En 1817 on ne prêchait en français qu'une fois par trimestre : en 1832 mourut la veuve Lassalle qui seule encore déclarait ne pouvoir communier qu'en français. En 1834, le pasteur Roquette écrivait : « Depuis quelques années il n'y a plus de culte français parce qu'on ne trouve plus de membres qui comprennent la langue.

Nous ajouterons que jusqu'à la construction de leur temple les huguenots étaient enterrés avec la plus grande simplicité, d'abord dans le cimetière des réformés, et de 1729 à 1736 dans la crypte de l'église allemande. De 1736 à 1802, on les ensevelit dans leur propre église.

Le Consistoire. — L'histoire du corps consistorial se lie à celle de l'Eglise. L'organisation donnée aux réfugiés était basée sur la discipline des Eglises réformées de France, moins les synodes. Le 5 juin 1687, par une résolution solennelle, la colonie adopta cette discipline et choisit cinq anciens, MM. Le François, L'Hermite, Bouchon, Hennequin, Colas, soumis à l'élection d'abord annuellement, puis tous les trois ans. Le consistoire, comme l'Eglise, connut une prospérité momentanée, une déchéance graduelle : il eut ses divisions intestines et ses résistances contre l'autorité dictatoriale du consistoire supérieur de Berlin. En 1805 il ne tenait plus qu'une séance annuelle. En 1852,

les deux anciens entrèrent dans le consistoire de l'Eglise allemande.

L'activité de ce corps se partageait en trois branches distinctes :

1° La gérance de la caisse de l'Eglise, dont le maître perruquier Hennequin fut le premier trésorier et qui conserva jusqu'en 1766 une complète indépendance. Le contrôle de la direction supérieure lui fit perdre alors beaucoup de son importance. Vingt-deux receveurs l'administraient successivement.

2° Le maintien de la discipline qui, après avoir été strictement observée au début (1), tomba bientôt en désuétude.

3° Le soin des pauvres, pratiqué sur la plus large échelle. Les réfugiés se sont partout signalés par leur charité. Eprouvant par eux-mêmes que nous n'avons point ici-bas de cité permanente, ils s'empressaient d'alléger le fardeau de tous ceux qui, comme eux, étaient étrangers et voyageurs sur la terre. La colonie de Francfort envoya à plusieurs reprises des dons considérables aux réfugiés en Suisse et aux confesseurs sur les galères ; elle contribua par des legs et des collectes annuelles à l'entretien des orphelinats français établis dans plusieurs villes ; elle pourvut avec une intelligente prévoyance aux nécessités de ses propres indigents.

Les malades pauvres étaient confiés à des familles peu aisées qui les soignaient avec dévouement et en recueillaient quelque avantage. Les orphelins, dans une pensée semblable, étaient placés chez des pauvres honteux pour lesquels on déguisait l'aumône sous le nom ingénieux de prêt de charité. Une propriété léguée par Ph. Micqueau, greffier de la justice et ancien, prit le nom de maison des pauvres, le revenu des loyers servant à secourir les misères que les malheurs des temps rendaient si nombreuses. On retrouve enregistrées sur les listes du consistoire les fréquentes *passades* ou *viatiques* accordés à ceux qui traversaient la colonie. De 1686 à 1707 dans ces passants secourus il y a un recteur, un professeur, un maître de langue, un apothicaire, un proposant, deux nobles, six pasteurs, huit étudiants, huit officiers ; près d'un siècle plus tard, de 1787 à 1791, ce sont encore un pasteur, un professeur, un chantre, trois candidats, neuf gentilshommes et dames nobles. Les pieux voyageurs tombaient-ils malades, la caisse de l'Eglise payait le chirurgien, le médecin, la garde, l'enterrement. On se réjouissait quand l'un d'eux profitait de cette halte sur sa route pour participer à la cène, quand il présentait au baptême un enfant né sur la terre d'exil et surtout quand on reconnaissait en lui un martyr de la foi (10 déc. 1704). Et cependant ces secours si libéralement offerts

(1) Voir la réconciliation solennelle de P. Colas avec l'Eglise, après son voyage en France, 1687.

n'étaient pas exclusivement attribués aux réformés ou aux Français. Nous y voyons participer un luthérien, trois catholiques, sept israélites, des Hongrois, des Polonais, des Italiens, des Anglais et des Suisses, mais ces exceptions n'étaient faites que sur délibération expresse de la Compagnie. On n'accordait point de passades aux coureurs d'Eglises : elles variaient de la somme modique de deux gros à celle comparativement élevée de six écus.

Instruction. — L'année même de la fondation de la colonie on établit une école communale dirigée par le sieur Girard, lecteur et membre du consistoire (1686-1697). Parmi ses collègues et ses successeurs, mentionnons Paul Naudé, fils de Ph. Naudé de Metz (voir Haag) et fondateur à Francfort avec son beau-frère Jean-Etienne d'une imprimerie française de Bibles et de livres de piété; Pierre Robert, Jean Meissonis, David Courtois (1709-1731), descendant d'une famille de martyrs et sous la direction duquel l'école fut en pleine prospérité. Elle occupait trois professeurs à la fois, mais cette ère brillante fut de courte durée : l'enseignement allemand empiéta sur le français et par une progression qu'on peut suivre dans l'étude de M. Tollin, l'un finit par supplanter entièrement l'autre. Pierre Cordier (1782-1805), le dernier instituteur, comptait parmi ses ancêtres le conseiller d'ambassade et directeur des forges Etienne de Cordier (voir Haag).

Les huguenots profitèrent d'ailleurs de toutes les ressources scientifiques et littéraires que Francfort leur offrait : ils contribuèrent même à les augmenter. Le grand électeur avait fondé en 1671 la Ritter-Académie destinée à perfectionner l'éducation des jeunes gentilshommes qui étudiaient à l'Université ou tenaient garnison dans la ville. Elle fut transférée à Berlin en 1722, après avoir eu au nombre de ses professeurs le sieur Jean de La Fleur, écuyer (voir Haag et Weiss), Jean du Tremblay, Guillaume Garnier, Luc Cossart, « maître en fait d'armes. » Rappelons ici d'autres membres de la colonie, appartenant pour la plupart à la noblesse, et qui ne dédaignaient pas ce titre de *maître* : Jean Cardel, sieur du Noyer, Josué Benoist, Jacques Liège, le sieur de Pérard, Boudré, Louis Millenet, Casalis, Dominique Méry, Louis du Breuil, Pierre de Saint-Romain (1).

L'Université et le gymnase réformé fondé en 1694, avaient ouvert leurs portes aux étudiants huguenots (2); la communauté pourvoyait avec une extrême générosité aux besoins des étudiants pauvres et le premier pasteur était de droit inspecteur des études de ceux qui s'occupaient de théologie. Les savants professeurs s'empressèrent d'entrer

(1) Pour plusieurs de ces noms, voir Haag, *France protestante*.

(2) Voir la liste, à la fin de cet article.

dans les meilleurs rapports avec les bannis de France et leur donnèrent une place d'honneur lors du jubilé universitaire : la faculté de droit défendit la parité de leurs privilèges nobiliaires, la faculté de médecine pourvut au soin médical des colons, le syndic fut ordinairement assesseur du juge de la colonie. De plus, la chaire de langue française fut attribuée au second pasteur de la colonie ; le premier occupant fut Jean Causse qui traita dans son discours d'installation « de l'ancienneté des Eglises réformées. »

Citons encore parmi les réfugiés voués uniquement aux labeurs de la science Jacques Mercier, de la famille du célèbre hébraïsant, professeur de langues à l'Université ; Philippe Ouseel ou de l'Oysel, docteur en théologie et en médecine ; Jean-Louis Causse, petit-fils du pasteur J. Causse, doyen de la faculté de théologie et le dernier de cette excellente et honorable famille.

Juridiction de la colonie. — Une institution digne de remarque est celle de la Justice française accordée aux réfugiés par l'électeur de Brandebourg. Elle conserva au milieu de la monarchie sa position indépendante pendant cent vingt-six années, alors même que la langue française avait cessé d'être en usage parmi les descendants des huguenots. L'article 10 de l'édit de Potsdam établit que toutes les contestations entre les réfugiés seront jugées par un juge-arbitre français choisi par eux dans leur propre sein : s'il y a appel ils peuvent s'adresser à la magistrature locale : ne sont exceptées de cette jurisprudence particulière que les affaires ecclésiastiques qui ressortent du consistoire et les questions militaires.

Cette juridiction passa par trois périodes successives.

1686 à 1699. — On est surpris de voir au début plusieurs colons chercher à s'y soustraire et invoquer leurs rapports avec les corps de métier pour rentrer sous le droit commun du pays. Loin d'en profiter pour hâter la fusion, l'électeur décida que tous les réfugiés, quelle que fût leur condition, déposeraient leurs plaintes devant le juge français, et en cas d'appel « *coram judice superiore suæ nationis*, » tribunal siégeant à Berlin et composé d'Ancillon de Metz auquel on adjoignit deux conseillers. On pouvait encore se pourvoir contre leur décision par un second appel adressé au prince pour révision des actes. De plus chacun était jugé selon la coutume de sa province natale, Normandie, Provence, Lorraine ou Languedoc. Un pareil état de choses compliquant les procédures, surtout dans les colonies provinciales, les jurisconsultes du tribunal supérieur de Berlin rédigèrent à l'exemple du code Louis l'Ordonnance française ; à partir du 14 avril 1699 elle eut force de loi pour tous les tribunaux des colonies huguenotes.

1699-1716. — Sous ce régime de l'Ordonnance française, l'appel à la Direction supérieure subsistait; en troisième instance on s'adressait au « tribunal d'Orange » institué par Frédéric I^{er} pour ses sujets de Meurs, Lingen et Tecklenbourg. Il en résulta d'interminables lenteurs dans les procès. Quand les quinze années d'exemption furent écoulées, le roi décida que « les descendants des réfugiés seront soumis aux tribunaux français; les magistrats municipaux ne pourront exercer aucune mesure contre les cabarets ou brasseries des colons, ni s'occuper de la police en ce qui les regarde; en matières criminelles les réfugiés pourront être jugés d'après la procédure criminelle de France. »

1716-1812. — A la suppression du tribunal d'Orange, la troisième instance fut attribuée au tribunal supérieur d'appel prussien. Les deux degrés inférieurs continuèrent par condescendance plutôt que par nécessité, jusqu'en 1812, époque où sur la demande des huguenots, la justice française fut définitivement abolie.

Elle avait été représentée à Francfort d'abord par un seul juge et depuis 1690 par le juge ou directeur de la colonie, un greffier et un assesseur. Sur les huit juges, deux furent Allemands. Ces directeurs avaient une position souvent délicate, en face du consistoire d'une part et de la municipalité de l'autre; ils ont rendu de grands services « en refrénant le zèle inconsidéré et immodéré de l'autorité ecclésiastique, en dissipant les préjugés et en amenant les cœurs à une pratique plus tolérante. »

Le premier, *Jean Burgeat* de Vitry (1686-1690) fut attaché comme avocat à la justice française supérieure (Haag). Il eut pour successeurs *Papillon de La Tour* (1690-1692); *Paul Delon* (1692-1694), ancien conseiller au présidial de Montauban; *Etienne Cardel* (1694-1734), le type parfait du juge huguenot. Il était fils du pasteur Jean Cardel, un des martyrs des îles Sainte-Marguerite. Sa maison devint un centre de ralliement pour la colonie; son plus jeune fils, *J.-Paul Cardel*, lui succéda comme directeur de 1734 à 1763. Pendant l'intérim le syndic de l'université remplit ces fonctions et l'on choisit ensuite *Philippe du Port*, seigneur de Mouillepied et de Boismasson (1768-1803). Du Port soutint avec énergie les droits de la bourgeoisie française contre les prétentions de la municipalité. Sous *Sembach* (1803-1812), le tribunal fut supprimé, son action séparée étant devenue superflue.

Quarante ans après cette suppression le consistoire de l'Eglise réformée française se fusionna avec le consistoire de l'Eglise réformée allemande: l'union des deux communautés fut annoncée du haut de la chaire; un rescrit royal du 17 avril 1852 l'avait approuvée. C'est à dater de ce jour que toute marque distincte de la colonie a cessé dans la cité

de Francfort-sur-l'Oder. N'y a-t-il pas dans cette acclimatation progressive si complète, non-seulement une intéressante étude de statistique, mais encore et surtout une grande leçon d'histoire et de tolérance? Les forces vives qu'une nation a repoussées de son sein se transplantent dans le milieu nouveau qui les accueille : là, sans rien perdre de leur vitalité première, elles s'assimilent les éléments propres à ce sol étranger et s'y développent en se transformant.

Les noms français se retrouvent à Francfort dans vingt-sept familles désormais tout à fait allemandes. Elles sont spécialement désignées dans la liste générale de toutes les familles de la colonie qui forme l'appendice de la monographie de M. le pasteur Tollin. Remercions cet arrière petit-fils des huguenots d'avoir enrichi l'histoire du Refuge d'un intéressant chapitre, et d'avoir si dignement accompli le devoir qu'il rappelle aux premières pages de son étude :

« *Souviens-toi des temps d'autrefois..... Souvenez-vous de vos conducteurs et imitez leur foi !* »

F. SCHICKLER.

APPENDICE .

ÉTUDIANTS FRANÇAIS A L'UNIVERSITÉ DE FRANCFORT.

M. Tollin a relevé les noms suivants d'étudiants appartenant à la colonie.

Jurisconsultes : 1693, Jean Barbéyrac, de Béziers (Haag) ; 1696, Jacques Péricard ; 1702, Paul Malchar, Pierre Perrin ; 1700, Henri Simonis ; 1710, Ezéchiel Causse, Louis Prévost ; 1740, Morrus ; 1780, Gillet ; 1788, André Hugo.

Théologiens : en 1688 les douze boursiers : Périer, de Durant, Jean du Bourg, David Ancillon (Haag), d'Ingenheim, de Plantamour, Bancelin, Daniel Le Roi, Daniel Saint-Nicolas, Charles Lugandi (Haag), Pierre Crégut, Pierre Nicolas. En 1694, Philippe Forneret (Haag) : 1696, Charles ; 1698, Raclet ; 1702, Thomas Le Cointe ; 1705, Pierre Theremin ; 1706, Moïse Humbert ; 1710, François Baratier (Haag), Causse ; 1711, Pierre Ancillon ; 1714, Carges ; 1723, César de Missy (Haag) ; 1736, Th. Cabrit ; 1746, Vigne ; 1748, Louis Causse ; 1753, Louis Ollivier de Marconnay (Haag) ; 1755, Samuel L'Hormeaux (Haag) ; 1764, Toussaint ; 1765, Baudouin. La bourse fondée par la communauté fut attribuée successivement de 1771 à 1811 à MM. Theremin, Bocquet, Loudeci, Marmalle, Convent, Peltret, Convent, Cordier et Vénadier.

ERRATUM

Nous recevons de M. le pasteur O. Cuvier, de Metz, les rectifications suivantes à notre premier article : nous les insérons avec reconnaissance, ajoutant néanmoins que nous avons reproduit les noms tels que les donnait l'étude de M. Tollin.

Page 131, ligne 30, lisez d'Ozanne pour d'Ozanne ; — page 132, ligne 9, Jean Rimhart de Streiff (ainsi écrit dans les registres de l'Eglise), pour d'Estreffe ; — page 132, ligne 12, de Béville, au lieu de Biville ; — page 132, ligne 21, idem.

MÉLANGES

DESMAISEAUX ET SES CORRESPONDANTS

II. BERNARD LE JOURNALISTE (1)

Voici une autre lettre où l'on voit clairement la position embarrassante dans laquelle se trouvaient, il y a deux cents ans, les rédacteurs de gazettes. De la prudence! encore de la prudence! et toujours de la prudence! telle était la devise du journalisme, même en Hollande; on prenait le contre-pied de la fameuse maxime de Danton.

Monsieur,

Après huit jours entiers de maladie de la nature de celle dont je fus attaqué lorsque vous étiez ici, j'ai été accablé de mes affaires propres et ordinaires, et d'un si grand nombre d'autres extraordinaires, que j'ai cru que je succomberois sous le poids. Je n'en suis point encore sorti, et je ne vois point encore quand j'en sortirai. Tout cela me servira d'excuse légitime, s'il vous plait, si je vous envoie deux journaux à la fois, si je renvoie à la première occasion à vous envoyer les livres que vous demandez, si je ne réponds pas à vos dernières que je n'ai pas le temps de relire, et enfin si ma lettre est fort succincte et en désordre. J'ai reçu le manuscrit que vous m'avez envoyé; s'il n'y avoit que moi de critiqué, il seroit déjà imprimé, car à cet égard je défie que qui que ce soit reçoive la censure avec plus de plaisir. Mais, Monsieur, tout le monde n'est pas de ce naturel, je le sais par expérience. Que diroient les correspondants de M. de Beauval, et les miens, à la vue de votre critique? Que diroit M. de Beauval lui-même, que je dois ménager par mille raisons, dont la moindre est qu'il est mon ami, lui qui n'a pu souffrir que j'insérasse une critique où l'on se contentoit de dire, fort modestement, que si l'on ne savoit que d'autres occupations l'empêchent de donner son journal dans le temps, le public seroit surpris, je pense, de voir dans son mois de septembre de l'année passée, la réponse à une critique qui n'a paru que dans mon mois d'octobre de la même année? Il n'y avoit que cela; cependant il a fallu supprimer la pièce pour ne pas rompre. Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien on doit avoir

(1) Voir le *Bulletin* du 15 février, p. 76.

de ménagements dans le poste où je suis. C'est cela même qui m'a obligé de changer bien des choses dans l'extrait de M. de Salisburi; car, enfin, une vertu farouche, qui ne veut rien tolérer ni ménager, s'attire bientôt sur les bras tout le public pour ennemi, et se trouve resserrée dans un coin bien à l'écart, où elle a lieu de se repentir de son peu de prudence. Jésus-Christ qui veut que nous ayons la douceur des colombes, nous exhorte aussi à avoir la prudence des serpents. Je ne crois pas que vous trouviez mauvais que j'en use aussi librement avec vous. C'est une marque d'une amitié sincère que je vous ai dévouée, et qui fera que je serai toute ma vie, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BERNARD M.

Si j'avais l'honneur de vous voir un jour, je vous montrerois un bon nombre de pièces critiques que j'ai supprimées par raison et par avis de mes amis.

A La Haye, ce 5 août 1700.

J'ai cru inutile de reproduire intégralement les lettres de Bernard; elles contiennent souvent des détails qui n'auraient pour les lecteurs du dix-neuvième siècle aucun intérêt, et les passages que j'ai choisis suffiront à donner une idée du reste de la correspondance. L'extrait suivant montre combien les autorités ecclésiastiques de Hollande déployaient de scrupule dans la publication des livres religieux, puisque même les vignettes et les gravures en taille-douce destinées à illustrer ces sortes d'ouvrages, étaient sujettes à une espèce de censure.

.....
On voit ici une lettre écrite par une personne qui est à Londres contre M. Jurieu, sur une nouvelle version des Psaumes..... M. Saurin écrit sur l'amour de Dieu; il est pour l'amour désintéressé dont je pense que ni vous ni moi ne nous accommodons guère (1). Comme c'est un homme qui médite beaucoup, et qui écrit bien, j'aurai pourtant de la curiosité de voir son ouvrage. Le Synode wallon est assemblé. On y doit parler des figures qu'on met au-devant des livres, et qui sentent la superstition, ou qui ne conviennent pas. Je crois que ce sont quelques ennemis de M. Jaquelot qui ont remué cette corde à cause de la taille-douce qui est au-devant de son livre de l'*Existence de Dieu*, et à laquelle je crois qu'il n'a rien contribué. Il en a été averti, et l'on lui

(1) *Traité de l'Amour de Dieu*. Utrecht, 1701, 2 vol. in-8. Voyez un compte rendu détaillé de cet ouvrage, dans les *Nouvelles* de mai 1701.

dit en même temps d'écrire à quelques-uns de ses amis au Synode, qu'on examinât l'histoire de la Bible, de M. Martin, où il y a plusieurs figures contre la bienséance. Elles ont été dessinées par des Flamands qui ne s'entendent pas trop en bienséances. Je ne sais comment on a pu vous mander de Genève, que M. Pictet (1) y était regardé comme l'émissaire des luthériens : je n'en crois rien, puisque dans le dernier livre qu'il a fait sur la matière, il ne leur passe pas un seul article. Son livre commun de théologie françoise paroitra bientôt (2). Le livre de M. Locke, en françois, se débite merveilleusement bien (3)....

A La Haye, ce 31 août / 11 septembre 1700.

La livraison des *Nouvelles de la République des lettres*, pour le mois de novembre 1700, s'ouvre par une lettre de Desmaiseaux sur les versions de l'Ecriture sainte. On y remarque, entre autres choses curieuses, le passage suivant : « Lorsqu'il (un traducteur) veut entreprendre une version de l'Ecriture, il doit encore se souvenir que les écrivains sacrés n'ont point poli leur style, soit qu'ils crussent cela au-dessous d'eux, soit parce qu'ils écrivaient dans une langue qui leur était étrangère, soit enfin pour mieux s'accommoder à la portée des simples. Le style de saint Paul, par exemple, est raboteux et mal poli : il en convient lui-même... Il faut donc plutôt s'appliquer à bien exprimer ce qu'ils ont voulu dire, que s'attacher scrupuleusement aux termes dont ils se sont servis. »

Il paraît que le manuscrit de Desmaiseaux contenait des propositions assez malsonnantes, et que Bernard eut à y faire certaines modifications. De là des plaintes, des remontrances auxquelles notre journaliste dut répondre :

.....
Je suis fâché d'avoir fait des changements à votre manuscrit, qui vous aient déplu ; si j'eusse laissé les mots que *les écrivains sacrez n'étoient pas capables de châtier leur style*, votre mémoire n'auroit pas pu avoir place dans mes *Nouvelles*, parce qu'on ne parle point ainsi en Hollande des auteurs sacrez, et qu'on croit qu'étant inspirés du Saint-Esprit, qui même leur avoit appris les langues qu'ils parloient, du moins, pour la plupart, il en savoit assez pour châtier leur style, s'il

(1) Bénédicte Pictet, professeur de théologie à Genève.

(2) *La Théologie chrétienne et la Science du salut*, etc., par Bénédicte Pictet. Amsterdam, 1702. 2 vol. in-4°. Voir les *Nouvelles* de novembre 1701.

(3) La traduction de Coste parut en 1700, à Amsterdam. Voir les *Nouvelles* d'août de cette année.

l'eût cru nécessaire. Vous me direz peut-être que ce n'est pas moi qui parle ; cela est vrai, mais l'on a encore ici cette maxime, que l'on est responsable, non-seulement de ce qu'on peut dire de choquant contre la religion, mais aussi de ce qu'il peut y avoir de cette nature dans les ouvrages d'autrui qu'on publie.....

A La Haye, ce 14 décembre 1700.

Desmaiseaux ne se le tint pas pour dit, et il essaya de se retrancher derrière l'autorité des Pères de l'Eglise. Il fallut bien lui répondre encore une fois.

.....

Sans vouloir disputer avec vous, j'avoue que la délicatesse de certaines gens est trop grande ; mais je les connois, et je sais à peu près ce qui les peut ou doit choquer, quoique leur malignité aille souvent au delà de mon imagination, et qu'ils fassent quelquefois des crimes à moi et aux autres qu'ils n'aiment pas des choses les plus innocentes. Vous jugez bien que l'autorité des Pères ne mettroit pas à couvert ; on n'a pas pour eux dans notre communion les mêmes respects que dans l'Eglise anglicane, et un témoignage de saint Jérôme et un zéro en chiffre sont à peu près la même chose : en quoi je vous avoue que je ne suis pas éloigné de leur opinion. On feroit peut-être un peu plus de cas d'un Burman et d'un Witsius ; mais, après tout, quand on a dessein de faire des affaires à un homme, outre qu'on rejette toutes ces autorités, on trouve toujours des différences au désavantage de ceux qu'on veut opprimer. Vous m'opposez enfin que j'ai fait des extraits de livres où il y a des choses tout autrement éloquentes que ce que j'ai changé dans votre mémoire. Je réponds que les livres sont déjà publiez et entre les mains de tout le monde, au lieu que des mémoires que j'insère ne le sont pas, ce qui, comme vous pouvez voir, fait une très-grande différence.....

A La Haye, ce 4 février 1701.

Ce n'était pas seulement contre les théologiens orthodoxes que Desmaiseaux s'aventurait ainsi ; il attaquait tout le monde, à droite et à gauche, et aurait bien voulu faire des *Nouvelles de la République des lettres* l'organe de ses rancunes. Quant à Le Cène, dont il est question dans la lettre suivante, on peut consulter sur lui l'article biographique que donnent les savants auteurs de la *France protestante* (1). Il est singulier, pour ne pas dire davantage, qu'un homme sur le compte duquel Bernard s'exprime avec tant de sévé-

(1) Partie XII, p. 457, 58.

rité, ait mérité que le consistoire de Charenton « rendit le témoignage le plus vrai à sa vie pure, honnête et sans reproche, à son zèle assidu à la visite et consolation des malades, à son application exacte à toutes les fonctions de son ministère. » C'est sans doute là un de ces problèmes biographiques impossibles à résoudre.

.
Il me souvient que vous attaquez assez violemment les *Transactions philosophiques*. Ne craignez-vous pas de vous faire des affaires avec la Société Royale ! Nous avons un proverbe de notre Gascon qui dit qu'il n'y a point de buisson qui ne fasse ombre, et nous avons tous besoin les uns des autres. Un peu de politique n'est point blâmable, quand elle ne fait pas de tort à la probité. On n'est pas obligé de dire toutes les vérités, et d'appeler toujours un chat un chat et Rolet un fripon. A cet égard on peut se taire, mais il ne faut jamais parler contre sa conscience. Je suis de la dernière roideur à cet égard, et un peu parent du misanthrope.....

..... Vous me parlez de M. Le Cène ; je ne croyois pas qu'il pensât à moi, et je ne m'en souciois pas trop. Il est de ces gens avec qui le meilleur est de n'avoir que le moins de commerce qu'on peut. Tout imprudent que je suis, je commercerai avec les plus méchants de tous les hommes, pourvu qu'ils ne me fassent jamais dire que ce que j'ai dit ou fait ; mais pour ceux qui ne se font aucun scrupule de mentir, et qui n'ouvrent jamais la bouche pour autre chose, j'avoue que je ne suis pas assez habile pour échapper à leurs pièges. J'estime infiniment plus un larron qu'un menteur ; je pourrai me garantir de l'un, mais de l'autre il m'est impossible. Or, constamment M. Le Cène passe pour un insigne menteur ; je souhaite que vous n'en fassiez pas l'expérience, comme bien d'autres ont fait. Le sieur Joland est sur le même pied, aussi a-t-il fait des affaires à une infinité d'honnêtes gens par ses insignes impostures (1). Entre les dogmes des sociniens que j'abhorre, celui qui porte qu'il est permis de mentir en de certaines occasions me paroît insupportable, lâcher le pied à une infinité de crimes, et tendre à la ruine de la société. Je m'étonne que des gens qui font consister presque toute la religion dans la morale, en enseignent une si relâchée dans un cas d'une si grande importance.....

A La Haye, ce 3 mai 1701.

Le numéro d'août 1701 des *Nouvelles de la République des lettres*,

(1) Sur Joland (1670-1722), célèbre incrédule, consulter tous les Dictionnaires biographiques.

contient une lettre de Desmaiseaux, auquel j'emprunte le passage suivant (1) :

« Un autre journaliste, dont le jugement et la profonde érudition sont assez connus, ou par mégarde, ou en suivant l'auteur dont il faisait l'extrait, car je n'ai pas présentement de quoi justifier à qui proprement la faute doit être imputée, n'a pas laissé de broncher en raisonnant sur les disputes de Pélage. Il a pris la profession de foi de cet hérétique pour un sermon de saint Augustin (2), après quoi il ne lui est pas difficile de trouver de la contradiction entre les sentiments de ce père et ceux de saint Jérôme, sur les matières de la grâce. Mais s'il avait consulté le *Livre de la Grâce de Jésus-Christ* (3), de saint Augustin, il aurait sans doute vu que cette pièce ne lui appartient pas, puisque cet évêque l'attribue expressément à Pélage. »

Mettre sur le compte de saint Augustin un écrit de Pélage, est, en effet, une méprise assez divertissante, et Desmaiseaux l'avait fait sentir d'une manière très-acerbe au journaliste anonyme. Sa lettre, du mois de mai 1701, ne put pas être insérée telle quelle par le prudent Bernard ; il en modéra le ton, ne l'imprima que trois mois après l'avoir reçue ; dans l'intervalle, cependant, il essaya de se justifier vis-à-vis de son susceptible correspondant.

Si j'avois eu en ma jeunesse les lumières que j'ai aujourd'hui, je serois en un autre état que je ne suis, sans pourtant avoir rien fait contre les règles les plus sévères de la conscience. Mais pour avoir méprisé certaines gens fort méprisables, avoir raillé quelquefois de quelque prédicateur froid ou fat, avoir négligé une visite, je me suis fait des ennemis qui ne me l'ont jamais pardonné, et je sens encore de funestes effets de leur vengeance, qui ne se lasse pas de me persécuter. J'avoue que si l'on étoit raisonnable, on souffriroit patiemment d'être critiqué, mais on ne l'est pas. Or, est-il nécessaire que, pour faire remarquer qu'un auteur s'est trompé en attribuant un ouvrage à saint Augustin, on se fasse un ennemi irréconciliable, surtout si cet auteur est d'ailleurs un homme de mérite, pour qui nous devons avoir des égards, et avec qui nous ayons quelque liaison.....

(1) Pages 160, 161.

(2) Le 191, selon les anciennes éditions, et le 236*, selon celle des Bénédictins. Vol. V, à l'Appendice.

(3) Chap. XXX, § 32 et suiv., édit. des Bénédictins.

..... Nous avons enfin vu ce merveilleux, cet excellent *Journal de Trévoux*, et vous le verrez aussi, parce que je vous l'enverrai infailliblement. S'il y avoit à hésiter sur le jugement qu'on en doit porter, je ne voudrois pas vous prévenir ; mais en vérité il est si pitoyable que je ne crois pas que les lecteurs se trouvent d'un sentiment différent sur ce sujet..... Ces journalistes sabrent tout ce qui ne leur plait pas, mais d'une manière pitoyable ; ils font les controversistes à tort et à travers, ils disent des injures grossières à tous les protestants, ils n'ont ni sens, ni jugement ; et il n'y a de bon dans leur journal que deux ou trois pièces qui ne sont pas d'eux.....

A La Haye, ce 3 juin 1701.

Je n'ai pas à écrire l'histoire du *Journal de Trévoux*, dont il est fait mention ici, et, pour de plus amples renseignements à ce sujet, le lecteur ne saurait mieux s'adresser qu'au père Sommervogel (1) ; je me bornerai à dire que Bernard n'est pas le seul homme de lettres qui se plaigne du ton *sabreur* des nouveaux *gazetiers*. « Tout le monde sait, » disait Leclerc, « que les révérends journalistes ne blâment presque que ceux qui sont estimés hors de leur société, ou qu'ils craignent, et qu'ils ne parlent qu'avec éloge de quelques protestants que parce qu'ils les méprisent, ou qu'ils espèrent de les gagner. Ainsi, leurs louanges et leurs satires font, parmi les protestants, un effet tout contraire à celui qu'ils se proposent (2). »

Avec un système de rédaction comme celui-là, il n'est pas fort étonnant que les collaborateurs du *Journal de Trévoux* aient eu, ainsi que le père Sommervogel le remarque, à guerroyer dès la première année de leur entreprise. Il paraît, d'ailleurs, que plusieurs écrivains critiqués par ces messieurs n'étaient pas en meilleure odeur auprès de Jacques Bernard ; Basnage de Beauval, par exemple, qui, de concert avec Huet, publiait une édition revue et corrigée du Dictionnaire de Furetière (3). Ayant cru que le compte rendu donné par les *Mémoires de Trévoux* portait à faux, il s'en plaignit dans un article adressé au *Journal des Savants*, et qui fait partie de la livrai-

(1) *Table méthodique des Mémoires de Trévoux* (1701-1773), précédée d'une notice historique, par le père P.-C. Sommervogel, de la Compagnie de Jésus. 2 parties en 3 vol. in-12. Paris, Durand, 1864.

(2) *Bibliothèque choisie*, 1705. Avertissement. — Voir la *Table* du père Sommervogel, p. xx, xxi.

(3) Cette édition parut en 1701, 3 vol. in-fol., et, quoi qu'en dise Bernard, elle est très-supérieure à la première. On sait que le Dictionnaire de Trévoux n'en est qu'une mauvaise contrefaçon. *Inde irx.* — V. la *France prot.*, art. *Basnage*, 3^e partie, p. 15, 16.

son du lundi 11 juillet 1701. Huet, de son côté, se défendit dans l'édition hollandaise des *Mémoires de Trévoux*. Les révérends pères avaient, à ce qu'il paraît, laissé imprimer le malencontreux article sans trop y prendre garde, et ils s'empressèrent de reconnaître leur tort de la façon la plus honorable (1). Or, que dit Bernard du fameux dictionnaire, ou plutôt de l'aptitude de Basnage pour la tâche de réviseur qu'il s'était attribuée :

Je suis très-fâché que ce que je vous ai mandé au sujet de votre mémoire vous ait chagriné ; je puis vous protester sincèrement que je n'en ai pas eu le dessein, mais seulement de tâcher d'éviter que vous et moi ne nous fissions des affaires.....

..... Je disois, étant à Amsterdam, que je ne pouvois assez admirer l'impudence de M. de Bauval, qui dit dans sa préface (du Dictionnaire de Furetière), qu'il n'a pas touché aux articles d'algèbre, parce qu'il avoue qu'il ne sait pas cette science, comme s'il savoit les autres parties des mathématiques qu'il ignore parfaitement. On me répondit qu'il devoit mettre, qu'il n'avoit touché à aucun article des sciences, parce qu'il n'en savoit aucune, et cela n'est que trop vrai. Cependant il méprise souverainement tout le reste de la terre, et nul n'a d'esprit que lui et ses amis. En commençant son dictionnaire, il savoit si bien notre grammaire, qu'il ne pouvoit comprendre qu'on dit A substantif masculin ; et demandoit gravement si A étoit nom, substantif ou adjectif, et qu'il ne comprenait rien à ce galimatias. Je lui ai ouï dire en une bonne compagnie qu'il ne savoit pourquoi on se tourmentoît tant à chercher les longitudes, et qu'il ne voyoit pas à quoi cela pouvoit être utile. Vous qui savez tous les journaux *ad unguem*, pourriez, je pense, à votre loisir, faire un mémoire concernant les fautes de cet auteur ; ce seroit charité, pour rabattre un peu son caquet, et lui apprendre à se mieux connaître.....

A La Haye, ce 8 juillet 1701.

La dernière lettre de Bernard que je citerai nous transporte sur le terrain de la politique, aussi brûlant dans les premières années du dix-huitième siècle qu'il l'est de nos jours. Le rédacteur en chef des *Nouvelles de la République des lettres* avait, un beau matin, négligé cette *prudence des serpents*, dont il recommandait tant l'usage

(1) Livraisons de mars et avril 1701. — Avis inséré après la table. V. le père Sommervogel, *ubi supra*.

à Desmaiseaux, et il s'était hasardé à émettre des propositions malsonnantes sur Charles I^{er}. Ce fut assez pour déchaîner contre lui des ennemis qui crurent se montrer grands politiques en faisant la cour à la reine Anne aux dépens de notre ami Bernard. Michel Levassor, auteur d'une bonne histoire de Louis XIII (1), eut la malheureuse idée de se prêter à cette intrigue, et il paraît qu'en accusant le journaliste d'émettre des opinions contraires à l'Eglise anglicane et au gouvernement établi, il voulait surtout se venger de certaines critiques insérées dans les *Nouvelles*. C'était, avouons-le, se montrer un peu trop susceptible. Levassor, du reste, ne gagna pas beaucoup à ses dénonciations, car la publication de l'histoire de Louis XIII lui fit perdre les bonnes grâces des personnes influentes qui l'avaient accueilli en Angleterre avec une faveur marquée.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 16/27 février, dont je vous remercie. Je vous prie de vous ressouvenir que quoique je ne reçoive jamais mon journal que le troisième du mois, il est pourtant toujours achevé d'imprimer dès le 20, et que, par conséquent, on le met sous la presse dès le commencement du mois. Deux ou trois jours avant que je reçusse votre lettre, on m'avoit marqué d'Amsterdam que M. Levassor avoit écrit à son libraire à peu près la même chose que vous me marquez touchant ce que j'écris de Charles I^{er}. Je trouve fort étrange que pendant que l'on permet à M. Levassor de médire de tout le genre humain, des morts et des vivants, des Anglois et des étrangers, du père, de l'oncle et de tous les parents de la reine, on soit gendarmé de ce que je parois douter de la religion d'un prince mort sur un échafaud il y a plus de cinquante ans. Je veux que mon doute soit mal fondé, je ne le propose que comme un doute, et lorsqu'il s'agit de protestations faites au lit de mort, je ne traite la chose que dans la thèse, et je marque expressément que je ne fais pas d'explication. Je veux faire seulement sentir à M. Levassor, qui fait le grand philosophe, que sa conséquence n'est pas juste; et il n'y a personne qui en dût mieux convenir que lui, puisque je n'ai pas vu d'auteur moins porté à juger favorablement des gens sur les belles apparences extérieures. Dans la lettre qu'il écrit, il se jette sur des généralités, au lieu de s'attacher aux circonstances que j'ai posées, et de décider nettement s'il croiroit que les protestations d'un homme dans la situation où je me mets pussent bien nous assurer qu'il meurt de la religion qu'il

(1) V. son article dans la *France prot.*, 13^e partie, p. 58, 59.

professe. Du reste, je proteste que je n'ai pas eu le moindre dessein de choquer ni la reine, ni l'Eglise anglicane, ni qui que ce soit; et je suis prêt d'en faire une déclaration publique, si cela est nécessaire. Je croyois qu'il y avoit en Angleterre plusieurs presbytériens qui doutoient de la religion de Charles I^{er}, et il me semble d'en avoir ouï quelques-uns qui traitoient de farce l'anniversaire qu'en faisoit ce prince; mais puisque vous m'avertissez que je me trompe sur ce sujet, je le crois. Vous m'avouerez du moins qu'il ne seroit pas impossible de trouver des gens en Angleterre qui croient que ce prince fut justement condamné. On y a imprimé, il n'y a pas longtemps, les mémoires de Ludlow (1), et quantité d'autres livres qui en disent dix mille fois plus que je n'en ai dit, et qui assurent ce dont je ne fais que douter. Je ne vois pas qu'on ait fait des affaires à ceux qui ont procuré l'édition de ces ouvrages, ni par conséquent comment on pourroit m'en faire à moi, qui ne suis pas obligé aux mêmes égards que ceux qui vivent au delà de la mer.

Je vous suis très-obligé de vos offres, et je ne les refuse pas en cas qu'ils me fussent nécessaires. Je sais de bonne part que M. Stanhope (2) n'a point encore ouï parler de cette affaire, et je puis comme compter que s'il recevoit des ordres là-dessus, il auroit la bonté de m'en parler avant que de porter ses plaintes à l'Etat. J'ai lu l'endroit qui a choqué à une personne qui doit un peu savoir l'esprit de votre cour, et les conséquences que cette affaire peut avoir; je puis vous protester qu'à toutes les lignes elle m'interrompoit pour me dire : « *Vous avez raison vous parlez trop en doutant, vous pouviez parler plus affirmativement.* » Je doute que ce pourroit bien être un faux bruit que M. Levassor répand. Je sais qu'il n'est pas trop scrupuleux à mentir. Il a été choqué de ce que je l'ai contredit, il a voulu m'épouvanter, et peut-être a-t-il tâché d'irriter le conseil et espéré de pouvoir réussir. Si quelqu'un vous parloit de cette affaire, vous pouvez l'assurer que j'ai toujours témoigné beaucoup de respect pour l'Eglise anglicane, que j'ai défendu ses évêques toutes les fois que l'occasion s'en est présentée.....

A La Haye, ce 9 mars 1703.

Les détails contenus dans cet article donneront une idée suffisante des tracasseries de toute espèce que les journalistes avoient à subir, il y a deux cents ans. Il fallait, certes, qu'ils fussent bien persuadés de l'importance de leur mission, pour aller se jeter dans un guépier pareil.

GUSTAVE MASSON.

(1) V. les *Nouvelles de la République des Lettres* du mois de février 1699.

(2) James Stanhope, comte de Chesterfield (1673-1721), prit une part importante à la guerre de la succession d'Espagne.

CORRESPONDANCE

*A Monsieur Jules Bonnet, secrétaire de la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.*

Paris, le 25 mars 1870.

Mon cher collègue,

Vous avez relevé fort à propos, dans votre excellente analyse de l'*Épître de Malingre envoyée à Clément Marot* (*Bull.*, XIX, 90), l'erreur commise par tous les historiens et reproduite par les auteurs de la *France protestante*, erreur qui consiste à croire que le traducteur des Psaumes, échappant au bûcher pour la troisième fois, ne serait arrivé à Genève qu'en 1543. Il s'y trouvait certainement plus tôt; la date de l'Épître,

*L'an mil cinq cens avec quarante et deux,
Le second jour de décembre froideux,*

ne laisse, grâce à la rime, place à aucun doute sur ce point.

Mais en est-il de même de la date du dixain adressé par Marot à Malingre, le 5 mai 1546? Je ne saurais le croire, en vertu des raisons que vous avez vous-même exposées dans les lignes suivantes : « Si l'on tient compte de ce dixain, dites-vous, Marot était encore à Genève le 5 mai 1546. Mais ceci concorde mal avec la retraite du poète à Chambéry, avec sa présence au camp de Cérisoles (14 avril 1544), avec la date et les circonstances généralement admises de sa mort à Turin cette même année. Il y a là, semble-t-il, plus d'un mystère à éclaircir, et sur lequel les registres genevois peuvent seuls jeter quelque jour. »

Sans vouloir médire des précieux registres de Genève, qui n'ont qu'un défaut à mes yeux, celui d'être trop éloignés de Paris, je ne les crois pas indispensables à la pénétration du mystère (1).

Non-seulement Marot, arrivé à Genève dans l'hiver de 1542, n'y était plus en 1546, mais il paraît même n'y avoir séjourné que quelques mois, trois au plus, témoin son épître *A M. Pelisson, président de Savoye*, à laquelle l'édition si fautive de Lenglet-Dufresnoy (*Œuvres de Marot*, La Haye, 1731, in-4^o, I, 578) assigne tantôt la date de 1534, et tantôt celle de 1543. La dernière est la vraie; car on sait que Marot, quittant la ville de Calvin, trouva un refuge en France, à Chambéry, qui n'était devenu ville française qu'en 1536. Or on lit dans cette épître, qui nous montre Marot plus que jamais *despourveu* et réduit à la dernière extrémité, ces vers :

*Las! cher Seigneur, depuis trois mois en çà,
De France ay prins mon chemin par deçà,
Pour voltiger et veoir pays nouveaux.*

Faudrait-il supposer que le président Pelisson,

Un vray Cresus en biens et opulence,

(1) Si ces registres ne sont pas indispensables pour fixer la date de la mort du poète, ils peuvent seuls nous éclairer sur la durée de son séjour à Genève. (*Réd.*)

resta sourd aux plaintes du poète, et que celui-ci, désespéré, dut retourner à Genève, pour revenir ensuite à Chambéry. A supposer que cette hypothèse, qui ne figure nulle part, fût admissible, elle aurait le tort de demeurer entièrement inutile; car, en présence du témoignage unanime des contemporains et notamment des deux documents précis et concordants que je vais citer, il me paraît absolument impossible de douter que Marot ne fût déjà mort en 1544 :

1^o *Építaphe de Cl. Marot fait par Lyon Jamet, insculpté en marbre sur son tombeau, en l'église Saint-Jean de Turin, 1544, le 12 septembre* (Lenglet, I, p. xxiv).

2^o *Deploration sur la mort de Cl. Marot, souverain poète françois, avec privilège. On les vend au Palais, par Jehan André, libraire juré de l'université de Paris, 1544.* — Suit ce privilège, daté du premier jour d'octobre 1544 (III, 427 et 428).

La date du dixain : 5 may 1546, n'est pas moins précise, sans doute, mais elle est inexacte, impossible; c'est 1543 qu'il faut lire; il n'y a là qu'une faute d'impression. Qui l'a commise? — Je ne pense point que ce soit M. Tross, qui vient de republier cette curieuse pièce; c'est très-probablement Jaq. Estauge, qui l'a réimprimée à Bâle, le 20 octobre 1546. La première édition était de la fin de 1543, ou du commencement de 1544, comme on le voit par la réponse de Marot à Malingre :

L'Épître et l'Épigramme, etc.,

datée du 6 janvier 1543 (vieux style), et il est peu probable qu'elle renfermât déjà l'erreur. Celle-ci s'explique, au contraire, tout naturellement par le fait que la réimpression ayant lieu en 1546, il suffisait d'un moment d'inattention pour commettre la faute et ne pas la découvrir sur l'épreuve.

Veuillez agréer, etc.

O. DOUEN.

La Société de l'Histoire du Protestantisme français tiendra sa séance annuelle au temple de l'Oratoire Saint-Honoré, le 3 mai prochain, à trois heures. Après le rapport du Président sur les travaux de la Société, on entendra la lecture de deux notices historiques, l'une de M. le comte Jules Delaborde, sur *la mort d'Eléonore de Roye, princesse de Condé*, une des plus touchantes figures de la Réforme; l'autre, de M. Charles Read, sur un curieux projet de monument à Du Plessis-Mornay, formé dans les premières années de ce siècle.

La Bibliothèque du Protestantisme français sera ouverte, tous les jours, à partir du mercredi 5 mai, pendant la semaine consacrée aux réunions des Sociétés religieuses.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ

La Société de l'Histoire du Protestantisme français a tenu sa dix-huitième séance annuelle au temple de l'Oratoire-Saint-Honoré, le 10 mai, à trois heures, huit jours après la date annoncée dans le dernier numéro du *Bulletin*. L'assemblée réunie sous les voûtes de l'Oratoire n'était ni moins nombreuse ni moins sympathique que celle des précédentes années. La séance a été ouverte par une invocation de M. le pasteur Bianquis, de Rouen. Le Rapport de M. Schickler, toujours si plein, empruntait un nouvel intérêt au compte rendu d'un concours ancien sur la vie d'Antoine Court, le restaurateur des Eglises du Désert, et à l'annonce d'un concours nouveau sur la *vie et les écrits de Théodore de Bèze*. Une touchante relation des derniers jours d'Eléonore de Roye, princesse de Condé, puisée dans un opuscule fort rare du temps, et habilement mise en œuvre par M. le comte Jules Delaborde, a captivé ensuite l'attention de l'assemblée. M. Ch. Read a su l'intéresser à son tour, en évoquant le souvenir de Du Plessis-Mornay, à l'occasion d'un concours institué à Niort en 1806, et d'un projet de monument demeuré sans exécution. La Bibliothèque du Protestantisme français n'a pas été oubliée dans les communications de ce jour : M. le pasteur Eug. Durand, de Castres, a offert au Comité un précieux registre de synodes du Désert dans le haut Languedoc, portant la signature du martyr Rochette ; M. Hoffet, de Lyon, a déposé sur le bureau un volume des actes de l'assemblée du clergé de France (1682-1685), et divers rapports destinés à compléter les annales de la charité protestante à Lyon. La séance a été levée à cinq heures et quart, après une prière de M. le pasteur Pradès, de Liège.

RAPPORT

DE M. FERNAND SCHICKLER, PRÉSIDENT

SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

Messieurs,

La Société de l'Histoire du Protestantisme français a, vous le savez, un double but : rechercher les traces du passé, les transmettre à l'avenir. Placés dans ce présent si fugitif qui hérite de ce qui l'a précédé et prépare ce qui le suivra, jouissant de la liberté religieuse conquise au prix de tant de souffrances, les protestants du XIX^e siècle ne sauraient négliger leurs ancêtres. Un grand devoir leur incombe : c'est à eux qu'il appartient de rendre la vie à ce que le temps avait momentanément voilé, de contrôler les assertions à l'aide des sources retrouvées depuis peu, de provoquer des investigations plus approfondies, d'accepter la vérité quelle qu'en soit la provenance, de montrer outre l'héroïsme déjà connu et admiré les héros oubliés ou obscurs, d'empêcher en un mot qu'il reste dans l'ombre un seul souvenir qui puisse faire du bien, un seul exemple qui soit salulaire, ou qu'il manque un rayon au foyer lumineux dont vous revendiquez l'héritage.

Noble tâche, Messieurs, et qui possède un rare privilège. Elle ne se concentre pas sur un point unique. Plus nous avançons, mieux il nous est donné d'entrevoir la variété de nos travaux et l'étendue de ce qui reste à réaliser : et quand nous venons comme aujourd'hui, en remerciant Dieu, vous parler de résultats importants, vous avez le droit d'attendre de nous l'exposé d'autres progrès qui réclament un redoublement d'activité. Voici, par exemple, d'une part le *Bulletin*, de l'autre la *France Protestante* de MM. Haag. Penseriez-

vous que notre recueil mensuel de documents inédits et d'études historiques soit parvenu, en dix-huit années, à épuiser la matière ? Mais en présence de ce qui demeure inexploré ou trop peu connu, nous n'avons qu'effleuré ce sujet immense, et déjà cependant on ne peut plus s'occuper sérieusement de notre histoire sans avoir consulté le *Bulletin*. Et de même le gigantesque travail de la *France Protestante* était à peine terminé, que déjà l'on réclamait de tous côtés des additions, que les familles apportaient des noms, invoquaient des titres incontestés, pour figurer elles aussi dans le Livre d'or des Huguenots. Pour ces deux branches de notre œuvre l'exercice écoulé n'aura point été stérile. Ce n'est pas à nos lecteurs qu'il est besoin de rappeler les études variées, les pièces inédites, lettres, actes, interrogatoires, poésies, envoyés par nos collaborateurs, publiés sous la direction éclairée de M. Jules Bonnet. Nous avons extrait des procès-verbaux de nos séances ce qui nous a paru de nature à intéresser tous les membres de la Société. Dorénavant nous résumerons rapidement les articles des revues françaises et étrangères qui auront trait à notre histoire protestante ; vous apprécierez, nous en sommes persuadés, le côté pratique de ces renseignements. Enfin, pour vous faire envisager les services que rend le *Bulletin* et vous engager à le répandre davantage autour de vous, il suffira de mentionner deux pièces que nous publierons prochainement : l'une donne l'indication positive de plus de soixante Eglises du XVI^e siècle ignorées jusqu'ici ; l'autre ajoute dix-neuf noms à la douloureuse liste des forçats pour la foi.

Ces noms vont former des additions indispensables à l'ouvrage des frères Haag. Notre circulaire en a provoqué d'autres et nous remercions les correspondants qui, s'associant à nous, ont continué à nous prêter le concours que plusieurs d'entre eux avaient accordé à nos devanciers. Rendons d'abord un solennel hommage de reconnaissance et de regrets à un ami des premiers jours, M. le pasteur et professeur Chappuis, de Lausanne ; il venait de reprendre ses bienveillantes communi-

cations en nous donnant ses amendements souvent considérables sur quatre-vingt-dix-sept notices, quand, il y a un mois à peine, il a été rappelé dans la patrie meilleure.

M. le pasteur Gagnebin, d'Amsterdam, a promis trente-neuf biographies dont il nous a adressé la première ; M. Louis de Richemond, archiviste de la Charente-Inférieure, et M. Ernest Jourdan, juge à La Rochelle, ont bien voulu nous offrir les familles rochelaises, M. Cazalis de Fondouce a commencé à nous envoyer les familles du Languedoc et M. le pasteur Cuvier celles de Metz. M. Raoul de Cazenove, M. Alphonse Rivier, professeur de droit à Bruxelles ; M. Ch. Rahlenbeck, archiviste aux Archives royales de Belgique ; M. George Fazy, à Genève ; M. Félix Bovet, à Neuchâtel, nous ont fourni des articles ou des séries d'articles d'un très-grand prix pour nous. Celui de nos collègues sur lequel repose la plus lourde part du fardeau, M. Henri Bordier, me permettra-t-il d'insister sur ce que ses travaux préliminaires ont déjà su réaliser ? Grâce à ses soins, nous insérerons dans le *Bulletin* de ce mois une première liste de noms dont les articles sont en préparation. Ce sont ceux de la lettre A. Mais vous comprendrez, Messieurs, qu'avant de commencer l'impression, même partielle, du Supplément, nous ne devons rien négliger pour le rendre aussi définitif que possible. Cette liste est donc un appel qui prouvera que nous sommes résolûment à l'œuvre et que le moment est venu d'adresser tout ce qui peut aider à perfectionner et à compléter la *France Protestante*.

Cette publication, précisément à cause de son importance, était trop impérieusement réclamée pour que nous eussions le droit de la retarder. Mais combien d'autres le manque de ressources ne nous contraint-il pas de remettre d'année en année ! Nous vous avons déjà entretenus plus d'une fois de nos renoncements, des refus que nous opposons (avec quel regret !) aux demandes les mieux fondées. Sans parler de ces anciens ouvrages de premier ordre depuis longtemps épuisés et dont la réimpression serait si utile, l'*Histoire des Martyrs*, par

exemple, ou l'*Histoire ecclésiastique*, de Bèze, pour lesquels nous sommes souvent tentés d'ouvrir une souscription spéciale comme on nous y a plus d'une fois engagés ; sans parler de ces documents isolés qui gagneraient à être réunis et présentés avec ensemble, il est des travaux récents que nous aurions à cœur de soutenir davantage. C'est pour encourager ceux qui se consacrent à notre histoire que nos concours ont été institués. Au moment de prononcer sur celui qui se termine, je dois vous rappeler que nos espérances ont été justifiées déjà : des deux mémoires couronnés en 1868, l'un, *Louvois et la Révocation*, vient de paraître, tandis que l'autre, *le Refuge dans le pays de Vaud*, ne tardera sans doute pas à être sous presse.

C'est la vie d'Antoine Court, le restaurateur des Eglises réformées de France, que nous avons offerte cette fois comme sujet d'étude. Enfant, il épiait et suivait sa mère quand elle partait pour les assemblées nocturnes ; bientôt il y remplissait la charge de lecteur, et l'année même où Louis XIV proclamait dans un arrêt solennel que le protestantisme n'existait plus, quatre ministres proscrits, répondant à l'appel d'un jeune homme de dix-sept ans, se réunissaient près de Nîmes dans une carrière abandonnée, pour rendre une organisation stable aux Eglises dévastées, et fournir les armes spirituelles à ces troupeaux dépourvus de pasteurs. A partir de cette nuit commence la mission d'Antoine Court : à travers toutes les difficultés et tous les dangers il poursuivra son œuvre héroïque ; refrénant le fanatisme, rétablissant un ordre régulier, réveillant les consciences, relevant les courages par son exemple, se multipliant pour suppléer à l'insuffisance du nombre, envoyant les proposants étudier en Suisse et y recevoir l'imposition des mains, songeant à tout, toujours vigilant, toujours actif, toujours prêt. Quand sa tâche lui paraît terminée en France, c'est dans un exil volontaire qu'il ira la continuer, intéresser l'étranger aux malheurs de ses compatriotes, plaider leur cause de vive voix et par écrit, faire établir

ce séminaire de Lausanne où l'on préparait des martyrs pour remplacer ceux que la persécution décimait sans relâche... Ah ! qu'il est douloureux de voir toujours, après des accalmies momentanées, l'orage gronder et se déchaîner de nouveau ! et comme on s'associe au sentiment éloquemment exprimé par l'auteur du mémoire : « Faut-il continuer ? faut-il épuiser cette triste et monotone liste des mêmes crimes commis, des mêmes souffrances endurées ? Pourquoi non ? Sous quel prétexte montrerait-on moins de patience à raconter les douleurs des victimes qu'elles n'en montrèrent à les supporter ? »

Vous entrevoyez, Messieurs, tout ce que devra renfermer cette biographie, et peut-être serez-vous moins surpris qu'un thème aussi vaste n'ait provoqué qu'un seul mémoire. C'est celui arrivé en retard l'an dernier, mais refondu, complété et appuyé par de nombreux documents. Ce qui n'était qu'une ébauche est devenue une étude accentuée dont les traits ressortent avec plus de vigueur et de précision et qui ne manque ni de couleur ni d'énergie. Est-ce à dire cependant que le tableau réponde à tout ce que nous étions en droit d'espérer ? Non. L'œuvre est importante, elle est déjà utile, elle n'est pas encore parfaite. Le côté historique peut surtout être signalé. En choisissant la biographie de Court, c'était toute une époque que nous voulions évoquer. En effet, le mémoire soumis à notre examen ne se borne pas à retracer la noble vie du proposant, du pasteur du Désert, du fondateur du séminaire, du député général des Eglises : il nous donne d'intéressants détails sur la restauration graduelle de ces Eglises, sur les persécutions qui se succèdent, sur le réveil progressif de l'opinion publique, faits qui doivent prendre place parmi les plus marquants et jusqu'ici les moins connus de l'histoire du XVIII^e siècle. Rien de hasardé dans les assertions de l'auteur ; on n'invente pas quand on n'a que trop à révéler : tout repose sur des preuves positives, des pièces authentiques et originales recueillies dans les archives de l'Hérault et dans les cent dix-huit volumes manuscrits de la collection Court à Genève.

Nous approuvons donc ce travail sous le rapport historique ; il indique des sources nombreuses, il méritera d'être consulté plus tard. — Plus tard, ai-je dit. Il faut le reconnaître, dans son état actuel ce mémoire ne satisfait pas entièrement le goût d'une époque où l'on demande que la science historique, même la plus approfondie, ne se présente que revêtue de toutes les puretés du style. Sous le point de vue littéraire cette biographie laisse à désirer, et nous voudrions que l'auteur, après avoir affronté courageusement avec l'élan de la jeunesse le labeur des recherches longues et pénibles, revînt maintenant à son œuvre, qu'il la remît sur le métier, en reprît lentement une à une les diverses parties, et d'un mémoire instructif mais trop souvent incorrect fit un bon et beau livre qui réponde aux légitimes exigences des lecteurs. C'est dans ce sentiment que le comité n'a pas cru pouvoir couronner le manuscrit en trois volumes présenté sous la devise *Corde et ore*, mais qu'il est heureux de décerner à M. Edmond Hugues un encouragement de mille francs.

C'est le 31 décembre 1870 qu'expire le délai pour la remise des mémoires destinés au concours actuel sur un sujet indéterminé. Au 31 décembre 1871 est fixée l'échéance de notre quatrième concours. Le continuateur de Calvin, le théologien mêlé à toutes les controverses de son temps, l'habile négociateur qu'on retrouve dans toutes les phases du protestantisme militant de Coligny à Henri IV, l'homme non moins célèbre par les grâces de son esprit que pour l'éclat de ses vertus, *Théodore de Bèze, considéré dans sa Vie et ses Ecrits*, tel est le sujet que nous proposons aujourd'hui. Cette biographie si attachante sous le triple point de vue religieux, historique et littéraire, n'a été jusqu'ici l'objet que d'esquisses brillantes ou d'études partielles et inachevées. Nous demandons aux concurrents de la traiter avec ampleur, car une œuvre étendue et approfondie peut seule justifier nos suffrages ; nous les invitons à en puiser les éléments et dans le *Bulletin* où s'accumulent tant de trésors, et dans les riches collections épistolaires de Paris,

de Genève, de Berne, de Zurich et de Bâle. Un prix de 1,200 francs est assigné au mémoire couronné.

Le comité espère obtenir votre approbation lorsqu'il consacre ainsi chaque année à stimuler le goût des fortes études historiques une portion notable de ce qu'il doit à votre libéralité. C'est pour les faire fructifier que nous persévérons à solliciter vos dons, et cette pensée nous rend moins pénible le côté prosaïque d'une reddition de comptes. A vrai dire, si ces comptes répondaient plus amplement à nos désirs, nous serions plus empressés d'exposer dans leurs moindres détails les deux colonnes de la recette et de la dépense : il est cependant impossible de le dissimuler, la totalité de ce que nous recevons ne semble guère à la hauteur de la multiplicité de nos raisons de dépense. D'une part les abonnements au *Bulletin*, une collecte à domicile de moins de 3,000 francs, une dans les Eglises d'un peu plus de 2,000 francs ; de l'autre l'impression, les prix décernés, le Supplément et tout ce qu'il entraîne, les frais de secrétariat, de gérance, les allocations, la Bibliothèque, les reliures, les assurances, les achats.

Ne soyez donc pas surpris que nous ayons hâte de nous tourner vers l'avenir où nos coreligionnaires s'associeront plus énergiquement à nos efforts — quelques-uns nous en ont donné des preuves dans cet exercice — et que le rapporteur arrive avec joie à la partie de sa tâche où il n'aura que des sentiments de reconnaissance à exprimer, en retraçant devant vous les succès croissants de la Bibliothèque.

Oui, Messieurs, elle est longue la liste des bienfaiteurs que nous avons la douce mission de remercier. Les remercier tous... Hélas ! un souvenir de deuil s'impose à notre esprit. Le Seigneur a rappelé à lui plusieurs de nos amis les plus constants, et comment ne pas nommer le pasteur Viala, de Monchamps, qui à notre dernière assemblée nous apportait ici même, à l'issue de la séance, d'intéressants volumes que son extrême modestie l'avait empêché de nous offrir en public ?

Les noms de nos donateurs, inscrits sur nos rapports,

devraient tous être prononcés aujourd'hui. Souvent un livre, une page isolée, un méreau, une estampe jaunie ont pour nous une inappréciable valeur. Mais de ce que l'énumération complète excéderait les bornes de ce discours (1), je ne saurais néanmoins passer sous silence les envois de Madame Thuret, de MM. Cherbuliez, Couve fils, comte Pelet de la Lozère, Franklin, ni cette collection célèbre des œuvres de Savonarole où les virils accents du moine martyr sont reproduits dans les éditions originales toutes empreintes d'un cachet d'élégance artistique qui n'appartient qu'à la renaissance et à l'Italie : M. William Martin a enrichi de ce trésor la Bibliothèque à laquelle il ne cesse de consacrer tant de soins dévoués.

Grâce à M. Labouchère une belle médaille du réformateur florentin figure dans nos vitrines. M. le baron de Triqueti s'est dessaisi en faveur de la Société d'un superbe portrait aux trois crayons de Duplessis-Mornay : ce dessin attribué à Dubreuil rappelle la pureté et la finesse de ceux du Louvre, et nous montre l'inébranlable huguenot alors que, dans toute la fleur de la jeunesse, il partageait la fortune encore incertaine de Henri de Navarre. M. Frossard nous a apporté d'anciennes gravures, M. Rossignol a suspendu à nos murs de belles reproductions du Colloque de Poissy et du Prêche surpris par les soldats, ainsi qu'un tableau de Beyer représentant une des terribles scènes des Dragonnades.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, la difficulté que nous

(1) Donateurs de livres, d'avril 1869 au 1^{er} mai 1870 : MM. les pasteurs Arbousse-Bastide, Bresson, Campredon, Oth. Cuvier, Nath. Martin, Petit, Vallette, Viala. — MM. Al. André, Bergmann, de Leyde; J. Bonnet, Ed. Borel, D^r Boutin de Beauregard, de Cazenove, Cherbuliez, Couve fils, de Bordeaux; comte Delaborde, A. Franklin, Froment, Ch. Frossard, Hoffel, de Lyon; W. Martin, Meyrueis, Alf. Monod, comte Pelet, Ch. Read, Sayous, Aug. Scheler, Schickler, Soulier, de Pau; le général Sulima. — Mesdames Reiset, Rognon, Thuret, F. Schmickler. — Les facultés de théologie de Montauban et de Strasbourg. — The free Church of Scotland, les Archives wallonnes de Leyde, l'université de Tubingue, la Société Académique de Maine-et-Loire, la Société historique du Harz.

Comme auteurs : MM. le duc d'Aumale, Bonnemère, Bonnet, Bouchet, Burnier, de Lausanne; Clément, de Copenhague; Coquerel, O. Cuvier, Franklin, Frossard, Gariel, Guizot, Kampschult, à Bonn; Kluckholm, à Munich; Martin du Pont, A. Michel, Palacky, à Prague; Nap. Peyrat, Robin, Schaeffer, Teutschlaender, à Bokarest; Laforgue, M. Topin, Tollin, à Francfort-sur-l'Oder.

éprouvons à compléter les séries de rapports, de journaux, de revues destinés à continuer la collection F. Monod. Un secours des plus efficaces vient de nous être accordé. Un ministre du saint Evangile, d'abord pasteur en Allemagne, puis bibliothécaire du roi des Belges Léopold I^{er}, M. Sigismond Scheler avait rassemblé, au prix de grands efforts, une collection de ce genre où les œuvres de bienfaisance françaises, anglaises, allemandes, hollandaises, américaines, sont représentées par des milliers de comptes rendus. Tout ce qu'il était parvenu à recueillir est à peine croyable et je ne sais si l'on pourrait réunir plus de pièces sur les sociétés bibliques, d'instruction primaire et des missions. A la mort de M. Scheler, son fils ne voulut point disperser ces longues suites si difficilement recomposées, et quand il visita votre Bibliothèque, il crut avoir trouvé l'asile où elles seraient accueillies avec honneur et sécurité. Il ne se trompait pas : c'est remplis de gratitude que nous avons accepté cet héritage vraiment magnifique et que nous avons promis d'y rattacher le souvenir du chrétien aussi pieux que savant auquel il doit naissance.

Le comité de son côté a désiré ajouter à ces ressources nouvelles ; quoique nos achats aient été nécessairement restreints, nous sommes entrés dans une voie qui promet d'être fructueuse, celle de la copie des abondantes sources concernant notre histoire déposées à l'étranger. Tel est à Londres le manuscrit inédit des *Icones* de *John Quick* qui renferme plus de quarante biographies de pasteurs et de professeurs français des XVI^e et XVII^e siècles. N'était-il pas désirable d'en avoir à Paris une transcription ? L'occasion se présentant d'en obtenir une copie fidèle, nous nous sommes décidés à supporter les frais assez considérables afin de l'adjoindre à notre section des manuscrits. Dans cette division spéciale, vous retrouverez parmi les donateurs de cet exercice, MM. Labouchère, Frossard, W. Martin. Nous avons reçu d'importantes copies de M. Marchegay, d'anciennes disciplines ecclésiastiques de M. Read, quelques sermons autographes

de Reclam, l'historien du refuge en Brandebourg, offerts par sa petite-fille, Madame la générale de Reinhard, et un présent encore, dont la valeur est tout à fait exceptionnelle.

M. le pasteur Colombier, président du consistoire du Vigan, possédait les papiers de son aïeul le pasteur Pierre Ribes. Nous en connaissions le prix, nous nous sommes permis de solliciter la faveur d'une transcription. Voici la réponse : « N'ayant point d'héritiers directs, persuadé que ces documents seront fidèlement conservés dans vos archives et que de plus, s'il m'était utile d'en avoir une copie certifiée conforme, on ne saurait me la refuser, je n'hésite pas à vous en faire le sacrifice. » Et dans une seconde lettre : « Pour être fidèle à la mémoire de mon aïeul, je ne pouvais confier en de meilleures mains ce dépôt précieux. »

Et vous figurez-vous, Messieurs, ce que ce dépôt renferme ? Ces feuillets détachés c'est toute la vie d'un homme de cœur et de foi, à cette époque si grande et si terrible que nous étudions tout à l'heure. Né en 1753 alors que la persécution épuisait sur nos malheureux coreligionnaires ses suprêmes et sanglantes fureurs, il était baptisé au Désert par un ministre proscrit : et la première de ces pages est l'acte même tracé à la hâte et signé Paul Rabaut. A peine arrivé à la jeunesse il se sent pressé du désir de se dévouer à son tour : pendant quatre années il mène la dangereuse existence de proposant, puis il part pour ce séminaire de Lausanne établi par Antoine Court, et voici le certificat qu'il en rapporte après un an d'études fructueuses. Au retour, dans le synode tenu au Désert en 1777, il est examiné et reçoit l'imposition des mains, comme l'atteste l'acte signé de tous les pasteurs présents et deux actes postérieurs également signés par ces courageux témoins de la vérité. En 1780 Ribes s'était marié, mais les protestants se trouvant hors la loi, leurs unions n'étaient point reconnues : ce n'est qu'en 1788, devant le juge mage, lieutenant général de la sénéchaussée de Montpellier, qu'il peut faire légitimer son mariage et la naissance de son

enfant, acte que nous avons encore et qui n'est pas le moins curieux de ce dossier. La Révolution éclate. Aux devoirs de conducteur du troupeau Ribes veut joindre ceux de citoyen et il rédige un mémoire sur la nécessité d'organiser les diverses Eglises ou sociétés religieuses, avec cette devise : Il faut que l'Eglise soit dans l'Etat et non pas l'Etat dans l'Eglise. Mais un orage plus redoutable encore succède à ceux qui depuis si longtemps désolaient ces contrées. Le ministère est interdit : l'homme qui avait si fidèlement servi son Dieu et son pays est accusé de propos tendant à l'avilissement de la représentation nationale, et voici le tableau expositif de sa conduite civique, voici l'extrait des procès-verbaux des séances du tribunal criminel, voici la lettre même, lettre souvent depuis baignée de larmes, qu'il écrit à sa femme et à sa fille au moment de monter sur l'échafaud. « Mon nomme vous déshonorera pas longtemps, » leur disait-il avec une noble assurance ; il avait quarante et un ans.

Qu'avons-nous fait de ces richesses ? Comment avons-nous répondu aux intentions de ceux qui nous les apportaient ? Lorsqu'il y a bientôt trois cents ans l'empereur d'Allemagne Maximilien ouvrait sa collection particulière de Vienne, il disait qu'une bibliothèque, quelque bien approvisionnée qu'elle soit, tant qu'elle n'est pas livrée au public, ressemble au cierge allumé sous le boisseau et dont personne n'aperçoit l'éclat. Eh bien ! Messieurs, nous, protestants, qui n'aimons pas que la lumière reste sous le boisseau, nous avons eu hâte de rendre la nôtre accessible et profitable à tous. Il y a plus d'un an maintenant que nous vous avons annoncé l'ouverture de la Bibliothèque, et nous sommes heureux de constater que les lecteurs sont venus, les uns chercher une indication dans les rapports de nos sociétés, un article dans les journaux, les autres étudier quelques vieux textes, comparer les éditions, feuilleter un ancien registre ou réveiller de ces témoins muets toujours prêts à répondre quand la science ou la foi les interroge. Nos coreligionnaires n'ont pas été les

seuls à frapper à cette porte nouvelle. Notre œuvre n'a rien d'intolérant ou d'exclusif et nous remercions ceux de nos frères catholiques qui nous ont prouvé qu'ils nous avaient compris.

Pour faciliter les recherches nous n'avons pas hésité à entreprendre, à côté du catalogue alphabétique, un second catalogue par ordre de matières qui met à même de contrôler tout ce qu'on possède sur chaque sujet différent. Nous nous sommes efforcés de compléter les suites de rapports, de journaux, de thèses... mais en se partageant tous ces devoirs plus multipliés et plus absorbants qu'ils ne le paraissent peut-être, les membres du sous-comité attendent, non sans une certaine impatience, le jour où votre chrétienne libéralité leur permettra d'installer et de rétribuer un bibliothécaire en titre.

Classer et augmenter nos documents imprimés et manuscrits, en faciliter l'accès, était-ce assez? Votre comité ne l'a pas cru. Il lui a semblé qu'en restant isolée cette fondation ne remplissait pas entièrement son objet, qu'il fallait qu'on en connût l'existence, non-seulement à Paris, mais dans les départements, mais à l'étranger, partout où l'on s'intéresse aux questions d'histoire et de religion. Un lien intime ne doit-il pas réunir tous les centres éclairés; ne doivent-ils pas se prêter un mutuel appui et former avec leurs ressources individuelles un trésor commun de lumières et d'expérience où tous pourront puiser? Cette pensée a inspiré nos lettres. Vous vous réjouirez d'apprendre que les encouragements ne nous ont pas fait défaut. Dans les pays les plus divers, les plus éloignés les uns des autres, un même esprit de sympathie et de bienveillance a dicté les réponses qu'on nous a adressées. Que ne puis-je reproduire les pages qu'on nous écrit de Leyde, de Bonn, de Vienne, de Wernigerode, de Moscou, de Philadelphie, de Savannah, de Boston, de Newton-Centre, du Collège théologique de Hartford! Les hommes distingués qui nous félicitent de notre initiative et nous remercient de notre

confraternité signeraient tous ces belles paroles du docteur - Forstmann, directeur en chef de la bibliothèque royale de Dresde : « Je salue cette nouvelle institution avec une joie particulière, non-seulement pour le noble but qu'elle se propose et l'objet élevé auquel elle doit concourir, mais aussi à cause des sages restrictions qu'elle s'est imposées et qui lui permettront d'atteindre d'un pas rapide et sûr à la plénitude complète. Dans une division aussi fructueuse de notre labeur, les bibliothèques spéciales se sentiront toujours davantage les membres d'un même grand organisme qui se soutiendra par l'union intellectuelle et l'échange actif des relations. »

De pareils témoignages sont assurément de nature à nous consoler de quelques incertitudes ou de quelques irrésolutions passagères : nous laissons au temps le soin d'en triompher. Les auteurs protestants s'étonneront plus tard de n'avoir pas toujours déposé leurs ouvrages sur nos rayons, comme les Eglises de France de n'avoir pas toutes adopté dès le principe la belle et touchante fête de la Réformation. Elle a été célébrée au mois de novembre avec un assentiment plus général encore que les années précédentes : plusieurs Eglises s'y sont associées pour la première fois ; toutes, nous en avons la confiance, ont su quelque gré à la Société qui a pris l'initiative de cette pieuse solennité ; un plus grand nombre que l'an dernier ont voulu l'aider et lui ont envoyé leur offrande. S'il est des noms dont l'absence ne peut que péniblement surprendre, notre liste en compte, il en est d'autres qui nous réjouissent doublement : l'obole de telle petite Eglise des Cévennes est vraiment une perle de grand prix. C'est à propos de l'une d'elles que M. le pasteur Saussine nous écrit : « Fons est situé au pied du pic de Bouquet, célèbre dans l'histoire des Camisards. Du seuil du temple bâti sur la partie la plus élevée du village, on pouvait distinguer l'entrée des grottes qui avaient servi de retraite aux troupes de Cavalier. De bonne heure on voyait sur les chemins de nombreux fidèles qui s'empressaient de se trouver au rendez-vous... Sur la route mon collègue m'avait indi-

qué dans les gorges de la vallée les divers emplacements sur lesquels se réunissaient les protestants, alors que l'Eglise était sous la croix. Il m'avait signalé en particulier un bois de chênes sous l'ombrage desquels avait eu lieu, au dire de quelques vieillards qui le tenaient de leurs pères, la consécration au ministère d'un aïeul du pasteur Encontre. J'arrivai à Fons, le cœur ému de tous ces souvenirs, bénissant Dieu d'avoir fait lever sur notre Eglise des jours meilleurs et de nous permettre de nous réunir en assemblée solennelle, pour célébrer, sous la protection des lois, la fête de notre glorieuse Réformation. C'est à M. Chapuis, pasteur de Genève, qu'était échu le privilège de donner une voix aux sentiments qui se pressaient dans tous les cœurs... Ainsi les Eglises du Refuge ont été successivement et à deux reprises, représentées au milieu de nous. L'an dernier c'était l'Eglise de Hollande, cette année c'est celle de Genève : il nous est doux de donner à ces Eglises sœurs la main d'association, et de confondre avec elles nos vœux et nos prières. »

Je pourrais joindre d'autres fragments à celui-ci, mais après avoir constaté que dans plusieurs de ces services on a lu du haut de la chaire des extraits de l'admirable Journal des Galères, publié récemment dans le *Bulletin*, je me bornerai à vous citer encore quelques lignes que nous adresse M. le pasteur Théodore Monod et qui méritent, par leur intérêt direct, d'attirer votre plus sérieuse attention : « Ne pensez-vous pas qu'il y aurait quelque chose à tenter pour unir nos Eglises de Paris dans une vraie fête de la Réformation ? Après que chacune d'elles, dans son culte du matin, s'est entretenu du grand sujet, tous ces cœurs déjà émus ne pourraient-ils pas se réunir le soir, à l'Oratoire par exemple, pour prier ensemble, chanter quelques vieux psaumes, apprendre de vous, Messieurs, quelques faits inédits et qui fassent du bien, écouter quelques courtes et chaleureuses exhortations huguenotes, en un mot, se réjouir et s'édifier ensemble, après s'être réjouis et édifiés séparément ? »

Le comité a été vivement frappé de ce que ce vœu présente d'élevé et d'émouvant à la fois. D'avance il a cru voir, sous les voûtes du temple où prêcha Bourdaloue, cette assemblée annuelle de nos coreligionnaires de Paris, ayant laissé sur le seuil leurs dénominations diverses, leurs préoccupations quotidiennes, se rencontrant pour vénérer ensemble la mémoire de leurs pères et joindre fraternellement leurs voix en accents de grâce et de reconnaissance. Qui d'entre vous, Messieurs, refuserait son concours à notre *Te Deum*? Il ne nous appartient pas d'insister sur une pensée qui a besoin d'être mûrie et acceptée par tous. Nous la déposons dans vos cœurs avec l'espérance qu'elle y sera accueillie, que ce beau rêve pourra bientôt être réalisé, que notre Société sera de plus en plus un lien commun pour tous ces protestants de France, tous également fiers de leurs conducteurs, de leurs héros, de leurs martyrs. Et vous l'avez vu, cette année notre horizon s'est indéfiniment agrandi. De même que nous offrons à tous de profiter de nos collections, de même nous étendons notre main au delà des frontières. « Pénétrés de l'intime persuasion, » comme le dit si bien un de nos correspondants d'Allemagne (1), « que dans le domaine des peuples civilisés, la solidarité des intérêts intellectuels ne saurait être entravée par des limites de nationalité, » nous osons, au nom de l'histoire, demander aux foyers scientifiques d'entrer avec nous en relations directes. Persuadés aussi que le protestantisme est un, malgré ses divergences, au nom de l'esprit protestant nous sollicitons des auteurs étrangers leurs travaux sur la Réforme. Alors les vieilles et célèbres archives dont plusieurs remontent aux temps mêmes que nous étudions, loin de repousser la nouvelle venue, s'empressent de l'accueillir en sœur; les savants nous remercient d'avoir senti les liens qui nous unissent : Leyde nous envoie les articles synodaux des Eglises wallonnes, Tubingue les éditions originales des actes de la diète d'Augsbourg, la

(1) Le professeur Bernays, directeur en chef de la bibliothèque de l'université de Bonn.

Bohême, ceux du procès de Jean Huss; Kazan, une histoire des Albigeois ! Devant ces preuves d'intérêt si diverses et si importantes il serait superflu, n'est-il pas vrai, Messieurs, de renouveler auprès de vous nos instances ? Ne voudrez-vous pas nous aider à répondre à ce qu'on attend de nous, ne voudrez-vous pas contribuer, d'une manière plus efficace, au développement et à l'essor de notre Société ? Dans une année de concile et d'excommunications, qui feraient croire parfois que les siècles retournent en arrière et qui nous reportent plus vivement que jamais aux souvenirs de la Réforme, n'est-il pas consolant et salutaire de poursuivre en paix notre œuvre historique, soutenus de près et de loin par les sympathies de nobles cœurs, d'intelligences d'élite, persuadés que si Dieu le veut, notre labeur n'aura pas été en vain, mais que les fruits en seront bénis pour sa gloire dans vos Eglises, dans vos familles, dans votre patrie... et peut-être dans le protestantisme tout entier.

ÉTUDES HISTORIQUES

LES DERNIERS JOURS D'ÉLÉONORE DE ROYE

PRINCESSE DE CONDÉ

Au début de l'année 1564, Eléonore de Roye, princesse de Condé, vivait retirée dans son château de Condé-en-Brie, où elle était venue chercher un peu de repos, après une longue série d'angoisses morales que son noble cœur, soutenu par la foi chrétienne, avait surmontées, mais sous l'influence desquelles sa santé, ébranlée à diverses reprises, avait, en dernier lieu, subi une grave altération.

Il suffit de se reporter à quelques-uns des principaux événements dont la France avait été le théâtre, dans le cours des années que venait de traverser la jeune princesse, pour mesurer, avec son extrême sensibilité, l'étendue des souffrances qui avaient déchiré son cœur d'épouse, de mère et de fille.

Et d'abord, tant que Condé, après avoir échappé aux sanglantes exécutions d'Amboise, était resté en Béarn, elle n'avait cessé de le soutenir, de loin, par de touchants témoignages d'affection, et par de judicieux conseils destinés à le prémunir contre les pièges que lui tendaient ses ennemis. Puis, dès qu'elle avait appris son incarcération à Orléans, et les poursuites criminelles dirigées contre lui, elle était accourue, seule, sans appui extérieur, mais forte de l'irrésistible énergie qu'inspire l'amour conjugal à une âme d'élite, pour tenter de lui sauver la vie, en lui procurant des défenseurs dont sa sollicitude et sa fermeté d'esprit devaient éclairer le zèle, en lui transmettant, par leur intermédiaire, des consolations et des encouragements qu'elle ne pouvait réussir à lui adresser de vive voix; en accumulant de tous côtés démarches

sur démarches, supplications sur supplications, et enfin, en pénétrant inopinément dans la demeure royale, dont l'accès lui avait été brutalement interdit, et en se jetant aux pieds du monarque pour lui demander justice. Maîtres du roi et de la cour, insensibles et altiers, comme toujours, en présence d'une grande infortune, les Guises l'avaient abreuvée d'outrages, désignée au fer des assassins, et réduite au désespoir en dictant à de serviles commissaires une condamnation terrible, à l'exécution de laquelle la main de Dieu pouvait seule soustraire le prince. En même temps qu'elle avait tremblé pour les jours de ce dernier, la princesse de Condé avait aussi tremblé pour ceux de la comtesse de Roye, sa mère, emprisonnée et impliquée dans le procès de son gendre, à raison de l'influence qu'on lui reprochait d'exercer sur l'esprit de celui-ci.

A peine le prince et la comtesse avaient-ils été rendus à l'affection d'Eléonore, que la première guerre civile était venue imposer à la pieuse princesse de nouvelles épreuves, et parmi elles, la douleur de se voir séparée successivement de ses enfants en bas âge, de sa mère et de son mari. Le jour même où Condé venait de quitter Meaux pour marcher sur Orléans, Eléonore de Roye, en se rendant de la première de ces villes à son château de Muret, dans un état de grossesse avancée, avait été assaillie par une horde de fanatiques, sous les coups de laquelle elle et son fils, le marquis de Conti, avaient failli succomber; saisie tout à coup de douleurs provoquées par l'effroi et les émotions du moment, elle était prématurément accouchée de deux jumeaux, dans le village de Gandelu, où elle s'était réfugiée à grand'peine; on l'avait depuis transportée, presque mourante, à Muret; là, sans attendre le rétablissement de sa santé, elle s'était promptement résignée à de déchirants adieux, avait confié à sa mère la garde de ses plus jeunes enfants, et était partie, avec son fils aîné, pour rejoindre, au péril de ses jours, Condé à Orléans. Elle était restée, dans cette place de guerre, toute une année,

durant laquelle elle avait assuré à sa mère et à ses enfants un asile à Strasbourg; s'était associée aux préoccupations incessantes de son mari, l'avait suppléé dans le maniement des affaires tandis qu'il combattait au dehors, et surtout tandis que, après la bataille de Dreux, il subissait une captivité non moins amère pour elle que pour lui; avait affronté, avec une inébranlable constance, des dangers de toute sorte, soit alors que la ville était ravagée par la peste, soit alors qu'elle subissait les horreurs d'un siège, assistant de ses dons, de ses soins, de ses consolations, les indigents, les affligés, les blessés, les malades, les mourants; dépensant au soulagement de toutes les misères, de toutes les souffrances, ses forces, sa fortune, sa santé, et dominant, des hauteurs de sa foi, les agitations des partis et les vicissitudes politiques, elle avait couronné son œuvre d'abnégation en opposant aux insidieuses démarches de Catherine de Médicis, les procédés de la plus noble franchise, dans le cours des négociations antérieures à la paix d'Amboise.

Epuisée d'émotions et de fatigues, Eléonore de Roye n'avait, après la conclusion de cette paix, paru à la cour que pour y aider Condé à reconquérir les prérogatives attachées à sa dignité de prince du sang, et que pour y employer au soutien de la cause des Eglises réformées le crédit dont elle jouissait. Dès que l'accomplissement de ces devoirs lui avait, vers le milieu de l'année 1563, permis de rentrer dans la vie privée, elle s'était empressée de quitter la cour, sans avoir toutefois obtenu de Condé qu'il revînt prendre place près d'elle au foyer domestique : ce prince demeurerait alors enlacé dans des pièges que l'astuce et la perversité de Catherine de Médicis lui avaient tendus, sur un tout autre terrain que celui de la politique et des affaires de l'Etat.

Reportons-nous maintenant aux premiers mois de l'année 1564, et pénétrons, par la pensée, dans le château de Condé-en-Brie. Tout y porte l'empreinte de la dignité morale, d'une supériorité bienveillante et délicate, d'une direction sagement

imprimée à l'activité de chacun, d'une vigilance soutenue, et surtout d'une profonde affection dans les relations de famille. Tout y commande le respect, tout y inspire une vive sympathie pour la femme éminente dont la piété, la sérénité d'âme et l'ineffable bonté, ont fait de ce château, à l'égard des êtres chéris qui l'y entourent, un séjour de paix, de douce intimité et de bonheur. Les regrets mêlés d'appréhensions, que cause à Eléonore de Roye l'absence d'un mari auquel elle est tendrement attachée, sont tempérés par la joie qu'elle éprouve à voir se grouper autour d'elle ses enfants, sa mère, sa sœur, la comtesse de La Rochefoucauld, et tout le personnel dévoué qui compose le service de sa maison. Sa joie cependant n'est pas complète, car si la comtesse de Roye a pu rendre à l'amour de la jeune mère « ses petits enfans, que, selon la belle expression de Calvin, Dieu a honorés en les faisant pellerins en terre estrange, » l'un d'eux, Louis, n'existe plus. Eléonore, qui pleure sa mort récente, ne possède près d'elle désormais que Henri, Marguerite, François et Charles. Henri, âgé de douze ans, et Marguerite, âgée de huit ans, ont, le premier, pour gouverneur, M. Des Garennes; la seconde, pour gouvernante, Madame de Saint-Cyr, assistée de Mademoiselle Des Fossés, sa fille. François et Charles, âgés, l'un de six ans, et l'autre de deux, sont placés sous la direction de femmes de confiance. Le ministre de l'Espine est chargé de l'instruction religieuse et littéraire de Henri, de Marguerite et de François. Le ministre Perussel, qui a assisté Condé durant sa seconde captivité, est le chapelain en titre de la famille. Dans l'intimité de la princesse, vit une amie vénérable, qui l'a constamment suivie depuis son berceau, et qui sera près d'elle encore, à l'heure suprême, pour recueillir son dernier soupir. Enfin sont associées, en une certaine mesure, à la vie de famille d'Eléonore, plusieurs filles d'honneur sur lesquelles s'étend son affectueuse protection.

Que de traits ne pourrions-nous pas ajouter à cette incomplète esquisse, en entrant dans le détail des soins que la prin-

cesse de Condé donne à l'éducation de ses enfants, de l'échange d'idées et de sentiments qu'elle entretient avec sa mère et sa sœur, dont l'existence est si étroitement unie à la sienne; de ses relations avec le reste de sa famille, et notamment avec Jeanne d'Albret, qu'elle aime comme une seconde sœur; avec ses oncles Coligny, d'Andelot et Odet; sa tante Charlotte de Laval, son beau-frère de La Rochefoucauld, son neveu et sa nièce, le prince et la princesse de Porcien! Que n'aurions-nous pas à dire, d'une part, de sa piété si élevée, de son active charité, de son dévouement journalier à la cause du protestantisme, et, de l'autre, des charmes inhérents à sa personne, du sérieux et de la délicatesse qui président à ses moindres actions, de la grâce et de la distinction que respirent ses paroles et ses moindres lettres! Il n'est pas jusqu'à son exquise beauté, admirée de tous, ignorée d'elle seule, que nous ne fussions autorisé à signaler comme mise, par une sorte d'affinité secrète, au service de son âme pour en refléter l'inaltérable pureté. Mais nous devons nous renfermer dans les limites de notre sujet, pour dire, tout d'abord, qu'à une époque rapprochée de celle dont nous parlons en ce moment, un vide immense allait se faire dans le château de Condé-en-Brie, et le deuil seul y régner désormais.

La princesse se ressentait des suites d'une grave maladie qui, en juillet 1563, avait fait craindre pour ses jours. L'altération croissante de sa santé, depuis deux ans surtout, nécessitait d'extrêmes ménagements. Elle n'hésita pas cependant à se soustraire à leur observation, pour se rendre près de son mari, atteint de légères souffrances, dans la ville de Troyes, où se trouvait la cour, au début du mois d'avril 1564. Le 15 de ce même mois, Condé, promptement rétabli, se disposait à partir, avec le roi et la reine-mère, pour Châlons-sur-Marne, ainsi que nous l'apprend une lettre d'Eléonore au prince de Porcien. Quant à elle, tout en prodiguant à Condé les soins les plus tendres, elle avait, durant son séjour à

Troyes, donné aux protestants de cette ville une preuve frappante de sa haute sympathie.

Pourquoi fallait-il, hélas ! que le dévouement de la princesse ne se fût exercé, cette fois, qu'au complet détriment de ses forces physiques et de sa santé !

A peine de retour au château de Condé-en-Brie, elle fut, le 26 avril, subitement atteinte d'une violente hémorragie, symptôme alarmant d'une de ces affections organiques, accompagnées de cruelles souffrances, qui tarissent promptement les sources de la vie. Dès le premier moment, elle s'était sentie mortellement atteinte, et avait été confirmée dans son sentiment par ses médecins, dont elle avait provoqué les franches déclarations. Trois mois consécutifs allaient se passer, durant lesquels elle supporterait, avec une admirable résignation, l'austère dispensation qui lui était envoyée. Qu'on juge de ce qu'elle eut à souffrir et de sa soumission à une volonté suprême, qu'elle sut toujours trouver bonne, par ces seules paroles d'une amie qui assista à toutes les phases de sa dernière et longue maladie : « Je pourrais difficilement exprimer tous ses maux, car ils estoient si divers et violens, qu'au jugement des experts en l'art, ils estoient comme insupportables à un autre. En quoy reconnoissez la grande assistance que Dieu lui a faite, car jamais elle n'a ouvert la bouche pour murmurer, ni fait aucune démonstration ou contenance d'impatience. Je l'ay tousjours veue, en ses angoisses, les yeux secs, sans cris, sans larmes et sans plaintes, lesquelles sont ordinaires aux malades, voire les plus constans. »

Condé, sur la demande de la princesse, avait quitté le roi à Vitry, et était arrivé en toute hâte au château de Condé-en-Brie. Heureuse de le revoir, Eléonore n'eut pour lui que de touchantes paroles. Les pures joies du retour au foyer domestique sont le privilège exclusif de l'homme dont le cœur d'époux et de père est, partout et toujours, demeuré fidèle aux saintes affections de famille. Le prince était déchu de ce privilège : cela dit tout. Aussi nous abstenons-nous d'évoquer ici

d'affligeants souvenirs. Par respect pour la générosité d'âme de l'épouse qui, ayant tant à pardonner, ne cessa jamais de prier, d'aimer et de bénir, attachons-nous uniquement aux grands et lumineux aspects sous lesquels vont se produire les dernières actions et les derniers sentiments de la pieuse princesse.

Un mois s'était écoulé depuis qu'Eléonore de Roye était tombée malade, lorsqu'elle profita de quelques moments de relâche que lui laissaient ses souffrances, pour adresser, le 25 mai 1564, à son cousin, le maréchal de Montmorency, une lettre, la dernière peut-être de sa correspondance, à laquelle nous empruntons les lignes suivantes :

« Je ne pourrois assez vous remercier de la peine que vous prenez, et des bons et notables offices que vous faictes de m'aymer tous les jours d'une telle amytié que celle que vous continuez me porter, autrement que d'une recordation que j'en auray toute ma vie, pour, s'il plaist à Dieu me redonner ma santé, les vous rendre de toute l'affection qui se peut espérer de la plus officieuse et meilleure parente et amye que vous ayez en ce monde..... Je suis encore une fois tombée en telle extrémité, qu'elle n'a en rien esté moindre, mais beaucoup plus dangereuse que la première. Toutefois depuis, mon (hémorragie) s'est cessé, mais non pas que nous soions bien assurez qu'elle soit du tout arrestée et ne reprenne plus. Ainsi, me voilà tous jours aux escoutes, attendant ce qu'il plaira à Dieu m'envoyer et en déterminer. »

Un mois plus tard, la princesse raconta à l'un de ses parents « qu'elle avait entendu une voix la nuit, qui lui avait dit intelligiblement qu'elle mourrait dans peu de jours et qu'elle s'y préparât, et tant s'en fallait que cela l'eût attristée, que toujours depuis elle avait désiré le point de cette sainte séparation. »

Nous voudrions pouvoir retracer ici les nombreux témoignages de sollicitude et d'affection qu'Eléonore de Roye reçut des divers membres de sa famille, et particulièrement de ses

oncles les Châtillons, de sa tante Charlotte de Laval, de son neveu Antoine de Croy, et des paroles de gratitude, de foi et de résignation qu'elle leur fit entendre; nous voudrions surtout qu'il nous fût permis de reproduire les fréquents et solennels entretiens qu'elle eut avec la comtesse de Roye. « C'étaient, nous atteste un témoin initié aux intimes épanchements de la mère et de la fille, de divins dialogues sur la grandeur de Dieu, sa sagesse, bonté et miséricorde, sur l'enfer des consciences de ceux qui n'ont point sa crainte, sur la différence du pur et faux service, sur l'assurance de l'âme fidèle au point de la mort, et tels autres hauts propos... je me sentirois bien empêchée s'il falloit donner mon jugement laquelle disoit mieux. »

Contraint, comme nous le sommes, de franchir une foule de détails intéressants, arrivons de suite à un ensemble de faits empreints d'une saisissante grandeur.

Le 15 juillet 1564, Eléonore de Roye n'avait plus que quelques jours à vivre; en proie à d'inexprimables souffrances, elle ne pouvait trouver dans aucun des deux lits sur lesquels on la plaçait alternativement, une position qui lui procurât le moindre soulagement. « Seigneur tout-puissant, dit-elle alors d'une voix lamentable, puisqu'en tous les endroits de ce terrestre manoir, quoiqu'il soit grand et spacieux, et dont tu es créateur, je ne puis trouver par toutes mes diligences si petite place que ce soit, propre à repos et vuide de pointure, pour librement annoncer, comme je soulais, tes bontés et ta miséricorde, j'en quitte la demeure, le louage et le séjour pour retourner, s'il te plaît, à ce prochain terme, en l'acquêt que tu m'as fait par la mort et passion de ton Fils bien-aimé. Rends, mon Dieu et Père, par ce moyen mon esprit et mon corps tous deux contens et en paix : l'un, libre et manumis (affranchi), allant à toi, que je vois déjà me tendre les bras; l'autre, restant insensible çà bas jusques à ce que tu le réanimas au son de ton avènement. »

Craignant de trop émouvoir son mari, si elle lui annonçait

elle-même qu'elle sentait la mort approcher, la princesse chargea deux graves personnages, amis de sa maison, de se rendre dans les appartements de Condé, de lui révéler ce qu'elle présentait devoir bientôt advenir, et de lui demander l'autorisation de consigner dans un acte authentique l'expression de ses dernières volontés. « Déclarez au prince, dit-elle à ces deux amis, que, puisqu'il plaît à Dieu de nous séparer prochainement quant au corps, j'aspire à ce que du moins nos âmes continuent d'estre liées inséparablement en l'amour que nous devons porter à notre commun Sauveur Jésus-Christ, qui nous a délivrés si miraculeusement, aux yeux de toute l'Europe, de tant d'ennemis et de dangers... Déclarez-lui aussi que, pour commencer de tester, je l'institue héritier universel de la masse de l'amour que j'ai voué à mes enfants, et que je le conjure, en les aimant désormais doublement pour lui et pour moi, de veiller en ma place à ce qu'ils soient élevés en la crainte de Dieu, que j'assure être le plus certain bien et patrimoine que je puisse leur laisser. »

A l'ouïe de cette confiante allocution, les deux messagers répandirent d'abondantes larmes, s'éloignèrent et revinrent rendre compte du résultat de leur mission. Profondément affecté par la communication qui venait de lui être faite, Condé avait déclaré recevoir de la princesse une leçon de courage qu'il s'efforcerait de suivre par amour pour elle et ses enfants; ajoutant que ceux-ci le trouveraient toujours fidèle aux suprêmes recommandations de leur mère. Il avait parlé longtemps; l'étendue de ses regrets s'était résumée dans les expressions suivantes : « Dieu, qui nous avait conjoints, nous sépare et délie puisqu'il lui plaît, et c'est raison que nous nous conformions entièrement à sa sainte volonté. Il est vrai que plus heureux est celui qui va à lui que celui qui demeure et qui attend un autre passage. Oh ! bienheureux le moment que Dieu nous ordonnera pour être réunis aux cieux en un lien d'éternité!... Si je considère et pèse la rareté de l'heur qui se représente incessamment devant mes yeux, dont je me prévois

privé par cette séparation, il ne se peut faire que je trouve ici suffisante ou égale consolation, ne pouvant nombrer par tous les millions qu'on pourrait assembler l'infinité d'une perte si notable. »

La réponse du prince soulagea le cœur d'Eléonore. Après s'être recueillie devant Dieu dans un sentiment d'actions de grâces, elle fit venir deux notaires et leur dicta un testament dont voici le début :

« Considérant la fragilité et incertitude de ceste vie, et que Dieu, par ceste griefve maladie dont il luy a pleu de me visiter, m'advertit, comme par une semonce, de me préparer et donner ordre à mes affaires pour estre preste à suyvre promptement sa volonté quand il lui plaira de m'appeler, j'ay faict, dict et ordonné ce qui s'en suit pour la déclaration de ma dernière volonté : — premièrement, je te supplie, mon bon Dieu, que, quand il te plaira me délivrer des misères et langueurs de ceste vie et tirer mon âme de la prison de ce corps où elle est enfermée pour quelque temps, que par ta bonté et miséricorde tu la veuilles recevoir entre tes mains et la mettre en la possession et jouissance de la félicité que ton Fils nous a acquise par sa mort et passion, et par ce moyen asseurer la ferme foy que tu nous as donnée par tes promesses, et scellée tant par le baptême que par ta sainte cène, de la rémission générale de nos péchez, lesquels nous croyons estre tellement effacez par le sang et obéissance de ton Fils, qu'ils ne viendront jamais en compte devant toi. — Je te recommande en après nos enfans, te requérant que, suyvant ta promesse, tu leur sois Dieu, père et protecteur, et que, estendant ta bénédiction sur eux, il te plaise les illuminer et dresser en la cognoissance et en la crainte de ton saint nom, et te servir d'eux, comme tu as faict du père, à exalter ta gloire, à procurer et conserver le repos de ton Eglise, et en arracher tout ce que tu n'y as point planté. Fais-les par ta bonté spéciale instruments et vaisseaux de ta gloire, et les remplis de tes grâces, leur commandant, par l'autorité que tu m'as donnée

sur eux, qu'ils vouent et dédient toute leur vie à ton service et celui de ton Eglise. — Je remets la sépulture de mon corps à la volonté de monsieur mon mari, sachant bien qu'en quelque lieu qu'il soit, il y reposera en une espérance certaine de sa résurrection »

La princesse règle ensuite dans l'acte dont il s'agit la répartition de sa fortune entre ses enfants, fait divers legs charitables, consacre un fonds spécial à l'entretien des ministres de la parole de Dieu dans l'étendue de ses domaines, rémunère ses gens de service, donne ordre, jusque dans les plus petits détails, à toutes ses affaires avec autant de soin et de présence d'esprit que si elle eût été en pleine santé.

Après avoir arrêté de la sorte ses dernières dispositions, la princesse fait appeler le ministre Perussel. « Je désire, lui dit-elle, aviser à l'état de ma conscience; non pas que, Dieu merci, je ne me sente bien disposée avec mon Créateur et prête d'aller à lui quand il lui plaira, mais afin que vous, mon père, que Dieu a mis pasteur en la famille de monsieur mon mari et de moi, connaissiez la face de cette brebis de votre troupeau, et que je meure en ce contentement d'avoir rendu devant le ministre de l'Eglise du Seigneur un véritable témoignage de la foi et espérance de salut que j'ai de lui par la grâce. » Joignant alors les mains et levant les yeux au ciel, elle rendit ce témoignage avec une énergie et une lucidité d'expressions remarquables, puis termina par une fervente prière.

Une heure après, ayant fait appeler le ministre de l'Espine, investi, de même que Perussel, de toute sa confiance, elle continua à parler devant lui de sa foi, de ses espérances et de sa vive gratitude envers Dieu.

Condé survint et lui adressa quelques paroles affectueuses. « Quatre choses, lui répondit-elle, me rendent heureuse : la première, est l'assurance de mon salut; la seconde, la réputation de femme de bien que j'ai toujours eue par la grâce de Dieu; la troisième, la certitude que vous êtes satisfait de moi,

parce que je vous ai aussi fidèlement servi, aimé et honoré qu'une femme pouvait, en ce monde, servir, aimer et honorer son mari; la quatrième, ma joie de ce que Dieu laisse à mes enfants un père et une grand'mère qui les nourriront en la crainte du Seigneur, selon le principal de mes désirs. Et maintenant, ajouta-t-elle, il me faut achever ma course pour gagner le prix que je me vois préparé au bout de la lice de cette pénible carrière. »

Lorsque Condé se fut retiré, les enfants de la princesse entourèrent son lit de douleur et reçurent d'elle des témoignages d'ineffable tendresse. Un lien particulier l'unissait à Henri, son fils aîné, qu'un cœur ouvert à la sympathie et à l'affection, un caractère sérieux et doux, et une intelligence précoce avaient, dès l'âge de douze ans, élevé, en quelque sorte, au rang d'ami de sa mère. Il n'avait jamais quitté Eléonore, avait partagé ses épreuves, prié, pensé, senti avec elle, et lui avait voué un respect et un amour sans bornes. Avec quel recueillement et quelle émotion n'entendit-il passa mère bien-aimée lui dire : « Je vous prie, mon fils, craignez Dieu surtout et l'honorez comme l'auteur de tout bien duquel vous devez attendre toutes faveurs, puisqu'il a laissé tant d'arrhes de sa bienfaisance en notre maison, que vous saurez beaucoup mieux juger avec l'âge. Croissez en vertu, mon ami, qui est la vraie parure des grands, afin que vous soyez capable de faire bientôt service agréable au roi, au visage duquel chacun peut connaître l'empreinte d'un prince bien né et d'un petit Josias dont vous m'avez si souvent ouï parler. Honorez la reine de Navarre, Monsieur le cardinal de Bourbon, Monsieur votre père, Madame votre grand'mère, vos oncles Messieurs de Chastillon et de La Rochefoucauld, qui sont gens craignant Dieu, et qui ont fait preuve de leur vertu en beaucoup de sortes. Soyez amateur du bien public et le procurez par tous justes moyens, sans offenser votre conscience. Aimez vos deux frères et votre sœur, non comme frère, mais comme père que vous leur devez être, puisque vous êtes l'aîné et n'êtes plus enfant. Parlez le plus

souvent que vous pourrez aux ministres Perussel et de l'Espine pour votre salut, et croyez le conseil des trois hommes de robe longue que vous connaissez être aimés et estimés de Monsieur votre père et de moi. Gardez-vous bien de faire jamais chose, sous couleur qu'on vous pourra dire que votre gouverneur, quoiqu'il soit vigilant, n'en saura rien; car votre bon Père, qui est là-haut, voit, connaît et sait tout. Par ainsi, vous devez avoir honte de mal faire, comme s'il était toujours présent, selon les belles instructions de votre livre de Salomon, qui ne doit jamais sortir de vos mains, afin que toute votre conversation parle et récite à un chacun ce qui y est contenu. Soyez doux et traitable à ceux qui le sont; abaissant l'orgueil de ceux que l'audace ferait méconnaître. Que votre bouche soit le domicile de vérité, votre main ouverte aux pauvres, et votre maison close aux flatteurs. — Si vous faites cela, mon mignon, vous aurez, comme Abraham, Isaac et Jacob, la bénédiction de Dieu et la mienne, que je vous donne avec cette bague de diamant, que vous garderez pour l'amour de moi et pour souvenance de ce que je vous dis, dont votre gouverneur est témoin, qui vous le saura bien ramentevoir en temps et lieu, comme il est soigneux de votre bien. »

La princesse parla ensuite à sa fille avec une angélique douceur, lui recommandant de retenir soigneusement ce qu'elle avait dit à son frère Henri, et d'écouter Madame de Saint-Cyr, sa gouvernante, comme une seconde mère.

Ce fut une scène navrante que celle de la désolation de ces pauvres enfants; ils pressaient de leurs lèvres celles de leur mère, baisaient ses mains, l'appelaient des plus tendres noms, éclataient en sanglots, et se tenaient collés à son lit. Eléonore, qui redoutait pour eux un excès d'émotion, eut le courage de prescrire qu'on les emmenât et qu'on s'efforçât de les calmer.

A quelques instants de là, elle fit approcher ses filles d'honneur et leur dit : « qu'elle les priaît de se souvenir de la bonne nourriture qu'elles avaient prise en sa maison, et de l'exemple qu'elle leur avait donné. Ayez, mes filles, ajouta-

t-elle, toujours la révérence de Dieu devant vos yeux, et que votre honneur vous soit plus cher que votre vie. Aimez Madame de Roye, ma mère, et ma fille, car elles aiment ce qui me touche et continueront à vous nourrir jusqu'à ce que vous soyez mariées. Adieu, mes filles, estimez-moi heureuse et contente, et apprenez à bien mourir. »

Au déclin de la journée, durant laquelle elle venait de tant faire pour ceux qu'elle aimait, Eléonore de Roye fut saisie d'un redoublement de souffrances et d'une forte oppression. Elle désira que Perussel vînt lui parler de Dieu. Tandis qu'il l'exhortait, elle leva les mains au ciel, et, d'une voix qu'entre-coupaient de légers soupirs, s'adressa à Dieu, en ces termes : « Oh ! mon Dieu ! père bénin, à ce coup irai-je à toi ? Or, j'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi, j'ai achevé ma course, le tout par ta grâce ; dont je m'assure que bientôt j'aurai la couronne de justice, et vivrai de la vie que tu me gardes et m'as cachée en Jésus-Christ. » Puis, tendant la main à Perussel : « Mon père, lui dit-elle, priez Dieu qu'il me donne persévérance et accroissement en toutes ses grâces ; qu'il me fortifie contre tous assauts et tentations ; qu'il me tende toujours les bras comme je vois qu'il fait en son fils Jésus-Christ ; qu'il me fasse toujours sentir son amour ; qu'il me garde qu'aucun regret des choses corruptibles de ce monde ne me surprenne, et que la violence du mal ne m'empêche de magnifier son nom et sa hauteesse. »

Le mal était devenu si violent et la débilité physique de la princesse s'était tellement accrue, qu'elle pressentit ne pouvoir bientôt plus parler. Aussi, exprima-t-elle le désir d'avoir avec son mari un dernier entretien. Il était alors plus de minuit, et il s'agissait d'aller réveiller le prince. Madame de Roye, par ménagement pour sa fille, dont l'épuisement excitait toute sa sollicitude, conseillait qu'on attendît jusqu'au lever du jour. « Non, répondit Eléonore ; permettez-moi d'insister, car je suis sûre que le prince ne sera point marri d'être réveillé pour cette occasion, et il n'est pas bon d'attendre que

je ne puisse plus parler pour lui déclarer les choses que Dieu a mises en mon cœur. »

A l'arrivée du prince, les assistans se retirèrent à l'extrémité de la chambre de la princesse. L'entretien des deux époux dura environ une heure. Ce fut le dernier que Condé eut avec Éléonore.

Vers le point du jour, la princesse put prendre un peu de repos; après quoi, ses douleurs se renouvelèrent avec intensité. « Or sus, mon père, dit-elle à Perussel, c'est maintenant que Dieu me veut avoir, dont je suis très-joyeuse; mais, hélas! je regrette que ma courte haleine et le catarrhe qui me tombe du cerveau m'empêchent de le louer. Priez-le, comme avez fait cette nuit, qu'il lui plaise m'accorder une petite trêve pour l'invoquer; non que je désire plus longuement vivre, car il connaît mes pensées et lit aux tablettes de mon cœur. »

Ayant éprouvé du soulagement lorsque la prière fut terminée, elle fit aussitôt entendre cette action de grâces : « N'est-ce pas toi, ô Seigneur immortel, Dieu puissant, sage et bon, qui, sans secours des hommes, en un moment apaises mon travail? O bonté inestimable, qui te fais si apertement voir, toucher et sentir de moi, fortifie l'esprit puisque tu abats le corps! » Elle continua pendant un certain temps encore à louer Dieu et à le remercier; puis, elle pria pour son mari, pour ses enfants, pour sa mère, pour l'Eglise, pour ses parents, ses amis, ses serviteurs et ses vassaux, pour le roi et la tranquillité du royaume. Elle termina, tant étaient grandes son humilité et la délicatesse de sa conscience, en demandant pardon à chacun, et particulièrement à sa mère et à sa sœur.

A l'issue de cette scène si émouvante, durant laquelle avaient coulé les larmes de tous les assistans, la princesse fut saisie d'un mal au côté et de suffocations. On pria pour elle; sa voix très-affaiblie put encore se faire entendre pour demander qu'on lui lût ceux des passages de l'Ecriture qui sont le plus propres à fortifier et consoler le chrétien aux ap-

proches de la mort. Il lui fut fait lecture notamment de divers textes d'Esaië et de l'Apocalypse.

Nous touchons maintenant à un moment suprême. Il est deux heures du matin; Perussel pressent qu'Eléonore de Roye n'a plus quelques instants à vivre, et, déférant à la recommandation qu'elle lui a souvent faite de lui signaler l'imminence de sa fin, il lui annonce que l'heure du départ approche; il l'exhorte au courage, à la confiance dans les compassions divines, et lui demande si elle se sent soutenue par la vertu et la grâce du Saint-Esprit. Elle lui répond : « Oui, vraiment, mon père, j'ai en mon cœur ce que Dieu, dès ma jeunesse, y a mis, l'assurance de mon salut.... Demandez-lui pour moi, et je prierai de cœur avec vous qu'il me donne toujours la lampe ardente, afin que, quand l'Epoux viendra, j'entre avec lui aux noces; qu'il me fasse la grâce de toujours veiller, afin de n'être pas surprise quand mon Seigneur viendra; qu'il me donne la robe blanche, afin que je suive l'Agneau avec cette livrée partout où il ira; qu'il me fasse porter par ses anges, afin que je ne choppe, et qu'il m'enlève d'ici-bas. »

Perussel prononce une prière qu'Eléonore accompagne de ces mots : « O mon Dieu, mon Sauveur! maintenant, mon hiver est passé, et mon printemps est venu : ouvre-moi donc la porte de ton jardin céleste, afin que je goûte le fruit de tes éternelles douceurs. »

Le lendemain dimanche 23 juillet, à sept heures du matin, Perussel sort pour se préparer au prêche, et est remplacé, près de la princesse, par les ministres de l'Espine et Laboissière. Les exhortations et les prières se succèdent. Tout à coup survient une nouvelle hémorragie que rien, cette fois, ne peut arrêter; la princesse est en proie à des spasmes réitérés, le frisson la saisit, elle s'affaisse, pose l'une sur l'autre ses mains glacées, et s'adressant à une amie dont elle reçoit les soins : « C'est à ce coup, ma mie, lui dit-elle d'une voix défaillante, que je m'en vais à mon Dieu. »

Perussel arrive en toute hâte, et, dès qu'elle l'aperçoit, elle l'accueille en ces termes : « Mon père, parlez pour moi, faites votre office; vous avez eu la charge de mon âme; l'ouïe m'endurcit, la voix me fault; mais je vous ferai signe de la tête si je ne puis répondre. » Perussel et ses collègues assistent de leurs exhortations la princesse; ils lui demandent si elle les entend, et si son cœur adhère à ce qu'ils expriment : « Oui, Dieu merci, répond-elle en levant les yeux au ciel; » puis elle ajoute : « Priez pour moi, selon que vous connaissez que mon âme le désire. » Un froid mortel a déjà envahi la majeure partie de son corps, lorsqu'on l'entend prononcer ces solennelles paroles : « Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains! »

Aussitôt, les derniers symptômes de l'agonie se manifestent; quelques minutes se passent durant lesquelles les trois ministres entretiennent la mourante de l'assurance de son salut; elle s'efforce en vain de leur répondre, la voix expire sur ses lèvres, elle ne peut que leur faire signe de la tête qu'elle les entend; puis, bientôt le signe cesse, et elle exhale en paix son dernier soupir.

Quels hauts enseignements que ceux que présente une telle fin, couronnant l'existence si noblement remplie d'une jeune femme de vingt-huit ans! A chacun le devoir; disons mieux, le privilège de les recueillir dans le secret de son cœur.

Nous nous bornons à cette seule réflexion, pour laisser parler Condé lui-même, au moment où il vient d'apprendre qu'Éléonore de Roye a succombé, et où il est entouré de ses enfants :

« Il ne faut pas, dit-il à sa fille, que vous soyez seulement image de la face de votre mère, mais aussi de son esprit et de sa vertu, car encore qu'elle fût belle de corps, ce n'était rien au regard de son âme, qui ne fit jamais office que de chasteté, non plus que ses yeux, son cœur, sa langue, ses mains et ses oreilles. Ainsi que vous deviendrez grande et croîtrez, enquérez-vous toujours bien quelle a été cette bonne mère; et quand vous orrez dire qu'elle n'aima jamais homme que son

mari, qu'elle a vécu sans aucune tache de déshonneur, voire sans soupçon; que toutes ses actions et contenance ont été saintes, pudiques, modestes, rondes et vertueuses, lors, efforcez-vous, mignonne, à lui ressembler, afin que Dieu vous assiste comme il a fait à elle, que chacun vous estime, et que je vous aime de plus en plus, ainsi que je ferai si vous êtes telle.

« Mon fils, ajouta-t-il en posant la main sur la tête de Henri de Bourbon, vous êtes le premier témoignage de bénédiction et faveur de mariage que Dieu nous a donné à votre mère et à moi, et le lien renforcé de notre amour. Regardez à me donner toujours joie et consolation, comme vous ferez si vous suivez les brisées que votre mère a posées au chemin de vertu. Reconnaissez-en la piste et la trace, de peur de vous fourvoyer par les sentiers du dangereux dédale de ce monde. Les fils se conforment ordinairement aux pères, mais vous tâcherez principalement de ressembler aux mœurs et vertus de votre mère, car on vous racontera et orrez quelquefois de votre père et de sa vie choses que ne devez ensuivre, comme en d'autres le devez imiter; mais à votre mère, de la vie et de la mort de laquelle Dieu s'est voulu servir, vous n'y trouverez rien qui ne soit digne d'être suivi et étroitement gardé, comme elle était digne d'être mise aux premiers rangs des vertueuses femmes. »

Oui, disons avec Condé que Dieu s'est voulu servir de la vie et de la mort d'Eléonore de Roye, comme d'un double modèle à suivre dans la voie évangélique. Quoi de plus propre, en effet, à élever et à fortifier notre cœur, lorsque nous nous livrons à l'étude du passé, que le culte des pieux souvenirs, fruit d'un commerce assidu avec de nobles caractères? De là cette salutaire influence qu'exerce, sur des esprits non prévenus, toute biographie chrétienne vraiment digne de ce nom; de là aussi cette énergique conviction qui stimule et féconde, de nos jours, d'importants travaux, savoir : que l'histoire du protestantisme français n'est jamais plus grande que lors-

qu'elle nous transporte, par ses récits biographiques, sur les hautes cimes de la foi, et qu'elle nous révèle, par des faits empreints d'une incontestable autorité, le sens chrétien de ces mots : *bien vivre, bien mourir!!*

C^{te} JULES DELABORDE.

MÉLANGES

UN ÉLOGE DE DU PLESSIS-MORNAY ET UN PROJET DE MONUMENT A SA GLOIRE

MIS AU CONCOURS PAR L'ATHÉNÉE DE NIORT, EN 1806

Plusieurs des personnes présentes connaissent sans doute un petit volume publié il y a quelques années, et qui a eu deux éditions du vivant de son auteur. Le titre qu'il porte a quelque chose de piquant et d'engageant pour quiconque aime les livres : *VOYAGES LITTÉRAIRES SUR LES QUAIS DE PARIS, suivis de MÉLANGES tirés de quelques bouquins de la Boîte à quatre sols* (1). On voit, du premier coup d'œil, quelle est la carte du pays où ont eu lieu ces voyages de découvertes. L'explorateur, M. de Fontaine de Resbecq, en a fait lui-même la géographie et la statistique : il en a dénombré savamment les étapes, du levant au couchant. Il a compté, d'un pôle à l'autre, du quai d'Orsay au quai de la Tournelle, 68 étalages de bouquinistes, à 15 mètres de boîtes par étalage, ce qui fait 1,020 mètres, soit plus d'un kilomètre de boîtes, lesquelles contiennent, l'une dans l'autre, 75 à 80 volumes, — soit 1,000 à 1,200 volumes par bouquiniste, — soit, pour ces 68 confrères, environ 70,000 volumes, c'est-à-dire la valeur de 3 bibliothèques assez importantes de nos départements. Enfin, la vente journalière des livres sur les seuls parapets des quais étant évaluée à 1,000 francs, il s'en débiterait, bon an mal an, pour à peu près 400,000 francs, dans ces seules régions tour à tour glacées ou tropicales.

Il y a tout un tableau de mœurs et d'observations philosophiques

(1) Par A. de Fontaine de Resbecq. 1^{re} édition. Paris, Durand, 1857, in-12. — 2^e édition. Paris, Furne, 1864, in-12.

à faire et à refaire, même après M. de Fontaine de Resbecq, sur les habitants ou les habitués de cette curieuse contrée, sur les débitants et sur les chalands de ce trafic du gagne-petit. Mais il ne s'agit pas de nous arrêter, en ce moment, à décrire le chasseur bibliophile guettant sa proie, s'en emparant tout à coup, la serrant avec bonheur dans son carnier, non plus que de peindre les types multiformes des gardes-chasse ou rabatteurs de ce gibier d'une espèce si particulière. Nous voulons seulement toucher un instant à la denrée qui se trouve dans ces basses futaies de la ligne des quais de Paris, ayant à vous entretenir d'un double spécimen qui ne peut manquer de vous intéresser, et qui a été rencontré par nous en ces mêmes parages, lesquels, il faut bien l'avouer, nous ont été dès longtemps et nous sont encore familiers.

A en croire des esprits chagrins, les beaux jours seraient à jamais passés, les garennes de nos quais, jadis si giboyeuses, ne vaudraient plus la peine qu'on y cherchât sa vie; on n'y trouverait absolument plus rien. Nous avons de bonnes raisons pour ne partager pas cette opinion; nous croyons qu'il est encore écrit, et avec raison, sur les boîtes des bouquinistes : *Cherchez et vous trouverez*. Et d'abord, n'y trouve-t-on pas toujours le trésor que trouvèrent dans leur champ les enfants du laboureur de la fable? N'y passe-t-on pas une revue infiniment instructive de tout ce papier que la raison et la folie humaine ne cessent de noircir? N'y assiste-t-on pas à toutes les vicissitudes incroyables de la pensée traduite en lettres moulées, et reliée en veau, maroquin ou parchemin, ou tout simplement cartonnée ou brochée? *Erudimini*, instruisez-vous donc en inspectant ces grandes bibliothèques en plein vent. Ne fût-ce qu'en saisissant sur le fait (avant que tel volume ou tel fascicule aille faire sa dernière culbute chez l'épicier) les mille rêves creux de nos cervelles sublunaires. C'est là, en effet, qu'on se convainc, autant que par la chute des empires, de la réalité de ce cri du célèbre poète latin : O que tout est vanité ici-bas ! *O quantum est in rebus inane !* C'est là surtout que l'on se prend à répéter, avec un autre poète (qui, pour le dire en passant, n'est pas Horace, mais bien un grammairien, Terentianus Maurus) : *Habent sua fata libelli !*

Oui, les livres, même les plus grands et les plus gros, ont parfois d'étranges destinées, — à plus forte raison les petits, et notamment les brochures.

C'est précisément d'une, ou plutôt de deux brochures, que nous avons à vous parler; de deux minces brochures trouvées dans les boîtes des quais, boîtes non pas à quatre sols, mais bien à 40 cen-

times, s'il vous plaît, et qui sont venues, en se complétant l'une par l'autre, à plusieurs années d'intervalle, nous révéler un fait complètement oublié, quoique peu ancien, — puisqu'il date des premières années de ce siècle, — et demeuré inconnu de tous ceux qui, depuis trente, quarante, cinquante ans, se sont occupés de la biographie d'un homme dont la mémoire est grande dans notre histoire, de Du Plessis Mornay.

Ouvrez le *Musée des Protestants célèbres* au tome V, et lisez la longue et excellente notice que le professeur Mattera consacrée, en 1824, à l'illustre serviteur et ami de Henri IV. Voyez celle que les éditeurs de la nouvelle compilation de ses *Mémoires* ont placée, la même année, en tête de leur premier volume. Parcourez l'ample étude historique qu'a publiée, en 1847, le général Joachim Ambert, en puisant dans les archives de la famille de Mornay. Cherchez enfin dans les diverses *Biographies générales* ou *universelles*, même dans l'article scrupuleusement rédigé, comme toujours, de la *France protestante* de nos amis les frères Haag, article qui date de 1857. Nulle part, nulle part vous n'apprenez où furent déposés les restes mortels de Du Plessis-Mornay, et surtout vous n'êtes point informés que le repos de sa tombe ait été troublé ultérieurement, soit par quelque hommage, soit, hélas ! par quelque profanation de la postérité.

Eh bien ! c'est là ce que nous révéla le double document rencontré par nous fortuitement dans les boîtes à 10 centimes. Avions-nous tort ou raison de ne rien dédaigner et de nous dire tout bas, en passant devant ces humbles boîtes : « Peut-être qu'un trésor est caché dedans. Je ne sais pas l'endroit... Mais, si nous avons le temps, fouillons, ne laissons nulle place où la main ne passe et repasse... Peut-être qu'un peu de courage nous le fera trouver... »

La première de nos brochures est un Eloge de Du Plessis-Mornay, « qui a remporté le prix au jugement de l'Athénée de Niort, dans le mois de mai 1809, » par HENRI DUVAL (62 pages in-8), éloge bien intentionné, assurément, mais écrit avec peu de nouveau, quant au fond, et dans le goût du temps, quant à la forme. Ce qui revient à dire que cette pièce académique, c'est-à-dire un peu banale, un peu emphatique, offrait pour nous peu d'intérêt, si ce n'est à cause de sa date : 1809, et de la circonstance d'où elle était née : un concours public, ouvert par une société savante de province. Ajoutons que l'auteur, recherche faite, se trouva être un Breton, Henri-Jean Pineux-Duval, né à Rennes en 1770, mort à Paris le 27 janvier 1847, à l'âge de soixante-dix-sept ans. C'était le

frère du savant Amaury Duval et de l'auteur comique Alexandre Duval.

Nous avons donc rangé cette première brochure sur nos tablettes, il y a plusieurs années, et n'y pensions plus guère, lorsque la seconde, trouvée par nous l'année dernière, vint la compléter et l'éclairer d'un jour nouveau, tout en amenant aussi devant nous des questions nouvelles. La voici. Elle a pour titre :

MONUMENT

A LA GLOIRE

DE

DU PLESSIS-MORNAY

avec cette épigraphe d'Horace, si belle et si bien en situation :

Cui Pudor, et Justitiæ soror.
Incorrupta Fides, nudaque Veritas,
Quando ullum invenient parem?

« Quand verra-t-on de nouveau personnifiées, comme en lui, l'Honneur, et l'Intègre Probité, sœur de la Justice, et l'austère Franchise? »

Or, c'est le programme du concours ouvert en 1806 par cet Athénée de Niort, qui avait couronné, en 1809, le travail de M. Henri Duval, programme qui ne se bornait pas à proposer l'Eloge de Du Plessis-Mornay, mais qui ouvrait une souscription publique pour un monument à élever, dans le vallon du Jardin des Plantes de Niort, à Du Plessis-Mornay, et conviant tous les citoyens français, tous les amis de la gloire de leur patrie, à se faire inscrire pour une ou plusieurs souscriptions. Elles devaient être reçues jusqu'au 1^{er} janvier 1808. L'article 4 portait : « Les cendres de Du Plessis-Mornay seront transférées, des ruines du château de La Forêt, dans le vallon du Jardin des Plantes de Niort, le 1^{er} jour du mois de mai de l'an 1808. » — « Quelques personnes, est-il dit en note, ayant observé que ce monument serait encore mieux placé dans l'église consistoriale des réformés de Niort, l'Athénée a arrêté qu'on suivrait, sur ce point, le vœu de la majorité des souscripteurs. En conséquence, ils sont invités à faire connaître spécialement leur volonté à ce sujet. »

L'article 5 portait : « Pour ce même jour (1^{er} mai 1808), l'Athénée préparera une fête funèbre, et, sur la tombe de Du Plessis-Mornay, on lira celui des éloges de ce bon citoyen qui, envoyé au concours, conformément à l'arrêté du 10 juillet 1806, aura remporté le prix. Si l'auteur est présent, il sera couronné.

Enfin les articles 6, 7 et 8 : « Le monument funèbre à la mémoire

de Mornay sera construit dans les proportions suivantes, et d'après le plan proposé par M. Bernard, professeur de dessin et membre de l'Athénée... (suit la description). Ce monument, au lieu d'être en pierres granitiques et en marbre, pourra être construit entièrement en marbre, si le total des souscriptions permet de faire une semblable dépense, qui s'élèverait au moins à quatorze mille francs. Le présent prospectus sera adressé aux principales communes de France, à tous les consistoires, à tous les membres et associés-correspondants de l'Athénée, et à toutes les sociétés savantes. — Clos et arrêté en séance, à Niort, le 21 avril 1706. Signé BRISSON, *doct. m. m. vice-président*, et GUILLEMEAU jeune, *doct. m. m. secrétaire perpétuel*. »

Vous voyez quelles questions inattendues faisait surgir ce projet de monument, dont rien n'avait pu nous faire soupçonner l'existence.

Nous savions que le concours pour un Eloge avait été suivi d'effet, mais quel avait été l'accueil fait au projet de Souscription et de tombeau monumental?

Quelles avaient été les réponses des communes de France, des sociétés savantes? Surtout quelles avaient été les réponses des Consistoires, mis en demeure de concourir à une œuvre qui devait leur être si chère, et les trouver si sympathiques, si empressés?

Hélas! nous avons eu quelque peine à nous procurer, soit ici, soit là, les renseignements dont nous avions besoin, et ces renseignements n'ont guère été que négatifs. Point de dossier de l'affaire, soit aux archives de la mairie de Niort, soit aux archives du département. L'Athénée n'a pas fourni une longue carrière. La préfecture et son jardin occupent depuis longtemps l'emplacement du vallon du Jardin des Plantes où devait s'élever le monument à ériger à Du Plessis-Mornay, c'est dire qu'il n'y a pas été érigé.

Quel fut, au moins, le concours des consistoires de nos Eglises, dans cette occasion qui leur était offerte, ainsi qu'une bonne fortune?

Là encore, nous ne pouvons que poser la question aux successeurs des fidèles du premier Empire. Car il nous a été impossible de rien constater. Absence de dossier et absence de délibération même aux archives du consistoire de Paris. Il semblerait, en vérité, que nos Eglises n'ont connu ni le concours ouvert pour un éloge de Mornay, ni la souscription ouverte pour le monument, si nous ne trouvions dans l'*Almanach des protestants de l'Empire français, pour l'an de grâce 1810, rédigé et mis en ordre par M. A. D. G.* un petit fragment de la pièce de M. Henri Duval, parmi les variétés qui terminent le volume.

Prenons acte de cet indice unique, et faisons appel à de plus amples informations. En même temps rendons hommage à ces catholiques de 1806, à ces hommes de tolérance, de bonne volonté et confraternité, qui, avec les docteurs Brisson et Guillemeau, vice-président et secrétaire perpétuel de l'Athénée de Niort, prirent en 1806 une si louable initiative et donnèrent un si généreux exemple d'impartialité et de pieux respect envers une noble mémoire. Que désormais, grâce à nos deux petites brochures trouvées dans les boîtes à deux sols, il soit fait mention dans notre histoire contemporaine, de cet incident remarquable; que cette tentative de reconnaissante et patriotique démonstration de la ville de Niort demeure inséparablement liée à la biographie de notre grand Du Plessis-Mornay.

Ne pouvant obtenir de résultat plus satisfaisant de nos investigations relatives à la souscription de 1806, nous avons voulu du moins réunir ici quelques détails sur l'ancien château de La Forêt-sur-Sèvre; sur la place qu'y ont occupée les restes de Mornay, de sa femme, de son fils; enfin, sur l'état actuel de cet endroit.

L'ancien manoir de La Forêt fut bâti originellement dans une île de la Sèvre Nantaise. Placé au milieu d'un jardin paysager, et quoique un peu gâté aujourd'hui par une restauration à la moderne faite en 1820, il se présente encore de la façon la plus pittoresque aux regards du voyageur qui suit la route de Saumur à La Rochelle et arrive par Bressuire ou par La Châtaigneraie. Après être resté longtemps dans la maison des Jaucourt, descendants de Du Plessis-Mornay, il a passé au marquis de La Rochejaquelein, puis, en 1830, au comte Gérard de Rohan-Chabot.

« Le tombeau de Du Plessis-Mornay, de sa femme et de son fils était placé tout près du château de La Forêt, et on le voyait là encore il y a un peu plus d'un demi-siècle. Mais (le croirait-on?) quelques années avant la révolution de 1789, le propriétaire, poussé par un sordide intérêt, après avoir fait ouvrir les tombeaux et enlever les corps du cercueil, fit fondre ces mêmes cercueils, afin d'en employer le plomb aux couvertures du château!... » Ces déplorables détails sont extraits textuellement d'une brochure rarissime, publiée en 1842 par M. de La Fontenelle de Vaudoré et que nous avons eu beaucoup de peine à nous procurer (1).

On sait en quelles circonstances douloureuses Du Plessis-Mornay

(1) *Du Plessis-Mornay à La Forêt-sur-Sèvre*. Brochure in-8° de 38 pages, dédiée par l'auteur « A sa savante cousine, la comtesse Alexandrine Du Montet, née Prévot de la Boutetière-Saint-Mars, arrière-petite-nièce de Du Plessis-Mornay. »

avait quitté son gouvernement de Saumur, en 1721, lorsque le roi Louis XIII voulut se servir de cette place de sûreté avant d'aller exterminer les huguenots rebelles à Montauban. On sait comment le mensonge et la ruse triomphèrent de la bonne foi de Mornay. On sait aussi qu'il en mourut de chagrin. Voici la lettre magnifique que le vieux serviteur de la royauté écrivait, l'âme brisée, le 14 février 1622, de ce château de La Forêt-sur-Sèvre. On va voir si à plus d'un titre, elle est bien ici en son lieu et place.

« De La Forêt-sur-Sèvre, le 14 février 1622.

« Sire,

« Puisqu'il est résolu, pour le bien prétendu du service de Votre Majesté, que mon obéissance et fidélité me tournent à crime et à supplice, et le loyer et la louange que j'en eusse dû attendre, à ignominie ; je supplie très-humblement Votre Majesté de me vouloir au moins octroyer qu'avec sa bonne grâce et son sauf-conduit je me puisse retirer hors de ce royaume avec ma famille ; de l'accorder pareille aussi à M. de Villarnould, mon gendre, enveloppé en même cause. Pareillement, de pouvoir transporter hors de Saumur les os des miens, pour n'être exposé à la rage d'un si ingrat peuple. Là, Sire, soustrait aux objets qui trop justement affligent mon âme, je prierai Dieu qu'il lui plaise faire prospérer de plus en plus la personne et couronne de Votre Majesté, pardonner aux auteurs de ces conseils plus nuisibles à ses affaires qu'à moi-même, et pour adoucir mes amertumes, me faire oublier que je suis né Français.

« Et peut-être, Sire, se trouvera-t-il quelqu'un qui grave sur ma tombe ce misérable épitaphe : *Cy-gist, âgé de soixante et treize ans, après en avoir employé sans reproche, les quarante et six au service de deux grands rois, fut contraint pour avoir fait son devoir, de chercher son sépulchre hors de sa patrie. Juge, lecteur, et déplore, soit son malheur, soit la malice du siècle.*

« Signé : PHILIPPE DE MORNAY. »

Le 3 novembre 1623, il dictait à ses secrétaires un deuxième codicille du testament qu'il avait fait dès longtemps, en 1606, en commun avec son admirable femme, Charlotte-Arbaleste. Nous en extrayons, les lignes que voici :

« Pour nos corps, nous en avons ordonné par notre commun testament. Mais d'autant que l'état de la ville de Saumur est grande-

ment altéré, et que le peuple de contraire religion au dit lieu s'est montré extrêmement animé contre nous sans nul sujet; outre que nous avons depuis acquis la baronnie de La Forest en Poitou; j'ordonne que les corps de ma femme, de mon fils, et autres qui y sont déposés, si ceux à qui ils appartiennent le désirent, soient transportés en ce lieu de La Forest, auquel à cette fin, dans mon château, en lieu par moi choisi, j'ai ordonné être dressée une sépulture. Je scay bien que leur vœu étoit de ne pas séparer ce que Dieu avoit si étroitement conjoint. Et pour ce qu'il aura plu à Dieu m'appeler, désire y être mis avec eux, et ceux de ma famille qui le voudront ainsi, le tout avec le moins d'apparat que faire se pourra, pour y attendre la bienheureuse résurrection. Ainsi soit-il. »

On lit dans les mémoires de l'Athénée de Niort, séance du 9 floreal an X, que « la tombe de Du Plessis-Mornay, respectée pendant les fureurs de la guerre civile, et (quoique le vieux manoir eût été incendié) s'élevait encore alors sur les bords de la Sèvre.

Mais rien au château de La Forêt-sur-Sèvre, n'indique plus aujourd'hui où reposa le plus illustre de ses possesseurs, dit M. de La Fontenelle de Vaudoré, et comme si l'*industrialisme* s'était placé là pour faire perdre de vue les chroniques des temps passés, une *minoterie*, à construction assez élégante d'ailleurs, a été élevée par les soins du marquis de La Rochejacquelein, et précède l'arrivée à l'ancien manoir.

Voilà tout ce que nous avons pu recueillir sur le sujet dont nous avons à vous entretenir. Un singulier hasard fait que nous sommes ramené en terminant, à notre point de départ, — à ces boîtes aux vieux bouquins qui rendent souvent de si bons offices aux chercheurs. Voici un volume vénérable qui y avait reçu un asile. Il y fut trouvé par un de nos excellents amis, bien digne de faire une si bonne trouvaille, et qui nous en a fait cadeau. Nous l'offrons à notre tour, nous sommes heureux de l'offrir à la Bibliothèque de notre Société, où il recevra enfin l'hospitalité la plus digne de lui. Nous le déposons à cet effet entre les mains de notre président.

Or, quel est ce vieux et vénérable livre? C'est un ouvrage d'érudition, de Noël Lecomte. Il porte, en dernier lieu, quelques notes et le nom de son dernier et récent propriétaire, feu le savant helléniste Boissonnade. Avant, bien avant, un savant membre du consistoire de l'Eglise réformée de Paris, au commencement du XVII^e siècle, y avait écrit son nom. Ce nom est *Bazin*, et ce Bazin le tenait d'un ami, qui le lui avait donné, tout relié à ses armes et à sa devise, avec un *ex dono* manuscrit autographe, sur le titre (*Philip-*

pus Mornayus D.D.), et un autre gravé sur le plat (1). Ce premier donateur, c'est celui-là même qui a fait l'objet de notre communication, et qui est une des gloires les plus pures du protestantisme français : *Du Plessis-Mornay!*

CHARLES READ.

SUPPLÉMENT DE LA FRANCE PROTESTANTE

LETTRE A

Nous mettons sous les yeux de tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre historique le commencement du travail exécuté par le Comité de notre Société pour le supplément de la *France protestante*.

C'est la liste des noms qui composent la lettre A.

Nous prions tous nos lecteurs de vouloir bien accorder leur attention à cette liste et de contribuer à l'amélioration du travail qu'elle représente, en nous signalant les erreurs ou omissions qu'ils pourront y remarquer, et en nous fournissant les renseignements qu'ils auraient à leur disposition, soit sur les noms qui figurent ci-dessous, soit sur ceux qui nous manquent encore.

La physionomie de cette liste a besoin d'éclaircissement préliminaire pour être comprise.

1^o Afin d'éviter au lecteur la peine d'aller chercher la *France protestante* pour comparer notre projet de supplément avec l'ouvrage primitif de MM. Haag, nous faisons reparaître dans la liste les noms dont MM. Haag ont fait des sujets d'articles. Ce sont les noms imprimés en lettres capitales;

2^o Ceux de ces articles primitifs auxquels nous avons ajouté ou que nous avons modifiés en quelque chose, sont signalés par un astérisque placé en tête de la ligne;

3^o Les noms nouveaux sont imprimés en caractère minuscule.

Mais, parmi eux, il n'y en a qu'un petit nombre sur lesquels on ait eu assez de renseignements pour rédiger quelques lignes un peu dignes

(1) *Natalis Comitum Mythologiae, sive Explicationis Fabularum Libri decem*, etc. Hanoviae, Typis Wechelianis, apud Claudium Marnium, etc. MDCV. In-8 de 1193 pages.

Au-dessus des armes, d'un côté, on lit : PHILIPPUS MORNAYUS DONO DEDIT, et au-dessous : JOHANNI BAZINO.

De l'autre côté : APETH KAI APEI; et au bas : ARTE ET MARTE.

du nom d'article. Nous avons mis ceux-là en minuscule penchée ou italique.

Tous les autres, c'est-à-dire ceux qui sont en caractère romain ou minuscule droite, méritent plus particulièrement la sollicitude et les recherches de nos lecteurs, amis et collaborateurs; ce sont des noms sur lesquels nous sommes presque réduits à quelque mention de hasard et isolée.

- Abadier, famille réfugiée au Cap. Agassiz, past. à Erlangen, 1761.
 ABAUZIT. Agez (la baronne d'), 1660.
 * ABBADIE (Jacques), théologien, Aguirre (Chrétienne d'), Provence, 1600.
 1654-1726.
 Abbadie (..... d'), capitaine et AIDIE.
 théologien, 1710. Aigalliers (Rossel, baron d').
 Abbadie (Pierre), ministre, 1639- Aigna, ministre, 1559.
 1643. Aigneaux (D').
 ABELIN. Aignon (D').
 Abouli, Montpellier. Aiguisier.
 ABRAHAM, secrétaire de Condé. Ailliboust (D').
 Abraham, carme converti, à Uzès, Ailly (D').
 1600. Aimery Bettremu, martyr.
 Abraham, camisard. Ainval (D').
 Abrenethée, famille de pasteurs, Airault (Christophe), 1534.
 1607-1663. AINEAU ou ESNEAU.
 Abris, pasteur, 1590. * AIREBAUDOUSE.
 Abzac d'Urtubie. Airebaudouse (Pierre d').
 Acaucat, capitaine, 1562. Alain.
 ACCAURAT. Alardi, pasteur, 1567.
 Acéré, famille, vers 1640. Alavoine (Picardie).
 * ACHARD. Albeau (Lancelot d'), pasteur et
 ACHATIUS. martyr, 1559.
 Aché. ALBENAS (D').
 Adam, pseudonyme d'Ant. Sauer. Albenet (D').
 nier. ALBIAC (D').
 Adam, Metz, 1542. ALBRET (D').
 Addée, famille, 1627-77. Alègre (Pierre), past. du désert.
 Adeline (Normandie). Aleaume (Jacq.), ingénieur, 1627.
 Admyrault, La Rochelle, XVII^e s. Aleizotte (Pierre d').
 Affre (Languedoc), 1562. * ALEMAND, famille rochelaise.
 Agar, Agard, d'Agard, théolo- Alès, ministre.
 giens. XVI^e et XVII^e siècles. Aleyrac (D').

- Algevin.
 Alibert.
 Alizier de Langlade.
 Alizon.
Allaire, famille rochelaise.
 Allard.
 * ALLEMAGNE (D').
 Allières (D').
 Allin, galérien.
 * ALLIX (Pierre).
 Allix (Jean).
 Allix (Mlle).
 Alméras.
Alpée de Saint-Maurice, famille de pasteurs.
 ALPERON.
 Altainville.
 Altemps (Jean d'), pasteur, 1567.
 ALTHIESSER.
 AMALRI.
 Amat, camisard.
 Amatz (Jehan), 1562.
 Ambesaigues (Honorat d').
Amboix de Larbont.
Amelot, famille rochelaise.
 Americ (d'), à Montpellier, 1622.
 * AMIAN.
 Amiel (Pierre), 1561.
Amiel, famille de Castres et Genève.
 Amonnet.
 AMOURS (D').
Ampreux, famille bretonne, XVII^e siècle.
Amyot, médecin, 1687.
 * AMYRAUT (Moïse).
 Ancherin (D').
 Anchon.
 * ANCILLON.
 André, tué au pont de Montvert, 1685.
André (Pierre), tué à Bar-sur-Seine, 1562)
 André (Claude), galérien.
 ANDRIEU.
 ANDRON.
 * ANDROUET DU CERCEAU.
 Anduze (D').
 ANEAU.
 Angebras, pasteur.
 * ANGENNES (D').
Anglade (Elysée), pasteur, 1603.
 * ANGLIERS.
 Anglot, capitaine, 1590.
 Anglure (D').
 ANGST.
 ANJORRANT.
 ANTHOINE.
Appais (Pierre), pasteur à Die, 1603.
 Appelvoisin.
 * ARAMBURE.
Arande (Michel d'), réformateur, 1525.
 ARBALESTE.
 ARBALESTIER.
 ARBAUT.
 * ARBUSSY.
 Arc (Un descendant de Jeanne d'), 1666.
 Archambaud, martyr, 1557.
 Archambault, pasteur, 1567.
 Archimbault, 1573.
Archer ou *Larcher*, théologien, 1516-88.
Archinart, Pont-en-Royans et Genève.
 Arconville (D').
 Ardenval (D').
 Ardesoif.
 Ardillon, ministre.
 ARDRES.

- Arennes (D').
 Argelos.
 ARGENCOURT.
Argenson (D'), famille du Maine.
 Argenteuil (C. d').
 ARGOUD.
 Argues (Martin d').
 ARLANDE (D').
Arlaud, Auvergne et Genève.
 ARMAND.
 Armen (D'), 1573.
 Armoises (Des).
 Arnal, galérien.
 * ARNAUD et ARNAULD.
Arnif, famille languedocienne.
 Arnoul.
 Arondel (Madelaine).
Arondeau (Pierre), martyr, 1559.
 ARPAJON.
 ARROS (D').
 Arsac, galérien.
 * ARTHUYS.
 ARTIGUES (D').
 Artillot.
 * ARTIS (D').
 Arzilliers (D').
 Asnier.
 * ASNIÈRES (D').
 * ASSAS (D').
 Assonneville (Josse d').
 ASTARAC (D').
 ASTIER.
 ASTORG (D').
 ASTRUC.
 Aubé, pasteur, 1558.
 AUBERT.
 * AUBERTIN.
 Aubery, pasteur.
 * AUBERY DU MAURIER.
 Aubeterre (D').
 AUBIGNÉ (D').
 Aubigny (D'), ministre, 1563.
 Aubijour.
 Aubin.
Auboyneau, famille rochelaise.
 AUBUS.
 Audemar (les quatre demoiselles).
Audibert, général sarde, 1680-1763.
 AUGA.
 Augereau, martyr, 1534.
 Augerot, galérien.
 * AUGIER.
 AURE.
 AUREILHON.
 Aurelle (Bertrand), galérien.
 Aurès, camisard.
 Auret, famille réfugiée au Cap.
 Auriol (D') famille, Languedoc et Genève.
 Auron.
 Aussi (Adrien d'), martyr, 1559.
 AUSSY.
 AUTIÈGE.
 Autran.
 Autray (D'), 1572.
 AUTRICOURT (D').
 AUTURE.
 AUVERGNE.
 * AVANTIGNY (D').
 AVARET.
 AVAUGOUR (D').
 AVENEL.
 Avely ou Everly.
 * AVESSENS (D').
 Avice.
 Avignon (D').
 AVOISOTTE.
 AVOND.
 Aye (André).
 AYGUILLON.

Aymerici, pasteur.

Azémar (D').

Aymén, pasteur.

* AZIMONT.

AYMON.

Azire.

NÉCROLOGIE

M. LE PROFESSEUR CHAPPUIS

Le 3 avril dernier a été un jour de deuil pour l'école de théologie libre de Lausanne, et pour tous ceux que les liens de l'étude et de l'affection unissent à la patrie de Vinet et de Bridel. M. le professeur Samuel Chappuis s'est éteint, à l'âge de soixante ans, après l'épreuve d'une longue maladie chrétiennement supportée. Une rare intelligence, une diction grave et facile, une cordiale aménité, une sympathie vraie qui l'associait aux douleurs et aux joies d'autrui, une science peu commune, une foi aussi ferme qu'éclairée unie à un grand sens pratique, tels étaient, dit M. Paul Burnier, les traits distinctifs du professeur éminent que pleurent l'Eglise et l'Académie de Lausanne. M. Chappuis fut pour la Société de l'Histoire du Protestantisme français un ami de la première heure, et des notes rédigées dans ses derniers jours, pour le Supplément de la *France protestante*, attestent le persévérant intérêt qu'il portait à notre œuvre historique. Sa bibliothèque, formée avec goût, contenait plus d'un trésor, qu'il mettait libéralement à la disposition de ses amis. Il fut des premiers à se réjouir de la publication des *Lettres françaises* de Calvin. La *Correspondance des Réformateurs*, publiée par les soins de M. Herminjard, le comptait au nombre de ses plus zélés promoteurs, et le vide qu'il laisse dans le cœur de tous ceux qui ont eu le privilège d'entretenir des relations suivies avec lui, sera longtemps senti dans les œuvres qui intéressent l'honneur de la science et de la religion.

J. B.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

FRAGMENT D'UNE BIOGRAPHIE D'ANTOINE COURT

LA VIE D'UN PRÉDICANT

1715-1729 (1)

Cent vingt Eglises fondées, l'ancienne discipline rétablie, le nombre des protestants porté à deux cent mille, le corps des prédicants augmenté, l'attention des pays étrangers éveillée, tels étaient, après quinze ans, les résultats obtenus par Antoine Court. A quel prix ! Un jour, un prédicant, Claris, fut arrêté. Comme le subdélégué de l'intendant lui demandait en quel lieu il était resté depuis qu'il avait quitté la maison paternelle, il répondit : « Tantôt dans les villes, tantôt dans les bourgs et les villages. » Ailleurs, il ajouta : « Pour ma sûreté, j'errais de campagne en campagne, couchant dans les forêts et les cavernes. » Touchante réponse, et que les ouvriers du grand œuvre auraient tous eu le droit

(1) Les matériaux de ce chapitre sont puisés dans la collection Court, et dans un recueil de pièces justificatives formé par l'auteur, et qui sert d'appendice à son travail. Voir le Rapport lu à l'Assemblée générale du 10 mai, p. 197-199. (*Réd.*)

de faire. Oui, c'était bien au prix de leur santé et de leur vie qu'ils avaient restauré le protestantisme en France.

Parcourez le pays à pied, aux premiers jours de l'automne; évitez les grandes routes, mais demandez aux paysans les vieux chemins, les chemins du temps jadis, abandonnés aujourd'hui. C'est là qu'ils ont passé. La trace de leurs pas est encore marquée sur le sol, et la contrée est si pleine de leur souvenir, qu'ils apparaîtront devant vous comme au temps où, solitaires, ils allaient de paroisse en paroisse glorifier et prêcher la foi de leurs pères. Dans le bas Languedoc, le pays est plat, et les chemins, à travers les vignes rampantes et les oliviers, s'étendent, couverts de poussière, en longs rubans blancs. C'est une contrée riche et fertile, la contrée de Canaan, comme on l'appelait. Mais lorsqu'on s'avance vers les Cévennes, et que, peu à peu, on s'engage dans le haut Languedoc, le spectacle est tout autre; la nature change d'aspect. Voici la montagne. Plus de vignes, plus d'oliviers. Les châtaigniers centenaires se tordent seuls aux flancs des monts, les torrents grondent dans le fond des vallées, les villages deviennent rares, les routes s'ouvrent tristement dans le roc; au-dessus s'étend le ciel d'un bleu intense.

C'est bien là qu'ils ont passé. Comme ces marchands de bestiaux qui, encore aujourd'hui, descendent des hautes Cévennes vers la plaine, aux jours de marché, ainsi ils battaient le pays. C'était ce qu'ils appelaient « aller de foire en foire. » Ils cheminaient à pied, le bâton à la main, vêtus grossièrement. A les voir, on les eût pris pour de rudes campagnards. Parfois ils allaient à cheval, couverts de leur manteau, le chapeau rabattu sur le front, en gens qui craignent d'être reconnus. Mais, chose rare, ils n'étaient pas assez riches pour acheter des chevaux, et les paysans leur prêtaient difficilement les leurs. « Pour moi, qui suis toujours valétudinaire, écrivait Gaubert, je ne puis guère marcher, et le monde devient mal obligeant. Ceux qui ont de bonnes montures ne manquent pas de bonnes raisons pour se dispenser de les prê-

ter. S'ils le font quelquefois, ce n'est qu'à tant et sur conditions. » Ils allaient ainsi presque toujours à pied, s'arrêtant ici et là, prêchant, exhortant.

Combien longues et pénibles étaient leurs courses ! En 1728, Antoine Court fit une tournée dans le bas Languedoc et dans les Cévennes, seul d'abord, plus tard accompagné d'un proposant. Dans l'espace de deux mois et quelques jours, il visita trente et une Eglises, y tint des assemblées, prêcha, donna la communion, et parcourut une route de près de cent lieues. Pluie ou vent, chaleur ou froid, ils bravaient tout ; la maladie ne les arrêtait pas. Court, on se le rappelle, tomba malade dans les premières années de son ministère. Malgré la fièvre, il persista à courir le pays, se faisant porter par deux hommes quand il ne pouvait plus marcher. « Mon compagnon de voyage, écrivait Corteiz, le frère Rouvière, a été malade environ cinquante jours dans un village. Il m'est venu joindre, mais il est encore fort malade, bien qu'il marche un peu. » La souffrance pouvait les étreindre, non les terrasser.

Si du moins, le soir, ils avaient toujours trouvé un abri, un foyer sympathique ! Mais que de fois ils n'avaient, pour dormir, que « la rase campagne, le dessous des arbres ou les antres des rochers. » Ils étaient encore, comme les prédicants de la première heure, obligés de chercher un refuge au Désert, dans une *Baume* ou caverne, cachés par des buissons. C'est là qu'ils se barricadaient pour passer la nuit. Une maison inconnue leur offrait-elle l'hospitalité, encore fallait-il s'en défier ; peut-être le maître du logis était-il un traître. Ne les avait-il point reçus par l'appât d'une récompense, pour les livrer aux soldats pendant leur sommeil ? On se rappelait qu'un nommé Minot avait ainsi livré un prédicant. Cependant, il faut l'avouer, les fidèles aimaient généralement à recevoir les ministres ; ils y mettaient même de l'émulation. Depuis le réveil surtout, ils ouvraient volontiers leurs portes. Les proscrits recevaient le proscrit. Tout était partagé, la table, le

feu, le lit, et c'était faire preuve d'un grand courage, car ces hospitalières maisons étaient connues des espions, et les gouverneurs savaient bientôt quels en étaient les maîtres.

On avait, à l'intendance, la liste des protestants chez lesquels venaient habituellement loger les prédicants. Donc, grand danger. Si le prédicant était capturé chez eux, ils savaient quelle peine ils encouraient. « Défendons à tous nos sujets, avait dit le roi en 1724, de recevoir les ministres ou prédicants, de leur donner retraite, secours et assistance, d'avoir directement ou indirectement aucun commerce avec eux; enjoignons à ceux qui en auront connaissance de les dénoncer aux officiers des lieux, le tout à peine, en cas de contravention, contre les hommes, de galères à perpétuité, et contre les femmes, d'être rasées et enfermées, pour le reste de leurs jours, dans les lieux que nos juges estimeront à propos, et de confiscation des biens des uns et des autres. » Mais vaine paraissait la menace, et de peu de valeur la peine, lorsqu'il s'agissait de recevoir un de ces hommes qui couraient la province pour le triomphe de la commune foi, et qui, dans les longues soirées d'hiver, passaient les veillées à leur raconter les souffrances subies, les succès remportés, et de quel poids, dans la balance de leurs destinées, pouvaient être leur zèle et leur persévérance. Les fatigues du voyage étaient grandes, les périls plus grands encore. On avait mis à prix la tête de tous les prédicants, et de fortes sommes étaient offertes à qui les livrerait. On avait, en outre, répandu leur signalement, et certains gouverneurs n'avaient pas hésité à le crier eux-mêmes en public. Ainsi, marchant au hasard, par les routes détournées, prêchant dans les assemblées, reposant sous le toit de son hôte, le prédicant était toujours sous le coup d'une surprise, et pouvait être traîné à la mort. Les espions, soit par misère, soit par cupidité, abondaient. Chaque jour, les gouverneurs refusaient des offres de service. « J'ai l'honneur de vous informer qu'un homme s'est offert à nous pour veiller jour et nuit, pour faire surprendre les prédicants qui par-

courent le pays et les assemblées qui se feront. Il me paraît sage et de bonne volonté, et son ancien curé, homme de bon sens, qui me le procure, veut m'en répondre. » Les puissances étaient bien informées, et la police merveilleusement faite. « J'ai l'honneur de vous informer que Durand a commencé à paraître aux environs d'Anduze, depuis quelques jours. Je ne sais d'où il vient ni où il a resté plus de deux mois. Un autre prédicant a paru en même temps que lui; vous trouverez son portrait ci-inclus. » Le gouverneur donnait aussitôt des ordres, et ses agents étaient mis en campagne. Court et Duplan, un jour, couraient le pays à cheval et déguisés en officiers. M. de La Fare en fut informé; il ordonna aussitôt qu'on les arrêtât, indiquant la ville et la maison où l'on aurait le plus de chances de les surprendre.

Quelles alarmes et que d'aventures! Un jour, près de Nîmes, Court composait un sermon assis au pied d'un arbre. Tout à coup, les soldats, instruits qu'il s'était réfugié dans une maison des environs, apparurent. A cette vue, il grimpa sur l'arbre, et, caché par le feuillage, il assista, témoin prudent, aux recherches qu'on faisait pour s'emparer de sa personne. Une seconde fois, il se trouvait chez un coreligionnaire qui lui avait offert, pour la nuit, l'hospitalité. Il dormait déjà, quand un détachement de troupes arrivant, l'officier fit frapper à la porte. Le péril était grand. Court pria son hôte de faire le malade et d'envoyer aussitôt sa femme ouvrir aux soldats; pour lui, il se cacha aussitôt dans la ruelle du lit où était couché son ami. La femme ouvrit, les soldats entrèrent, l'officier pénétra dans la chambre, fouilla les armoires, sonda les murs; il ne découvrit rien. L'hôte cependant, entr'ouvrant les rideaux, et pâle de peur, lui témoignait son déplaisir de ne pouvoir se lever et de ne point l'aider dans ses recherches, malade qu'il était, et jurait bien haut que jamais prédicant ne s'était caché dans sa maison; les soldats se décidèrent à partir. — En 1725, le danger fut plus grand. Court avait été prié, par des personnes de distinction, de convoquer une assemblée

à Alais. C'était un piège qu'avait dressé un gentilhomme. Pour prix de sa trahison, il devait obtenir une compagnie de dragons. L'assemblée fut surprise, et Court obligé de se cacher, pendant vingt et une heures, sous un tas d'immondices. C'est à ce propos que Duplan lui écrivit : « Je vous vois surpris dans une maison, par vos ennemis, ne connaissant pas la carte du pays, courant, pendant l'obscurité, sur des toits qui glissent à cause de la neige et de la pluie; je vous vois repoussé du premier asile qui se présente à votre fuite, je vous vois abandonné de tout le monde, presque saisi par deux soldats qui se contentent de vous faire rentrer dans votre réduit comme dans une cage, ou dans une prison dont ils ferment la porte; je vous vois grimper de hautes murailles qui épuisent vos forces, je vous vois environné d'ennemis de toutes parts, et hors d'espérance de vous sauver, à cause de la clarté des flambeaux qui environnent toute l'île. Je vous vois enfin ramassant le bois de votre caisse, creusant votre tombeau dans du fumier, et Dieu lui-même qui vous couvre, afin que les méchants ne touchent point à son oint. » Voilà bien du haut style. — Court raconte ses aventures avec infiniment plus de bonhomie et de naïveté. Il avait, comme ses collègues, fait depuis longtemps le sacrifice de sa vie, et il parle de sa mort sans prosopopée ni rhétorique, en homme qui ne la craint plus et la brave en se jouant. Il n'insiste que sur une seule chose : son sang-froid.

En 1715, comme il revenait de Nîmes, il rencontra, à l'entrée des Garrigues, deux capucins. Il alla à leur rencontre, fit route avec eux, et mit bientôt la conversation sur le purgatoire, l'invocation des saints, la défense de lire l'Écriture, et surtout la transsubstantiation. Les capucins étaient fort intrigués; enfin l'un d'eux s'écrie : « Vous faites le fin : vous avez été aux assemblées. » Court ne se déconcerte pas, et souriant avec calme : « Je vois par là que vous avez une idée plus avantageuse de ces religieuses convocations que je ne m'étais imaginé. Vous avez raison. On y acquiert des connaissances

salutaires, et elles sont formées pour l'instruction, et non pour y tramer des projets de révolte, comme vous avez accoutumé de les en accuser calomnieusement. » Là-dessus, comme on approchait du couvent Saint-Nicolas, et que l'aventure pouvait avoir une fin désagréable, il abandonna en riant ses deux compagnons de route. Deux ans plus tard, harassé de fatigue, il entra dans un cabaret, sur le bord d'une route. Survint un personnage qui n'était autre que le commandant de la garnison d'un village voisin. Le personnage l'interrogea et lui demanda avec autorité qui il était et où il allait. Court répondit qu'il allait à Nîmes, et que, s'il avait quelque chose à lui ordonner, il se mettait à sa disposition. Le commandant de s'adoucir aussitôt, d'assurer qu'il était très-sensible à ses obligeantes offres de service, qu'il avait deux lettres à faire jeter au courrier, mais qu'elles n'étaient pas cachetées, et qu'il craindrait de le trop retarder s'il le priait de les attendre. Court insista, entra dans le cabinet du commandant, dit son nom, le lieu de son logis, et prit les deux lettres, dont l'une était pour le duc de Roquelaure, et l'autre pour Basville. « Ainsi se tira-t-il d'une aventure qui pouvait lui être des plus funestes, et des mains d'un homme dont le principal emploi était de le faire arrêter, et qui probablement avait son signalement. »

Ces aventures, malheureusement, n'avaient pas toutes un dénouement aussi heureux. On avait beau prendre des noms supposés, se vêtir de costumes d'emprunt, et organiser, pour déjouer les espions, une contre-police; trop souvent les soins étaient vains. Les fidèles ne se ménageaient pas, cependant; ils conduisaient le prédicant aux assemblées, le prévenaient du péril et le cachaient. Mais que pouvaient des efforts isolés contre des espions sans cesse aux écoutes, âpres au gain, et contre des gouverneurs qui mettaient de l'émulation à capturer les prédicants? Une seule chose étonne, c'est que le nombre des victimes ait été, en réalité, si petit. Dans l'espace de quinze ans, on ne perdit que quatre prédicants : Arnaud, Huc,

Vesson et Alexandre Roussel. C'était peu. — On sait comment ils furent pris, mais avec quelle héroïque fermeté d'âme ils subirent leur supplice, c'est ce qu'on ne saurait assez admirer. « Jamais on n'a vu une personne plus tranquille, écrivait Duplan à la mère d'Arnaud, et plus résignée à la mort que ce pauvre agneau. Ses ennemis les plus cruels en ont été touchés... Je ne doute pas, ma chère sœur, que vous ne vous soumettiez avec joie aux ordres du Ciel, qui avait prédestiné votre cher fils à être du nombre des martyrs; les hommes n'ont fait qu'exécuter les décrets de Dieu. Il faut adorer, avec un religieux respect, cette main invisible qui règle, avec une souveraine sagesse, tous les événements qui arrivent dans ce monde. » — Lorsque Roussel fut pris et enfermé dans la citadelle de Montpellier, le duc d'Uzès, qui le voulait sauver, lui conseilla de faire le fou. « Monseigneur, je vous suis très-obligé de vos bonnes intentions en ma faveur, mais permettez-moi de dire à Votre Grandeur que je n'ai jamais été de meilleur sens que je suis présentement, et que ma conscience ne me permet pas de contrefaire le fol. » Il fut donc condamné à être pendu. « L'heure de l'exécution étant venue, dit une relation du temps, notre fidèle martyr vit entrer dans sa prison le bourreau et un archer; ce dernier connaissant M. Roussel, l'embrassa et pleura; mais M. Roussel ne parut pas ému. Il se contenta de témoigner sa reconnaissance à cet archer attendri, et il se mit ensuite à genoux pour prier Dieu. Il le fit à haute voix, et sa prière fut accompagnée de tant d'onction et de zèle, qu'elle ravit en admiration l'archer et le bourreau, qui n'étaient pas accoutumés d'en entendre de pareilles. Après cela, on vit entrer trois ou quatre moines, qui étaient venus à la citadelle soit pour disposer M. Roussel à la mort, soit pour le séduire à changer de religion par les motifs capables d'ébranler un fidèle qui n'aurait pas posé sa foi sur un solide fondement; mais ce fut en vain que les moines déployèrent leur éloquence : M. Roussel leur répondit toujours avec beaucoup de douceur, de sagesse et de fermeté, touchant sa reli-

gion et son espérance. Il leur témoigna que, bien loin de craindre la mort, il la regardait comme la fin de ses peines et son entrée dans le séjour des bienheureux; c'est pourquoi il les pria instamment de le laisser en repos, n'ayant aucun besoin de leur ministère. M. le major de la place, qui était près de là, ayant entendu ces dernières paroles, entra dans la prison et dit à M. Roussel qu'il ne fallait pas mépriser ces révérends pères, puisqu'ils étaient là pour le disposer à bien mourir. M. Roussel lui répondit qu'il ne méprisait ni n'avait jamais méprisé personne, mais que, n'ayant aucun besoin de secours de ces révérends pères, il les pria instamment de le laisser en repos; après ces paroles, notre martyr tira en particulier M. le major, il le chargea de quelque chose qui regardait sa famille, et, après avoir reçu la promesse qu'il souhaitait, il le remercia, et ensuite il se dépouilla et se remit entre les mains du bourreau. On sortit ensuite de la citadelle. On avait eu soin de ranger, depuis la porte de la place jusqu'au gibet, deux fortes haies de soldats, le fusil monté et la baïonnette au bout. Notre martyr était accompagné par le bourreau, une troupe d'archers, une autre de soldats et une autre de tambours qui battaient la caisse, et par les moines, qui ne le voulurent pas quitter, quoiqu'il les eût priés instamment de le laisser en repos, et qu'il les rebutât ensuite avec les bras, lorsqu'ils s'approchaient trop de ses oreilles dans un temps où il était uniquement occupé de Dieu. Mais notre martyr, en allant offrir à Dieu le sacrifice de son corps, avait affaire à des oiseaux plus opiniâtres et plus mauvais que le patriarche Abraham, lorsqu'il offrit le sien, comme il est raconté en la Genèse. Malgré le bruit des tambours, il y eut des personnes qui, s'étant approchées soit par faveur ou par quelque argent qu'on donne aux soldats, pour pouvoir rendre témoignage de tout ce qui se passe dans les derniers moments de ceux qui scellent la vérité de leur sang, entendirent que notre martyr chanta une partie du psaume LI^e et la fin du XXXIV^e, qui finit le dernier acte de sa dévotion. On ne remarqua point, dans sa route, qu'il eût

un visage triste ou effrayé : on remarqua, au contraire, un air tranquille, doux et modeste. Il semblait qu'il allait plutôt à une fête qu'à un martyre. Ses yeux étaient souvent fixés vers le ciel, qu'il regardait comme sa patrie et le lieu de son repos, après avoir soutenu les combats et les épreuves qui sont attachées à la profession de l'Evangile. Lorsqu'on fut arrivé au pied de la potence, il se mit à genoux, où il fit encore une prière; après quoi, il monta l'échelle avec beaucoup de courage et de fermeté. Le bourreau, attendri, voulut encore le solliciter de sauver sa vie en changeant de religion; mais, comme c'était une aveugle tendresse, ce furent aussi des paroles inutiles. Le bourreau fit son office; l'âme de notre martyr fut bientôt séparée de son corps : elle s'envola dans le ciel accompagnée des anges, qui sont les administrateurs de la Parole de Dieu. » Ainsi périt Roussel; il avait vingt-six ans.

Antoine Court avait réussi jusqu'alors à échapper aux poursuites. Il avait traversé les plus grands périls, mais il avait toujours déjoué les efforts de ses ennemis « par un effet, disait-il, de la providence divine. » Depuis le martyre de Roussel cependant les espions étaient en campagne, et les troupes en mouvement pour le surprendre. « Nous l'aurons, votre Monsieur Court, » disait-on sans cesse aux religionnaires. Le 1^{er} mars 1729, la nuit, le commandant de la ville où il était caché fit faire des perquisitions dans deux maisons; il ne le trouva point. Le 2 avril, le même commandant, suivi d'une partie de la garnison, alla le rechercher dans une autre maison; ses recherches furent encore vaines. « On voit, écrivait Court, par tous ces mouvements qu'on ne manque d'espions, que je fais beaucoup de la peine à l'ennemi et qu'on ne néglige rien pour me surprendre; mais on voit en même temps que les soins de la Providence ne se lassent pas en ma faveur, qu'elle veille pour ma conservation, que les ennemis et les espions, quelque rusés qu'ils puissent être, sont souvent confondus dans leur maligne sagesse. » Le 24 avril un détachement de soldats pénétra dans une maison de Nîmes où on

le croyait caché, et la fouilla en tous sens. Ce fut encore en vain. Mais les puissances avaient résolu de s'emparer de ce prédicant qui, depuis quinze ans, s'opiniâtrait à reconstruire ce qu'elles renversaient, et tenait tête, seul, sans armes et sans secours, à l'intendant, au gouverneur et aux soldats. Sa tête était mise au prix de dix mille livres, et la chasse était ouverte. Court ne pouvait tarder à succomber sous la triple attaque du faux frère, du soldat et du gouverneur.

Les protestants étaient inquiets : « Il a passé là, disaient-ils, il a risqué à tel endroit, il a échappé à tel péril, un tel l'a voulu livrer. » Quelques-uns lui conseillaient de quitter la France et d'attendre à l'étranger que l'orage fût passé. Mais il n'écoutait aucun conseil. Il avait reçu, disait-il, tant de marques de la protection divine, il sentait son ministère si nécessaire à l'Eglise, qu'il aurait cru pécher et contre la bonté divine qui l'avait protégé si souvent et en tant d'occasions différentes, et contre l'Eglise à laquelle son ministère paraissait si utile, et se rendre coupable d'une extrême lâcheté, s'il avait abandonné son troupeau. Il se fit humble, prit des précautions et continua son ministère.

Sa vie, comme celle de ses collègues, était toute d'action, et combien plus laborieuse. Il écrivait non-seulement des apologies et des mémoires, lisait, s'intruisait, composait des sermons et des lettres pastorales, mais encore il entretenait une active correspondance avec les protestants de l'étranger et ceux de sa patrie. Il ne lui suffisait point de s'occuper du présent, il voulait encore préparer l'avenir. Mais quoi ! Le présent même était plein de doutes, d'incertitudes. Que de soins n'exigeait-il pas ! La convocation des synodes, les rivalités, les colères à apaiser, les conseils à donner, les malheureux à visiter, les améliorations à introduire, les projets à débattre, la discipline à faire respecter. Il fallait qu'il s'employât à tout, qu'il dirigeât tout, qu'il se donnât tout à tous. C'étaient des lettres aux galériens pour les inviter à la patience, aux mères dont on avait enfermé les filles dans les

couvents, aux familles affligées par les mille douleurs de l'existence, augmentées de celle de la persécution, lettres pleines de tendresse, de sévérité et de mâles consolations. C'étaient des visites aux malheureux, et quels malheureux ! Des amendes multipliées, la misère, une misère hideuse, croissante ; la faim déchirant les poitrines, les soldats s'installant dans les maisons et les ruinant, voilà les souffrances qu'il fallait voir, et celles dont il fallait consoler. Tous en effet n'avaient pas l'héroïque grandeur d'âme de cette femme protestante, la mère de Roussel, lorsqu'elle apprit la mort de son fils et la sérénité avec laquelle il avait subi le dernier supplice. Loin de témoigner quelque affliction elle montra de la joie. Antoine Court alla lui offrir ses consolations, mais elle : « Si mon fils avait montré quelque faiblesse, je ne m'en serais jamais consolée ; mais puisqu'il est mort constamment, que de grâces n'ai-je pas à rendre à Dieu qui l'a fortifié ! »

Ce n'était pas tout. Avait-on élu des anciens, et les consistoires fonctionnaient-ils bien ? — Où en était l'œuvre, et n'y avait-il point de reproches à adresser aux prédicants ? — Quand se tiendrait le synode ? en quel lieu ne serait-il pas préférable de le convoquer plus tard et dans un endroit moins exposé aux recherches des troupes ? Mille autres choses. Court ne tarissait point. Les prédicants recevaient chaque jour des lettres et répondaient. C'était un continuel échange de demandes et de nouvelles. Des hommes sûrs et le courrier parfois portaient les lettres, mais nul danger. Elles étaient adressées à des personnes tierces qui étaient dans la confiance et se chargeaient de les remettre à leurs destinataires, ou bien elles portaient des noms d'emprunt. Lorsque Durand écrivait à Court, il marquait sur l'enveloppe le nom de Delingèbe. Les autres proposants se livraient en cette matière aux caprices de leur fantaisie : « A M. Court, écrivaient-ils, vicaire de l'Eglise sous la croix ; à Monsieur Ax, Cx, bon berger en son logement ; à Monsieur Court, avocat pour le grand Roy en son conseil spirituel en Languedoc. » Chose touchante que les

sentiments de mutuelle affection, de mutuel support qui se manifestaient dans ses lettres. Lorsqu'il ne s'agissait plus d'affaires ecclésiastiques, ces hommes écrivaient des pages d'un charme infini et d'une exquise délicatesse. Il faut lire surtout les lettres que s'adressaient Duplan, Corteiz et Court; on trouverait difficilement malgré les défauts de la forme, quelque chose de plus simple, de plus noble. Ce ne sont que des conseils, des exhortations, des appels, mais qui rappellent les épîtres des Pères par l'énergie et par la tendresse. Avec les proposants surtout qu'il regardait comme ses fils, Court entretenait une correspondance suivie. Il leur traçait leur conduite, leur donnait des conseils, et leur indiquait des livres à lire; il les réprimandait quelquefois et réparait leurs fautes. En 1725, quelques plaintes s'étaient élevées contre le proposant Gaubert. Court lui écrivit aussitôt qu'il quittât son Eglise et allât porter son ministère dans un autre quartier. L'ordre déplut et Gaubert s'insurgea. Plusieurs lettres furent échangées : « Vous vous mettez en colère, dites-vous, répondit Court. Il ne faut pas le faire, Dieu le défend, et cela vous ferait mal. » Légère ironie, conseils, tendresse paternelle, rien ne manquait à ces épîtres écrites au courant de la plume, sans prétention. Et cependant, malgré cette affectueuse sollicitude, un sentiment de jalousie germait chez quelques-uns. On supportait difficilement sa supériorité; elle commençait à devenir à charge, encore qu'on n'en voulût pas convenir. Il y avait paru dans les démêlés qui suivirent la nomination de Duplan à la députation. Il y parut encore après. On lui suscita mille ennuis, en identifiant la cause de Duplan à la sienne. Tout ce bruit quelquefois attristait Court profondément.

Et cela c'était peu. Mais combien l'horreur de cette vie vagabonde devenait épouvantable quand le prédicant avait, comme Corteiz, une femme, une famille! Corteiz était marié à Genève et aimait tendrement sa femme. Depuis longtemps il n'avait pas reçu de ses nouvelles, et il errait tristement, demandant à ses correspondants habituels s'ils n'avaient point

reçu de lettre à son adresse. On avait partout répondu négativement. Alors, à bout de courage, il écrivit à un marchand de Genève, son compère : « Si ma femme est vivante, je la prie de m'écrire, et si elle ne peut pas, vous aurez la bonté de le faire, et m'apprendrez son état et celui de ma petite. Si ma femme n'a pas d'argent pour payer la nourrice, vous lui en donnerez et nous serons toujours en bon compte. » Enfin il reçut les lettres de sa femme; elles étaient restées un mois à Montpellier. Quelle joie ! « Je glorifie de tout mon cœur le grand Dieu de ce qu'il vous a délivré des maladies, des peines...; qu'il plaise à la bonté divine de vous rétablir vos forces, et vous donne toute la patience dont vous avez besoin ! » Un autre jour, il apprit que sa mère était morte et que le prêtre avait refusé de la recevoir dans son cimetière « parce qu'elle n'avait pas voulu porter les marques de la bête. » Un autre jour, que son enfant, une petite fille, venait de s'éteindre dans les bras de sa mère, loin de lui : « Je n'ai jamais pu l'embrasser sur la terre, écrivait-il; j'espère de la miséricorde de Dieu qu'elle jouit d'une parfaite paix dans le ciel avec notre divin époux. »

Ainsi, fuir sans cesse comme un bandit, avoir l'oreille aux écoutes, craindre le passant, voir sans cesse se projeter sur la route l'ombre de l'échafaud, et avec cela se sentir l'âme torturée par cet épouvantable supplice : l'anxiété ! Que faisaient-ils ? Vivaient-ils encore ? Fallait-il craindre, fallait-il espérer ? Plus tard une lettre arrivait, longtemps attendue : c'était la mort de la mère, celle de la fille. Brisé, on s'arrêtait sur le bord du chemin, on pleurait. Mais quoi ! n'était-ce pas chose indigne que de se livrer à la douleur, quand la voix austère de Dieu vous appelait à consoler des douleurs plus grandes encore, celles des persécutés et celles des victimes ! On reprenait sa route et on convoquait une assemblée. C'était la vie. Elle paraissait cependant douce et pleine d'attraits. Oh ! la joie du devoir accompli !

Il faut revenir à Antoine Court. Depuis son mariage, il

avait eu trois enfants. Sa femme, en 1727, habitait Uzès. Un jour le nouveau commandant de la ville vint à passer avec son secrétaire et un de ses gens devant la maison de Mademoiselle Pagès. Il s'arrêta, fit quelques questions aux voisins, et continua son chemin. Grande peur ! Court se rappela ce qu'avait récemment écrit Duplan à sa femme : « Je crains à tout moment qu'on ne vous enlève. » Il courut au-devant d'elle et la pria de partir pour Genève. Au commencement de l'année 1728, il écrivait : « Ma Rachel est errante, elle n'habite plus la maison ; une vente a été passée sur partie de ses biens, à la faveur d'une permission que nous avons obtenue de la cour. La permission a été jugée bonne, la vente l'est aussi. Ma Rachel n'attend que ce prix ou d'avoir mis quelque autre arrangement à cette affaire, pour faire voile vers l'heureuse cité. » Elle ne partit cependant qu'en 1729, avec deux de ses enfants, et arriva à Genève seulement dans le mois d'avril.

Séparation terrible pour Antoine Court. Il aimait tendrement sa femme et se voyait désormais séparé d'elle et par la longueur du trajet, et par l'imminence du danger. D'ailleurs il la sentait malade, et sa douleur en était accrue. Ce fut alors qu'il conçut le dessein d'aller la rejoindre. « Ces fréquentes indispositions et un grand nombre d'autres choses, lui écrivait-il, augmentent le désir que j'aurais de vous voir. » Il prépara donc son départ et se disposa à quitter la France.

Cette détermination presque subite et dans de pareilles conjonctures, étonne et elle étonna ses coreligionnaires. Il est nécessaire de l'expliquer. Depuis son séjour à Genève, Court avait souvent, sans doute, souhaité d'aller se fixer à l'étranger. L'amour de l'étude, le désir de déployer son activité sur un plus grand théâtre, le soin des Eglises, tout l'y poussait. Il avait toujours cependant résisté à la tentation. Au commencement de 1729, encore qu'il fût traqué de tous côtés, et que beaucoup le sollicitassent de fuir, il s'était décidé, on le sait, à rester en France, à braver les périls croissants. « Le

berger qui voit le loup et qui s'enfuit est un mercenaire, » avait-il dit à Duplan. Mais le départ de sa femme fut pour lui comme un coup de foudre. Dans sa solitude et son isolement, tous les projets, tous les desseins, tous les rêves qu'il avait jadis formés apparurent subitement à son esprit, éclairés d'une vive lumière, la lumière de son amour.

L'état, en effet, du protestantisme, prospère sans doute, n'était point florissant encore. Comment le rendre plus satisfaisant ? Quel moyen pour arriver à ce but ? Travailler à réchauffer la piété et à organiser la discipline ? Il l'avait fait depuis sa plus tendre enfance, et les résultats obtenus étaient parfaits. La limite du possible était atteinte, on ne pouvait guère la dépasser. Mais éveiller l'attention de la France et la piété des puissances étrangères, former une cohorte de jeunes pasteurs instruits et disposés au martyre, faire entendre dans la grande mêlée du dix-huitième siècle la voix de la tolérance, demander à grands cris le règne de la justice, c'était la seconde et la plus importante partie de l'œuvre, et voilà ce qu'il restait à faire. Court le dit quelque part.

Expliquant les motifs qui le poussèrent à quitter la France : « Je voulais, dit-il, contribuer de tout mon pouvoir, en prenant soin de ma famille qui était depuis six mois à Genève, à l'établissement d'un séminaire, aider aux études des jeunes gens qui y seraient envoyés, les diriger sur la manière de gouverner l'Eglise et sur les moyens qu'il y aurait à suivre pour les progrès de la religion ; faire ce qui dépendrait de moi pour faire consacrer ces jeunes gens dans les académies étrangères ; établir des correspondances avec toutes les Eglises du royaume ; contribuer à ce que le nombre de ces Eglises augmentât tous les jours ; les aider toutes autant que j'en serais capable par mes lumières et par mes conseils ; rassembler les matériaux pour la composition d'une histoire destinée à transmettre à la postérité les miracles qu'une Providence aussi magnifique dans ses voies qu'impénétrable dans ses vues avait opérés en faveur d'une Eglise dont un puissant roi avait

résolu la perte, et qu'il s'était félicité d'avoir éteinte; mettre ensuite les matériaux en œuvre; faire enfin tout ce qui dépendrait de moi en faveur de ceux que la persécution chasserait de leur patrie, et forcerait à chercher des asiles sur des bords étrangers. » Grand et magnifique programme! Après les ténèbres c'était le grand jour. Le protestantisme allait s'affirmer, prendre place au soleil.

Donc, vers la fin du mois d'août 1729, Antoine Court, accompagné de Claris, jeune proposant qu'il affectionnait entre tous, se dirigea lentement vers la Suisse où devait s'écouler la seconde partie de sa vie.

Il avait alors trente-trois ans. Il était grand, assez bien fait, plein de force et d'énergie. Depuis quatorze ans il évangélisait le Languedoc. Au début de son ministère, il avait trouvé cette province dans une triste situation. Le protestantisme y était défiguré, la discipline méconnue, les protestants rares et découragés, les populations misérables et ignorantes; les prédicants couraient à l'aventure, les inspirés étaient en crédit. On sait quel était maintenant l'état dans lequel il la laissait. Sans doute, c'est à quoi il songeait, lorsqu'il parcourait une dernière fois ce pays qu'il avait traversé si souvent, et où il avait marqué la forte empreinte de son pas. Oui, certes, il avait le droit de se glorifier de son œuvre. Cette contrée lui appartenait; c'était son ouvrage, c'était son bien; il l'avait faite ce qu'elle était. De tous côtés les religionnaires effrayés lui disaient : « Vous nous abandonnez! » Mais lui, calme, répondait : « Oui, Jérusalem, si je t'oublie que ma dextre s'oublie elle-même; que ma langue s'attache à mon palais. » Car il n'abandonnait pas ce qui avait été l'objet de ses soins et le but de sa vie; il allait chercher au loin de nouveaux appuis et de nouveaux soutiens. En 1729, la devise des Eglises sous la croix avait été : « *Sauve-nous, Seigneur, nous périssons!* » Désormais, elles allaient graver sur leurs sceaux : « *Sous la croix, le triomphe!* »

EDMOND HUGUES.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

CATHERINE DE MÉDICIS ET LA SAINT-BARTHÉLEMY

D'APRÈS UNE LETTRE INÉDITE (1)

Nous avons trouvé à la Bibliothèque impériale, dans le manuscrit du fonds français coté 15,555, folio 139, une importante dépêche de Catherine de Médicis à M. du Ferrier, notre ambassadeur à Venise, sur la Saint-Barthélemy. Ce document présente à nos yeux un triple intérêt : la reine y déclare sans trop de circonlocutions avoir ordonné une exécution qui seule, suivant elle, pouvait punir la rébellion et la désobéissance de l'amiral de Coligny et de son parti, tout en daignant regretter que « sur l'émotion plusieurs aultres personnes de leur religion ont esté tuéz par les catholicques. » La reine ne repousse pas les bruits qui accusaient le roi d'Espagne d'avoir fait périr sa fille ; enfin elle laisse clairement entendre que la pensée de recouvrer une liberté d'action suffisante pour pouvoir châtier Philippe II n'aurait pas été l'un des derniers mobiles ayant dicté le massacre du 24 août 1572 : « et pour le regard, dit-elle, de ce que me mandez de celluy qui a fait mourir ma fille, c'est chose que l'on ne tient pour certaine ; mais elle le seroit, le roi monsieur mon dit fils *n'en pouvoit faire la vengeance* en l'estat que son royaume estoit lors ; mais à présent qu'il est tout uny, il aura assez de moyens et de forces *pour s'en ressentir quand l'occasion s'en présentera.* » Cette lettre répond à une dépêche de M. du Ferrier, dont l'original existe aux archives impériales de Saint-Pétersbourg, dans le volume coté n° 110 des documents, où M. le comte de La Ferrière-Percy l'a découvert. Dans son savant rapport sur sa mission en Russie, M. de La Ferrière indique en ces termes la lettre de l'ambassadeur à la mère des trois derniers Valois : « De celui-ci, j'ai rapporté une lettre très-hardie ; il ne cache pas à Catherine de Médicis qu'à l'étranger on lui attribue, ainsi qu'à son fils, le duc d'Anjou, la pensée de la Saint-Barthélemy, et qu'on a lieu de s'étonner qu'elle se soit mise du côté de Philippe II, de celui, qui, aux yeux de l'opinion publique, *passé pour le meurtrier de sa fille.* »

Elisabeth de Valois, fille de Henri II et de Catherine de Médicis,

(1) *Journal officiel* du 12 mai 1870. On croit devoir reproduire ici, revu sur l'original, un document sur lequel on reviendra prochainement. (Réd.)

naquit le 13 avril 1545 : elle avait été destinée à don Carlos, fils de Philippe II, roi d'Espagne ; mais ce prince, devenu veuf pour la seconde fois, demanda la main de la fiancée de son fils, et il l'épousa le 22 juin 1559. On connaît la dramatique existence de l'infant et sa mort, en 1568. La reine, qui lui avait toujours montré la plus affectueuse tendresse, succomba également le 3 octobre de cette année. Le bruit se répandit immédiatement que Philippe II, jaloux de sa sympathie pour don Carlos, l'avait fait empoisonner. Il ne paraît pas qu'au premier abord, cette sinistre rumeur ait trouvé grande créance à la cour de France. Dès le 15 novembre, Catherine chargeait M. de Fourquevaux, notre ambassadeur, de s'occuper immédiatement de négocier le mariage de sa seconde fille avec le roi d'Espagne. « Encore que je désire comme mère, lui écrivait-elle, de voir, s'il est possible, sa sœur au mesme lieu, n'est-ce que cela ne m'ostera la douleur que j'en ressens ; mais étant mère et obligée au roy leur père comme je suis, je dois chercher non pas mon reconfort (car à tant de maux que j'ay, la mort est le plus beau que je sçaurai avoir), mais pour le bien de ce royaume à qui j'ai tant d'obligations, et la conservation de la paix entre les deux roys, tous les moyens pour essayer d'y parvenir, »

Le 23 novembre, elle revenait à la charge : « Votre opinion est bonne de dire qu'encore que le roy d'Espagne veuille ma fille, qu'il nous voudra le faire trouver bon. Je ne me soucie de toutes leurs mines, pourveu que je fusse assurée qu'il l'épousât et ne nous tint, comme l'on dit, longtemps le bec en l'eau. Je vous prie y user des meilleurs moyens, et si discrètement qu'on ne puisse appercevoir que rien ne vienne de notre consentement ; car les filles faut que soient demandées par les hommes, et non les aller offrir, et principalement de tel lieu, mais vous pouvez sous main traiter cecy avec des serviteurs en quels il se fie. » Les intrigues échouèrent, les ministres espagnols préférant donner à leur maître une fille de l'empereur plutôt qu'une sœur de Charles IX, « parce qu'il paroïssoit que ces filles du roy Henri tardoient beaucoup à avoir des enfans. »

Est-ce cet échec qui disposa la reine à accueillir volontiers les bruits odieux qui couraient sur son gendre ? Est-ce une conviction réelle qui la faisait s'exprimer de la sorte ? Toujours est-il que jamais aucun historien n'avait songé à mettre en avant une pareille cause au massacre des protestants, et que cependant elle est bien nettement formulée par Catherine elle-même.

EDOUARD DE BARTHÉLEMY.

Monsieur du Ferrier, j'ay veu ce que m'avez escript par vostre lettre du XVI^e de septembre, de l'opinyon que aucuns ont que ce

qui a esté exécuté en la personne de l'admiral et de ses adhérans a esté à l'instigation de moy et de mon dit fils le duc d'Anjou, avec touz les discours qu'il vous ont fait la dessus du tort que par ce moyen a esté fait à mon dit fils, à l'endroit des princes protestants qui avoient tant désiré de le faire et eslire empereur, et de ce que j'avois mieulx aymé ruiner ce royaume en me vengeant de l'admiral que de l'augmenter et me ressentir du mal de celluy qui a fait mourir ma fille, lequel par ce moyen s'est agrandi de telle façon que luy seul à présent commande à tous les austres princes chrestiens, sur quoy je vous ay bien voulu advertir, que certainement je n'ay rien fait, conseillé ny permis en cecy que ce que l'honneur de Dieu, le devoir et l'amytié que je porte à mes enfans me commande, d'autant que aiant l'admiral depuis la mort du feu roy Henri, mon seigneur, monstré par tous ses actes et deportemens qu'il ne tendoyt que à la subversion de cest estat et à oster la couronne au roy monsieur mon fils et à ses frères, à quy légitimement, comme vous sçavez, elle appartient, et que, au lieu de le reconnoistre comme subject, il s'estoit si bien estably et agrandy en ce royaume qu'il y avoit le mesme pouvoir et commandement que luy à l'endroit de ceulx de sa religion; tellement que estant rebelle à son prince, il a prins par force les villes, tenues et gardées, contre luy et en sa présence et celle de son frère, n'ayant point craint de donner plusieurs batailles et aultres causes de la mort d'un si grand nombre de personnes qui ont esté tuées pour ceste occasion; et encore despuis la dernière paix et édit de pacification il a conspiré sy malheureusement contre la personne de son roy, de moy et de ses frères, comme les princes étrangers et ung chascun en seront bientôt esclarcis au vray par le procez qui en est déjà commencé et sera bientôt jugé en sa court de parlement à Paris, que je m'assure que l'on dira que le roy mon dit seigneur et fils a fait ce qui appartenoit à sa grandeur, estant roy et prince souverain, et que l'admiral estant si fort et puissant en ce royaume comme il estoit, ne pouvoit être autrement puny de sa rébellion et déobéissance que par la voye que l'on a esté contrainct d'exécuter, tant en sa personne que de ceux qui tenoyent son party, aiant esté bien marriz que sur l'émotion plusieurs aultres personnes de leur religion ont esté tuéz par les catholicques qui se ressentoyent d'infinis maux, pilleries, meurtres et aultres méchants actes que l'on avoit

exercés et commis contre eux durant les troubles. Mais enfin, grâce à Dieu, tout est apaisé, en sorte que l'on ne recognoit plus en ce royaume que ung roy et sa justice, qui est rendue à ung chascun selon le devoir et l'équité; étant bien résolu pour les maulx que ont apporté en icelluy la diversité de religion de ne souffrir plus qu'il y en ayt d'autre que la sienne; et quand à ce qui me touche à moy en particulier, encore que j'ayme uniquement tous mes enfans, je veulx préférer, comme il est bien raisonnable, les fils aux filles. Et pour le regard de ce que me mandez de celluy qui a fait mourir ma fille, c'est chose que l'on ne tient point pour certaine, et où elle le seroit, le roy monsieur mon dit fils n'en pouvoit faire la vengeance en l'estat que son royaulme estoit lors; mais à présent qu'il est tout uny, il aura assez de moyen et de force pour s'en ressentir quand l'occasion s'en présentera; et m'assure que quand les princes protestants auront bien seu la vérité et consulté tout ce que dessus, ils continueront à l'endroit de mon dit fils la même volonté qu'ils avoient auparavant que ceci feust advenu. Et pour le regard de la royne d'Angleterre, le roy mon dit seigneur et fils n'a point eu aucune volonté et intention de rompre la bonne intelligence, paix et amitié qui est entre nous, et elle et les deux royaulmes, ains la veult maintenir et conserver entièrement, et ne fault point craindre que quelque investiture que le pape luy en veuille bailler, comme il vous a esté dit, qu'il se laisse ainsi persuader ni que il y entende aucunement, ne voulant rien prétendre ny usurper sur ses voisins, sinon en royaulmes, pays et seigneuries où il aura droict ou qui lui escherront par succession. Pour le regard de ce que me mandez, pour l'élection du roy de Pologne, et ce qui en a esté fait du costé de l'empereur, et aussy les propos que le légat de notre saint-père vous en a tenu en faveur de mon dit fils le duc d'Anjou, et que S. S. feroit plus pour luy que pour nul aultre, si elle sçavoit qu'il y vouldist entendre, je vous pryé, M. du Ferrier, luy dire que nous le prions de s'y employer de tout son pouvoir, et que en ce faisant S. S. obligera grandement tant envers elle que le saint-siège, toutz nous aultres, qui est le roy, son dit frère et moi (?), et que en ce que nous aurons moien de le recognoistre envers ledit légat, nous le ferons en tout ce dont il nous voudra requérir. Quand à la préseance pour le roi monsieur mon fils, c'est chose qui luy est due et dont toutz les roys ses prédécesseurs ont paissi-

blement jouy. Et ne faut point que vous soyez en doubte que le roy rumpe avec le grand seigneur pour entrer à la Ligue, d'autant qu'il veut entretenir l'amitié qu'il a avec lui, et ne peut penser à aucune entreprise de dehors que premièrement il n'ayt rétabli le dedans de son royaume, qui a bon besoin de repos et de se remettre et fortifier durant quelques années.

Priant Dieu, etc...

CATHERINE.

Escript à Paris, le 1^{er} jour d'octobre 1572.

LES TRISTES PEINES, INTERROGATIONS ET CONFESSION DE FOY

DE JEAN-FRANÇOIS MESNARD DE MARENNES

A LA ROCHELLE, EN 1756 (1)

Monsieur,

Je vous adresse, selon votre désir, la seconde partie du petit manuscrit dont la première a paru dans le *Bulletin* de janvier dernier (p. 26.)

Si le touchant récit des misères du pauvre tailleur de Marennes n'a pas l'originalité si caractéristique du dialogue théologique de la femme inconnue avec l'ancien évêque de La Rochelle, il m'a paru contenir diverses particularités qui ne sont pas sans intérêt, en dehors même de ce mépris des formes légales remplacées par l'arbitraire et les plus cruelles rigueurs, de cette commission spéciale, présidée par l'intendant, substituée aux tribunaux ordinaires dont l'indulgence paraissait trop grande. Mais n'y a-t-il pas quelque chose d'extraordinaire dans cette défense de publier le jugement de condamnation, dans cette étrange singularité d'un banni qui ne peut obtenir d'exécuter sa peine? Cette *bourse* commune, dont parle l'intendant, ne révèle t-elle pas dans le parti protestant une organisation régulière, survivant à toutes ses épreuves? Quel contraste entre la ferme franchise de l'accusé sur tout ce qui le touche et sa discrète réserve sur ce qui peut compromettre ses coreligionnaires, qu'il ne consent à nommer que lorsque la fuite les a mis à l'abri des persécutions! Et cet imprenable ministre Gibert, qui est partout et qu'on ne peut saisir nulle part! Si ces réunions privées

(1) Ce doit être le même personnage que celui dont il est question dans le rapport de 1749, publié dans le *Bulletin* de novembre 1869, p. 539.

dans des maisons particulières n'ont rien qui étonne, n'y a-t-il pas lieu d'être surpris d'apprendre que les assemblées protestantes qui avaient lieu à Paris chaque dimanche avaient une telle notoriété qu'un petit tailleur de province passant dans la capitale, en était informé et pouvait y assister? A quelle occasion s'était répandue dans la Saintonge cette croyance générale que la liberté de leur culte était enfin rendue aux protestants, qui y ajoutaient assez de foi pour entreprendre de construire publiquement un temple, auquel chaque fidèle était heureux d'apporter sa pierre?

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments tout dévoués.

E. JOURDAN.

Un mercredi, 19^e novembre 1755, à dix heures du matin, M. Théfaviile, grand prévost de La Rochelle, vient à ma maison, accompagné d'un archer, sans être armés, et me dirent d'aller avec eux parler à M. l'intendant (1), qui étoit ce jour-là à Marennes, pour faire son département, étant en la maison de M. Vallet de Salignac, négociant. Comme je m'en allois, le Saint-Esprit mit en mon cœur les paroles de Jésus-Christ, qui dit : « Quand vous serez menez devant les magistrats et les puissances à cause de moy, pour me servir de témoin devant eux et devant les nations, ne vous mettez point en peine ni comment vous parlerez, ni comment vous devez dire pour votre défense; car ce que vous devez dire vous sera inspiré à l'heure même. Ce n'est point vous qui parlerez, mais l'esprit de votre père parlera pour vous. »

Etant arrivé, M. l'intendant me demanda : Comment vous appelez-vous? Je répondis : Monsieur, je m'appelle Mesnard.

D. Est-ce donc vous, dit-il, qui avez demandé deux maçons pour travailler au temple qui se bastit en Arthoüan (2), et connaissez-vous ces gens-là?

R. Il est vray que j'ay demandé ces maçons, mais je ne sçais point positivement leurs véritables noms; d'ailleurs j'ay crû que cela étoit une chose permise, vu que chacun le publioit par les rues, et même plusieurs catholiques romains le l'assuroient aussy fortement que nous avions notre liberté; sans quoy je n'aurois jamais été contre les ordres.

(1) Jean Baillon, chevalier, seigneur de Servon, Courtis-Boidon et autres lieux.

(2) On se rappelle qu'au mois de juillet 1754, il avait été tenu à Arthouan une assemblée du Désert. Voir le numéro de novembre, p. 542.

D. Est-ce vous qui gardez la bourse, ou sçavez-vous ceux qui la gardent ?

R. Ce n'est point moy qui garde la bourse, ny ne sçais ceux qui la gardent ; je ne sçais pas même s'il y en a.

D. Sçavez-vous sur quel terrain est basti ce temple et connoissez-vous les entrepreneurs ? Et y a-t-il longtems que vous avez vu M. Gibert, ministre (1), et sçavez-vous où il se retire ?

R. Monsieur, je ne me suis point informé à qui appartient le terrain où l'on bastit ce temple, ni ne sçais qui sont les entrepreneurs. Il y a longtems que je n'ay pas vu M. Gibert ; je ne m'informe point où il se retire : cela ne sont point de mes affaires.

M. l'intendant me fit passer dans une autre chambre, avec un cavalier pour me garder. Aussy-tost je vis paroître Guillaume Guillon fils, aussy de Marennnes, accompagné d'un cavalier, accusé comme moy pour fait de religion. A onze hëures, on nous monta à cheval, ayant les menottes, et en un tems des plus affreux par l'abondance de pluye et du grand vent qu'il faisoit, étant accompagnés de cinq autres archers. A midy, nous ayant ôté les menottes, on nous mit au cachot à Brouage, petite ville gardée par des soldats invalides. M. l'intendant ayant écrit par le brigadier de maréchassée à M. de Gué, lieutenant du roy et commandant de la ville et garnison, de nous mettre au pain et à l'eau, et qu'on nous gardât sûrement avec une sentinelle, défendant que personne ne nous parlât, ni que nous parlâssions à personne, nous deffendant de lire et d'écrire quoy que ce soit, M. le commandant répondit qu'on n'avoit pas accoutumé de traiter les bourgeois de cette façon. Je vais, dit le commandant, les mettre à la solde du roy. Chose qui fut faite ; le reste des ordres fut aussy exécuté. Si tôt on doubla la garde au poste de l'avancée, qui est à la porte royale, où il n'y avoit point de sentinelle ; on en posa une et une autre à la porte du cachot.

Nous faisons venir de nos maisons et de la ville des vivres qu'on nous apportoit deux fois le jour, étant visitez par quatre soldats, la bayonnette au bout du fusil, qui entroient dans le cachot avec l'officier et le sergent de garde.

Etant dans ce triste lieu, dans le plus fort de l'hyver, qu'il ne

(1) Le *Bulletin* a donné de longs renseignements sur ce ministre du Désert, qui parvint à échapper à toutes les recherches, fut condamné par contumace et pendu en effigie (V. t. III, p. 495 et suiv., et t. VI, p. 335 et suiv.). Il avait remplacé les ministres Pradon et de Bessé.

cessa non plus de pleuvoir. Du côté du soleil levant, la mer y montoit, et comme ce cachot n'est qu'une voûte, l'eau y entroit en chaque fente de pierre, dégoûtant sans cesse, les remparts étant sur le cachot : enfin, nous étions entre deux eaux. Il pleuvoit partout, jusque sur notre lit, en quatre endroits, qui étoit exposé sur un peu de paille par terre ; ayant aussy les latrines au même lieu, qui empoisonnoient ; et tout le reste du cachot étant extrêmement sale de toutes sortes d'infections. Nous ayant accordé du feu et de la chandelle le même jour, 19, 20, 21 et 22, et le 23 on n'en donna plus, et même on nous refusa des viures le soir. Enfin on nous regardoit et l'on nous traitoit comme sy nous étions ou avions été des scélérats ou malfaiteurs. De façon même que ma femme, père, mère, parens et amis, n'avoient pas la permission d'avancer nous parler pour nous donner notre nécessaire, soit linge ou autre chose pour la vie. Il falloit avoir la permission du commandant, major, aide-major, officier ; et le sergent de garde étant avec ceux qui avoient affaire à nous, accompagné de quatre soldats, la bayonnette au bout du fusil, tous dehors, encore les repoussant et les insultant aussy bien que nous.

Le 19^e janvier 1756, la solde manqua jusqu'au 29^e. Pendant ce tems-là, M. de la Porte, major, écrivit à M. de Lortie, à Marennnes, subdélégué de M. l'intendant, qu'il n'avoit qu'à envoyer de l'argent pour ses prisonniers, sans quoy qu'il alloit les mettre dehors. M. le major ayant reçu de l'argent nous paya nos dix jours de faute, continuant chaque jour les cinq sols.

Le 15 février, on nous accorda, le soir, jusqu'à huit heures, un peu de braise et de la chandelle. Enfin, après avoir souffert cruellement dans ce triste lieu, l'iniquité et l'humanité poussa encore leur courroux et leur rage plus avant.

VOYAGE DE LA ROCHELLE.

Le 2^e mars, à six heures du matin, sept cavaliers de maréchaussée, nous ayant fait sortir dudit cachot, nous transférèrent à La Rochelle en les prisons royales, étant emmenotés comme criminels. A six heures du soir, y étant entrés, on nous ôta les menottes ; aussitôt on nous mit en la chambre du secret, et le lendemain, à huit heures du matin, on nous mit les chaines aux pieds, pesant environ au moins vingt-cinq livres.

Le 4^e, à onze heures du matin, on me fit monter en la chambre pour passer à l'interrogation par devant M. Beaupreau (1), rapporteur, en présence du greffier, ayant les fers aux pieds et aux mains.

Après avoir fait serment de dire la vérité, il me souvint de ce que dit Jésus-Christ : « Quiconque me confessera devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera aussy devant les anges de Dieu. »

D. Comment vous appelez-vous ? me dit le rapporteur.

R. Monsieur, je m'appelle Jean-François Mesnard.

D. Quelle profession faites-vous ?

R. Monsieur, je suis tailleur de ma profession.

D. Etes-vous marié ?

R. Oui, Monsieur.

D. Comment s'appelle votre femme ?

R. Elle s'appelle Anne-Elisabeth Babinot, de Ribrou, paroisse de Saujon.

D. Qui vous a épousé ? et en quel endroit avez-vous épousé ?

R. C'est Monsieur Gibert, ministre, qui m'a épousé au Désert.

D. Avez-vous votre certificat de mariage ?

R. Monsieur, je ne l'ay point icy.

D. Ah ! le bel adoüage ? dit le rapporteur.

R. Monsieur, je ne suis point adoüé ; je suis fort bien épousé, en présence d'un nombre suffisant de bons témoins.

D. Qui a conduit votre femme pour la faire épouser ?

R. C'est un nommé Jean Peltant (2) qui étoit son oncle. Il est à présent à Amsterdam avec sa femme, attendu que l'on le persécutoit.

D. N'avez-vous pas connoissance de ce qui est arrivé à Pierre Gailliot, votre oncle, et n'est-il pas aux galères ? et de ce qui est arrivé à Pierre Mansaud ; n'est-il pas votre parent, le tout pour fait de religion ?

R. Je n'ai point vu ce qui est arrivé à l'un ni à l'autre. Pierre Gailliot est mon oncle par alliance ; il n'a point été condamné pour

(1) Jean-François-Ignace Cadoret de Beaupreau, nommé lieutenant particulier, assesseur criminel au présidial en 1745.

(2) Un de ceux sans doute que nous avons vus, en 1754, à l'assemblée d'Arthouan. (V. numéro de novembre, p. 542 et 543.) La *France protestante* cite un Paul Peltant, de la Saintonge, qui étoit aux galères en 1689 pour cause de religion, et qui devait être sinon le père de celui-ci, du moins de la même famille.

les galères ; il luy a été permis de vendre son bien et s'est retiré à Amsterdam, avec sa femme, son fils et Pierre Mansaud. A présent ils sont en lieu de tranquillité. Pierre Mansaud ne m'est rien ; d'ailleurs ils n'ont pas souffert les prisons et les persécutions pour leurs crimes non plus que moy. Monsieur, je vous prie de faire des perquisitions de ma vie et de mes mœurs, de quelle façon je me suis toujours conduit ; s'il y a quelqu'un qui puisse vous faire aucune plainte contre moy.

— Dit M. Beaupréau : Je ne vas pas chercher ces choses-là.

D. Avez-vous des enfans ?

R. Oui, Monsieur, j'ay deux enfans.

D. Qui les a baptisez ?

R. Ce sont Messieurs les vicaires de Marennes qui doivent les avoir baptisez.

D. Avez-vous été aux assemblées ? Et y a-t-il long-tems que vous avez vu M. Gibert, ministre ?

R. Monsieur, je me suis trouvé trois fois à ces assemblées, mais il y a longtemps que je ne l'ay pas vu.

D. Mais n'y avez-vous pas été quelqu'autre fois ?

R. Oui, Monsieur, partout où j'en ay trouvé. Etant à Paris même. j'y allois tous les dimanches (1).

— Dit le rapporteur, en se mettant en colère : Je ne vous parle pas de ces choses-là !... répétant deux fois les mêmes paroles. — Hé bien, répondis-je, pourquoi me les demandez-vous donc ?

D. Avez-vous été lire auprès des malades ?

R. Monsieur, je ne suis point capable d'exhorter un malade.

D. Avez-vous été à ces assemblées ou sociétés de religionnaires, et s'en est-il fait chez vous ? Avez-vous lu quelque chapitre et avez-vous fait la prière ?

R. Monsieur, j'ay été trois ou quatre fois aux sociétés qui se faisoient en chaque maison. Une fois elle s'est tenuë chez nous, où il y avoit environ de sept personnes des villages, qui entrèrent en ma maison, le soir, parce qu'il pleuvoit, pour se mettre à couvert. Ils me demandèrent si je voulois leur permettre qu'ils lussent quelque chapitre dans le Nouveau Testament, et leur dis que ouy. Et les

(1) Dans des enquêtes précédentes, un grand nombre de témoins et d'accusés avoient déclaré de même que c'était une croyance générale que la liberté de leur culte venait d'être rendue aux protestants.

autres fois que j'ay été à ces sociétés, c'étoit aux villages près de chez nous. Je n'y ai lu qu'un chapitre dans le Nouveau Testament, comme chacun faisoit; mais je ne suis point capable de faire de prières.

D. Connoissez-vous les personnes où vous avez été et ceux qui ont été chez vous?

R. Ce sont des paysans, hommes et femmes. Ils me connoissent bien, pour moy je ne les connois que de vuë, mais je ne sçais point leurs noms.

D. Avez-vous connoissance du temple d'Arthoüan, et sçavez-vous à qui appartient le terrain sur lequel est bâti ce temple?

R. Monsieur, j'ay bien connoissance de ce temple, mais je ne sçais à qui appartient le terrain sur lequel il est baty.

D. N'avez-vous pas connoissance que le 20^e novembre 1755 qu'on a jeté par terre les murs de ce temple qui étoit commencé et qu'on a brûlé quelque bois?

R. Monsieur, je n'ay garde d'en avoir connoissance, attendu que je suis pris le 19^e.

D. N'est-ce pas vous qui avez demandé deux maitres maçons à louer le 29 octobre 1755? Et vous leur avez dit de prendre des vivres pour deux jours et les avez conduits sur la place du temple, en Arthoüan, et vous leur avez dit : Tenez, voilà l'endroit où vous devez travailler, c'est-à-dire du côté du village.

R. C'est vray qu'entendant dire qu'il y avoit peu de maçons, je demandai ces deux maitres pour deux jours, croyant véritablement que nous avions notre liberté et que cela nous fut permis; c'étoit un bruit parmy tout le monde, chacun assuroit la même chose. Sans quoy je n'aurois pas été contre les ordres, ny n'aurois pas demandé ces deux maitres maçons. C'est vray que je leur ay dit de prendre des vivres pour deux jours. J'ay été avec eux; mais ce sont des paisans qui étoient près de nous qui dirent : Il faut qu'ils travaillent de ce côté-là. Je ne connois point ces gens-là, attendu qu'il n'y a pas longtems que je suis de retour au país.

D. Puisque vous les avez été chercher et conduits, c'est donc vous qui les avez loués et qui avez fait marché avec eux?

R. Monsieur, lorsqu'ils étoient sur la place, je fus au cabaret; pendant mon absence quelqu'un fit marché avec eux, je ne sçais qui c'est. Preuve que ce n'est pas moy : ils dirent eux-mêmes que

l'on leur avoit promis 25 sols par jour et quatre pintes de vin blanc et qu'ils devoient être payés le lendemain, veille de la Toussaints, sur la place. Le lendemain que je les eu conduits, on leur retrancha la moitié de leur vin, qui étoit le vendredy : Ils ne peuvent pas dire de m'y avoir vu ce jour-là, car j'étais chez nous...

(Suivent plusieurs questions et réponses sans intérêt pour éclaircir ce point.)

D. N'avez-vous pas travaillé à ce temple et n'avez-vous pas tenu le cordeau ?

R. Ouy, j'y ai travaillé un jour, en portant quelques pierres, comme plusieurs le faisoient ; mais je n'y ai point tenu le cordeau.

D. Qui sont ceux qui commandoient les ouvriers ? et connoissez-vous les entrepreneurs ? Y connoissez-vous quelqu'un ?

R. Il y avoit plusieurs personnes, hommes et femmes, et plusieurs paysans qui tiroient des pierres. J'en connois quelques-uns de vue, mais je ne sçais point leurs noms.

D. Vous ne voulez donc pas nommer personne ? vous voulez donc périr pour les autres ?

R. Monsieur, je ne puis répondre que pour moi-même : l'on pérît lorsqu'on fait mal et lorsqu'on l'a mérité. Grâce à Dieu, ce n'est pas là ma crainte.

D. N'avez-vous pas payé d'autres ouvriers ?

R. Monsieur, vous devez le savoir.

D. Eh bien ! je les ferai venir pour comparoitre devant vous.

R. Monsieur, c'est ce que je demande qu'ils puissent dire la vérité en toutes choses.

(Les 26 et 31 du même mois eurent lieu entre l'inculpé, son coaccusé Guillon et cinq maçons des confrontations dont le récit ne présente rien d'intéressant.)

Le 21^e juillet, M. l'intendant étant accompagné de dix autres juges, à onze heures du matin, je montai à la chambre pour être interrogé. Devant ces messieurs, M. l'intendant me demanda : Avez-vous connoissance du temple d'Arthouan ?

R. Ouy, Monseigneur.

D. C'est vous qui avez conduit cinq maçons sur la place d'Arthouan, et leur avez dit de prendre des vivres pour deux jours et avez fait marché avec eux ?

R. Il est vray, Monseigneur, que j'ay conduit les cinq maçons dont

il est question ; mais ce n'est point moy qui ay fait marché avec eux. Preuve que ce n'est pas moy : même il y en a deux qui n'ont pas été payés par moy. Je n'étois pas non plus obligé de payer les autres que ces deux, car je n'étois rien dans toute cette entreprise et l'argent que j'ay donné sort de ma poche : je le regarde comme perdu.

— Le rapporteur prenant la parole, dit à l'assemblée des juges : Il est vray, il y en a deux qui n'ont pas été payés par luy.

M'ayant fait retirer ensuite, on fit mon jugement.

Ayant retourné en prison, je me joignis aux autres quatre frères qui étoient en prière et qui furent aussy jugés ce même jour. Nous demandâmes à Dieu le secours de ses grâces, et de vouloir nous soutenir contre les tentations de Satan et du monde, et de persévérer constamment, jusqu'à la mort, en la sainte vérité et de luy être toujours fidèle tout le tems de notre vie, pour obtenir la couronne de gloire et pour recevoir ces consolantes paroles de Jésus-Christ qui dit : « Qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé ; venez, les bénys de mon père, posséder en héritage le royaume des cieux, qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Nous lûmes aussy pendant notre prière le psaume CXL, applicatif à notre sujet :

O Dieu, réprime l'insolence
D'un ennemy malicieux ;
Sauve-moy de sa violence
Et de ses desseins furieux, etc.

A trois heures, on me fit remonter avec Guillon, compagnon de ma douleur, devant M. le rapporteur et le greffier pour ouïr la lecture de notre sentence, qui portait que Guillaume Guillon était condamné à être banny pour trois ans hors de la généralité de La Rochelle, et de payer un écu d'amende envers le roy, et moy j'ay été condamné à être banny à perpétuité hors du royaume, avec confiscation de la moitié de mes biens pour tenir lieu d'amende, tous les fraiz du procès préalablement pris et levez.

On nous accorda, de bouche, huit jours pour faire nos affaires et ensuite de nous retirer pour suivre notre ban. Ayant retourné en prison, nous nous rejoignîmes à nos frères qui étoient continuellement en prières. Ils furent aussy jugés ce mesme jour, où Guillaume Corporron fut condamné à être banny à perpétuité et la moitié de ses biens confisquée au profit du roy ; Jean Gendre fut condamné à un écu d'amende envers le roy, et Sébastien Gravaud fut condamné

à être marqué et aux galères à perpétuité, avec confiscation de la moitié de ses biens. Et comme le pauvre Gravaud avoit les fers aux pieds, ayant une barre de deux pieds de long qui l'embarrassoit beaucoup pour pouvoir marcher, l'inhumanité et la cruauté fit qu'on ne voulut point luy ôter ses fers. On le conduit sur la place pour le marquer dans cette triste situation, ne pouvant marcher qu'avec grande peine; chose qui jamais ne s'est vue, car lorsqu'un voleur ou assassiné est condamné à être fouêté ou marqué, on luy ôte ses fers avant que de le conduire à la place. Mais enfin apparemment que le crime de Gravaud étoit plus grief que ceux-là, vu que l'on ne luy a pas ôté. O Dieu, c'est à toy qu'appartient la vengeance!

Les choses étant faites, et l'ayant retourné en prison, nous remercîâmes Dieu tous unanimement et nous lûmes le chapitre V des Actes des apôtres, où ils furent tous remplis de joye de ce qu'ils avoient été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ; nous lûmes aussy le psaume LVIII, convenable à notre circonstance en ces mots :

Malheureux juges que vous êtes,
Répondez-nous de bonne foy :
Prononcez-vous selon la loy ?
Est-ce bien le droit que vous faites ?
Hommes mortels, prétendez-vous
Rendre ainsy la justice à tous !

A six heures du soir, on m'ôta les chaines des pieds, après les avoir gardées depuis le 3 mars 1756 jusqu'au 21 juillet suivant, les ayant gardé nuit et jour, étant extrêmement fatigué de la pesanteur et de l'embarras qu'elles me faisoient, pesant environ au moins 25 livres. Le lendemain, à onze heures du matin, le greffier vint me décroûer, et je sortis de prison. Enfin, j'ay donc été en prison sans que l'on ne m'ait signifié ny decret de prise de corps, ny arrest d'attribution. J'en ay aussy sorti sans que l'on m'ait signifié ma sentence ou jugement. J'ay donc été obligé, trois jours après, d'envoyer chez l'imprimeur chercher un jugement comme chacun faisoit, attendu qu'il ne faisoit que d'être imprimé, étant défendu d'être publié et affiché tant à La Rochelle qu'en toute la généralité.

Sitost j'écrivis à M. Baillon, intendant, pour qu'il m'accordât un passeport pour sortir librement du royaume, pour suivre mon ban, attendu que mon jugement ne me désignant aucunement, ny ma taille, ny ma figure n'étant spécifiées, simplement que mon nom,

— encore étant signé le 21 may 1756 pendant que j'ay été jugé le 21 juillet suivant : voyez pourquoy on a avancé deux mois, ne mettant nullement le sujet de ma condamnation, quel en est le motif? — M. l'intendant ne voulut pas m'accorder de passeport, et l'on traita que je pouvois rester dans le royaume tranquille.

Enfin, sitost que j'ay été jugé, dès le lendemain, Messieurs de la régie avec leurs assistants, ont entré dans ma maison et ont tout évanterisé; ils ont mis la moitié de la maison au profit du roy, de même que la moitié des meubles et des effets qu'ils ont évanteriséz à leur fantaisie, attendu que je n'étois point encore de retour de La Rochelle, non plus que ma femme. C'étoit donc une piraterie dans ma maison; chacun de ces malheureux emportoit. Enfin, M. Paillet fils (1), près voisin, se rendit dépositaire volontaire et les mit dehors de la maison. J'ay donc procédé pendant huit années avec ces messieurs de la régie, cù pendant les quatre premiers mois, j'ay eu mes portes fermées, crainte qu'ils n'enlevassent mes meubles et mes effets, et qu'ils ne les fissent vendre comme ils me menaçoient de le faire, et pendant les neuf premiers mois, j'ay été deçà et delà, n'osant pas paroître, étant toujours comme sur l'équilibre, et craignant qu'ils entrent en brisement de porte et que je n'eusse été pris... Enfin, pendant les huit années que j'ay procédé avec Messieurs de la régie, il m'en a coûté beaucoup en frais et d'argent envoyé à Paris..., tellement qu'au bout de huit années, lassé de cela, j'ay été obligé, en vertu d'une requeste de M. l'intendant, d'opter avec la régie et de leur compter pour l'évaluation de la moitié de ma maison et pour le quart des meubles et des effets, comme on avoit traité; et qu'on a marchandé comme on fait à la chair lorsqu'elle est sur un banc. J'ay donc compté à Messieurs de la régie 453 livres, 9 sols, 6 deniers.

Cher lecteur, je ne nomme pas icy tous mes frais et mes dépenses, qui se montent à une somme considérable; je n'écris point icy toutes les peines et les fatigues et les chagrins qu'a eus ma pauvre femme, âgée alors de dix-huit ans, voyageant sans cesse à la pluie, au vent, au froid, au chaud, à toutes sortes de tems, et allant sans cesse importuner quelques amys. Si ma femme n'a pas souffert les prisons, elle a bien souffert des inquiétudes et des mortifications en

(1) Pierre-Elisée Paillet, négociant, fils d'Elisée et de Thérèse Faneuil, marié à Marie Rasteau, comme lui d'une famille protestante.

ayant deux enfans dans ce tems-là auxquels il falloit penser de nourrir et entretenir, et n'ayant ny revenu de biens ny de fortune. Enfin toute la consolation de ma pauvre femme étoit dans la miséricorde du Seigneur et dans les larmes qu'elle versoit secrètement, de peur de donner occasion à ses ennemis d'en rire; car elle en avoit de toutes parts et qui se disoient même ses amis; mais c'étoit des amis fâcheux, qui lui disoient comme à Job que c'étoit notre imprudence qui nous avoit attiré ce mal, et que puisque nous étions obligés de quitter le royaume, qu'ils nous conseilloyent de partir au plus vite. Mais nous avons eu plus de prudence : je n'ay pas voulu partir sans en donner avis à la cour, où pendant plusieurs années j'ay demandé un passeport pour pouvoir sortir librement du royaume, avec ma femme et mes enfans, et qu'il me fût permis de vendre le reste de mon bien, ou bien que l'on m'accordât une lettre de réhabilitation pour rester tranquille dans le royaume; mais enfin jamais la cour ne m'a fait aucune réponse, sinon que les magistrats supérieurs de la province m'ont dit que ce n'étoit point un crime, que ce n'étoit qu'une désobéissance; ainsy que je n'avois qu'à rester tranquille en toute sûreté, et que le roy n'avoit pas besoin de perdre ses sujets, et que l'on me regardoit comme bon citoyen et fidèle sujet.

UN MARIAGE MIXTE EN 1788.

Troyes, le 9 octobre 1869.

Cher Monsieur,

Dans une visite à mon ancienne paroisse de Luneray, j'ai passablement butiné pour le *Bulletin*.

Je vous envoie dès aujourd'hui un document inédit assez curieux, provenant de M. Mordant, pasteur à Rouen, poursuivi pour avoir béni un mariage mixte en 1788.

Si j'avais eu plus de temps, je serais revenu plus riche. Mais plusieurs autres pièces, dont je vous enverrai plus tard copie, vous intéresseront certainement.

Votre bien dévoué,

E. BERTHE.

A Monseigneur l'intendant de la Généralité de Rouen

Monseigneur,

Le nommé Pierre Mordant, bourgeois de Rouen, de la religion protestante, vient aujourd'hui se jeter aux pieds de Votre Grandeur et vous supplier instamment, Monseigneur, de lui accorder votre puissante protection.

Dans le moment où le suppliant ne cessait de rendre en son particulier et avec ceux de sa communion, de justes actions de grâces à Sa Majesté, pour la loi sage et bienfaisante qu'elle a donnée en leur faveur au mois de novembre 1787, il se trouve poursuivi de la manière la plus rigoureuse à l'occasion d'un mariage fait en la ville de Rouen, suivant les formalités prescrites par cette loi auquel le suppliant a consenti de donner la bénédiction.

Voici, Monseigneur, la narration des faits, suivant la plus exacte vérité :

Le jeudi 13 février dernier, le nommé Jacques Antoine Muller, non catholique, de la ville de Saint-Gall en Suisse, établi et domicilié en la ville de Rouen, depuis quinze années, où il fait un commerce considérable, vint trouver le suppliant et lui communiquer le dessein qu'il avait de contracter un mariage avec Anne-Julie Picquet, de la religion catholique. Le suppliant ne pouvant lui donner aucun conseil, ledit Muller se transporta chez M. le lieutenant général du bailliage de Rouen pour savoir s'il pouvait faire la publication des bans de son mariage suivant les formes prescrites par l'édit de Sa Majesté du mois de novembre 1787.

En l'absence de M. le lieutenant général, le sieur Corbin père, doyen des conseillers, ayant accordé dispense de deux publications de bans, le sieur Corbin fils, aussi conseiller, fit le dimanche 15 aux paroisses de Saint-André et de Saint-Etienne, la grande église de Rouen, la troisième et dernière publication. Les bans furent levés sans opposition, et le mardi 17, le sieur Corbin père reçut la déclaration de mariage dudit Muller suivant les formes prescrites par l'édit de Sa Majesté.

Le vœu de la loi était rempli. Le mariage était légal, condition seule que la loi impose ; mais le mariage à la vérité, n'est ni condamné ni approuvé par la loi. Elle se tait sur les mariages mixtes,

le juge seul peut l'interpréter. Le suppliant n'a aucune juridiction, aucune inspection sur la conduite du magistrat.

Le suppliant fut requis de donner la bénédiction nuptiale. Il y consentit, il est vrai, mais avec répugnance.

La cérémonie se fit à huit heures du soir dans une chambre du nommé Abraham, le jeune maître menuisier, rue des Filles-Notre-Dame, paroisse Saint-Maclou de Rouen, en présence des familles des époux et de leurs amis, au nombre d'environ quarante personnes. Laditte Picquenot ne quitta point sa religion. Le rit non catholique fut observé.

La lecture du cinquième chapitre de l'épître aux Ephésiens, celle de quelques psaumes, et un discours abrégé sur les devoirs réciproques des époux, constituèrent l'essence de la cérémonie.

C'est pour avoir donné cette bénédiction nuptiale, et exhorté des époux à remplir leurs devoirs, que le suppliant se voit poursuivi aujourd'hui avec la dernière rigueur.

M. le Procureur général du Parlement de Rouen, sur un mémoire que les curés de laditte ville lui ont présenté, a requis une enquête contre le suppliant.

Vingt témoins ont fait leurs dépositions qui ont dû être conformes aux faits que le suppliant a l'honneur de vous annoncer. Cependant la grande Chambre a lancé contre lui le 13 du présent mois de mars, un décret de *prise de corps*, ainsi que contre Thomas Couturier, négociant, rue Porche-Fourrée, paroisse Saint-Maclou, et un décret de comparance personnelle contre ledit Abraham le Jeune, pour avoir permis la bénédiction de ce mariage dans *sa maison à porte fermée*, ce qui les jettent les uns et les autres dans des alarmes et des craintes cruelles, et qui les portent tous ensemble à se jeter aux pieds de Votre Grandeur.

Les suppliants ont appris que le réquisitoire de M. le Procureur général et le décret qui en est la suite sont fondés sur un édit de Louis le Grand, rendu au mois de novembre 1680, qui fait défense aux catholiques de contracter mariage avec ceux de la religion prétendue réformée. Cet édit existe, il est vrai; mais il ne dénonce aucune peine à ceux qui feront la bénédiction de pareils mariages, dans le temps même où ceux d'entre les prétendus réformés qui pouvaient la donner, avaient une juridiction civile.

Aujourd'hui que Sa Majesté accorde un état civil à ses sujets

non catholiques, c'est le magistrat qui a cette juridiction. — La seule peine que Louis XIV décerne contre les contrevenants, c'est de *déclarer tels mariages non vallablement contractés et les enfants qui en proviendront illégitimes et incapables de succéder aux biens, meubles et immeubles de leurs pères et mères.*

Si Sa Majesté n'a point abrogé cet édit, elle a prévenu dans sa sagesse que de semblables mariages pourraient se contracter dans son empire; mais elle n'a pas jugé à propos de les proscrire dans sa nouvelle loi. Si les suppliants sont coupables, c'est par erreur involontaire et pourquoi n'en ont-ils pas été tirés par leurs accusateurs? Pourquoi les curés de Saint-André et Saint-Etienne, la grande église, qui ont su à l'avance qu'un pareil mariage était projeté, ceux qui l'ont vu publier à la porte de leurs églises, ceux qui n'ont fait aucune opposition à cette publication, ceux qui sont les juges naturels des sacrements! ceux qui doivent compte au magistrat de leur conduite! pourquoi par une simple réclamation au Juge royal, n'ont-ils pas arrêté le mal dans sa source?

C'est cette erreur involontaire des suppliants, ce sont ces formalités observées et prescrites par la nouvelle loi, qui les jettent dans des craintes mortelles et qui répandent une allarme générale parmi ceux de leur communion. Au lieu de la tolérance que Sa Majesté leur a accordée et dont elle veut les faire jouir, ils se voyent de nouveau livrés à des persécutions cruelles et poursuivis par des voyes de violence que Sa Majesté proscriit dans le préambule de son édit.

C'est dans un siècle de lumière, dans un siècle pacifique que les suppliants perdent leur liberté, qu'ils se voient réduits à l'affreuse alternative d'errer de lieu en lieu, ou de se voir renfermés dans des prisons obscures. C'est dans ce siècle qui s'honore d'avoir donné le jour à *Louis le Bienfaisant*, que des sujets fidèles qui immoleraient pour leur prince leurs biens et leurs jours, se voyent contraints d'abandonner des familles chéries, des épouses tendres et éplorées, des enfants à peine sortis du berceau, des amis nombreux et attachés, pour cause de religion, religion sainte et pure qui ne respire que le support, la paix, la charité.

Dans le vif sentiment de leurs maux, les suppliants vous conjurent, Monseigneur, de les prendre sous votre protection puissante, d'intercéder pour eux auprès de Sa Majesté, afin qu'elle

fasse cesser toute poursuite, leur rendre leur liberté, et ils ne cesseront de faire des vœux ardents pour la conservation des précieux jours de Votre Grandeur.

Présenté le 16 mars 1788.

Pour copie conforme :

E. BERTHE, pasteur.

Troyes, le 9 octobre 1869.

BIBLIOGRAPHIE

LES HUGUENOTS DU SEIZIÈME SIÈCLE, par A. SCHAEFFER.

Notre siècle se distingue par le réveil des études historiques. Faire revivre les faits, les personnages et les idées d'autrefois, mettre en lumière la physionomie des époques qui ont précédé la nôtre, éclairer le présent par le souvenir des temps passés, tel est le but que se propose maint esprit sérieux. Parmi les âges écoulés, il n'y en a aucun qui présente plus d'intérêt et qui soit plus riche en enseignements multiples que le XVI^e siècle, animé du souffle puissant de la Réforme et offrant le spectacle héroïque d'un peuple sacrifiant tout pour les biens les plus élevés de l'humanité : la vérité de l'Evangile et la liberté de la conscience. L'histoire de la Réforme française, bien que les grands traits en soient généralement connus, ne saurait être assez étudiée ; car une foule de faits remarquables, presque inaperçus, méritent d'être mis en relief et d'être conservés à une postérité reconnaissante. Combler en partie cette lacune, raconter en trois cents pages l'histoire intime des huguenots, « exposer les principes et les sentiments qui firent palpiter leurs cœurs, faire connaître leur vie, au sein de la famille, dans l'arène des luttes politiques, sur le domaine de l'art, de la littérature, de la science ; raconter leur ardeur guerrière et les souffrances de leurs martyrs ; exalter les hautes qualités morales qui les distinguèrent, sans voiler leurs défaillances ; aider enfin par ces récits, au triomphe de la plus excellente des causes, de l'affranchissement des consciences et des cultes, » voilà le but que s'est proposé le savant pasteur de Colmar.

Le plan de M. Schaeffer est heureusement conçu : son livre se compose en effet de deux parties ; la première consacrée à la foi, la seconde à la vie des huguenots du XVI^e siècle. L'auteur commence par retracer la période la plus pure de cette histoire, « l'âge d'or » de la Ré-

forme française qui s'étend jusqu'en 1562. C'est l'époque où les huguenots portèrent la croix, où ils préférèrent souffrir la persécution et la mort plutôt que de recourir aux armes de la chair, et où le sang des martyrs enfantait de nouveaux croyants. La Réforme était devenue en France, comme en Allemagne et en Suisse, une nécessité; ce n'étaient pas les mœurs seulement, mais les croyances avant tout qui avaient besoin d'être réformées; l'auteur public de curieuses révélations sur la corruption du clergé catholique et les abus de la cour romaine. Ces témoignages ne sauraient être mis en suspicion, car ils émanent de catholiques sincères, qui déploraient, bien avant le XVI^e siècle, l'état de décadence de l'Eglise. Mais que d'obstacles la Réforme rencontra sur son chemin! Il en coûtait à cette époque de faire profession ouverte de l'Evangile. Mais ces obstacles n'arrêtèrent pas les âmes affamées de justice et de vérité. Même de faibles femmes montrèrent un courage sublime en face des plus grands dangers; témoin cette héroïque Charlotte-Arbaleste, qui fut plus tard la femme de Duplessis-Mornay. Où les huguenots puisèrent-ils leur force et leur constance? Ils avaient, nous dit M. Schaeffer, de fortes convictions; ils obéissaient à leur conscience ou plutôt à leur foi, éclairée par la lecture de la Bible, qui pour eux était le « livre de vie et la seule règle des chrétiens, » selon la belle définition de Calvin. Ce fut cette foi à l'Evangile qui décida François Lambert, d'Avignon, à quitter la vie monastique et à embrasser la Réforme; ce fut cette foi qui dicta à Jeanne d'Albret sa belle lettre à Charles IX, où elle déclarait qu'elle « aimerait mieux de descendre à la condition de la plus petite damoiselle de France, que de sacrifier à la grandeur de sa famille son âme et celle de son fils. » Ce fut cette foi qui appela à la « vocation du martyr » cet humble colporteur Nicolas Ballon, brûlé à Paris en 1558; ce fut cette foi enfin qui fortifia jusqu'à son dernier soupir cette jeune et courageuse Philippine de Luns, dont le *triomphe fut si admirable*, pour parler le langage du Martyrologe.

Cette foi se manifesta non-seulement dans la vie des huguenots, mais encore dans celle des congrégations; elle servit de point de départ à la confession gallicane, à la sévère discipline et à l'organisation de l'Eglise réformée, qui trouva son couronnement dans les synodes. La discipline se distingue par sa rigueur; la censure, la suspension de la cène, l'excommunication sont les principales peines ecclésiastiques, mais toujours une porte reste ouverte au pécheur repentant, et tout dans l'ensemble comme dans les détails de la constitution réformée nous fait connaître l'esprit sérieux qui animait les huguenots et les traits distinctifs de leur vie religieuse.

Un puissant moyen d'action sur les masses ce fut les Psaumes de Marot, dont un grand nombre furent mis en musique par Goudimel, d'après des mélodies aimées du peuple. Les psaumes exercèrent une influence immense et conquirent, de même qu'en Allemagne, bien des âmes à l'Evangile. Ils eurent au début un grand succès, même à la cour; François I^{er} aimait à les chanter; il en récitait encore à son lit de mort; Henri II affectionnait, comme grand chasseur, le psaume XLII; Catherine de Médicis même chantait souvent le sixième. Mais les psaumes soutinrent aussi les huguenots dans leurs épreuves; ils en savaient la plupart par cœur; ils les chantaient dans les prisons, sur le chemin de l'exil, en allant aux supplices, et la plupart des récits du Martyrologe se terminent par la mention du psaume chanté jusqu'à leur dernier soupir, par les courageux confesseurs de l'Evangile.

Rien de plus instructif que le parallèle entre les mœurs catholiques et réformées tracé par M. Schaeffer. L'état moral de cette époque est effrayant; licence et dépravation à la cour et dans les hautes classes de la société, ignorance et préjugés chez le peuple, tels sont les caractères distinctifs de la France catholique du XVI^e siècle. Florimond de Rémond, l'adversaire décidé de la Réforme, et l'honnête Lestoile, tous les deux catholiques convaincus, sont obligés d'en convenir dans leurs écrits. Et le clergé, loin d'exercer une influence salutaire, avait le premier donné l'exemple du relâchement des mœurs. Dans un discours prononcé en 1560 à Fontainebleau, en présence du roi François II, l'évêque de Valence compare l'état du clergé catholique à celui des ministres protestants, et avec une rare franchise il reconnaît l'infériorité du premier, tombé « en si grand mépris que l'homme d'Eglise à peine ose confesser de quel état il est. » Comme contraste, qu'on lise la description de l'Eglise de Strasbourg, telle que nous la fait en 1525 Gérard Roussel, qui avait trouvé dans la cité du Rhin un accueil hospitalier, ou celle de l'Eglise de Troyes par Nicolas Pithou, ou celle de l'Eglise de Saintes, parmi laquelle vécut l'illustre Bernard Palissy, et on se sentira vivement ému; le levain nouveau avait partout pénétré et fait lever la pâte, et c'était comme un retour au siècle apostolique, de l'aveu de Florimond de Rémond, que certes on ne suspectera pas de partialité à l'égard des huguenots. Les vertus *fortes* et les vertus *aimables*, selon l'heureuse distinction de M. Schaeffer, apparaissent également chez les réformés. Que de traits sublimes ou touchants, que d'exemples de fidélité, de constance, de charité, d'abnégation, apparaissent dans leur vie! Dans les circonstances les plus difficiles Jeanne d'Albret montre un courage viril; sa fille Catherine de Bourbon, dans une sphère tout autre, mais non moins dangereuse pour l'âme, professe fidèlement

l'Evangile, à Paris comme à Nancy, au Louvre auprès de son frère Henri IV, comme dans la capitale du prince de Lorraine, qu'elle a dû épouser pour satisfaire aux exigences de la raison d'Etat. Une héroïne d'un autre genre, c'est l'épouse de Coligny, la noble Charlotte de Laval, qui succombe à Orléans, victime de son dévouement pour les soldats malades et mourants. Les hommes du XVI^e siècle pratiquèrent eux aussi non-seulement les vertus viriles, mais encore celles qui sont l'ornement des faibles et des humbles de ce monde. Si l'intrépidité et la constance d'un Coligny excitent à juste titre notre admiration, n'oublions pas qu'il fut en même temps le plus loyal des hommes, et qu'il ne crut pas à la duplicité de ses adversaires, ce qui fut la cause de sa mort. Si La Noue fut le plus vaillant capitaine des huguenots, il poussa en même temps l'abnégation jusqu'à souffrir silencieusement à La Rochelle la plus grave des insultes, et le désintéressement jusqu'à refuser la donation d'une terre que lui offrait Henri de Navarre, attendu que les affaires du Béarnais étaient en trop mauvais état. Si Calvin « prenait un ton tranchant jusqu'à l'arrogance, quand, la Bible à la main, il croyait parler au nom de Dieu, » il montrait une humilité extrême « quand il jugeait ses propres actes. » Témoin les admirables paroles adressées sur son lit de mort aux ministres et aux magistrats de Genève. Il n'y a rien de plus grand dans l'histoire.

Un reproche bien injustement adressé aux huguenots du XVI^e siècle, c'est d'avoir été ennemis des arts, des lettres, des sciences. Certes les temps agités dans lesquels ils vécurent, étaient peu favorables au développement des arts de la paix. Néanmoins le protestantisme français du XVI^e siècle a produit dans tous les domaines de la vie intellectuelle des hommes qui l'illustrèrent. Bernard Palissy, l'humble potier de la Saintonge et le courageux confesseur de l'Evangile auquel il resta fidèle jusqu'à sa mort dans les donjons de la Bastille; le célèbre helléniste Casaubon, si savant à la fois et si pieux; l'illustre Ramus, le propagateur des études philosophiques, qui périt d'une façon si tragique à la Saint-Barthélemy; les Estienne, les pères de l'imprimerie française; les illustrations du barreau Cujas et Hotman, le maître en chirurgie Ambroise Paré, les historiens Théodore de Bèze et Agrippa d'Aubigné, les représentants de la poésie et de la musique sacrée Clément Marot et Goudimel, ne sont-ils pas des preuves vivantes que les protestants, malgré les tourments d'une vie agitée, excellaient dans toutes les sciences et dans tous les arts, et qu'ils savaient allier à un rare degré la science et la piété? Si la France au XVI^e siècle avait embrassé les idées de la Réforme, ou du moins ne les avait pas combattues par le fer et par le feu, sa place était marquée à la tête des nations.

Le tableau de la famille est retracé par M. Schaeffer avec un charme tout particulier; c'est une page de la vie intime des huguenots qui se déroule aux yeux du lecteur, et les traits qu'elle contient sont d'autant plus précieuses qu'ils sont pour la plupart extraits de lettres nullement destinées à la publicité. Quelle union chrétienne que celle de Duplessis-Mornay, qui en épousant Charlotte-Arbaleste n'avait eu égard ni au rang ni à la fortune, mais avait estimé « que la principale chose était les *mœurs* de ceux avec qui l'on avait à passer sa vie, et surtout la crainte de Dieu et la bonne réputation. » Quel sérieux et quelle piété profonde éclatent dans le caractère de sa femme, quand elle lui demande pour cadeau de noce un *Traité de la vie et de la mort*! Quelles précieuses révélations ne renferme pas la Bible de famille des Mornay, si bien décrite par M. Read dans le *Bulletin*! Quelle résignation touchante ne montrent pas les deux époux à la nouvelle de la mort de leur fils, le marquis de Bauves, à l'occasion de laquelle Mornay composa pour consoler sa femme, son beau traité des *Larmes*! Et si nous dirigeons nos regards vers un autre intérieur, vers celui de Coligny, les mêmes traits apparaissent à nos yeux. L'amiral célébrait lui-même soir et matin le culte de famille, auquel assistaient ses hôtes et tous ses serviteurs; avant la célébration de la cène il exhortait ceux de sa maison à se réconcilier; il fut le modèle des époux et le meilleur des pères. On ne peut lire sans émotion sa dernière lettre à sa seconde femme, Jacqueline d'Entremont, datée du 18 août 1572, peu de jours avant la Saint-Barthélemy. Ses enfants de leur côté témoignèrent l'amour le plus filial à leur belle-mère, captive du duc de Savoie, durant de longues années, et ne cessèrent de poursuivre sa délivrance.

Le mérite de M. Schaeffer est d'avoir su habilement résumer dans un cadre harmonieux une multitude de faits et de récits épars dans de nombreux ouvrages anciens et modernes; c'est une espèce d'anthologie historique, résultat de longues et patientes lectures, destinée à faire connaître dans ses traits principaux, sous une forme attrayante et facile, l'émouvante histoire des huguenots, au grand public qui souvent l'ignore. L'auteur est de son temps. Il est noblement épris de cette liberté de conscience qui a reçu de si cruelles atteintes dans le passé, et que méconnurent parfois ceux-là mêmes qui en étaient les martyrs. Le respect de la liberté de conscience, telle est à ses yeux la conclusion naturelle de l'histoire des huguenots. Il est à notre avis, un autre enseignement non moins important à retirer de leur vie; c'est la foi inébranlable des huguenots, qui enfanta ces prodiges d'héroïsme chrétien qu'on admire en eux; c'est cette foi fondée sur l'Écriture sainte qui ne saurait, de nos jours, être trop recommandée comme la source la plus féconde

de toute vertu supérieure. Cela dit, nous ne pouvons que recommander au public l'excellente étude que nous venons d'esquisser. C'est un bon livre qui s'ajoute à notre littérature historique. Puisse-t-il rencontrer l'accueil dont il est digne !

JULES RATHGEBER.

LE PROTESTANTISME DANS LE MACONNAIS ET LA BRESSE, AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES ; — FRANÇOIS BONNIVARD. SA VIE ET SES ÉCRITS, par EDMOND CHEVRIER. Mâcon, imprimerie d'Emile Protat. 1868. 111 pag.

Je suis tout surpris que cette notice sur le protestantisme dans le Mâconnais et la Bresse, n'ait pas encore été annoncée dans le *Bulletin*, toujours à l'affût et d'ordinaire si bien au courant de tout ce qui peut intéresser ses lecteurs. Car le sujet de cet opuscule comme l'esprit qui y règne, ont droit à toute notre attention.

L'auteur est catholique, hâtons-nous de le dire ; mais combien nous voudrions en rencontrer de cette hauteur d'esprit et de cette indépendance de caractère ! Il occupe une situation importante à Bourg, sa ville natale, et il emploie ses loisirs à de sérieux travaux d'érudition. M. Chevrier n'en est pas du reste à son coup d'essai. Il a déjà publié plusieurs ouvrages, dont quelques-uns d'assez longue haleine. Le sujet préféré de ses études c'est l'histoire des hommes et des institutions de la Bresse et du Bugey, et à ce titre, les protestants devaient avoir leur place dans ses recherches, comme ils l'avaient déjà dans ses sympathies, par leurs tendances libérales et leurs longues épreuves.

La Bresse et le Mâconnais, ces contrées où l'on ne compte plus de nos jours que fort peu de nos coreligionnaires, possédaient à l'époque de la Réformation des Eglises nombreuses et florissantes. Mâcon, Beaujeu, Belleville, Paray, Couches, Châtillon-les-Dombes, Pont-de-Veyle, Pont-de-Vaux, Bourg, avaient leur temple et leur pasteur. Ces différents noms figurent sur la liste des Eglises de la province ecclésiastique de Bourgogne, mais leur histoire était presque complètement inconnue. De Bèze lui-même ne nous apprend rien de celles de la Bresse, par la raison qu'à l'époque où il écrivait cette province ne faisait pas encore partie du royaume de France.

M. Chevrier a entrepris de combler cette lacune, et il l'a fait avec autant de soin que de succès. Il a tout particulièrement consulté les Actes des synodes provinciaux de Bourgogne jusqu'à présent inédits. Il les a découverts aux archives de l'hôpital de la petite ville de Pont-de-Veyle. Encore une mine nouvelle et, paraît-il, des plus riches à signaler

à nos chercheurs. Outre cette source si précieuse des *procès-verbaux*, on y trouve les papiers du consistoire de cette Eglise, une des plus importantes de la province, les registres des baptêmes, les livres des comptes, la liste des bienfaiteurs, etc. M. Chevrier a eu aussi entre les mains le registre des délibérations de l'Eglise de Bourg, de juin 1604 à 1617.

Il a également recherché, avec autant de patience que de sens critique, dans les historiens contemporains, tout ce qui se rapportait au protestantisme bressan. Il a eu recours aux registres municipaux de la ville de Bourg, voire même aux traditions locales et à quelques chansons, ces curieux et parfois fidèles échos des sentiments d'un autre âge.

Témoin une intéressante complainte en patois bressan, racontant par le menu la démolition du temple de la Reyssouze où se recueillait l'Eglise de Pont-de-Veyle. En voici les premiers couplets traduits littéralement :

L'an mil six cent quatre-vingt-cinq,
Le beau jour de la Saint-Martin,
Le temple de Reyssouze, obin !
N'eut pas heure joyeuse,
Vous m'entendez bien.

On commença pendant ce jour
A lui jouer un mauvais tour,
A lui faire la guerre, obin !
On le jeta par terre,
Vous m'entendez bien.

Le lendemain, qui fut jeudi,
Il fut à bas après midi.
Le monde en est bien aise, obin !
Hors Calvin et Bèze,
Vous m'entendez bien.

Avec ces divers moyens d'information, M. Chevrier a reconstitué l'histoire de ces Eglises, histoire brièvement racontée, mais pleine de vie et d'intérêt. On sent son cœur généreux battre pour les victimes, et de ces pages impartiales mais émues ressort l'impression même que désirait produire leur auteur : une salutaire horreur pour les excès du fanatisme religieux.

M. Chevrier ne se borne pas à raconter les épreuves des protestants mâonnais et bressans sur le sol natal. Il les suit sur la terre d'exil ; il s'attache à montrer ce que perdit leur province par la double émigration du XVI^e et du XVII^e siècle. Ces réfugiés appartenaient presque tous aux plus notables familles du pays. Citons en première ligne les de Loriol, qui avaient occupé de grandes charges à la

cour de Savoie; les Chandieu, descendant du célèbre ministre de Henri IV et dont le sang se mêla à celui des Constant; les Dumont, aïeux du publiciste genevois; les Bouvrot, etc... Le dernier pasteur de l'Eglise de Mâcon, Samuel Uchard successivement retiré à Zurich et à Londres, fut un des personnages les plus influents du Refuge.

A ce travail sur le protestantisme dans le Mâconnais et la Bresse, se trouve jointe une étude sur François Bonivard, à l'occasion des savantes et belles publications de M. Revilliod, de Genève. Bonivard était originaire de Seyssel en Bugey. C'est là son titre à l'intérêt de notre érudit bressan, et le lien qui rattache ce second mémoire au premier, M. Chevrier se plaît à retracer la vie de ce vaillant défenseur de la liberté politique et religieuse. On sent qu'il aime cet esprit vigoureux et indépendant, ce vrai libéral, qui vante par-dessus tout le gouvernement démocratique, mais qui n'en cache pas le danger, à savoir cette peste de l'anarchie, « de laquelle naît une corruption beaucoup pire que celle des deux autres Etats. » En regard de cet aveu sur les maux inséparables de la licence, on ne saurait trop admirer cette belle définition de la liberté, « qui ne git pas à faire ce qu'on veut si l'on ne veut ce que l'on doit. »

On ne peut qu'applaudir aux travaux d'histoire locale animés d'un esprit aussi généreux. Le passé devient ainsi une lumière pour le présent, et ses erreurs même sont un avertissement salutaire pour l'avenir. Il me semble voir dans le prisonnier de Chillon le type politique non-seulement de nos huguenots du XVI^e siècle, mais de ces sages écrivains qui préparent dans nos provinces les plus reculées le triomphe progressif du droit et de la justice. M. Chevrier est de ceux-là. Puisse-t-il trouver un encouragement dans l'hommage de notre respectueuse sympathie et dans la main fraternelle que nous aimons à lui tendre.

PUYROCHE.

CORRESPONDANCE

LE SÉJOUR DE CLÉMENT MAROT A GENÈVE

*A Monsieur Jules Bonnet, secrétaire de la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME FRANÇAIS, à Paris (1).*

Genève, le 23 avril 1870.

Cher Monsieur,

En lisant l'intéressant *Bulletin* qui se publie sous votre direction, j'ai rencontré parfois des appels adressés aux registres publics de Genève, ou plutôt aux personnes qui ont l'habitude de s'occuper de ces registres. Dans le numéro de février dernier, en particulier, à l'occasion de l'*E-pistre de M. Malingre envoyée à Clément Marot*, vous vous demandez (p. 90) quelle fut la durée du séjour du traducteur des *Psaumes* dans nos murs. En profitant des données fournies par l'épître et par la réponse de Marot, vous établissez que ce dernier poète dut arriver à Genève en 1542 et non en 1543, comme on l'avait dit, et qu'il y était encore en 1546; puis, remarquant que ces résultats concordent mal avec sa retraite à Chambéry, avec sa présence au camp de Cérisoles, en 1544, et la date de sa mort à Turin la même année, vous ajoutez : « Il y a là, semble-t-il, plus d'un mystère difficile à éclaircir, et sur lequel les registres genevois peuvent seuls jeter quelque jour. »

D'autre part, dans le *Bulletin* du 15 avril (p. 190), l'un de vos collaborateurs, M. O. Douen, en ayant recours à d'autres sources, pense prouver que Marot, arrivé à Genève dans l'hiver de 1542, n'y séjourna que quelque mois, trois au plus.

Désireux de vous montrer ma bonne volonté, en m'efforçant de répondre à votre appel, je me suis mis à fouiller dans les registres qui sont aux archives, et je viens vous annoncer que je n'ai su découvrir qu'un seul article relatif à Cl. Marot; le voici textuellement copié :

« Le sieur Clément Marot. A sa humble requeste, luy a esté permys de fère imprimer le livre intitulé l'*Enfert de Paris*, composé et revisité par Clément Marot. » (*Registres du Conseil*, vol. 37, f° 151, séance du 11 juillet 1543.)

(1) En attendant que nous puissions rendre compte de la dernière livraison des *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, nous sommes heureux d'insérer la lettre suivante, comme un témoignage de la confraternité d'études qui unit notre Société à celle dont M. Heyer est le docte président.

(Réd.)

Voilà une date précise : le 11 juillet 1543, Marot habitait Genève, à moins qu'on ne veuille supposer que la requête fut envoyée de l'étranger, ce qui n'est nullement probable. D'ailleurs, si l'article ci-dessus rapporté n'apprend rien ni sur le moment de l'arrivée, ni sur la durée du séjour, il ne permet pas non plus de conclure que Marot ne vint qu'une seule fois dans notre ville. Quant au nom de l'endroit où il mourut, et à la date de sa mort, peut-être que l'un de vos savants collègues du Comité de l'Histoire du protestantisme français pourrait vous fournir des renseignements.

D'autres registres font mention du même personnage; ce sont ceux du consistoire. Les extraits rédigés par feu M. A. Cramer doivent être à votre portée : vous y verrez (p. 15 et 16) que quelques personnes furent citées à comparaître le 18 et le 20 décembre 1543. Il s'agissait de savoir si, dans une maison particulière désignée, on donnait à jouer : il fut simplement constaté que, environ cinq mois auparavant, Cl. Marot (que quelques témoins avaient pris pour un prédicant), Bonivard et plusieurs autres, y avaient joué aux dés et au trictrac, ce qui n'entraîna d'ailleurs aucune condamnation.

Vous le voyez, Monsieur, je ne suis pas en état, et à mon grand regret, de jeter de vives lumières sur la question qui vous intéresse. Quoique j'aie cherché consciencieusement, dans diverses sortes de recueils, je me garderai pourtant d'affirmer qu'on ne puisse rien trouver de plus, et naturellement si j'avais un jour meilleure chance, vous en seriez aussitôt informé. Au reste, il ne faut pas demander à nos registres plus qu'ils ne peuvent donner, et il n'est point étonnant qu'ils ne contiennent pas d'amples détails sur Cl. Marot, qui n'avait sans doute que peu d'affaires à traiter avec les magistrats de Genève. Aussi, à l'exemple de M. Douen, je ne médierai pas de ces registres, bien que, à parler franchement, ils m'aient souvent fait *enrager* (c'est bien le mot!) Mais je ne saurais me ranger à son avis quand il leur reproche d'être trop éloignés de Paris, et je déclare que je les considère comme très-bien placés là où ils sont.

Et vous, Monsieur, qui avez su tirer un si bon parti de nos collections historiques, les voudriez-vous aussi sur les bords de la Seine?... Lorsque vous venez dans nos contrées pour revoir un beau lac ou pour serrer la main à d'anciens amis, vous ne manquez guère de faire une visite à ces vénérables volumes qui tant de fois furent dans vos mains; vous les retrouvez toujours à votre disposition, mais vous pouvez reconnaître qu'on les apprécie ici et qu'ils sont d'une absolue nécessité pour les écrivains occupés de notre histoire locale, qui par tant de côtés touche à la vôtre. Non, n'en médisons pas; surtout ne désirez pas qu'on

leur fasse entreprendre un voyage qui leur serait fatal. Tels qu'ils sont; à la place qui leur est assignée, ils me procurent du moins l'occasion et le plaisir de vous renouveler aujourd'hui l'assurance de mon sincère attachement.

THÉOPH. HEYER.

UNE SOIRÉE HISTORIQUE

L'assemblée générale de la Société de l'Histoire du Protestantisme français trouve, chaque année, un heureux complément dans la soirée offerte par son président aux amis de l'œuvre qu'elle poursuit. C'est une occasion précieuse à tous, d'échanger, dans une causerie familière, des vues utiles au développement de la Société, de toucher à plus d'un point qui n'a été qu'effleuré dans le rapport annuel. La soirée du 14 mai dernier a offert un très-vif intérêt. Malgré la coïncidence de la réunion pour la colonie de Sainte-Foy, quatre-vingt-onze pasteurs ou laïques, de Paris et des départements, avaient répondu à l'appel de M. *Fernand Schickler*, et pris place dans les brillants salons, où de vénérables volumes, empruntés à la Bibliothèque du Protestantisme français, liturgies du Désert, registres des synodes, vieilles gravures évoquant les scènes d'un grand et douloureux passé, ne semblent pas déplacés à côté des tableaux de maîtres anciens et modernes, formant une collection justement admirée. Après quelques mots de remerciements aux amis qui ont bien voulu accepter son invitation, et témoigner par leur présence de l'intérêt qu'ils portent à l'œuvre historique, M. *Schickler* croit devoir indiquer les points qui se recommandent tout particulièrement à la sollicitude de la Société : Supplément de la *France Protestante*, matériaux pour une carte des Eglises réformées du XVI^e siècle, publications spéciales distinctes du *Bulletin*, et prévues par le règlement; M. *Jules Bonnet*, entrant dans la voie ouverte par le président, signale d'utiles indications que l'on trouve parfois dans les documents en apparence les plus étrangers à notre histoire. C'est ainsi que le livre de comptes de la duchesse de Ferrare, qu'il a découvert dans des archives étrangères, révèle, par les dons de cette pieuse bienfaitrice, l'existence de plus d'une Eglise disparue sans retour. Rappelant ensuite les humbles commencements de la Bibliothèque du Protestantisme français, déjà si riche, le secrétaire y signale bien des lacunes que la Société doit combler sans retard, si elle veut faire de cette Bibliothèque une institution unique, que l'on viendra consulter avec fruit de toutes parts. Un budget régulier est pour cela nécessaire. Imitons l'exemple de ces bourgeois de Zurich, qui savent répondre par les dons les plus généreux à un simple avis de leur bibliothécaire, inséré dans la gazette. Le budget de la foi doit égaler celui du patriotisme, et les deux ici ne font qu'un. M. *Edouard Sayous* ne sera pas embarrassé pour trouver à nos fonds un emploi utile. Il expose, avec

autant d'élégance que de netteté, le plan d'une publication qui ferait grand honneur à la Société et aux lettres françaises. C'est une chrestomathie dans le genre de celle de M. Vinet, où l'on trouverait un choix des meilleurs morceaux des auteurs protestants, en prose et en vers, avec une notice sur chacun d'eux, et une introduction générale assez étendue. Ce recueil aurait le double mérite de nous instruire nous-mêmes et de révéler à la France des richesses ignorées, qui sont nos vrais titres de noblesse dans la grande famille française, trop habituée à nous considérer comme des étrangers. Le succès matériel ne pourrait manquer à un livre qui serait l'œuvre de tous, publiée sous les auspices de la Société. M. le pasteur *Bersier* émet le vœu que le Comité adresse un appel aux grandes Eglises étrangères dont l'histoire se lie par tant de côtés à la nôtre. Il plaidera volontiers notre cause dans un voyage qu'il compte faire prochainement aux Etats-Unis. Les Eglises presbytériennes, qui doivent tant à Calvin, qui ont gardé un si profond respect pour sa mémoire et déjà fait des sacrifices pour la réimpression de ses *Commentaires* à Paris, n'hésiteraient pas à s'associer à la réalisation de quelque grand projet d'une utilité générale. M. *Ch. Read* se rend l'interprète de la reconnaissance du Comité, qui sera heureux de confier un mandat spécial à M. *Bersier*. Deux projets de publication sont particulièrement mis en avant : la réimpression de l'*Histoire ecclésiastique*, de Bèze, et celle de l'*Histoire des martyrs*, qui serait une éloquente réponse au troisième anniversaire séculaire d'un jour néfaste, la Saint-Barthélemy. Sur ce sujet s'engage un entretien aussi intéressant qu'animé, auquel prennent part MM. les pasteurs *Eschenauer*, *Cruvellié*, *Puaux*, *Guillaume Monod*, ainsi que MM. *Read* et le comte *Jules Delaborde*. A propos d'un scrupule exprimé par M. *Puaux* sur la convenance de chercher des ressources à l'étranger pour une publication qui intéresse l'honneur de tous les protestants français, et à laquelle ils ne sauraient demeurer indifférents, M. *Monod* rappelle qu'il n'y a pas de frontières dans le monde spirituel, et que nous sommes tous les enfants d'un même Dieu et les citoyens d'une même patrie. La France a d'ailleurs contribué pour sa part à la glorieuse émigration qui a fondé la république américaine. Comme preuve, un membre ajoute que le ministre actuel des Etats-Unis à Vienne, M. Jay, est un descendant des réfugiés. Nulle hésitation donc sur ce point, et M. le pasteur *Puaux* semble lui-même de cet avis, quand il demande avec une ardeur toute huguenote à être notre premier collecteur. L'entretien général s'achève sur ce mot qui semble de bon augure pour l'avenir, et les invités de M. *Schickler* ne se séparent qu'après avoir goûté une fois de plus ce qu'il y a de doux et de fortifiant dans la communion des grands souvenirs historiques.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

LA RÉFORME A VENISE

LES MARTYRS (1)

Sur la route de Vicence à Bassano, dans l'ancien Etat vénitien, on remarque le bourg de Cittadella, dont les murs démantelés et les bastions en ruines évoquent le glorieux souvenir des luttes de la Ligue lombarde. Là vivait, au temps de la Réforme, un avocat distingué, un jurisconsulte habile, nommé Francesco Spiera, qui, dans la maturité de l'âge, avait adopté avec ardeur la nouvelle doctrine. Non content de la professer au foyer, dans le cercle des relations domestiques, il la prêchait au dehors avec le zèle d'un néophyte habile à manier la parole, et qui ne connaît pas de plus digne emploi de son éloquence. Ses prédications ne furent pas sans fruits. D'assez nombreux prosélytes se rangèrent autour de Spiera, et le feu de la controverse une fois allumé, se répandant de proche en proche, les abus de l'Eglise romaine furent publi-

(1) Voir le *Bulletin* du 15 avril dernier, p. 145.

quement attaqués sous les portiques, dans les rues, et jusque dans le forum, où s'accomplissaient les divers actes civiques. Les populations voisines de Cittadella ne demeurèrent pas étrangères à ce mouvement; elles ne purent entendre annoncer l'Evangile nouveau sans se montrer moins dociles au joug de l'autorité (1).

Le clergé ne pouvait voir sans alarmes cet apostolat exercé au nom des doctrines de la grâce, qui substituant partout la justification par la foi au mérite des œuvres et des pratiques recommandées par l'Eglise, menaçaient de tarir le plus clair de ses revenus. De redoutables inimitiés se formèrent contre Spiera. Une plainte fut adressée au nonce du pape, à l'inquisiteur Giovanni della Casa, dont on a vu les efforts plus actifs qu'heureux pour extirper les germes de l'hérésie dans la ville des doges. Il n'apprit qu'avec une extrême irritation cette tentative de schisme opérée non loin de la grande université de Padoue, qui n'était déjà que trop ouverte à l'invasion des doctrines étrangères. D'accord cette fois avec la seigneurie, il écrivit une lettre menaçante à Spiera, et le somma de comparaître à Venise pour se justifier des accusations portées contre lui. Le moment était venu pour ce dernier d'imiter les exemples apostoliques, et de dire avec le plus illustre des réformateurs : *Me voici ! Je ne puis autrement !* Mais Spiera n'était pas un Luther. Malgré la sincérité de ses nouvelles convictions, son zèle même à les répandre, il n'avait ni la constance qui distingue les grands athlètes de la foi, ni l'héroïque abnégation qui fait les martyrs. Aussi ne reçut-il pas sans émotion la lettre du légat. Son trouble augmenta quand il dut prendre congé des siens pour se rendre à l'appel de l'agent du saint-office, et dans l'angoisse de son âme effrayée des som-

(1) « Itaque brevi tempore omnes plateas, omnes porticos atque angulos oppidi, totum denique forum, cœlestis istius ignis magnitudo corripuit, etc... » Ces détails sont empruntés à un très-rare opusculé conservé à la Bibliothèque de Bâle : *Francisci Spieræ qui quod susceptam semel evangelicæ veritatis professionem abnegasset in horrendam incidit desperationem, Historia*. In-12. Basileæ, MDL. Ce livre contient, avec quatre lettres écrites par des témoins, une préface de Calvin, et une apologie de Vergerio.

bres perspectives, les cachots, l'exil ou la mort, qui s'ouvraient à lui, il crut entendre deux voix qui le sollicitaient en sens contraires (1).

L'une lui disait : « Francesco, que tardes-tu à te décider sur le parti que tu as à prendre ? Bannis toute crainte ; revêts-toi des armes de la foi ; laisse là tes anxiétés. Dieu prendra soin de toi. Qu'est devenue ton ancienne énergie ? Où est ta fermeté chrétienne ? Il s'agit ici de la gloire du Christ. Tu le confes-
seras sans crainte, car tu l'auras à tes côtés. Il sera ton meilleur garant, et à l'heure même il te fournira tout ce que tu auras à dire. Il peut te délivrer de toute crainte et te préserver des liens et des tortures. Rappelle-toi ces jeunes hommes qui furent miraculeusement gardés dans la fournaise ardente, ce Pierre qui fut arraché de son cachot soigneusement fermé. Puisses-tu confesser le Christ avec la fidélité la plus entière ! Puisses-tu défendre la gloire du Christ ! Si l'on te conduit en prison, si tu dois marcher à la mort, contemple par avance la couronne de gloire qui t'est réservée dans le ciel. Que possèdes-tu ici-bas que tu puisses comparer avec la vie à venir et la félicité éternelle ! Songe d'un autre côté au malheur qui t'attend si tu renies ton Rédempteur ! »

L'autre voix disait à Spiera : « Réfléchis sérieusement à ce que tu vas faire ; n'écoute pas les conseils de l'Esprit qui ne peuvent que te conduire infailliblement à la mort. Si tu les écoutes, c'en est fait de ces richesses que tu t'es acquises par tant de travaux et de veilles. Le nom d'hérétique est un nom honteux et abominable. Il attirera sur toi et les tiens une tache indélébile. Ta chair aura à supporter les douleurs les plus aiguës et les tortures les plus cruelles. On te fera mourir dans les plus affreux supplices. Ne frémis-tu pas à la pensée du cachot plein de boue et d'ordures dans lequel on te jettera, de ce cachot où l'on ne respire qu'un air pestilentiel ? Ne fris-

(1) « Interea Franciscus Spiera, qui jamdudum de pernicie atque exitio suo consilia haberi intelligeret... cœpit de ratione sua paulo diligentius meditari, etc. » *Ibidem*, p. 69 et suivantes.

sonnes-tu pas à la pensée des bourreaux qui vont te déchirer de leurs verges? Ne vois-tu pas les épées ruisselantes et les flammes livides du bûcher? Ah! quelle folle obstination que la tienne! Qu'as-tu fait de cet amour de la vie que la nature a déposé dans le cœur de tout homme? Où est ta tendresse pour ta femme? ton amour pour tes enfants?... Tu connais Giovanni della Casa; tu sais son avarice sordide, sa cruauté, son impiété? On confisquera tes biens; on les partagera entre le trésor de l'Etat et le légat du pape. Oh! veux-tu être toi-même le bourreau de tes enfants?... Crois-moi, cours auprès du légat, et rétracte sans scrupule ce que tu as pensé, dit ou enseigné jusqu'ici (1). »

La première de ces voix disait : sacrifice; la seconde : apostasie, cachée sous le voile des plus légitimes affections. Spiera n'écouta que la seconde. Arrivé à Venise, il parut devant le légat qui, après l'avoir soumis à l'interrogatoire le plus rigoureux, le menaça des châtimens les plus sévères, s'il persistait dans l'hérésie, s'il ne rétractait sur l'heure, comme un fils repentant et humilié, tous les blasphèmes qu'il avait proférés contre l'Eglise sa mère. Spiera confessa sa faute, demanda humblement pardon, et signa un acte dans lequel il répudiait, article par article, la profession luthérienne. A ce prix il obtint l'absolution et il put retourner à Cittadella. Mais aux yeux du légat, la pénitence n'était pas encore complète. Il fallait que le bourg de Cittadella, témoin de la faute, le fût aussi de la réparation, et que Spiera rétractât publiquement, devant ses compatriotes, les doctrines dont il s'était fait le propagateur au milieu d'eux. Ici recommencèrent les angoisses du malheureux Spiera. Une lutte terrible s'engagea dans son âme entre les croyances qu'il venait d'abjurer avec une si déplorable faiblesse, et celles auxquelles il avait cessé de croire depuis longtemps. Pour la dernière fois il entendit

(1) J'emprunte ici, à peu de chose près, l'élégante traduction de M. Louis Ruffet, qui a retracé cet épisode en détail dans la *Revue chrétienne* de 1862, t. IX, p. 433 et suivantes.

l'austère voix de la conscience qui se confondait avec le solennel avertissement de l'Esprit : « Francesco, que fais-tu ? Dans quel abîme te précipites-tu ? Arrête-toi. Réfléchis tandis qu'il en est temps encore. Songe à ce que tu as promis et à ce que tu dois tenir. Tu as remis une rétractation signée de ta main au légat du pape, à Venise ; garde-toi de la répéter de nouveau dans ta patrie, ni de confirmer dans ton cœur ce que ta bouche a prononcé. Crois-tu devoir préférer la vie présente à la vie à venir ; cette vie que tu quitteras bientôt à celle qui ne finit jamais ? Préfères-tu donc ta femme et tes enfants à Jésus-Christ ? Estimes-tu l'opinion du monde plus que la gloire de Dieu ? La possession de tes biens t'est-elle plus précieuse que le salut de ton âme ? ... Que te servira-t-il de remporter une victoire de courte durée si la mort éternelle te saisit dès ici-bas comme sa proie, si les tortures de la conscience et les angoisses de la condamnation sont le châtimement de ton audacieuse révolte contre la vérité ? Tu es libre, Francesco ; tu as échappé aux mains des hommes ; abandonne plutôt ta femme et tes enfants, le monde entier, s'il le faut, mais ne renie pas la vérité ; tiens-toi ferme afin de ne pas retomber une seconde fois ; repens-toi, et le Seigneur aura pitié de toi. Ne va pas de la faiblesse de la chair à la perversion de l'esprit. »

Ainsi parlait à Spiera cette voix de la conscience qu'il avait une première fois étouffée, et qui ne cessait de lui faire entendre de pressants appels. Hélas ! ce fut en vain ; une première chute en appelle une seconde, et Spiera devait rouler jusqu'au fond de l'abîme où il n'y a plus que désespoir. Le dimanche qui suivit son retour de Venise, il assista au sacrifice de la messe, dont il avait tant de fois nié l'efficacité. Puis, en présence du préfet, du clergé et d'une foule de clients auxquels il avait si souvent exposé l'Évangile, ainsi que le devoir d'une courageuse profession, devant plusieurs milliers de spectateurs accourus à cette étrange scène, il renouvela l'acte d'abjuration qu'il avait signé entre les mains du légat,

et protesta de la sincérité de sa réunion à l'Eglise romaine. Il fut alors déclaré définitivement absous. Mais à peine rentré dans sa maison, il se sentit comme frappé d'une réprobation mystérieuse. Il entendit une voix qui lui disait : « Tu m'as renié devant les hommes; je te renierai devant mon Père qui est aux cieux. Va, maudit, à l'éternelle damnation ! » A l'ouïe de ces mots, il tomba presque inanimé, comme un homme frappé de la foudre, et il ne se releva que pour éprouver, sans trêve ni repos, dans une agonie de plus de six mois, les angoisses d'un inexprimable désespoir (1).

On n'a pas le courage de retracer ici les tourments d'un infortuné qui demeure un exemple de l'empire qu'exerce la religion dans les siècles de foi, et d'une de ces redoutables dispensations où les âmes pieuses croient reconnaître tous les signes d'un jugement divin précédant l'irrévocable sentence du dernier jour. Tantôt impassible et morne, avec une lucidité d'esprit extraordinaire qui ne lui servait qu'à mieux mesurer la profondeur de sa chute et l'impossibilité d'un relèvement, tantôt en proie à d'effrayantes agitations, il ne cessait de répéter : « C'en est fait de moi ! je ne puis être sauvé (2) ! C'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » Il refusait toute nourriture, et les larmes de sa femme, les touchantes marques de tendresse de ses enfants, les visites empressées de ses amis ne pouvaient rendre la paix à son cœur. Bien que le mal dont il était consumé fût de ceux qui défient tout l'art des médecins, il consentit, sur la prière de sa famille, à se laisser conduire à Padoue où, durant plusieurs mois, les personnages les plus distingués vinrent lui offrir des soins et des consolations également inutiles. L'évêque suffragant de Padoue et le célèbre professeur Matteo Gribaldi, qui se retira plus tard à Genève, eurent avec lui de longs entre-

(1) « Lectis illis egrégiis literis, Franciscus domum reversus, nulla unquam hora, nullo temporis momento quiescere, aut a mentis angore levare potuit... » *Historia*, p. 73.

(2) « Ego vero repudiatus sum, nec ullo modo possum servari !... » *Ibid.*, prima epistola, p. 5 et 61.

tiens, et tentèrent en vain de le consoler. Tous leurs raisonnements vinrent échouer contre l'idée fixe et terrible dont il était possédé. Quand on lui rappelait le sacrifice de Jésus-Christ venu pour chercher ce qui est perdu, et la miséricorde divine se déployant jusqu'à la dernière heure pour arracher le pécheur repentant à la condamnation, il secouait la tête tristement : « Cela est vrai pour d'autres, disait-il, mais non pour moi ! » Comme on le pressait de mettre son espoir en Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, il répondait : « Je ne suis pas de ceux qui peuvent encore espérer ; *non possum, inquam, non possum !* » Invité à prononcer avec les assistants l'Oraison dominicale, cette touchante invocation de l'homme au Père céleste, il fondit en larmes dès les premiers mots ; mais son attendrissement ne fut que passager, et il retomba bientôt dans un état si désolant, que pour en dérober la vue à ses nombreux visiteurs, et pour ôter un prétexte à la malignité publique déjà surexcitée par les récits quotidiens, on crut devoir ramener le malheureux Spiera dans son bourg natal, où il mourut peu de temps après (novembre 1549) sans avoir pu recouvrer un seul instant le calme et la sérénité qui sont le privilège de l'âme réconciliée avec Dieu par Jésus-Christ.

Parmi les témoins des tristes scènes qui se déroulèrent au chevet de Spiera, dans la rue de Saint-Léonard de Padoue, parmi les consolateurs les plus empressés de l'homme auquel toute consolation semblait interdite, se trouvait l'évêque de Capo d'Istria, ce Paolo Vergerio, que nous avons déjà vu suspect à la cour de Rome et en butte aux poursuites de l'Inquisition, dont les effets ne furent conjurés que par la protection dont le couvrait alors la seigneurie de Venise. Il ne put assister sans une vive émotion aux souffrances de l'infortuné qui expiait par des tortures inouïes et des terreurs sans nom une double faiblesse. Il sut trouver, dans cette circonstance, des paroles de commisération et de sympathie chrétienne auxquelles Spiera ne fut point insensible. Mais les

démarches de Vergerio n'étaient pas moins épiées à Padoue qu'en Istrie; ses moindres mots recueillis devenaient un thème d'accusations nouvelles pour ses ennemis. Il le savait, et dans une admirable épître adressée à l'évêque suffragant de Padoue, il laissa éclater tous les sentiments jusqu'alors comprimés dans son cœur : « Oui, je l'avoue, j'ai cherché à consoler le malheureux Spiera; je l'ai supplié de mettre sa confiance en Dieu, et rentré dans ma demeure, j'ai encore prié pour lui, moi qui ne suis qu'un misérable pécheur, afin qu'il pût éprouver quelque soulagement. Je n'ai fait en cela que mon devoir. N'est-ce pas l'office de l'évêque de chercher la brebis perdue dont parle le Seigneur, en laissant les quatre-vingt-dix-neuf autres au désert?... Si pour cette cause je suis menacé de quelque péril, comme je l'entends murmurer autour de moi, je suis prêt à souffrir tout ce qu'il plaira à Dieu de m'envoyer, et je me réjouis d'avance des afflictions que j'aurai encourues en visitant les affligés, en leur ouvrant le trésor des miséricordes célestes, selon l'ordre de Jésus-Christ. Si donc, pour ce motif, les cachots et le supplice me sont préparés, j'accepte avec joie ma condamnation; mais en cela mes adversaires ne pourront contre moi que ce que Dieu même aura permis, et la cendre des fidèles fut toujours une nouvelle semence de l'Evangile... Je ne sais ce que Dieu me réserve, ni s'il m'a destiné à périr sur un bûcher; ce que je puis affirmer, toutefois, c'est qu'avec les dispositions qui m'animent à cette heure, et le saint zèle dont mon âme est pénétrée, je me sens quelquefois pressé d'aller tout droit au légat pontifical, et de lui crier à travers la porte : Me voici ! où sont vos prisons, vos bûchers (1) ? Assouvissez votre rage sur moi ; livrez-moi aux flammes pour la cause du Christ, puisque j'ai osé porter des consolations à l'infortuné Spiera et publier à la face de l'univers des vérités qui ne doivent être ni défigurées ni retenues sous le boisseau !... Ma confiance

(1) « Eia adsum ! Ubinam vestri carceres ? Ubinam vester ignis ? » *Hist.*, p. 139.

est en Celui dont les promesses brillent dans l'ombre comme le phare de la vie éternelle. Je le prends pour chef, pour appui; en lui je répète : Si je ne puis résister aux assauts ennemis, si je dois perdre les biens qui me furent donnés en partage, et jusqu'à la vie elle-même, mon âme du moins me restera, car elle est au-dessus de vos atteintes, et je suis assuré de trouver au ciel repos, gloire, félicité, mille fois plus que la terre ne peut me donner avec ses vaines apparences et ses trompeuses réalités, qui ne sont que le rêve d'une ombre. Et toi, ô Père céleste, qui t'es révélé à moi en Jésus-Christ, qui as bien voulu m'enrôler à ton service, sers-toi de moi comme il te plaira, soit pour vivre, soit pour mourir. Fais que méprisant la voix de la chair et la vaine prudence du monde, je sois rendu capable de lutter jusqu'à la fin pour ta gloire, sous les auspices de Jésus-Christ (1). »

Ainsi qu'on l'a remarqué, cette véhémence apologie fut la lettre de divorce de Vergerio à l'Eglise de Rome. Le triste sort de Spiera était sans cesse présent à ses yeux comme pour lui montrer le péril de ces capitulations de conscience où périssent toute paix et tout honneur. Sans cesse il entendait la voix de ce malheureux, marqué pour ainsi dire du sceau des réprouvés, se débattant sous l'arrêt d'un juge invisible, et ne pouvant s'appliquer les plus consolantes promesses de la religion. Ah ! combien l'exil avec son lugubre cortège de privations et de misères était préférable à de telles tortures ! Il ne restait plus à l'évêque de Capo d'Istria déjà fugitif de son diocèse, d'autre alternative que de se livrer lui-même à ses ennemis ou de secouer la poussière de ses pieds et de s'éloigner d'une terre où l'Evangile était impitoyablement pros crit. Son procès pendant à Rome depuis plusieurs années, venait d'être repris avec une extrême violence par le cardinal Caraffa, le farouche inspirateur du saint-office. Le 3 juillet 1549, une double sentence de dégradation et d'excommunica-

(1) « *Ellice denique ut hujus mundi conflictus ac pugnae finis in tuam solius gloriam per Dominum Jesum Christum cedat.* » Patavii, Idus decembris 1549.

tion fut prononcée au couvent de la Minerve contre l'évêque relaps de l'Istrie. Les seigneurs de Venise qui l'avaient jusqu'alors couvert de leur protection ne pouvaient la lui continuer sans s'exposer à une rupture avec la papauté. L'asile que lui offrait une amitié dévouée sur les bords du lac de Garda, ne pouvait longtemps le dérober à la fureur de ses ennemis. Au delà brillaient, dans l'inviolable azur, les Alpes du Tyrol, voisines de celles des Grisons qui cachaient dans leur sein les libres Eglises de Chiavenna, de Baveno et de Poschiavo. Là s'exerçait le ministère du Sicilien Camillo, qui avait pris le nom de *Renato* en naissant à une vie nouvelle, et d'Agostino Mainardi, l'éloquent missionnaire du Piémont. Sur ce versant des Alpes, les bannis pouvaient encore respirer l'air de la patrie, parler sa langue. Ils pouvaient imprimer d'évangéliques écrits qu'une mystérieuse propagande répandait jusqu'à l'extrémité de la Péninsule. La place de Vergerio semblait marquée dans cette phalange de réfugiés qui ne désespéraient pas de voir se lever des jours meilleurs. Vergerio ne possédait pas seulement le savoir du théologien et les séductions de l'homme du monde, unies à la gravité du prélat capable de sceller ses convictions par un grand sacrifice; il avait au plus haut degré le talent du controversiste, et nul ne pouvait mieux que lui stigmatiser les abus de l'Eglise qu'il avait représentée à Wittemberg, à Ratisbonne. En s'éloignant de l'Italie pour n'y rentrer jamais, il maudit le pouvoir malfaisant qui rivait sur ses compatriotes les chaînes de la servitude spirituelle, et de son cœur s'échappa le serment d'Annibal : « Quoi qu'il arrive, je déclare à la papauté une guerre éternelle (1) ! »

JULES BONNET.

(La suite à un prochain numéro.)

(1) « Cum Papa futurum est mihi sempiternum bellum, qualiscumque sim. » *Vergerii Scholæ in binas Pauli IV litteras*, f° 392.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

LE PROTESTANTISME A PAMIER

1628-1629

Nous recevons de l'historien des pasteurs du désert, M. Nap. Peyrat, les deux pièces suivantes, qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire du protestantisme dans l'ancienne province de Foix. C'est le double décret de l'expulsion des protestants de Pamiers, et de la démolition du Castellar sous Louis XIII. Le prince de Castagnac, commandant catholique, était le lieutenant du comte de Caraman gouverneur du pays de Foix, et l'un et l'autre relevaient du prince de Condé, troisième du nom, gouverneur général de tout le midi de la France. Ces pièces, dont les originaux ont peut-être disparu, mais dont les copies sont très-authentiques, semblent dignes d'être conservées. « Je suis heureux, nous écrit M. Peyrat, de pouvoir offrir ces humbles reliques au *Bulletin*. »

I

DÉCRET QUI BANNIT LES PROTESTANTS DE PAMIER.

Henry de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang, premier pair de France, lieutenant général pour le roi en ses armées de Languedoc, Dauphiné, Guienne et Lyonnais.

Ayant plu à Dieu de réduire en l'obéissance du roi la ville de Pamiers soulevée contre son autorité par la force des armes de Sa Majesté, sous mes conduite et commandement nous avons estimé nécessaire de pourvoir à la sûreté et conservation d'icelle au mieux qu'il nous est possible, à quoi nous avons cru ne pouvoir donner meilleur ordre outre les forts que nous avons ordonné y être faits que d'interdire la demeure d'icelle à ceux de la religion prétendue réformée, qui, tout autant de fois qu'il s'est excité quelque rébellion dans ce royaume ont malicieusement abusé de l'autorité et de la force qu'ils y avoient; qu'ayant toujours portés dans la perfidie

et rébellion et commis tous actes de désobéissance ce qui serait à craindre qu'il n'arrivât encore par leur établissement et demeure en icelle, à ces causes sous le bon plaisir du roi nous avons défendu et défendons très-expressément au sieur de Castagnac commandant dans la dite ville de Pamiers, sous l'autorité du sieur comte de Caraman, gouverneur et lieutenant général pour le roi au pays et comté de Foix, et aux consuls d'icelle d'y recevoir dorénavant aucune personne de la religion prétendue réformée pour s'y habituer, ou permettre qu'elle y fasse sa demeure et résidence pour quelque cause et occasion que ce soit, jusques à ce qu'il en soit autrement ordonné et si aucuns y étoient ou vouloient s'y établir ci-après, de les contraindre par toutes sortes de voies à en vider et sortir promptement et sans délai, et afin que personne n'en prétende cause d'ignorance nous ordonnons qu'à la diligence desdits consuls notre présente ordonnance sera lue, publiée et affichée aux carrefours de la dite ville de Pamiers, en témoin de quoi nous avons signé ces présentes et icelles fait contresigner par Perrault, secrétaire ordinaire de nos commandements et apposé le cachet de nos armes.

Donné à Toulouse, ce 5^e jour du mois d'avril, l'an 1628.

Signé : HENRY DE BOURBON.

Pour Monseigneur :

Signé : PERRAULT (1).

II

DÉCRET QUI ORDONNE LA DÉMOLITION DU CHATEAU DU CASTELLA.

Le roi ayant résolu pour bonnes considérations importantes à son service, de faire raser et démolir de fond en comble le château de la ville de Pamiers et les fortifications d'icelui afin qu'à l'avenir les factieux ne se puissent prévaloir de cette place au préjudice du

(1) L'original de cette ordonnance est entre les mains de M. Morlière, notaire. Je l'ai transcrite littéralement, en remplaçant toutefois l'ancienne orthographe par une orthographe plus récente. M. Morlière m'a dit que cette ordonnance était en pleine vigueur en 89; si bien qu'un M. Hérisson, horloger, qui avait son magasin rue Major, ne demeurait pas à Pamiers le dimanche. Grâce à ces absences hebdomadaires, il était censé non domicilié à Pamiers, et l'on y tolérât sa présence, quoiqu'il appartint à la religion protestante.

Pamiers, le 10 juin 1841.

repos public, Sa Majesté mande et ordonne au sieur évêque de Pamiers et au sieur de Castagnac qu'elle a commis pour y vaquer conjointement de faire raser et démolir le dit château ensemble toutes les fortifications qui y ont été faites, en sorte qu'il n'y demeure pierre sur pierre, et il fera travailler par corvées tant les habitants de la dite ville de Pamiers que ceux des lieux circonvoisins, voulant qu'à cet effet ils y soient contraints par toutes voyes dues et raisonnables et néanmoins avec tel ordre qu'ils n'aient occasion de faire plainte.

Fait à Nîmes le 15 juillet (ou peut-être le 18 juillet) mil six cent vingt-et-neuf. Louis signé; et plus bas Philippeaux, et scellé des armes royaux de Sa Majesté.

(Copie de M. Cassas.)

LISTE NOMINATIVE

DE PASTEURS, PROPOSANTS ET AUTRES HOMMES SORTIS
DU DAUPHINÉ, DU BAS LANGUEDOC, DES CÉVENNES
ET DU VIVARAIS, ET RÉFUGIÉS A GENÈVE, EN

1683 ⁽¹⁾

Les persécutions exercées en France contre les protestants, conduisirent souvent à Genève des personnes de positions diverses, qui cherchaient à gagner une terre hospitalière, où le culte auquel elles étaient affectionnées leur pût être rendu. Les émigrants qui se dirigeaient vers cette ville, savaient qu'ils y seraient bien accueillis, ... et comment n'en n'en aurait-il pas été ainsi? Comment le peuple qui l'habitait n'aurait-il pas sympathisé avec des malheureux souffrant pour l'amour d'une foi qui était la sienne? D'ailleurs, la population de Genève se rattachait à celle de la France par de nombreux liens. Car si au XVI^e siècle, avant et après la Saint-Barthélemy, si dans le cours du XVII^e siècle des réfugiés sortant de différentes provinces s'étaient dirigés du côté de Genève, et n'avaient fait que traverser son territoire pour aller s'établir plus loin, bien des familles s'étaient définitivement fixées dans le pays; bien des noms français étaient devenus des noms genevois qu'on trou-

(1) Il est superflu d'insister sur l'importance d'une liste qui contient, comme on le verra, bien des noms omis dans la *France protestante*. (Réf.)

vait parmi ceux des hommes qui servaient la patrie dans les conseils, dans l'Académie, dans l'Eglise ou dans quelque branche de l'industrie.

Cependant, lorsqu'une circonstance particulière amenait à la fois de nombreux fugitifs, la position de la petite république, touchant à un grand royaume, forçait le gouvernement à user de précautions. Il devait d'abord éviter tout ce qui pouvait donner lieu à des plaintes de la part du puissant voisin ; il ne pouvait pas non plus laisser accumuler beaucoup de monde sur un espace fort restreint et dont les ressources n'étaient pas très-considérables. Aussi, en pareil cas, comme les nouveaux venus étaient presque toujours sans fortune, on pourvoyait aux besoins les plus pressants, puis avec le consentement et l'aide des alliés de la Suisse réformée, on faisait passer outre.

Deux années avant la révocation de l'Edit de Nantes, quelques ecclésiastiques et laïques appartenant au Dauphiné, au bas Languedoc, aux Cévennes et au Vivarais sortirent du royaume et arrivèrent sur les bords du Léman, la plupart sans moyens de subsistance. Une liste authentique fut dressée, comprenant le nom de chaque exilé avec des indications relatives à son âge, à sa profession, etc. Ce document est conservé aux archives de Genève, et il peut offrir une sorte d'intérêt pour les personnes qui auraient l'occasion de le joindre ou de le comparer avec d'autres documents analogues. Je ne suis d'ailleurs en mesure de l'accompagner que d'un petit nombre de renseignements fournis par les registres officiels de Genève et par des lettres de Berne.

La première mention de l'existence de cette troupe à Genève, se voit dans le procès-verbal de la séance du petit conseil, en date du 25 août 1683. Le premier syndic ayant proposé d'aviser aux moyens de subvenir aux pauvres réfugiés en cette ville à cause de la religion, on décida qu'il fallait engager les administrateurs des bourses de charité à les secourir provisoirement.

D'autre part, on lit dans le registre des séances de la vénérable compagnie des pasteurs, sous la date du 21 septembre : « Rapporté qu'il y a plusieurs ministres du Dauphiné dont la plupart sont à l'étroit. Sur quoy résolu que l'on examineroit l'état de ces messieurs et celui de nostre bourse pour distribuer quelque argent à ceux qui seront en nécessité. Chacun des membres de la compagnie sera exhorté à leur subvenir selon son pouvoir, et MM. Turretin, Tronchin et Delesmilières, ont été nommés pour s'entendre avec MM. les diacres de la bourse française, et assister ces messieurs, et cependant M. Nicolas sera prié d'en prendre quelques-uns chez luy (1). »

(1) Il s'agit probablement ici de spectable Nicolas, du Dauphiné, ministre du saint Evangile, reçu habitant de Genève le 21 avril 1683.

Le conseil ne parut pas d'abord approuver cette ingérence de la compagnie, car, le 15 octobre, on se plaignit de ce que des pasteurs, même de simples ministres, se permettaient de donner des certificats à ces étrangers et de faire des collectes en leur faveur, sans y être autorisés. Mais, le 24 du même mois, il y avait accord parfait entre les deux corps : la vénérable compagnie fit représenter que, voyant arriver tant de Français de la religion réformée, qui sont en la dernière misère, elle a choisi quelques-uns de ses membres pour se distribuer dans les quartiers de la ville, afin de retirer des citoyens les plus aisés quelque assistance pour ces pauvres affligés, si le conseil le juge à propos ; et le conseil chargea l'ancien syndic Chabrey, commis sur la bourse française, de faire continuer les secours jusqu'à plus ample informé.

Les magistrats bernois, prévenus de cette affluence d'étrangers, écrivirent, le 17 novembre, au petit conseil de Genève une lettre qui fut lue le 20 : ils priaient qu'on prit patience encore quelque temps, et qu'on gardât les exilés jusqu'à ce qu'une collecte organisée à Berne pourvût à leur soulagement : ils annonçaient aussi qu'ils entreraient en conférence à cet égard avec Zurich. Le conseil répondit : « Nous assistons ces pauvres affligés du mieux que nous pouvons pendant leur séjour icy. »

Quatre jours plus tard, Messieurs de Berne écrivent une deuxième lettre. Ils déclarent avoir toujours l'intention d'assigner sur leur territoire des logements aux frères persécutés et d'en décharger Genève. Mais ils se voient obligés de retarder parce qu'il y a une distinction à faire entre les ministres qui, exclus de l'amnistie, ne peuvent rentrer en France, et ceux qui ont abandonné leurs troupeaux plutôt par crainte que par nécessité ; ils montreront leur charité envers les premiers, et ils n'accorderont pas une assistance durable aux seconds, afin de les engager ainsi à retourner chez eux. Quant aux laïques, il convient aussi de distinguer entre les invalides et les valides, afin de porter ces derniers, s'ils sont de naissance ou ont des professions, à chercher leur fortune et établissement en d'autres pays réformés, soit dans la carrière militaire, soit dans l'exercice de leurs métiers. Ils disent enfin que le sieur de La Croix, ministre, est en route pour Genève, et dressera un état des réfugiés ; ils attendent d'en avoir connaissance. — Le petit conseil chargea le syndic Jean de Normandie et l'ancien syndic, Etienne Chabrey, d'ouïr le sieur de La Croix et de rapporter.

Le 27, les deux commissaires présentèrent le rapport qui leur était demandé. Ils s'étaient entretenus avec le ministre de La Croix et quelques-uns des principaux réfugiés qui avaient concouru à la composition de l'état déjà mentionné. Le conseil examina ce travail et décida qu'on

l'enverrait à Berne après en avoir fait prendre une copie, laquelle fut déposée dans la séance suivante par les commissaires.

Voici maintenant quelques fragments des lettres adressées à Genève par le gouvernement bernois. Ces lettres sont en langue allemande, mais elles sont accompagnées, dans l'enveloppe qui les enferme, de la traduction faite à Genève à l'époque de la réception.

Du 1^{er} décembre 1683. — « Très-chers alliés et confédérés... Celui qui nous a apporté votre lettre nous a aussi remis l'estat dont elle fait mention, et nous sommes suffisamment informés par son contenu. Et parce que l'assemblée d'Aarau est déjà dissoute, nous avons envoyé l'estat à Zurich et n'avons pas omis les recommandations nécessaires. Au reste, T. C. A. et C., nous voyons avec beaucoup de plaisir et de satisfaction que vous estes fort disposés aux œuvres de charité. »

Du 9 décembre. — « Quoique nous n'ayons pas reçu la response que nous attendons, en suite de la communication que nous avons donnée à Zurich de l'estat de nos frères chassés de France qui sont en votre ville, et que nous n'ayons pas eu jusques ici le rapport de la conférence évangélique tenue à Aarau à leur sujet, nous avons résolu, pour vous descharger un peu, de recevoir dès à présent lesdits exilés dans nostre pais;... mais nous estimerions, T. C. A. et C., que vous pourriez en retenir 6 ou environ en votre ville et mesme un de chaque province, affin que par leur moyen vous puissiez estre informés de ceux qui pourroyent y venir de temps à autre. Nous avons aussi conclud d'en prendre 6 des plus âgés d'entre eux dans nostre ville capitale et de diviser le reste en différents endroits de nostre pais, et de les séparer les uns des autres pour de bonnes considérations; et pour cet effect, d'en mettre 12 à Lausanne, 8 à Morges, 2 à Nyon, 2 à Rolle, 8 à Vevai, 8 à Yverdun, 6 à Payerne, 4 à Moudon, 2 à Lutri et 2 à Culli: en sorte que ceux qui ne resteront pas en votre ville viendront dans nostre pais en trois diverses fois, les premiers à Morges dans huit jours; les autres, quatre jours après; et les derniers partiront de votre ville sur la fin de la mesme semaine, iront à Morges et apprendront là la subsistance qui leur est établie pour quelque temps, et ensuite, de ceux qui seront sur le lieu, les endroits où ils se devront rendre selon le département qui en sera fait entre eux, n'entendant pas de contraindre ni les uns ni les autres d'aller en certain lieu contre sa volonté, mais de laisser un chacun libre de prendre les lieux qu'il lui plaira et où il rencontrera sa commodité. Nous avons envoyé avec celle-ci les ordres nécessaires à nos magistrats desdits lieux, et nous ne manquerons pas de vous informer de tout ce qui sera requis et bientôt de la résolution prise par les cantons évangéliques... »

Ce fut le 11 décembre que le petit conseil eut connaissance de cette dernière missive de Messieurs de Berne; le secrétaire, après en avoir donné l'analyse, ajoute : « Arresté qu'on leur écrive que nous sommes édifiés de leur charité, que nous exécuterons le contenu en leur lettre et leur ferons savoir ce que nous apprendrons dans la suite. »

Le 14 décembre, De Normandie et Chabrey présentent un nouveau rapport au conseil. Ils disent « avoir fait appeler par devant eux quelques-uns de ces pauvres affligés pour leur faire savoir l'intention de Messieurs de Berne;... mais avoir remarqué qu'ils souhaiteroient bien de rester icy, ou, à ce défaut, qu'il pleust à Leurs Excellences de faire les départements sans les laisser à leur choix, parce qu'ils ne pourroient en convenir entre eux. »

Le 17, les réfugiés demandèrent la permission de paraître devant le conseil pour témoigner leur reconnaissance des marques de protection et de bienfaisance qu'ils avaient reçues; mais le premier syndic répondit que cela ne devait pas se faire avec éclat, et il fallut se contenter d'offrir des remerciements à ce magistrat, en tant que chef de la République.

La compagnie des pasteurs, ainsi qu'on l'apprend par le procès-verbal de sa séance du 21, ne voulut pas non plus que quelques-uns des pasteurs étrangers vinssent la remercier, elle jugea suffisant qu'ils s'adressassent au Modérateur.

Enfin, la dernière mention relative à ces réfugiés est probablement postérieure à leur départ. Le 29 décembre, le conseil eut communication d'une lettre de Messieurs de Zurich, du 24 du même mois, dans laquelle ils engageaient à prendre garde que, parmi les victimes de la persécution, il ne s'introduisit des personnes qui voudraient indûment profiter des secours : « Arresté, dit le registre, qu'on leur écrive que le conseil prendra sur cela les précautions nécessaires. »

Au commencement de l'année suivante, il arriva encore quelques personnes et entre autres 6 proposants; puis, comme l'avaient prévu Messieurs de Zurich, parmi les gens honorables et en souffrance, il se mêla de vrais fainéants, en sorte que le gouvernement de Berne dut engager le petit conseil, par une lettre du 7 juin, à n'accorder des certificats qu'après avoir consulté des pasteurs français résidant à Genève.

J'ai copié fidèlement la pièce dont il a été question déjà plusieurs fois, l'*Etat de nos frères persécutés pour la religion*; j'y ai seulement ajouté des numéros d'ordre afin de pouvoir l'accompagner d'un petit répertoire alphabétique.

Cette liste donne les noms de 37 pasteurs, 6 proposants et 25 laïques. Parmi les 43 pasteurs ou proposants, 34 étaient coupables d'avoir prêché dans des endroits où il était défendu de prêcher; d'autres n'avaient

fait qu'assister à des exercices religieux; d'autres encore avaient participé à la direction des affaires religieuses.

On y rencontre des noms généralement connus, tels que ceux de Arnaud, Chamier, de La Faye, Saurin, etc.; on y voit aussi des noms de famille qui ont existé ou qui existent encore à Genève, et l'on se demande si parmi les Français qui, semble-t-il, se trouvaient bien dans la cité de Calvin, quelques-uns ne cherchèrent pas à rester ou à revenir plus tard pour s'y établir? Mais je n'ai su vérifier qu'une seule admission à la bourgeoisie se rapportant à cette émigration, celle de Jean-Jacques, fils de Jean Vallensan, ministre, de Châtillon, en Dauphiné, sous la date du 28 novembre 1701. Malgré une différence d'orthographe, il s'agit ici d'un des fils du pasteur qui porte le n° 5 dans notre liste (1).

Sur les 68 hommes désignés, on compte 36 célibataires. En ajoutant les femmes de ceux qui étaient mariés et le nombre des enfants indiqués, on arrive à une centaine de plus que 68. Le total ne forme donc pas un nombre bien considérable, un surcroît de population capable d'effrayer, puisque Genève ayant alors 17,000 âmes, l'augmentation n'aurait été que d'environ un pour cent. Dans le XVI^e siècle, il en fut autrement : si l'on considère, par exemple, l'année 1572, tristement mémorable, on trouve jusqu'à 777 réceptions à l'habitation pendant le seul mois de septembre, et en supposant le nombre des femmes et des enfants dans le même rapport que ci-dessus, on arrive à une augmentation de 15 pour 100 sur la population qu'avait alors notre ville. On est donc conduit à penser que les magistrats genevois de 1683, lorsqu'ils s'appliquaient à éloigner les nouveaux arrivés, n'étaient pas uniquement dirigés par le désir de soulager les établissements de bienfaisance et la bourse des citoyens : surveillés de près par un résident que Louis XIV avait installé depuis peu d'années dans la ville; la crainte d'offenser ce puissant et redoutable monarque contribua sans doute à inspirer leur détermination, mais elle ne les empêcha pas, on doit le reconnaître, d'user envers les malheureux de beaucoup d'égards et de charité.

TH. HEYER.

(1) J.-J. Vallensan habitait Genève en 1697, comme cela se voit par un acte (Et. Beddevole, notaire) du 25 décembre qui le concerne, et dans lequel paraît comme témoin François Berenger, procureur; ce dernier est probablement le ci-devant notaire Fr. Bérenger, n° 53 de la liste. Vallensan mourut d'apoplexie en 1715, âgé de quarante-cinq ans, laissant deux filles, qu'il avait eues de sa femme Marie Combe, de la ville de Crest. Dans les premières années du XVIII^e siècle, il était l'un des chefs de la maison de commerce Turretiani, Thonnet, Vallensan et Rossat; il demeurait dans une maison de la Grand'Rue, appartenant à la veuve Bernard, où demeurait aussi Madame Rousseau, née Bernard, et il servit de parrain à Jean-Jacques Rousseau.

Estat des pasteurs, proposans et autres des provinces de Dauphiné, bas Languedoc, Cévennes et Vivarez, qui ont esté contraints de sortir du royaume de France.

(Archives de Genève. Portefeuilles des pièces historiques, Dossier n° 3741 bis.)

PASTEURS.

(N° 1) M. André Serre, ministre de Vesc, aagé de soixante-dix-huit ans, a esté contraint de sortir du royaume de France, parce qu'ayant prêché dans des lieux où il estoit défendu de prêcher, il est excepté de l'amnistie de Dauphiné. Il est chargé de sa femme et d'une fille.

M. Serre a besoin, pour sa personne, de subsistance, et veut faire venir sa femme et sa fille.

(2) M. Jean Julian, pasteur résidant à Dye, aagé de soixante-dix ans, ayant aussi prêché dans des lieux où l'exercice est interdit, est par conséquent excepté dans l'amnistie. Il a une femme et des enfans dont il n'est pas chargé.

M. Julian a besoin de subsistance pour luy.

(3) M. Charles Guyon, pasteur de Bourdeaux, aagé de soixante-sept ans, a esté de mesme obligé de sortir de France, parce qu'ayant prêché dans un lieu interdit, il est par ainsi réservé dans l'amnistie. Il a sa femme, sa fille et une belle-fille qui ne lui sont point à charge.

M. Guyon a besoin de subsistance pour luy.

(4) M. Guy Jourdan, aagé de cinquante-huit ans, ministre de l'église de la Motte-Chalançon, ayant semblablement prêché dans des lieux interdits, est par ce moyen réservé dans l'amnistie, ce qui l'a obligé de sortir du royaume. Il a sa femme et sept enfans, trois desquels sont fort jeunes.

M. Jourdan a besoin de subsistance pour sa personne. Il a un fils proposant qui est en condition, et n'a pas de quoi le faire habiller; il en a un autre en prison, pour le fait de religion, qu'il attend chaque jour.

(5) M. Jean Valensan, aagé de soixante ans, pasteur de Châtillon, ayant de mesme prêché dans un lieu interdit, est obligé par cette raison de sortir du royaume. Il a sa femme et sept enfans, dont il y en a quatre de fort jeunes.

M. Valensan a besoin, pour sa personne, de subsistance.

(6) M. David Laurens, ministre de Saillans, aagé de cinquante-cinq ans, a esté contraint de sortir du royaume, estant exclus de l'amnistie

M. Laurens a besoin de subsistance, et sera obligé de retirer sa famille.

pour avoir prêché dans un lieu interdit. Il a sa femme et sept enfans, dont l'aîné n'a que quinze ans.

M. Arnaud a besoin de subsistance pour sa personne.

(7) M. Daniel Arnaud, pasteur à Voluent, âgé de cinquante ans, a esté aussi contraint de sortir de France, parce qu'ayant aussi prêché dans un lieu interdit, il est exclus de l'amnistie. Il a sa femme et une jeune fille qui ne luy sont point à charge.

M. Bouyeu a besoin pour sa personne.

(8) M. Pierre Bouyeu, pasteur de l'église de Canaules, en Cévennes, âgé de soixante-cinq ans, a esté contraint de quitter le royaume, parce qu'ayant prêché à Saint-Hypolite où l'exercice est interdit, il est aussi par conséquent excepté de l'amnistie. Il a une famille qui ne luy est point à charge.

M. de La Tour a besoin de subsistance.

(9) M. Jean de La Tour, pasteur, âgé de quarante-sept ans, a esté aussi contraint de sortir du royaume de France, comme estant un des directeurs des affaires de religion, il est par ainsy réservé dans l'amnistie. Il n'est pas marié.

M. Lubac a besoin de subsistance.

(10) M. Pierre Lubac, ministre, âgé de quarante-sept ans, a esté contraint de sortir du royaume comme estant aussi un des directeurs des affaires de religion, et par conséquent excepté dans l'amnistie. Il a une femme et six enfans.

M. J. de Saint-Clément a besoin d'assistance pour luy.

(11) M. Jean de Saint-Clément, pasteur, a esté de mesme contraint de sortir du royaume, parce qu'il est excepté de l'amnistie pour avoir prêché dans une église interdite. Il a quarante-cinq ans et n'est pas marié.

M. Saurin a besoin pour luy, sa femme et ses enfans.

(12) M. François Saurin, pasteur de Romans, âgé de quarante-trois ans, a esté contraint de quitter la France de l'advis de son consistoire et de celui de Grenoble, à cause d'une prise de corps lancée contre luy estant accusé d'avoir prêché contre les déclarations de Sa Majesté. Il a sa femme et un jeune garçon à Genève et une fille en nourrice qui est restée en Dauphiné.

(13) M. Isaac de la Croix, pasteur, aagé de quarante-trois ans, a esté contraint de sortir de France, parce qu'estant un des directeurs des affaires de la religion, il est excepté de l'amnistie.

M. de La Croix a besoin de subsistance.

(14) M. Daniel Chabrier, ministre du Poüet-Salal, aagé de quarante ans, ayant prêché en plusieurs lieux interdits et estant par conséquent excepté de l'amnistie, a esté obligé de sortir du royaume. Il a sa femme et deux jeunes enfans.

M. Chabrier a besoin pour sa personne, et veut retirer ses enfans.

(15) M. Pierre Lebrun, ministre, aagé de quarante-cinq ans, ayant sa femme et quatre enfans, a esté contraint de sortir de France, parce qu'estant un des directeurs des affaires de la religion et ayant prêché dans des églises interdites, il est par conséquent excepté de l'amnistie.

M. Lebrun a besoin pour sa personne, et veut retirer sa famille.

(16) M. Théophile Blanc, ministre à Chalançon, aagé de trente-sept ans, a esté de mesme obligé de sortir du royaume pour estre excepté de l'amnistie, non-seulement parce qu'il a prêché dans les lieux interdits, mais parce qu'il estoit pasteur où résidoit le conseil de Vivarez. Il a une femme et trois jeunes enfans.

M. Blanc a besoin pour sa personne.

(17) M. Gaspard Gresse, ministre de Sales, aagé de quarante ans, a esté obligé de sortir du royaume, excepté de l'amnistie pour avoir assisté à un prêche dans un lieu interdit. Il a sa femme et deux petits enfans.

M. Gaspard Gresse a besoin pour sa personne.

(18) M. Paul de La Faye, pasteur de Valdrome, aagé de quarante ans, a esté de mesme contraint de quitter la France parce qu'il est excepté dans l'amnistie pour avoir prêché dans un lieu interdit. Il a sa femme et un enfant mâle aagé de douze ans qui sont à Genève.

M. de La Faye a besoin d'assistance pour luy, pour sa femme, pour son fils, qui sont à Genève.

(19) M. Daniel Lambert, pasteur de Pontais, aagé de quarante-trois ans, a prêché en plusieurs lieux où l'exercice est interdit et estant par conséquent excepté de l'amnistie, a esté contraint de sortir de France. Il a sa femme et un petit enfant en nourrice.

M. Lambert a besoin pour sa personne ; il a laissé sa femme en un pitoyable estat.

- M. Julian a besoin de subsistance pour sa personne; il a laissé sa famille en un méchant état, et un enfant en nourrice. (20) M. Théophile Julian, pasteur, aagé de quarante ans, ayant prêché dans des lieux interdits est excepté de l'amnistie, ce qui l'a obligé de sortir du royaume. Il a sa femme et trois petits enfans.
- M. Gresse a besoin pour sa personne. (21) M. René Gresse, pasteur de Quint, aagé de quarante et un ans, a esté obligé de quitter le royaume, parce qu'ayant assisté à une proposition faite d'un lieu où l'exercice estoit interdit, il est réservé par l'amnistie. Il a sa femme et trois jeunes enfans.
- M. Dumarché a besoin de subsistance. (22) M. Pierre Dumarché, pasteur, aagé de trente-cinq ans, pour avoir prêché dans un lieu où l'exercice est interdit, est excepté de l'amnistie, ce qui l'a obligé de sortir du royaume. Il n'est pas marié.
- M. Lautier a besoin pour sa personne. (23) M. Daniel Lautier, pasteur de Besaudun, aagé de quarante ans, ayant aussi prêché dans des lieux interdits et étant par conséquent réservé dans l'amnistie, a esté contraint de quitter le royaume. Il n'est pas marié.
- M. Romieu a besoin pour sa personne. (24) M. Gabriel Romien, ministre de l'église de Saint-Fortunat, a esté contraint de quitter la France parce qu'il est réservé par l'amnistie. Il est aagé de trente-trois ans et a une femme et trois petits enfans.
- M. Reboulet a besoin de subsistance. (25) M. Paul Reboulet, pasteur de l'église du Pon, aagé de trente ans, ayant aussi prêché dans des lieux interdits et étant par conséquent excepté de l'amnistie, il a esté contraint de sortir du royaume. Il n'est pas marié.
- M. Vial a besoin pour sa personne. (26) M. André Vial, ministre d'Aulas, aagé de cinquante ans, pour avoir prêché à Saint-Hypolite, est aussi réservé de l'amnistie, ce qui l'a obligé de sortir du royaume. Il a famille.
- M. D'Autun a besoin de subsistance pour sa personne. (27) M. Jean-Antoine D'Autun, ministre de Saint-Privas Le Vallongue, étant aussi réservé par l'amnistie pour avoir prêché à Saint-Hypolite, a esté obligé de sortir du royaume. Il est aagé de trente-huit ans et n'est point marié.

(28) M. Jean de La Brune, ministre de Madame la présidente de Vignoles, aagé d'environ trente ans, a esté contraint de quitter le royaume à cause d'une méchante affaire qu'on luy a faite au sujet de ses prédications, pour raison de quoy il est apparemment condamné. Il n'est pas marié.

M. La Brune est en condition et pauvre.

(29) M. Jean Truc, ministre de Romans, a esté contraint de sortir du royaume, parce qu'après avoir demeuré plus de huit mois en prison par deux diverses fois, il a esté condamné à interdiction perpétuelle du ministère et au bannissement pour trois ans. Il n'est pas marié.

M. Truc a besoin pour sa personne.

(30) M. Jacques Bernard, ministre de Vinsobre, aagé de vingt-six ans, est excepté de l'amnistie pour avoir prêché dans des lieux interdits, ce qui l'a obligé de sortir du royaume. Il n'est pas marié.

M. Bernard a besoin pour sa personne.

(31) M. André Corrége, ministre de Condorcet, aagé de vingt-six ans, ayant aussi prêché dans un lieu interdit, est par conséquent excepté de l'amnistie, ce qui l'a obligé de sortir du royaume. Il n'est pas marié.

M. Corrége a besoin pour sa personne.

(32) M. Jacques Gounon, ministre de Chateauf, aagé de vingt-six ans, estant réservé par l'amnistie pour avoir prêché dans un lieu interdit, a esté aussi obligé de sortir du royaume. Il n'est pas marié.

M. Gounon a besoin d'assistance.

(33) M. Pierre Pelorce, aagé de vingt-huit ans, pasteur de Monjoux, a esté semblablement obligé de sortir de France, estant excepté de l'amnistie pour avoir prêché dans un lieu interdit, estant par ce moyen obligé de sortir du royaume. Il n'est pas marié.

M. Pelorce a besoin d'assistance.

(34) M. Jean Faisan, pasteur aux Tonnils, aagé de trente ans, a esté encor obligé de sortir de France pour avoir prêché dans un lieu interdit, estant par ce moyen excepté de l'amnistie. Il n'est pas marié.

M. Faisan a besoin d'assistance.

(35) M. Jean-René La Charrière, ministre de Gluyrat, aagé de trente et un ans, ayant ainsi

M. La Charrière a besoin d'assistance.

prêché en divers endroits où l'exercice est interdit, est excepté de l'amnistie, ce qui l'a contraint de quitter le royaume. Il n'est pas marié.

M. La Pize a besoin d'assistance.

(36) M. Paul La Pize-Morel, pasteur de Saint-Pierre-Ville, âgé de vingt-cinq ans, a été aussi obligé de quitter le royaume, étant réservé par l'amnistie pour avoir prêché en divers lieux interdits. Il n'est pas marié.

PROPOSANTS.

M. Gounon a besoin d'assistance pour ses habits, et se recommande aux soins des fidèles pour lui aider à poursuivre ses études.

(37) M. Charles Gounon, de Crest, étudiant en théologie, âgé de vingt-cinq ans, a été obligé de quitter le royaume, parce qu'ayant proposé en plusieurs lieux où l'exercice est interdit, il est par conséquent excepté de l'amnistie. Il est présentement en condition où il n'a simplement que sa nourriture sans autre chose.

M. Audibert a besoin d'assistance pour ses habits, comme le précédent.

(38) M. David Audibert, aussi étudiant en théologie, âgé de trente-quatre ans, a été de même contraint de sortir du royaume parce qu'il a proposé en plusieurs lieux où l'exercice est interdit, et il est par ce moyen excepté dans l'amnistie. Il est en condition pour sa nourriture tant seulement.

M. Faisan a besoin, de même que les deux précédents.

(39) M. Alexandre Faisan La Serve, étudiant en théologie, âgé de vingt et un ans, ayant de même proposé dans plusieurs lieux où l'exercice est interdit, il est par conséquent excepté de l'amnistie, ce qui l'a contraint de sortir de France. Il est en condition et n'a que sa nourriture et rien plus.

M. Serre, de même que les précédents.

(40) M. Pierre Serre, âgé de vingt ans, a été contraint de quitter le royaume, parce qu'ayant proposé dans des lieux interdits, il est exclus de l'amnistie. Il est en condition comme les autres pour sa nourriture tant seulement. Il étudie en théologie.

M. Légier supplie les fidèles de lui procurer une condition, et le pouvoir aux

(41) M. Charles Légier, étudiant en théologie, a été contraint de quitter le royaume, parce qu'ayant proposé dans des lieux interdits, il est

exclus de l'amnistie. Il a vingt-deux ans et cherche une condition.

moyens pour lui aider à poursuivre ses études.

(42) M. Pierre Blanc, de Saint-Paul-Trois-Châteaux, étudiant en théologie, âgé de vingt-deux ans, a été aussi contraint de quitter le royaume, parce qu'il a proposé dans des lieux interdits et qu'il est ainsi exclus de l'amnistie.

M. Blanc n'a qu'une condition, pour sa nourriture seulement; il supplie de pourvoir au reste.

LAÏQUES.

(43) M. de Durand, gentilhomme du Dauphiné, âgé de cinquante ans, a été contraint de sortir de France parce qu'il est nommément réservé dans l'amnistie. Il a sa femme avec quatre jeunes enfans.

M. De Durand a besoin pour sa personne.

(44) M. Du Vernet, aussi gentilhomme, âgé de cinquante-huit ans, a été de même contraint de sortir du royaume pour être nommément réservé dans l'amnistie. Il n'a ni femme ni enfans dont il soit chargé.

M. Du Vernet a besoin pour sa personne.

(45) M. Delablache, aussi gentilhomme, âgé de quarante ans, aussi nommément excepté dans l'amnistie, a été contraint de quitter le royaume. Il n'est pas marié.

M. Delablache a besoin pour sa personne.

(46) M. de Rosemont, gentilhomme de soixante ans, a été contraint de quitter le royaume, comme étant du conseil concernant les affaires de religion, à cause de quoy il a été cherché dans sa maison et ailleurs, et proclamé publiquement.

M. De Rosemont a besoin pour sa personne.

(47) M. François Colombier de La Conche, avocat en parlement, cy-devant député à la cour par la province du Dauphiné, âgé de quarante-deux ans, a été contraint de quitter le royaume parce qu'il est nommément excepté dans l'amnistie. Il a sa femme et trois enfans dont l'aîné n'a pas encor six ans; sa famille est dispersée.

M. La Conche a besoin pour sa personne, et veut retirer sa famille.

(48) M. Jean Froment, âgé de trente-sept ans, avocat en parlement, a été aussi contraint de quitter le royaume pour avoir été du conseil des Eglises réformées, à cause de quoy il a été de

M. Froment a besoin pour sa personne.

mesme cerché par les dragons dans sa maison et ailleurs, et proclamé publiquement.

M. Chamier a besoin pour sa personne.

(49) M. [Adrien] Chamier, advocat en parlement, aagé de quarante ans, a esté aussi contraint de sortir du royaume à cause qu'après la mort de son frère qui a esté exécuté au Montélimar pour le fait de la religion, on l'a cerché pour le prendre et on luy a fait des affaires très-fâcheuses, à cause de quoy il n'oseroit retourner.

M. La Combe a besoin pour sa personne, et supplie qu'on luy procure un employ.

(50) M. René La Combe, de Cluzel, advocat en parlement, aagé de vingt-quatre ans, a esté contraint de quitter le royaume et n'y oseroit retourner, à cause qu'on a fait un verbal contre lui, où il est accusé d'avoir mené cinquante hommes au camp de Chalançon, et parce que son père et luy se sont tousjours meslés des affaires de religion, ils sont l'objet de la haine du clergé qui a mesme fait démolir la maison de son père et chercher l'un et l'autre pour les prendre.

M. Chabrier a besoin pour sa personne, et veut retirer sa famille.

(51) M. Moyse Chabrier, marchand, aagé d'environ quarante-cinq ans, estant réservé nommément de l'amnistie, a esté contraint de sortir du royaume. Il a sa femme et quatre jeunes enfans.

M. Saurin a besoin pour sa personne.

(52) M. Pierre Saurin, bourgeois de Beauchatel, aagé de quarante-deux ans, a esté contraint de quitter le royaume parce qu'il est nommément réservé par l'amnistie. Il a une femme et deux jeunes enfans.

M. Berenger. Le moyen dont il subsiste est casuel, et n'est que sa nourriture qu'il gagne.

(53) M. François Berenger, cy-devant notaire, aagé de trente ans, a esté contraint de sortir du royaume, parce qu'on a fait des informations contre luy sur lesquelles on l'a fait chercher pour le prendre, l'accusant d'avoir commis un des cas réservés par l'amnistie. Il est présentement chez M. Morel, notaire à Genève, où il écrit pour sa nourriture en attendant. Il est marié et sa femme est enceinte.

M. Bedos a besoin pour lui, et de retirer sa famille, qui est à la merci de ses parens.

(54) M. Louys Bedos, bourgeois de Saint-Hypolite, aagé d'environ trente et un ans, chargé d'une femme et de deux jeunes enfans, a esté

contraint de sortir du royaume pour estre nommément excepté de l'amnistie du Languedoc. On a rasé sa maison parce qu'on avait prêché à son jardin joignant sa ditte maison.

(55) M. Guillaume Barthelemi, docteur ès droits, aagé de cinquante-cinq ans, chargé d'une femme et de deux enfans, ayant esté pendant trente ans régent de la quatrième ou de la cinquième classe aux collèges d'Anduze, Nismes et Orange, a esté banni du royaume après avoir fait amande honorable pour avoir embrassé la religion réformée.

M. Barthelemi a besoin pour lui et pour sa famille.

(56) M. David Martin, ouvrier en soye, aagé de quarante-six ans, ayant esté décrété pour s'estre trouvé dans quelques assemblées, les dragons furent chez lui pour le prendre, ce qui l'obligea de se sauver et à sortir du royaume. Il a deux enfans de neuf à dix ans, sans femme.

M. Martin a besoin d'assistance.

(57) Le sieur Castanet, de Nismes, maistre teinturier, aagé de trente-cinq ans, a esté contraint de sortir du royaume, parce qu'il s'est trouvé dans plusieurs assemblées pour le fait de la religion; on lui a fait de méchantes affaires pour ce sujet et on l'a voulu faire prendre par les dragons.

Le sieur Castanet supplie qu'on lui procure les moyens d'exercer sa profession, et cependant qu'on lui trouve quelque secours.

(58) Le sieur Pierre Gourdon, de Saint-Hypolite, peletier de profession, aagé de quarante ans, a esté contraint de sortir du royaume et d'amener sa femme à Genève, parce qu'il a esté décrété et poursuivi comme relaps.

Le sieur Gourdon a besoin d'assistance pour lui et sa femme.

(59) Le sieur Isaac Brunet, praticien de Toulouse, aagé de trente-quatre ans, a esté obligé de quitter le royaume parce qu'il est excepté nommément de l'amnistie. Il a sa femme et sans enfans.

Le sieur Brunet a besoin d'assistance.

(60) Le sieur Pierre Riou, garde, aagé de trente-cinq ans, a esté contraint de sortir du royaume parce qu'il est excepté nommément de l'amnistie. Il a sa femme et un enfant.

Le sieur Riou, garde, a besoin d'assistance pour luy.

(61) Le sieur Jean-Pierre Riou, aagé de trente ans, de la Rouë en Velay, est sorti du royaume

Le sieur Riou a besoin d'assistance.

pour estre nommément excepté dans l'amnistie.
Il n'est pas marié.

Le sieur Félix Riou
a besoin d'assistance.

(62) Le sieur Félix Riou, aagé de vingt-cinq ans, frère du susdit, est encor sorti pour estre nommément réservé dans l'amnistie. Il n'est pas marié.

Le s^r Riou a besoin
d'assist., et supplie
qu'on pourvoye aux
moyens de luy faire
achever d'apprendre le
mestier de tailleur.

(63) Le sieur Mathieu Riou est sorti de France pour la mesme raison que ses frères. Il a commencé d'apprendre à estre tailleur. Il n'est pas marié.

Le sieur Simon a
besoin d'assistance.

(64) Le sieur Antoine Simon, du lieu de Beau-Châtel, aagé de quarante-sept ans, a esté obligé de sortir du royaume et de se sauver pour s'empêcher d'estre pris, estant accusé d'avoir fait les prières publiques et d'avoir empêché beaucoup de gens de changer de religion. Il a une femme et deux petits enfans. Le sieur Simon a besoin d'assistance pour luy.

Le sieur Dijon a
besoin d'assistance.

(65) Le sieur Dijon, aagé de trente ans, tisseur de draps, est sorti du royaume, parce que s'estant trouvé dans les assemblées de Bourdeaux, il est poursuivi, quoy que compris dans l'amnistie, en haine de ce qu'il est converti. Il a une femme et deux enfans fort jeunes.

M. Mole a besoin
d'assistance pour luy.

(66) M. Jacques Mole, officier de cavalerie, du lieu du Chambon, en Velay, aagé de cinquante-cinq ans, a aussi esté obligé de sortir de France, parce qu'il est nommément excepté dans l'amnistie. Il n'est pas marié.

Nous, syndic et conseiller commis par nos très-honorés seigneurs pour, ensuite de la lettre à eux adressée par L. E. de Berne, le de ce mois, prendre un estat sommaire de MM. les ministres de France et autres personnes qui ont esté contraints d'en sortir et se retirer en ces lieux, à cause des persécutions qui leur sont faites pour la vraye religion dont ils font profession, certifions qu'après avoir ouï aucuns des principaux et qui peuvent avoir une plus particulière cognoissance que les autres de la nécessité et condition d'un chascun, nous leur en avons fait dresser le présent estat, lequel ils nous ont déclaré de bonne foy estre du tout conforme à la

vérité; la copie duquel a esté envoyée, par ordre de nos dits seigneurs, à Leurs Excellences de Berne. En foy de quoy nous avons signé, à Genève, le 27 novembre 1683.

(Signé) DE NORMANDIE, CHABREY.

(67) M. Suchier, pasteur de Saint-Peyrache, en Vivares, aagé de trente-cinq ans, est réservé par l'amnistie pour avoir prêché dans des lieux où l'exercice est interdit. Il est marié et il a un enfant. M. Suchier.

(68) Sieur Jean Nogaret, chirurgien, aagé de vingt-huit ans, a esté obligé de sortir du royaume, parce qu'ayant esté officier dans les troupes du Vivares, il est recherché pour ce sujet. N'est pas marié. M. Nogaret.

Ces deux articles sont écrits d'une autre main.

Sur le dos :

« Estat des pasteurs et autres de la Relligion R. du royaume de France, remis céans par noble Jean Denormandie, seigneur syndic, le xxx novembre 1683, concernant les provinces de Dauphiné et Vivarets. »

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CONTENUS DANS L'ÉTAT DES PASTEURS, PROPOSANTS, ETC.

Arnaud, Daniel, n° 7.	Chamier, 49.
Audibert, David, 38.	Colombier de La Conche, François, 47.
Barthélemi, Guillaume, 55.	Corrége, André, 31.
Bedos, Louis, 54.	D'Autun, Jean-Antoine, 27.
Berenger, François, 53.	De Durand, 43.
Bernard, Jacques, 30.	De La Blache, 45.
Blanc, Théophile, 16.	De La Brune, Jean, 28.
Blanc, Pierre, 42.	De La Croix, Isaac, 13.
Bouyeu, Pierre, 8.	De La Faye, Paul, 18.
Brunet, Isaac, 59.	De La Tour, Jean, 9.
Castanet, 57.	De Rosemont, 46.
Chabrier, Daniel, 14.	De Saint-Clément, Jean, 11.
Chabrier, Moïse, 51.	

Dijon, 65.	Légier, Charles, 41.
Dumarché, Pierre, 22.	Lubac, Pierre, 10.
Du Vernet, 44.	Martin, David, 56.
Faisan, Jean, 34.	Mole, Jacques, 66.
Faisan, Alexandre, 39.	Nogaret, Jean, 68.
Froment, Jean, 48.	Pelorce, Pierre, 33.
Gounon, Jacques, 32.	Reboulet, Paul, 25.
Gounon, Charles, 37.	Riou, Pierre, 60.
Gourdon, Pierre, 58.	Riou, Jean-Pierre, 61.
Gresse, Gaspard, 17.	Riou, Félix, 62.
Gresse, René, 21.	Riou, Matthieu, 63.
Guyon, Charles, 3.	Romieu, Gabriel, 24.
Jourdan, Guy, 4.	Saurin, François, 12.
Julian, Jean, 2.	Saurin, Pierre, 52.
Julian, Théophile, 20.	Serre, André, 1.
La Charrière, Jean-René, 35.	Serre, Pierre, 40.
Lacombe, René, 50.	Simon, Antoine, 64.
Lambert, Daniel, 19.	Suchier, 67.
La Pize-Morel, Paul, 36.	Truc, Jean, 29.
Laurens, David, 6.	Valensan, Jean, 5.
Lautier, Daniel, 23.	Vial, André, 26.
Lebrun, Pierre, 15.	

LETTRE PASTORALE DE ROZAN

MINISTRE DU DÉSERT EN DAUPHINÉ

25 DÉCEMBRE 1748

A Monsieur le Rédacteur du BULLETIN.

Monsieur,

Je vous envoie la copie d'une lettre pastorale de Pierre Rozan, pasteur du Désert, dans le Dauphiné. Elle est adressée à des protestants qui avaient fait serment de ne plus assister aux assemblées et même de dénoncer ceux qui les présideraient, et vous jugerez sans doute, après l'avoir lue, qu'elle est digne de figurer dans le *Bulletin*.

Rozan était allié à la famille Sambuc de Montjoux, dont un membre fut mis à mort pour cause de religion, et dont la maison fut démolie à la suite d'un arrêt du parlement de Grenoble du 23 juin 1745. Jacques Roger, le restaurateur des Eglises du Dauphiné, le consacra au saint

ministère, près de Beaufort, avec Roland, Dunoyer et Louis Ranc, qui devait souffrir le martyre l'année suivante, le 18 octobre 1744. Il paraît avoir joui d'une grande considération auprès de ses coreligionnaires, qui le déléguèrent au synode national de 1756 et à celui de 1763. Il parvint à un âge avancé, et présida le synode provincial qui se tint dans le Dauphiné, du 9 au 11 septembre 1777.

Recevez, Monsieur, mes fraternelles salutations.

D. BENOÎT, pasteur.

Messieurs,

Le colloque assemblé le 25^e novembre de la présente année 1748 me charge de vous écrire une lettre pastorale touchant les soumissions que vous avez passé et les promesses que vous avez faites de bouche et par écrit de n'assister jamais aux saintes assemblées, ny permettre que vos enfants et domestiques y assistassent; de même, que si vous saviez [que] quelqu'un de nous pasteurs et proposants fussions dans un lieu, nous déclarer et ayder à nous livrer entre les mains de nos ennemis. J'ai fait tout ce que j'ay pu pour me dispenser d'une telle commission; mais, comme tous les membres d'une telle assemblée dépendent du corps de l'assemblée, j'ay esté obligé de céder à la pluralité des voix, comme vous le verrez par l'acte cy-joint. Mais j'espère, Messieurs, que je m'acquitteray de mon devoir de manière que vous n'aurez pas lieu de (vous) plaindre de moi, toutes fois sans agir contre mon devoir et ma conscience.

Quand je ne serois pas engagé par cette assemblée de pasteurs et anciens à vous avertir, mon devoir m'y engageroit suffisamment. Estant revêtu du caractère de ministre de l'Evangile de Christ, le pasteur de ses Eglises, mon devoir est non seulement de prêcher l'Evangille, d'administrer les sacrements, mais aussy de redresser ceux qui s'égarerent et d'exercer la discipline. Voicy ce que Dieu dit au pasteur par son prophète Ezechiel (1) : « Quand j'aurois dit au méchant : Tu mourras de mort, et que tu n'auras point parlé au méchant pour qu'il se détourne de sa voye, ce méchant mourra dans son iniquité, mais je redemanderay son sang de ta main. » Ne soyez donc pas surpris, Messieurs, si je m'acquitte de mon devoir à cest egard.

Plusieurs d'entre vous ont regardé cela comme si peu de chose,

(1) C'est au chapitre XXXIII, verset 8.

qu'ils n'ont pas fait difficulté de dire qu'ils en auroient signé cinq cents, si on le leur eût présenté ; il est donc nécessaire de vous faire voir l'erreur dans laquelle vous êtes, afin que, bien loin de vous en applaudir, vous ayez un vif regret de l'avoir fait. Et d'abord, à juger de votre procédé comme on juge ordinairement des choses, on ne peut le regarder que comme un renoncement à la profession de l'Evangile, et comme une trahison envers ceux que vous regardiez autrefois comme ministres de l'Evangile de Christ. Je suis persuadé qu'il n'y a aucun de vous qui n'ait été scandalisé, qui ne blâme et ne deteste l'action du sieur Arnaud dit Duperon (1), et des autres qui ont apostasié avec luy ; mais je veux vous faire voir que vous blâmez chez les autres ce que vous approuvez chez vous, que comme dit Jésus-Christ (2) : « Vous voyez le fétu qui est dans l'œil de votre frère, et que vous n'apercevez pas la poutre qui est dans le vôtre. »

Le sieur Arnaud, il est vrai, a renoncé à sa religion, mais n'en avez-vous pas fait autant, en promettant de n'en faire jamais profession ? Toute la différence qu'il y a entre vous et luy, est qu'il en quittant sa religion, il en a embrassé une autre, au lieu que vous avez promis de vivre sans religion. Deux ou trois remarques vous feront voir que vous estes même plus coupable que luy. 1^o Lui, étoit en prison, arcellé continuellement par une troupe de satellites du pape, qui d'un côté le menaçoient d'une mort cruelle s'il perceveroit dans sa religion, d'autre côté on luy promettoit la vie avec sa liberté, s'il vouloit y renoncer ; au lieu que vous estiez en pleine liberté, tranquilles dans vos maisons, sollicités seulement par quelques officiers de communauté. 2^o Il ne s'est engagé que pour luy-même, au lieu que vous vous estes engagés non seulement pour vous mais aussy pour vos enfants, et pour vos domestiques. 3^o Il n'a fait que renoncer à sa religion sans s'ériger en persécuteur, au lieu que vous avez promis de faire tout ce qu'il dépendra de vous pour arreter les pasteurs. Je say bien que vous

(1) Ministre du Dauphiné. Le parlement de Grenoble le condamna une première fois à mort, par contumace, le 17 mars 1745. Au mois de janvier 1748, il fut arrêté aux Pailoux, près de la Baume-Cornillanne, dans la maison de Jean Béranger, par les soins du protestant Antoine Faure, de Barcelonne, et de Louis Bou-teille, qui reçurent chacun 300 livres comme gratification. Le jeune ministre, harcelé dans sa prison par les jésuites, abjura, et mourut bientôt après dans les remords. Voir à son sujet la lettre d'Ant. Court à Paul Rabaut (*Hist. des Eglises du Désert*, t. I, p. 453.)

(2) Saint Matthieu, ch. VII, v. 3.

me direz que vous n'avez fait cela qu'extérieurement, que votre cœur n'y avoit point de part; le sieur Arnaud se trouve précisément dans le même cas. Les larmes qu'il verse en sont une preuve convainquante. Que pourrait-on reprocher aujourd'hui à ces malheureux qui l'ont vendu et à ces autres satellites du démon qui sont dans le dessain d'en faire autant de nous? Ne pourront-ils pas se couvrir de votre nom, et dire que si vous n'en avez pas fait autant, vous avez promis de le faire, et que peut estre vous le ferez dans la suite, ce que la charité ne me permet pas de croire.

Après vous avoir fait voir par des raisons de convenance que vous n'êtes pas moins coupables que ceux que vous regardez et que tous les vrais protestants regardent avec raison comme apostats, je veux vous le demontrer par l'Ecriture sainte. En promettant de ne point assister aux saintes assemblées, ne promettez-vous pas de ne point rendre à Dieu le culte que vous savez lui estre si legimement deu? N'est-ce pas aller directement contre le précepte de saint Paul (1) : « Ne delaissons point nos mutuelles assemblées comme quelques-uns ont de coutume? » Jesus-Christ ayant dit (2) que « que là ou il y en a deux ou trois assemblés en son nom, il est au milieu d'eux, » n'est-ce pas refuser de se trouver dans les lieux ou il a promis de se trouver luy-même? Je n'entreprendray pas icy de vous prouver la necessité du culte public. Monsieur Armand de la Chapelle, ministre à La Haye, a fait un ouvrage tout exprès, que vous pouvez facilement vous procurer, où il prouve la légitimité de nos assemblées par des raisons invincibles.

Tout ce que vous pouvez alléguer, Messieurs, pour votre justification se réduit à cecy : que, lorsque vous avez signé cette delibération, vous pensiez bien autrement; que votre cœur ny a eu aucune part. Je croy tout cela; mais croyez-vous que cela puisse vous excuser devant Dieu? C'est comme si une femme disoit à son mary que son cœur n'est point partagé; quelle n'ayme absolument que luy, pendant quelle abandonnerait son corps à tous les pasants. La comparaison est très juste, Jesus-Christ étant l'epoux de l'Eglise. Il ne veut point de partage; il veut notre corps et notre cœur ou il n'en veut point du tout. Si on pouvoit avoir le dedans bon et le

(1) Hébreux, ch. X, v. 20.

(2) Saint Matthieu, ch. XVIII, v. 20.

dehors mauvais, on pouroit estre (1) bon arbre et porter de mauvais fruits, contre ce que dit Jesus-Christ « que le bon arbre porte de bons fruits, mais l'arbre pourry porte de mauvais fruits. » On pouroit estre brebis de Jesus-Christ et suivre les étrangers, contre ce qu'il dit luy-même (2) : « Mes brebis entendent ma voix ; elles me suivent, mais elles ne suivent point les étrangers. » On pouroit avoir bâti sur la roche et, néanmoins ne demeurer pas ferme en temps de persecution, contre ce que nous dit le Sauveur du monde (3).

Suivant ce systême, on pouroit prendre la marque de la bête en son front et en sa main, et estre écrit au livre de vie, contre ce que St. Jean dit (Apocalisse, chap. 13^e). Je pourrois alléguer une infinité d'autre passages sur cest article, mais je me contenteray d'en rapporter encore deux que je ne croy pas que vous puissiez lire sans fremir. Le premier est du chapitre dixième de St. Mathieu ou Jesus-Christ dit : « Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesseray aussy devant mon Père qui est aux cieux ; mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renieray aussy devant mon Père qui est aux Cieux. » Le second est de St. Marc, chap. 8 : « Quiconque aura eu honte de moy et de mes parolles, parmy cette nation adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aura aussy honte de luy, quand il sera venu environné de la gloire de son Père avec ses saints anges. » Je n'entreprendray pas de commenter ces paroles : elles sont trop claires. Mais je ne saurois m'empêcher de frémir lorsque je pense à ce que vous avez fait.

D'ailleurs, n'est il pas vray que Dieu a créé nos corps aussy bien que nos âmes ? N'est-il pas vray encore que Jésus-Christ a racheté l'un et l'autre par sa mort ? D'ou il s'ensuit que nous devons le glorifier dans l'un et dans l'autre. C'est ce que nous enseigne St. Paul (4) : « Vous avez été rachetés par prix, glorifiez donc Dieu en vos corps et en vos esprits, lesquels luy appartiennent. » Hors, je vous demande, Messieurs, si vous avez cru glorifier Dieu en vos corps lorsque vous avez porté votre main pour signer une telle délibération. Si vous le pensez de même, je croy que vous estes les seuls.

(1) Saint Matthieu, ch. VII, v. 17.

(2) Saint Jean, ch. X, v. 4.

(3) Saint Matthieu, ch. VII, v. 24.

(4) 1^{re} Corinthiens, ch. VI, v. 20.

Ce qui vous rend encore plus criminels, c'est le scandale que vous avez donné aux fidèles et à toute l'Eglise en general. Vous êtes tous des gens qui deviez être en bon exemple, qui deviez exhorter les autres à ne pas le faire, s'ils en eussent eu la pensée. Si, au lieu de consulter votre tranquillité et vos intérêts temporels, vous eussiez consulté Jésus-Christ dans son Evangile, il vous eût répondu (1) : « que quiconque scandalize un de ses petits qui croient en luy, il vaudrait mieux qu'on luy pendit une meulle d'âne au cou, et qu'on le jetta au fond de la mer. Malheur au monde à cause de scandale ! »

De plus, Messieurs, s'il s'estoit trouvé un certain nombre de personnes, dans tout le lieu du Royaume où il y a des protestants, qui eussent fait comme vous, quel succès pourroient attendre les amis qui s'employent auprès de notre illustre monarque et de ses ministres pour obtenir quelque soulagement à nos maux, et même notre entière liberté ? Ne leur auroit on pas répondu tout court : « Vous demandez une chose que les protestants ne veulent pas eux-mêmes, puisqu'ils ont délibéré et conclu entr'eux de n'assister point aux assemblées, et pris des mesures pour arrêter eux-mêmes les ministres. » Auroit-on pu leur repartir qu'ils l'avoient fait à contre cœur ? Mais chacun sait qu'on ne vous a point torturé ni mis l'épée à la gorge. Grâce à Dieu que le nombre n'est pas assez grand pour que cela puisse estre imputé à tous les Protestants de cette Province, encore moins de tout le Royaume. Je ne say si après avoir entendu ces raisons, il se trouvera encore quelqu'un qui soit d'avis d'en signer cinq cents, si on les luy présentait.

Le peu que j'en ait dit, suffit, s'il me semble, pour vous faire voir que bien loin d'être innocents, vous êtes très coupables. Que puis-je faire de plus à propos que de vous exhorter à revenir de votre égarement par une prompte repentance, par un vif regret d'avoir commis une telle lacheté, réparer le scandale que vous avez donné à tant de fidèles et à l'Eglise en general. Quand on pêche par ignorance on peut estre en quelque façon digne d'excuse ; mais de lors qu'on reconnoit sa faute, si on ne la répare, on est doublement coupable. Quel chagrin ne seroit-ce pas pour moy, si, au lieu de travailler à augmenter le nombre des membres du corps mystique de Jésus-Christ, j'étois obligé d'en retrancher un certain nombre

(1) Saint Matthieu, ch. XVIII, v. 6.

de gangrénés, de peur qu'ils ne corrompissent les autres ! Vous n'ignorez pas quels funestes effets produisent les mauvais exemples ; mais j'espère de votre candeur que si vous avez scandalisé l'Eglise par votre lacheté, vous l'édifierez par votre repentance. Que puis-je faire de plus que de prier le Seigneur Jésus, qui est pitoiable, miséricordieux, tardif à colère, abondant en gratuité, de vouloir vous tendre sa main secourable pour vous ayder à vous tirer d'un si mauvais pas.

Voilà, Messieurs, une partie de la commission que m'a donnée le colloque, exécutée, et en meme temps de celle que me donne Jesus-Christ, dans ses parolles (1) : « Si ton frere a péché contre toy, reprends-le entre toy et luy seul. S'il t'écoute, tu as gagné ton frere ; mais s'il ne t'écoute point, prends encore avec toy une ou deux personnes ; que s'il ne daigne pas les écouter, dis-le à l'Eglise ; s'il ne daigne pas écouter l'Eglise, qu'il te soit comme un payen et un peager. » Mais j'espère de la bonté de Jesus-Christ mon Sauveur que je ne serai pas obligé d'exécuter le reste de ma commission, et de me servir de l'autorité qu'il a mise entre les mains des ministres de son Evangile lorsqu'il leur a dit (2) : « Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre, il sera délié dans le ciel. »

C'est pourquoy je demeure,

Messieurs,

Votre très humble et très obeissant serviteur,

ROZAN,

Ministre de l'Evangile de Christ et pasteur
dans les Eglises.

Ce 25 decembre 1748.

(1) Saint Matthieu, ch. XVIII, v. 15 à 17.

(2) Saint Matthieu, ch. XVIII, v. 18.

CORRESPONDANCE

UNE LETTRE DE CATHERINE DE MÉDICIS

*A Monsieur Jules Bonnet, secrétaire de la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.*

Paris, 2 juillet 1870.

Le *Bulletin* du 15 juin reproduit une lettre de Catherine de Médicis trouvée par M. Edouard de Barthélemy, parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale et publiée dans le *Journal officiel* du 12 mai. M. E. de Barthélemy accorde une grande importance à ce document sous un triple point de vue :

1^o Catherine reconnaît qu'elle a donné l'ordre de massacrer les protestants, en alléguant « la rébellion et la désobéissance » de Coligny ;

2^o Elle semble admettre les bruits qui couraient de l'empoisonnement de sa fille Elisabeth par Philippe II, son mari ;

3^o Elle laisse clairement entendre que le massacre des huguenots aurait eu pour but de rendre au roi sa liberté d'action pour frapper ses ennemis du dehors (Philippe II) après avoir abattu ses ennemis du dedans : d'où il faudrait conclure que les huguenots étaient les alliés involontaires de l'Espagne.

Permettez-moi de faire observer que la lettre de Catherine de Médicis a été prise beaucoup trop au sérieux par M. Edouard de Barthélemy, et laissez-moi prouver, l'histoire en main, que les assertions de la mère de Charles IX ne méritent aucune créance.

Et d'abord, est-il besoin de relever la phrase qui accuse Coligny de désobéissance et de rébellion ? Au moment de la Saint-Barthélemy Coligny jouissait, au contraire, de toute la confiance de Charles IX, auquel il conseillait de porter la guerre dans les Pays-Bas contre Philippe II. Cette confiance perdit l'amiral et ses coreligionnaires : elle excitait l'irritation et la jalousie de Guise et d'Anjou, elle inspirait des inquiétudes à Catherine. En faut-il davantage pour expliquer l'attentat de Maurevel ? En alarmant les gentilshommes huguenots, en surexcitant leur colère et leurs légitimes désirs de vengeance, on leur prêtait une attitude de conspirateurs, — excellente occasion pour les écraser.

C'est ce qu'on fit.

2^o Ne vous semble-t-il pas, Monsieur le Rédacteur, que M. Edouard

de Barthélemy va un peu vite en besogne lorsqu'il avance que « la reine ne repousse pas les bruits qui accusaient le roi d'Espagne d'avoir fait périr sa fille? » Que dit Catherine dans sa lettre à l'ambassadeur du Ferrier : « Et pour le regard de ce que me mandez de celluy qui a fait mourir ma fille, *c'est chose que l'on ne tient point pour certaine.* » Non, Catherine ne croit pas à l'empoisonnement de sa fille par le roi d'Espagne, quoique ce bruit fût alors très-répandu; elle n'y croit pas, car elle recherche la main du prétendu meurtrier pour sa seconde fille. Marguerite. Une mère, fût-elle reine, une reine s'appelât-elle Catherine de Médicis, ne donnerait pas sa fille Marguerite à l'homme qui aurait fait mourir sa fille Elisabeth.

L'amour d'Elisabeth pour l'infortuné don Carlos n'est qu'un roman, une légende que le génie de Schiller a popularisée en l'élevant à la hauteur de la tragédie. Il est avéré aujourd'hui que si Philippe II immola son fils don Carlos, il n'obéit point en cela à un ressentiment puisé dans un amour coupable de ce prince pour Elisabeth. Don Carlos n'aimait pas son père; fantasque, maladif, aigri par les souffrances de sa nature chétive, il s'exhalait parfois en paroles imprudentes contre le roi; les courtisans, qui le redoutaient, envenimaient ces paroles pour allumer la colère de Philippe, et c'est ainsi que le roi d'Espagne, voyant dans ce prince malingre et colérique un héritier indigne de sa couronne, se résolut à le faire oublier dans un cachot, et l'oubli ne lui suffisant pas, à le faire mourir (1).

L'amour d'Elisabeth pour son époux est attesté par Elisabeth elle-même : « Vous direz-je, Madame, écrivait-elle à sa mère, que si ce n'estoit la bonne compagnie, et l'heur que j'ay de veoir tous les jours le roy mon seigneur, je trouverois ce lieu l'un des plus fascheux du monde. *Mais je vous assure que j'ay un si bon mari, et suis si heureuse, que quand il le seroit cent fois davantage, je ne m'y fascherois point.* » Les lettres des envoyés de France confirment ce bonheur conjugal d'Elisabeth. Cette gracieuse colombe de France avait presque apprivoisé le tigre farouche d'Espagne.

3^o J'arrive au point le plus important de la lettre de Catherine. Rien n'est plus contraire à la vérité de l'histoire que cette assertion : que le massacre des protestants devait mettre le roi à l'aise pour déclarer la guerre à l'Espagne. Quel était en France l'ennemi le plus décidé de Philippe II? Coligny. Qui poussait Charles IX à porter la guerre dans les Pays-Bas? Coligny. Philippe II ne s'y trompait pas. Aussitôt qu'il apprend la nouvelle des massacres de la Saint-Barthélemy, il écrit à

(1) Voir l'intéressant chapitre consacré à Don Carlos et Elisabeth, dans *l'Histoire d'Espagne sous Philippe II*, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire.

Catherine (17 septembre 1572) : « Le juste châtement qui, par ordre du roi très-chrétien, mon frère, et de Votre Majesté a été donné à l'amiral, à ceux de sa secte et à ses partisans a été un acte de tant de courage et de prudence, d'un si grand service pour la gloire et l'honneur de Dieu, et d'un bénéfice universel pour la chrétienté, et particulièrement du roi mon frère et de ses intérêts, qu'il fut pour moi la meilleure et la plus réjouissante nouvelle qui me pût venir pour le présent (1). »

Ce n'est pas assez ; il veut que le roi « soit averti et prié d'une manière toute particulière de mener à bonne fin un si bon commencement, châtiât de telle manière les huguenots, ses rebelles, que, dans quelque partie de son royaume où ils seraient restés, on les extermine pour cette fois avec leur fausse doctrine. »

Catherine prétend que le roi va pouvoir plus librement abattre ses ennemis du dehors, à présent que le royaume « est tout uny. » Ces paroles s'accordent bien mal avec les termes de la lettre suivante, qu'elle écrivait deux mois auparavant à Philippe II :

« Monsieur mon fils, je ne fays nulle doute que ne resanties comme nous mesme la heur que Dieu nous ha fayte de donner le moyen au roy mon fils de se defayre de ses suges (sujets) rebelles à Dieu et à luy..... (Nous) Randons par cet ayfect le témoignage de nos bonnes et droictes intentions, car ne les avons tramés en aultre que à son honneur ; et m'en réjouis encor davantage de panser que cette aucasion confirmera et augmentera l'amitié entre V. M. et le roy son frère (2). »

L'astucieuse Italienne se prend ici dans ses propres pièges.

Enfin, quoi de plus contraire à la vérité que de présenter le royaume comme « tout uny » au lendemain de la Saint-Barthélemy ? Jamais la France ne fut plus affaiblie. Catherine croit que la « saignée d'août » a rendu le calme au royaume, et la quatrième guerre civile éclate, et le parti des *politiques* fait son entrée, et la Ligue se forme, et jusqu'à la conclusion de l'Edit de Nantes (1598) notre histoire n'est qu'un long orage qui met le royaume à deux doigts de sa perte !

Catherine est tout entière dans cette lettre retrouvée par M. de Barthélemy : fourberie, contradictions, mensonges, ces trois mots résument sa politique et son caractère. Il faut toujours accueillir ses paroles sous bénéfice d'inventaire et se rappeler qu'elle est, selon l'expression d'un historien éminent, « la plus grande comédienne du XVI^e siècle. »

ADOLPHE MICHEL.

(1) Cité par M. Ath. Coquerel, dans l'*Histoire de l'Eglise réformée de Paris*.

(2) Cité par M. Ath. Coquerel.

APOLOGIE DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

Poème en six chants, par M. LENOBLE, procureur-général au parlement de Metz, publié, en 1685, à Paris; réimprimé en 1826. Un joli petit in-32 de 58 pages.

A Monsieur le Rédacteur du BULLETIN.

Cher Monsieur,

Le poème dont on vient de lire le titre est-il connu de beaucoup de vos lecteurs? Je l'ignore, et j'ai lieu d'en douter d'après le peu que j'ai pu recueillir dans mes entretiens avec plusieurs des membres de votre Comité, lors de notre dernière et fort intéressante réunion chez M. F. Schickler. Il mérite cependant quelque attention, et par l'inconcevable hardiesse de l'entreprise qui va jusqu'à évoquer l'ombre de Henri IV pour lui faire conseiller au Roi-Soleil la révocation d'un édit où lui, le roi populaire et tolérant, engageait solennellement et selon toute équité ses descendants; et par les sentiments contradictoires qu'on y rencontre; et par la facture du vers qui, pour être fort inégale, n'en est pourtant pas toujours sans valeur.

Pour ma part, c'est la première fois que, l'hiver dernier, à Bordeaux, je l'ai rencontré dans mes recherches de bibliophile; et, puisqu'il manque, m'avez-vous dit, à la riche Bibliothèque du protestantisme français, je me fais un plaisir de le lui offrir. Vous n'avez pas, en l'acceptant, là crainte qu'il puisse encombrer vos rayons; car il y occupera une place à peu près égale à celle qu'il mérite dans l'estime publique. Toutefois il est curieux et instructif de savoir comment un personnage considérable pouvait, dans l'enivrement de la flatterie et du fanatisme, et dès l'année même de la mesure inique et impolitique prise par Louis XIV, non-seulement amnistier, mais encore glorifier cet odieux attentat à tous les droits de la conscience et aux devoirs sacrés du prince. A l'entendre, on pourrait croire que l'hérésie en a été à jamais déracinée du sol de la France, et que tous les exploits de son souverain pâlisent devant « l'acte héroïque d'avoir ramené ses sujets à la vraie foi, » comme si la foi pouvait être ailleurs que dans la liberté. Dans son Epître dédicatoire, l'auteur loue la ferme résolution autant que « la douceur paternelle du roi, qui semble n'avoir remporté tant de victoires que pour arriver à ce grand œuvre d'une gloire sans égale envers les hommes et d'un mérite infini envers Dieu. »

Il ne sera pas hors de propos de rappeler ici le jugement de tant d'historiens autorisés, qui, d'un commun accord et avec des sentiments

religieux du reste très-divers, stigmatisent, comme il convient, le retrait d'un édit, grâce au ciel, dépassé par les libres conquêtes de 89; et de montrer, ne fût-ce que pour répondre à ce petit groupe de forcenés qui aujourd'hui encore, seraient tentés d'imiter le magistrat Lenoble (singulier nom pour un semblable esprit!) que

Les gens tués par eux se portent assez bien.

Permettez-moi, Monsieur, — vous m'y avez d'ailleurs obligeamment engagé, — de donner ici une courte analyse de ce poëme en l'accompagnant de quelques citations. L'auteur commence par invoquer sa muse; c'est de tradition : mais celle-ci peut-elle être accusée de complicité dans la détestable théorie de la souveraineté du but qu'il professe :

Chante-nous de Louis la pieuse entreprise,
Ses travaux consacrés aux progrès de l'Eglise,
Et ce zèle qui donne, avec tant de douceur,
Le salut aux errants et la mort à l'erreur.

Le poëte est moins respectueux pour Apollon. Il l'envoie promener. Il lui faut l'Esprit de Dieu pour les vérités qu'il va proclamer. Il l'implore, mais en vain ; car ce n'est ni l'Esprit-Saint ni même l'esprit tout court qui aurait pu lui dicter des vers aussi incohérents que ceux-ci.

Des bouillons invoqués de ta vive fontaine,
Réchauffe la langueur de ma stérile veine;
Anime tous mes vers, Esprit, fournis-les-moi
Dignes de mon sujet, et dignes de mon roi.

Il attaque Calvin; il attaque surtout Coligni, lui faisant un crime de « son courage indomptable, » de ses défaites et de sa persévérance elle-même, tout en l'honorant du titre de *vertu*. Puis il trace ces lignes qui s'harmonisent fort mal avec la matière qu'il traite et avec la conduite de Louis XIV et de ses conseillers :

O vous, qui redoutez les guerres intestines,
Monarques, prévenez le combat des doctrines;
Qu'en une seule foi vos peuples soient unis :
Mais si du fléau d'erreur vos Etats sont punis,
Par des remèdes doux attaquez la racine.
L'esprit qu'on veut forcer se révolte, s'obstine,
N'amollit point au feu, s'endurcit sous le fer,
Et dans tous les tourments se plait à triompher.

Ces avis, qui ont du bon, l'auteur éprouve le besoin de les placer sous une meilleure sauvegarde. Il lui fallait d'ailleurs un songe, une apparition, pour intéresser ses lecteurs selon les règles de l'art. C'est alors qu'il évoque, aux yeux entr'ouverts, du monarque étendu *sur un su-*

perbe lit, l'image de son aïeul Henri IV auquel il prête ce langage, véritable calomnie :

Je viens, du Roi des rois interprète fidèle,
 En faveur des autels redoubler ton pur zèle ;
 Te dire qu'il est temps que, par ton saint travail,
 Les troupeaux égarés rentrent dans le bercail.
 Après mille erreurs, maître du diadème,
 Je me suis aux autels restitué moi-même ;
 Mais pour y ramener mes sujets obstinés,
 Les poisons trop avant s'étaient enracinés.
 En vain j'aurais tenté ce qu'il faut que tu fasses ;
 Ton père commença d'abaisser leur audace ;
 Mais unir tout ton peuple en une seule foi,
 C'est un coup que le ciel n'a réservé qu'à toi.
 Cependant, fuis surtout ces cruautés atroces
 Dont Charle ensanglanta mes trop funestes noces ;
 Evite d'exposer aux peuples étonnés
 L'aveugle fermeté des errans condamnés ;
 Leur constance produit, par un succès contraire,
 Le doute et la pitié dans l'esprit du vulgaire,
 Et Du Bourg, obstiné jusqu'aux derniers soupirs,
 Fit voir que, comme Dieu, l'enfer a ses martyrs.
 Sois les doux mouvements de ton âme héroïque ;
 En étouffant l'erreur, conserve l'hérétique ;
 Rien ne la soutient plus que l'ombre d'un Edit :
 Sape ce fondement, l'édifice est détruit.
 La plus douce est toujours la plus facile voie.
 Telle est la volonté du grand Dieu qui m'envoie.
 Je te laisse, et revole à mon trône éclatant,
 Moins glorieux cent fois que celui qui t'attend.

Le second Chant présente, à côté des mêmes préventions contre les réformés, des considérations historiques sur les premiers âges de la Réforme en France qui ne nous paraissent dénuées ni de justesse ni de relief. Les funestes querelles des grands de la cour et des princes du sang y sont vivement dépeintes ; les Guises n'y sont pas épargnés ; les horreurs de la Saint-Barthélemy, les fureurs de la Ligue y sont vitupérées. Toute cette mise en scène n'est ménagée que pour mieux faire éclater les titres de Louis XIV à notre reconnaissance pour avoir si paternellement amené et conclu la révocation de l'édit de Nantes.

Telle fut cette guerre exécrable, cruelle,
 Qu'alluma de Calvin la secte criminelle,
 Dont les poisons mortels n'ont pu se voir détruits
 Que par les soins pieux de l'auguste Louis.

Le troisième Chant a pour but de justifier cette détermination par le tableau fantasmagorique des trames infernales d'un Calvin occupé sans

cesse, avec le secours des démons, à semer l'erreur et à fanatiser les hommes. Le ministre théologien, Claude, lui servira d'instrument aveugle. Il paraît d'ailleurs avoir été la bête noire de M. Lenoble qui le peint ainsi :

Comme lorsqu'un mineur a, de poudre souffrée,
Chargé secrètement sa chambre préparée,
Et que, d'un feu soudain, sous le rempart creusé,
S'allume avec fureur le salpêtre embrasé;
Dans les airs obscurcis, au bruit d'un long tonnerre,
Pêle-mêle, confus, volent l'homme et la pierre;
Et le fort bastion, en éclats emporté,
Offre un spectacle horrible à l'œil épouvanté :
Tel, gonflé des poisons de l'ardente vipère,
Le ministre parut, tout brûlant de colère;
Et le salpêtre *vif* de son zèle *fougueux*
Ecumant par sa bouche et sortant par ses yeux.

Suit un discours dramatico-grotesque, après lequel Claude

De son noir cabinet ferme sur soi la porte,
Reprend sa plume, écrit, tandis que le démon,
Dans un nuage épais, se rend à Charenton.

Que va-t-il y faire? Evidemment, y continuer ses maléfices. Il ne perd pas son temps en chemin, car, tout en courant, c'est bien lui, cette fois, qui semble inspirer à l'auteur l'idée suivante du Protestantisme et de son esprit. Ecoutez :

Chant quatrième.

Dans cet endroit fertile, où la Marne promène
Une eau prête à grossir les ondes de la Seine,
Du bourg de Charenton se montrait séparé,
Sur la penchante rive, un bâtiment quarré.
Deux files de tilleuls, sous leur ombre touffue,
S'efforçaient aux passants d'en dérober la vue;
Mais plus haut, dans les airs, l'orgueilleuse Babel,
Semblait vouloir aller attaquer l'Eternel.
C'est là que les troupeaux, quittant la route vraie,
Au sortir de Paris, se nourrissaient d'ivraie,
Et que les loups, vêtus en habits de pasteurs,
Les retenaient aux lacs de leurs sens imposteurs
Sans prêtres, sans autels, l'assemblée infidèle
Sans cesse y blasphémait la victime immortelle;
Et d'un Dieu tout-puissant limitant le pouvoir,
N'y croyait rien qu'autant que l'œil lui faisait voir
Au temple se joignait une salle secrète,
Des suppôts de la secte ordinaire retraite,
Consistoire où toujours en conseil on mettait
L'intérêt dangereux d'un chagrin inquiet.

Là, d'un savant pinceau, sur les quatre murailles,
 A fresque et de *grand goût*, se voyaient les batailles
 Que sous Charle autrefois, pour détruire la *foi*,
 La secte osa tenter contre son propre roi.

Voilà qui conduit le poëte à nous retracer les émouvantes péripéties des batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac et de Moncontour. Les images y abondent. Signalons, en passant, le portrait de l'héroïque Condé comparé à un lion qui succombe sous le nombre.

Ce chant se termine par le récit de la victoire remportée à Coutras, par Henri de Bourbon sur les ligueurs commandés par Joyeuse... Le diable se met de la partie pour encourager les huguenots à persévérer dans leur hérésie.

Le cinquième Chant passe brusquement de l'édit pacificateur du roi victorieux (il méritait à peine une mention pour M. Lenoble) à la funeste résolution de Louis. Le messenger des dieux en porte la nouvelle à Charenton.

Sortez! s'écria-t-il; le culte illégitime
 Que Nantes toléra, qu'on limita dans Nîme,
 Que par nécessité l'Etat a trop souffert;
 Ce faux culte est éteint, plus de faux temple ouvert;
 Plus de temple qui n'ait autel et sacrifice;
 Plus pour vous ni public, ni secret exercice.
 Et vous, poisons d'Etat, vous, ministres, partez,
 Ou du meilleur des rois acceptez les bontés.

Les flagorneries pleuvent sur la personne royale et sur les pompes qui l'entourent. Elle est le résumé de toutes les vertus dont les symboles environnent son trône : justice, force, prudence et magnanimité. Un des prélats choisis pour préparer l'acte contradictoire à tant de prétention, va casser l'encensoir sur le monarque enivré d'absolutisme et de luxure, et jaloux d'expier ses fautes en persécutant ses sujets :

Sire, dit une voix d'un saint zèle animée,
 Ce n'est plus cette Eglise autrefois opprimée,
 Qui, dans l'accablement de ses vives douleurs,
 Entretenait ses rois de soupirs et de pleurs :
 Aujourd'hui cette Eglise, éclatante de gloire,
 S'ouvre toute *aux plaisirs d'une entière victoire*,
 Que le culte sacré de ses nouveaux autels
 Doit aux pieux travaux du plus grand des mortels...
 Oui, c'est enfin, grand roi, sous votre auguste empire,
 Que le schisme est éteint, que ce serpent expire;
 Et nous ne pensons plus au mal qu'il nous a fait,
 Sinon pour mieux goûter notre bonheur parfait.
 Sous votre ombre puissante, et sans trouble et sans crainte,
 Nos tranquilles autels sont hors de toute atteinte;

Rien plus à désirer; vos prévenans bienfaits
 Ne nous permettent pas de former des souhaits.
 Mais, dans l'heur que le ciel par vos soins nous procure,
 Sire, que notre joie est pleine, qu'elle est pure,
 De voir, sans le secours *ni du fer ni des feux*,
 Extirper de l'Etat ce poison malheureux!
 Triomphe surprenant! *Point de sang, point de larmes*,
Vos lois et vos bienfaits sont vos uniques armes :
L'hérétique revient par cent chemins ouverts,
Et vos ordres ne font gémir que les enfers.
 Sire, à ce grand succès que de grâces sont dues!
 Souffrez que par nos voix elles vous soient rendues...

En vérité, on croit rêver!

Sixième et dernier Chant. Le grand amour du roi va se manifester.
 Tandis

Que dans le riche enclos de son lit précieux,
 Il permet au sommeil de lui fermer les yeux,

ses ordres s'accomplissent : Charenton soit détruit, son culte anéanti,
 son peuple dispersé? — Et tout cela, en dépit des protestations et des
 efforts des Esprits infernaux, défenseurs de la Réforme. La nature,
 un instant troublée, s'apaise à la louange du roi et à la voix de l'E-
 ternel :

Nuages, rompez-vous; clair soleil, paraissez.
 Il dit; c'est fait : la terre a repris sa verdure,
 Les vents ne soufflent plus, le ciel rit, l'air s'épure,
 Et jamais le soleil ne répandit sur nous
 De plus vives clartés ni de rayons plus doux.

Et Paris ne voit plus l'orgueilleuse Babel
 Braver, *jusqu'à ses yeux (!)*, la victime et l'autel.

Le poëte adulateur termine là-dessus, content de lui-même, sans
 doute. Son maître, satisfait à son tour, lui accorda-t-il la faveur qu'il
 lui demandait dans sa dédicace. Nous l'ignorons; mais nous pensons
 que ces citations suffiront pour faire sentir à chacun combien est
 odieuse la persécution en matière de religion, et honteuse la flatterie.

Présent le plus funeste
 Que puisse faire aux rois la vengeance céleste.

A. ESCHENAUER,
 Pasteur à Strasbourg.

SÉANCES DU COMITÉ

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1870.

Présidence de M. *Schickler*. — A l'occasion d'un article du procès-verbal relatif à Coligny, dont la figure semble un peu amoindrie dans un ouvrage récent, M. *Ch. Waddington* rappelle que son illustre maître, M. Cousin, d'ailleurs peu favorable au protestantisme, disait que la France avait eu une série de grands hommes d'Etat, Henri IV, Richelieu, Mazarin, mais que Coligny en était le premier. Ce souvenir est confirmé par M. *Read*.

Concours de 1869. Un mémoire unique a été présenté sur la biographie proposée d'Antoine Court. Il est en ce moment l'objet de l'examen des membres du comité de rédaction. Quel que soit le sort réservé à ce mémoire, il devient nécessaire d'ouvrir un concours nouveau sur un sujet déterminé. Ce sujet est mis à l'ordre du jour pour la prochaine séance.

M. *W. Martin* exprime le vœu qu'un travail de bibliographie protestante trouve place parmi les sujets proposés. On répond qu'un travail de cette nature ne peut se faire à jour fixe, et qu'il sera toujours inachevé. Le Comité prépare d'utiles matériaux dans le Catalogue de sa Bibliothèque. C'est de la bibliographie en cartes.

Table du Bulletin (2^e série). M. *Bordier* a fait choix d'un lauréat de nos concours, M. Adolphe Michel, qui semble on ne peut mieux qualifié pour cette tâche. M. *Waddington* voudrait que, tout en prenant pour modèle la Table rédigée par M. Haag pour l'ancien *Bulletin*, on donnât dans la Table du nouveau plus de place aux faits proprement dits et aux idées. M. *Bordier* fait observer qu'il n'y a pas d'événements sans acteurs, et que par cette voie on est sûr de retrouver les indications nécessaires. M. Frossard s'associe au vœu de M. *Waddington*. Il voudrait que la nouvelle Table fût un *Index rerum et personarum*. Il sera tenu compte de ce désir.

Supplément de la France protestante. Le fascicule de la lettre **A** contient 61 noms, dont 17 nouveaux, et 23 revus en partie; on peut juger par là de l'étendue du travail. Peut-être MM. Haag l'avaient-ils trop élargi, en se croyant obligés de suivre en détail l'histoire des familles émigrées dans toutes leurs ramifications. M. *Read* demande que l'on donne, autant que possible, l'indication des sources. C'est une garantie indispensable.

On signale de précieux documents pour l'histoire du Refuge, conservés à l'église de Saint-Patrik, de Dublin, et menacés d'une prochaine destruction, si l'on ne se hâte de les recueillir. Des pièces intéressantes pour le protestantisme français sont entre les mains de M. Charruaud, à Saint-Maixent.

SÉANCE DU 10 MARS 1870.

Présidence de M. *Schickler*. — Le prochain numéro du *Bulletin* contiendra un chapitre de l'*Histoire des Albigeois*, par M. Nap. Peyrat. Le secrétaire présente un exemplaire de la traduction anglaise des *Mémoires* de Blanche Gamond, qui témoigne combien ce document a été apprécié à l'étranger. M. Th. Claparède a bien voulu entrer en partage avec nous de ses modestes honoraires pour droit d'auteur.

Concours pour 1871. M. *Douen*, absent, propose par lettre une biographie de Clément Marot. Malgré sa traduction des Psaumes et les persécutions qu'il encourut, les titres de Marot sont-ils suffisamment établis au point de vue protestant?

M. *Franklin* met en avant une histoire de la littérature des réfugiés; mais c'est la matière d'un ouvrage excellent de M. Sayous. M. *Gaufrès* développe l'idée d'une Chrestomathie protestante, qui serait fort utile pour populariser les beautés si peu connues de notre littérature.

M. le comte *Jules Delaborde* : Une telle œuvre demande des années, avec l'autorité, la compétence d'un Vinet. C'est un sujet à recommander, sans le mettre au concours.

MM. *Bordier* et *Sayous* approuvent l'idée, et font observer que, par ses travaux même, la Société prépare tous les jours de précieux matériaux pour sa réalisation.

M. *Ch. Frossard* rappelle la place que les protestants français ont occupée dans l'industrie et le commerce de leur patrie. Il voit là matière à d'intéressantes études, ainsi que dans le caractère et les mœurs des réformés.

Le secrétaire apprécie ces divers sujets, mais il est surtout attiré par deux belles et grandes biographies du XVI^e siècle. Malgré quelques essais, Th. de Bèze et d'Aubigné n'ont pas encore trouvé d'historien. Au triple point de vue religieux, historique et littéraire, il n'est pas de sujet plus digne d'être mis au concours.

M. *Waddington* préférerait une biographie d'Hubert Languet, le célèbre publiciste du XVI^e siècle, l'auteur des *Vindiciæ contra tyrannos*. La vie de Jurieu lui semble aussi très-digne d'être retracée, car il a posé des principes de droit public qui sont l'honneur du protestantisme.

M. *Delaborde* est favorable à une biographie d'Hubert Languet. Il

encouragerait volontiers des études sur cette école de diplomatie protestante que représentent Hotman de Villiers, Dumaurier, La Place, Busenval, etc.

M. *Read* hésite entre tant de sujets, qui se recommandent à des titres divers. Hubert Languet était, dit-il, le projet de prédilection d'Emile Haag, qui se souvenait de nombreuses lettres de son publiciste favori conservées en Allemagne.

Vu le grand nombre de sujets présentés, et l'examen approfondi qu'ils réclament, M. *Schickler* propose que la question soit remise à la séance prochaine.

Correspondance. Lecture de lettres de MM. Gustave Masson, Teissier d'Aulas, Frosterus, Puyroche, annonçant diverses communications à la Société. M. Soulier, bibliothécaire de Pau, envoie deux documents, ainsi qu'un précieux ouvrage en trois volumes, sur l'histoire du Béarn. Il propose en même temps l'échange de doubles avec la Bibliothèque du Protestantisme français. Cette question, déjà posée par un de nos correspondants genevois, sera l'objet d'un examen attentif.

CHRONIQUE

MONUMENT DE SAVONAROLE

Le 3 juillet dernier, les Eglises protestantes d'Italie ont célébré le troisième anniversaire séculaire de la mort d'une des plus touchantes victimes du saint-office, du réformateur Aonio Paleario, qui souffrit le martyre à Rome, le 3 juillet 1570, sous le pontificat de Pie V. On annonce en même temps la prochaine érection, à Florence, d'une statue de Savonarole, sur la place du Palais-Vieux, où il fut brûlé le 23 mai 1498. Voici en quels termes s'exprime le comité national formé pour la réalisation de ce projet : « L'Italie doit un monument à Jérôme Savonarole, à l'homme qui embrassa d'un si fervent amour Dieu et le peuple, la religion et la patrie, l'Etat et l'Eglise; qui sut unir la contemplation et l'action, la science et l'éloquence, l'amour du progrès et le respect du passé, le courage et la douceur, la modestie et la dignité, une sainte pudeur et la beauté de la forme oratoire. Le nom de ce Ferrarais appartient à l'histoire générale de la civilisation; mais il est surtout l'héritage des Italiens. En lui élevant un monument, ils s'honorent eux-mêmes, tout en payant le tribut d'une douloureuse vénération à la double grandeur du génie et de l'infortune. »

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

L'ÉMIGRATION DES PROTESTANTS DE LA PRINCIPAUTÉ D'ORANGE

SOUS LOUIS XIV

(1703)

On lit dans l'*Histoire des Réfugiés protestants de France*, par M. Ch. Weiss (t. II, p. 212) : « Lorsqu'en 1703 le comte de Grignan vint occuper militairement la principauté d'Orange, sur laquelle le roi alléguait les droits du prince de Conti, les ministres protestants reçurent des passe-ports pour se retirer à Genève, et tous les habitants qui refusèrent d'embrasser la religion catholique furent autorisés à quitter leur pays natal. Berne, Zurich et Bâle se partagèrent l'entretien de mille de ces émigrés; les autres trouvèrent asile dans le Brandebourg. » Un heureux hasard nous a procuré l'occasion de compléter ce peu de détails sur un épisode de l'*Histoire de la Principauté d'Orange*, digne d'être mieux connu; et nous allons en recueillir, pour ainsi dire, mot à mot, le récit de la plume même d'un de ces pasteurs dont parle M. Ch. Weiss, appelé Jean Convent, qui fut ensuite pasteur à Londres, et qui les a consi-

gnés dans un petit ouvrage extrêmement rare, que l'on eut soin de traduire en anglais pour en faciliter la connaissance à tous les habitants du royaume de la Grande-Bretagne (1). Si ce livre, écrit par un neveu du célèbre Pineton de Chambrun, n'offre pas l'intérêt soutenu, la pathétique éloquence des *Larmes* par lesquelles ce digne pasteur racheta une courte faiblesse, il jette une précieuse lumière sur les derniers jours de l'Eglise d'Orange et sur l'histoire du Refuge.

La mort inattendue du roi d'Angleterre, Guillaume III, prince d'Orange (16 mars 1702) fut un grand sujet de douleur pour les protestants de la principauté. Elle arriva au moment où Louis XIV, malgré les renonciations formelles qui avaient précédé son mariage avec l'infante Marie-Thérèse, venait de placer sur le trône d'Espagne son petit-fils, le duc d'Anjou, et de provoquer une nouvelle coalition contre la France : l'empereur Léopold I^{er} faisait entrer le prince Eugène en Italie, et prenait lui-même position sur le Rhin, de concert avec les Anglais et les Hollandais. A ce moment solennel, voici en quels termes notre auteur représente l'angoisse des protestants de la principauté :

« Une troupe de petits enfants qui perdent leur père et leur mère, une femme à qui l'impitoyable mort ravit un mari qui faisait tout son bonheur, une ville prise d'assaut où l'ennemi porte partout la frayeur et la désolation, ne représentent qu'imparfaitement l'état de ces malheureux. On n'entendoit partout que des sanglots et gémissements, on ne voyoit que couler des torrents de larmes ; la frayeur de la mort étoit peinte sur les visages de ces pauvres désolés, et pendant que les catholiques romains ne pouvoient s'empêcher de faire éclater leurs transports de joie, les protestants formoient un spectacle qui auroit touché les cœurs les plus endurcis. Mais comme il arrive, ajoute-t-il, à ceux qu'une violente tempête remplit d'un mortel effroi, lorsque l'orage commence à

(1) *Histoire abrégée des dernières Révolutions arrivées dans la principauté d'Orange*. Londres, 1704.

diminuer et le ciel à s'éclaircir, leur crainte cesse et leur espérance revient, il en arriva de même aux protestants de la principauté dans cette occasion. »

Deux jours s'étaient à peine écoulés depuis qu'on avait reçu la nouvelle de la mort du roi d'Angleterre, et déjà le prince de Conti, se fondant sur les droits de l'ancienne maison de Longueville, et sur un arrêt du Conseil, s'était mis en possession de la principauté (1). Il promit solennellement, par ses agents et par des lettres signées de sa propre main, de ne rien innover dans le petit Etat, de laisser jouir les protestants la même liberté dont ils jouissaient sous la domination du roi Guillaume. Ces déclarations rassurèrent le peuple, qui s'estima trop heureux, dans la conjoncture présente, de se ranger sous l'autorité d'un prince dont on vantait le caractère généreux, les rares vertus, et qui professant de son profond respect pour les droits de ses nouveaux sujets, voulut assurer sur ses propres revenus le traitement de leurs ministres. La suite ne prouva que trop que ce n'étaient là que de belles apparences, et pour parler avec notre auteur. « que les maximes du papisme étant partout les mêmes, ce prince étoit peut-être dans le fond plus fin et plus politique que bien intentionné. »

La monarchie de Louis XIV touchait à une crise des plus graves, provoquée à la fois par la guerre étrangère et la guerre civile. On sait que dans les premières années du XVIII^e siècle, les populations des Cévennes, poussées à bout par la tyrannie des agents du grand roi, se soulevèrent en masse et domèrent de sérieuses inquiétudes à la cour de France et au parti catholique. Mais ce qui est moins connu, c'est que le soulèvement grossissant de plus en plus et se fortifiant chaque jour par de nouveaux succès, on en prit oc-

(1) Louis-François, issu d'Armand, frère du grand Condé, et d'Anne Martinezzi, nièce du cardinal Mazarin. Après la mort de son frère Louis, en 1683, qui ne laissa aucun enfant de sa femme Marie-Anne, fille de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière, il continua la branche de Conti par son mariage avec sa cousine Adélaïde de Bourbon, fille aînée de Mons^r le Prince. (*Siècle de Louis XIV.*)

casation d'accuser les paisibles réformés d'Orange, de les présenter comme complices de l'insurrection cévenole, et d'adresser au roi les plus vives instances pour le porter à les traiter avec rigueur, à détruire leur religion et à démolir leurs temples, qui ne subsistaient, disait-on, sous la domination d'un prince catholique, que comme les monuments d'une double rébellion politique et religieuse.

Le trop célèbre intendant du Languedoc, Lamoignon de Bâville, se distingua surtout dans cette croisade de l'intolérance; il fut habilement secondé par le clergé des provinces voisines, et notamment par l'évêque d'Orange, qui accourut en toute hâte à l'assemblée tenue alors à Paris, et écrivit en cour de Rome pour solliciter du pape qu'il demandât au roi de France, par son nonce, l'extirpation de l'hérésie dans la principauté. Louis XIV hésita quelque temps, dans la crainte de nuire au prince de Conti qui élevait, à la même époque, des prétentions sur la principauté de Neuchâtel. Mais ces hésitations furent de peu de durée : le roi, cédant aux conseils du jésuite Letellier et à son inclination naturelle, ne tarda pas à décider l'entière abolition de la religion réformée dans les terres soumises au prince de Conti, et pour affranchir ce dernier de tout scrupule, il lui offrit en échange de la principauté d'autres domaines d'un égal revenu. Conti n'avait pas l'humeur persécutrice des Bâville et des Foucauld; mais il n'était point inaccessible aux séductions de la cour. Il céda, et le 3 février 1703, fut définitivement signé l'acte qui cédait la principauté d'Orange à son nouveau souverain.

On imagine facilement quelles furent les angoisses des protestants pendant la durée des négociations auxquelles leur sort était attaché. Ils n'épargnèrent rien pour conjurer l'orage qui se formait contre eux, mais ce fut en vain. Ils s'attachèrent principalement à repousser les calomnies dont on cherchait à les accabler; ils se flattèrent un moment d'y avoir réussi, lorsqu'ils obtinrent des conseillers catholiques

romains du Parlement une déclaration signée de tout le corps, portant que toutes ces accusations étaient fausses et malicieusement controuvées; mais enfin ils ne purent plus douter de leur malheur en apprenant l'arrêt que nous venons de mentionner et l'approche des troupes du comte de Grignan. Laissons ici la parole au véridique pasteur :

« Le vendredi 23 de mars que l'on apprit à Orange cette nouvelle accablante, et que les protestants croyoient être le dernier jour qu'ils auroient la liberté de s'assembler dans leur temple, tout le peuple, sans aucune exception, s'y rendit en foule, fondant en larmes, et le ministre qui étoit en fonction ce jour-là, après avoir fait chanter le psaume LI à genoux, pendant lequel, au lieu du chant du psaume, on n'entendoit que sanglots et que gémissements, ayant commencé son discours en ces termes : *Nous venons enfin, cher et bien-aimé troupeau, prendre congé de vous et vous dire peut-être un éternel adieu*, toute l'assemblée, comme si ce n'eût été qu'une seule voix, se prit à faire des cris, des lamentations qui fendirent les airs, que l'on ouït de plus d'un quart de lieue de la ville, et qui effrayèrent si fort les catholiques, que plusieurs fermèrent les portes de leurs maisons, dans la crainte que ce peuple désespéré n'eût pris quelque funeste résolution. Le ministre eut beau exhorter ces pauvres affligés à modérer leur douleur et à lui prêter attention, il fut toujours interrompu par les cris de toute l'assemblée. Quelques femmes perdirent même le jugement par la force de la douleur, et sur la fin de cette triste assemblée la plupart des assistants ne voulurent point sortir de l'église, criant hautement qu'ils vouloient mourir dans ce sanctuaire, et ne pas survivre à la douleur de le voir fermé ou démoli. »

Au moment où la population réformée laissait ainsi éclater son désespoir, le comte de Grignan, gouverneur de Provence, était à quelques lieues de la ville, n'attendant qu'une occasion favorable pour entrer. Avec une habileté consommée, le clergé catholique lui fournit le prétexte désiré. Les bruits les

plus alarmants furent répandus tout à coup. On disait que les redoutables chefs des bandes cévenoles, Cavalier, Roland, Catinat, allaient paraître aux portes de la ville; plus de cinq cents Camisards étaient déjà cachés dans les caves des protestants. L'évêque n'osait dire la messe en public, et telle était sa frayeur, réelle ou simulée, qu'il ne consentit à officier qu'entre deux soldats, l'épée nue à la main. Le comte de Grignan n'eut pas de peine à se laisser convaincre : il entra dans la ville le 28 février 1703, à la tête d'un régiment d'infanterie, et il en prit possession au nom du roi de France. Le même jour il fit prêter serment de fidélité aux consuls, aux vassaux et aux notaires de la principauté, après avoir déclaré en partie la volonté du roi à l'égard de l'interdiction de la religion réformée; il ordonna que les temples fussent fermés; il fit même aposter des sentinelles pour en défendre l'approche à tout le monde; il exigea qu'on lui en remit les clés, et il en confia la garde au commandant de la ville. On dit aussi qu'il fit venir auprès de lui les ministres, mais séparément et sans robe; qu'il leur fit défense d'exercer dans la ville les fonctions de leur ministère sous peine de la vie; il les consigna ensuite dans leurs maisons pour y attendre les ordres ultérieurs du roi; et comme la plupart se préparaient à se mettre à couvert des rigueurs qu'on leur préparait en vendant ce qu'ils pouvaient de leurs biens, ce digne serviteur d'un maître absolu n'oublia pas de faire publier à son de trompe, dans tous les carrefours de la ville, que personne n'eût rien à acheter des protestants sous peine de grosses amendes et de punitions corporelles, avouant ainsi l'inique spoliation qui devait être un des premiers actes de son administration dans la principauté.

Les protestants, renfermés dans leurs demeures et en proie aux plus vives anxiétés, attendaient cependant qu'il fût statué sur leur sort. On savait déjà que « l'évêque avoit ouvert deux bureaux dans son palais pour l'instruction des hérétiques. » Le comte de Grignan ne tarda pas à déclarer à tous les ha-

bitants d'Orange, qui étaient nés sujets du roi de France, qu'ils devaient se faire promptement catholiques, s'ils ne voulaient y être forcés par la violence; on fit semblant, pour intimider le plus grand nombre, d'emprisonner quelques-uns de ceux qui s'étaient d'abord montrés les plus fermes dans leur croyance.

Heureusement pour ces infortunés que le prince de Conti, voulant sans doute se rendre agréable à ses nouveaux sujets de Neuchâtel, intercédâ en leur faveur, et contre l'attente générale, par un effet de la Providence que l'on ne saurait trop admirer, il obtint de Louis XIV une dérogation aux règles qu'il s'était posées, et qu'il suivait impitoyablement dans le reste du royaume, punissant des galères quiconque osait se dérober par la fuite à son intolérable oppression. Des passe-ports furent délivrés aux ministres pour se rendre à Genève. Un terme de trois mois fut accordé à tous ceux qui voudraient disposer de leurs biens et suivre les ministres à l'étranger. C'est ce qu'on annonça trois semaines après l'interdiction des exercices, le 20 avril, à son de trompe, dans les carrefours des villes d'Orange et de Courtheson.

« Jamais on n'a vu une joie pareille à celle qui se répandit parmi les protestants, lorsqu'ils reçurent cette agréable nouvelle. Ils sortirent en foule de leurs maisons où ils s'étoient enfermés depuis l'arrivée du comte de Grignan; ils coururent vers leurs pasteurs pour les féliciter de la liberté qu'ils avoient reçue, et s'embrassant les uns les autres dans les rues, ils se réjouissoient et se félicitoient mutuellement de ce bonheur inattendu. On fit d'abord partir les ministres, à qui on donna deux gardes pour les conduire hors du royaume, pour veiller sur leur conduite et pour les garantir de la fureur du peuple des lieux par où ils devoient passer. Et le peuple, profitant de la liberté qu'il avoit reçue, exposa le même jour qu'elle fut publiée, en vente, les meubles, les capitaux, les maisons et les terres. Le bon marché que l'on en faisoit, car l'on donnoit les meubles presque pour rien, les capitaux pour la moitié et

les biens-fonds pour le tiers de leur juste valeur, attira un grand nombre de chalands de la ville d'Avignon et de tous les lieux du voisinage. Mais on reconnut bientôt que la liberté de vendré, qu'on leur avoit donnée, n'étoit qu'une liberté simulée. Les officiers du roi firent dire sous main à ceux qui se présentèrent pour acheter que l'on regarderoit comme ennemis de l'Etat et de la religion tous ceux qui favoriseroient par des acquisitions de cette nature, la retraite des réformés. Les zélés catholiques ne manquèrent pas non plus de se mettre à la traverse et de crier contre ceux qui avoient cette intention, et les confesseurs leur persuadèrent que ce seroit un interdit qu'ils recevroient dans leurs maisons et qui attireroit la colère du ciel sur eux et sur leur postérité. »

Heureusement pour les protestants d'Orange, que les juifs accourus de tous les points de la province, et toujours après au gain, se montrèrent moins scrupuleux que les catholiques. La crainte des anathèmes pontificaux ne les empêcha pas de réaliser de gros bénéfices en achetant à vil prix tout ce que la loi leur permettait d'acquérir. La détresse des malheureux voués à un exil volontaire n'en demeura pas moins grande, et elle se faisait d'autant plus vivement sentir que le terme des trois mois assignés devait arriver avant les récoltes (grains, huiles, vins, soie, safran) qui auraient fourni une ressource aux émigrants.

« Cependant, ajoute notre historien, la misère où l'on réduisoit ces infortunés par ces cruelles vexations, n'empêcha pas qu'ils ne prissent tous, en corps, la généreuse et chrétienne résolution de partir dès que les trois mois qu'on leur avoit donnés seroient expirés, et de sacrifier toutes choses à l'intérêt de leur salut et de la gloire de leur divin Maître. Les femmes des meilleures familles, pendant que leurs maris mettoient ordre à leurs affaires le mieux qu'ils pouvoient, prirent le devant, et ayant chargé une grande quantité de meubles les plus nécessaires au ménage sur des mulets, elles prirent avec leurs familles la route de Genève par le plus court che-

min. Mais on apprit avec douleur qu'on avoit arrêté sous divers prétextes les mulets et les meubles et que l'on avoit dépouillé des femmes de tous leurs bijoux. On vit bien que c'étoit une injustice concertée et que l'on avoit dessein de mettre tout le monde en chemise hors du royaume. En effet, comme on s'aperçut que les habitants les plus aisés avoient ramassé assez d'argent par la vente de leurs meubles, pour faire eux-mêmes le voyage, et pour aider les pauvres à le faire avec eux, ils trouvèrent un moyen pour faire consumer aux riches le peu d'argent qu'ils avoient ramassé et pour les mettre dans l'impuissance de nourrir les pauvres. Ils imposèrent à tous ceux qui étoient du sexe masculin, au-dessus de sept ans, de quelque condition qu'ils fussent, même aux vieillards les plus cassés et aux hommes malades, la nécessité de passer par Nice et de faire cent soixante lieues à travers les Alpes au lieu de quarante-huit en passant par le droit chemin. On répétait en même temps que l'on ne leur faisoit prendre cette route que pour les embarquer à Nice sur des vaisseaux qu'on y avoit préparés, et pour leur faire le même traitement qu'on avoit fait, il n'y avoit que quelques jours, à tous les habitants d'un village des Cévennes qu'on avoit mis sur un vaisseau, sous ombre de les transporter dans les îles de l'Amérique et qu'on avoit fait couler à fond au milieu de la mer. Mais tous ces moyens qu'on employa pour les étourdir et pour leur ôter le courage, ne servirent qu'à les rendre plus fermes dans leur chrétienne résolution. Tous les individus au-dessus de l'âge de sept ans partirent dans le temps qu'on leur avoit marqué. Une troupe d'enfants furent les premiers qui se mirent en devoir d'obéir et qui frayèrent le chemin aux autres. Un gentilhomme qui étoit accablé depuis longtemps et prêt à mourir de cruelles douleurs de la pierre marcha après eux. Le Parlement et toute la noblesse suivirent immédiatement après. Et tout le reste du peuple, avocats, bourgeois, marchands, artisans et laboureurs s'étant partagés en différentes troupes, pour trouver plus commodément des vivres et des retraites,

fermèrent la file; et l'on vit tout ce pauvre peuple prendre avec la même gaieté que s'ils fussent allés à une fête solennelle, le chemin de leur exil, et comme ils avoient lieu de l'appréhender, celui de leur martyre. Mais comme le duc de Savoie avoit donné des ordres fort sévères dans tous ses Etats de les traiter humainement, la noblesse, au lieu des mauvais traitements qu'ils s'attendoient de recevoir, fut régalée à Nice par le gouverneur de la ville, qui les fit manger à sa table, et les pauvres qui n'avoient pas de quoi continuer leur voyage, y furent secourus par la générosité de M. Bouër, consul de la nation anglaise, qui leur distribua une somme considérable d'argent. Et n'ayant reçu que des caresses dans le Piémont et la Savoie, ils arrivèrent tous heureusement à Genève, hormis quelques personnes malades qui restèrent en chemin, et quelques vieillards, qui n'ayant pu supporter la fatigue, allèrent recevoir dans un lieu plus agréable que Genève la récompense de leur vertu.

« Les femmes, les filles et les petits enfants, à qui l'on permit de passer par le droit chemin furent infiniment plus malheureux que les hommes, quoiqu'ils eussent les deux tiers moins de chemin à faire. Comme ils ne trouvoient plus aucune voiture pour aller à Genève par terre et que la plupart n'avoient pas même de quoi s'en servir, ils furent obligés de prendre la voie du Rhône, qui était moins dispendieuse, et de se mettre au fort de la canicule, dont les chaleurs sont insupportables dans ce climat, entassés pêle-mêle et les uns sur les autres dans des bateaux découverts. Plusieurs femmes de qualité, ne pouvant faire autrement, prirent la même route et se mêlèrent avec le reste du peuple. Jamais on n'a rien vu de si triste et de si touchant que les pleurs et les lamentations de plus de six cents femmes chargées de petits enfans, que les bateliers n'avoient pas voulu recevoir dans leurs bateaux parce qu'elles étoient en trop grand nombre et qu'elles n'avoient pas de quoi payer leur voiture, qui restèrent aux bords du Rhône, pendant l'espace de deux jours,

exposées aux rayons du soleil et sans prendre aucune nourriture, et qui se seroient laissées mourir de faim et de désolation si le sieur Denis, marchand banquier et ancien du consistoire de l'Eglise d'Orange, ayant appris leur état, ne se fût transporté sur le lieu où se passoit cette triste tragédie, et n'eût amolli l'inhumanité des bateliers, en leur payant une partie de la voiture de ces femmes désolées, et en s'engageant à leur faire payer ou de leur payer lui-même le reste à Genève. Enfin, après beaucoup de pleurs et de souffrances, cette troupe de malheureux fit voile avec le reste. Mais ce n'étoit qu'un commencement de douleurs. Pour les rebuter ou du moins pour leur faire souffrir le martyre, pendant cette saison la plus incommode de l'année, les bateliers les traînèrent avec une lenteur concertée et insupportable, ne leur faisant faire le plus souvent qu'une lieue par jour. Les hôtes des villes et des villages par où ils passèrent leur refusèrent, en plusieurs endroits, de leur donner le couvert et du pain pour leur subsistance. Les enfans que le peuple animoit contre eux les insultoient à coups de pierres et se mettoient souvent en posture de couper les cordes des chevaux qui les traînoient, pour les laisser emporter au courant du Rhône. Plusieurs femmes et enfans ne pouvant supporter la chaleur, l'ennui et les insultes, prirent le parti de quitter leurs bateaux, de traverser les champs et d'aller à pied à Genève. Plusieurs femmes enceintes accouchèrent sur les bateaux sans aucun secours. Et tous ces pauvres malheureux seroient sans doute périr de faim et de misère si les marchands suisses et genevois qui trafiquoient à Lyon n'eussent eu la charité de faire entre eux une collecte, et ne leur eussent distribué des provisions et de l'argent pour continuer leur voyage. Enfin, après avoir souffert plus qu'on ne peut l'exprimer, et après avoir vu périr, par surcroît d'affliction, la plus grande partie de leurs meubles, que l'eau qui étoit entrée dans les bateaux par hasard ou par la malice de ceux qui y conduisoient, avoit fait pourrir, elles arrivèrent après six semaines de souffrances à Seyssel, et de

là elles furent portées sur des chariots à Genève, où elles eurent la joie et la consolation de trouver leurs maris, qu'elles croyoient perdus et qui y étoient déjà arrivés, quoiqu'ils fussent partis d'Orange après elles et qu'ils eussent fait trois fois plus de chemin. »

Le roi de France ayant été informé de cette émigration qui comprenoit tous les protestants de la principauté d'Orange, à l'exception de quelques malheureux qui n'avoient pas eu le courage d'imiter un si noble exemple, expédia sur-le-champ des ordres à l'intendant de Provence pour s'emparer des biens qu'ils avoient pu laisser. Avec son acharnement bien connu contre les réformés, le Parlement d'Aix fulmina, le 30 septembre, un arrêt de confiscation qui fut exécuté avec la dernière rigueur, et les dépouilles des fugitifs furent recueillies par M. de Monragiès, l'intendant de M. le prince de Conti, qui n'avait pas cessé d'y exercer ses fonctions ordinaires. On calcule que ce prince, auquel sa conduite fit peu d'honneur en cette circonstance, ne reçut pas moins de deux cent cinquante mille livres de rente, en échange des droits de souveraineté qu'il avait cédés au roi de France. Cette somme étoit perçue sur les biens abandonnés par les fugitifs qui avaient tout d'abord mis leur espoir en lui. Toutes leurs réclamations ultérieures demeurèrent sans effet (1).

Il nous reste maintenant à suivre dans leur exil ces intéressantes victimes de l'intolérance, et à voir comment la Providence sut les dédommager de leurs rudes épreuves. Le récit qu'en a fait le pasteur Convenent est si touchant qu'on n'hésite pas à le reproduire en l'abrégeant sur quelques points : « On peut se représenter sans beaucoup de peine dans quel pitoyable état ce pauvre peuple, tant les hommes que les femmes et les petits enfans, arrivèrent à Genève. La plupart n'ayant que leurs chemises sur le dos, ayant été contraints

(1) Il y aurait beaucoup à dire sur l'éloge consacré à ce prince par l'auteur du *Siècle de Louis XIV* : « La mémoire de ce prince fut longtemps chère à la France ; il ressembloit au grand Condé par l'esprit et le courage, et il fut toujours animé du désir de plaire, qualité qui manqua quelquefois au grand Condé. »

de vendre leurs habits pour faire le voyage, et les plus riches n'emportant que leur âme pour butin, et tous accablés des alarmes mortelles qu'on leur avoit données et des fatigues accablantes qu'ils avoient endurées. Leur misère étoit un spectacle à fendre le cœur. Aussi les habitants de la ville de Genève, quoique accoutumés à ces sortes de spectacles, ne purent s'empêcher d'en être vivement touchés, et nous pouvons dire, à la louange de ces généreux chrétiens, qu'ils ne démentirent point dans cette occasion la gloire dont ils jouissent d'être parmi les chrétiens réformés, ce que Rome se glorifie d'être parmi les chrétiens idolâtres. Jamais on n'a vu un empressement pareil à celui que ce peuple témoigna pour les secourir dans leurs nécessités. On n'attendoit pas que le magistrat leur eût donné des billets pour les loger dans les maisons des particuliers, on les enlevait à la porte de la maison de ville, et comme on commença à les loger chez les magistrats, les ministres et les professeurs, le petit peuple, craignant d'être privé de cette consolation, en forma des plaintes et voulut avoir part à la générosité publique. On fit des aumônes considérables à tous ceux qui étoient dans la nécessité; on prit un soin tout particulier des malades et des femmes accouchées; on habilla tous les pauvres, on consola les affligés, de sorte qu'à peine eurent-ils demeuré une semaine dans la ville, qu'on ne pouvoit plus reconnaître si c'étoient des réfugiés ou des habitants, et l'on ne voyoit parmi ce peuple qui avoit tout abandonné et qui n'avoit pour tout bien que l'espérance, qu'une joie et une gaieté inexprimables. Les directeurs de la Bourse française et les particuliers s'épuisèrent dans cette occasion, et quoiqu'il n'y eût personne qui ne remplît à leur égard tous les devoirs de la charité d'une manière digne des premiers siècles de l'Eglise, je dois pourtant rendre ce témoignage au fameux M. le professeur Pictet, à l'illustre Madame Vial, réfugiée de Grenoble, et à Madame Hubert, fille du savant M. le professeur Calandrin, qu'ils se sont distingués par leurs soins et leurs charités extraordinaires, et qu'ils n'ont point cédé

dans le zèle qu'ils ont témoigné pour le soulagement de ces pauvres affligés.

« Mais comme cette petite république n'étoit pas en état de porter pendant longtemps un si pesant fardeau, le magistrat écrivit aux cantons évangéliques de la Suisse et les pria de vouloir s'en charger à leur tour. Sur quoi, à la requête de deux pasteurs d'Orange qui furent députés pour implorer leur assistance en faveur de leurs troupeaux, les députés des quatre cantons de Zurich, de Berne, de Bâle et de Schaffouse s'assemblèrent extraordinairement à Arau, et résolurent unanimement de recueillir ces pauvres affligés et de leur fournir jusques au printemps tout ce qui seroit nécessaire pour leur nourriture et leur entretien. Après quoi ils firent partir incessamment leurs députés pour en faire la répartition à Genève, pour les embarquer sur le lac et pour les conduire dans les quatre cantons et dans les lieux qui leur furent assignés. C'est là où se trouve présentement tout le petit peuple, les familles considérables, au nombre de six cents personnes étant restées à Genève où elles achèvent de consumer le peu d'argent qu'elles ont emporté, en attendant qu'il plaise à la divine Providence de disposer de tout leur corps, de les établir dans quelque endroit du monde, ou de leur fournir les moyens nécessaires pour pouvoir subsister là où ils se trouvent en attendant leur rétablissement.

« C'est dans cette vue qu'ils ont imploré la protection de Sa Majesté le roi de Prusse, en qui ils fondent, après Dieu, toute leur espérance. Ce roi, digne rejeton de Frédéric-Guillaume, son père, de glorieuse mémoire, et l'illustre asile de tant de malheureux fugitifs qu'il a établis dans ses terres, ou qu'il entretient par ses grandes libéralités, les a assurés de sa protection royale et leur en a déjà fait ressentir des marques éclatantes. Ce serait ici le lieu de parler de la pressante lettre qu'il écrivit en leur faveur au duc de Savoye, qui obligea ce prince de les favoriser ouvertement dans leur passage dans ses terres, et d'annoncer à tous les sujets du Piémont et de la

Savoie, de ne leur faire aucune insulte sous des peines très-rigoureuses. Je devrois aussi, par une juste reconnoissance, faire voir ici avec quelle promptitude il fit secourir les cinq ministres de la principauté, leur ayant envoyé, dès qu'il apprit qu'on les avoit chassés d'Orange, une somme assez considérable d'argent pour s'en servir dans leur pressant besoin, et les ayant assurés par des lettres écrites de sa propre main qu'il aurait le même soin de leurs troupeaux. Mais je me contenterai de dire que ces ministres, aussi bien que leurs troupeaux, ne voulant point abuser de la générosité de ce roi dans un temps qu'ils le voyaient chargé d'un nombre infini d'autres réfugiés et d'une guerre très-pesante, le prièrent afin qu'il ne fût pas chargé lui seul d'un si grand fardeau, de permettre qu'ils allassent implorer la charité des autres puissances protestantes et d'appuyer leurs demandes de la faveur de ses ministres. Ce qu'ayant obtenu, ils députèrent incessamment trois de leurs pasteurs en Allemagne, en Angleterre et en Hollande pour y solliciter des collectes de charité en leur faveur.

« M. Petit, qui fut député en Allemagne et qui se rendit d'abord à la cour du roi de Prusse, n'eut pas beaucoup de peine d'y réussir. Le roi l'assura de nouveau qu'il protégeroit ces pauvres affligés de tout son pouvoir et que les regardant comme des sujets affectionnez et zélés pour son service, il en prendroit un soin particulier et les traiteroit en souverain et en père. Qu'au reste il espéroit que Dieu lui feroit la grâce de le rétablir dans sa principauté d'Orange, et qu'il n'oublieroit rien pour y rétablir aussi ses bons et fidèles sujets. Il ordonna ensuite qu'une collecte générale fût faite dans tous ses Etats pour le soulagement de ces pauvres réfugiés, et intercédâ même pour eux dans les principales villes de l'empire, où l'on espère que la même chose fut faite.

« M. Chion, qui a été député en Hollande, n'a pas trouvé la même facilité ni la même promptitude auprès de leurs hautes puissances : comme c'est un corps composé de plusieurs têtes

qui doivent s'accorder dans leurs sentiments pour pouvoir obtenir ce qu'on leur demande, il ne faut pas être surpris s'ils n'ont pas encore répondu favorablement aux pressantes sollicitations de M. Smettau, envoyé extraordinaire du roi de Prusse en cette cour et à la requête que ce ministre d'Orange leur a adressée. Mais il n'y a pas lieu de douter que ces puissances, qui ont secouru avec une libéralité digne de leur grandeur les autres protestants fugitifs du royaume de France et des vallées du Piémont, n'accordent la même faveur à ces nouveaux réfugiés d'Orange, sujetz des princes qui ont fondé leur Etat et à qui ils ont l'obligation de la liberté, du bonheur et de la gloire dont ils jouissent.

« L'auteur de cette relation, qui a été député en Angleterre, y a trouvé toutes choses aussi bien disposées en faveur de ces pauvres réfugiés qu'elles l'étoient déjà à la cour du roi de Prusse. Sa Majesté Britannique, dont on ne sauroit assez admirer les vertus, et qui est dans ce siècle corrompu et plein de troubles, le modèle des têtes couronnées, le soutien de la cause opprimée, la félicité de ses peuples et l'azile des malheureux, n'eut pas plus tôt appris par son envoyé en Suisse la retraite et le triste état des protestants de la principauté d'Orange, sujetz du roi Guillaume son prédécesseur, qu'elle en fut sensiblement touchée et qu'elle déclara l'intention qu'elle avoit de les secourir. Et M. le baron de Spanheim, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté prussienne, ne lui eut pas plus tôt demandé au nom du roi, son maître, qu'elle eut la bonté d'ordonner qu'une collecte générale fût faite dans son royaume pour le soulagement de ces pauvres affligés, enjoignant elle-même au grand chancelier d'expédier des lettres patentes pour cette œuvre de charité (1). »

Une liste nominative des principaux émigrés de la ville et principauté d'Orange termine la touchante notice du pasteur

(1) Lettres patentes de Sa Majesté Britannique, pour une collecte en faveur des protestants de la principauté d'Orange, datées de Westminster, 11 novembre 1703. Cette pièce est accompagnée d'une lettre-circulaire des évêques d'Angleterre aux pasteurs de leurs diocèses pour le même objet.

Convenent. L'auteur ne cite pas moins de 1,540 personnes rangées en diverses catégories : officiers de la garnison, du Parlement, du bureau des domaines et finances; pasteurs et anciens des Eglises, femmes de qualité, avocats, médecins, notaires, ou leurs veuves, bourgeois, marchands, avec leurs familles, en tout 693 personnes vivant de leurs charges ou de leurs revenus. Les autres émigrés, au nombre de 847, vivant de leur travail ou du bien qu'ils possédaient dans la principauté, sont classés de la manière suivante : Tailleurs d'habits ou couturières, chapeliers, cordonniers, cardeurs de soie et de laine, laboureurs, boulangers et fourniers, tisserands, maçons, chamoiseurs, faiseurs de bas, maréchaux, tanneurs, tonneliers, passementiers, etc. Toutes les industries sont représentées dans cette liste du Refuge. L'auteur de la notice ajoute qu'indépendamment des 1,540 personnes nommées, il en pourrait citer beaucoup d'autres en nombre presque égal, qui n'avaient aucun bien, valets, servantes, paysans, orphelins, invalides de tout âge, ainsi que plusieurs réfugiés des provinces voisines qui ont obtenu la faveur de sortir du royaume. Il affirme enfin que depuis la clôture de sa liste, il a vu arriver d'autres personnes « qui n'ont pas pu se résoudre à embrasser le papisme et dont on ne sait ni les noms ni la qualité. » Ainsi s'explique le rapide déclin d'une ville qui offrait sous ses anciens princes l'image d'un Etat paisible et prospère. Là comme ailleurs l'intolérance a porté des fruits amers, et le temps n'a pas suffi à cicatriser de cruelles blessures. Le recensement quinquennal de 1851 n'attestait que 277 réformés sur une population de plus de 9,000 habitants. Encore ces représentants d'un culte longtemps proscrit ne sont pas tous originaires de la localité, ni par eux-mêmes ni par leurs ascendants. Beaucoup sont venus du dehors pour se joindre au faible noyau d'Orangeois qui n'avaient point quitté leur patrie, et ont ainsi entretenu, dans l'attente de jours meilleurs, l'humble lumignon qui fume encore.

GAITTE, Pr.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

PETIT DIALOGUE

D'UN CONSOLATEUR CONSOLANT L'ÉGLISE EN SES AFFLICTIONS
TIRÉ DU PSEAUME CXXIX, PAR PIERRE DU VAL (1)

Consolez ceux qui sont de petit courage. Soulagez
les foibles, et soyez patiens envers tous.

(1 THESSAL. V.)

Nostre Seigneur Jésus-Christ luy-mesme, et nostre
Dieu et Père qui nous a aymé et donné consolation
éternelle, et bonne espérance par grace, veuillez consoler
vos cœurs, et vous confirmer en toute parolle, et
bonne œuvre.

(2 THESSAL. II.)

ANNO 1555

(Un vol. in-12, sans lieu d'impression, de 36 feuillets.)

AUX FIDÈLES

Veu que de tous temps le Seigneur Dieu, par un sien secret et
juste jugement, et par quelques raisons qui nous sont monstrees,
en l'Ecriture saincte, a tousjours exposé les siens à l'affection des-
voyée et rigueur violente des meschans : en sorte que la prudence
charnelle aveuglée, estime le party et estat des fidèles malheureux,

(1) Pierre Duval, évêque de Séez, a sa place marquée parmi les prélats du
XVI^e siècle qui se montrèrent favorables à la Réforme. Il alla même plus loin
que Montluc et Marillac en publiant un livre contre la *Tyrannie de l'antechrist*,
et en écrivant ce *Petit dialogue*, merveilleux opuscule qui semble échappé de la
plume d'un persécuté, d'un Philibert Hamelin ou d'un Anne Dubourg. Rien de
plus rare que ce volume dont un exemplaire est conservé dans la belle bibliothèque
de M. Henri Lutteroth. Nous le reproduisons d'après une copie faite par notre
collègue, M. le comte Jules Delaborde, comme un des fruits les plus exquis de la
littérature réformée. Voir l'article consacré à Pierre Duval dans la *France pro-
testante*.

Le lecteur ne s'étonnera pas peu de voir le jugement porté par l'auteur du *Petit
dialogue* sur « le pape et ses cardinaux, archevêques, évêques, mitrés, crossés,
croisés, tonnans et bruyans de leurs titres, etc., » et il aura peine à comprendre
que Pierre Duval ait pu demeurer digne d'une Eglise qu'il jugeait si sévère-
ment. C'est un exemple de plus de l'inconséquence humaine aux jours de révolu-
tion : *Video meliora proboque, deteriora sequor!*

estantz subjectz à une condition tant misérable, mespris des hommes, destituez de biens, affligez par povreté, assaillis des tyrans, bannis de leurs propres pays, leurs biens saccagez, et parfois détenus captifz, meurtris souvent, noyez, vifz enterrez, décapitez, brulez, et non plus estimez que l'ordure de ce monde. Et qui plus est, on voit les meschans adonnez à tous maux, prospérer, devenir riches, avoir le comble de leurs soubhaitz, sains, bien dispos, eslargis, tellement que leur condition, au regard de celle des autres est désirable : si que ceste tentation esbranle beaucoup les simples esprits ne considerantz que ce qu'ilz voyent devant leurs yeux. Pour donc aller audevant d'un tel estourdissement, et redresser aucunement leurs espritz abbatus, il m'a semblé bon de remédier à cela par quelque consolation : laquelle entre les offices de charité n'obtient le dernier lieu, et ne doit jamais estre esloignée des fidèles compagnies ; car comme les calamitez et maux ne leur défraudront en ce monde, aussi leur convient-il tousjours avoir en main, en la bouche et au cœur la consolation, qui est pour le présent nécessaire aux enfans de Dieu si onques elle le fut ; veu que les tribulations abondent plus que jamais. Et en quelque part que vivent et se tournent les fidèles : ou les feux sont allumez pour les mettre dedans, ou les prisons et fosses ouvertes pour les recevoir, ou leurs maisons et biens scellez des seaux des justices injustes, ou s'enfuyans çà et là comme pources esclaves et vagabondz, destituez de biens et d'amys, souffrent infinies pouretés et misères, et leur faut avaller mille injures et opprobres comme gens abandonnez et indignes de tout bien.

Sans omettre qui sont envyronnez d'une multitude innumerable d'adversaires, entre lesquels d'une part sont les grantz et espouvantables géans avec leurs satrapes fiers, à savoir le pape, ses cardinaux, archevesques, evesques, mitrez, crossez, et croisez, tonnantz et bruyantz de leurs tiltres, sanctissimes, colendissimes, reverendissimes, observantissimes : et autour d'eux leurs prothenotaires, archediaces, chanoines, curez, et prestres, jointz à un nombre infini de moines ; tous animez et allumez à guerroyer l'humble de cœur et craignant Dieu. D'autre part sont armez les Césars invictissimes, les roys illustrissimes, les princes fortissimes, avec toute leur noblesse : soubz lesquelz la terre tremble et le monde s'en espouvante. D'un costé sont les graves presidentz, les conseillers

éloquentz, les advocats facondz, les procureurs rusez, avec leurs bandes cruelles : dont les uns dressent les gibetz, les autres préparent les fagotz; les uns ont entre leurs mains gresillons, estrapades, gesnes et tortures, prestz de les mettre en œuvre. D'autre costé sont les docteurs noz maistres, les bacheliers reverendz, les recteurs venerables, les regens doctes, les ministres savans, et tous telz bien garnis de leurs armes.

Que pourront contre armée si puissante ceux qui tiennent le party de Jésus-Christ? qui semblent estre si faibles, veu que la plus part d'eux sont gens pources d'espritz, simples comme colombes, brebis d'occision, privez de biens, sans amys, estimez apostatz, artisans mesprisez, manouvriers pources, desarmez, exposez à mille dangers, condamnez comme inutiles, chassez, fouettez, bannis, essorillez, morfondus, deschirez, laissez, travaillez, tenaillez, deboutez, emprisonnez, garrottez, enferrez, liez, enchainez, desnuez d'armes fors ce glaive à deux tranchantz qui est la parolle de Dieu : desquelz cependant les adversaires conspirent, conjurent, calomnient, se bandent, se munissent, se fortifient, machinent, entreprennent, font complotz, s'esmeuvent, sèment faux libelles, consultent ensemble, pensent chose vaine; ils bruyent, ils se tempestent, et font tous efforts pour les ruyner et abbatre : eux pleurans, jeusnans, prians, benissans, dissimulans leur deuil, couvrantz leur tristesse, sacrifiant à Dieu leurs larmes, n'attendent en ce monde que coups, battures, contumelies, tourmens, peines, ennuys, fascheries et misères.

Si telz donc ne sont consolez par l'Ecriture sainte, où est tout leur refuge, joye et support; comment pourront-ils consister sans se descourager? qui est le gendarme si courageux, duquel les ennemys semblent estre invincibles, se voyant envyronné d'eux ne s'estonnera, s'il n'est fortifié par une certaine promesse de glorieuse victoire?

Mais au contraire, qui est celui tant foible, qui se proposant devant les yeux son capitaine victorieux, escarmouchant ses ennemys, abbatant les plus fortz, les autres n'estant qu'effeminez, couardz, lasches et pres de desconfiture : ne s'enhardit et se fourre en la bataille d'un grand courage : et spécialement ayant promesse de son conducteur d'une couronne triomphante après le combat? Cela ne vient-il pas de la consolation, laquelle luy promet yssue joyeuse de sa tristesse, sérénité après la tempeste, la lumière après les

ténèbres, la douceur après l'amertume, la paix perpétuelle après le combat d'un moment, la gloire infinie après un petit de paine? Or, le père de miséricorde, et Dieu de toute consolation, nous ayant tousjours consolé en toutes noz tribulations, fasse et nous doint que nous puissions consoler ceux qui sont en quelconque tribulation par la mesme consolation dont il nous console et nous a tousjours consolez : et comme les afflictions de Christ abondent en nous, et en tous les siens : que pareillement aussi un chacun de nous abonde en consolation par Christ.

A ceste cause donc, comme le plus petit combattant, me suis bien voulu accommoder à donner courage, de mon pouvoir, à mes compagnons de guerre, qui soutiennent la pesanteur et fardeau de la bataille. Et comme en une guerre tous ne sont pas en l'estour pour frapper et defendre : ains aucuns sonnent le tabourin, les uns sonnent les trompettes et clairons, et les autres jouent du phifre pour animer les soudartz : pareillement je ne puis moins faire, et tous ceux qui sont à ce appelez, que de mener le phifre, mener la plume, mener les doigtz sur la harpe Davidique, sonner la trompette prophétique, faire resonner le tabourin et phifre évangélique, pour donner un bon courage, animer au combat le cœur des vaillantz combattans et loyaux gendarmes de Jésus-Christ : estimant de ma part, avoir beaucoup fait si au son de ce petit phifre, aucuns cœurs faillis, lasches de courage, qui ont les genoux desjoinctz, clochans et se desvoyans, sont esveillez de leur paresse, fortifiez, encouragez, animez, redressez, et remis en leur vigueur, car aussi pour telz de bon cœur je le sonne : esperant ou estre doublement joyeux s'il leur profite : sachant bien que les plus fortz et vaillantz, au bruyt des trompettes et clairons sonnez des pieça sont desjà fort avancez sur leurs adversaires : dont les uns ayant traversé la bataille par feu, par eaues, par glaives, et divers tourments qu'ilz ont souffert en passant : sont maintenant parvenus au-dessus des ennemis, et portent la couronne triomphante de gloire.

Les autres estans encor au plus grand destroict de la bataille soutiennent vaillamment et courageusement, les effortz de ces elephans, lions, ours, tigres, sangliers, loupz, chiens, toreaux, et de toutes telles bestes cruelles, aux assaux desquelles ils sont assez animez pour pénétrer la breche des adversaires. Afin donc de ne courir comme en incertain, et de ne point combattre comme bat-

tant l'air (1 Cor. IX), je me suis mis au squadron avec les fidèles champions de Jésus-Christ, pour sonner l'alarme contre les ennemis : Et ores que ce mien phifre ne meine pas grand bruyt, pourtant qu'il est petit : cestuy toutefois qui voudra l'ouyr attentivement, à mon jugement le trouvera assez harmonieux et n'accordera point mal avec les trompettes et clairons, encore qu'il ne sonne si haut. Je suis bien asseuré qu'il ne chantera rien hors de la parolle de Dieu, qui me fait juger qu'il en sera mieux ouy. Outre ce, que les deux personnages proposez au dialogue sont bien dignes qu'on leur préste audience, car c'est l'Eglise de Christ et le Consolateur.

Je dy notamment l'Eglise de Christ, la congrégation des fidèles, en quelque part qu'ilz soyent, esleuz de Dieu à la vie éternelle : et non point la synagogue judaïque, ne la bande mahométique, ne tout le flot papistique, ne les sectaires hérétiques : tous lesquelz n'ont point de part à ceste Eglise, fondée sur la doctrine des apostres et prophètes : laquelle est introduite en ce dit dialogue, comme triste, esplourée, troublée, désolée, pour les oppressions, persécutions, calamitez, afflictions et tourmens dont la molestent les meschans, iniques, tyrans et persécuteurs, à raison seulement qu'elle soustient, défend, maintient, et porte la querelle de son Dieu : duquel elle craint estre délaissée, abandonnée et mesprisée : comme parfois il semble qu'elle le soit pour ses pechez.

Et pourtant tout à propos est introduit un consolateur pour l'autre personnage du dialogue, lequel jouxte son nom la console, conforte et fortifie : luy allegant maintz bons propos et beaux passages de l'Ecriture, qui l'asseurent de l'assistance de son Dieu, de sa bonne volonté et divine providence : luy promettant briefve et entière délivrance de sa croix, la ruyne de ses ennemis, et une couronne de gloire incredible : de quoy finalement elle se contente, et appuye par grande fiance.

Je n'ay point paour qu'on die que ce soyent deux personnages mal appropriez : car il n'estoit possible d'en accommoder pour le présent deux plus propres. Qui a il en ce monde plus affligé que l'Eglise de Christ? Et qui est plus digne de toute consolation qu'elle? Et qui s'avance pour la consoler? Certes il n'y a aucun de tous ceux qui se disent ses amys, qui la console : ains plustost ceux qui se vantoyent ses plus grands amys et familiers, l'ont contenée. Où sont les belles consolations que ce gentil pape qui se disoit comme

chef d'ycelle, avec tous les siens qui se preschent estre l'appuy d'icelle, lui ont faite et donnée? Sont-ce pas ceux qui les premiers crient au feu contre, et sus elle? Quel support a-t-elle des roys et des princes qui l'affligent de toute part, fors un bien petit nombre, lesquelz toutesfois devoient estre ses nourrisriers? mais comment consoleroient-ils ceste tant pourette Eglise, laquelle ilz reputent comme l'escume de ce monde, veu que par guerres cruelles et sanglantes ilz devorent leurs propres subjectz tant misérables?

Il faut donc chercher d'autres consolateurs que les prédis. Or on ne trouvera la vraie consolation ailleurs qu'au lieu où elle est, à savoir en Dieu seul, qui console les humbles et affligez, leur donnant consolation éternelle par sa parole, laquelle est purgée, et est le bouclier (Proverb. XXX) à ceux qui ont espérance en elle. Delà donc il la faut recevoir : à cause de quoy je me suis servi du pseume CXXIX de David, qui m'a semblé fort propre à ceste manière.

Car en iceluy l'estat de l'Eglise, de ses persécutions et afflictions, et des persécuteurs d'ycelle : avec la fin et l'issue tant de la persécution, que des persécuteurs, est tant bien décrit, qu'à grand peine on pourrait en trouver un plus propre : combien qu'en tout le psautier ce chant soit souvent répété.

Et pleust à Dieu que ceux qui chantent les pseumes, prenant plaisir à la voix, goustassent de telle sorte les parolles et le sens d'iceux, qu'ils en receussent autant de consolation en l'esprit par leur attention, comme ils donnent de mélodie à leurs oreilles par la voix, laquelle sans le sens est inutile.

Je confesseray bien franchement que j'ay plus cherché en ce pseume ce qui servoit au propos de ce dialogue pour consoler les fidèles et debiles, qu'une exquise ou subtile interprétation, qu'on pourra emprunter et recueillir des livres de ceux qui ont écrit et interprété tout le pseautier. Mais il me semble que j'en ay ja aucuns, qui comme Nathanael disent : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? Ausquelz faudrait respondre selon leur demande, Vien et le voy. Un petit vaisseau contient bien quelquefois de bonne liqueur. Et ne peut chaloir quel soit le tonneau, ne d'où il vient, mais que bon soit ce qu'on en tire. Au reste, ce peu estant bien receu et accepté : et qu'il engendre quelque bon appétit au cœur de ceux qui le daigneront guster : me sera occasion de prendre

plaisir à en dresser d'autres, où on ne prendra pas moins de plaisir qu'en cestuy : le vomissement toutesfois de cestuy, me fera facilement deporter des autres. Car ce seroit peine perdue et despens mal employez d'apprester viandes, et que personne n'eust appetit de les manger.

Si diray-je hardiment, que cestuy sera bien mal complexionné et mortellement desgousté, qui ne pourra avaler ceste petite viande : veu qu'elle est composée et appareillée entièrement de la viande céleste, en laquelle consiste la vie principale de l'homme, qui ne vit pas seulement de pain, ains de la parolle qui procède de la bouche de Dieu, de laquelle il est dit (Esaïe LV) : qu'elle est comme la pluie et la neige, qu'on voit descendre du ciel et ne retourner plus là, mais arrouser la terre : et la faire produire et germer : afin qu'elle donne semence au semeur, et le pain à celui qui mange : ainsi la parolle de Dieu ne retourne pas à lui en vain, mais fait tout ce qu'il veut, et prospère ès choses esquelles il a envoyée.

Ceux donc sont trop simples, qui suyans ces fols affamez, employent leur argent en ce qui n'est point pain, et leur labeur en chose qui ne rassasie point : n'escoutant point le Seigneur, pour manger ce qui est bon, et que leur âme se délecte en sa grace. Or le Seigneur nous doint cette sapience, en laquelle est l'esprit d'intelligence, saint, unique, abondant, subtil, éloquent, mobile, non souillé, certain, doux, aymant le bien, agu, qui ne defend nul de bien faire, humain, benin, stable, certain, seur, ayant toute vertu, regardant toutes choses, et qui comprend tous les esprits, intelligible, net et subtil.

Ainsi soit-il.

LE CONSOLATEUR.

Quand je voy et considère l'Eglise espouse de Jésus-Christ, esleue et choisie de Dieu, par la malice des hommes estre tant malmenée et indignement traictée, ployante sous la croix, courbée de coups, saisie de douleurs, travaillante comme la femme qui enfante, estant meu de compassion, j'ay bon désir de communiquer avec elle, et la consoler de mon pouvoir pour luy donner quelque allégement de son mal et l'induyre à vertueuse persévérance.

L'ÉGLISE.

Jusques à quand, ô Dieu infiniment bon, m'abandonneras-tu à la cruauté des tyrans inhumains? (Lament. III.) Il semble proprement, ô mon Seigneur, que tu m'ayes mise comme un but à la flèche, et je sens amèrement la pointure du serpent à mon talon : nonobstant tu congnois bien le tort que l'on me fait (Lament. III), et comment mes ennemis me chassent fort, ainsy qu'on chasse après l'oiseau, et sans cause. Cependant, ô Eternel, tu dissimules et te tais, et semble que tu m'ayes oubliée.

LE CONSOLATEUR.

Joye te soit, grâce, paix et miséricorde de par Dieu le Père et le Seigneur Jésus-Christ, ô la plus aymée d'entre toutes autres.

L'ÉGLISE.

Quelle joye annonces-tu à moy qui suis assaillie de tant d'ennemys? Et si je suis tant aymée (Thobie V), pourquoy me sont survenues toutes ces choses? (Juges V.) Où sont toutes les merveilles du Seigneur (Ps. LXV) qui me sont déclarées en ses Escritures? Il a tiré sa main, sa dextre est cachée dedans son sein. Ses fureurs (Ps. LIX) sont passées sur moy, et ses estonnements m'ont oppressée. Ils m'ont journellement envyronnée comme l'eau; ils m'ont enclos de toutes parts. Il a eslongné de moy l'amy et le prochain et ceux de ma cognoissance sont en ténèbres et ne se monstrent point à moy. Où sont ses (Ps. XC) premières miséricordes qu'il m'avoit jurées par avant par sa foy!

LE CONSOLATEUR.

A t'ouyr plaindre tu ferois possible esbahir ceux qui ne te cognoistroient. Si n'oye point encore la cause de ta plainte, sinon que sur ta vieillesse, laquelle de sa nature aime le repos, par aventure il te fasche d'endurer peine.

L'ÉGLISE.

Je ne nye pas que ne sois vieille et de grand âge, voyre ayant le repos; mais si ne suis-je pas encor si faible ne toute force m'a tant laissée que par la grâce de mon Dieu je ne veuille fermement résister aux combats qui me sont proposez. Toutesfois, puisque tu m'appelles vieille, il ne te faut esbahir de ce que je me plains, veu que, comme on dit, chacune vieille pleint son deuil. Et outre cela

encor ne m'est à déshonneur de me plaindre et jeter mes soupirs devant mon espoux pour veoir si je ne le pourray point fléchir à me donner secours.

LE CONSOLATEUR.

Contre qui ?

L'ÉGLISE.

T'enquières-tu d'une chose si claire? Voy-tu point que journellement je suis envyronnée de bestes cruelles, comme de lions, d'ours, tigres, léopards, loups, renards qui ne cherchent sinon à me dévorer! On donne (Ps. LXX) les corps morts des miens pour viande aux oyseaux du ciel, et la chair de mes débonnaires aux bestes de la terre; on espand le sang d'iceux comme eau; ils sont faits opprobres à leurs voisins et en moquerie et dérision à ceux qui sont à l'entour d'eux; et tu demandes contre qui? Regarde la France, l'Italie, l'Espagne, la Flandre et maintenant l'Angleterre, et tous tels pays, si tu ne verras pas les prisons pleines des miens, les cendres des autres voller par l'air, le sang des uns estre foulé aux pieds; l'un en sa maison tremblant attend une justice injuste; l'autre tout triste s'enfuyant, laisse femme et enfans; les uns des-sais de leurs biens, sont comme esclaves en terres estranges; les autres en pleurs et douleurs meurent par les voyes, privées de sépulture honneste; et encor demandes-tu que j'ay? N'est-ce point la cause suffisante de me plaindre?

LE CONSOLATEUR.

Si est. Mais que t'ont-ils fait outre cela?

L'ÉGLISE.

Ils m'ont tourmentée, ils m'ont fait mille assaux.

LE CONSOLATEUR.

Ce n'est donc dès maintenant : depuis quand ?

L'ÉGLISE.

Dès ma naissance, dès que j'estoye encor à la mamelle, dès ma jeunesse.

LE CONSOLATEUR.

Tu es donc bien forte puisque tu as pu résister aux assaux de tant d'ennemys,

L'ÉGLISE.

Piéça, ils m'eussent saccagée et accablée (Ps. XVIII) si Dieu qui

est mon roc et ma force ne m'eust garantie. Mais en la défense d'iceluy je demeure invincible, tant que mes ennemis jusques à présent ne m'ont pu vaincre et destruyre.

LE CONSOLATEUR.

T'ont-ils seulement travaillée et tourmentée?

L'ÉGLISE.

Les laboureurs ont labouré sur mon dos et ont allongé leurs rayes; et mesme ils avoient entrepris de m'arpenter de leurs cordeaux pour me totalement deffaire.

LE CONSOLATEUR.

Et bien, qu'est-il advenu? Qui les a empeschés?

L'ÉGLISE.

Le Seigneur, qui est juste, a coupé les cordeaux des meschans.

LE CONSOLATEUR.

Or, sus donc, soubz l'ombre et sauvegarde d'un tel Seigneur, aye bon courage, car tous ceux qui t'ont en hayne seront confus et reculés en arrière. Ils seront comme l'herbe des toicts, laquelle est seiche devant qu'elle soit arrachée, de laquelle le moissonneur ne remplit point sa main, ni le glaneur ses aisselles, dont les passans ne diront point : La bénédiction de Dieu soit sur vous ; nous vous bénissons au nom du Seigneur.

L'ÉGLISE.

En vérité, tu m'as consolée et as parlé selon mon cœur.

LE CONSOLATEUR.

Aussy suis-je venu pour te consoler, car le Seigneur m'a envoyé pour porter bonne nouvelle aux affligez (Esaïe X) pour médiciner les désolés de cœur, pour publier aux captifs la délivrance et aux prisonniers l'ouverture de la prison, pour consoler tous ceux qui lamentent, et que gloire leur soit donnée au lieu de cendre, l'huile de joie au lieu de lamentations, le manteau de louange pour l'esprit d'angoisse. Ce n'est donc pas raison qu'à toy tant désireuse de la gloire de Dieu je dénie ce dont tu es digne toute seule. Et de tant plus le fais-je volontairement et de bon cœur que je cognoye qu'il te profitera. Quant au premier donc, ô vertueuse Eglise, que tu te plains de ce qu'on t'a tourmentée et travaillée à tort, sais-tu pas bien que pour tirer le grain de l'espi il faut battre et vanner afin

qu'il soit séparé de la paille? Pour faire le vin, faut-il pas fouler le raisin et la grappe, et après le porter au pressoir afin que le vin soit tiré d'avec le marc? Te fait-il donc mal que Dieu te voulant mettre en son grenier, il te tire hors de la paille qui est préparée pour le feu inextinguible, par la batture? Es-tu marrie qu'estant mise aux barilz neufs du Seigneur, tu n'es point jetée avec le marc aux pourceaux? Et pense bien que cette affliction (Hébr. XIII) que tu endures pour le présent ne te semble estre de joye, ains de tristesse, mais sois assurée qu'après elle rend fruit paisible de justice à ceux qui sont exercez par icelle, car (Esaïe XXXIII) vrayement le Seigneur de bonne heure sera le bras des tiens, et leur salut au temps de tribulation (2 Corinth. IV) laquelle est de petite durée et légère à merveille, faisant toutesfois merveilleusement aux fidèles affligez, un poids éternel de gloire (Rom. VIII) qui est à venir, de laquelle les souffrances, comme j'estime, du temps présent ne sont pas dignes. Ne te souvient-il pas que Moïse estant jà grand et eslevé en honneur, refusa d'estre nommé filz de la fille de Pharaon, eslisant plustost estre affligé avec le peuple de Dieu que d'avoir pour un peu de temps jouissance de péché, estimant l'opprobre de Christ plus grandes richesses que les thrésors qui estoient en Egypte, ayant esgard à la remuneration (2 Cor. VII; Act. V). Disoit-il pas ton Paul qu'il abondoit fort en joye en toutes ses tribulations? Et les autres tiens apostres s'en alloient-ils pas joyeux de devant les conseils, pource qu'ils avoient eu cest honneur de souffrir (Philipp. I) injure pour le nom de Jesus-Christ? N'est-il pas aussy donné de Dieu aux fidèles pour Christ, non-seulement de croire en luy, mais aussy endurer pour luy, ayant un mesme combat? Car (2 Timot. II) c'est parolle certaine que ceux qui sont mortz avec Christ vivront aussy avec luy, et ceux qui souffriront avec luy régneront avec luy. David, tant de fois oppressé de tribulations, se console-t-il pas en la fiance des promesses de Dieu, au pseume X, XVII, XXII, XXV, et en plusieurs autres? Ainsy donc, oyant que toutes choses prospères ou adverses (Rom. VIII), tournent à bien à ceux qui aiment Dieu, cesse tes regrets et te console en luy.

(Suite.)

SIGNALEMENT DES PRÉDICANTS QUI SE TIENNENT EN LANGUEDOC

AVRIL 1743 (1)

Boyer, dit du Bon, ou le Dragon, natif de Lauzanne, ministre, âgé d'environ cinquante-deux à cinquante-trois ans, taille de 5 p. 4 p., le visage noir, le front petit et ridé, les yeux noirâtres, le nez long, une espèce de trou ou cicatrice à la joue droite, la barbe noire assez fournie, portant une perruque de grisaille à bonnet.

Boyer est marié avec une veuve d'Anduze, qui a une fille de son premier mari ; on ne sait point le quartier où elle reste. Elle est grande et brune, et a un enfant de Boyer, âgé d'environ huit ans, qu'il tient chez le nommé Ginoulié, meunier, à M. N. Ganges, à l'Escoutet.

Boyer va souvent à Cournonterral, à Balaruc, à Cette, où il séjourne quelquefois de trois ou quatre jours. On assure qu'il exerce actuellement ses fonctions dans l'arrondissement de Sauzet, diocèse d'Uzès.

Gral, autrement appelé Bernède, natif de Saint-Hyppolyte, ministre, âgé d'environ trente-six ans, taille d'environ 5 p. 3 p., le visage rond, les yeux grands, gris terne, le nez écrasé, les narines larges, les lèvres un peu relevées, une fossette au menton, la barbe assez fournie de poils châains, portant une perruque de grisaille à bonnet.

Gobert, ou Gaubert, natif de Motières, ministre, d'environ soixante-douze ans, la taille basse, gros de corps, le visage fort rouge, les yeux châains et rouges, larmoyants ; portant ordinairement deux habits l'un sur l'autre couleur de café brûlé, avec des guêtres de la même couleur et une perruque rousse.

Laferrière, prédicant, âgé d'environ vingt-cinq ans, taille de 5 p. 3 p., assez bien fait, cheveux longs, châains, les portant ordinairement en bourse, visage noir, yeux gris, le nez et les lèvres grosses.

La Boissière, prédicant, âgé d'environ trente-deux ans, taille de 5 p. 3 p., mince de corps, visage long, fort gravé de la petite

(1) Il est superflu d'insister sur l'intérêt de ce document, que l'on peut comparer avec celui inséré dans l'ouvrage de M. Ch. Coquerel (*Hist. des Églises du Desert*, t. II, p. 568). La date de 1743, placée en tête du morceau que nous publions aujourd'hui, n'est point exacte : c'est après 1745 qu'il a été rédigé, vers 1750.

vérole, yeux gros et noirs, nez long fort gâté au bout de la petite vérole, la bouche assez bien faite, la barbe noire, cheveux de même, assez longs, les portant ordinairement en bourse avec un nœud de ruban sous le menton.

La Bruyère, prédicant, âgé d'environ vingt-neuf ans, taille de 5 p. 2 p., assez bien fait, le visage rond, les yeux gris, un peu camus, joues rouges, lèvres un peu grosses et les dents mal rangées, portant perruque de grisaille à bonnet.

Paul, prédicant, âgé d'environ trente ans, taille de 5 p. 1 p., gros de corps, le visage rond, fort gros, les yeux bleus et gros, le nez gros, la bouche fort grande montrant les dents qu'il a fort grosses et mal rangées, portant perruque de grisaille à bonnet.

Le Cadet, prédicant, âgé d'environ vingt-deux ans, taille de 5 p. 1 p., grossier de taille, les cheveux noirs fort courts, le visage noir gravé de la petite vérole, les yeux noirs et un peu gros, le nez court et gros de même que les lèvres.

Besson, autrement appelé La Valette, prédicant, âgé d'environ trente-cinq ans, taille de 5 p. 2 p., visage un peu long, maigre et noir, les yeux noirs un peu enfoncés, le front petit, le nez long, les lèvres un peu grosses.

Tous ces prédicants sont sous la direction de Boyer, qui les paye.

Combes, ministre, âgé de cinquante-cinq ans, taille de 5 p. 4 p., gros et gras, bien fait dans sa taille, le visage rond, le front élevé, les yeux bleus fort gros, le nez bien fait, la bouche un peu petite, le menton rond, poil blond; portant perruque blonde à bonnet.

Combes, fils du précédent, âgé d'environ vingt-cinq ans, taille de 5 p. 1 p., visage rond, cheveux courts, noirs; gras, les yeux enfoncés, le nez un peu camus.

Rivière, natif de Chamborigaud, diocèse d'Uzès, prédicant qui accompagne ordinairement le nommé Combes; il est de la taille de 5 p. 5 p., le visage rond, cheveux longs et abattus; il se tient du côté du Pont-de-Monvert et tient souvent des assemblées à Saint-Martin-de-Bobaux, diocèse de Mende; il en convoqua une au mois de novembre 1738, au Moulin à foulon, à Uzès.

Vialla, ministre, âgé d'environ quarante ans, la taille fort petite, le visage rond, les yeux noirs, le nez petit, assez bien fait; la bouche petite, le menton bien fait y ayant une fossette; la barbe assez bien

fournie et poil châtain, portant perruque à bonnet, châtain clair. Il part du Languedoc en 1744-1745.

Montoulieu, natif des environs de Massillargues, prédicant, âgé d'environ trente ans, taille de 5 p. 4 p., visage long, gravé de petite vérole. Les yeux gris assez gros, le nez long, la bouche grande, portant perruque à bonnet de couleur châtain.

Roux, ministre, âgé d'environ quarante-deux ans, taille de 5 p. 3 p. environ, le visage assez plein et bien facé, les yeux gris, le nez assez bien fait, la barbe noire et fort garnie, une perruque à grisaille à bonnet, et a l'air modeste et assez fin, il est vêtu en bourgeois et porte ordinairement un manteau dont il a soin de se couvrir le visage pour éviter d'être connu. Il est originaire de Caveirac, diocèse de Nîmes. Il avait le département des Cévennes en 1744.

Courtes ou Corteiz, du hameau de Nozaret, paroisse de Castaniez, âgé d'environ cinquante-trois ans, taille un peu au-dessus de la médiocre, visage long et maigre, bouche bien fendue, le nez aquilain, cheveux châtains, obscurs, abattus; l'air doux.

Burdet, de Préveranges, près de Morges, pays de Vaud; grand, assez bien fait, visage long et maigre, portant perruque châtain.

Benjamin du Plan, taille 5 p. 5 p. environ, cheveux blonds et longs qu'il met souvent en queue, visage assez beau, yeux bleus.

Court, âgé d'environ cinquante-cinq ans, taille de 5 p. 4 p., assez bien fait, portant ordinairement perruque courte, un peu marqué de la petite vérole, visage plein, nez aquilin, les yeux noirs; il porte d'ordinaire un bouton d'or ou d'argent à ses habits sans galons; il a toujours un chapeau bordé, portant l'épée et une canne.

Barthélemy Claris, ministre. Il est natif du lieu de Lezan, à deux lieues d'Alais et d'Anduze, fils d'un cordonnier du même nom et qui réside à Lezan; il est âgé d'environ trente-huit ans; il a le visage rond et gros, les yeux enfoncés et noirs, les sourcils gros et noirs, portant perruque, les dents blanches et belles, le nez très-camard, gros dans sa taille qui est de 5 p. quelques lignes; la jambe belle et bien faite, boitant un peu du côté droit, fort velu sur le corps et sur les bras.

Pierre Tourcoval, natif de Sumène, âgé d'environ soixante-cinq ans, taille moyenne, le visage creusé par la petite vérole, le nez un peu écrasé, portant une perruque blonde et habillé de noir; il a resté trente ans à Genève. C'est un homme qui n'a rien du tout; on

le voit toujours bien habillé. On assure que c'est lui qui va avertir les gens de la religion lorsqu'il se fait des assemblées; on n'en doute même pas.

Lauze, prédicant, taille 5 p. 2 p., âgé d'environ trente-huit ans, portant perruque couleur châtain, visage large, le nez un peu élevé, la barbe assez fournie.

Royer ou Rouger, prédicant, taille d'environ 5 p. 1 p., portant perruque couleur châtain, âgé d'environ quarante-cinq ans, visage rond creusé de la petite vérole.

A Sauve. — Chez Puech au *Lion d'or*.

Retraites à Sommières. — Chez le sieur Mouliner père, chamoisier; chez Grandi, tondeur de finette; il n'a point d'enfants et demeure vis-à-vis la maison de Vassas père, tanneur. Chez Vassas fils aîné, tanneur, demeurant dans la même rue du côté de Grandi, cinq ou six portes plus bas.

Retraites à Montpellier. — Chez Sablier, aubergiste à l'hôtel d'Uzès, près le Chapeau rouge. Chez le sieur Gely aîné, dont la femme est catholique, demeurant vis-à-vis Sablier. Chez le sieur Baupilières, ci-devant fermier de Maury, dans la même rue. Chez Dupont, marchand de corbeilles, vis-à-vis M. Grosville, droguiste, au pied Saint-Gely. Chez Arnaud, marchand de cuir, près Saint-Paul. On prêche dans la maison. Chez la demoiselle Reinard, qui a un bureau de tabac et de sel dans la maison de Dufcur, près la Triperie vieille. Chez le sieur Maros, marchand parfumeur, à la Sonnerie.

Retraites à Pignan. — Chez Sautet cadet, maître tonnelier, vis-à-vis la porte de l'Eglise. Chez Say vieux.

A Cournontéral. — Chez Deuroc et à la Tuilerie.

Retraites à Valmagnes. — Chez Isaac Vernazobre. Chez le sieur Cassi, près de Peyrolles. Chez le sieur Grouille, vis-à-vis le sieur Brouzet.

A Montagnac. — Chez Querelle, au *Soleil d'or*.

A Balaruc. — Chez Pourquier.

A Cette. — Chez le sieur Laporte aîné. Chez le sieur Deydieu, marchand drapier.

On peut arrêter quelques ministres, ou prédicants sur le pont (port ?) de Cette ou du canal, où on prétend qu'ils vont très-souvent.

Relations des prédicants. A Nîmes avec les nommés : Béchard

ainé, la veuve Bruguier, Marion Bécharde, B. Franc, J. Berjon, Pierre Hector.

A Boucoiran avec les nommés : Floutrier, commis au bureau des lettres; Pierre Matthieu, Pierre Gibert.

Roux a l'arrondissement de Nîmes, avec Bétrine, prédicant. Il exerce actuellement ses fonctions dans l'arrondissement de Sauzet, diocèse d'Uzès.

Claris exerce aussi ses fonctions dans le diocèse d'Uzès. Il a un compagnon appelé Ribière.

Dupuy, prédicant, taille de 5 p. 4 p. environ, cheveux châtons, le visage long et plein.

Blachon, prédicant, taille de 5 p. 2 p., cheveux châtons obscurs, ayant une cicatrice au menton, un peu creusé de la petite vérole, âgé d'environ trente ans. Ce prédicant se tient dans le diocèse d'Uzès.

Dupré, prédicant, taille d'environ 5 p. 2 p., portant perruque, assez beau de visage, le teint brun, âgé d'environ trente ans.

Le nommé Perrot, prédicant, ou du Perrault, taille de 2 p. 5 p. et demi environ, cheveux blonds, âgé d'environ trente ans. A le département du Vivarais et Velay en 1744 et 1745.

Autres prédicants qu'on sait rouler actuellement en Languedoc. — Bétrine. — Boixier. — Maroger. — Paul Verzanobre, d'Anduze, a eu le département d'Uzès l'an 1744 et 1745. — Pierredon, qu'on croit être de Lunel. — Papier. — Simon Gibert. — Paysannet. — Jean Gibert. — Perrachon. — Domergues.

Tous ces prédicants sont actuellement dans le diocèse d'Uzès et aux environs.

Autres prédicants qui sont actuellement dans les Boutières ou aux environs. — Bouniard ou le Père éternel. — Plancher. — Sanhez.

Retraites des prédicants en Languedoc. — A Saint-Laurent le Minier, près Ganges, chez le nommé Sanguinède, cy-devant fabricant de Cadix, demeurant à la rue de la Fontaine. Chez Pierre Caumition, boiteux, près la porte du village, du chemin qui va au Vigan sur la droite. Chez Barral, appelé Va qui danse, chapelier, demeurant vis-à-vis la fabrique et loge M. La Charière. Chez Berthézène, dans la même fabrique.

Retraites aux environs de Saint-Laurent. — Chez Bousquet et chez Cazalet, dont les maisons sont sous le même toit. A Ferrières, chez Fabrègues. — A Maudesse, chez Coutaroue.

Retraites dans la paroisse de Sumène, appartenant à Madame de Sumène. — Au lieu nommé Triscol, chez André Ferrieu. — A la maiterie de M. Soulier, bourgeois de Ganges, appelée Gourdon, dont le métayer qui s'appèle Fesquet, était ci-devant catholique. — Au lieu appelé Gourdon, chez M. Delclan, gentilhomme terrier.

Retraites dans la paroisse de l'Escoutet, appartenant à M. de Ganges. — Au lieu appelé Marquès-Ménager.

Retraites dans la paroisse de Ganges. — Chez Broc Sourd, potier de terre, vis-à vis les Capucins, près le logis du *Cheval blanc*. Chez Jacques Caucanas, tanneur, qui demeure dans la maison de Rouisset, tanneur, au faubourg des Barris. Chez Augeu ou Augeau, marchand graisseur, dans la même rue. Chez David Vidal, faiseur de bas au métier en laine, proche le nommé Fourcoval, cordonnier. (Voir le signalement de Fourcoval et vérifier si ce n'est pas celui du cordonnier.) Chez Teissonnières, teinturier, au bout du pont et chez le nommé Engiviel ou Engevin, maréchal, demeurant dans la même maison où il y a une porte de communication d'un appartement à l'autre pour tromper l'espion. La maison appartient au sieur Astruc. Au lieu appelé la Baraque et Sumène, chez Olivier. A la Cadière, chez , fabricant de Cadix, et qui n'a point d'enfants. A Malletaverne, près Saint-Hippolyte, chez Viala, fabricant de Cadix. A Saint-Hippolyte, chez Jean Pioch, marchand drapier, dont la femme est catholique, vis-à-vis le logis des *Balances*. Chez Caucanas aîné, marchand drapier, vis-à-vis le *Griffon*. Chez Soulier, à la Croix Haute. Chez Giryhaute, au même endroit. Chez Daniel Rivet, au delà de la rivière du Vidourle.

Retraites au Vigan. — Chez Villème Jeanne, à l'enseigne de la *Croix-Blanche*. Chez Mazel aîné, directeur des postes et fabricant de bas de laine, près la place. Chez Mouret, peigneur de laine, chantre et montrant à chanter les psaumes, natif du lieu de Faus-sinez, où son père habite dans une maison appelée le Papier. Il est proposant et a soin de fournir des livres aux protestants.

Lieux des retraites ordinaires des prédicants dans le diocèse d'Uzès. — A Ners, à Martignargues, à Deaux, à Boucoiran, à l'Avaut, à Las-cours et Cruviers, à Moussac et Brignon, le moulin de M. N. Brisis, possédé par le nommé Pinet; au Mas-Brunel, terroir de Domessargues; au Mas de Conte, près de la Rouvière.

(Arch. de la préfecture de l'Hérault. 2^e div.)

MÉLANGES

UN PROBLÈME BIBLIOGRAPHIQUE

QUELLE EST LA DATE DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE LA *PSYCHOPANNYCHIA* DE CALVIN?

Le premier ouvrage théologique de Calvin, la *Psychopannychia*, a-t-il eu deux éditions antérieures à celle de Strasbourg, 1542? A-t-il été publié d'abord à Paris, en 1534, et ensuite à Bâle, en 1536?

Tout le monde l'a cru jusqu'à présent. M. Herminjard, au contraire, affirme (1) qu'il n'y a pas eu d'édition antérieure à celle de 1542. Aurait-il raison? — Ceux qui ont fait une étude quelque peu sérieuse des volumes qui ont déjà paru de la *Correspondance des Réformateurs*, savent qu'on peut accepter de confiance les assertions du savant et consciencieux éditeur. Grâce à la sévérité de sa méthode, à son incorruptible jugement et à son intime connaissance du XVI^e siècle, il a pu faire justice de quelques erreurs historiques généralement accréditées; et chaque volume nous apporte à cet égard un ample contingent de révélations importantes.

Ici, toutefois, nous avons hésité à le croire sur parole, car il était en désaccord avec des savants de premier ordre, dont la sagacité critique est bien connue de tous, et qui ont l'habitude de n'accepter la tradition qu'à bon escient et après un examen approfondi: nous voulons parler des éminents professeurs de Strasbourg, qui poursuivent avec un zèle infatigable et une supériorité d'érudition incontestable, la belle publication des Œuvres complètes de Calvin (2).

(1) *Correspondance des Réformateurs*, III, p. 245, note 11.

(2) *Ioannis Calvini Opera quæ supersunt omnia...* ediderunt Guilielmus Baum, Eduardus Cunitz, Eduardus Reuss, theologi argentoratenses. Vol. V, p. xxxiv-xxxviii.

Qu'on nous permette l'éloge bien mérité d'une œuvre qui sera un monument durable élevé à la gloire de notre grand réformateur, le seul peut-être qui fût digne de lui. Huit volumes ont déjà été publiés (1863-1870), contenant bien des pages de Calvin qui n'avaient jamais été imprimées, ou qui n'avaient été imprimées qu'en partie. Nous signalons en particulier les Actes du procès de Michel Servet, 1553 (vol. VIII, p. 720-871). Les prolégomènes qui sont en tête de la plupart des volumes sont faits de main de maître. Entre autres mérites, les éditeurs auront celui d'avoir définitivement clos la discussion sur quelques points jusqu'ici controversés: ils n'ont laissé rien à dire après eux, par exemple, contre l'existence du texte français de l'*Institution chrétienne* de 1535 (vol. I, p. xxiii-xxx; III, p. xiv-xvi). Ils ont fait en outre quelques découvertes historiques qui ne sont

Qui donc ici était dans le vrai? — Il y avait là un intéressant sujet d'étude, que nous avons eu la témérité d'aborder. Et, sans nous établir juge du débat, — *non nostrum tantas componere lites* — nous voudrions exposer les motifs qui nous font adopter l'opinion de M. Herminjard.

Le problème bibliographique dont nous allons discuter la solution n'est pas, si l'on veut, d'une importance capitale. Quelle que soit l'année à laquelle il faut assigner l'apparition de l'édition *princeps* d'un ouvrage de Calvin, le jugement définitif qu'on portera sur le grand théologien n'en saurait être modifié. Sans doute; mais en histoire rien n'est insignifiant, surtout quand il s'agit d'une telle personnalité; les moindres faits ont leur valeur, et il ne faut rien négliger pour arriver à la vérité vraie.

Ce qui a fait croire, jusqu'à présent, à l'existence de deux éditions antérieures à celle de Strasbourg, 1542, ce sont deux préfaces mises par Calvin lui-même en tête de cette édition : la première préface, *Ad amicum quendam*, est datée d'Orléans, 1534 (Aureliæ, MDXXXIV); la seconde, *Lectoribus*, est datée de Bâle, 1536 (Basileæ, MDXXXVI).

Une difficulté capitale se présente immédiatement : Que veulent dire ces préfaces, s'il n'y a pas eu de publication?

On peut répondre d'abord que l'un n'implique pas nécessairement l'autre. On connaît des opuscules et même de gros ouvrages qui n'ont été imprimés que plusieurs années après le moment où ils furent envoyés en manuscrit à la personne à qui ils étaient dédiés. Cet usage était assez fréquent au XVI^e siècle. Et si Calvin a tenu à imprimer la dédicace de 1534, bien que son livre fût complètement remanié, il a dû avoir

pas sans valeur. Qui se serait douté, il y a quatre ans, par exemple, que Calvin avait composé à Strasbourg quelques psaumes en vers français, et que ces psaumes avaient été chantés sur des airs allemands? (Vol. VI, p. xiv-xxi.) Nous devons cette curieuse révélation aux savants éditeurs : ils l'ont faite conjointement avec M. Félix Bovet, professeur à Neuchâtel, qui leur a indiqué un exemplaire rarissime et peut-être unique de l'édition *princeps* de 1542, qui se trouve à la Bibliothèque royale de Stuttgart (*La Forme des Prières et Chants ecclésiastiques*).

Ajoutons que ces volumes, dont l'impression est si nette, si soignée, sortent des presses de C.-A. Schwetschke et fils, de Brunsvic (M. Bruhn, successeur), l'une des premières librairies de l'Allemagne, celle-là même qui a si bien mérité de la science et du protestantisme par sa splendide édition des Œuvres de Mélanchthon.

Le neuvième volume est presque terminé. Il contiendra une masse de pièces qui ne se trouvent pas dans les éditions antérieures, en particulier une série de Confessions et tout ce qui a pu être recueilli d'ordonnances civiles et ecclésiastiques.

Nous laissons à d'autres, plus autorisés que nous, le soin d'annoncer cette belle publication; nous avons toujours reculé et nous reculons encore devant la grandeur d'une pareille tâche. Mais nous espérons que cette regrettable lacune ne tardera pas à être comblée : le *Bulletin* se doit à lui-même, et il doit aussi aux doctes professeurs de Strasbourg, de donner une recension de cette œuvre excellente, qui présente de si grandes difficultés, et qui se poursuit néanmoins avec un si éclatant succès.

ses raisons. Lesquelles? Il n'est pas facile de le dire à trois siècles et demi de distance. Toutefois on peut supposer que l'*ami* anonyme d'Orléans (Daniel, Duchemin, Connanus ou tout autre) a pu, s'il vivait encore en 1542, reconnaître, dans le livre imprimé, l'opuscule négligé de 1534, et Calvin n'a pas voulu manquer d'égards envers lui. La forme était changée, il est vrai, mais la plupart des arguments du travail primitif subsistaient néanmoins, et Calvin lui-même le dit dans sa lettre à Fabri : « ... J'ai ôté *peu de choses*, j'en ai ajouté d'autres, j'en ai changé plusieurs (1). » On peut supposer aussi qu'il y a eu là une petite faiblesse d'auteur, bien excusable assurément : n'a-t-il pas pu tenir à prouver que ses idées sur le prétendu sommeil des âmes remontaient à huit ans en arrière? Quant à la préface de 1536, elle disait tout ce qu'il avait à dire, puisqu'il n'y a rien ajouté, et il s'est contenté de la reproduire purement et simplement. Elle marquait un nouveau pas de cette œuvre si lente à paraître, mais qui ne pouvait plus rien ajouter à la renommée de l'auteur de l'*Institution chrétienne*.

On peut donc s'expliquer assez bien les deux préfaces de 1534 et de 1536 sans qu'il y ait eu publication. Mais on ne s'explique pas du tout qu'aucun exemplaire de ces deux prétendues éditions n'ait été aperçu par personne. Rappelons ici un principe très-sage posé par les éditeurs des Œuvres de Calvin eux-mêmes, dans leurs savants Prolégomènes : c'est qu'on ne doit admettre la réalité d'une édition que s'il en existe au moins un exemplaire connu, ou si quelque bibliographe digne de foi a déclaré qu'il l'a vue, ou enfin si, par des inductions très-directes et très-précises, on est en droit d'affirmer que le livre a été publié. Nous lisons, par exemple, dans l'Introduction du vol. III : « On se demande naturellement comment certains auteurs ont pu arriver à admettre l'existence d'une édition française (de l'*Institution*) antérieure à la première latine, sans en avoir jamais vu un exemplaire, et sans que jamais personne n'ait pu produire une seule feuille de ce livre purement imaginaire (2)? » Dans le vol. V, les mêmes éditeurs emploient le même argument contre l'existence d'une prétendue *Psychopannychia* française avant l'édition latine (3). Ce principe est excellent, et nous l'appliquons à l'ouvrage en question. Personne n'a jamais vu une feuille de l'édition de 1534 (4).

(1) « ... *Pauca quædam sustuli, alia addidi, mutavi etiam nonnulla.* » Calvin à Fabri, de Bâle, 11 sept. 1535. *Corr. des Réf.*, III, p. 350.

(2) *Calvini Opera*, vol. III, p. xiv.

(3) « *Non audiendi sunt qui huic libellum primum gallice editum fuisse coniectant. Nam ex mera coniectura talem editionem nasci potuisse inde efficimus quod nemo unquam gallicum exemplar ante latina nostra impressam vidit, neque testis qui olim viderit adduci potest.* » *Calvini Opera*, vol. V, p. xxxv.

(4) « I. 1534. Editio princeps Parisiis impressa, latina. Hanc non vidimus neque usquam adhuc exstare audivimus. » *Calv. Opera*, vol. V, p. xxxv.

Et nous en tirons cette conséquence que nous avons le droit de mettre pour le moins en doute l'existence de cette édition.

Voudra-t-on faire ici une exception à cette règle générale? Supposera-t-on que si Calvin a fait imprimer l'ouvrage à ses frais, comme il le fit pour son Commentaire de *Clementia*, l'ouvrage n'avait pas encore passé entre les mains des libraires, et que l'auteur ne put l'emporter avec lui quand la persécution le força de quitter précipitamment la France? Et dans le cas où un éditeur eût consenti à faire les frais, supposera-t-on que cet éditeur, après le départ de Calvin et par crainte des persécutions qui sévirent toujours plus violentes à cette époque, n'a pas osé livrer au public le volume imprimé et qu'ainsi tous les exemplaires ont péri? Et dans cette supposition, conservera-t-on l'espoir qu'un exemplaire puisse être caché dans quelque obscure bibliothèque de la France (1)?

Nous avouons que la disparition d'un livre ne prouve pas *ipso facto* sa non-existence. Ainsi, un catéchisme français de Calvin a été imprimé en 1536 ou tout au commencement de 1537, et pourtant personne n'en voit plus un seul exemplaire aujourd'hui. Ainsi encore, Calvin a écrit en 1557, contre Castalion, deux opuscules, dont l'un en français, et cet opuscule est introuvable. Oui, mais dans ce dernier cas, nous tenons le fait de Castalion lui-même : il le dit expressément et *totidem verbis* dans un passage de sa *Defensio*, et son témoignage est irrécusable (2). Et dans le premier cas, nous tenons le fait de Calvin lui-même. Parlant des accusations lancées contre lui et ses collègues (févr.-mars 1537) et des entrevues qu'il eut avec le calomniateur Pierre Caroli, il écrivait un peu plus tard à Grynaeus : « ... J'avais écrit peu auparavant un catéchisme, je l'avais même publié en français (3). » Voilà des témoignages prochains, directs, explicites, devant lesquels il n'y a plus qu'à s'incliner. Mais il n'en existe pas un seul de cette sorte en faveur de la prétendue édition de la *Psychopannychia* de 1534.

Il nous paraît bien difficile d'admettre que Calvin n'eût pas conservé,

(1) *Ibidem*.

(2) « *Scripsisti contra me duos libellos... Unum superiore anno [1557] gallico sermone : cuius titulus est : Responses à certaines calomnies et blasphèmes, etc...* In priore me nominas his verbis : « Celuy qui a composé l'escrit, soit Sebastien, ou quelque semblable. » — Or, nous lisons au verso du titre des *Seb. Castalionis Opuscula*, d'où ce passage est extrait : *Defensio adversus libellum cuius titulus est, Adversus Nebulonem, Ioan. Calvini*. — Nous devons à M. Herminjard ce renseignement, et quelques autres qu'on trouvera plus bas. Nous avons pris la liberté de nous adresser à lui pour qu'il voulût bien éclaircir quelques points qui étaient encore un peu obscurs pour nous; et nous le prions de recevoir ici publiquement nos sincères remerciements pour l'extrême obligeance qu'il a mise à rendre notre étude moins imparfaite.

(3) « ... *Conscriptus enim aliquanto ante catechismus a nobis fuerat, gallice etiam editus, etc.* »

malgré sa fuite, quelque exemplaire de cette édition, d'autant plus que sa fuite n'a pas été aussi précipitée qu'on le croit. M. Herminjard pense que ce ne fut pas pour fuir la persécution que Calvin abandonna son pays; et cette opinion est fondée sur de bonnes raisons (1).

Quant à l'édition de 1536, qui aurait paru à Bâle, la difficulté est plus grande encore, si possible. Bâle était une ville universitaire où l'on aimait à faire des collections de livres et dans laquelle le futur réformateur comptait de nombreux amis. Et cependant cette édition ne se trouve plus aujourd'hui.

Objectera-t-on que Calvin n'a pas dû rester quatre longues années sans rien publier, depuis le printemps de 1532 jusqu'en 1536? — L'objection ne nous paraît pas très-forte. Calvin était naturellement timide, engagé depuis peu dans les idées nouvelles, et la lumière ne se fit pas pour lui dès le premier jour; ce qu'il demandait, c'était, comme il le dit dans la préface de son *Commentaire sur les Psaumes*, de « vivre à requoy en quelque coin incognu. » Le même sentiment qui lui faisait rechercher la retraite a très-bien pu le détourner de la publicité. Il s'occupait entièrement, à cette époque, de la controverse avec les anabaptistes et les libertins; cela est vrai, mais après le mois de février 1535, il s'occupe uniquement de son *Institution chrétienne*; et il a très-bien pu remettre à d'autres temps la publication de son deuxième ouvrage (2).

Il y a donc de fortes présomptions contre l'existence d'éditions antérieures à celle de 1542. Nos preuves, il est vrai, ont été jusqu'à présent purement négatives, mais elles ne nous semblent pas sans valeur, d'autant plus que l'*onus probandi* ne nous incombe point. Toutefois, nous ne voulons pas encore produire nos preuves positives. Recherchons auparavant sur la foi de quel auteur on a pu croire à une édition de Paris, 1534. Il est à la fois curieux et intéressant de remonter à la source de cette erreur. « Il en est, disent excellemment les savants éditeurs des Œuvres de Calvin, il en est des erreurs historiques comme des préjugés littéraires. Une fois avancées par une *autorité regardée comme compétente*, elles passent d'un livre à l'autre sans examen ultérieur, et finissent souvent par devenir des axiomes aux yeux mêmes des savants (3). »

Or, ici, quelle est l'*autorité*? Il y en a une, mais de pauvre créance, c'est Jean Sénébier, auteur de l'*Histoire littéraire de Genève*, Gen.,

(1) *Corr. des Réf.*, III, p. 242, note 2.

(2) *Ibidem*, III, p. 243, note 2.

(3) *Calvini Opera*, III, p. xiv.

1786, 3 vol. in-8°. Voici ce qu'il dit au tome I^{er}, p. 248 : « *Psychopannychia*, qua refellitur eorum error qui animas post mortem usque ad ultimum judicium dormire putant, 1534, Parisiis; Morgiis, 1545; traduite en françois en 1556 (1). » Ce titre n'a fait son apparition qu'avec l'édition de 1545, car celle de 1542 en portait un autre, que donne M. Herminjard, d'après Conrad Gesner (2).

Mais voici une autre particularité, que M. Herminjard a bien voulu nous faire connaître. La minute même de l'*Histoire littéraire de Genève*, de Sénebier, donne le titre de l'ouvrage de Calvin tel que nous venons de le transcrire, mais avec cette omission significative qu'il n'y a point *Parisiis* après 1534; l'indication du lieu où cette édition aurait paru ne se rencontre que dans l'*Histoire* imprimée. Pourquoi cette addition hardie? C'est tout simplement une interprétation de l'honorable écrivain; et cette interprétation, il l'a sûrement tirée de la préface d'Orléans quant à la date; et quant au lieu, il l'a inférée de ce que Calvin devait avoir eu un peu plus tard, à Paris, et peu de temps avant son départ de France, une entrevue avec Servet. Sénebier n'a pas vu le livre; autrement il ne donnerait pas simplement le titre de 1545, et son manuscrit aurait tout d'abord donné le lieu. Mais il ignorait alors et n'interprétait pas encore.

Il y pourtant deux autorités en faveur des deux prétendues éditions de 1534 et 1536, deux autorités beaucoup plus anciennes, et, au premier abord, plus respectables, quoique leur proximité et surtout leur étroite parenté n'en fassent qu'un seul témoignage, fondé sur une interprétation abusive.

C'est d'abord Bèze (Vie latine de Calvin, 1575) : « Ejus modi rerum statum intuens Calvinus, postquam *Aureliæ* insignem illum libellum edidisset, quem *Psychopannychia* inscripsit.... secedere ex Gallia statuit. » Puis, Nicolas Colladon, qui, dès 1550, avait fait de nombreux Indices pour les ouvrages de Calvin, et qui donna, en 1576 et 1585, à Lausanne, deux nouvelles éditions de l'*Institution chrétienne*. Il

(1) Dans les *Calvini Opera*, vol. V, p. xxxvii, nous voyons que la traduction française, qui sortit des presses de Conrad Badius, est de M.D.LVIII, et non de 1556. Nous pensons que Sénebier se trompe aussi sur ce point, ou qu'il y a une erreur typographique.

Paul Henry (Calvins Leben, Bd III, s. 175) répète ce titre : « (Nach Sénebier) 1544. » Et il ajoute : « 8. » bien que Sénebier ne dise rien du format, et pour cause : il faut lui en savoir gré.

(2) « Conrad Gesner, qui possédait assez bien la bibliographie de son temps, ne mentionne, dans l'article qu'il a consacré à Calvin (Bibliotheca univ., 1545, f. 396 a), qu'une seule édition de la *Psychopannychia*, celle de 1542, dont il donne ainsi le titre : « De statu animarum post mortem liber, quo asseritur Vivere apud Christum non dormire animis sanctos, qui in fide Christi decesserunt. Argentorati, 1542, in-8°. » (*Corr. des Réf.*, III, p. 245, note 11.)

s'exprime ainsi dans sa préface du 1^{er} mars 1585, fol. xxxiiij, verso : « ... prima eius lucubratio in sacris, *Psychopannychia edita fuit Aureliæ* anno MDXXXIII. » — Mais on voit comme les interprétations divergent sur le lieu de l'impression : les plus anciennes indiquent *Orléans*, les plus récentes, *Paris*.

On surprend ici l'origine de l'hypothèse d'une publication de cet ouvrage en 1534. Calvin avait mis cette date à la fin de sa préface *Ad amicum quendam*. Bèze et Colladon, voyant, en tête de la préface, ces paroles : « Comme plusieurs hommes pieux ont insisté auprès de moi pour que je publiasse quelque chose — *ut publice aliquid ederem...* » n'ont pas hésité à dire de la *Psychopannychia* : *Edita fuit Aureliæ*, 1534. Sénébier, au contraire, se rappelant sans doute que Calvin séjourna, cette même année 1534, à *Paris*, a trouvé plus naturel de supposer que la publication eut lieu dans cette ville, puisque, d'ailleurs, le *Commentaire de Clementia* y avait vu le jour. Mais n'est-ce point des deux côtés *mera conjectura* ?

Prétendrait-on, pour donner plus de poids au témoignage de Bèze, qu'il a pu appuyer son témoignage sur autre chose que sur la seule préface ? — Nous ne le pensons point. Mais enfin, Bèze n'est pas une autorité bibliographique et chronologique irréfragable, tout le monde en convient ; et les *Prolégomènes des Calvini Opera*, comme les notes de la *Correspondance des Réformateurs*, l'ont prouvé plus d'une fois. Et d'ailleurs, ceux qui voudraient mettre bien haut le témoignage de Bèze devraient faire paraître l'édition à *Orléans*, comme le dit Bèze, et non à *Paris*, comme Sénébier le premier l'a dit il y a moins d'un siècle. Pourquoi cette infidélité à l'interprétation de Bèze ? N'est-ce pas un aveu implicite qu'on n'a pas en lui une grande confiance ?

Poursuivons toutefois. Bèze était si peu sûr de son affaire, il connaissait si imparfaitement certains détails bibliographiques de la vie de son héros, que dans la première Vie française des réformateurs, datée du 19 août 1564, il n'a pas dit un mot de la *Psychopannychia*. Dans la seconde Vie française (1565), il a intercalé plusieurs détails biographiques extraits par Nicolas Colladon des préfaces et dédicaces de Calvin, et l'on y trouve ceci, fol. a, 8, verso : « Devant que de sortir de France, estant ceste année-là à Orléans, il composa un livre intitulé *Psychopannychia*. » C'est seulement dans la Vie latine, 1575 « *Vita Calvini.... accurate descripta*, » qu'il se sert de l'expression *edidisset* qui peut se traduire également par *composer* ou *publier* selon les cas nous avons cité le passage). Colladon, nous l'avons vu aussi, a simplement reproduit le mot de Bèze, il met : *Edita fuit*. Ce n'est que dans la traduction française de la Vie latine (nous citons l'édition de Genève, 1581,

qui est une réimpression), que se trouve le mot *imprimer* ; mais ce mot en dit plus que le mot latin *edidisset* ; c'est une véritable interprétation. Si Bèze avait été certain, en 1575, que le livre n'avait pas été simplement *composé* mais imprimé en 1534, il aurait ajouté une phrase pour expliquer la disparition du livre : la chose en valait la peine. Ces variantes, ces hésitations prouvent que Bèze et Colladon n'ont jamais vu le livre de 1534, et que, dans l'embarras qu'ils éprouvaient comme nous, ils ont trouvé commode de se servir d'un mot neutre et vague, qui ne tranchait pas la question. Pendant la vie de Calvin, ils n'avaient songé ni l'un ni l'autre à se renseigner sur ce sujet, ainsi que sur bien d'autres : on le voit suffisamment. Après sa mort, ils n'avaient rien de mieux à faire, suivant l'habitude du temps, que de laisser indécise une question de peu d'intérêt. N'agissons-nous pas de même dans une foule de cas, quand il s'agit de nos contemporains ?

Mais hâtons-nous d'arriver aux preuves positives. Etudions les témoignages de Calvin et de quelques-uns des amis auxquels il avait donné à lire son travail. Voilà les véritables juges du débat.

Consultons d'abord la lettre de Capiton à Martianus Lucanius (pseudonyme qui ne semble avoir été pris par Calvin que depuis sa sortie de France). Elle n'a point de date, mais son contenu prouve qu'elle est de la fin de 1534. Calvin avait quitté la France au mois d'octobre de cette année, et ce dut être de l'une des provinces septentrionales qu'il partit avec Louis du Tillet pour se rendre à Strasbourg. Il se trouvait à Bâle quand cette lettre lui parvint. Nous en détachons quelques phrases qui nous intéressent :

« Votre livre me plait beaucoup ; je n'ai pu le lire entièrement ni à fond, à cause de l'écriture trop fine et illisible pour moi. Quant à le faire imprimer, nous vous conseillons d'attendre, pour le publier, des temps plus favorables. Les Allemands savent par expérience que la prédication, qui a constamment pour objet la personne de Jésus-Christ, est le vrai remède aux maux de l'Eglise, et qu'en attaquant les erreurs des sectaires on leur donne une plus grande célébrité. Le sujet que vous avez choisi sera fécond en disputes ; je crains que certains auteurs qui réprouvent maintenant cette doctrine erronée [du sommeil des âmes après la mort], ne soient irrités par de nouveaux débats et détournés de la piété.

« Je voudrais aussi vous voir DÉBUTER en soutenant une vérité moins contestée..... Ne pensez pas que le fruit de vos labeurs soit perdu ; vous pourrez plus tard les faire valoir sous une autre forme, et vous posséderez alors une connaissance plus intime des Ecritures.

« En résumé, la triste situation des Eglises de France vous com-

mande d'éviter les disputes, et votre livre troublerait un grand nombre des meilleurs disciples de Jésus-Christ. Voilà mon opinion, mais cependant vous demeurez libre d'entreprendre ou d'ajourner la publication de votre ouvrage (1). »

Il s'agit ici évidemment de notre *Psychopannychia* ou du moins du travail primitif de ce traité de polémique religieuse, puisque Calvin n'a pas fait encore ses *débuts* théologiques; et ce travail n'était pas imprimé, puisque l'écriture était *illisible* pour Capiton; et nous sommes à la fin de 1534, puisque la situation des Eglises de France n'a été décidément triste (*afflictæ*) qu'à la fin de cette année, après l'affaire des placards contre la messe. Or, à quel moment voudrait-on que Calvin eût fait imprimer ce travail, à Paris ou à Orléans, puisqu'il a quitté la France en octobre et qu'il n'y remettra plus les pieds?

Consultons ensuite la lettre que Calvin, sous le même pseudonyme de Martianus Lucianus, écrit de Bâle Christophoro Libertino, c'est-à-dire à Christophe Fabri, le 11 septembre (1535). L'année n'est pas indiquée dans l'original: mais le contenu de la lettre prouve surabondamment qu'elle n'a pu être écrite que cette année-là. Nous relevons le passage essentiel :

« Quelqu'un m'a dit que vous n'approuviez pas certaines choses dans mon livre sur l'immortalité de l'âme. Cette critique, bien loin de me déplaire, m'a enchanté, car je n'entends pas dénier aux autres la liberté de jugement dont j'use moi-même. Sachez que j'ai presque entièrement refait mon livre. Ce n'est plus le brouillon que j'avais donné à lire à Olivétan, et qui se composait de notes dont l'ordre n'était pas rigoureusement fixé : c'est un livre nouveau, que je vous aurais envoyé, si j'avais relu la copie qu'en a faite Gaspard (2). »

Quel était ce travail (*commentatio*) que Calvin dit avoir donné à lire à Olivétan? — Ce ne peut pas être l'édition de la *Psychopannychia* publiée à Paris en 1534 : cette édition est imaginaire. C'est le manuscrit de *animarum Immortalitate* (car c'est ainsi que Calvin, dans cette lettre, désigne le traité qui sera plus tard désigné sous le nom de *Psychopannychia*); la phrase même de Calvin : « ea commentatio quam Olivetano legendam dederam, » n'a-t-elle pas plus l'air de faire allusion à un manuscrit qu'à un imprimé? Calvin a suivi le conseil de ses amis de Stras-

(1) « Gustus libri tui perplacet; penitus cognoscere de toto non licuit propter minutas et mihi illegibiles characteres. De edendo, si nos audis, omnino proferes consilium in tempus commodius. Jam sectis omnia perstrepunt... Mallem etiam AUSPICARERIS scribendi industriam in argumento plausibiliore... Tempus enim docebit scripturarum omnium penitiorem intelligentiam... Et tamen, mi Marciane, liberum per me tu erit utrum velis, aut edendi aut differendi... » (*Corr. des Réf.*, III, p. 242-245.)

(2) *Corr. des Réf.*, III, p. 349.

bourg : il n'a point publié le travail qu'il leur avait soumis en 1534, et qui, de son propre aveu, n'était qu'un amas de notes sans plan bien ordonné, un brouillon informe où il avait jeté pêle-mêle ses pensées (*cogitationes..... in adversaria congestas*). Le travail a été remanié : c'est presque un *livre nouveau* (*novum librum*, sic enim appellare libet); et il l'aurait envoyé à Fabri, s'il avait eu le temps de *relire* la copie qui en avait été faite par l'étudiant Gaspard; il sera enchanté d'avoir son avis sur cette révision. Avant donc de livrer ce travail complètement remanié, Calvin, toujours défiant de lui-même, réclame instamment les critiques de ses amis. En ce moment, du reste, il était occupé à d'autres études : *Interim aliis studiis me dedi*; il entend par ces mots sans doute l'achèvement de l'*Institution chrétienne*, dont la dédicace, adressée à François I^{er}, est datée : « Basileæ, x cal. sept. » c'est-à-dire « le xxiii d'aoust MDXXXV, » ainsi qu'on lit dans les deux premières éditions françaises de cet ouvrage.

Il nous semble que l'obscurité se dissipe toujours plus et que nous voyons assez clairement les choses. — Mais voici qui va résoudre définitivement le problème bibliographique. Ce sont les paroles que Calvin écrivait, de Strasbourg, à Pignæus, le 1^{er} octobre 1538 : « ... Le livre que j'avais écrit contre eux [les partisans du sommeil] *il y a trois ans*, j'espère le publier au premier jour. Car Bucer, qui auparavant m'avait dissuadé de le publier, m'y exhorte maintenant (1).

La question est donc tranchée. Car ce manuscrit que Bucer (conjointement avec Capiton sans doute) lui conseillait, *trois ans avant* 1538, de ne point publier, n'a pas été certainement publié (*EDITUM IRI spero*). Par conséquent ne parlons plus de l'édition de 1536; elle n'a jamais existé. Par conséquent aussi cette seconde préface *Lectoribus*, qui est datée de Bâle, 1536, a bel et bien attendu six ans dans les cartons de Calvin, avant qu'elle vit le jour à Strasbourg en tête de l'édition de 1542. — Y a-t-il témérité à supposer qu'il en a été ainsi pour la préface *ad amicum quendam* écrite à Orléans en 1534?

Que si, tout en abandonnant l'édition de 1536 qui n'est plus décidément soutenable, on essaye de retenir encore celle de 1534, nous prions qu'on soit attentif aux invraisemblances de toutes sortes auxquelles on se heurte inévitablement en soutenant cette thèse. — Nous voudrions aller au-devant de toutes les difficultés qui pourraient se présenter; qu'on nous pardonne cette insistance : *quod abundat non vitiat*.

Calvin donc, ayant publié un livre, dont il n'aurait pu emporter avec

(1) « ... Libellum quem ante triennium adversus eos [veteranos hypnosophistas] scripseram, propediem editum iri spero. Bucerus enim qui editionem ante dissuaserat, nunc est mihi hortator. » (*Corr. des Réf.*, III, p. 245, note 11.)

lui un seul exemplaire, aurait recommencé la besogne pour aboutir, dans ce second travail (le seul qu'il puisse montrer), à quoi? — à un amas de notes « *in adversaria congestas!* » Lui, qui avait une mémoire si tenace, n'aurait plus été en état, après quatre ou cinq mois, de reproduire rigoureusement le plan de son ouvrage imprimé, mais perdu! Si cet ouvrage était inférieur à la révision manuscrite, comment a-t-il eu le courage de le publier? S'il a été publié, pourquoi la prétendue révision, au lieu de l'améliorer, n'a-t-elle abouti qu'à un *brouillon* dont l'auteur parle avec un mécontentement si marqué? — Voilà des invraisemblances choquantes.

Il y en a d'autres. Ou Calvin, qui aurait pris, on ne sait pourquoi, le pseudonyme de Martianus Lucianus même avant la persécution d'octobre 1534, aurait écrit de France à Capiton, pour lui soumettre son manuscrit; malgré la désapprobation de celui-ci et celle de Bucér, il aurait publié le livre : et cinq ans plus tard, écrivant à Pigneus, il aurait tout à fait oublié cette première édition d'Orléans ou de Paris! Ou bien, si l'envoi du manuscrit à Capiton a eu lieu après l'arrivée de Calvin à Bâle, en Suisse, on est forcé d'admettre que Calvin lui a soigneusement dissimulé la publication faite en France, si bien que ce pauvre Capiton écrit au rusé Français : « Je préférerais vous voir *débiter*, mallem *auspicareris*, etc. » — Ce mot *auspicareris* ne doit-il pas ouvrir les yeux de tout le monde? — Y a-t-il quelque chose de plus invraisemblable que la modestie, l'excessive réserve de ce théologien, qui, soit avec des amis même intimes (Capiton, Fabri, Pigneus), soit avec le public (dans la préface datée de Bâle, 1536) ne veut rien savoir de sa première publication en France, ignore profondément ses lecteurs passés, parle des lecteurs futurs en disant : « Si j'en ai, *si qui futuri sunt*, » et ne dit rien des reproches qu'on lui aurait fait précédemment, mais prévient ceux *qu'on lui fera peut-être*(1)? Libre dans un pays libre, il a toutes les précautions prudentes qui seraient naturelles chez un homme intéressé à voiler ses antécédents, ou à dépister les inquisiteurs! Enfin il pousse la diplomatie à ce point, qu'il fait remonter la composition de son livre à une époque postérieure à celle où il a vu le jour pour la première fois! Et pourtant, c'est bien en 1535, avant la composition et en tout cas avant la publication de l'*Institution chrétienne*, qu'il s'est adressé à Capiton pour avoir son avis! — (Toujours notre *auspicareris*).

(1) « Quum disputationem hanc relegerem, animadverti, quædam inter disserendi contentionem, paulo acrius atque etiam asperius esse dicta : quæ aures quorundam delicatulas radere fortasse possent. » (Pref. lectoribus, *Calvini Opera*, vol. V, p. 172.)

De quelque manière donc qu'on retourne les textes, on revient toujours à ceci : Calvin a voulu faire son *début* théologique tout à la fin de 1534 ou dans les premiers mois de 1535, avant d'être préoccupé de son *Institution chrétienne*. C'est encore l'année où il fixe lui-même la composition définitive de la *Psychopannychia*, en ajoutant (octobre 1538) : « *propediem editum iri spero.* » Il ne dit pas : *denuo* ou *iterum*, (de nouveau, une seconde fois); de même que, plus bas, il parle de l'*editionem* sans ajouter *novam* ou *secundam*. Donc, il n'a pas publié en 1534 l'opuscule qu'il avait dédié ou adressé en manuscrit *ad amicum quendam*. Donc, la première édition du premier ouvrage théologique de notre grand réformateur est celle de Strasbourg, 1542.

Serons-nous assez heureux pour avoir détruit une erreur historique signalée pour la première fois par M. Herminjard? Aurons-nous établi la vérité sur ce point pour tous nos lecteurs? — « *Id an effecerim, nescio* (dirons-nous avec Calvin en lui empruntant la dernière phrase de sa préface de Bâle, 1536) : *volui certe; et quod optimum habui, dedi. Alii, si quid melius habeant, in commune bonum conferant.* »

CHARLES DARDIER.

Nîmes, 5 juillet 1870.

SÉANCES DU COMITÉ

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 28 AVRIL 1870.

Concours de 1869. — M. Schickler, président, fait connaître le résultat de la délibération du Comité de rédaction sur ce sujet. L'unique mémoire présenté sur la biographie d'Antoine Court, atteste des recherches approfondies, une étude sérieuse, et met en lumière des points nouveaux. La forme laisse à désirer. Sans répondre pleinement aux exigences du concours, ce mémoire semble digne d'un encouragement, et peut devenir un bon livre. Le président propose d'allouer à l'auteur 1,000 fr. Ces conclusions sont adoptées. L'auteur du mémoire est M. Edmond Hugues, d'Anduze, étudiant en théologie.

Concours de 1871. — Une seconde délibération est ouverte sur ce sujet déjà traité dans une séance antérieure. De nouvelles questions, la *Bible au moyen âge*, les *Précurseurs de la Réforme en France*, sont mises en avant. On procède par élimination. Deux sujets demeurent en présence : une *Etude sur le publiciste Hubert Languet* et une bio-

graphie de *Th. de Bèze, considéré dans sa vie et ses écrits*. Après une discussion à laquelle prennent part tous les membres présents du Comité, la majorité se prononce en faveur de Th. de Bèze. Ce sujet sera annoncé avec quelques développements dans le rapport annuel.

Bibliothèque. — C'est par erreur que l'on avait cru le manuscrit du procès de Calas, offert à la Société. Il n'était que prêté, comme cela résulte de quelques explications données par M. Coquerel. Ce volume sera donc renvoyé, avec l'expression d'un juste regret, à M. Courtois de Vicauses, qui en a fait don à la Société des livres religieux de Toulouse.

Manuscrits de Quick. — On a reçu de M. Baynes la copie des biographies qui composent cette collection. Parmi ces notices il en est plusieurs qui contiennent des faits nouveaux : telle est celle du pasteur Aubertin, qui permettra de compléter l'article de la *France Protestante*.

Catalogue. — Il y a de très-nombreuses brochures, formant plus de 2.000 cartes, à enregistrer. M. W. Martin s'occupe de ce travail avec son zèle ordinaire.

Dons divers : de M. Ch. Read : *Discipline des Eglises et Statuts de l'hôpital français à Londres* ; de M. Palacki, l'historien national de la Bohême, le *Procès de Jean Huss* ; de M. Aug. Gluckolm, une *Notice sur l'entrevue de Bayonne* (1565), accompagnée de lettres de l'électeur palatin, tirées des archives de Munich ; de M. le pasteur Scheller, une collection de journaux et rapports allemands, anglais, français, où sont représentées presque toutes les sociétés bibliques du monde. C'est un précieux complément à la collection Frédéric Monod. Plusieurs volumes sont offerts à la Bibliothèque par M. Alfred André.

SÉANCE DU 9 JUIN 1870.

Présidence de M. Schickler. — Une lettre de Catherine de Médicis sur la Saint-Barthélemy, insérée dans le *Journal officiel* du 12 mai dernier, semble digne d'attention. Elle sera collationnée sur l'original, et reproduite dans le *Bulletin*, avec les observations qu'elle comporte.

Clément Marot à Genève. — Une lettre de M. Heyer provoque une intéressante discussion sur ce sujet. Le poète est-il mort à Turin, comme on le croit communément, ou dans une localité de ce nom, voisine de Genève ? Cette dernière hypothèse semble peu plausible.

M. Raymond désire emprunter le dossier de la Chambre ecclésiastique du Béarn dont il a fait don à la Bibliothèque. Il annonce qu'il a retrouvé parmi des papiers de famille le précieux manuscrit de Nicolas de Bornave, sur l'histoire de l'Eglise du Béarn, qui sera publié par la Société de l'Histoire de France.

M. Lebrat, pasteur à Roubaix, se propose d'envoyer des documents, et demande en retour le titre de membre de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, qui lui est accordé.

Le secrétaire présente la *Vie de Jean de Morvillier*, offerte à la Bibliothèque par l'auteur, M. Bagueneau de Puchesse, ainsi qu'un volume de *biographies rochelaises* de notre collaborateur, M. Louis de Richemond.

Publications nouvelles. — La question posée dans la soirée du 14 mai appelle nos délibérations. M. le pasteur Bersier a bien voulu se charger de plaider la cause de notre Société aux Etats-Unis, et il attend de nous un mandat où seront indiquées les publications qui pourraient être utilement entreprises pour justifier un appel de fonds. M. Schickler n'hésite pas à proposer la réimpression de l'*Histoire des Martyrs* de Crespin, ne fût-ce que pour répondre à un préjugé trop répandu, dont un journal, le *Monde*, vient de se rendre l'organe en affirmant que la Réforme française a débuté par la violence, et qu'elle n'a pas eu un seul martyr (*sic*).

M. Jules Bonnet : Il convient d'indiquer plusieurs sujets de publication ; une nouvelle édition de l'*Histoire ecclésiastique* de Bèze, un recueil de pièces touchant la *Saint-Barthélemy* ne seraient pas sans à-propos. M. Bordier appuie ce dernier projet, et demande que l'on s'occupe sans retard d'en préparer la réalisation.

M. le comte Jules Delaborde goûte vivement le projet de réimpression de Crespin. La chronique de Bèze se recommande aussi à notre attention, mais elle exigera, surtout pour la première partie, un complément très-étendu, et des annotations difficiles.

M. Ed. Sayous : L'édition illustrée des *Martyrs* préparée par M. Gustave Revilliod ne ferait point double emploi avec la nôtre.

On reviendra sur ce sujet dans la prochaine séance.

CHRONIQUE

Nous sommes heureux d'annoncer que par un décret rendu le 13 juillet dernier, sur la proposition de S. Exc. M. le ministre des lettres, sciences et beaux-arts, la Société de l'Histoire du Protestantisme français a été reconnue comme établissement d'utilité publique.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

Le Comité, réuni le 13 juillet dernier, a décidé l'envoi de la circulaire suivante aux abonnés du *Bulletin* :

Paris, 20 juillet 1871.

Monsieur,

La Société de l'Histoire du Protestantisme français va reprendre le cours de ses travaux si douloureusement interrompus depuis le mois de septembre dernier.

Elle ne voit dans les épreuves infligées à notre chère patrie qu'un motif de persévérer dans l'œuvre de restauration historique et religieuse qu'elle poursuit depuis vingt ans. Cette œuvre lui semble aujourd'hui plus nécessaire que jamais. Quelle histoire, en effet, mieux que celle des huguenots français, peut montrer à la France par quelles vertus un peuple se relève, et puise, dans l'excès de ses malheurs, le secret d'une vie nouvelle !

Un moment, en février dernier, nous avions espéré de renouer la chaîne de nos publications mensuelles, sans faire le sacrifice d'un seul anneau. Les maux de la guerre civile, succédant aux désastres de la guerre étrangère, ont fait évanouir cet espoir. Nous ne pouvons aspirer aujourd'hui qu'à reprendre notre tâche interrompue, en comblant, autant qu'il est en nous, d'inévitables lacunes.

Le dernier cahier paru du *Bulletin* est celui du 15 août 1870.

Celui du 15 septembre était sous presse, à la veille de l'investissement de Paris. Il paraîtra le 15 septembre prochain, sous le millésime de 1871. Les cahiers d'octobre, novembre et décembre le suivront à leur date. Ainsi, deux années se trouveront réunies en un seul volume, correspondant au même abonnement. Avec 1872 s'ouvrira un exercice nouveau, marqué, nous l'espérons, par un redoublement de zèle et d'ardeur dans l'accomplissement de notre belle mission.

Est-il besoin d'ajouter, Monsieur, que nous comptons plus que jamais sur vos sympathies et votre concours? Les temps sont sérieux, et on ne se console de tant de ruines que par l'espoir de contribuer à la fondation d'un édifice meilleur qui puisse résister à tous les orages. Dieu bénit les plus humbles efforts, et les encouragements ne nous manquent pas. A la veille des grands désastres qui ont navré nos cœurs, sans ébranler notre foi, notre Société venait d'être reconnue comme établissement d'utilité publique. La Bibliothèque du Protestantisme français, miraculeusement préservée des excès de la Commune, est un nouveau gage des bénédictions réservées à notre œuvre, si nous savons la poursuivre avec courage et fidélité.

Agréez, Monsieur, l'expression de nos sentiments très-dévoués.

Au nom du Comité :

Le président : FERNAND SCHICKLER.

Le secrétaire : JULES BONNET.

P. S. Le concours ouvert le 10 mai 1870 sur le sujet suivant : *Théodore de Bèze, considéré dans sa vie et ses écrits*, est prorogé au 31 décembre 1872. Un prix de 1,200 fr. sera décerné au mémoire couronné.

VINGTIÈME ANNÉE

NOS DEUILS

Septembre 1871.

Ce titre n'exprime que bien faiblement ce que nous avons souffert pendant l'année qui vient de s'écouler, en laissant une effroyable trace dans l'histoire. Notre France bien-aimée livrée avec la plus coupable légèreté à toutes les horreurs d'une guerre aussi follement engagée qu'inhabilement conduite; le sol de la patrie foulé par d'implacables ennemis ressuscitant l'antique barbarie sous les formes de la civilisation la plus raffinée; des désastres inouïs et des capitulations sans nom qui ne laissent pas même debout, malgré la vaillance des soldats, l'honneur du drapeau; l'empire s'écroulant sous le poids de la réprobation publique pour faire place à un gouvernement improvisé qui ne puise sa légitimité que dans le péril du pays; Paris investi dans un cercle de fer que ne peut rompre l'effort des provinces, étonnant le monde par la constance de son attitude, et ne capitulant que devant la faim; une paix plus douloureuse que la guerre elle-même consacrant le déchirement de la patrie par la perte de deux provinces, chair de notre chair, os de nos os; dans une extrémité si cruelle, lorsque tous les maux semblaient déjà déchaînés sur notre pays, les horreurs de la guerre civile succédant aux calamités de la guerre étrangère, et la France ne recouvrant sa capitale que sur les ruines accumulées par la plus criminelle des insurrections, tel est le bilan de cette année néfaste, le rêve affreux qui demeure pour nous la plus triste des réalités.

Devant une succession de catastrophes qui dépassent nos mesures comme nos prévisions, l'esprit se refuse aux expli-

cations ordinaires, et remontant plus haut, il ne voit dans l'épreuve qu'un châtement. Dieu règne, et son action toujours présente, quoique voilée parfois à nos faibles regards, se manifeste tour à tour par ses miséricordes et ses jugements, qui ne sont eux-mêmes que des miséricordes cachées pour qui sait en comprendre le sens. Oui, nous avons durement expié notre ignorance, notre frivolité, notre présomption, l'oubli des commandements divins qui livre l'âme à toutes les convoitises vulgaires, et cette ivresse des prospérités matérielles qui l'endort au bord des abîmes, en disant : Paix, où il n'y a point de paix ! Nous savons ce qu'il en coûte de glorifier d'odieux attentats, d'abdiquer aux mains des violateurs de la justice, et de se désintéresser des devoirs qui sont la dignité des citoyens et la sauvegarde des nations, républiques ou monarchies. Dans la rapide décadence des mœurs et des caractères, inséparable de la servitude, qui peut se flatter de n'avoir pas fléchi ? Qui ne doit se frapper la poitrine et prendre sa part de responsabilité dans les malheurs publics ? Ah ! disons-le bien haut, dût cet aveu se retourner contre nous, un châtement était nécessaire à la France courbée sous un régime avilissant, qui, prenant pour auxiliaires nos pires instincts, avait comme tari à sa source tout sentiment généreux, toute ambition noble et désintéressée. Le châtement ne nous a pas été épargné. Il a revêtu d'effrayantes proportions. Il a éclaté comme la foudre, dans un ciel en apparence serein, et il a brisé tous les appuis de notre fausse prospérité pour ne nous laisser de recours qu'à Dieu seul dans notre détresse. Jamais le cri de l'apôtre : *Sauve-nous, Seigneur, car nous périssons !* ne nous a été plus impérieusement arraché, comme le mot de notre propre situation. Nous l'avons répété à ces heures sombres où tout semblait nous manquer à la fois, où les travaux qui sont pour nous le prix de la vie semblaient à jamais suspendus, et nous avons compris la vanité des études qui ne seraient pas un appel incessant à ce que l'homme a de meilleur, à

cette voix du saint et du juste que l'on n'étouffe pas impunément, à ces principes éternels qui contiennent le secret de toute grandeur et de toute prospérité dignes de ce nom. Le salut de la France est à ce prix.

Après le sincère aveu des fautes qui nous ont coûté si cher, on ne s'étonnera pas si nous relevons avec une égale justice les torts de ceux qui associaient Dieu lui-même à la satisfaction des haines les moins justifiées, osent se dire les instruments de sa justice jusque dans la perpétration des actes qui soulèvent la réprobation de toute âme honnête. La guerre a ses excès devant lesquels l'humanité se voile, et dont gémissent les vrais héros, les cœurs vaillants et magnanimes. Mais que dire de ce droit des gens qui n'est que le mépris du droit des gens, de ce code du meurtre et de la rapine froidement appliqué par les disciples d'une religion épurée? Comment rappeler sans douleur Bazeilles, Cherizy, Ablis, Saint-Cloud, cent autres lieux, monuments d'une barbarie sans scrupule comme sans excuse? Est-il une villa, sur les hauteurs voisines de Paris, qui ne porte la trace de ces déprédations effrontées qui déshonorent ceux qui s'y livrent, parce qu'elles ne sont pas la pratique du droit de la guerre, mais un vol justement flétri par toutes les nations civilisées : « Nous avouons avec simplicité, dit un grave témoin, que trompé par les habitudes studieuses de l'Allemagne, par l'idéalisme de ses philosophes et la sentimentalité de ses poètes, nous avons fait de ce pays une sorte de contrée idyllique où s'étaient réfugiées bien des vertus que ne possédait plus la France, la pureté, la candeur, le noble dédain des intérêts matériels. Le livre de Madame de Staël, peu récent, il est vrai, avait contribué à cette illusion. La guerre de 1870 nous montre l'Allemagne sous un aspect tout nouveau. Le pays de la spéculation transcendante nous apparaît comme singulièrement pratique. Jamais un peuple n'avait poussé aussi loin l'esprit d'ordre et de calcul, et la puissance d'organisation. La discipline est incomparable, de l'avis de

tous. Dans les combinaisons stratégiques, dans le choix des positions, dans la marche en pays ennemi, jamais une erreur, jamais une faute. Dans les mouvements des troupes, dans le transport des approvisionnements et du matériel de guerre, jamais un retard, une négligence. Mais à côté de cette supériorité incontestable, quelle révélation nous a été faite du vrai caractère de nos ennemis ! Ils se montrent à nous orgueilleux, jaloux, vindicatifs et froidement cruels. Ils sont disciplinés dans l'espionnage, dans le meurtre, dans le pillage et dans l'incendie, comme dans la bataille. Sous les murs de Paris nous avons pu constater chez eux des instincts de destruction et de rapacité auxquels nous n'aurions pu jamais croire. »

Ce sentiment, qui ne l'a partagé en voyant se dérouler les lugubres phases d'une guerre commencée, il est vrai, en réponse à d'injustes provocations, mais bientôt poursuivie avec un but avoué de spoliation et de conquête, au mépris des vœux les plus légitimes de populations qui, sous le joug étranger, demeurent inviolablement attachées à la France. C'est là ce que de pieux sophistes appellent « conquérir pour Dieu, » en brisant les liens les plus sacrés, en semant partout le deuil et la ruine, et pour mener à bien cette œuvre impie, ils se flattent de trouver des complices dans nos rangs (1). Ah ! qu'ils le sachent bien, ces faux fils de la Réforme, qui par leurs maximes et leurs actes déshonorent son noble drapeau, l'amertume de la défaite recèle pour nous, protestants français, une douleur de plus, qui n'est que la honte de voir la confusion établie entre des croyances révérees, et des actes qui sont la négation de toute croyance. Oui, disons-le bien haut, nous, représentants d'une minorité longtemps proscrite, auxquels la calomnie ne fut point épargnée au début de cette horrible guerre, nous nous sentons dou-

(1) Voir l'éloquent article de M. Lichtenberger : *le Protestantisme et la Guerre de 1870*, dans la *Revue chrétienne* de mai, juin, juillet 1871, et dans le cahier d'août, p. 407, l'admirable lettre d'un chrétien de l'Alsace, dont il faudrait tout citer.

blement blessés dans notre patriotisme et dans notre foi, en voyant les principes de la Réforme aussi odieusement travestis par ceux qui s'en disent les vrais interprètes. Il n'y a rien de commun entre le pharisaïsme féroce des Allemands et la foi des vieux Huguenots, aussi généreux que braves. La France catholique n'a jamais dit : Malheur aux vaincus ! La France de Coligny et de Mornay n'eût pas répudié les pures traditions de saint Louis !

Mais détournons les yeux des abus de la force, qui provoquent tôt ou tard de justes retours, pour les laisser reposer sur le seul tableau consolant accordé à notre âge, celui de la charité venant en aide aux victimes des discordes humaines, relevant les blessés, consolant les mourants sur les champs de bataille, ou franchissant la frontière pour aller porter un soulagement aux captifs. C'est aux volontaires de cette pacifique armée, qui compte aussi des héros, que s'adressent ces paroles du Christ, leur plus belle récompense : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous m'êtes venus voir. » (Matth. XXV, 35, 36.) Le protestantisme français n'a pas failli à sa mission dans cette sainte croisade, dont l'initiative appartient à un peuple voisin et ami qui l'a lui-même si généreusement accomplie. Notre Eglise a trouvé dans les rangs de ses pasteurs et de ses laïques, des aumôniers, des infirmiers, des diaconesses volontairement enrôlés sous la croix de Genève. Elle a eu ses ambulances errantes à la suite de nos armées, ou fixées dans les murs de Paris pendant un blocus rigoureux de cinq mois. Mais la charité n'a pas d'histoire, car son plus beau privilège est de s'oublier elle-même. Que de scènes touchantes, de dévouements ignorés dont furent témoins les lieux consacrés par nos malheurs, Reichshoffen, Forbach, Metz, Sedan, les rives de la Loire ou les gorges du Jura, et ces salles hospitalières de l'hôtel de Chimay et du collège Chaptal,

où tant de souffrances furent adoucies, tant de douleurs consolées ! « Ils sont là, immobiles et sans force, ces pauvres soldats, naguère pleins d'élan. On les débarrasse de leur vêtement, et on lave doucement, avec de l'eau tiède, leurs membres meurtris ; puis, on les dépose dans un lit bien propre et bien chaud. Leurs yeux se mouillent de larmes de reconnaissance, et ils n'oublieront jamais ce qu'un des nôtres appelait si bien *la première heure de la charité*. Avec quel intérêt on retourne les voir ! Plusieurs succomberont ; quelques-uns reviendront à la vie, à la santé, et pendant les insomnies des longues nuits, ils verront encore nos dames, comme des sœurs et des mères, se pencher à leur chevet !

« Touchante émulation du bien ! Déploiement universel de la charité ! Oui, nous pouvons le redire, Paris a présenté pendant les longs mois de siège le spectacle d'une consolante union dans les sentiments de patriotisme, dans l'accomplissement du devoir, dans l'activité féconde de l'amour chrétien. Nous aurions voulu, non pas sans doute prolonger nos souffrances, mais prolonger leur effet salulaire sur tous les cœurs. Nous nous souvenons, aux environs de Noël, d'avoir été frappé de la beauté de certaines nuits d'hiver. La lune répandait sur les monuments une grandeur religieuse et mélancolique. Pourquoi ce spectacle nous frappait-il comme une nouveauté ? C'est que la lumière du gaz avait été éteinte, et que celle des pâles flambeaux qui éclairaient Paris n'éclipsait plus la lumière du ciel. C'était bien l'image de ce qui se passait dans les âmes : les lumières factices, fortune, élégance, plaisirs, avaient disparu, et du même coup s'étaient allumés les astres de notre ciel moral, Dieu, le devoir, l'oubli de nous-mêmes (1). »

Telle a été, sans doute, au milieu de bien des tristesses, la consolante vision de ceux de nos amis qui, durant cette

(1) J'emprunte ces diverses citations à un beau livre qui réalise pleinement son titre : *Foi et Patrie*, discours prononcés pendant le siège de Paris par M. le

fatale année, ont été rappelés dans un monde meilleur. Après nos deuils publics, il faut dire nos deuils privés, et compter les tombes qui marquent l'entrée de la carrière ouverte à nos pas. Cette préface n'est, hélas ! qu'un nécrologe. Le premier nom qui s'offre à nous est celui d'un savant distingué, qui portait dignement un nom déjà illustre, M. André Duméril, professeur au Jardin des Plantes, membre libre de l'Académie des sciences, et auteur d'importants travaux, parmi lesquels on remarque l'*Histoire naturelle des Poissons*. Il a succombé, le 14 novembre dernier, à une longue maladie, laissant au Muséum un vide difficile à remplir, et dans nos cœurs un affectueux regret. M. Duméril était un zélé protestant. « Dans nos grandes solennités, dit le *Lien*, on aimait à le voir dans les rangs des fidèles qui se pressaient aux abords de la table de communion. Il les dominait presque tous de sa haute taille. Sa belle tête, aux grands traits, encadrée de longs cheveux grisonnants, était empreinte d'un recueillement viril, aussi exempt d'ostentation que de fausse timidité. » Rappelé, semble-t-il, avant l'heure (il avait à peine cinquante-huit ans), il n'a pas vu le jardin créé par Richelieu, illustré par Buffon, Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire, impitoyablement bombardé par les canons allemands. Il a pu croire à la magnanimité d'un ennemi qui ne pouvait épargner le Jardin des Plantes, après avoir dirigé ses boulets sacrilèges sur la bibliothèque et sur la cathédrale de Strasbourg !

Cette illusion n'était plus possible à un pasteur vénéré, M. Charles Cailliatte, que nous comptons parmi les plus anciens membres de notre Société, et qui sut unir les études du cabinet aux labeurs d'un long ministère à Lemé, Arras, Marsaux. D'importants recueils, la *Revue des Deux-Mondes* et la *Bibliothèque universelle*, s'enrichirent de ses travaux ; la *Revue chrétienne* a reçu les derniers. Mais il aimait surtout

pasteur Ernest Dhombres. En publiant ces discours, d'une inspiration si généreuse et si élevée, l'auteur a fait acte de patriotisme aussi bien que de talent : il a gravé son nom d'une manière durable sur le socle de nos malheurs.

sa chère paroisse de l'Eure. Que n'a-t-il pas fait pour la préserver des maux de la guerre, pour étendre sur elle la protection qui semblait assurée aux royales sépultures de Dreux? Il est mort, le 17 novembre, au bruit du canon qui démentait sa plus chère espérance, et son dernier écrit a été une protestation indignée contre la destruction du village de Cherizy (1). Nul pasteur ne put l'accompagner à sa dernière demeure. Ses funérailles furent célébrées par une Eglise en larmes, où se mêlaient catholiques et protestants confondus dans une même douleur. Originaire de Genève, mais naturalisé par quarante ans de services rendus à notre patrie, il disait à une fille digne de lui, peu de jours avant sa mort : « Les malheurs de la France ont été ma vraie lettre de naturalisation ! » Mot touchant qu'il faudrait graver sur sa tombe, à côté des promesses de la vie éternelle, dont il fut le fidèle messenger.

Avec M. Victor de Pressensé (nom doublement cher au protestantisme français!), s'est éteint, le 4 janvier 1871, à l'âge de soixante-quinze ans, un des plus purs représentants du réveil religieux qui a porté de si beaux fruits dans la première moitié de ce siècle. Issu d'une famille également attachée à l'ancienne monarchie et à la foi catholique, que les orages de la Révolution avaient poussée successivement en Hollande et en Suisse, il connut, au chevet d'une sœur mourante, les principes d'une foi nouvelle qui devint plus tard la sienne. La Révolution de 1830 ouvrait de plus larges horizons aux esprits. Un journal, le *Semeur*, inaugurerait avec éclat cette belle alliance que nous poursuivons encore entre la religion et la liberté. M. de Pressensé en fut le gérant. La régénération de la France par l'Evangile, dégagé de tout contrat avec les pouvoirs qui le dénaturent, fut le rêve de sa vie et le but constant de ses efforts. Nommé représen-

(1) Lettre adressée au *Times* le 18 octobre 1870. Voir la *Revue chrétienne*, numéro déjà cité, p. 312. Un autre de nos correspondants, M. le pasteur Delmas, président du consistoire de La Rochelle, s'est honoré par une fort belle lettre au roi de Prusse, après Sedan.

tant de la Société Biblique britannique et étrangère, il a dirigé cette œuvre, durant quarante ans, avec une sagesse et une fidélité qui ne se sont jamais trouvées en défaut. Ni le poids de l'âge, ni la perte d'une compagne chérie, demeurée dans le souvenir de ceux qui l'ont connue une des plus touchantes personnifications de l'esprit chrétien, ne purent ralentir son ardeur. Au premier bruit de nos désastres, on le vit arriver du fond de la Suisse, où il était allé chercher un repos bien nécessaire. A Paris, puis à Tours, où les obus prussiens ne purent troubler sa sérénité d'esprit, il a poursuivi jusqu'à la fin sa bienfaisante activité. Il a rendu le dernier soupir entre les bras de sa fille, léguant à tous un exemple, une vertu. Quelle vie mieux que la sienne a réalisé cette belle parole : « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection ! »

M. de Pressensé a quitté ce monde rassasié de travaux et de jours. M. Philippe de Montbrison atteignait à peine la vigueur de l'âge, quand une mort glorieuse l'a enlevé, à quarante-quatre ans, à tous ceux qui l'aimaient. Il nous est doux de reproduire l'hommage qui lui a été rendu dans un autre recueil : « Montargis, la ville guerrière, inscrira sans doute plus d'un nom sur les panneaux de la salle élective où elle grave le souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie. Pourrions-nous oublier ici le brave colonel de Montbrison, qui les commandait ? Il a succombé à la suite de la fatale journée de Montretout, comme si cette âme vaillante s'était refusée à la douleur de voir la chute de Paris. Ancien officier dans l'armée, ayant largement payé ce qu'il devait au pays, il s'était engagé au commencement de la guerre dans une ambulance ; après avoir prouvé sa valeur, il se croyait obligé de mettre sa charité au service de ses compagnons d'armes. Quand les circonstances devinrent plus graves, il crut que son ancienne dette, augmentant avec les malheurs de la France, n'était plus soldée au gré de son honneur. Il reprit cette épée qu'on

a vu briller pour la dernière fois le 19 janvier. Il la dressait en l'air, portant au bout son képi pour être mieux vu de ses soldats. L'ennemi le voyait aussi : une balle prussienne est venue le frapper mortellement (1). » Ainsi périt, au siège de Gueldres, ce jeune Philippe Mornay de Bauves, tant pleuré de sa mère : « Heureuse fin à luy, né en l'Eglise de Dieu, élevé en sa crainte, mais à nous commencement d'une douleur qui ne prend fin que par la mort ! »

M. le comte Claramont-Pelet de la Lozère ressuscitait, à nos yeux, l'image d'un siècle presque entier, renfermé dans les limites de sa longue vie, depuis les orages de la Révolution française jusqu'aux désastres du second empire renouvelant ceux du premier, sans la compensation de la gloire. Né le 12 juillet 1785, élevé à Genève avec de jeunes compatriotes, fugitifs comme lui, dont l'un fut M. François Delessert, et l'autre, M. Guizot, Claramont-Pelet remplit avec distinction de hauts emplois sous Napoléon I^{er}, fut député sous la Restauration, ministre et pair sous la monarchie de Juillet, et montra partout un esprit droit, une vive intelligence des nécessités de son temps, une rare bonté de cœur, unie à une simplicité antique. Il servit l'empire en le jugeant dans un livre remarquable (1), et ne sépara jamais la cause de la liberté politique de celle de la liberté religieuse, dont il sut être le ferme défenseur. Avec 1848 commencèrent pour lui ces jours de retraite que le sage aime à placer entre la vie active et la mort. Il déposa le fruit de ses réflexions dans de savantes études politiques, et surtout dans un recueil de pensées inédites, qui rappellent parfois La Bruyère et Vauvenargues. Sa belle résidence de Villers-Cotterets, occupée par les Prussiens, garde le secret des patriotiques douleurs qui ont peut-être abrégé sa vie. Il a rendu son âme à Dieu le 7 février. Il était prêt pour une vie meilleure dont il trouvait

(1) *Revue des Deux-Mondes*, du 1^{er} février 1871, p. 483, article de M. Louis Etienne.

(2) *Les Opinions de Napoléon sur divers sujets de politique et d'administration recueillies par un membre de son conseil d'Etat*. Paris, 1835, in-8.

l'avant-goût dans ses méditations quotidiennes, et son nom, vénéré de tous, occupera une belle place dans les annales du protestantisme contemporain.

Le souvenir de M. Emeric Granier n'a rien qui ressemble à la célébrité, à la gloire, et cependant, il est de ceux qui doivent être profondément gravés dans le cœur de notre Eglise reconnaissante. Comme il y a plusieurs demeures dans le royaume du Père céleste, il y a aussi des lots divers pour ceux qui, suivant l'exemple du divin Maître, n'ont marqué leur passage ici-bas qu'en faisant le bien. C'est dans l'humble emploi de collecteur pour les missions évangéliques que M. Granier a borné sa vie. Il a créé le *Soumissionnaire*, qui lui survit. Mais qui dira les trésors de foi et d'admirable bonté cachés dans cette âme si pure? Pascal avait, dit-on, écrit sur un morceau de papier cousu dans son habit ces mots : « Joie ! joie ! Paix parfaite en Jésus-Christ ! » Ces paroles se lisaient sur la figure rayonnante de l'ami que nous avons perdu, et qui, rentré volontairement à Paris avant le siège, y est mort le 4 avril, victime peut-être des privations qu'il s'était imposées pour secourir d'autres infortunes, et martyr volontaire de la charité.

Cette liste serait incomplète si nous n'y joignons, avec un respect attendri, un nom qui évoque pour nous ce que le passé eut de meilleur, le souvenir d'une amitié demeurée l'honneur de notre vie, en même temps qu'il se lie aux plus nobles vœux et aux plus généreuses ambitions de notre temps. Au milieu de nos deuils publics, la mort si imprévue de M. le comte Agénor de Gasparin, décédé au *Rivage*, le 14 mai, a été comme un deuil de plus, également senti en France et en Suisse. Il n'avait pas soixante-un ans (1). Qui ne se souvient de ses remarquables débuts à la chambre des députés, et des accents d'une éloquence toute chrétienne

(1) Rappelons ici la notice que lui a consacrée dans le *Journal de Genève* du 16 mai dernier, une plume aussi pieuse qu'autorisée, celle de M. Adrien Naville.

qu'il fit entendre à la tribune? Il était, à lui seul, le parti des *saints*. L'abolition de la traite et de l'esclavage, la liberté des cultes, toutes les causes élevées, avaient trouvé en lui leur apôtre. Cette voix éloquente se tut trop tôt pour la patrie! Mais Genève nous en renvoyait l'écho dans ces belles conférences qui devenaient de beaux livres. Pourquoi cet écho même a-t-il cessé? C'était à l'auteur d'*Un Grand Peuple qui se relève* à nous dire les secrets de ce relèvement si nécessaire à la France. Nul ne l'a plus aimée que lui, et ses derniers écrits lui ont été consacrés. Par *la Déclaration de guerre*, il essayait de la prémunir contre un entraînement funeste. *La République neutre d'Alsace* est un suprême effort du patriotisme pour empêcher un des plus monstrueux abus de la force. L'auteur a vécu assez pour le voir s'accomplir! Il repose dans l'humble cimetière d'un village suisse, sous la garde d'une douleur qui n'a d'égale que l'immensité de la perte, et qui ne veut point être consolée. Mais la foi vit plus haut que la terre, et pour les cœurs épris des réalités du monde invisible, les horizons prochains se confondent déjà avec les célestes horizons.

Notre tâche serait achevée, si la mort pouvait se lasser de frapper de nouveaux coups, et de nous rappeler la fragilité de la vie dans les âmes d'élite qui nous en révèlent le prix. Plus d'un nom cher, vénéré, vient encore s'ajouter à nos deuils. Nous avons perdu M. Lucien Des Menards, ce pieux témoin de la renaissance évangélique dans la patrie de Bernard Palissy, et M. Frank Courtois, le dernier survivant de trois frères qui, dans la ville de Calas, ont offert le spectacle de la plus touchante union dans les œuvres de la foi et de la charité. La Société des livres religieux de Toulouse en est le fruit durable. Nous ne saurions trop regretter, en M. Théophile Heyer, le collaborateur savant autant qu'aimable qui formait comme le lien entre notre Comité et la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Un hommage plus com-

plet lui sera rendu dans ce *Bulletin*. C'était aussi un de nos lecteurs, un ami de notre œuvre historique, que ce vertueux magistrat, qui a montré dans les prisons de la Commune l'âme de l'Hôpital et de Mathieu Molé. C'est dans la lecture d'un Nouveau Testament, demandé à l'un de nos collègues, qu'il puisait la force du sacrifice dont il sentait l'heure approcher. Quand elle est venue, il était prêt. Sa dernière pensée a été pour « la sainte compagne » dont il s'était volontairement séparé pour accourir au poste du péril. Dans la soirée du 24 mai, M. le président Bonjean a entendu sans pâlir le fatal appel. Il est mort comme mouraient nos héros, nos martyrs; comme cet autre magistrat, le président de La Place, une des plus illustres victimes de la Saint-Barthélemy!

De tels exemples d'héroïsme et d'immolation volontaire au devoir font du bien à contempler. Ils montrent toujours ouvertes et toujours jaillissantes ces sources de vie morale qui ne peuvent tarir dans un pays tel que le nôtre. Ils préservent le cœur du découragement qui suit les grandes catastrophes. Le présent s'unit au passé pour nous fournir ces hautes leçons. Plus d'une fois, en ces douloureux temps, une page de d'Aubigné nous est revenue à la mémoire. C'était au lendemain du désastre de Moncontour, lorsque tout semblait perdu pour nos vieilles bandes huguenotes, et pour l'homme invincible, quoique plus d'une fois vaincu, qui était leur suprême espoir : « Comme on portait l'amiral (atteint de trois blessures) dans une litière, Lestrangle, vieil gentilhomme et de ses principaux conseillers, cheminant en même équipage et blessé, fit en un chemin large avancer sa litière au front de l'autre, et puis passant la tête à la portière, regarda fixement son chef, et se sépara la larme à l'œil avec ces paroles : *Si est-ce que Dieu est très-doux!* Là-dessus ils se dirent adieu, bien unis de pensée, sans en pouvoir dire davantage. Ce grand capitaine a confessé depuis à ses privés que ce petit mot d'ami l'avait relevé et mis au chemin des bonnes pensées et des fermes résolutions pour l'avenir. »

Et nous aussi, sachons accepter, comme une preuve d'amour, les dispensations sévères qu'il a plu à Dieu d'envoyer à notre patrie. Recevons-les avec la ferme certitude que l'épreuve virilement supportée contient le secret du relèvement. Considérons l'histoire en général, et la nôtre en particulier, non comme le délasement de quelques heures de loisir, ou comme une étude propre à orner l'esprit sans régler la vie, mais comme une austère école de toutes les vertus si nécessaires à notre pays. Ames blessées et cœurs souffrants, mais soutenus par une indestructible espérance, rallions-nous autour de la belle devise : *Oremus et laboremus!*

JULES BONNET.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

ÉMILE PERROT

BIOGRAPHIE DES PREMIERS TEMPS DE LA RÉFORME

Nous n'avons pas à faire ici l'éloge de la *France protestante*, « ce monument immense qui, suivant l'heureuse expression de Michelet, a ressuscité un monde. » Quand on pense à tout ce qu'il a fallu aux frères Haag de temps, de sagacité, de dévouement, d'érudition et de persévérance, pour achever une œuvre aussi vaste, on ne peut qu'éprouver à leur égard un profond sentiment de gratitude. Toutefois, il n'est donné à personne de tout voir et de dire le dernier mot sur tous les sujets, en particulier dans le domaine de l'histoire. Des documents nouveaux peuvent être découverts; d'autres, déjà connus, peuvent être mieux interprétés, restitués à leurs auteurs et mis à leur véritable date. C'est donc une étude qui n'est jamais définitivement close, et qui peut fournir à d'habiles chercheurs l'occasion de bien mériter du protestantisme et de la science. De ce nombre est assurément le savant éditeur de

la *Correspondance des Réformateurs* dans les pays de langue française, M. Aimé-Louis Herminjard, dont le recueil, modèle d'érudition et de sage critique, est une mine inépuisable qui ne demande qu'à être exploitée pour offrir aux amis de notre histoire d'intéressantes découvertes et des satisfactions inattendues. Après avoir étudié ailleurs ce recueil (1), nous venons à notre tour glaner quelques épis dans un champ qui promet une riche moisson.

Emile Perrot n'est pas précisément un personnage inconnu. On savait déjà qu'il avait été conseiller au parlement de Paris, et qu'il était très-versé dans la science des lois. Les affirmations abondent sur ce point. Ainsi, Etienne Dolet le cite parmi les jurisconsultes français contemporains (2). Crespin parle de lui à propos de son fils Denis, tué à la Saint-Barthélemy : « Denis Perrot, de Paris, dit-il, jeune homme d'environ trente-deux ans, fils de maistre Milles Perrot, l'un des plus entiers et droits hommes de son temps (3). » De Thou porte un jugement identique : il déclare qu'il était « célèbre non moins par son intégrité que par sa connaissance du droit (4). » Enfin, Patru, en tête de la biographie de Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt, arrière-petit-fils d'Emile Perrot, a écrit ces paroles : « La famille de Perrot est ancienne dans le parlement, et alliée de tout ce qu'il y a de plus illustre dans la robe (5). »

Mais jusqu'à présent personne ne s'était douté qu'Emile Perrot fût protestant, et qu'il eût pu rendre quelque service à la cause évangélique. L'auteur le plus récent qui se soit occupé de lui, notre vénéré professeur J.-E. Cellérier, dans une savante *Notice biographique sur Charles Perrot, pasteur genevois au XVI^e siècle*, s'exprime ainsi :

(1) Voir le *Lien*, années 1866, 1868 et 1869.

(2) Dans le tome II de ses *Commentaires sur la langue latine*, imprimés en 1539, p. III.

(3) *Histoire des Martyrs*, 1572, f. 714, b.

(4) Thuanus *Hist.*, lib. LII, p. 1077, ad ann. 1572 : « Dionysius item Perrotus Æmillii senatoris Parisiensis non minus integritate quam juris scientia clari F[ilius] tanto patre dignissimus eandem fortunam subit. »

(5) Œuvres de Patru, t. II, p. 334. Edition de Hollande, 1692.

« Emile Perrot était un jurisconsulte distingué, catholique et d'une grande noblesse de robe. Plusieurs membres de cette famille ont joué un rôle important et occupé de hautes positions en France, en Angleterre, en Italie, à Genève enfin. Les enfants de Charles Perrot s'allièrent chez nous aux Minutoli, aux de Chapeaurouge, aux Saladin, aux Rilliet. L'un de ses fils fut conseiller d'Etat, l'autre membre des Deux-Cents, ainsi que ses petits-fils.

« Il semble qu'il y ait eu dans la famille, catholique pourtant, d'Emile Perrot, quelque semence secrète et vivace de protestantisme. Nous voyons deux de ses fils pasteurs à Genève. Un de ses petits-fils, d'une autre branche, Paul Perrot, se fit protestant à Oxford. Son arrière-petit-fils enfin, le célèbre d'Ablancourt, fils de Paul, né protestant, se fit catholique, mais pour rentrer bientôt dans l'Eglise protestante où il vécut avec conviction pendant les quarante dernières années de sa vie. Bien des choses conduiraient à soupçonner que la mère de toute la famille, Magdeleine Gron, femme d'Emile Perrot, était protestante au moins de cœur.

« Quoi qu'il en soit, les deux frères, qu'en 1564 nous retrouvons pasteurs à Genève, étaient nés catholiques et à Paris. Que s'était-il passé entre deux? Quelles données avons-nous sur leur conversion, sur leur histoire intérieure pendant les vingt-cinq ans environ qui séparent les deux époques? A peu près aucune. Rien dans les sources n'éclaircit ce point (1). »

M. Cellérier n'a pu malheureusement connaître les documents que vient de publier M. Herminjard; sans cela il aurait compris pourquoi deux fils d'Emile Perrot, Denis et Charles, avaient embrassé la carrière pastorale. Une « conversion » au protestantisme n'avait pas été nécessaire sans doute, puisque nous avons le droit d'affirmer qu'ils avaient été élevés depuis leur plus tendre enfance dans les idées et

(1) *Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, tome XI, 1859, p. 1 à 68. Une Notice a été tirée à part.

les sentiments de leurs parents. Et, mieux que personne, le fils du pieux pasteur de Satigny aurait compris tout ce qu'on peut retirer de lumière, de foi, de dévouement chrétien d'un contact journalier avec un père franchement évangélique. Quant à Madeleine Gron, nous pouvons supposer qu'elle aussi était imbue des idées nouvelles : un homme de la valeur d'Emile Perrot a dû chercher dans le mariage l'harmonie des sentiments et la communauté de vie religieuse.

Emile Perrot naquit à Paris, dans les premières années du XVI^e siècle. Il fit ses études au collège Le Moine, où il compta parmi ses professeurs Guillaume Farel, qui montra toujours à son égard une grande affection, et soutint quelque temps avec lui une correspondance intime (1). Il suivit aussi probablement les leçons de Jean Lange, qui enseignait le grec, en 1521, dans le même collège (2). Et il ne faut pas s'étonner si ces deux professeurs, qui avaient été eux-mêmes les élèves de Lefèvre d'Étaples, communiquèrent à Emile Perrot quelque chose de leur sympathie pour les doctrines évangéliques. On connaît le zèle dévorant de Farel en fait de prosélytisme; on sait qu'il ne pouvait rester muet quand il s'agissait de rendre témoignage à la vérité qui faisait sa joie et sa vie. Et quant à Lange, nous voyons par une lettre qu'il écrit de Meaux à Farel à Bâle, le 1^{er} janvier 1524, qu'il partageait pleinement les idées nouvelles : « Vous serez, lui dit-il, grandement aimé de Lefèvre, de Roussel, de Vatable et de bien d'autres, si vous poursuivez vaillamment l'œuvre chrétienne que vous avez entreprise. Mais que ne ferions-nous pas pour Christ, si nous avions au fond du cœur la foi vivante de Christ? (3) »

On peut même supposer que Perrot, condisciple et ami de

(1) *Correspondance des Réformateurs*, t. I, p. 208 et note 7, 242; II, p. 165, 236, 208.

(2) « in commoditatem studiosorum (qui nobis græcissant).... — In collegio Cardinalis monachi. » Dédicace des *Hieroglyphica d'Orus Apollo*, publiés à Paris en 1521. *Corr. des Réf.*, I, p. 71, note 10.

3) « modò rem quam cepisti, christiane semper tuteris defendasque..... » *Ibid.*, I, p. 181.

Jean Canaye, a pu entendre bien souvent, comme ce dernier, Lefèvre lui-même parler des nouvelles croyances, non pas, il est vrai, sous les voûtes de la Sorbonne, où jamais, quoi qu'en dise Théodore de Bèze, Lefèvre n'a enseigné, mais dans ces entretiens intimes et journaliers que Jean Canaye se plaisait à rappeler à Farel, et dans lesquels « cet homme si saint et si savant distribuait d'une main fidèle le pain et l'eau vive de l'Evangile (1). » Ne serait-ce point là l'*auditorium* de Lefèvre, dont parle de Bèze dans ses *Icones* (2)?

Il est également probable que Perrot assistait aux prédications évangéliques qui étaient données par Farel, dès 1523, dans l'Eglise secrète de Paris, et que son ami Canaye regrettait tant de ne plus entendre, depuis le départ de Farel (3). Sans nous livrer aux conjectures, nous pouvons dire qu'il était alors rempli de zèle et fervent d'esprit, car il se plaint plus tard, nous le verrons, d'avoir beaucoup perdu de cette ardeur.

Tout en faisant des progrès dans la foi, il en faisait aussi dans les lettres; et le professeur Lange lui rend ce témoignage « qu'il les cultivait avec le plus grand soin (4). » Arrivé au terme de ses études universitaires, il obtint le diplôme qui lui donnait le droit de se présenter comme régent; et, grâce au talent que ses maîtres lui connaissaient, il lui fut facile d'obtenir ce poste honorable : nous le voyons, en effet, en 1524, régent des classes de grammaire dans le collège même où il avait été élevé (5). Les élèves les plus distingués tenaient en général à remplir ces fonctions pendant un an ou dix-huit mois; ainsi avait fait Farel, après avoir obtenu, en 1517, son grade de maître ès arts.

(1) Panis ille ἐπιούσιος et potus, quibus, Fabro, illo viro sanctissimo juxta ac doctissimo, porrigente, dies multos viximus. » *Corresp. des Réf.*, I, p. 241. Lettre du 13 juillet 1524.

(2) « ex Stapulensis auditorio praestantissimi viri plurimi prodierint. »

(3) « a tuo discessu vix semel atque iterum nos visitavit [Girardus], idque sine ulla concione. » *Ibid.*, I, p. 242.

(4) « Mito, Canaeus, diligenter navant operam litteris. » Lange à Farel, du 1^{er} janvier 1524. *Ibidem*, I, p. 181.

(5) « Mileum tuum, qui grammaticos moderatur in collegio Cardinalico, ut scis. » *Ibid.*, I, p. 208. Lefèvre à Farel, de Paris, 20 avril 1524.

Perrot se rendit ensuite à Toulouse pour y étudier le droit. Dans l'hiver de 1527, il vit passer docteur dans cette ville un ancien élève de Farel, qui portait le prénom de Nicolas et dont le réformateur s'était informé (1). Il s'y lia d'une tendre amitié avec plusieurs jeunes hommes qu'il devait retrouver plus tard à Padoue, en particulier avec Pierre Bunel, célèbre humaniste dont nous aurons à parler bientôt, et qui entretenait avec lui une correspondance d'où nous tirerons quelques renseignements biographiques (2).

Nous ne savons presque rien de sa vie d'étudiant à Toulouse. Jusqu'à quel point les fortes semences de piété qu'il avait reçues à Paris purent-elles se développer librement? Nous l'ignorons. Il y connut peut être Jean de Caturce, qui mourut martyr en 1532, après avoir professé quelque temps la jurisprudence à Toulouse. Il est certain toutefois (nous le savons par un mot d'une lettre de Bunel), qu'il prenait plaisir à se trouver et à s'entretenir avec de saints amis, et qu'ils s'exhortaient réciproquement à la piété. Et, plus tard, Bunel ne pourra s'empêcher de répandre des larmes, quand, pendant leur séjour en Italie, à la vue de la vie licencieuse des étudiants, il se rappellera leurs pieuses exhortations de Toulouse (3). Et nous savons aussi que Perrot dit à Farel, en lui donnant des nouvelles de ce Nicolas qu'il avait vu recevoir docteur : « Ses dispositions religieuses me semblaient avoir un peu changé, et je ne saurais dire s'il est encore des nôtres (4). » N'était-ce point dire indirectement que lui-même n'avait point changé?

(1) « Nicolaus de quo audire aliquid te optasse dicis, ante duos annos, Tholosæ, me presente, doctor legum declaratus. » E. Perrot à Farel, lettre du 6 janvier 1529. *Corresp. des Réf.*, II, p. 165.

(2) « Petri Bunelli... et Pauli Manutii... *Epistolæ Ciceroniano stylo scriptæ*... » Genevæ. H. Stephanus. 1581, in-8. Le Dr F.-A.-C. Grauff a donné une nouvelle édition de cet ouvrage. Berne, 1837. Ce recueil ne renferme pas moins de vingt et une lettres adressées par Bunel à Perrot, de 1530 à 1532 ou 1533.

(3) « Nihil dico de moribus horum hominum corruptissimis..., mihi oculi dolent quoties in eos incurro, et simul sanctissimorum amicorum sermones requiro, etc... » P. Bunelli, *Epist.*, p. 9, epist. V.

(4) « Nunc quam sectetur partem non satis scio. » Perrot à Farel, 6 janvier 1520. *Corresp. des Réf.*, II, p. 166.

Il partit de Toulouse vers le milieu de 1528. Le 6 janvier 1529, en effet, il écrit de Turin à Farel que « depuis qu'il est arrivé dans cette ville, c'est-à-dire *depuis six mois*, il ne sait rien de ce qui se passe en France dans le domaine religieux (1). » Canaye est avec lui et se livre aussi à l'étude des lois (2). Ils avaient passé les Alpes dans l'intention de se rendre à Padoue, université célèbre fondée depuis le XIII^e siècle; mais ils avaient dû s'arrêter à Turin à cause des agitations politiques de la Péninsule (3). Ils restèrent assez longtemps dans cette dernière ville, vingt mois peut-être : Perrot ne put réaliser ce projet de voyage à Padoue qu'après les premiers mois de 1530.

Le séjour de Turin ne fut rien moins qu'agréable aux deux amis : il y avait là peu ou point de piété, et, par contre, des discordes intestines, plus violentes qu'en aucune autre partie de l'Italie, et qui, dans la pensée de Perrot, ne peuvent se concilier avec l'Evangile. Il connaissait peu de personnes qui s'occupassent des choses saintes, soit par des lectures pieuses, soit par des prédications ou des entretiens avec les docteurs. Dans un pareil milieu, son ancienne ferveur s'était un peu refroidie; et il ne pouvait en être autrement. Les écrits de saint Paul et des autres apôtres montrent assez, ajoute-t-il, combien des exhortations continuelles sont nécessaires pour entretenir le feu sacré. Il attend de Christ des temps plus heureux où l'on connaîtra et fera sa volonté seule, et où son empire prévaudra sur toutes les puissances du monde. Et pour que ces temps bénis arrivent bientôt, il prie le Seigneur à toute heure et du fond de l'âme, convaincu que ce doit être là l'ardente et continuelle prière de tous les chrétiens (4).

(1) « De piis rebus, quo in statu sint apud nostrates, nihil intellexi ex quo huc veni, id est *ante semestre*. » *Corresp. des Réf.*, II, p. 167.

(2) « Canaius mecum est Taurini. » *Ibid.*, II, p. 166.

(3) « totum semestre magis tranquillitatis spes hic detinuit. » *Ibid.*, II, p. 166.

(4) « Taurini aut nulla est, aut rara religio... » *Ibid.* La doctrine évangélique faisait alors de grands progrès au delà des Alpes : nous le savons par le témoi-

Nous reviendrons sur le caractère de cette piété intime; mais nous avons hâte d'arriver à une lettre très-importante, que la *Correspondance des Réformateurs* nous donne sous le n° 268 (II, p. 209), et qui n'est rien moins que la révélation faite à Pierre Giron, secrétaire de la ville de Berne, d'un complot tramé par les cinq cantons catholiques contre les cantons évangéliques.

Cette lettre, qui n'est point signée, se trouve en manuscrit original aux Archives de Berne, et elle porte, au-dessous du *P.-S.*, la note suivante qui est de la main de Giron : « Cette lettre était incluse dans une lettre écrite de Turin à Farel, le 27 novembre 1529, par Emile Perrot, Français, demeurant chez l'archiprêtre de Carmagnole, au couvent de Saint-Jean, à Turin (1). » Or, la lettre à Farel, dont il est question dans cette note de Giron, n'est pas aux Archives de Berne. Était-elle perdue? On pouvait le croire. Mais M. Herminjard a eu la bonne fortune de la découvrir à la Bibliothèque impériale de Paris (Collection Dupuy, tome CIII). Ce n'est pas l'original, c'est une copie ancienne. En la comparant avec la lettre au chancelier Giron et avec la note sus-mentionnée de celui-ci, il est arrivé à la certitude que c'était bien la lettre qui contenait celle au secrétaire de Berne; et il ne peut, en effet, y avoir le moindre doute sur ce point : les deux lettres ont été écrites le même jour, c'est-à-dire le 27 novembre 1529 (2). Quant à l'auteur de la lettre anonyme à Farel, la copie ancienne le désigne en toutes lettres dans une note qui était probablement tracée de la main de Farel sur la lettre originale. Cette note a dû être écrite après la mort de

gnage d'un médecin de Milan, Hortensio Landi. Il écrivait à Vadian, vers la fin de novembre 1529 : « Sachez que la cause de Christ est très-florissante dans presque toute l'Italie, quoique l'antechrist s'agite beaucoup çà et là pour écraser son ennemi. Je pense que ses efforts seront vains. — Scito rem Christianam in tota ferme Italia maxime florere, etc. » (*Corresp. des Réf.*, II, p. 209, note 2.) Mais nous croyons que par le mot *sectiones* Perrot entend les partis politiques, et non les partis religieux.

(1) « Hæ literæ fuerunt inclusæ literis Milei Perrotti, Galli, e Taurino..., etc. »

(2) D'après le copiste de Dupuy, l'année 1550 serait la date approximative de la lettre à Farel : c'est une erreur de vingt et un ans que notre savant éditeur a rectifiée.

Perrot : elle fait allusion à son ardent amour pour la piété et aux regrets qu'il a laissés après lui (1).

Voici maintenant la lettre de Perrot au chancelier bernois :

« Que le salut vous soit donné par N. S. Jésus-Christ !

« La charité répandue dans mon cœur par le Saint-Esprit me pousse à vous communiquer un fait qui intéresse au plus haut point votre prospérité ; et non-seulement la vôtre, mais la nôtre aussi, car je n'ai rien tant à cœur que de voir s'affermir et s'étendre toujours davantage la doctrine évangélique qui fait de grands et rapides progrès dans ma patrie, malgré l'opposition jalouse de Satan. Je vous écris pour vous découvrir les embûches que celui-ci a tendues ; et je tiens le fait d'une personne qui est parfaitement sûre, je devrais dire d'un témoin oculaire. Je tairai mon nom ; je me contente de vous signaler le complot, dans la pensée que par ce simple avis, vous et les magistrats de Berne, pourrez, avec votre prudence habituelle, conjurer le péril.

« Le 14 de ce mois de novembre 1529, un député des cinq cantons catholiques, l'Amman de Zug, a passé par Turin. Il se rendait à Bologne auprès de l'empereur Charles-Quint, afin de l'engager à entreprendre une expédition contre les cantons évangéliques, lui promettant un concours actif de la part des cantons catholiques. Vous comprenez assez quel est le danger qui vous menace. L'intrigue a été conduite très-secrètement ; mais je pense que Dieu a permis qu'elle me fût révélée afin que vous en fussiez avertis. Et ne recevez pas cette nouvelle comme un simple bruit public : elle est parfaitement certaine. Une fois avertis, vous pourrez plus facilement échapper au péril. On dit ordinairement que les coups prévus portent moins. Que le Christ tourne à bien l'avis que je vous donne, et qu'il vous conserve longtemps à l'abri de tout mal dans la même foi (2) ! »

(1) C'est ainsi du moins que nous comprenons ces mots : « Æmylli Perrotti animus pietatis amantissimus et sæculi sui querela. » *Corresp. des Ref.*, II, p. 207, note 1.

(2) « Salus tibi sit a D. N. Jesu Christo ! etc. » *Ibid.*, p. 209-210.

Les historiens suisses, sauf Ruchat (1), se taisent sur cette démarche des cantons catholiques. Mais Perrot était bien renseigné; et l'on peut croire que cet avis secret permit aux Bernois de prendre leurs mesures en conséquence.

Aussi bien, le péril était grand. Les cantons catholiques (Lucerne, Uri, Schwitz, Unterwald et Zug), exaspérés des progrès de la Réforme, avaient formé entre eux une ligue particulière; ils venaient en outre (février et avril 1529) de s'allier avec Ferdinand d'Autriche, roi de Bohême et de Hongrie, pour le maintien de la religion catholique (2). Le 29 mai, un pasteur zurichois, Jacob Keyser, avait été condamné au feu et avait subi le martyre à Schwitz : il avait été traîtreusement enlevé par des gens de ce dernier canton, au moment où il allait prêcher à Oberkirch, dans le pays de Gaster (3). L'irritation était à son comble de part et d'autre. On allait en venir aux mains, les deux armées étaient déjà en présence, lorsque quelques cantons neutres (Glaris, Bâle, Soleure, Schaffouse et Appenzell), auxquels se joignirent les Grisons et les villes de Strasbourg et de Constance, s'interposèrent comme médiateurs. Après quinze jours de violents débats, la paix fut conclue et signée le 26 juin (4). Toutefois, les cantons catholiques n'avaient cédé qu'à contre-cœur, parce qu'ils se sentaient trop faibles; et ils attendirent en frémissant qu'une occasion favorable s'offrît à eux pour attaquer les cantons réformés. En congédiant leur armée, ils recommandèrent que chacun entretînt ses armes en bon état et se trouvât prêt au premier signal. Et, en novembre, ils nouèrent l'intrigue démasquée par Perrot.

Ils avaient choisi le moment avec beaucoup d'habileté. Charles-Quint était tranquille du côté de la France. Le funeste traité de Cambrai, cette œuvre de honte accomplie

(1) *Histoire de la Réformation de la Suisse*, par Abraham Ruchat. Edition L. Vulliemin. Tome II, p. 123.

(2) Ruchat, II, p. 105.

(3) *Ibid.*, II, p. 111.

(4) *Ibid.*, II, p. 116.

par deux femmes, Marguerite d'Autriche et Louise de Savoie, avait été conclu le 5 août 1529. Ce traité « anéantissait moralement la France en Europe, selon l'expression de Michelet... Il faisait François I^{er} plus faible que Pavie (1). » Les Turcs, qui avaient un instant fait trembler l'Europe, venaient de lever le siège de Vienne (14 octobre), décimés par la famine, le froid, la pluie et la longue arquebuse, perfectionnée en Allemagne. Le puissant empereur pouvait donc tout oser : il ne rencontrait personne devant lui qui pût s'opposer à sa volonté. Il était libre, en particulier, de tourner toutes ses forces contre les cantons évangéliques. Et l'on pense bien que le pape Clément VII, qu'il vit longuement à Bologne, en novembre 1529, ne dut pas le détourner de ce pieux devoir. Le souverain pontife le gagna, en effet : il lui fit promettre que s'il ne pouvait pas ramener les luthériens à l'obéissance de l'Eglise romaine par la douceur, il le ferait par la voie des armes (2).

Emile Perrot redoutait avec raison cette influence. En donnant avis (vers le milieu de janvier 1530) au chancelier de Berne, que « le député des cinq cantons catholiques était encore à Bologne, où il avait été très-bien accueilli par l'empereur, » il ajoutait : « L'intimité est merveilleusement grande entre ce monarque et le pape, et cela doit nous inspirer des craintes sérieuses pour la cause évangélique, car l'empereur ne voit que par ses yeux (3). »

Heureusement pour la Suisse réformée, Charles-Quint tourna toute son attention du côté des luthériens d'Allemagne. C'était là, en effet, qu'il fallait frapper un grand coup, afin de tarir à sa source le flot impur de l'hérésie. Aussi ne prêta-t-il pas main-forte aux cantons catholiques, quoique ceux-ci lui eussent encore envoyé des députés à la diète d'Augsbourg. Il avait assez d'ennemis sur les bras. Un nouvel acteur venait

(1) *Réforme*, p. 340.

(2) Ruchat, II, p. 235.

(3) « Mira est Caesaris ipsius et pontificis conjunctio, etc. » *Corresp. des Réf.*, II, p. 228. Lettre à Pierre Giron, à Berne.

de paraître sur la scène, et bientôt la guerre avec les Turcs et avec la France, rallumée plus vive que jamais, le contraignit de nouveau de porter ailleurs toutes ses forces (1).

Mais avant d'aller plus loin nous devons examiner une question qui ne manque pas d'importance. Nous avons attribué à Emile Perrot les deux lettres anonymes écrites à Pierre Giron. Avons-nous eu le droit de le faire? Est-ce bien à lui que revient l'honneur d'avoir fait cette révélation au chancelier bernois, et d'avoir ainsi rendu un éminent service à la cause de la Réforme? Examinons.

La lettre du 27 novembre n'est pas signée : « Je tairai mon nom, » dit l'auteur. Le post-scriptum, tracé par Perrot en caractères cursifs sur un petit carré de papier collé au bas de la lettre, porte ces mots : « *L'ami commun* donne à ce messenger un écu d'or au soleil pour frais de route (2). » Et dans la lettre à Farel, dans laquelle est enfermé le billet anonyme à Giron, Perrot dit : « *Quelqu'un (quidam)* m'apporte l'épître ci-incluse, adressée au secrétaire de la ville de Berne, votre ami et familier, comme il le disait. » Cette épître à Giron est-elle donc bien de Perrot? — Les mots que nous avons soulignés sembleraient nous obliger à l'attribuer à un autre. Mais nous sommes arrivé à la conviction que ce *quidam*, ce *communis amicus*, si bien renseigné sur les relations intimes qui existent entre Farel et Giron, est tout simplement Perrot lui-même. Et voici nos raisons. D'abord, l'écriture est bien de lui : c'est la même que celle de la lettre autographe et signée du 3 février 1530, adressée aussi à Pierre Giron. L'adresse ne semble pas être, il est vrai, de la même main que le corps de la lettre; mais, dans son désir de garder l'anonyme, le prudent Perrot a fort bien pu contrefaire son écriture : l'adresse, en effet, est écrite en grosses lettres rondes mi-gothiques (3). Et d'ailleurs, la suscription d'un autre billet anonyme, écrit

(1) *Le Christianisme dans l'âge moderne*, par Etienne Chastel, p. 21.

(2) « *Communis amicus* dat huic nuntio unum aureum solarem ad viaticum itineris, » *Corresp. des Réf.*, II, p. 210.

(3) *Ibid.*, p. 211, note 13.

de Turin à Giron, quelques semaines plus tard (vers le milieu de janvier 1530), par le même *ami commun*, est certainement de la main de Perrot (1). Il y a de plus une grande ressemblance de style : c'est le même esprit et le même cœur qui ont dirigé la plume. Et puis encore, quel peut être cet *ami commun*? *commun*, à qui? à Farel et à Giron évidemment. Toutes ces raisons nous font penser à Perrot.

Voici toutefois la raison péremptoire qui nous autorise à voir dans Perrot non le copiste ou le rédacteur, mais le propre auteur de ces lettres anonymes : c'est que, dans la seconde (celle écrite vers le milieu de janvier 1530), nous lisons ces lignes : « Le duc de Savoie doit aller bientôt vers l'empereur (à Bologne où se trouvait aussi le souverain pontife), et *je dois y aller avec lui* (2). » Et d'un autre côté, nous savons par une lettre de Pierre Bunel à son ami Perrot, que celui-ci « *a vu de ses yeux* le pape et l'empereur (3). » Or, sa position de fortune était plus que modeste; il dit à Farel : « Si j'avais de l'argent, je viendrais vous voir..., mais la pauvreté me retient. » Où donc aurait-il eu l'occasion de voir ces deux souverains, sinon lorsqu'il accompagna le duc de Savoie à Bologne et qu'il assista au couronnement de l'empereur, qui eut lieu le 24 février 1530? Il faut donc supposer que Perrot était au service de Charles III, ou attaché à un titre quelconque à quelque seigneur de la cour. Il a pu ainsi savoir bien des choses que le public ne savait pas, et les savoir de première main et très-sûrement. Des hommes comme Perrot sont toujours recherchés. Le célèbre professeur Danès faisait grand cas de lui; et le cardinal de Tournon aurait voulu l'avoir à sa suite et se l'attacher en qualité de secrétaire; mais Bunel, de qui nous tenons ce dernier fait, ne conseille pas à son ami d'accepter cette offre, quelque honorable qu'elle fût : il pré-

(1) *Corresp. des Réf.*, II, p. 229, note 5.

(2) « egoque cum eo iturus sum. » *Ibid.*, II, p. 229.

(3) « De pontifice et Cæsare quid ego tibi scribam quum et tu utrumque de facie noris, et meum de illis sententiam pulchre calleas? » *Epist.* XVI, p. 25. Lettre écrite de Venise, et quoiqu'il n'y ait pas de date, on voit par le contenu qu'elle est de la fin de janvier 1533.

fère lui voir continuer ses fortes études de jurisprudence (1).

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Perrot, quoiqu'il fût tout gagné aux idées nouvelles, se mît ainsi au service du duc de Savoie : il espérait que ce prince pourrait être rendu favorable à la cause protestante. Luther avait eu cette espérance en 1523, et il avait écrit une lettre qui fut portée à la cour de Savoie par le chevalier français Anémond de Coët. Il était revenu au réformateur que le duc « était animé d'une ardeur incroyable pour la gloire de l'Évangile, » et il s'en réjouissait comme d'une nouvelle conquête du Seigneur (2). Perrot se berçait encore d'une illusion analogue. On croit si facilement ce qu'on désire ! Il ne pensait pas toutefois que ce fût par sympathie pour l'Évangile que le duc pourrait se montrer favorable, mais par intérêt politique et par cupidité. Voici, en effet, ce qu'il écrivait à ce sujet à Pierre Giron, le 3 février 1530 :

« Notre ami commun de Turin désire que je vous transmette sur la cour de Savoie quelques renseignements très-sûrs et de nature à vous intéresser. Le duc s'entretient assez souvent avec l'un de ses familiers qui connaît bien les Eglises d'Allemagne, et il le questionne volontiers sur ce sujet. *Que ce soit par sympathie pour l'Évangile, nous n'avons pas lieu de le croire ; mais son extrême cupidité* fournirait peut-être une chance d'autant plus certaine de le rendre favorable à notre religion, que les trois Etats de Savoie, requis ces jours passés de lui accorder de l'argent pour une guerre contre les luthériens allemands, ont déclaré qu'ils ne les considéraient pas comme étant leurs ennemis. Messieurs de Berne devraient peut-être sonder les dispositions du duc en lui adressant un exposé de la doctrine évangélique. On pourrait lui parler de la sécularisation des biens de l'Eglise, lui rappeler que sa maison est

(1) « contra egestatem conari non possum. » *Corresp. des Réf.*, II, p. 208. Cet aveu de Perrot n'ôte rien à l'estime que fait de lui le cardinal de Tournon : « Ad eo ut is non solum laudaret, sed *te suis habere*, si quo pacto fieri posset, *velle dixerit*... » Bunelli. *Épist.* XVI, Venetiis (fin janvier 1533).

(2) « incredibiliter fervens in gloriam Evangelii... » *Ibid.*, I, p. 152.

issue de ce pays de Saxe où l'Évangile vient de naître, etc. (1). »

Ce familier de la cour de Savoie était le docteur en théologie Joachim Zasius, natif de Fribourg en Brisgau, qui fut pendant plus de vingt ans le secrétaire allemand de Charles III. C'était probablement par ce docteur ou par les amis de ce docteur que Luther avait reçu des informations et qu'il avait espéré pouvoir agir sur l'esprit de ce prince (2). Le fait est que Charles III fut toujours très-versatile en politique; et ceux qui ne le connaissaient pas à fond, ou qui n'étaient pas très-versés dans les secrets de la diplomatie, ont pu se flatter de le voir un jour ou l'autre se tourner du bon côté. On l'a surnommé *le Bon*; mais l'appellation de *Malheureux* lui aurait convenu davantage. Il flotta sans cesse entre François I^{er}, son neveu, et Charles-Quint, son beau-frère, et il fut maltraité par tous les deux.

Quoi qu'il en soit, Berne ne paraît pas avoir suivi le conseil de Perrot. La puissante république savait à quoi s'en tenir sur les prétendues dispositions favorables du duc de Savoie. Elle avait renoncé, le 6 octobre 1529, à l'alliance conclue avec lui, après avoir renouvelé trois jours auparavant sa bourgeoisie avec Genève. Les méfiances étaient mutuelles; et bientôt la lutte éclata. En octobre 1530, en effet, une armée suisse vint défendre Genève contre les gentilshommes savoyards de la Cuiller, qui assiégeaient la ville au nombre de plusieurs milliers et se promettaient, après l'avoir prise d'assaut, de tout passer au fil de l'épée (3).

Disons deux mots, en passant, de Pierre Giron, le correspondant de Perrot. Il mérite bien cet hommage de notre reconnaissance, car il favorisa de tout son pouvoir et avec une habileté consommée la cause évangélique dans la Suisse romande. C'était un ancien élève de Farel à l'université de Paris

(1) Nous avons transcrit le sommaire qui nous est donné par M. Herminjard. Voir le texte latin dans la *Corresp. des Ref.*, II, p. 237-8.

(2) *Ibid.*, II, p. 237, note 4, et I, p. 152, note 2.

(3) Ruchat, II, p. 300-307.

(1519), et il conserva toujours une grande amitié pour son maître. Il avait d'abord été notaire et secrétaire allemand de la justice à Fribourg, sa ville natale. Mais dès le milieu de l'année 1525, il fut au service de messieurs de Berne, et en qualité de chancelier de cette république, il contribua puissamment au progrès de la Réforme (1). Plus d'une fois sans doute il fut appelé à modérer la fougue toute méridionale de l'ardent Dauphinois, et à contenir son zèle impétueux dans les bornes de la légalité et de la sagesse. Farel voyait les choses en missionnaire, ne comptant pour rien les difficultés, parce qu'il comptait sur le secours de Dieu et qu'il n'était responsable que devant sa conscience. Giron, au contraire, voyait les choses en homme d'Etat, qui se sent responsable devant ses concitoyens et qui n'est pas obligé de tenter l'impossible. Mais on peut dire que le réformateur exerça une influence considérable sur le chancelier, et que celui-ci ne fut pas étranger à ces vaillantes décisions qui assurèrent le triomphe de l'Evangile, à Berne, d'abord, et puis dans les pays romands qui étaient plus ou moins sous la dépendance des Bernois. Il est certain que Farel a connu sinon inspiré cette belle « adresse de messieurs de Berne à tous leurs ressortissants » (du 17 novembre 1527), pour annoncer la fameuse dispute qui eut lieu à Berne le 5 janvier 1528 et les jours suivants, dispute à laquelle furent invités les évêques de Constance, de Bâle, du Valais et de Lausanne, et après laquelle Berne se déclara officiellement pour la Réforme. La traduction de cette adresse du latin en français est de la main de Farel (2).

CHARLES DARDIER.

(La suite au prochain numéro.)

(1) *Corresp. des Réf.*, II, 7, note 1.

(2) « ... Habes hic *versum* Mandatum prout tumultuarie potui... » Farel à Martin Krumm, sous-secrétaire de Berne; d'Aigle, 8 décembre 1527. *Ibidem*, II, p. 63. Le Manifeste est à la page 54.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

PETIT DIALOGUE

D'UN CONSOLATEUR CONSOLANT L'ÉGLISE EN SES AFFLICTIONS
TIRÉ DU PSEAUME CXXIX, PAR PIERRE DU VAL (1)

L'ÉGLISE.

A bon droit je t'ayme et te révère, ô Consolateur, me réputant heureuse pour t'avoir rencontré, et ne doute point que ton adresse à moy ne me soit un don singulier de Dieu. Pourtant me persuadant de ta clémence accoustumée, je deviseray tant plus familièrement avec toy. Tu ne trouveras donc estrange si je te fais la question que Hérémie (XII) tant saint prophète, fort expérimenté aux afflictions : David (ps. LXXIII) roy tant fidèle et renommé : Job (XXI) le juste, rocher invincible de patience, et Abachut (I) vertueux voyant ont fait : s'esmerveillant pour veoir les meschans abonder en prospérité. Car pour ma part, je ne me contriste point tant des injures et outrages, qu'on me fait, en mes membres que pour veoir le saint nom de mon Dieu blasphémé, blasmé et diffamé. Et aussy pour ouyr que les séducteurs sont appelez saintz docteurs, gens contagieux, bons religieux. Les devins, divins. Les apostats, apostoliques. Les iniques, celiques. Les persécuteurs, zélateurs. Les meschans, innocens : et au rebours, les pacifiques sont dits hérétiques et troubleurs de républiques, les gens de bien sont estimez pires que chiens : mais encor ce qui plus esbranle les miens, et donne matière d'orgueil aux ignorans, c'est que le Seigneur semble résister entièrement à ceux qui taschent d'avancer sa gloire, et au contraire, estre favorable à ceux qui la reculent de tout leur pouvoir : de quoy advient que plusieurs disent (Esaïe V) le mal estre bien et le bien estre mal : mettans ténèbres pour lumière, et lumière pour ténèbres : chose amère pour douce, et chose douce pour

(1) Voir le dernier numéro du *Bulletin*, p. 354.

amère. Je te proposeroye des exemples assez du temps passé, si nous n'en avions des presentes toutes prestes devant nos yeux. Qui est maintenant le fidèle qui ne soupire quand on lui met audevant ce misérable royaume d'Angleterre? Qui est le cerveau si dur, qui n'en respande quelque larme, considérant un pays tant florissant, un roy tant bien instruit, des églises tant bien réduictes, avoir eu si soubdaine cheute, une ruïne tant précipitée, et un renversement si hastif? fut-il onques tragédie tant terrique, horreur plus horrible, et jugement plus admirable? Veoir le saint service de Dieu, sa divine parolle foulée, mesprisée, et totalement corrompue, le service des ydolles dressé et eslevé (1). Que peuvent dire à cette heure, ou s'ilz ne le disent-ilz le pensent, aucuns malheureux desvoyez? Disent-ilz point ou que ceste parolle qu'on y preschoit paravant, n'estoit point la pure parolle de Dieu, ou ilz estiment que Dieu est plus faible que les diables, puisqu'il ne défend point sa parolle. N'est-ce point là un blasphème intolérable et digne d'estre déploré? Si donc il y a en toy (Philip. II) quelque exhortation selon Christ, si quelque consolation de charité, je te prie de l'esprendre en moy.

LE CONSOLATEUR.

Je ne veux te priver de ce à quoy je t'ay paravant que j'estoye envoyé à toy. Pour donc satisfaire à ta première demande, par laquelle tu voulois aucunement prouver l'occasion juste de ton deuil, allegant tesmoins dignes de toute foy qui ont esté attainz de tels ennuyz que toi : l'un voulant disputer avecques Dieu (Hérém. XII) et parler jugement avec luy. L'autre disant (psalm. LXXII) que ses pieds à peu près avoyent décliné, et que peu s'en estoit failly, que ses pas ne fussent glissez. Le tiers (Job XXI) se troublant disoit tremblement avoir saisi sa chair. Le quart (Abac. I) se plaignant d'avoir crié pour la violence et de n'avoir esté exaucé. Or, il te faut entendre que nonobstant la fidélité, vertu et piété de ces saintz personnages, si avoyent-ilz leurs affections humaines, que l'Escripture n'a point voulu taire, pour déclarer que rien n'est parfaict qu'un

(1) Cette remarquable appréciation de l'état de l'Angleterre, pendant le court essai de restauration tenté par la catholique Marie, succédant au protestant Edouard VI, ne semble pas moins étonnante sous la plume d'un prélat que celles que nous avons déjà signalées, p. 354, en note; on en vient insensiblement à se demander si Pierre Duval, l'auteur du *Petit Dialogue*, est bien le même que Pierre Du Val, évêque de Séez. Il y a là un mystère difficile à éclaircir; on se borne à l'indiquer.

seul Dieu, qui leur a aisément pardonné ceste faute, en laquelle ilz ne sont demourez, comme très-bien le demonstrent leurs saintes parolles après. Encor pourroit-on dire sans faillir que telles questions sont comme admirations excessives d'espritz transportez et ravis jusques au jugement de Dieu. Veu que tost après l'un dist (Abac. I) : O Seigneur créateur, tu es net des yeux, sans que tu regardes mal, et ne pourras regarder à l'iniquité. L'autre (Hérém. XII) dist-il pas avec une grande fiance : et toy Seigneur tu m'as cogneu, tu m'as veu et as esprouvé mon cœur envers toy? Et David revenant (ps. LXXIII) à soy, dit-il pas incontinent après : quand je proposerois de parler ainsi, je seroy injurieux vers la génération des enfans de Dieu : jusques à ce que suis entré au sanctuaire de Dieu, j'ay considéré jusques aux fais derniers des meschans. Mais Job (XXI) parlant plus profondément dit : qui enseignera la science à Dieu qui juge les choses hautes? car autrement il est escrit (Esaïe XLV) malédiction sur celui qui estrive contre son facteur, comme le pot envers le potier de terre : Veu (Esaïe LXIV) que c'est ce grand Seigneur, formant la lumière et créant les ténèbres, faisant la paix et créant l'adversité. A il pas créé le destructeur pour dissiper? N'est-ce pas (Job V) aussy le tout-puissant qui fait la playe et met l'emplastre? qui navre et ses mains rendent la santé? qui lui (Job IX) dira donc pourquoy fais-tu ceci ou cela, et sera innocent? Il te faut contenter simplement de sa volonté juste : toutesfois l'Ecriture montre quelque cause. Quant aux mauvais donc, je croy que tu n'as point d'envye du bien que Dieu leur fait (Math. V) faisant lever son soleil sur eux, et leur envoyant la pluye comme aux bons : car autrement ce grand père de famille, te pourroit à bon droict dire ce qui fust dit à cet ouvrier murmurant (Math. XX) : ne m'est-il pas licite de faire ce que je veux de mes biens? Et ton œil est-il mauvais que je suis bon? Mais j'entends bien que tu es troublée de veoir les gens de bien mesprisez, foulez, persecutez, oppressez, et Dieu en eux deshonoré. Tu as déjà bien peu entendre, que tout homme doit captiver son esprit en tout ce qui plaist au Seigneur, comme aussy il veut qu'on le prie que sa volonté soit faicte en la terre comme au ciel, estant riche en tous les deux.

Or, tous les cieux (ps. CXV) sont au Seigneur, mais il a donné la terre aux enfans des hommes : voire (Job IX) aux mauvais, afin que par ce moyen ils soyent inexcusables : lorsque Dieu leur repro-

chera leur ingratitude, et qu'à luy n'aura tenu qu'ilz ne soyent estez receus aux biens célestes : veu qu'il les y a alléchez par les biens de la terre. Ainsi est-il dit à ce mauvais riche (Luc XVI) estant ès tourmens en enfer : filz (lui dist Abraham au sein duquel estoit le Lazare un des tiens) souviens-toy que tu as tenu les biens en ta vie, et Lazare semblablement les maux : et maintenant il est consolé, et tu es tourmenté. Ainsi donc les meschans ne croyans ou ne cerchans de vie que la présente : Dieu leur y donne aucune fois pour quelque respect, prospérité : en quoy mesme reluyt la grandeur de sa miséricorde : et cela mesme suffiroit pour te contenter : entendant que Dieu reservant les biens et richesses célestes aux siens, il ne veult qu'ilz s'amusez aux voluptez et délices de ce monde : qui au près des éternelles ne sont que vanité et misère. Et jaçoit qu'il ayt quelquefois donné à aucuns des siens abondance de biens, comme à Abraham, Isaac, David, et autres : si les a il meslez de fascheries et de troubles, afin de retirer leurs cœurs de ces choses caduques et corruptibles, pour les ravir aux parfaites et incorruptibles. Mais encore depuis que Christ est venu, sachant pleinement la volonté de son père, il a plus amplement déclaré, tant par doctrine que par vie (Act. XIV) que par diverses tribulations il faut entrer au royaume des cieux. Et luy mesme qui estant mis pour signe (Luc II), auquel on a tousjours contredit, pour la joye à lui proposée (Héb. XII) a enduré la croix, ayant contemné honte et a souffert telle contradiction des pécheurs à l'encontre de soy. Il ne doit point faire mal à ceux qui portent son nom de porter aussi sa marque : et ne faut pas que les membres présument de passer par autre voye que n'a fait le chef. Car le père l'a mis pour exemple aux siens, et ne faut demander raison de cela, sinon celle que donne l'apôtre S. Paul à savoir (1 Corint. I) que Dieu a affolly la sapience de ce monde, quand il lui a pleu par la prédication de la croix, que le monde répute folle, sauver ceux qui croient, qui ne se doivent estonner (1 Pier. IV) quand ils sont esprouvez comme en la fournaise : en tant qu'ilz communiquent aux afflictions de Christ, lequel toutesfois a souffert pour autre occasion que ses fidèles, et aussi son sang est d'autre nature que celui de ses martyrs : car Christ a souffert pour les péchez de tout le monde, luy juste (1 Pier. III) pour les injustes comme celui en la bouche duquel n'a esté trouvée fraude : mais toy le plus souvent en la per-

sonne des tiens, tu souffres pour tes peschez, lesquels toutesfois il plaist (ps. XXXII) au Seigneur cacher et couvrir, ne te les imputant point, à cause de sa miséricorde : et mesme en tes afflictions il te fait conformer à l'image de son filz, qui (Rom. VII) a appris obéissance par les choses qu'il a souffertes : duquel aussy le sang profère meilleures choses que celuy des tiens : car le sang de Christ ploye Dieu (Hébr. XII) à miséricorde et annonce la paix, ou celui des tiens provoque la justice divine (Gen. IV) et crie vengeance contre ceux qui le répandent (Apoc. VI), et avec ce il leur est commandé de se reposer encore un petit de temps jusques à ce que leurs compaignons serviteurs soyent accomplis : et leurs frères qui doivent aussy estre mis à mort comme eux. Il apparoît par cela que le nombre des saintz martyrs de Christ n'est pas encore accompli. Davantage quand Hélie se plaignoit (1 Rois XIX) d'estre tout seul ayant le zèle du Seigneur : response lui fut faite qu'en Israël y en avoit encore sept mille de reste, desquels les genoux n'avoient point esté ployez devant Baal. C'est là une autre cause de la patience de Dieu : qui (Rom. II) pour l'amour des siens espargne les meschans, lesquels par sa longue attente, pacience et bénignité, il invite à repentance.

L'ÉGLISE.

Tu as grandement récréé et fortifié mon esprit par tes douces parolles : si que tu as apeuprès essuyé mes larmes, ou pour le moins changé, car ou je déploroye en amertume de mon cœur les afflictions des miens, tu me donnes matière de plus tost déplorer l'impiété de mes adversaires, t'oyant dire que la récompense terrible de leur meschanceté est mort éternelle, et la peine des miens n'estant que d'un moment : est en l'attente d'une gloire infinie. Mais je te prie de m'enrichir encor ce propos, selon le don que Dieu t'a donné par lieux de la Sainte Escriture, en laquelle gist tout mon support et ma joye : car tu ne m'allègues passage (Hébr. IV) qui ne m'atteigne jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, aussy des jointures et des mouelles. Or je te requiers de la mesme rémunération, comme de mon enfant (1 Cor. VI) et ainsy que je t'ai ouvert mon cœur, eslargy moy aussy le tien.

LE CONSOLATEUR.

Ce me sera un grand plaisir de te pouvoir induyre à te rendre louable en toutes choses, comme servante de Dieu : en maintes (2 Cor. VI) souffrances, en tribulations, en nécessitez, en angoisses, en playes, en emprisonnemens, en labeurs, en patience, par armes de justice à dextre et à senestre : par honneur et deshonneur, par diffame et bonne renommée, en sorte que les tiens estants reputez abuseurs, soyent toutesfois véritables, comme mourans et voicy ils vivent, comme chastiez et toutesfois non mis à mort, comme tristes, et toutesfois toujours joyeux, comme pources et toutesfois enrichissant plusieurs, comme n'ayans rien, et toutesfois possédant toutes choses (Collos. I). C'est aussy bien raison qu'ilz accomplissent le reste des afflictions de Christ en leur chair, tant qu'ilz seront en ce monde (1 Cor. IV) portans tousjours partout en leurs corps, la mortification du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée en leurs corps, sans qu'ils ayent honte si sont affligez comme chrestiens (1 Pier. IV) sachant qu'ils glorifient Dieu en ceste partie : car à la révélation de la gloire de Christ ilz seront resjouis estant en liesse. Jesus aussi soubz une propre similitude monstre bien cela (Jean XVII). Quand, dit-il, la femme enfante, elle a tristesse, pourtant que son heure est venue : mais après qu'elle a enfanté un enfant, il ne luy souvient plus de la douleur, pour la joye qu'elle a qu'un est nay au monde. Puis il promet qu'après la tristesse, il les reverra derechef et leur cœur s'esjouira : leur disant davantage. Vous aurez affliction au monde et paix en moy. Au bout de tout, il les encourage parce qu'il a vaincu le monde. A ce propos servira aussy fort bien (4 Es. 4, 7) la parabole qui est proposée à Esdras, d'une cité édifïée, estant pleine de biens, de laquelle l'entrée est estroicte, et mise en lieu dangereux de cheoir en bas, tellement qu'à dextre il y a quelque feu, et à senestre une profonde eau : et n'y a qu'un seul sentier mis entre eux, à savoir entre le feu et l'eau : et le sentier ne contient seulement que le pas d'un homme. Si l'on donne en héritage la cité à un homme, comment recevra il son héritage si jamais paravant ne passa le péril qui est mis au-devant?

Telle est la portion des tiens. Jésus Christ (Math. VII) confirme ce propos, disant que la porte est estroicte qui conduit à la vie,

et peu entrent par ycelle. Il n'y a point de faute que cette voye estreiste ne soit la voye d'affliction : comme il est dit (1 Pier. IV) que le juste est sauvé difficilement en souffrant et endurent : et la raison est (4 Esdr. 10) qu'Adam ayant transgressé les constitutions du Seigneur, les entrées de la vie à venir ont esté faites estreictes, tristes et laborieuses. Et ores que cela soit commun tant aux fideles qu'aux infideles : si est ce que le grand Dieu voulant déclarer sa puissance vers les siens, les fait venir à leur but et heureuse fin par choses contraires : à savoir au bien souverain par un grand mal, à honneur par deshonneur, à bénédiction par malédiction, à repos et sejour par labeurs et travaux, à joye et liesse par pleur et tristesse, à tranquillité et paix par troubles et fascheries, à port par tempeste, à vie par mort, à salut par perilz, en liberté par captivité, en lumière et clarté par ténèbres et obscurité, à richesse par poureté, à contentement par contemnement, à amitié par inimitié, à dignité par indignité, à consolation par désolation, à satiété par famine, à réfrigère par feu, au plaisir par déplaisir, à bonheur par malheur. Comme donc tu as pour le présent expérience des choses adverses, assure toy des heureuses et prospères à l'advenir.

L'ÉGLISE.

De tant plus oy je tes parolles et les gousté, d'autant ou plus reçoÿ je de contentement par icelles. Que beny sois tu du Seigneur qui m'as tant bien confortée : Et puis que tant libéralement tu te communique à moy, je seray tant plus hardye de te descouvrir tout ce que j'ay sur le cœur. Or m'as tu desjà ouy dire, que les meschans m'ont fait mille assaux dès ma jeunesse, et m'ont souvent travaillée, et toutesfois ilz ne m'ont peu vaincre ne destruyre. Mais maintenant je me sens grandement débilitée, tant pour ce que je suis vieille et décrépite, et que cest âge n'est pas si propre à soustenir les coups et horions comme quand j'estoye jeune et forte. Nonobstant de tant plus que suis caduque et approche de ma fin, de tant plus me charge on de coups : tellement que je crains que sur la fin, il ne me faille rendre les armes. Car à la mesure que je deviens faible, mes adversaires se fortifient. Ilz ont jà fait une merveilleuse brèche en mes forteresses. Vray est que j'ay munitions à force : mais si je ne m'en puis aider que me profiteront-elles ? je souloye avoir des plus grandz à mon secours, mais Dieu me les a ostenz. Il en y a bien encore assez

bon nombre, qui du commencement se sont assez bien employez : mais à la longue et pour la continuation du combat, ils sont descouragez et devenus froidz à merveille. Les autres se sont addonez à volupté en laquelle ilz se sont tellement abastardis, qu'ils ne taschent qu'à composer paix, pour mieux vaquer à leurs ordures et se vautrer en leur boubier. Les autres par légèreté et inconstance, ont laissé mon party et se sont retirez aux ennemys. Les autres se sont esgarez ça et là, qui s'efforcent de me combattre, et les papistes mes adversaires. Les autres sont comme espions, pour guetter ceux qui sont les plus faibles, pour les laisser et suyvre les plus fortz pour les troubler.

Brief je ne voy (1 Cor. IV) de mon costé que gens condamnez à mort, qui sont faitz un regard au monde, aux anges et aux hommes. Gens folz ponr Christ, villains jusques à ceste heure ayant faim et soif, estans nudz, buffetez, errans d'un lieu en l'autre, labourans et ouvrans de leurs propres mains : desquelz on dit mal, et ilz disent bien : on les persécute et ilz l'endurent : on les blasme et ilz prient : ilz sont faits comme les abhominations de ce monde, et comme l'ordure de tous jusques à ceste heure.

LE CONSOLATEUR.

Pour certain (Apoc. XII) tu es bien comparée à ceste femme enceinte, qui crie en travail d'enfant et souffre douleur pour enfanter. Car le serpent fait une cruelle bataille contre ceux de ta semence, qui gardent le commandement de Dieu : et ont le tesmoignage de Jesus Christ : lesquelz je ne doubte point que tu n'ayme comme la mère ses chers enfans (4 Esdr. 5). Mais les as-tu plus ayez (Daniel XII) que celui qui les a fait? qui par ce moyen les veut nettoyer, blanchir et esprouver : Ores qu'ilz tresbuchent (Daniel XI) par l'espée, par flamme, et en captivité, et en pillerie, par plusieurs jours. Or par le menu je veux respondre à toutes les complaints que tu me fais. En m'allégant donc que dès ta jeunesse ilz t'ont tourmentée : cela ne cède point à ton mal, veu qu'il est bon de porter le joug du Seigneur en la jeunesse, car on se tient plus (Prov. XXII) coy, et la voye qu'on tiendra en jeunesse, on ne la rejette point en vieillesse. Pourtant en la tienne (Lamen. III) se joug continue, auquel toutesfois le Seigneur ne te rebouterà éternellement, qui me fait dire que ta vieillesse est plus à ton avantage qu'au-

trement : car plus es-tu vieille, mieux dois-tu être exercitée à la guerre, et tant mieux cognois-tu les ruses de l'adversaire, tant plus aysément le vaincras-tu, comme plus expérimentée au combat. Par cela encore dois-tu prendre plus grand courage, comme assurée d'avoir en brief bonne issue de la bataille, et d'obtenir pleine victoire. Puis donc que ceste condition t'est donnée du Seigneur de combattre, il te le faut faire jusques au bout. Car (2 Tim. II) si aucun combat, il ne sera point couronné s'il n'a combattu deument. Ceux aussi (2 Cor. IX) qui courent à la lice, courent bien tous, mais un seul emporte le pris, à savoir celui qui court jusques au bout, par perseverance : car qui perseverera (Mat. XVI et XXIV) jusques à la fin sera sauvé. Il faut que le laboureur laboure premier que prendre des fruitz; je te veux encor ramentevoir les paroles de ce tien Paul approchant de sa fin : je dois, dit-il, maintenant estre sacrifié et mis à mort : le temps de mon definement est prochain. J'ay bataillé bonne bataille, j'ay achevé mon cours, j'ay gardé la foy à mon capitaine Jésus-Christ : quant au reste, la couronne de gloire m'est gardée, que le Seigneur juste juge me rendra en ceste journée-là : et non-seulement à moy, mais aussy à tous ceux qui auront aymé sa venue. Ouy mais, tu devois, foible comme tu dis : et tes ennemys fortz? véritablement les adversitez du juste sont en grand nombre (ps. XXXIV), toutesfois le Seigneur le délivre de toutes. N'est-ce pas luy (ps. XXXV) qui soustient la cause contre ceux qui te font la guerre? Ne prent-il pas l'escusson et la lance, et se leve à ton aide? tire il pas la lance et la serre contre ceux qui te poursuyvent? ne rend il pas confus et honteux ceux qui quierent ton âme et qui pensent mal contre toy? Sont ilz pas repoussez arriere et deshonnorez? Le Seigneur magnifique aime il pas la paix de sa servante? Voys tu pas (ps. XXXVIII) que les meschans ont desgainé le glaive, et ont tendu leur arc pour faire trespucher l'affligé, et le povre et pour meurtrir ceux qui sont droietz de cœur : mais leur glaive entrera en leurs propres cœurs et leurs arcz seront rompus? Or de ceey je te parleray davantage cy-après. Contente-toi donc, sans te descourager pour ta viellesse, de la responce faite à Paul, priant le Seigneur que l'ange de Satan se partist de luy : ce t'est assez (2 Cor. XII) de ma grace, car ma puissance est parfaite en infirmité. Par quoy donc avec ce saint apostre glorifie toy contre tes adversaires en tes infirmités afin que la puissance de Christ ton

espoux habite en toy : prens plaisir comme lui en infirmité, en injures, en nécessitez, en persécutions, en angoisses, par Christ : car quand tu seras ainsi foible, alors tu seras puissante. Au reste tu déplore la lascheté de ceux qui t'ont laissée : Jésus-Christ dit-il pas (Mat. XV) que toute plante céleste que son père n'a point plantée sera arrachée (Jean XV)? il oste aussy toute branche de la vraye vigne qui est Christ, laquelle en luy ne porte point de fruct. N'est-ce point (Esaïe VI) le peuple qui a le cœur endurcy, les oreilles estoupées, les yeux fermez que le Seigneur a rejeté? Laisse les crier conjuration, n'aye crainte d'eux, et qu'ils ne t'espouvantent : car ce n'est (Esaïe I) qu'une gent pescheresse, un peuple aggravé d'iniquité, une semence mauvaise, des enfans corrompus, qui ont délaissé le Seigneur, et non seulement toy : ilz ont provoqué le saint d'Israël, et se sont retirez arrière de luy. C'est le peuple rebelle, dont les fils sont menteurs, enfans qui ne veulent escouter (Esaïe XXX) la loy de Dieu. Quelle en sera donc la fin? Ceste iniquité leur sera comme une ruïne qui chet : et comme une rompure soy jettant et pendant hors en quelque haute muraille, de laquelle le tresbuchement vient soubdain et à coup. Mais de toi il est dit : que ceux qui t'édifieront se hasteront (Esaïe XLIX), et ceux qui te veulent destruire et gaster, s'en iront arrière de toy. Pour ce peuple anglois lequel tu lamente tant, à cause du scandale qu'il t'a fait : estime que c'est une de ces sept testes de ceste beste qui monte de la mer (Apoc. XIII) laquelle avoit esté comme occise à mort et la playe de sa mort a esté guarie, laquelle playe lui avoit esté faite par ce glaive teinct de sang, qui est la parolle de Dieu : lequel les a reprouvé, en quoy il a déclaré un merveilleux jugement : mais quel tort leur a il fait, leur ayant donné un tel livre de refus, (Esaïe L) et d'avoir répudié une telle paillardie? Et qui est le crédeur auquel il les a vendus? N'ont-ilz pas esté vendus pour leur iniquité? Ceste putain affectée n'est-elle pas délaissée pour ses forfaitz? Pourquoi est-ce que quand il est venu à eux ilz ne l'ont point voulu recevoir? Quand il les a appelez, pourquoy n'ont-ils pas répondu? Mais encore sa main est-elle tant abrégée, qu'il ne les puisse racheter? Voicy tous les meschans d'entre eux s'envieilliront comme le vestement et la teigne les consumera : Le Seigneur donc ne pourra il les ramener quand il lui plaira? Et encore quand il ne le fera : qui es-tu, ô paisible église, que tu craignes l'homme mortel, et le fils de

l'homme qui est mis comme le foin. Et bien que (Esaïe LIV) le Seigneur t'ait appelée comme femme délaissée et affligée d'esprit, et comme femme rejetée en jeunesse, et encore qu'il t'ait délaissée pour un petit moment : si te rassemblera il par grande compassion. Ores qu'il ait un petit, comme en un moment de indignation, muré sa face de toi, si aura il compassion de toi par miséricorde éternelle. Retien aussy pour un point asseuré, que nonobstant l'inconstance des hommes, la vanité est corruption d'yeux : le ferme fondement de Dieu demeure qui a ce sceau : (2 Tim. II) le Seigneur congnoist ceux qui sont siens, et quiconque invoque le nom de Christ, qu'il se retire d'iniquité. Je retourne encore à te dire pour ceux qui se sont retirez de toi, ce que S. Jean disoit (1 Jean II) : ils sont yssus de toi, mais ils n'estoient pas des tiens, ils fussent certes demourez avec toi ; mais afin qu'ilz soyent manifestez. que tous ne sont point des tiens : entre lesquels (1 Cor. XI) aussy il faut qu'il y ait des sectes afin que ceux qui sont approuvez soyent descovertz. Mais entens la fin de ces scandaleux en la (Matt. XIII) manière, dit Jésus-Christ, qu'on cueille l'ivroye et qu'on la brusle au feu, ainsi seront ilz au definement de ce monde : le filz de l'homme enverra ses anges, et cueilleront de son royaume tous scandales, et ceux qui font iniquité, et les jetteront en la fournaise du feu, là où sera pleur et grincement de dentz.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE PROTESTANTISME A LIMOGES

1572 .

A Monsieur le Rédacteur du BULLETIN.

Limoges, le 7 juillet 1870.

Monsieur,

Je regrette que mes occupations m'aient empêché de vous envoyer plus tôt copie du document que vous m'avez fait l'honneur de me demander. Il ne renferme aucun détail nouveau sur la mort de Coligny, comme vous pourrez vous en convaincre ; mais il indique les motifs qui déterminèrent les autorités de Limoges, à s'opposer au massacre des protestants, bien que « chacun en son cœur le souhaitât, » et, à cet

égard, il offre un véritable intérêt. Il m'a mis sur la voie d'autres pièces plus précieuses relatives à l'établissement et aux progrès de la Réforme à Limoges et dans plusieurs localités du Limousin. Je m'occupe de recueillir toutes les indications éparses dans divers manuscrits et dans quelques ouvrages historiques très-anciens, et j'espère pouvoir vous transmettre un jour ou l'autre quelques-uns des résultats de mes recherches. J'y joindrai, avec le volume promis à la Bibliothèque du protestantisme français, le *fac-simile* du calque d'un vitrail représentant Jeanne d'Albret prêchant l'Evangile à Limoges, avec cette légende :

Mal sont les gens endoctrinés
Quand par femme sont sermonnés.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments tout dévoués.

J. BONHOURS.

LES NOUVELLES DE LA MORT DE L'ADMIRAL ET AULTRES SEIGNEURS DE PARTY; L'ORDRE ET DÉLIGENCE A LA GARDE DE LA VILLE.

La moysson avoit esté assés fertile au païs de Limosin en ceste année mil V^e soixante-douze, beu egard aux précédentes et grand stérilité des pays circonvoysins. Le peuple vivoit en paix, et commençoit ung peu respirer et reprendre son halaine; ung chascun espéroit passer le reste de l'année, et ja les consulz se proposoit ung repos et delivrance d'affaires, mesmes qu'on assuroit la paix mieulx establee par le mariage du roy de Navarre et de Madame Marguerithe, solempnisé à Paris au commencement du moys d'aoust après la mort de la royne de Navarre, décédée à Paris au moys de jung précédent.

Le pénultième jour dudict moys d'aoust, le maistre d'hostel du seigneur Decosse, amy favorable de la ville, passant par ceste ville en deligence, s'adressa à ung consul en particulier et secret, luy decouvrit que le vandredi ving deuxiesme jour dudict moys d'aoust, l'admiral avoit esté blessé dung coup d'arquebousade par ung soldat qui luy estoit au guet. Le boulet luy avoit percé le bras et emporté ung doibt de la main. Ceulx de sa faction tout ce jour et le lendemain avoient instanment pressé le roy en faire raison, usans de grandes menasses et propoz de vindicte. Et sur ce on avoit descouvert l'entreprise et détestable conspiration contre Sa Majesté, son sang et tous les grandz seigneurs de sa cour faict par ledict admiral

et ses adhérens, qu'auroit esté l'ocasion que le dimenche, sur une heure apres minuict, on avoit commancé ung grand et sanglant massacre, auquel le dict admiral avoit esté tué dans son logis, getté par la fenestre de sa chambre au milieu de la rue, où son corps estoit delaissé, ensevely dans la boue, en opprobre et vitupere de tout le peuple de Paris. Le compte de La Roche Foulcauld, les Pardillans, le cappitaine Pilles et ung fort grand nombre de seigneurs et gentilhommes de merque suivant ce party avoient esté mis au cousteau en mesme instant. Le consul, ayant entendu ce discours en particulier, pour l'importance de l'affaire, le pria venir en la maison du consulat, où, en présence de la pluspart desdits consuls et aucuns des principaulx de la ville, assemblés en mesme heure, il discourut de rechef tout au long la vérité de la tragedie, et l'assuroit pour l'avoir veu et y avoir esté. Les premières et plus qu'estranges nouvelles d'ung si soubdain et inopiné changement estoient tant eslongniés de la pensée et jugement des hommes quelles ressembloit plus tost la mémoire d'ung songe que à ung vrai récit et histoire de vérité. Toutes fois la grandeur de l'affaire, le péril qui s'en pourroit ensuyvre et le désir que les consuls et tous les bons cytoiens avoient de conserver l'estat de la ville en repoz et sureté, les esveilla de leur songe et sommeil, et facilement leur persuada que tout ce discours estoit véritable, et d'autant plus qu'un chascun en son cœur le souhetoit pour se veoir delivré entièrement des anciennes injures, misères et tormens des troubles passés.

Il fust dont en premier lieu mis en délibération de pourvoir à la seureté de la ville pour empescher toute surprinse par les ennemis extérieurs et intérieurs, si aucuns y en avoit. Pour cest effect, huict centeniers furent esleuz pour prandre les armes et renger tout le reste des habitans par huict cantons soubz leur conduite et gouvernement. Fust aussi résolu de stipandier trente soldatz qui suivoient Gabriel Raymond, capitaine de la ville, pour attendre la nuit aux lieulx les plus dangereux des murs d'icelle. L'ordre, l'exécution, le commandement de tout estoit réservé aux consuls, pour employer les centeniers et leurs gens à la garde des portes et des murailles, ainsi qu'il verroit estre expédient pour la tuition et defence de la ville. Ainsi on commança dès ce jour velier et faire garde le jour et la nuit. Troys jours après, le paquet du roy fust apporté, par lequel les susdites nouvelles furent certainement con-

firmées, avec commandement de maintenir toutes choses en seureté et bon estat. Peu de jours après on entendit que le corps de l'admiral avoit esté trayné par la ville de Paris, et après pendu par les piedz et sans teste à Montfaucon; que tous ceulz de la nouvelle religion d'Orléans avoient esté massacrés en nombre de douze cens et plus, qu'ainsi après en estoit advenu à tous ceulx de Lyon et de plusieurs aultres villes du royaume. D'ung jour à l'autre, durant ung mois, on n'entendoit d'autres nouvelles; mesmes enfin le bruict vint que ceulx de ladite religion de Bourdeaulx avoit reçu pareil traictement que les aultres. Tous ces exemples servoient d'argument au peuple de ceste ville pour en faire le semblable à l'endroit de quelques habitans qui faisoient profession de ladicte religion, estant en fort petit nombre.

Les consulz, craignans un désordre, firent plusieurs convocations des plus notables habitants de tous estatz et qualités, où il fust resolu d'ung commun advis que ung magistrat et ung consul, assistés de deux centeniers et de leur troupe, fairoient la ronde a divers corps de garde, la nuict, chacun en son reng, affin d'empescher toute invasion et voye de faict. La raison estoit fondée en deux principales considérations : l'une que les officiers du roy et les consulz n'avoient reçu aulcun commandement d'ainsi procéder, comme les aultres villes esuelles les gouverneurs avoient exécuté telles charges; l'autre que, si le peuple conmançoit librement prendre les armes, il estoit à craindre qu'il les emploierait indiscrètement à son apetit, non seulement contre ceulx de la religion, mais contre les principaulx habitans qui avoient bruict d'avoir leurs maisons et boutiques bien garnies (1). Cependant fust arresté envoyer lectres au roy pour savoir son intention, affin que Sa Majesté cogneu que les habitans estoient en bonne délibération à suivre entièrement sa volonté extérieure et intérieure. Ces délibérations furent déligement et par bon ordre exécutées, et, pour en brief scavoir la résolution du tout, envoyarent homme expres en cour. Par ces moyens on retarda l'exécution du massacre qu'aucuns avoient préparé et entrepris et presque commencé en ladicte ville. Et comme

(1) Le scrupule qui retint les magistrats de Limoges était celui qu'éprouvait dans la même circonstance le gouverneur de Lyon, Mandelot, mais qui ne suffit point à préserver les malheureux protestants lyonnais. Voir l'intéressante étude de M. Puyroche : *la Saint-Barthélemy à Lyon et le gouverneur Mandelot*, Bull., t. XVIII, p. 320.

ung chacun travailloit ainsi à la conservation de la ville, Mons^r le baron de Cozan, lieutenant de Mons^r le Conte de Vantadour, gouverneur de Limosin, et Mons^r le baron de Maignac, en vertu d'une commission de Mons^r de Montpezat, se présentarent pour gouverner et commander à Limoges, et y mettre garnissons pour le service du roy et seureté de la ville.

Sur l'altercation qui estoit entre ces seigneurs, les consulz, par ladvis des habitans, leur firent responce quilz en advertiroient ledit sieur Conte et Mons^r de Montpezat, et cependant qu'ilz se chargeoient de bien et fidellement garder la ville au roy comme ilz avoient faict jusques à ce jour, les remerciant toutesfoys de leurs bonnes volontés et compagnies qu'ilz leur vouloient bailler. Ainsi la ville füst soulaigée et le peuple retenu en transquellité jusques à ce que le roy escripvit aux consulz sa volonté, et peu après la déclaira plus ouvertement par edictz publiés en ce siège.

(Extrait des archives de Limoges.)

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE MARIE STUART, par M. JULES GAUTHIER. 3 vol. in-8.
Paris. Librairie internationale, 1869.

« Procès jugé et non plaidé, » disait Cambacérès à propos du 9 thermidor. « Procès souvent plaidé, jamais jugé, » pourrait-on dire de Marie Stuart et du meurtre de Darnley, la plus célèbre de toutes les causes célèbres de l'histoire. Après Mignet et Dargaud, après Labanoff et Wiesener, on pouvait croire que l'accusation et la défense avaient épuisé leurs ressources : le jury délibérait ; il délibérera longtemps.

Et voici qu'en moins d'une année un historien français et un légiste d'Edimbourg (1) consacrent à la réhabilitation de la reine d'Ecosse de longs efforts et des écrits consciencieux. Nous n'avons à nous occuper ici que de M. Jules Gauthier et de son très-savant

(1) *Mary Queen of Scots and her accusers*, par M. Hossack. Voir sur ce livre l'excellent article de M. Rod. Reuss. (*Revue critique* du 2 juillet 1870.)

ouvrage en trois volumes — trois volumes sur un seul personnage, important sans doute, mais bien connu ! Les deux volumes de M. Mignet avaient un peu effrayé déjà, avant la lecture il est vrai. — Eh bien, non, ces détails, ces confrontations de témoins intéressent et instruisent. Peut-être aurait-il mieux valu s'arrêter aux premières années de la captivité de Marie : ainsi faisait, juste en même temps, l'auteur écossais.

Il avait de bonnes raisons pour cela : Darnley et Bothwell, le deuxième et le troisième mariage de l'infortunée reine, ne sont pas seulement des épisodes foudroyants de sa vie ; ils sont sa vie même et son histoire. Marie Stuart coupable n'est qu'une figure intéressante de la Renaissance, à moitié italienne, à moitié française, sorte d'intermédiaire entre Lucrèce Borgia et la reine de Navarre ; sa captivité est une expiation, sa mort une nécessité politique. Marie Stuart innocente devient une martyre, et toute sa vie est comme transformée : son enfance tourmentée, son règne si court comme épouse de François II, son dur exil de la terre de France, son arrivée au milieu de fanatiques désagréables et de lords sans scrupules, tout cela émeut, attendrit : on croit voir ses premiers pas dans la voie douloureuse qui devait la conduire à une captivité imméritée et à un échafaud sanctifié.

Aussi l'effort principal des historiens, de M. Gauthier comme des autres, porte-t-il sur les trois années tragiques 1565, 1566, 1567. Son but est de démontrer la complète innocence : Marie n'a rien eu à se reprocher du côté de Châtelard, rien du côté de Riccio : elle n'a eu aucun tort envers Darnley ; loin d'avoir pris aucune part à sa mort, elle a cru le complot dirigé contre elle. A la vérité « on ne peut disconvenir qu'il n'y ait eu dans sa conduite après ce funeste « événement des défaillances, des témérités et des fautes qu'il est « impossible d'excuser. » Mais peu après cet aveu le courageux défenseur cherche et trouve des excuses. Marie a eu horreur de Bothwell, elle a été forcée de l'épouser — c'est, on le voit, une théorie complète, orthodoxe, armée de toutes pièces.

Je dis que le but de l'auteur a été de la démontrer. Ici M. Gauthier va m'arrêter, et me dire que loin d'avoir eu un parti pris favorable à Marie Stuart, il est arrivé en Ecosse persuadé de sa culpabilité ; que peu à peu, malgré lui, s'est formée dans son esprit la conviction contraire. — M. Gauthier est évidemment sincère en cela

comme dans tout son livre, mais ne se fait-il pas illusion? Ou ne s'aperçoit-il pas qu'il dénigre constamment Elisabeth et l'Angleterre pour atteindre le protestantisme? Voici une phrase bien singulière sur Philippe II : « La mort de Marie Stuart sembla un instant devoir trouver un vengeur dans le roi d'Espagne. *Ce prince avait contre l'Angleterre de graves et nombreux griefs* ; l'outrage fait à la majesté des rois dans la personne de la reine d'Ecosse fit déborder les ressentiments qu'il avait longtemps dissimulés. » Il est vrai que l'Angleterre avait eu l'indiscrétion de gêner Philippe II dans ses projets de domination universelle et dans ses hautes œuvres des Pays-Bas ; mais l'ambassadeur du monarque qui venait de faire assassiner Guillaume d'Orange, qui avait tramé avec le pape Pie V l'assassinat d'Elisabeth, n'était-il pas, pour certains motifs, suspect à l'Angleterre? Et cet « outrage à la majesté des rois » dont Philippe II se fait le chevalier désintéressé, tout au plus avec l'arrière-pensée de conquérir l'Angleterre? Quand il s'agit d'Elisabeth, c'est de la « perfidie, » de la « duplicité, » et même de « l'indécision, » des « terreurs ridicules, » qu'on oppose à la « douceur, » à « l'énergie, » à « l'habileté » de Marie Stuart. — Comme il arrive souvent, même aux meilleurs esprits, en fait d'impartialité, l'auteur promet plus qu'il ne tient. Ne demandons plus à son livre une parfaite équité dans les vues générales, et revenons à la question essentielle.

M. Gauthier, trop avocat pour un historien, est un bon avocat. Il a rendu un vrai et double service à la mémoire de son héroïne, j'allais dire de sa cliente. D'abord, il accumule les preuves avec talent sur des points de détail qui ont leur importance, et par là complète l'œuvre de M. Wiesener et des autres défenseurs de la reine d'Ecosse. On reste convaincu, ou à peu près, que Marie n'a pas fait disparaître les étoffes précieuses de la maison condamnée, que les fameuses lettres de la cassette et plusieurs dépositions sont d'une authenticité au moins douteuse, que les lords écossais, amis ou ennemis de la reine, étaient presque tous des intrigants et des scélérats; que Buchanan était un insigne calomniateur. — Ensuite M. Gauthier a de la chaleur, une émotion communicative : il trouble, il inquiète la conscience du juge. Pour ma part, j'hésite plus encore après l'avoir lu.

Mais qu'il obtienne plus et mieux que le doute, c'est ce qu'il est impossible d'accorder. Tous ces détails victorieusement démontrés,

que prouvent-ils? Que Marie Stuart n'était pas assez sottement avare pour fournir une preuve contre elle en sauvant quelques hardes, qu'elle a eu des ennemis méchants et perfides, que son procès a été mal fait, traîtreusement ourdi par les contemporains. Mais voilà tout. Je voudrais éviter toute comparaison blessante pour cette poétique mémoire; mais enfin, n'a-t-on pas vu devant les cours de justice des accusés incriminés par de mauvais moyens, par des témoins suspects, et cependant ou condamnés ou flétris, malgré un acquittement arraché par l'insuffisance des preuves matérielles? L'ensemble de leur conduite, l'enchaînement de leurs actions les écrasait. J'ai bien peur qu'il n'en soit ainsi de Marie Stuart; que, sans prendre une part active au meurtre de son époux, elle n'en ait eu connaissance de même qu'elle en a profité.

Une jeune reine élevée dans l'horrible cour des Valois, entre les bûchers de Paris et les pendaisons d'Amboise, entre l'avide cruauté des Guise et la fourberie des Médicis, épouse d'un roi bien jeune qui ne tarde pas à mourir, semble déjà mal préparée à son rôle difficile de reine veuve. Viennent les adorateurs : Châtelard, trop hardi, meurt sur l'échafaud; le beau Darnley plaît subitement, est épousé; l'Italien Riccio devient l'ami intime : il s'entretient continuellement avec Marie de la religion catholique et des moyens de combattre l'hérésie; il est égorgé aux pieds de la reine. Darnley, brouillé quelque temps, se réconcilie; il est étranglé. La veuve épouse l'assassin. — On arrangera comme on voudra cette tragédie qui se déroule avec une lugubre unité. La femme de la Renaissance, avec son caractère tour à tour réfléchi et passionné, cruel et sympathique, explique tout, relie tout. Le monstre est inadmissible. Quant à la sainteté, la dégage qui voudra de cet ensemble suspect.

Un tel effort n'est pas impossible, mais il exige beaucoup de bonne volonté ou d'esprit de parti, et il suppose l'oubli des vraies conditions de l'histoire, l'étude des époques et celle des caractères. Cependant, quand un livre repose, comme celui de M. Gauthier, sur l'étude détaillée des faits et des lieux mêmes où les événements se sont accomplis, nous pouvons en recommander la lecture attentive à nos lecteurs : ce n'est que justice. Les protestants en effet n'ont ni *Index* ni *Syllabus*; ils trouvent avec plaisir, dans les ouvrages de leurs adversaires, le travail, la conscience et

le talent. Ne se sentant pas infaillibles, ils cherchent la vérité dans ses nuances les plus difficiles à saisir, et l'habitude du libre examen les préserve de l'irritation et de l'injustice. ED. SAYOUS.

VARIÉTÉS

UNE CONTROVERSE

ENTRE

BOSSUET ET JEAN DU BOURDIEU

L'un des personnages ci-dessus nommés est bien connu; quelques détails sur la famille et la personne de l'autre sont ici nécessaires.

Jean Du Bourdieu était fils d'Isaac Du Bourdieu, ministre de l'Eglise de Montpellier, qui dut quitter cette ville après l'arrêt du parlement de Toulouse du 15 novembre 1682, en vertu duquel le grand temple fut démoli pour le motif qu'il avait ouvert ses portes à Isabeau Paulet, après une abjuration illégale ou tout au moins forcée. Il mourut à Londres à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

Les savants auteurs de la *France protestante* se sont demandé s'il a existé quelque lien de parenté entre Isaac Du Bourdieu, pasteur à Montpellier, et Armand Du Bourdieu, né à Izeste, dans le Béarn, qui soutint une thèse à Saumur en 1622, et remplit successivement les fonctions du ministère évangélique à La Sauvetat, à Lafitte et à Bergerac. Quelques faits venus à notre connaissance nous déterminent à penser qu'Isaac était fils d'Armand. Il est établi, d'abord, qu'Isaac fut pasteur à Bergerac (1) comme Armand, et qu'il y eut, en 1651, de sa femme Marie de Costebadie, un fils du nom d'Armand, qui fut docteur en médecine et épousa, à Montpellier, le 25 janvier 1672 (2), Isabeau Despuech. Cette double circonstance qu'Isaac était pasteur dans la même Eglise qu'Armand, et que le

(1) Actes de l'état civil de l'Eglise de Montpellier : Mariages.

(2) Idem.

nom de celui-ci fut donné au premier fils d'Isaac, ne rend-elle pas extrêmement probable que le pasteur Armand était le grand-père et le parrain du fils d'Isaac?

Les actes de l'état civil nous font connaître qu'Isaac Du Bourdieu eut un second fils du nom de Jean. C'est celui dont nous allons nous occuper.

Jean Du Bourdieu fit ses études théologiques à l'académie de Puylaurens, où il eut pour condisciple et pour ami Jacob Bayle, ministre du Carlat. Pierre Bayle, le célèbre auteur du *Dictionnaire philosophique*, rappelle à Jean Du Bourdieu, alors ancien pasteur de l'Eglise de Montpellier (8 juillet 1705), les liens d'amitié qui avaient uni les auteurs de leurs jours, et l'assure *qu'il ne dégénère pas par ce point-là*, c'est-à-dire qu'il partage pour lui les sentiments que son père avait pour le sien. Par une de ses tantes, Jean Du Bourdieu était cousin du pasteur de La Haye : Armand de La Chapelle. Pour en finir avec ces détails biographiques, nous devons ajouter que Jean avait épousé Marguerite Voisin, et c'est très-probablement de ce mariage qu'étaient issues deux filles restées en France, qui touchaient des pensions sur la caisse des amendes, et Jean-Armand Du Bourdieu, dont la carrière n'a pas été sans gloire. Nous nous bornerons à rappeler ici l'anecdote suivante, que nous empruntons à un manuscrit de la collection d'Antoine Court (1). Il avait prononcé, en 1709, sur ce texte de Daniel IV, 23 à 32 : « La royauté t'est ôtée, etc., » un sermon dans lequel il s'était fort emporté contre Louis XIV, et qui avait fait beaucoup de bruit. Après la paix d'Utrecht (1713), des démarches diplomatiques eurent lieu à ce sujet, et Du Bourdieu dut se présenter, pour ce fait, devant l'évêque de Londres. Il y comparut en effet le 28 juin 1713, accompagné de quatre anciens de l'Eglise dont il était pasteur, à Londres, et, après que l'évêque lui eut demandé ce qu'il avait à dire pour sa défense, il répondit que le mémoire dont on venait de lui donner lecture ne contenant que des plaintes générales, il se bornait à faire observer que, pendant la guerre, à l'exemple de plusieurs prélats et ecclésiastiques de l'Eglise anglicane, il avait prêché librement contre l'ennemi commun et le persécuteur de l'Eglise ; que la plupart

(1) Bibliothèque de Genève, n° 42 de la collection Court père et fils. Ce volume est intitulé : *Histoire des ministres de France*. Malheureusement, ce volume ne contient que les trois premières lettres de l'alphabet, encore ne termine-t-il pas la lettre C.

de ses sermons étaient imprimés avec son nom, et qu'il n'avait garde de les désavouer; mais que depuis la publication de la paix, il n'avait pas dit la moindre chose qui intéressât le roi de France. Compte fut rendu à la reine, par l'évêque, de la justification de Du Bourdieu, et l'affaire n'eut point d'autre suite.

La date de la controverse dont nous allons parler est clairement déterminée par les deux écrits que nous avons entre les mains. Quand Bossuet écrivit sa lettre, il était évêque de Condom. Quand Du Bourdieu fit sa réponse, Bossuet était déjà nommé à l'évêché de Meaux. La controverse appartient donc à l'année 1681 : elle fut publiée à Amsterdam, chez Bernard à Vado le jeune, en 1682.

Voici quelle fut l'occasion de cette controverse :

Un auteur inconnu avait écrit, je ne sais à quelle intention, une lettre dont la substance était l'argument de Daillé, d'après lequel les catholiques n'ont pas le droit d'accuser les protestants d'hérésie, puisqu'ils reconnaissent que tous les articles dont se compose leur « créance » sont approuvés par les catholiques; d'où il résulte que la religion des derniers ne faisant qu'une partie de celle des premiers, et encore la plus essentielle, ceux-là ne pourront accuser ceux-ci de rien croire qui ne soit orthodoxe. Cette lettre était entre les mains de M. François Ricard, seigneur de Saussan, et conseiller du roi à la cour des comptes, aides et finances de Montpellier, qui la remit à son parent Pierre de La Broue, alors évêque de Mirepoix, des mains duquel elle passa entre celles de Bossuet. La lettre de Mgr l'évêque de Condom fut une réponse à cet écrit.

Voici comment Bossuet entre en matière : « Assurément, Monsieur, celui dont vous m'avez montré la lettre est un homme de très-bon esprit, et les principes de vertu que je vois en lui me font désirer avec ardeur qu'il en fasse l'application à un meilleur sujet qu'à une religion comme la sienne. » Après, il attaque son sujet et produit des objections auxquelles nous opposerons les réponses de Du Bourdieu; car, à son tour, celui-ci fut prié par M. de Saussan de répondre à l'écrit de l'illustre Bossuet.

Voici le début de sa réponse : « Vous avez voulu que j'examinasse la lettre de Mgr de Meaux, qui vous avait été communiquée par Mgr l'évêque de Mirepoix. Je vous avoue que mon humeur ne s'accommode guère des disputes de religion, et que j'aime mieux employer mon loisir à toute autre chose. Mais les obligations que je

vous ai, et à M. le marquis de Caila, votre gendre, vous donnent tant de droits sur moi et sur mes études, que je n'ai pas cru me pouvoir dispenser de vous obéir. Je vous dirai encore franchement que les manières honnêtes et chrétiennes par lesquelles Mgr de Meaux se distingue de ses confrères, ont contribué beaucoup à vaincre la répugnance que j'ai pour tout ce qui s'appelle dispute... Ce prélat n'emploie que des moyens évangéliques pour nous persuader sa religion... Il sait que la persuasion et l'évidence sont les seules clefs qui ouvrent les cœurs. »

Après ces préludes, il faut mettre les adversaires en présence. Mgr de Meaux veut réfuter l'argumentation de l'auteur de la lettre en poussant sa méthode à l'extrême. « Les sociniens, lui dit-il, raisonneront envers vous comme vous le faites envers nous. » Et il ajoute que pour être orthodoxe, il ne suffit pas d'admettre une partie de ce que croit l'Eglise, il faut tout admettre. Si les réformés n'admettent pas toutes les croyances des catholiques, ils ont, en outre, des croyances que les catholiques n'ont pas. Ils croient, par exemple, que l'état de l'Eglise peut être interrompu, qu'elle peut tomber en ruine, qu'elle peut se tromper, qu'elle peut cesser d'être visible, et nous croyons que toutes ces choses sont directement contraires, non-seulement aux vérités révélées de Dieu, mais aux vérités fondamentales et à ces articles du Symbole : « Je crois au Saint-Esprit, la sainte Eglise universelle, la communion des Saints, etc. »

« Nous croyons tous les fondements de la foi, ajoute Bossuet, or les protestants demeurent d'accord que qui croit tous ces fondements, est en la voie de salut : donc ceux de la religion (protestante) ne peuvent voir que nous y soyons. Quand un chemin est si simple, il faut marcher, autrement la lumière se retire et on demeure dans les ténèbres. »

Voilà en résumé la lettre de Mgr de Condom.

Avant de répondre directement à cette argumentation, Du Bourdieu commence par poser quelques principes dont voici les principaux. Toutes les vérités enseignées dans l'Ecriture sainte ne sont pas des vérités fondamentales. Les articles fondamentaux qui font la partie essentielle de la religion sont ceux que chaque fidèle est obligé actuellement de croire et de pratiquer pour être sauvé ; Christ est notre médiateur : voilà une vérité fondamen-

tales. On peut renverser cette vérité de deux manières : 1^o en niant que Christ soit notre médiateur ; 2^o en soutenant qu'il y a d'autres médiateurs que lui. C'est un point fondamental qu'il doit toujours y avoir une Eglise dans le monde ; mais la manière dont cette Eglise y doit être, n'est pas une vérité fondamentale. La nécessité de la grâce est une vérité fondamentale, mais il n'est pas absolument nécessaire pour le salut, de savoir de quelle manière la grâce agit dans nos cœurs ; si c'est par une vertu physique, ou par une suasion morale. La foi de la plupart des hérétiques a été pure sur quelques articles, cependant, ils ont été hérétiques parce que c'est l'être que de ne croire pas tous les articles fondamentaux.

Nous avons reproduit ces principes pour le motif qu'ils indiquent assez exactement le fond de la pensée théologique de Du Bourdieu. Quant aux efforts qu'il fait pour défendre l'argument de Daillé qui est celui que Bossuet attaque, et d'après lequel les protestants seraient orthodoxes aux yeux mêmes des catholiques, puisque tout ce qui fait partie de leur « créance » se trouve dans la doctrine catholique, Du Bourdieu établit une distinction entre les principes positifs et les principes négatifs qui en sont inséparables, et c'est par ce moyen qu'il prétend échapper aux raisonnements de Bossuet pris de la doctrine socinienne et des considérations d'après lesquelles les protestants n'auraient pas dû se séparer des catholiques, puisqu'ils reconnaissent que ceux-ci sont dans la voie du salut. « Si les fidèles doivent croire clairement, distinctement, explicitement les points positifs fondamentaux, dit Du Bourdieu, ils doivent aussi être toujours dans la disposition de rejeter les erreurs opposées à ces points, et les rejeter en effet, lorsque ces erreurs viennent à leur connaissance... Comme je crois qu'il ne faut adorer que Dieu, je conclus que le catholique fait mal d'adorer l'hostie. Comme je crois que Dieu a défendu de servir des images, je conclus que le catholique fait mal de leur rendre un service religieux. Comme je crois qu'il ne faut prier Dieu qu'au nom de Jésus-Christ, je conclus que le catholique fait mal d'adresser ses prières aux saints... Ils adorent Dieu et ils adorent l'hostie, ils élèvent leur cœur à Dieu et ils se prosternent devant des images ; ils invoquent Jésus-Christ et ils invoquent les saints ! Ils croient le sacrifice de la croix, et ils croient le sacrifice de la messe ! C'est cette alliance de nos vérités avec leurs erreurs qui est incompatible avec les vérités de la foi. » L'au-

teur compare incidemment l'Eglise romaine à ce sculpteur qui, ayant voulu dorer une Vénus d'un ouvrage fini que tout le monde admirait, la rendit moins belle en voulant la faire plus riche.

Nous résumerons toute cette discussion dans les détails de laquelle il nous est impossible d'entrer, par un syllogisme qui est l'œuvre de notre auteur et qui se trouve à la fin de sa réponse à Mgr de Meaux :

« Nous avons des articles fondamentaux qui sont approuvés par les catholiques romains.

« Donc les catholiques romains doivent avouer qu'ils sont orthodoxes.

« Puisqu'ils avouent qu'ils sont orthodoxes, ils doivent aussi avouer que ceux qui leur sont directement opposés ne sont pas orthodoxes.

« Mais la plupart des dogmes que l'Eglise romaine croit et que nous ne croyons pas, comme l'invocation des saints, le culte des images, l'adoration de la croix, sont directement opposés aux articles qu'ils avouent nous être communs.

« Donc les dogmes que l'Eglise romaine croit et que nous ne croyons pas, ne sont point orthodoxes. »

Il nous a semblé qu'une controverse dans laquelle les controversistes se traitaient avec des égards réciproques, et où tout était laissé à la force des raisons, était d'un assez bon exemple pour devoir être rappelée.

PH. CORBIÈRE.

JEAN GUITTON

MAIRE DE LA ROCHELLE EN 1628 (1)

I

La Rochelle a jeté son dernier cri d'alarmes :
Une dernière fois, pour la Réforme, aux armes !

(1) Ce n'est pas déroger au double caractère historique et littéraire de ce recueil que d'y insérer un fragment où sont poétiquement évoqués de grands souvenirs. Notre histoire n'est-elle pas aussi une épopée ? D'Aubigné, Voltaire l'ont montré pour ses époques primitives, et il n'est pas interdit de s'en souvenir après eux. (Réd.)

Israël, verras-tu sur ta tête écroulés
Ces murs où de tes saints les serments sont scellés (2) ?

Le roi sous les remparts a campé son armée,
Et, du côté du port, toute issue est fermée.
Au plus profond des flots, à leur sommet battants
Des rocs sont entassés par la main des Titans :
Richelieu dans la mer a bâti cette digue,
Richelieu, pour ses fins, d'or et de sang prodigue;
Que, sous les coups qu'il porte, on appelait tyran;
Mais la postérité, juste, l'appelle grand.

Il gouverne Louis; mais la gloire le mène;
Il a le cœur français sous sa pourpre romaine;
Pour son maître, il conçoit les plus vastes projets;
Déjà les grands, sous lui, ne sont plus que sujets!
De la maison d'Autriche abaissant l'insolence,
En Europe bientôt il tiendra la balance;
Tout obstacle au dedans devient un attentat :
Il ne veut plus qu'un roi, qu'un maître dans l'Etat.

Les protestants surtout gênent sa politique.
Cette secte est rebelle au niveau despotique...
On en fait un *parti*, pour crier trahison.
Oui, qu'ils chantent en paix leur psaume à la maison;
Mais, pas de droits acquis, pas de requête armée.
Pour leur religion qu'ils disent réformée,
Qu'est-il besoin d'édits, de lieux de sûreté?
Tout un plan de ruine est dès lors arrêté;
Et, pour couper d'un coup les bras avec la tête,
Sur La Rochelle enfin éclate la tempête.

A cet instant suprême, un homme s'est trouvé,
Sage dans les conseils, aux combats éprouvé :
Jean Guitten, âme forte et dans la foi trempée,
Contre tout oppresseur, prompt à tirer l'épée,
Impétueux mais pur, et cœur républicain,
Pourrait être Brutus, si régnait un Tarquin (1).

.

(1) V. la Confession de foi de La Rochelle, avril 1571.

(2) V., sur le caractère de Guitten, Mézeray, Moréri, Arcère, Griffet, Mervault,

II

Guitton est élu maire ; on sait que, dans l'orage,
Lui seul peut au péril égaler son courage.

Il avait tout prévu ; mais sans être troublé.
Aussitôt un conseil de guerre est assemblé.
Ils viennent, confiants et les mines hautaines,
Sacremore, David, les braves capitaines ;
Puis, tristes, recueillis, les ministres Salvert
Et Vincent ; devant eux le saint livre est ouvert.

Des temples, des maisons, des murs, de chaque rue,
La foule, à *la commune* en silence accourue (1),
Ecoute ; et dans les cœurs qu'elle a remplis d'effroi,
Résonne sourdement la cloche du beffroi (2).
Mais le maire est debout ; sa parole de flamme
Aux chefs de la cité communique son âme :

« Amis ; il n'est ici besoin de longs discours !
« Le danger, le voilà, devant vous, et j'y cours !
« Nos pères ont conquis, gardons nos privilèges,
« Et nos temples fermés par des mains sacrilèges,
« Et notre liberté qu'on met à l'interdit.
« Le fils de ce grand roi qui nous donna l'édit,

« Oui, je le reconnais souverain légitime,
« En fidèle sujet ; mais non pas en victime.
« On nous a, comme loups, traqués de toutes parts,
« Et même notre nom tombe avec ces remparts.

« Ah ! si Louis pour nous se sentait des entrailles ;
« S'il aimait mieux avoir nos cœurs que nos murailles !...
« Mais ils sont là ceux qui, sous leur pieux manteau,
« Contre notre Henri dirigeaient le couteau ;

Journal du Siège de La Rochelle, Callot..... « La postérité, calme et libre de toute passion, juge enfin de tels hommes, les applaudit et leur vote des statues. » (Délibération du conseil municipal de La Rochelle, 19 février 1841.)

(1) La Rochelle avait son hôtel de ville, ou, comme ils l'appelaient, *la commune* ; et les membres du conseils s'appelaient les *pairs*.

(2) L'article 13 de la capitulation ordonna que cette cloche, qui servoit cy-devant à convoquer les assemblées de ville, fût ôtée et fondue.

« Et, de ce même fer qu'on nous tient sur la gorge,
 « Malheureux protestants ! vous tous on vous égorge !
 « Ils ne savent haïr, ni frapper à demi ;
 « Ils ont glorifié la Saint-Barthélemy ;
 « Et, comme dans un jour qu'un grand exploit consacre,
 « Chanté le *Te Deum* pour cet affreux massacre.
 « Leur bras tue en secret, s'il n'est pas le plus fort ;
 « Charles neuf, au besoin, a remplacé Montfort (1)...
 « O brebis sans berail, à périr condamnées !
 « Vienne un roi qui, chargé de souillure et d'années,
 « Aux pieds d'un confesseur se jette effarouché,
 « Sire ! lui diront-ils, pour laver tout péché,
 « Et satisfaire au cri de votre âme dévote,
 « O Sire ! exterminatez la race huguenote !...
 « Mais nous, à te servir, si tu nous destinas,
 « Nous n'avons pas, comme eux, besoin d'assassinats (2) ;
 « Eternel ! sois notre aide ! et le maire indomptable,
 « Mettant son poignard nu devant lui sur la table :
 « Si je cède jamais à Richelieu vainqueur,
 « De ce fer, le premier, que l'on me frappe au cœur.

.

III

Huit mois sont écoulés d'angoisse, de misère.
 Dans le cercle de fer qui toujours se resserre,

La ville, à demi morte, à mourir s'affermir.
 Guitton craint tout pour elle et dans son cœur frémit.

.

Mais, c'est ici son poste ; à l'heure solennelle,
 Le dernier dans les murs, il fera sentinelle.

Voyez-le sur la brèche, au conseil, et, la nuit,
 Donnant l'ordre aux soldats que lui-même il conduit.
 Vétérans de Coutras, et bourgeois sous l'armure,
 A son commandement, ils marchaient sans murmure,

(1) Simon de Montfort, le cruel exécuter de la croisade contre les Albigeois.

(2) Le fanatisme de la patrie mourante poussa un homme à se dévouer pour tuer Richelieu. Voir dans Callot la réponse de Guitton.

Décimés par la faim, frappés en combattant,
Tous, ils lui témoignaient avoir le cœur content.
Là, dorment les héros, inconnus sous l'argile;
Là, fut le boulevard, jadis de l'*Evangile*?
Il a vu vos exploits, saintes rébellions;
Et son nom, à présent, est la *Fosse aux lions* (1).

.

IV

La Rochelle toujours résiste, exterminée,
Sans espoir; sous leurs pas la terre était minée,
Et leurs toits s'écroulaient sous la flamme et le fer,
Et les bombes, nouvelle invention d'enfer.
Ils s'obstinaient encor; mais la lutte est finie;
C'est le râle, à présent, d'une lente agonie.
Honneur à ces vaincus! Allume ton flambeau,
O muse de l'histoire, et veille à leur tombeau.

Elles ont succombé, les épouses vaillantes;
Les enfants affamés, les mères suppliantes
Par les mousquets royaux ont été repoussés,
Hélas! et de leurs corps ils comblent les fossés.
C'est en vain qu'on s'arrache une horrible pâture;
Par la rue, aux maisons, gisent sans sépulture,
Des cadavres en tas et rongés à moitié...
Louis, en les voyant, pleurerait de pitié.

O roi, tu peux entrer maintenant, tu l'emportes :
Ils n'ont plus de soldats pour te fermer les portes.
Ah! ne les compte pas d'un regard menaçant!
Ils ont été six mille..., ils ne sont plus que cent.

Les vainqueurs s'avançaient abattant les murailles :
Et le ciel répondait au cri des funérailles,
Et l'ouragan vengeur attaquait à grand bruit
La digue et les vaisseaux que d'un souffle il détruit (2).

(1) Le boulevard de *Lude*, dit, plus tard, le boulevard de l'*Evangile*; et auquel enfin ses nombreuses épopées ont mérité le nom de *Fosse aux Lions*. V. Callot et Mervault.

(2) Une tempête éclata presque aussitôt l'entrée de l'armée royale, rompit la digue et ouvrit passage aux vaisseaux.

Au loin se déployaient les pompes triomphales;
 Et le vent mugissait, et parmi les rafales,
 A la ville expirée aux pieds de Richelieu,
 Guitton et sa Rachel envoyaient leur adieu (1)...

.

Et toi, viens leur sourire, ô lointaine espérance !
 Montre à leurs yeux en pleurs ces temps où, dans la France,
 Enfants du même Dieu d'amour, de vérité,
 Tous vivront dans la paix et dans la charité.

EUGÈNE BAZIN.

CORRESPONDANCE.

UNE PAGE DU REFUGE EN SUISSE

(EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. ABRAHAM TRACHSEL A MADAME L. LANGER,
 DU HAVRE, SA NIÈCE).

Yverdon, 3 mars 1852.

Ma fille me dit que dans la conversation vous aviez ouvert le chapitre de nos aïeux, et que vous aviez témoigné le désir d'avoir une notice sur leur histoire; je me fais donc un plaisir de vous dire le peu que j'en ai appris de ma mère d'édifiante mémoire.

Comte, son aïeul et par conséquent mon bisaïeul, possédait une belle fortune à Annonay, alors que les Cévennes gémissaient des cruautés exercées contre nos malheureux coreligionnaires. Rome s'engraissait du sang qu'elle faisait répandre par les mains des bourreaux de Louis XIV, et déjà des milliers de Cévenols avaient pris le chemin de l'exil ou souffert le supplice de la roue, et glorifié le nom du Seigneur dans les plus affreux tourments. La terreur avait couvert le pays. Comte, heureux de souffrir aussi pour le nom de son maître, abandonna tous ses biens et s'enfuit avec ses onze enfants, cherchant un asile pour y prier en paix. Il vint en Suisse, où le canton de Berne et le

(1) Griffet, vol. III, feuille 621, dit que Guitton mourut exilé en Angleterre. La tradition des Rochelois veut que Richelieu l'ait fait disparaître.

comté de Neuchâtel accueillait ceux qui quittaient la France pour la bonne cause, sans craindre les menaces de leur puissant et cruel voisin. On vit alors à Yverdon un spectacle des plus émouvants : le nombre des pasteurs et des troupeaux réfugiés était si grand, que quoique reçus en grand nombre dans les villes du pays de Vaud, il fallut arriver à caser la surabondance de fugitifs; la Prusse (Neuchâtel) consentit à en recevoir un grand nombre; ceux donc qui se trouvaient à Yverdon et qui ne pouvaient s'y établir étant trop nombreux, équipèrent une grande barque pour se rendre à Neuchâtel, et par le plus beau temps possible levèrent l'ancre en chantant les louanges de Dieu. Jamais on n'avait entendu une aussi sainte et aussi belle mélodie sur le port d'Yverdon, couvert d'une foule émue et priant pour leurs malheureux frères qui allaient chercher asile et protection en Prusse.

Comte n'était pas avec eux; il s'était rendu dans le comté de Neuchâtel par les Verrières, où une terrible épreuve l'attendait. En quittant le sol français, le clergé des environs lui suscita une querelle et lui fit enlever un de ses enfants, sous prétexte qu'en ayant onze, et la dime appartenant au roi, il la lui prélevait de droit. Il lui fallut dévorer cette affliction et se résigner à n'avoir de ce pauvre enfant aucune nouvelle certaine; on croit qu'il fut élevé dans un couvent. Comte arriva enfin dans le comté de Neuchâtel, où il fut accueilli favorablement. Il y parcourut une longue carrière, à la grande édification de tous ses alentours, et il mourut dans sa centième année, le jour anniversaire de sa naissance. Il avait une telle certitude de son salut qu'il regardait la mort comme ce qui pouvait lui arriver de plus heureux; il rassembla sa famille autour de son lit, quelques heures avant sa fin, pour l'exhorter à être fidèle au Seigneur et à vivre chrétiennement; puis sentant son heure approcher, il leur dit : « Mes enfants, j'ai combattu le bon combat; j'ai achevé ma course, je vais vers mon Dieu; retirez-vous dans l'autre chambre et revenez ici dans peu d'instant, car alors je serai en paix. » On exécuta ses ordres ponctuellement, et on rentra dans sa chambre un quart d'heure après; il était mort, mais il avait le sourire sur les lèvres et semblait endormi.

Quelques années après, la persécution s'étant apaisée, ma grand-mère, sa fille, avec deux enfants (ma mère et ma tante Bonnet), espérant quelque justice du gouvernement, s'achemina vers le Vivarais. Elle acheta un âne, y mit deux paniers, dans chacun desquels elle plaça une de ses filles, et prenant son bâton d'une main et le licol de l'âne de l'autre, elle s'achemina à petites journées vers le pays de ses aïeux. Elle y retrouva le même esprit légèrement modifié, fit quelques réclamations, probablement mal dirigées et plus mal encore accueillies.

On lui donna quelques écus pour la dédommager de la confiscation des biens de son père, et elle revint en Suisse avec la même monture. Elle vécut longtemps, comme son père, et atteignit quatre-vingt-quinze ou quatre-vingt-seize ans. Ma mère naquit en 1740; on peut ainsi fixer approximativement l'époque du voyage de ma grand'mère au Vivarais. Je regrette de n'avoir pas plus de détails à vous donner; voilà tout ce que j'ai recueilli de la bouche de mes parents.

SÉANCES DU COMITÉ

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 14 JUILLET 1870.

M. *Henri Bordier* préside la séance en l'absence de M. *Schickler*. Après la lecture du procès-verbal, le secrétaire annonce à ses collègues une nouvelle bien propre à les réjouir : la reconnaissance de la Société comme établissement d'utilité publique. Les pièces officielles ne nous ont pas encore été transmises. Elles seront déposées, avec nos statuts, dans un registre spécial à la Bibliothèque du Protestantisme français.

M. *Rossignol*, auteur de *Vies des Protestants illustres*, propose une collecte en dehors de nos souscripteurs ordinaires de Paris, d'après une liste de noms nouveaux qui fourniraient sans doute plus d'un adhérent à la Société. Après un échange d'observations entre MM. *Gaufrès*, *Douen*, *Bonnet*, cette proposition est adoptée.

Un intérêt plus spécial s'attache à la mission dont M. le pasteur Bersier a bien voulu se charger aux Etats-Unis. Le secrétaire donne lecture d'un projet de lettre à M. Bersier, qui lui servirait de mandat auprès des Eglises américaines. Cette lettre, où sont rappelés les liens qui unissent les protestants français aux Eglises du Nouveau Monde, est adoptée. Elle sera traduite en anglais et adressée à divers journaux.

M. *Ch. Read* demande que M. le pasteur Bersier veuille bien s'enquérir à New-York de l'original des *Mémoires de Jacques Fontaine*, traduits en français et publiés par Anne Maury.

Correspondance. — Lettres de MM. Ch. Dardier, Bonhoure, Rahlenbeck et Philippe Plan, bibliothécaire à Genève, accompagnant l'envoi

de divers documents. M. Henri Suchier, de Francfort-sur-l'Oder, descendant de réfugiés français, a trouvé dans la bibliothèque de Cassel d'intéressantes pièces pour l'Histoire du protestantisme en Poitou, qu'il nous transmettra prochainement. Des remerciements lui seront exprimés au nom du comité.

SÉANCE DU 8 SEPTEMBRE 1870.

Membres présents : MM. *Block, Douen, Bonnet*. M. Franklin, momentanément éloigné de Paris, s'excuse par une lettre contenant l'état financier de la Société : 3,899 fr. 50 c. à la date du 7 septembre.

Le secrétaire expose en peu de mots l'objet de la séance. C'est dans des circonstances exceptionnellement douloureuses que nous sommes réunis pour aviser aux devoirs qu'elles nous imposent.

1^o Le *Bulletin* doit-il continuer à paraître, lorsqu'une partie de notre territoire équivalant à plus de dix départements est occupée par l'ennemi, et que les communications sont impossibles? Il est décidé d'un commun accord (avec l'adhésion de MM. *Franklin* et *Gaufrès*), de suspendre la publication du *Bulletin* en attendant de meilleurs jours.

2^o *Bibliothèque du Protestantisme français*. — Le travail commencé pour le catalogue des brochures sera interrompu. Dans l'impossibilité de mettre à l'abri nos précieuses collections contre l'éventualité d'un siège prochain, nous les confions à la sollicitude de ceux de nos collègues présents à Paris et à la protection toute-puissante de Dieu.

Laus Deo! notre espoir n'a pas été déçu. La Bibliothèque du Protestantisme français, située, comme on sait, place Vendôme, 21, a traversé l'épreuve des deux sièges, et les effroyables dévastations dont Paris a été le théâtre, sans perdre un volume. L'humble sanctuaire de nos études est demeuré intact, lorsque la Bibliothèque du Louvre et tant d'autres étaient la proie des flammes! Un éclat d'obus pénétrant à l'intérieur a seulement écorné le cadre de la célèbre gravure de Girardet : *les Protestants surpris au Désert*, portant cette épigraphe : *En la crainte de l'Eternel est ma ferme assurance!*

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

LA RÉFORME A VENISE

LES MARTYRS (1).

Le départ de Vergerio (décembre 1549) est la date d'un changement important dans la politique de la seigneurie, et ce changement d'abord inaperçu, insensible, correspond à l'ascendant de plus en plus marqué du cardinal Caraffa dans les conseils de l'Eglise. Après le pape Paul III, de la maison de Farnèse, qui ne parut avoir qu'une passion, celle de l'agrandissement de sa famille, et qui mourut des suites d'un accès de colère en apprenant l'ingratitude d'Octave son neveu, devenu le séide de la politique espagnole dans le nord de la Péninsule, Rome vit se succéder rapidement Jules III et Marcel II, dociles instruments de l'inquisition dans sa lutte contre l'hérésie. Déjà régnait, sans porter la tiare, par l'ardeur d'un zèle farouche comme par l'autorité d'un génie su-

(1) Voir le *Bulletin* du 15 avril et du 15 juillet 1870.

périeur, l'homme qui après avoir encouragé, au début de sa carrière, les tendances mystiques, et fondé l'Oratoire de l'amour divin où se réunissaient de vertueux prélats rêvant une Eglise épurée, devint le sombre inspirateur du saint-office, et ne se montra, sous le nom de Paul IV, qu'entouré de l'appareil des tortures, réalisant ainsi sa hautaine devise dirigée à la fois contre les Allemands et les Espagnols : *Super aspidem et basiliscum ambulabis* (1) !

C'est dans un rapport de l'ambassadeur vénitien, Bernardo Navagero, qu'il faut chercher le portrait, singulièrement ferme et saisissant, du pontife octogénaire qui, dès le berceau, parut prédestiné au gouvernement de la chrétienté catholique (2) : « Sa nature est bilieuse et sèche; ses actions portent l'empreinte d'une solennité et d'une grandeur incroyable, au point qu'il semble véritablement né pour régner (*nato a signoreggiare*). Il est d'une santé robuste, et lorsqu'il marche, c'est à peine s'il touche terre; son corps est tout nerfs. Dans ses yeux, dans tous les mouvements de son corps, éclate une énergie au-dessus de son âge... Les qualités intellectuelles du saint-père répondent à sa complexion physique, et certes elles sont surprenantes. Il est versé dans toutes les littératures. Il parle italien, grec, espagnol avec une telle perfection qu'on le croirait né à Athènes ou à Madrid. Sa mémoire est si forte qu'elle retient tout ce qu'il a lu en tous genres. D'une promptitude sans égale en affaires, il ne supporte pas la contradiction, et garde un vif ressentiment contre quiconque ose s'opposer à ses vues, parce que, dit-il, outre la dignité dont il est revêtu, et qui doit mettre à ses pieds tous les monarques de la terre, il se sait encore de très-noble origine, doué de connaissances infinies, et si fier d'une existence à laquelle, depuis tant d'années, il n'y a rien à reprendre, qu'il tient en souverain mépris les cardinaux eux-mêmes

(1) Tu fouleras aux pieds l'aspic et le basilic.

(2) « Le duc de Palliano me dit un jour que la signora Vittoria, mère du pontife, disait publiquement, quelques semaines avant ses couches, qu'elle avait le pape dans le corps. » Armand Baschet, *les Ambassadeurs vénitiens*, p. 189.

et dédaigne leurs conseils. Bouillant et véhément dans tous ses actes, il ne se possède plus quand il s'agit de l'inquisition, et la plus grande injure qu'on puisse lui faire est de lui recommander quelqu'un suspect d'hérésie (1). »

Tel était l'homme dont l'influence comme légat s'exerçant, durant plus de dix ans, sur la seigneurie de Venise, devait la prédisposer peu à peu aux mesures de rigueur qui attristèrent ses annales dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Déjà, en 1532, il fait entendre un cri d'alarme, et dans un rapport des plus véhéments, il signale au pape Clément VII les progrès de la nouvelle doctrine dans la ville des doges. Il charge un religieux connu par son zèle, le Père Bonaventure, provincial des *Zoccolanti*, de porter ce message à Rome, et d'insister sur l'adoption des mesures les plus promptes et les plus énergiques contre les dissidents : « Vous direz au saint-père la vive douleur avec laquelle je vois croître le mal de jour en jour, principalement dans cette ville où l'on ne sent que trop l'influence de l'hérésie dans la conduite de plusieurs qui n'observent plus le carême, s'abstiennent de toute confession, et se nourrissent de livres prohibés par l'Eglise. Vous ajouterez que cette peste luthérienne, dont les ravages ne s'exercent pas moins sur les doctrines que sur les mœurs, s'attaque surtout à deux classes de personnes qui vont la propageant partout. Les uns sont des apostats déclarés, et les autres des membres du clergé régulier que Dieu, dans sa bonté, a déjà mis dans la confusion en leur ôtant leur chef. Disciples d'un *frate* qui était ouvertement hérétique, ils ont voulu lui faire honneur en marchant sur ses traces. De ce nombre est ce Fra-Galateo dont Sa Sainteté me chargea d'instruire la cause, il y a un an, et que je condamnai comme relaps et impénitent. Il est encore en prison, et ces seigneurs s'excusent de ne pas faire exécuter la sentence prononcée contre lui, en disant que le saint-père n'a pas encore publié de manifeste

(1) Armand Baschet, *ibidem*, p. 190.

contre l'hérésie... Deux autres religieux, Fra-Bartolomeo et Fra-Alessandro di Pieve, ne sont pas moins dignes de châtiement. Mais la seigneurie se montre très-froide dans les poursuites, et le nombre des suspects va se multipliant. Le chef principal, et pour ainsi dire le capitaine de la bande, est un archihérétique bien connu, qui répand partout le poison (1). » Le lecteur a nommé Paolo Vergerio.

Bien des années s'écoulèrent avant que la seigneurie se montrât sérieusement attentive aux instances des légats et aux remontrances de la cour de Rome. En 1550, malgré quelques mesures de rigueur qui avaient déterminé un certain nombre de personnes à s'éloigner de son territoire, elle hésitait encore entre la tolérance et la répression des idées nouvelles. De son asile de Vico Soprano, dans le pays des Grisons, Vergerio avait l'œil fixé sur son ancien diocèse, dévolu à l'inquisiteur Tomaso Stella. Il crut le moment favorable pour plaider la cause de la liberté des cultes auprès des magistrats vénitiens, et il le fit avec une singulière habileté dans une lettre adressée au doge lui-même, « le sérénissime Donato. » En invoquant la tolérance au profit des réformés, il parut ne réclamer qu'une plus large application des principes si sages qui guidaient la seigneurie dans ses rapports avec les étrangers fixés sur le territoire ou dans les colonies de la république. Le respect des droits de la conscience, qui n'est que l'inspiration d'une politique supérieure, devait, dit-il, s'appliquer à tous les dissidents, quelle que fût leur origine : « Que parlai-je, Messeigneurs, de ce qui se passe dans vos comptoirs de Chypre et de Candie, dont la mer nous sépare? N'avez-vous pas accordé, il y a moins de quarante ans, aux Grecs établis sur le sol même de la République, la permission de construire une église, celle de Saint-George, où ils peuvent célébrer leur

(1) « Pure il capitano et quasi condotiere par che sia questo archiheretico qual voi sapete, che per tutto va seminando il veneno. » J'emprunte cette citation à un très-important manuscrit inédit du *British Museum* : Caracciolo, *Vita di Paolo IV*, t. I, p. 128, 130. La lettre de Caraffa n'a pas moins de vingt pages in-4°. C'est un document capital pour l'histoire de la Réforme en Italie.

culte en toute liberté? Vous ne l'ignorez pas, cependant, la doctrine qu'ils professent, sans parler de leurs rites, est de tout point contraire à celle de Rome. Ils ne reconnaissent, en effet, le pontife romain ni comme vicaire du Christ, ni comme pasteur universel. Ils nient le purgatoire dans le sens qu'on attribue ordinairement à ce mot, admettent le mariage des prêtres, la communion des laïques sous les deux espèces, repoussent les messes privées et n'approuvent que la confession publique des péchés. Votre tolérance ne se borne pas aux Grecs, qui ne sont nullement tenus d'assister chez vous aux cérémonies papistiques. Vous usez de la même douceur à l'égard des Juifs, qui sont chez vous en très-grand nombre. Vous leur concédez un terrain pour leur synagogue, où ils nient ouvertement le Christ venu en chair. Et nous qui retenons la pure doctrine du Christ, ne répudiant que les idolâtries dont elle a été souillée dans le cours des âges, non-seulement on nous refuse un lieu où nous puissions adorer dans l'unité de l'esprit avec tous ceux qui croient au Rédempteur, mais on nous prodigue l'injure, la calomnie. On nous condamne avec ce divin Maître à l'exil, aux galères et au bûcher (1). »

Il est permis de regretter que ce vœu si différent de celui des légats n'ait pas été accueilli par la seigneurie, toujours si jalouse de son indépendance vis-à-vis de Rome. Deux voies s'ouvraient devant elle à ce moment si critique de son histoire : l'une, celle de la tolérance, aussi conforme à ses intérêts qu'à son génie, pouvait établir sa grandeur sur des bases nouvelles et lui ouvrir des perspectives de progrès indéfini, en créant au milieu des lagunes de l'Adriatique un refuge de la foi, un asile inviolable de l'esprit humain, rôle glorieux qui allait échoir à des cités moins favorisées du nord de l'Europe, et préparer l'éclatante fortune des Pays-Bas. L'autre voie était celle que suivaient docilement les Etats soumis au

(1) « Ma insieme com lui siam diffamati, banditi, imprigionati, posti nelle galere ne fuochi. » *Al serenissimo duce Donato et alla eccellentissima republica Venetia, oratione et defension del Vergerio*, in-12, 1551. (Ex. de la Bibl. de Zurich.)

dogme catholique et aux vieilles législations du moyen âge dont le saint-office avait encore accru la rigueur. La dépopulation, déjà visible en Espagne, dont la misère semblait croître avec l'or du Nouveau-Monde, et les nombreux fugitifs qui commençaient à s'éloigner de l'Italie, montraient assez les fruits du système qui débute par l'asservissement des consciences pour aboutir à l'appauvrissement et à la ruine des peuples soumis à son fatal empire. Du choix entre deux politiques si opposées dépendait, à bien des égards, la grandeur et la prospérité de la ville des doges. Au lieu de regarder vers l'avenir, elle se tourna vers le passé : elle ferma l'oreille à Vergerio pour écouter Caraffa (1) !

Le procès d'un étudiant de l'université de Padoue, Pomponio Algieri, premier nom inscrit sur le martyrologe vénitien, montre à nu les ressorts de la politique de Venise dans cette phase importante de ses annales. Originaire de la petite ville de Nôle, près de Naples, qui fut illustrée au V^e siècle par l'épiscopat de saint Paulin, et qui vit naître, au XVI^e, le grand martyr de la philosophie, Jordano Bruno, Algieri semble avoir ressenti, dès sa jeunesse, l'influence de l'évangélique réveil qui se propagea si rapidement de Naples aux monts de Calabre, du temps de Valdez. A Nôle comme à Padoue, il porta sur les bancs de l'école la ferveur du néophyte épris de vérités plus hautes que celles qu'enseignaient les maîtres les plus renommés de la renaissance, les Lampride et les Alciati. Le triste sort de Spiera expiant au milieu des angoisses d'une agonie sans nom une courte faiblesse, dut encore exalter son ardeur. « Ne pouvant, dit son biographe, recéler dans son cœur les vérités qu'il avait puisées dans l'Evangile, il travaillait sans cesse à gagner les âmes à Christ, comme il l'avait fait dans sa patrie (1). » Mais cet apostolat n'était pas

(1) Les vicissitudes de la politique vénitienne, en matière de religion, ont été très-bien notées par l'auteur si regretté de *Jordano Bruno*, M. Christian Bartholmèss, que notre Société s'honore de compter parmi ses membres fondateurs. Voir t. I, p. 195 et suivantes de son remarquable ouvrage.

(2) « Quod et in patria fecerat. » Pantaléon, *Historia rerum in Ecclesia gestarum*, pars secunda, f^o 329.

sans péril. Dénoncé à l'inquisition par des agents secrets qui avaient paru entrer dans ses sentiments pour mieux en provoquer la manifestation, il fut arrêté par ordre du podestat et jeté dans les prisons de Padoue. Il y subit de longs interrogatoires, où il laissa librement éclater les dissentiments qui le séparaient de Rome sur les points principaux de la foi. Voici quelques-unes de ses réponses aux questions de l'officiel : « Crois-tu la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine ? — Non, car elle n'est point catholique, mais particulière. Je suis membre de l'Eglise universelle qui n'a pour chef que Jésus-Christ. — Tu n'es alors qu'un méchant hérétique ! — Pourquoi m'appelles-tu ainsi, comme si j'étais de quelque secte jacobine, cordelière, basilienne, croisée, bénédictine, carmélite ou autre?... A Dieu ne plaise que je sois d'autre secte que celle de Jésus-Christ ! »

Les réponses d'Algieri sur les sacrements et sur la valeur attribuée aux mérites des saints ne furent pas moins explicites : « Reconnais-tu, lui dit le juge, l'intercession des saints glorifiés ? — Un seul suffit, Jésus-Christ (1) ! » Accusé de mépris pour les magistrats, il se justifia en ces termes, où la distinction du temporel et du spirituel est si nettement établie : « Il y a sur terre deux sortes de magistrats ; l'un ès choses séculières pour la protection des bons et la punition des méchants ; l'autre pour instruire en la crainte de Dieu et pure foi par actes et par paroles. Or je reconnais pour mon pasteur ès choses séculières le magnifique gouverneur de cette ville de Padoue, et les seigneurs de Venise qui sont mes princes terriens ; mais pour ce qui concerne la Parole de Dieu, je ne reconnais nul pasteur dans la synagogue du pape. — Si tu n'es avec elle, tu te trouves donc sans Eglise et sans pasteur ? — Nullement, car il se peut faire qu'un chrétien se trouve chez les Turcs ou en pays barbares ; s'il confesse Jésus-Christ, alors même qu'il est seul et séparé de toute con-

(1) *Histoire des Martyrs*, édition de 1597, f° 340. Je ne fais qu'abrégé ce récit, en reproduisant autant que possible les paroles du confesseur.

grégation extérieure, il n'en doit pas moins être tenu pour chrétien. » A cette réplique hardie, le juge ne put contenir sa fureur : « Tais-toi ! tais-toi ! lui dit-il ; retourne en ta prison. Voici la nuit où tu reconnaîtras à loisir si tu es sans pasteur et prêt à rétracter tes blasphèmes ! — J'irai volontiers en prison, voire à la mort, s'il plaît à Dieu. Jésus-Christ est la lumière et la consolation des affligés en leur détresse. Je suis chrétien, et je ne voudrais changer pour devenir papiste (1) ! »

Après plusieurs mois passés dans les prisons de Padoue, Algieri fut transféré à Venise, sur les instances du nonce Della Casa, pressé d'en finir avec un hérétique aussi dangereux. Il ne montra pas moins de fermeté devant les magistrats de cette ville qui, touchés de sa jeunesse, de ses talents, firent de grands efforts pour le sauver. C'est ce que nous apprend une lettre du captif lui-même, écrite des cachots de Saint-Marc (les terribles puits !) et dans laquelle il s'accuse presque de rester insensible « aux sollicitations des plus augustes, des plus pieux et des plus sages sénateurs. » Enseveli dans un sépulcre anticipé, il n'emploie pour peindre sa triste situation que de riantes images, et sa voix a des accents d'une héroïque sublimité : « J'ai trouvé (qui le croirait ?) le miel dans les entrailles du lion, une agréable retraite dans un précipice affreux, les gracieuses perspectives de la vie dans le sombre séjour de la mort, la joie enfin dans un abîme de l'enfer !... La prison est dure sans doute pour le coupable, mais elle est douce à l'innocent. Elle distille la rosée et le miel, et donne en abondance le lait qui restaure l'âme. Ce n'est pas pour moi un désert, mais une plaisante vallée, le plus noble séjour de la terre ! » Le stoïque confesseur ne s'attendrit qu'au souvenir des chrétiennes amitiés qu'il a laissées à l'université de Padoue, et dont les prières le soutiendront à l'heure du sacrifice suprême : « Priez pour moi, vous, mes

(1) *Ibidem*, f^{os} 240, 342.

amis dans le Seigneur. Je salue avec un saint baiser Silvio, Pergola et Justo, mes maîtres, ainsi que Fedele de Petra, et une personne nommée Lelia, que je connais, quoique éloigné d'elle. Je salue aussi le syndic de l'université, ainsi que tous ceux dont le nom est inscrit sur le livre de vie (1). »

Il paraît que la captivité d'Algieri fut longue comme les résistances qui montrèrent l'énergie de sa foi. « Tout jeune qu'il estoit, dit l'annaliste des martyrs, il se monstra si constant et si vertueux que la renommée en fut espandue en Italie. » Désespérant de l'amener à une rétractation, les magistrats de Venise le condamnèrent en gémissant aux galères. La peine parut trop douce au nonce Della Casa, qui avait juré sa mort. Un nouveau pontife venait de monter sur le trône de saint Pierre : c'était le cardinal Caraffa, l'implacable Paul IV ! Quelle offrande pourrait lui être plus agréable que celle de l'hérétique obstiné, qui semblait également insensible aux prières et aux menaces, et dont l'exemple était si dangereux pour les populations soumises aux lois de l'Eglise ? Le nonce demanda l'extradition d'Algieri, sans doute comme un don de joyeux avènement au nouveau vicaire de Jésus-Christ. Le pontife lui-même la réclama, comme un gage des dispositions de la seigneurie, si longtemps accusée de favoriser les novateurs, et le sénat eut la faiblesse d'y consentir. Il put dire comme Pilate : *Je suis net du sang de ce juste !* en le livrant aux bourreaux. Le sort de Pomponio Algieri n'était en effet que trop facile à prévoir. A peine arrivé à Rome, il fut incarcéré au château Saint-Ange, où il montra la même sérénité que dans les cachots de Padoue et de Venise. Il n'en sortit que pour entendre sa condamnation, et monter sur un

(1) Je reproduis cette lettre d'après le texte de Pantaleon, qui tenait, dit-il, l'original des mains de Celio Secondo Curione, si bien instruit des choses de l'Italie. Elle est datée du 12 juillet 1555, et du *délucieux jar lin de la prison Léonine*, désignation qui s'applique aux pri-sons de Saint-Marc, situées not. loin du fameux lion de bronze qui servait d'armoirie à la république. Rome avait aussi sa *prison Léonine* dans la cité de ce nom, au château Saint-Ange, où fut transféré bientôt Algieri. Je n'en dois pas moins rectifier l'erreur que j'ai commise dans *Aonio Paleario*, p. 306. Le récit demeure vrai en y changeant quelques mots.

bûcher voisin du Tibre. Il y parut comme à un autel, et sa constance au milieu des flammes excita l'étonnement, presque la terreur, des cardinaux présents à ce triste spectacle (1).

Le procès de Pomponio Algieri était l'indice d'un grave changement dans la politique de la seigneurie, la révélation d'un pacte secret avec le Vatican. Il inaugurait une ère néfaste pour les protestants vénitiens. Paul IV n'épargna rien pour le rendre irrévocable, et pour détruire les espérances que les amis de la Réformation avaient pu fonder sur le seul Etat de la Péninsule capable de transiger avec l'esprit nouveau : « Il ne faut pas oublier, dit un contemporain, l'opinion commune qu'on a de ladite république par toute l'Italie, c'est que pour ses qualités rares et pour une liberté qui a esté là par long espace de temps, ne s'assujettissant point à l'inquisition cruelle du pape, on y devoit voir multiplication de fidèles, ce qui n'estoit pas sans occasion, d'autant que jusques en l'an 1542, il y avoit eu telle liberté de parler et traiter des affaires de la religion, qu'on y faisoit presque publiquement des assemblées au sceu des nations estranges (2). Or, telle espérance s'est d'autant plus esloignée qu'elle sembloit estre prochaine, à cause que l'auteur et père de mensonge, par le moyen de son lieutenant qui est siégeant à Rome, commença d'infecter des cardinaux, archeveschés, éveschés, abbayes, chanoineries et autres siens bénéfices, la noblesse vénitienne, ou la plupart de ceux qui estoient des premiers à jouir des honneurs en icelle république, à cause de leur vertu et prudhommie, et desquels les autres despendoient aucunement; afin que puis après il pût par ce moyen introduire plus sûrement la tyrannie du siège papal en ladite

(1) *Histoire des Martyrs*, f° 344, et Th. de Bèze ; *Icones*. La mort d'Algieri doit se placer à la fin de l'année 1555.

(2) Il est remarquable de voir l'historien des martyrs et le *Compendium inquisitorum* signaler presque dans les mêmes termes les progrès de la Réforme à Venise; preuve sans réplique de la véracité du premier. Voir la 1^{re} partie de cette étude, *Bulletin* d'avril, page 153, note 2.

cité (1). » Malgré l'habileté avec laquelle furent distribuées ces faveurs corruptrices, Paul IV ne put réussir à faire reconnaître par les Vénitiens la fameuse bulle : *In cœna Domini*, cette charte de l'absolutisme romain. Mais il dut se flatter d'avoir associé la ville des doges à ses plans de restauration catholique, quand il vit adopter les mesures les plus sévères contre les dissidents. Soit que la seigneurie jugeât opportun de rentrer dans les bonnes grâces de la papauté par des concessions sur les points que celle-ci avait le plus à cœur, soit qu'elle fût uniquement inspirée par la crainte de voir l'esprit de libre examen se portant des matières de la religion sur celles de la politique, miner peu à peu le despotisme savamment organisé qui formait la base de l'Etat, elle n'hésita point à se départir, durant près de dix ans, de ses plus invariables maximes, et à mettre ses propres agents au service de l'inquisition (2). Elle ne cessa pas, il est vrai, de maintenir son droit de juridiction particulière; mais elle prononça des sentences dont la rigueur ne laissait rien à désirer aux tribunaux ecclésiastiques. Elle ne fut plus que le docile instrument du saint-office.

Malgré le péril attaché à la profession des croyances nouvelles, les protestants vénitiens ne laissaient pas de se réunir en secret, et d'entretenir d'actives relations avec les Eglises d'Allemagne et de Suisse. Il paraît même qu'après 1560, ils appelèrent un ministre étranger, élurent des diacres chargés de visiter les pauvres, et tentèrent de s'organiser sur le modèle de l'Eglise de Genève (3). Mais dans les rangs de l'évangélique congrégation, aspirant à se donner une constitution régulière, s'étaient glissés de faux frères qui n'étaient que les agents stipendiés de Rome. La trahison tendit ses pièges occultes au sein des familles, et la délation fit son œuvre. On

(1) *Histoire des Martyrs*, p. 680.

(2) Tous les ans, une somme considérable était envoyée de Rome « pour distribuer à gens qui fassent office d'espions et de rapporteurs secrets. » *Ibidem*.

(3) *Ibidem*, p. 680. Le Journal des inquisiteurs dit que Calvin entretenait une correspondance avec plusieurs membres de l'aristocratie vénitienne. En 1560, un des frères du doge, *Andrea da Ponte*, se retira à Genève.

ne le reconnut que trop aux arrestations qui, succédant à un calme trompeur, jetèrent la consternation parmi les réformés, et aux sentences cruelles qui décimèrent leurs rangs. Ici reparait le sombre génie qui distingue le Conseil des Dix, et marque de son sceau jusqu'aux supplices réservés à ses victimes. L'Espagne brûle les condamnés pour hérésie sur des places inondées de soleil, où se pressent peuple et roi comme à une fête. Philippe II n'en connut pas de plus douce. Rome les immole sur le *Campo di Fior*, voisin du théâtre de Marcellus, ou sur la place du Château-Saint-Ange, à l'entrée du Borgo, où siège le représentant d'un Dieu d'amour. Paris a son lugubre défilé de la Conciergerie au parvis Notre-Dame, du parvis à la place Maubert, où s'élève le bûcher attisé par une populace féroce qui ne peut se rassasier de l'agonie des martyrs. Venise noie les condamnés, à la faveur des ténèbres, comme pour mettre en harmonie le supplice lui-même avec les traditions de sa politique mystérieuse et défiante. A minuit le prisonnier est tiré de son cachot, et placé sur une barque avec deux mariniers et un confesseur masqué le plus souvent. La barque funèbre s'éloigne rapidement du quai des Esclavons vers la haute mer. A une certaine distance elle rencontre un second bateau qui s'approche silencieusement du premier. Une planche est jetée entre les deux. On y met le condamné, les mains liées, avec une lourde pierre attachée aux pieds. Le prêtre prononce les dernières prières. A un signal donné, les deux barques s'éloignent l'une de l'autre, et le condamné disparaît dans les profondeurs de la mer sans laisser une trace à sa surface.

Julio Guirlanda, de Trévise, fut la première victime de ces nocturnes exécutions, dont le chiffre demeure inconnu. Retenu de longs mois dans les prisons du Conseil des Dix, et soumis plusieurs fois à la torture, il ne renia pas les croyances pour lesquelles il était prêt à faire le sacrifice de sa vie. Son exemple ne contribua pas peu à affermir ceux de ses frères qui vinrent bientôt le rejoindre dans les cachots,

sombre vestibule de la mort ! Le 16 octobre 1562, il entendit prononcer sa sentence avec un calme, une sérénité qui étonnèrent ses juges. Il monta sur la funeste gondole, comme s'il partait pour un joyeux voyage. Mis sur la planche, qui devait marquer sa dernière station terrestre, il dit adieu au capitaine, en ajoutant, avec la certitude de la foi qui discerne l'invisible : *Au revoir par delà !* « Incontinent les gondoles se retirant, l'une d'un côté et l'autre de l'autre, il tomba au fond de la mer, en invoquant le nom de Jésus-Christ (1). »

Le supplice de Guirlanda n'était que le prélude des exécutions qui se succédèrent avec une sinistre régularité durant plusieurs années. En ces jours de terreur où la persécution n'épargnait aucun des Etats de la Péninsule, on vantait la tolérance de l'empereur Ferdinand, frère de Charles-Quint. Un certain nombre de fidèles, appartenant à l'ancien diocèse de Vergerio, partirent de Capo d'Istria pour aller chercher un refuge sur les côtes de Dalmatie, qui relevaient de l'Empire. Leur barque allait mettre à la voile quand ils furent arrêtés sur la dénonciation d'un Grison, qui prétendit être créancier de l'un des passagers pour la somme de quarante ducats. Conduits devant le juge, ils n'eurent pas de peine à montrer la fausseté de cette allégation. Le dénonciateur se vengea en articulant une accusation plus grave, celle d'hérésie, et trois des émigrants, Antonio Ricetto, de Vicence, Francesco Segà, de Rovigo, Nicolao Buccella, de Padoue, furent retenus comme suspects, tandis que leurs compagnons continuaient librement leur voyage. Le 27 août, les trois inculpés furent incarcérés à Venise, où, dit l'annaliste des martyrs, ils se consolèrent et se fortifièrent en Dieu. Buccella ne persévéra pas dans ces sentiments. Après une tentative d'évasion déjouée par ses geôliers, il se déroba par une rétractation volontaire au châtimement dont il était menacé. Ricetto et Segà furent plus constants, et ne laissèrent échapper aucun signe de faiblesse

(1) *Histoire des Martyrs*, f° 680, au verso.

dans les nombreux interrogatoires qui aboutirent, après une captivité de deux ans, à une sentence de mort. Ricetto avait particulièrement intéressé ses juges. On espéra que la voix de la nature serait plus puissante sur lui que la crainte du dernier supplice. Il avait un fils, âgé de douze ans, qu'il chérissait de toutes les tendresses de son âme. L'enfant fut introduit dans le cachot de son père, et se jetant à ses pieds, avec des cris et des larmes, le supplia de ne pas le laisser orphelin. Ricetto fut ému, mais son cœur demeura ferme : « Mon fils, dit-il, rappelle-toi que le vrai chrétien ne doit tenir compte ni de son bien, ni de ses enfants, ni de sa vie, pour rendre gloire à Dieu. Je suis prêt à mourir ! » Le 25 février 1565, le capitaine Claramonte se présenta dans le cachot pour annoncer aux deux condamnés que l'heure était venue, à moins qu'ils ne fissent amende honorable : « Voulez-vous être obéissant ? » dit-il à Sega. Celui-ci répondit : « Oui, » prolongeant ainsi ses jours par une équivoque. Ricetto dédaigna de suivre un tel exemple : « Je veux faire mon devoir, dit-il, envers mon souverain Seigneur qui est aux cieux ! » et il se laissa paisiblement lier. Un religieux lui présentant un crucifix de bois à baiser, et l'adjurant de se réconcilier avec l'Eglise romaine, seule héritière des promesses de Jésus-Christ : « C'est du cœur, dit-il, qu'il faut confesser le Christ, et non de la bouche, en le reniant par les actes ! » Puis il monta sur la gondole qui l'attendait non loin des cachots de Saint-Marc. La nuit était froide, et le martyr, dépouillé de son manteau, ne put se défendre d'un frisson à l'heure où il avait besoin de toute sa force pour le dernier combat. Il demanda donc le vêtement qu'on lui avait ôté, comme la seule faveur qu'il attendît des hommes. « Quoi ! lui répondit le gondolier, tu crains maintenant un peu de froid ; que sera-ce donc au fond de la mer ? Que ne cherches-tu à sauver ta vie ? Ne vois-tu pas jusqu'aux puces mêmes du cachot, elles fuient la mort ? — Et moi, répondit le captif, je fuis la mort éternelle ! » Sur la planche fatale il ne dit que ces mots : Pardonne-

leur, ô Père, car ils ne savent ce qu'ils font ! Puis tirant doucement sa chaîne à lui : Je remets, Seigneur, mon esprit entre tes mains ! et il disparut dans les flots, « laissant grandement esbahis ceux de la justice, lesquels n'avoient point vu auparavant en autre quelconque une si ferme constance en mourant. »

Le récit des derniers moments de Ricetto dut porter Segà à faire un salutaire retour sur lui-même. L'arrivée dans les prisons d'un nouveau captif, Francesco Spinola, de Milan, qui ne montra pas moins de fermeté que Ricetto, acheva de dissiper une courte faiblesse. Les deux prisonniers échangèrent, du fond de leurs cachots, de pieuses exhortations et des témoignages d'affection fraternelle. Réconcilié avec Dieu par la repentance, avec lui-même par l'humble aveu de sa faute, Segà pouvait mourir. Il fut condamné comme relaps, et la nuit du 23 février 1567 fixée pour son supplice. Les geôliers l'ayant averti qu'on viendrait le prendre à une heure du matin pour le suprême voyage, il demanda pour toute grâce de revoir Spinola : « Mon ami, lui dit-il, priez pour moi ! » Les terreurs qui l'avaient longtemps assailli lui livrèrent alors un dernier assaut : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! » s'écria-t-il à plusieurs reprises. — Elle sera tantôt joyeuse à jamais ! » répondit Spinola, et une pieuse sérénité reprit possession de l'âme du martyr. Pendant le funèbre trajet, un moine l'exhortant à s'amender et à reprendre le bon chemin : « Je vais, dit-il, à Jésus Christ ! » Il se laissa paisiblement lier les mains et ne fit entendre une plainte que quand on lui serra le corps d'une lourde chaîne. Ce fut, pour ainsi dire, le dernier frémissement de la chair. Il retrouva presque aussitôt une chrétienne disposition à recevoir tous les maux en patience. « Ainsi qu'il fut mis sur l'ais, il recommanda son âme à Dieu, et, délaissé des deux gondoles, il tomba au sépulcre de la mer et mourut paisiblement (1). »

(1) *Ibidem*, n° 681. Gerdès, *Specimen Italiae reformatæ*, page 336.

Spinola suivit de près le confesseur qu'il avait si puissamment fortifié pour le grand sacrifice. Dans les divers interrogatoires qu'il eut à subir, il montra une présence d'esprit et une vigueur de dialectique extraordinaire. Comme on lui présentait un Traité de la Cène où le sacrement était dépouillé de la magique vertu que lui attribue l'Eglise romaine, il s'en reconnut l'auteur, et, tout en protestant de son respect pour les symboles sacrés du corps et du sang de Jésus-Christ, immolé pour les péchés des hommes, il réserva son adoration pour Dieu seul. Il nia la primatie de saint Pierre, l'efficacité des prières pour les morts, et n'admit pas d'autre purgatoire que le sang versé sur la croix. Le cardinal Alexandrin, Michael Ghislieri, bientôt si célèbre sous le nom de Pie V, siégeait, en qualité de légat, sur le banc des juges. Il apostropha plusieurs fois l'accusé avec une hauteur méprisante, et n'en obtint que cette fière réponse : « Vous êtes de la race de Caïphe et des pharisiens, vous qui ne songez qu'à persécuter Jésus-Christ dans ses membres ! » Sommé de se rétracter, il s'y refusa. Malgré cette ferme attitude, Spinola devait aussi éprouver un moment de faiblesse dans les ténèbres du cachot où on le laissait pourrir vivant. Mais il recouvra bientôt son ancienne énergie, et se déclara prêt à mourir pour la confession qu'il avait présentée à ses juges. Ceux-ci hésitèrent entre le genre de supplice usité pour les cas d'hérésie, et une peine plus sévère, celle du feu. Le 19 août 1567, Spinola entendit prononcer sa sentence : il était condamné à être noyé comme hérétique. « Je ne suis point un hérétique, dit-il, mais un fidèle serviteur de Jésus-Christ. — Tu mens ! » s'écria le cardinal Alexandrin. L'exécution de la sentence fut cependant ajournée. Ce ne fut que le 31 janvier suivant que Spinola fut conduit à San-Pietro di Castello, résidence du patriarche, pour être solennellement dégradé : il était prêtre. La nuit suivante, il périt au lieu accoutumé, « cependant qu'il louait et bénissait Dieu d'une constance admirable. »

Combien de fois se renouvelèrent ces nocturnes exécutions

de disciples de l'Evangile, qui n'eurent pour témoins que l'ombre et les flots, complices muets des fureurs de l'homme? Nul ne le sait. L'annaliste des martyrs qui va partout recueillant les faits, et composant sa gerbe de touchants souvenirs (*Flos martyrum!*), avoue n'avoir connu que la moindre partie des victimes de l'intolérance vénitienne, en ces années néfastes où la seigneurie parut abdiquer sans retour ses meilleures traditions. Quel fut le sort de Fra-Galateo, si longtemps détenu dans la prison de Saint-Marc? Que devint Baldassare Altieri, le fidèle correspondant de Mélanchthon? On l'ignore. Un seul nom surnage encore pour nous sur ce gouffre de l'oubli, qui semble plus cruel que celui de la mort. Fra-Baldo Lupetino était un religieux franciscain, aussi pieux que savant, provincial de son ordre. Pendant de longues années, il avait prêché l'Evangile en langue vulgaire aux populations de l'Istrie. Il exposa même la doctrine du salut dans des conférences publiques qui eurent un grand retentissement. C'était un *luthérien!* L'inquisiteur et le nonce Della Casa, que nous avons tant de fois rencontré dans nos récits, le firent enfermer dans une étroite prison. Il y passa vingt ans, continuant son fidèle témoignage, et rendant, comme Paul, ses liens honorables dans le monde entier. Les princes protestants d'Allemagne sollicitèrent vainement sa délivrance. Il ne devait la trouver que dans le sacrifice qui couronna dignement son apostolat. Le nonce et le pape (saint Pie V!) demandaient qu'il pût par le feu. La seigneurie leur refusa cette satisfaction. Il ne sortit de son cachot que pour finir dans les flots, où l'avaient précédé tant d'autres victimes (1)!

Trois siècles sont écoulés depuis les tragiques événements dont je viens de tracer le tableau, et les vicissitudes de Venise survivant à sa grandeur, et ne se réveillant à la voix de Paolo Sarpi, l'éloquent historien du concile de Trente, que pour re-

(1) Ces détails inconnus de Crespin sont empruntés à un ouvrage fort rare de Mathias Flach Illyricus, l'auteur du *Catalogus testium veritatis*, neveu de Baldo Lupetino. Voir Maccree, *Réforme en Italie*, p. 263 et 264.

tomber dans sa léthargie, et entrer dans une longue période de décadence qui ne semble pas même terminée avec les jours de sa servitude, révèlent assez les fruits de l'intolérance qui là, comme ailleurs, n'a semé que la ruine. La vieille reine de l'Adriatique, aujourd'hui si déchue, la patrie de Manin qui s'est honorée dans l'épreuve d'un long siège, juste orgueil de ses fils, verra-t-elle se lever de meilleurs jours pour eux sous les auspices de la liberté? Nul n'a plus besoin de le croire que le voyageur ému des mélancoliques évocations du passé, qui va de Saint-Marc au Rialto, ou se laisse bercer le long du *Canal Grande* entre deux lignes de palais qui ressemblent à des tombeaux. Au sortir de Venise, sur la route du Lido, il se retrace sans peine les funèbres tragédies dont la mer garde le secret. Ou si, le soir, dans quelque ruelle écartée, il entend tout à coup l'hymne d'une évangélique congrégation, renaissant pour ainsi dire de ses ruines, il relie sans effort ces pieuses mélodies aux martyres ignorés du XVI^e siècle. Ainsi se renoue, dans les péripéties de l'histoire, la chaîne des temps que l'on a pu croire brisée. Ainsi se réalise un progrès d'autant plus sûr qu'il a coûté plus de larmes. L'intolérance, trop longtemps victorieuse, à Venise comme à Rome ou à Madrid, n'a pu cependant achever son œuvre délétère. Elle doit à son tour s'avouer vaincue. Ames d'Algieri, de Spinola, de Baldo Lupetino, et de tant d'autres confesseurs, obscurs ou illustres, votre témoignage n'est pas perdu ! votre sacrifice ne fut point inutile !

JULES BONNET.

NOTICE

SUR

LOUISE DE COLLIGNY, PRINCESSE D'ORANGE

ET SUR SA CORRESPONDANCE

AVEC

CHARLOTTE-BRABANTINE DE NASSAU

Modique débris d'une correspondance intime entretenue pendant vingt-trois ans (1598-1620), les soixante-huit lettres qui suivent n'en sont pas moins un des plus beaux fleurons du chartrier de M. le duc de la Trémoille. Leur découverte est récente, et trois seulement ont été imprimées. Elles doivent attirer l'attention sur leur auteur, aussi recommandable par l'esprit et le caractère que par la naissance et le rang, sa vie n'ayant été, d'ailleurs, « qu'un tissu d'afflictions continuelles, capables de faire succomber toute autre âme moins résignée aux volontés du ciel que la sienne (1). »

En attendant que la fille de l'amiral de Colligny (2), la veuve de Téligny et de Guillaume le Taciturne, soit l'objet d'une notice et d'une étude spéciales, comme l'ont été plusieurs grandes dames protestantes des seizième et dix-septième siècles (3), nous allons rappeler, d'après divers auteurs et documents contemporains, les principaux faits relatifs aux quarante-trois premières années de son existence, c'est-à-dire jusqu'au moment où elle se dépeint elle-même dans ses lettres à la plus chérie de ses belles-filles.

La princesse d'Orange, née le 28 septembre 1555, était le quatrième des huit enfants du grand-amiral de France, Gaspard comte de Colligny, seigneur de Châtillon-sur-Loing, et de sa première femme, Charlotte de Laval. Quand celle-ci mourut, Louise venait

(1) Aubéry du Maurier, *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, page 482.

(2) Je rétablis l'orthographe de ce nom d'après la signature de l'amiral et de sa fille.

(3) Notamment Charlotte de Bourbon-Montpensier, par M. Jules Bonnet, dont on attend *Renée de France*; Jacqueline d'Entremonts et Eléonore de Roye, par M. le comte de Laborde; Madame de Mornay, par M. Guizot; la comtesse de Derby, par M. Gustave Masson, etc., etc.

d'atteindre sa treizième année. Les leçons et les exemples du foyer domestique avaient néanmoins répondu si complètement aux vœux de l'amiral que, dans son testament olographe (5 juin 1569), il lui parlait en ces termes : « Suivant les propos que j'ai tenus à ma fille aînée, je lui conseille, pour les raisons que je lui ai dites à elle-même, d'épouser M. de Téligny, pour les bonnes conditions et autres bonnes parties et rares que j'ai trouvées en lui. Et si elle le fait, je l'estimerai bien heureuse ; mais en ce fait, je ne veux user ni d'autorité, ni de commandement de père : seulement je l'avertis que, l'aimant comme elle a bien pu connoître que je l'aime, je lui donne ce conseil pour ce que je pense que ce sera son bien et contentement, ce que l'on doit plutôt chercher en telles choses que les grands biens et richesses (1). »

Beauté, courage, esprit, famille, tout recommandait, du reste, à la jolie Louise un choix loué sans réserve, à la cour comme dans tout le parti protestant. A La Rochelle, le 26 mai 1571, et sous les yeux de l'amiral, qui venait lui-même de s'y remarier avec la veuve du comte du Bouchage (Jacqueline de Montbel, comtesse d'Entremonts), les deux jeunes gens furent unis en présence de Jeanne d'Albret, de son fils, depuis Henri IV, des princes de Condé et de Marsillac, de la Noue Bras de Fer et de Louis de Nassau. L'année suivante, au mois d'août, le peu de distance qu'il y avait de Châtillon-sur-Loing à Paris, et le désir d'assister aux fêtes annoncées pour le mariage du jeune roi de Navarre avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, amenèrent Louise de Colligny à la cour, avec son mari et son père.

Encore sous le charme des danses, festins et tournois auxquels son âge la conviait, elle fut témoin, le vendredi 22, de l'attentat commis sur l'amiral. Dans la nuit du 24, elle vit (2) périr le héros du protestantisme et Téligny, son digne gendre, sous les premiers coups des assassins de la Saint-Barthélemy. Arrachée au massacre par des amis dévoués, elle put rejoindre à Châtillon sa

(1) *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme*, vol. I, page 266.

(2) Aubéry du Maurier (page 179) dit que Madame de Téligny *apprit ce désastre en Bourgogne*, confondant Châtillon-sur-Seine avec Châtillon-sur-Loing, qui faisait partie de l'ancien Gâtinais. — M. Jules Bonnet (*Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme*, vol. I, page 368) a corrigé cette erreur géographique ; mais pour ce qui concerne le lieu où se trouvait alors Louise de Colligny, nous ne croyons pas que le témoignage de Du Maurier, imprimant, un siècle et demi plus tard, un résumé du manuscrit de son père, puisse l'emporter sur celui du très-exact et très-minutieux historien des princes d'Orange. Il résulte évidemment du passage de Joseph de la Pise, cité plus loin, page 472, que la princesse sa contemporaine, qu'il avait connue et dont il parle longuement, était à Paris lors du massacre de son premier mari et de son père.

belle-mère, qu'y avait retenu une grossesse avancée. Quelques jours après, les malheureuses femmes et deux fils de l'amiral partaient pour chercher un refuge en Suisse. Ils n'échappèrent pas sans de grandes difficultés aux périls de ce long et triste voyage.

Tandis que sa belle-mère céda au funeste désir de rentrer en Savoie, son pays natal, Madame de Téligny et MM. de Châtillon et d'Andelot étaient accueillis à Berne avec le plus touchant intérêt. Neuf ou dix mois plus tard, elle alla les rejoindre à Bâle, où les avait attirés la présence du jeune comte de Laval, leur cousin, et de sa famille. La première lettre connue de Louise de Colligny est datée de cette ville, le 10 juin 1573. La jeune veuve, qui n'avait pas encore dix-huit ans, y remercie les magnifiques seigneurs avoyer et conseil de Berne de leurs bienfaits et du soin qu'ils ont pris de la faire accompagner par un des leurs à sa nouvelle résidence. Elle leur écrivit encore le 25 août suivant, afin de demander la continuation de leur amitié en faveur de ceux qui ont appartenu à l'amiral, et surtout pour les prier de solliciter la délivrance de sa belle-mère, prisonnière à Turin.

Combien de temps Madame de Téligny et ses frères séjournèrent-ils à Bâle, dont les habitants leur témoignaient autant de bonté que de courtoisie ? On ne l'apprendra qu'en recourant aux archives de la ville hospitalière où florissait alors la plus docte et noble colonie du protestantisme français. Le genre de vie et les préoccupations de Louise de Colligny sont du reste très-positivement indiqués par le passage suivant de Brantôme, écrit une vingtaine d'années plus tard : « Cas étrange, en ce pays barbare et rude, [la princesse d'Orange] prit telle grâce et telle habitude si vertueuse, qu'étant en France de retour, elle se rendit admirable par ses vertus et bonnes grâces, et donna au monde occasion de s'ébahir et de dire, pour l'amour d'elle, que les pays durs, agrestes et barbares rendent quelquefois les dames aussi accomplies et gentilles que les autres pays doux, courtois et bons. Non que je veuille dire que le pays de Bâle soit tel, car il produit force personnes et choses bonnes, mais non pas les femmes si avenantes, cointes et agréables comme les autres pays. Mais on dira bien aussi que ladite princesse avoit pris habitude en France, et coutumièrement retient-on mieux les premières et plus jeunes impressions. »

Lors de son mariage, Louise de Colligny reçut en dot 3,000 livres de rente dont le capital, 50,000 livres, fut en partie acquitté par l'attribution du domaine de la Mothe de Château-Renard, en Gâtinais. Pareil douaire lui avait été donné par Téligny, et assigné par-

tiellement sur sa terre de Lierville, en Beauce. La mort de son mari, sans qu'ils eussent eu d'enfant, l'en rendit propriétaire. Quand après un nouveau séjour à Berne, et probablement en passant par Genève, elle rentra en France vers la promulgation de l'édit accordé par Henri III aux réformés (à Poitiers, en 1577), elle se retira sans doute dans l'une de ses deux seigneuries. La première était voisine de Châtillon-sur-Loing, apanage de son frère aîné, dont elle signa le contrat de mariage le 21 mai 1581. De la seconde, elle n'avait qu'une courte distance à franchir pour gagner les châteaux des bords de la Loire, séjour ordinaire du roi. Dans un moment où les idées de tolérance paraissaient devoir l'emporter, la présence de Louise de Colligny à la cour était justifiée par les démarches que ses frères et elle avaient commencées, dès le 11 avril 1575, afin d'obtenir la cassation de l'épouvantable arrêt rendu par le Parlement de Paris, le 27 septembre 1572, contre la mémoire de l'amiral leur père. Elle trouvait d'ailleurs réunis autour de Henri III la plupart de ses amies d'enfance et beaucoup de parents très-proches, entre autres les nombreux fils et filles, gendres, brus et petits-enfants de son grand-oncle le connétable Anne de Montmorency.

« Madame de Téligny ayant, dit Du Maurier, vécu en son veuvage avec une conduite admirée de tout le monde, » venait d'atteindre sa vingt-huitième année, lorsqu'elle fut recherchée par un prince pour lequel sa dot la plus précieuse était la connaissance de ses vertus, et le nom célèbre de son père l'amiral.

On sait que Guillaume de Nassau, surnommé le Taciturne, fut frappé à la tête, le 8 mars 1582, par la balle de l'assassin Jaureguy. Au moment où des soins aussi dévoués qu'habiles étaient parvenus à sauver les jours du libérateur des Provinces-Unies, la douce et pieuse Charlotte de Bourbon-Montpensier, sa troisième femme (1), succombait aux angoisses et aux fatigues causées par cette catastrophe. Elle ne lui avait donné que des filles, au nombre de six. Des deux précédents mariages étaient nés trois filles et seulement deux fils. L'aîné, Philippe-Guillaume, enlevé par le duc d'Albe de l'université de Louvain, le 13 février 1568, restait toujours prisonnier du roi qui avait fait assassiner son père. Maurice de Nassau était donc pour l'assister, ou plutôt lui succéder dans son œuvre glorieuse, le seul espoir des Provinces-Unies. Le prince d'Orange

(1) Voyez *Nouveaux Récits du XVI^e siècle*, par M. Jules Bonnet, page 258, et J.-L. Motley, *Révolution des Pays-Bas*, vol. IV, page 362.

était à peine âgé de cinquante ans. Sa force, sa belle mine n'avaient pas été sensiblement altérées par les fatigues du camp et du cabinet. En le sollicitant de prendre une nouvelle compagne des rudes et cruelles épreuves auxquelles sa vie était vouée, ses concitoyens espéraient surtout voir naître un autre fils à leur libérateur, et d'une mère allemande. Cependant Guillaume, détourné par le souvenir d'Anne de Saxe, sa seconde femme, de se remarier dans ce pays, choisit encore une Française, malgré les injustes soupçons de ses concitoyens, — augmentés par la funeste et perfide surprise d'Anvers (17 janvier 1583), — qu'il voulait livrer les Pays-Bas à la France.

Ses démarches auprès de Madame de Téligny, appuyées par Henri III, par la maison de Bourbon et par les principaux seigneurs protestants, sont agréées. Conduite par mer en Zélande, Louise de Colligny débarque le 8 avril 1583 à Flessingue, d'où elle remonte l'Escaut jusqu'à Anvers, accompagnée d'un grand nombre de ses compatriotes qui s'étaient portés à sa rencontre. Le contrat de mariage, signé le 12 au palais du prince d'Orange, eut pour témoins le bourgmestre, un échevin et le greffier de la ville, M. de Waufin, gentilhomme des Pays-Bas, la comtesse de Schwartzbourg, sœur du prince, Guy-Paul de Colligny, comte de Laval, Antoine de Cormont, gentilhomme champenois, et Marie de Juré, seconde femme de l'illustre la Noue Bras de Fer, alors prisonnier des Espagnols au château de Limbourg. Louise de Colligny y fit porter que son avoir, tant en deniers que vaisselle d'argent, se montait à 60,700 livres. Pour douaire, Guillaume lui assigna une rente de 8,000 livres, la jouissance des châteaux de Berg-op-Zoom et de Grave, plus une maison dont la situation n'est pas précisée. Le mariage fut célébré le même jour, dans la chapelle du château.

L'aimable physionomie, la bienveillance et la piété de la nouvelle princesse ne pouvaient manquer d'être appréciées au milieu d'une population où ces qualités faisaient chérir Guillaume, auquel le surnom de Taciturne n'avait pas été donné à cause d'un caractère soucieux et d'un visage morose, mais par suite de son habileté à se tenir en garde contre ceux qu'il savait ses ennemis, à leur cacher ses desseins et à pénétrer les leurs. Attirée vers Louise de Colligny par l'aspect du bonheur qu'elle ramenait dans la maison de son mari, l'affection générale ne put toutefois l'emporter sur le préjugé existant à Anvers contre son origine. Ces témoignages de défiance contribuèrent à éloigner Guillaume de la Flandre. Le 22 juillet 1583, il partit pour la Hollande et vint se fixer à Delft. La princesse y fut

d'autant mieux accueillie qu'elle arriva enceinte; et le 28 février suivant, mit au monde un beau fils auquel Frédéric, roi de Danemark, et Henri, roi de Navarre (1), donnèrent leurs noms.

Cependant la joie causée par cette naissance fut de courte durée. Dès le 10 juillet 1584, le pistolet d'un nouveau meurtrier (Balthazar Gérard) envoyé par Philippe II, frappe le prince d'Orange et le renverse expirant dans les bras de sa malheureuse femme, qui semble destinée à voir périr de mort violente ceux qui lui sont les plus chers. « Quasi mourante en l'excès de sa douleur, dit Joseph de la Pise (2), elle invoque Dieu qui la fortifie, adresse sa prière au Tout-Puissant, et à voix gémissante, à cœur ardent, les yeux et les mains élevés au ciel : *« Mon Dieu, dit-elle, donne-moi le don de la patience, et de souffrir selon ta volonté la mort de mon père et de mes deux maris, tous trois assassinés devant mes yeux ! »*

A cette nouvelle, un immense deuil se répand dans les Provinces-Unies, ainsi que chez leurs alliés catholiques et protestants. Les cours d'Espagne et de Rome déployaient seules la cruelle joie qu'elles avaient déjà éprouvée en apprenant la Saint-Barthélemy et le meurtre de l'amiral. Des mesures prudentes et énergiques sont immédiatement prises par les Etats généraux pour que les résultats obtenus par le prince d'Orange ne soient pas détruits. Excepté à l'égard de Maurice de Nassau, aujourd'hui leur unique espoir, et qui commence déjà à marcher sur les traces de son père, ils montrent une apathie et une avarice aggravées par l'absence de la personne naturellement appelée à protéger la veuve et les jeunes orphelins.

Jean de Nassau, puîné et aujourd'hui le seul existant des frères de Guillaume le Taciturne, avait eu en partage les biens de sa famille situés en Allemagne. Après avoir bravement secondé le prince d'Orange, et contribué à la réunion du pays d'Utrecht aux Provinces-Unies, il abandonna, en 1580, leur service et même leur séjour, ne pouvant plus surmonter les misères et les dégoûts qu'on lui faisait éprouver comme stathouder de Gueldre. Par les extraits suivants des lettres que Louise de Colligny lui adressa à Dillembourg (3), on verra quelles furent les conséquences de cet éloignement pour sa belle-sœur et ses plus jeunes neveu et nièces.

(1) Il avait écrit au prince d'Orange, le 29 juillet 1583 : « Mon cousin, j'ai été bien aise d'avoir entendu de vos nouvelles par le S^r de Vauflin, nommément du bon accomplissement de votre mariage. Je prie Dieu qu'il le comble de l'heur et prospérité que pouvez désirer, comme par sa grâce il lui a plu de si loin rassembler vos vertus ensemble... Je m'assure aussi qu'il en tirera du fruit pour ses églises... »

(2) *Histoire d'Orange*, page 546.

(3) Après son mariage, elle lui avait écrit : « Me sentant tant honorée de Dieu

« *De Delft, 26 juillet 1584.* — Mons^r mon frère (1), j'ai senti si avant et sens encore l'affliction qu'il a plu à Dieu m'envoyer, que j'ai oublié tout devoir vers mes parents et bons amis, ne me donnant la tristesse aucune relâche ni loisir de penser à autre chose quelconque. Je vous prie donc... de m'excuser si, jusques à présent, je ne vous ai écrit aucunes lettres..., et vous supplie de rechef que ce mien défaut n'empêche la continuation de la bonne amitié que je sais qu'il vous a plu de me porter, pour l'amour de feu Monseigneur. Et comme maintenant cette pauvre famille, tant moi que tous les enfants, n'avons en ce monde autre père que vous, aussi je vous prie bien humblement de nous vouloir, en nos affaires, montrer votre affection paternelle... »

« *De Delft, 28 octobre 1584.* — Mons^r mon frère, j'ai eu grande occasion de vous remercier... de ce qu'il vous plut donner charge dernièrement à vos conseillers, venant par deçà, d'avertir les conseillers de feu Monseigneur que votre avis étoit que l'on me fit jouir de mes conventions matrimoniales, et principalement de mon douaire. Mais combien que j'aie sollicité de tout mon pouvoir ceux qui ont été ordonnés pour la conduite des affaires de la maison, si est-ce que jusques à présent je n'en ai pu obtenir aucune réponse. Je fais ce que je puis pour me maintenir avec la dignité de la maison en laquelle j'ai eu cet honneur d'être alliée, et le ferai encore tant qu'il sera en ma puissance, tant pour mon regard que [celui] des petits enfants que j'ai retirés près de moi. Suivant quoi, combien que c'est avec grands frais, même pour la longueur du chemin, j'ai retiré de France quelques moyens, sans lesquels il m'eût été de tout impossible de soutenir une telle dépense que celle qu'il me faut faire; mais iceux moyens venant à me faillir, si je ne puis avoir autre provision de deçà, je vous supplie bien humblement, Mons^r mon frère, de m'excuser si je suis contrainte d'obéir à la nécessité, qui sera plus forte que ma volonté, qui a été et est encore de demeurer en ces pays, si Dieu m'en fait la grâce, et d'y élever mon fils... Si votre commodité ne permet de vous trouver par deçà,

que d'avoir mis au cœur de Monseigneur le prince de me prendre pour sa compagne, j'ai reconnu n'être des moindres faveurs qu'il lui a plu de me faire de m'avoir alliée à tant de seigneurs de grande qualité, et principalement qui ont la crainte de Dieu, entre lesquels, Monsieur, comme vous tenez le premier rang, aussi je me tiens la première en volonté de vous faire bien humble service. »

(1) Ces lettres de la princesse d'Orange au comte Jean de Nassau ont été publiées par M. Groen Van Prinsterer dans les *Archives et Correspondance de la maison d'Orange-Nassau*.

où néanmoins sans votre présence je ne prévois que confusion générale, au moins qu'il vous plaise écrire auxdits commissaires l'ordre que vous entendez qui soit suivi pour ce regard, et leur ordonner, s'il vous plaît, bien expressément de le faire, d'autant que leur principale réponse est qu'ils n'ont pas puissance de ce faire. »

« *De Leyde, 19 décembre 1584.* — Nous sommes extrêmement en peine pour n'avoir rien entendu de votre part, depuis qu'il vous plut envoyer de deçà deux de vos conseillers. Cependant, Monsr mon frère, les affaires de cette désolée maison sont en si piteux état que si, par votre prudence et bon conseil, il n'y est bientôt pourvu, j'y prévois une bien grande confusion...

« Je suis tenue et obligée de désirer voir qu'il y soit mis un bon ordre, pour le général de la maison; mais pour mon particulier, la nécessité me presse de telle façon que, comme je vous ai mandé, Monsr mon frère, par une autre de mes lettres, la nécessité, à la longue, forceroit ma volonté pour me retirer en lieu où j'aurois plus de commodité que je n'ai ici : car il y a un mois que je suis avec quatre de mes belles-filles, mon fils et moi, avec un grand train, sans que les enfans ni moi ayons reçu un seul denier de la maison, et sommes tous remis à quand il vous aura plu mettre ordre aux affaires de la maison.

« Nous sommes venues, vos dites nièces, votre petit neveu et moi, en cette ville de Leyde, où j'ai désiré de venir pour m'ôter du lieu où j'ai reçu ma perte, bien qu'en tous lieux je porte mon affliction et la porterai toute ma vie, le changement de demeure ne pouvant y apporter de diminution. »

« *De Middelbourg, 28 avril 1589.* — Vos petites nièces et mon fils, votre petit-neveu, se portent bien... J'espère que Dieu me conservera ce gage, que j'ai si cher, de Monseigneur son père : c'est toute ma consolation et mon unique plaisir... Cette maison... est réduite maintenant à tel point que je ne sais plus comment les enfans et moi avons moyen de nous entretenir selon l'honneur de la maison. »

Nous ignorons à quelle date cessa la misérable condition si franchement exposée par les lettres de la princesse d'Orange. Toujours est-il que, pendant cinq années au moins, à défaut du paiement de son douaire et des pensions allouées par les Etats de

plusieurs provinces aux dernières filles de Guillaume, ce fut sur les modiques revenus et capitaux formant sa fortune personnelle, que vécut Louise de Colligny, et qu'elle fit vivre son fils et quatre de ses belles filles. Ces dernières, issues du mariage du prince d'Orange avec Charlotte de Bourbon-Montpensier, étaient : Louise-Julienne, née le 31 mars 1576; Elisabeth, née le 26 mars de l'année suivante; Charlotte-Brabantine, née le 27 septembre 1580, et Amélie, née le 9 décembre 1581.

Quoique Louise de Colligny n'y soit pas nommée et que les prescriptions n'en aient été suivies, avec raison il nous semble, que pour Catherine et Flandrine de Nassau, il n'est pas hors de propos de citer ici un fragment de la belle lettre (1) écrite par Elisabeth, reine d'Angleterre, le 17 octobre 1584, au duc de Montpensier, en faveur de six orphelines dont il était le grand-père.

« Monsieur mon cousin, comme le feu prince d'Orange, prévoyant le danger imminent auquel il étoit toujours sujet, par les secrètes menées et embûches que lui tendoient ses ennemis, nous eut, de son vivant, bien instamment prié d'avoir ses filles pour recommandées et de les prendre en notre protection, s'il lui advenoit de les laisser sans père, se reposant, comme à bon droit il pouvoit faire, sur la faveur et affection que lui avons de tout temps portée, nous avons avisé, après cet infortuné accident de la mort dudit prince, de faire bailler l'aînée [Louise-Julienne], à Madame la princesse de Navarre Bierne (2), sa parente comme savez, où elle ne peut faillir d'être bien et vertueusement nourrie, et de mander querir la seconde [Elisabeth], qui est notre filleule, pour la tenir ici près de nous; ayant ci-devant recommandé celle d'après, qui se nomme Brabantine, à madame la duchesse de Bouillon, votre sœur, pour être nourrie près de mademoiselle de Bouillon, sa fille (3), les deux autres étant déjà accordées, l'une nommée Amelyne, à l'Electrice-Palatine, et l'autre nommée Katerine, à la comtesse de Schwartzbourg, leurs marraines. Et quant à l'autre, Flandrine, que la dame du Paraclet (4) avoit déjà auprès de soi du vivant du père, nous la lui avons de longtemps bien expressément recommandée... »

(1) Imprimée par Groën Van Prinsterer.

(2) Ou Béarnaise, surnom de Catherine de Bourbon, fille de Jeanne d'Albret.

(3) Qui fut la première femme du vicomte de Turenne, et lui transmit le duché de Bouillon.

(4) Jeanne de Bourbon-Montpensier, sœur de Charlotte, qui passa de l'abbaye du Paraclet à celle de Jouarre.

En restant réunies comme elles l'avaient été du vivant de leur père, sous la direction affectueuse et dévouée de l'une des femmes les plus accomplies de son siècle, les quatre premières sœurs, moins par l'habitude que par l'éducation, contractèrent une intimité qui dura toute leur vie et est encore attestée par un grand nombre de leurs lettres. L'ainée, Louise-Julienne, dix-huit ans après l'anniversaire du mariage de sa mère, épousa, le 14 juin 1593, son parent Frédéric de Bavière, électeur-palatin ; et afin de diminuer les charges de la princesse d'Orange, elle emmena sa plus jeune sœur à Heidelberg, l'y gardant jusqu'à son mariage avec le duc de Landsberg. Dorénavant, les soins maternels de la princesse d'Orange ne sont plus partagés qu'entre Elisabeth et Charlotte, outre son fils « qui venoit d'échapper à la main meurtrière d'un prêtre renié » (1).

Tandis que Henri de Nassau commençait ses études à Leyde, sous la direction du célèbre Scaliger et d'après le plan dressé par Du Plessis-Mornay, pour l'instruction de son fils unique, Louise de Colligny put enfin réaliser le projet de revoir, après plus de dix ans, sa France chérie. Elle était encore à Middelbourg le 8 juin 1594, date d'une lettre qu'elle écrivit aux Etats de Bretagne, mais ne tarda guère à s'embarquer. Madame de Rohan (Catherine de Parthenay), écrivait en effet à Madame de Mornay, de Paris, le 30 juillet suivant : « M^{me} la princesse d'Orange est en cette ville. On se persuade qu'elle et moi désobéissons aux édits, encore que nous n'y pensions pas, et parle-t-on de nous assommer. » A tous les siècles de notre histoire, le peuple de Paris s'est montré le docile et sauvage instrument des meneurs les plus fanatiques et les plus cruels, soit en religion, soit en politique. Le fait suivant, rapporté par le Journal de l'Estoile, se passa au Louvre, le 18 septembre de la même année : « Madame la princesse d'Orange ayant trouvé dans la chambre de Madame, sœur du Roi, la duchesse de Montpensier, en sortit aussitôt, disant tout haut qu'il ne lui étoit pas possible de voir de bon œil pas un de ceux ou de celles qui avoient été cause de la mort du feu roi (Henri III), parce qu'elle étoit Françoisise et aimoit les François. »

Ces actes de zélée huguenote ne nuisirent en rien à l'accueil que Louise de Colligny reçut de Henri IV, nouveau converti, et de la plupart des familles chez lesquelles, à défaut de cour, le grand monde se réunissait. Elle était heureuse d'y produire les deux jeunes princesses dont le maintien et l'esprit prouvaient la bonté des enseignements qu'elles avaient reçus et le fruit qu'elles en avaient

(1) Joseph de la Pise, *Histoire d'Orange*, page 813.

tiré. Charlotte, encore petite et grêle, ne paraissait pas avoir ses quatorze ans; mais Elisabeth, la filleule de la reine d'Angleterre, se voyait déjà l'objet d'hommages dûs à sa gentillesse non moins qu'au renom de son père et à la parenté de la maison royale. Elle fut surtout remarquée par un des seigneurs les plus influents et les plus riches, Henri de la Tour, duc de Bouillon, veuf depuis quatre ou cinq mois d'une cousine germaine de mesdemoiselles de Nassau.

A peine la princesse d'Orange et ses filles étaient-elles de retour en Hollande, qu'elles virent arriver l'ambassade chargée, avec la recommandation de Henri IV, de demander la main d'Elisabeth. Le mariage eut lieu à La Haye, le 13 avril 1595, avec autant de pompe que de joie de la part de la population; et environ un mois après, la jeune duchesse repassa encore la mer, conduite en son ménage par la princesse d'Orange et par sa chère Brabantine.

Les charmantes lettres qu'elle adressa à celle-ci, après leur séparation (1), donnent des détails sur ce second voyage, duquel Charlotte et sa belle-mère étaient revenues en Hollande au commencement d'août 1596, et sur les amitiés des deux sœurs à la cour, ainsi que sur leur éducation, leur instruction et leur caractère. Dans celle du 7 juillet, la jeune femme adresse à sa cadette maintes questions sur les amoureux qui s'empressaient autour d'elle. Une croissance et un développement inespérés lui ont alors valu, de la part de son frère aîné, Maurice de Nassau, le surnom de la *Belle Brabant*. Déjà plusieurs princes d'Allemagne se sont présentés; mais le désir de se rapprocher de l'Electrice-Palatine n'a pu l'emporter sur les conseils de la princesse d'Orange et de la duchesse de Bouillon. Elle peut d'ailleurs choisir entre les chefs de deux maisons illustres et puissantes. A Henri, vicomte de Rohan, qui avait à peine une année de plus qu'elle, Charlotte-Brabantine préféra Claude de la Trémoille, duc de Thouars, âgé de trente-deux ans, et cousin germain de son beau-frère le duc de Bouillon. Aussi spirituel que brave et zélé protestant, il était d'ailleurs, par ses grands biens et comme oncle du prince de Condé (héritier présomptif de la couronne), le plus brillant parti de toute la France.

Dans la marche suivie pour obtenir la main de la plus grande et la plus jolie des filles de Nassau, on ne tarda guère à reconnaître que M. de la Trémoille ne jouissait pas, auprès du roi, de la faveur due à son rang et à ses services. Après avoir contribué au triomphe

(1) Voir *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme*, vol. XV, p. 37 et suiv.

du Béarnais, en combattant à ses côtés sur presque tous les champs de bataille, à la tête des régiments levés et entretenus à ses frais, il était un des seigneurs à l'égard desquels la conduite de Henri IV lui avait mérité, de la part des mécontents, le surnom de *Ladre Vert*. Prodigue d'or et de pensions à l'égard des anciens lieutenants qui se rapprochaient de lui, le monarque était parcimonieux, avare même, envers ceux qui venaient de verser leur sang et de se charger de dettes pour lui assurer le trône. L'érection du duché de Thouars en pairie, pour l'arrière-petit-fils d'une cousine germaine de François I^{er}, n'ajoutait qu'un manteau d'hermine aux armoiries d'une famille dont le chef, la paix étant à peu près rendue à la France, désirait voir réduire le nombre de ses créanciers. D'ailleurs, deux ans et demi s'étaient écoulés sans que les lettres-patentes de la pairie fussent enregistrées par le parlement. En outre, comme l'un des principaux chefs du parti réformé, le duc était irrité de voir l'ajournement indéfini des garanties promises et dues à ses coreligionnaires. Aussi l'abjuration de Henri IV et ses changeantes amours donnaient-elles un ample aliment à la causticité du gentilhomme qui tenait, avant tout, à *avoir une femme bien nourrie et de même religion* que lui.

M. de la Trémoille n'en est pas moins à blâmer de n'avoir pas sollicité l'agrément de son roi, avant d'envoyer vers le comte Jean de Nassau et le prince Maurice, oncle et frère de Charlotte-Brabantine. Il eut le tort de céder aux conseils du duc de Bouillon, qui se préparait déjà, comme disait l'honnête Buzanval, à s'envelopper en un étrange labyrinthe. La demande fut, en effet, formée au nom de l'assemblée des Eglises protestantes, par une sorte d'affectation à donner au mariage un caractère politique. Quoiqu'il en fût, le mécontentement de Henri IV ne se manifesta pas assez pour compromettre le succès de la démarche. Des amis sages et dévoués, entre autres Gaspard de Schomberg, comte de Nanteuil, provoquèrent de la part du duc, et appuyèrent des explications et des assurances auxquelles, bien que tardives, le roi, naturellement porté à la clémence, ne resta pas insensible. L'offense fut encore atténuée par l'intervention personnelle de la princesse d'Orange, préparée sans doute par une de ces missives intimes qu'elle échangeait souvent avec son ami d'enfance (1).

De Dieppe, où elle était débarquée le 18 janvier 1598, après une

(1) Témoin celle que Henri IV lui écrivit, le 2 avril 1606, au sujet de la soumission du duc de Bouillon : « Ma cousine, je dirai, comme fit César : *Veni, vidi, vici*, ou comme la chanson : *Trois jours durèrent mes amours*, etc., etc. »

pénible traversée, elle arrive directement à Paris, pour présenter sa chère fille au prince dont les hautes qualités lui font excuser les faiblesses. Doublement heureuse de l'accueil reçu par Henri de Nassau comme par sa sœur, Louise de Colligny part pour le Poitou vers le milieu de février. L'absence de Du Plessis-Mornay, retenu auprès de Henri IV pour les négociations avec le duc de Mercœur et les préparatifs du voyage de Bretagne, rendait impossible la célébration du mariage à Saumur, ainsi qu'on l'avait d'abord arrêté. D'un commun accord, on choisit Châtellerault, où était encore réunie l'assemblée des Eglises réformées. Un logis y avait été préparé pour la princesse d'Orange, ses enfants et leur suite. Ils y arrivèrent à la fin du mois, en compagnie de la duchesse de Bouillon, tandis que le mari de celle-ci et M. de la Trémoille accouraient à Tours, pour prier Henri IV « d'excuser le passé et d'attendre d'eux, pour l'avenir, toute obéissance (1); » promesses trop vite oubliées.

Par le contrat de mariage signé le 41 mars, la duchesse reçoit un douaire de 12,000 livres de rente, si M. de la Trémoille meurt sans postérité. S'il laisse des enfants, cette somme sera réduite à 9,000 livres, mais avec usufruit de tous les biens pendant leur minorité. La dot de la mariée se monte, outre ses droits à la succession de son père, encore indivise, à 30,000 écus du chef de sa mère, dont 20,000 promis par le duc de Montpensier, à titre de restitution autant que par amitié. Seize mille livres donnés par les Etats généraux des Pays-Bas; 6,000 livres et une rente de 4,000 livres, au capital de 44,000, par ceux de la province de Hollande, témoignent leur reconnaissance envers la mémoire du libérateur des Provinces-Unies. Il y avait encore la rente de 2,000 livres votée par les Etats de Brabant, lors du baptême de leur filleule.

La cérémonie religieuse fut célébrée le soir même, puis toute la compagnie s'achemina vers Thouars, où eurent lieu les véritables noces, c'est-à-dire les festins, danses, feux de joie et autres réjouissances. Un mois plus tard, la princesse d'Orange et Henri de Nassau, puis le duc de la Trémoille lui-même, allaient rejoindre le roi à Nantes, où fut rendu le mémorable édit dont la révocation, par le petit-fils de Henri IV, restera l'un des plus grands malheurs qu'ait jamais éprouvés la France. Madame de Bouillon partit elle-même pour Turenne à la fin d'avril. Désormais, à part quatre ou cinq rencontres de courte durée, il fallut recourir à la correspondance épistolaire pour l'entretien d'affectueuses relations, à peine traver-

(1) Lettre de Villeroy, imprimée dans la *Correspondance* de Du Plessis-Mornay, vol. VIII, page 154.

sées par quelques nuages dissipés promptement, et dont le résultat fut de mettre en relief le bon cœur ainsi que le jugement de Louise de Colligny.

A partir du mariage de la duchesse de la Trémoille, et après ces détails peut-être un peu longs, mais indispensables pour l'intelligence de plusieurs de nos lettres les plus importantes, il ne reste plus que peu de mots à ajouter, la princesse d'Orange ne pouvant avoir de meilleur biographe qu'elle-même. Sa mort suivit de près la dernière de ses missives, car elle décéda au milieu de novembre 1620, à l'âge de soixante-cinq ans. Elle fut inhumée dans son pays natal, où elle avait tant souffert mais qu'elle avait encore plus aimé.

Ses lettres, toutes olographes et sans date d'année, n'ont pu être classées par ordre chronologique qu'avec beaucoup de peine, et non sans erreurs probablement. Il a paru convenable d'y établir une orthographe régulière et uniforme, ainsi qu'il a été fait pour les citations précédentes, et d'y ajouter, entre crochets, quelques mots échappés à la plume ou nécessaires pour fixer le sens. Enfin des notes nombreuses désignent les personnages qui y sont nommés, ou expliquent les principaux faits indiqués sommairement.

Outre leur intérêt historique, surtout pour le règne de Henri IV et pour les affaires des Provinces-Unies, alors si intimement alliées de la France, les lettres de Louise de Colligny sont remarquables par les sentiments et par le style. Ces qualités sont aujourd'hui reconnues à la correspondance des grandes dames protestantes du XVI^e et du XVII^e siècle. Nous ne croyons pas qu'elles y existent nulle part à un si haut point que dans celle de la princesse d'Orange avec la duchesse de la Trémoille.

Aux Roches-Baritaud, 7 septembre 1871.

PAUL MARCHEGAY.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

LETTRES

DE

LOUISE DE COLLIGNY, PRINCESSE D'ORANGE

A SA BELLE-FILLE

CHARLOTTE-BRABANTINE DE NASSAU

DUCHESSE DE LA TRÉMOILLE

1598-1620

1. — *De Paris, vers le 4 novembre 1598.*

Chère fille, ayant eu des nouvelles de Monceaux (1) depuis avoir fait partir votre laquais, j'ai estimé vous devoir envoyer celui-ci, afin que M. de la Trémoille fût d'autant mieux éclairci, par la lettre que je lui envoie, de l'intention du Roi. Sa présence ici lui servira plus que chose du monde. Au nom de Dieu, conseillez-lui d'y venir, et en cela ayez plus d'égard à sa fortune qu'à votre contentement. Je sais bien que vous avez le courage assez magnanime pour en cela surmonter votre propre volonté. Plus tôt il sera ici et plus tôt il sera de retour auprès de vous.

Monsieur votre cousin (2) s'en va dans deux jours à Rouen, et demain MM. le comte d'Auvergne (3) et de Nemours (4),

(1) Château royal situé près de Meaux (Seine-et-Marne), que Henri IV avait donné à Gabrielle d'Estrées en lui conférant le titre de marquise de Monceaux.

(2) Henri de Bourbon, duc de Montpensier, gouverneur de Normandie.

(3) Charles, bâtard de Valois, duc d'Angoulême, etc., etc., fils de Charles IX et de Marie Touchet

(4) Henri de Savoie, duc de Nemours,

le Grand (5) et d'autre jeunesse vont à Monceaux, danser un ballet devant le Roi, qui doit, ce dit-on, venir lundi à Saint-Germain (6). Ma fille, soyez soigneuse que votre bon mari m'apporte mon argent (7), mon horloge et mes pommes de lit, et je serai soigneuse de faire ici tout ce que me manderez pour vos couches.

Bonsoir, chère fille, je suis toute à votre service.

2. — *De Paris, le 6 décembre 1598.*

C'est le pied en l'étrier pour aller à Saint-Germain que je vous écris ce mot, remettant par M. de Saint-Christophe (1) à vous écrire davantage. Nous avons donné ordre à tout ce qui est contenu dans votre mémoire. Je laisse ici mon tailleur pour faire tout ce qui est de son métier. Les tapisseries assurent que ce qui est du leur sera prêt dans peu de jours; de façon que je crois que rien ne vous manquera au temps qu'en aurez à faire. Vous avez beau me dire que désirez que je soie à vos couches. Je vous ai mandé la seule occasion qui me retenoit, et y pouviez donner ordre, au moins votre bon mari; ne l'ayant pas fait, je crois qu'il n'en a point envie. J'en suis bien en colère contre lui, et ne lui écrirai point par dépit, encore que j'aie prou de sujet pour lui écrire, mais ma colère et mon partement soudain m'en empêchent. Je vais me mettre en continuelle prière pour vous. Puisque présente je ne vous puis rendre de service, absente je vous rendrai celui-là, qui est bien le meilleur de tous; et le cœur me dit que Dieu vous donnera un fils, car tout ce que je fais faire, je dis toujours : *Pour le petit*, sans y penser; et ne m'est jamais arrivé de dire : *Pour la petite*.

(5) Roger de Saint-Lary, duc de Bellegarde, grand écuyer de France.

(6) Henri IV était à Monceaux au commencement de novembre 1598, et il y a une lettre de lui, datée de Saint-Germain-en-Laye le lundi 8.

(7) Elle avait fait au duc de la Trémoille, lors de son mariage, un prêt dont la gêne de celui-ci retarda le remboursement.

(1) Gentilhomme de la maison du duc de la Trémoille, et gouverneur de Mauléon, en Poitou, aujourd'hui Châtillon-sur-Sèvre.

Adieu, ma chère fille, Dieu vous donne aussi heureuse délivrance que la vous désire L.

A Paris, ce 6 décembre.

3. — *De Paris, vers le 15 décembre 1598.*

Chère fille, je suis désespérée de ne pouvoir être à vos couches, que je crois devoir être dans huit jours, et m'imagina que vous donnerez un beau fils à M. de la Trémoille, pour ses étrennes. Non, il est bien certain que je ne lui pardonnerai jamais, ou pour le moins de longtemps, d'être cause que je ne suis pas auprès de vous à heure où je ne crois pas que je vous [eusse] rendu beaucoup de service, mais je sais bien que l'on est extrêmement aise d'avoir ce que l'on aime et que (1) l'on est assuré d'être bien aimé; et sans doute si j'eusse eu de l'argent j'y fusse allée. Voulez-lui-en un peu de mal, je vous prie, et le sollicitez d'envoyer un pouvoir pour traiter avec le comte de Fiesque (2), car si ce n'est par ce moyen-là, je vois bien que je ne suis pas encore prête d'être payée.

Faites aussi, ma fille, que ce bon enfant me fasse réponse touchant la terre dont je lui écris, car je veux sortir d'affaire avec M. de la Noue (3), et il n'a point de moyen de me payer qu'en vendant une terre. Il m'a donné la déclaration de Chavannes (4), que j'entends que M. de la Trémoille veut avoir. S'il ne la prend, je la prendrai, et crois qu'il me la laissera à 25,000 écus.

Si M. de la Trémoille la veut prendre, on m'a dit qu'il désire que je prisse des rentes de Hollande. Vous n'y avez que 1,000 livres de rente assurée, rachetable de 14,000 francs,

(1) *Sic*, pour *de qui*.

(2) Pour un emprunt probablement.

(3) Odet de la Noue, fils du célèbre François de la Noue, surnommé *Bras de Fer*, et de Marguerite de Téligny, sœur du premier mari de la princesse d'Orange.

(4) Terre située près de Montreuil-Bellay, en Anjou, et non loin de Thouars, dont elle relevait.

que je sais bien que Messieurs les Etats ne sont pas en terme de racheter, car leurs moyens sont fort courts à cette heure. Et quand ils le pourroient, je sais que ce n'est pas leur intention, car ils veulent que vous et les vôtres reteniez toujours ce témoignage de leur libéralité; et moi je désire aussi que ce que j'ai en France demeure en France, afin que mon fils se ressouvienne toujours qu'il a eu une mère françoise. C'est pour vous dire, ma chère fille, que quand M. de la Trémoille achèteroit cette terre de M. de la Noue pour m'en bailler l'argent, je ne pourrois prendre partie de mon paiement sur ces rentes là. Qu'il me fasse donc réponse, s'il vous plaît, et s'il prendra cette terre ou non; je lui en envoie la déclaration (5).

Au reste, j'ai dit à M. de Dommarville (6) qu'il vous mande le ballet dont votre petit frère a été et où il a triomphé. Vous aurez les paroles des airs qui y ont été chantés à la première commodité. Je mande à M. de la Trémoille quelque petite brouillerie qui fait que je vais un peu plus rarement que je ne soulois chez Madame (7), mais toujours je n'y suis point mal; avec M^{me} de Rohan (8), aussi bien que jamais. Il y a mille petites choses qui se pourroient dire. Accouchez vite, et puis nous envoyez votre bon mari; il apprendra en peu de temps force nouvelles pour vous reporter. Et moi je vous assurerai que je suis toujours cette mère qui vous aime comme elle-même, et qui prie à cette heure continuellement Dieu qu'il vous donne heureux accouchement.

4. — *De Paris, le 31 décembre 1598.*

Ma fille, un fils (1)! j'en pleure de joie. Enfin je n'ai

(5) Acte dans lequel sont énumérés les droits, domaines et revenus appartenant à une seigneurie.

(6) Gouverneur de Frédéric-Henri de Nassau.

(7) Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV.

(8) Catherine de Parthenay.

(1) Henri de la Trémoille, né le 22 décembre 1598, fut baptisé le 15 mars 1601. Son parrain fut Henri IV, représenté par M. de Parabère, gouverneur de Poitou, et sa marraine la princesse d'Orange.

point de parole pour vous représenter mon contentement, car il est par-dessus toutes paroles et tous discours. Vraiment vous avez bien de l'avantage sur toutes vos sœurs (2) d'avoir si bien commencé, et si promptement. Quoi, dix jours après être mariée (3)? Pour certain, je crois que c'est du jour que nous déjeunâmes si bien sur votre lit. Or, Dieu soit loué, de quoi vous êtes si heureusement accouchée; mais je voudrais bien vous avoir vue et ouï ce que vous disiez en vos maux, et désire bien de savoir comment vous vous serez portée depuis. Commandez bien à M^{lle} d'Averly (4) qu'elle me l'écrive fort particulièrement. Je meurs d'envie de voir ce petit-fils, et comment vos petites mains le manient. Croyez que votre petit frère est bien glorieux d'avoir ce petit neveu, et M. de Bouillon bien en colère de ce que votre sœur ne ne lui en fait (5).

Du Vilars (6) a été prophète, car elle m'a toujours dit que vous accoucheriez le propre jour que vous fîtes, et que vous feriez un fils. Elle veut que [ce] soit elle et non moi qui vous envoie les vers qui ont été faits à un ballet (7) qui a été dansé à Saint-Germain, au baptême d'Alexandre-Monsieur (8), dont votre petit frère étoit, et des premiers et de ceux qui ont eu plus de louange. M. Dommarville vous écrira tout particulièrement, et moi je ne vous parlerai d'autre chose que de vous et de vos faits. J'admire que vous m'ayez écrit sitôt après vos grands maux et si bien, car jamais vous

(2) « Vous avez emporté le prix de nous toutes, ayant fait un beau garçon. » Lettre de Madame de Bouillon.

(3) Le contrat avait été signé le 11 mars, mais les scrupules de la jeune épousée retardèrent la consommation du mariage. Aussi le duc de Bouillon écrivait-il, le 13, à Du Plessis-Mornay : « Les noces sont faites, mais non du tout accomplies. s'y étant passé plusieurs jolies contestations. » Elles paraissent avoir duré une dizaine de jours.

(4) Demoiselle d'honneur de la duchesse, qui l'avait amenée des Pays-Bas.

(5) Des deux fils (avec six filles) qu'il eut d'Elisabeth de Nassau, l'aîné, Frédéric-Maurice, naquit le 22 octobre 1605, et le second, Henri, l'illustre vicomte de Turenne, le 11 septembre 1611.

(6) Demoiselle d'honneur de la princesse d'Orange.

(7) Pour les nombreux ballets dansés à la cour de Henri IV, voir notamment les *Mémoires de Bassompierre*.

(8) Second fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né à Nantes le 19 avril précédent.

n'écrivîtes mieux. Je vous garderai cette lettre pour faire honte à celles que vous écrivez en santé; et finirai cette lettre avec la fin de l'année, car voilà minuit qui sonne le dernier de l'an.

5. — *De Paris, au commencement de mars 1599.*

Je suis si interdite du partement de votre frère que je ne sais [ce] que je fais. Cela m'a empêchée, depuis que j'ai eu cette nouvelle, d'écrire ni à vous ni à personne, car je ne pense plus qu'au moyen de le faire retourner avec quelque lustre et moyen de servir sa patrie : de façon que je ne parle à cette heure qu'hommes, armes et chevaux; et pour en faire, je vous laisse à penser s'il me faut trouver de l'argent, à quoi me fait extrême besoin celui que me doit votre bon mari. Vous avez intérêt, ma fille, à ceci : c'est pour l'honneur de votre frère, pour le bien de votre pays. Faites donc, je vous supplie, que je reçoive cette partie. Quand vous ne me la devriez point, je m'adresserois à vous en une telle occasion, où il y va de l'honneur et de la réputation de votre cher frère, car Messieurs les Etats (1) me prient instamment qu'il leur mène une bonne troupe. Je remets à M. Chauveau (2) à en discourir davantage à M. de la Trémoille et à vous. Je vous baise les mains à tous deux.

Le principal regret de votre petit frère est de ne vous pouvoir voir, et son petit neveu, devant partir. Madame (3) part jeudi. Vous n'avez jamais [vu] tant de regrets de laisser la France. M^{me} d'Angoulême (4) m'attend à dîner, qui me fait finir. Adieu, ma fille.

(1) Frédéric-Henri. Les Etats généraux des Pays-Bas l'avaient rappelé pour qu'il prît part aux opérations militaires de cette année.

(2) L'un des secrétaires du duc de la Trémoille.

(3) La sœur de Henri IV avait épousé, le 30 janvier 1599, Henri de Lorraine, duc de Bar.

(4) Diane, bâtarde légitimée de Henri II, veuve de François de Montmorency, maréchal de France.

6. — *De Paris, mars 1599.*

Madame ma fille, je vous ai écrit il n'y a que deux jours, par M. de Bourron (1), et ce laquais a vu partir Madame et vous en porte des lettres, et de votre sœur (2), qui a vu les derniers adieux du Roi et de Madame, qui ont été pitoyables : car Madame s'évanouit en disant adieu au Roi, qui pleura fort aussi. Je me prépare bien aussi à des larmes au partement de votre petit frère, dont j'attends d'heure en heure le dernier commandement ; qui est occasion que je ne puis le vous envoyer, et vous assure qu'il en a extrême regret. M^{lle} de Touthville (3), M^{lle} de Lucé (4) et M^{me} de Toury (5) me demandent toujours fort de vos nouvelles. M^{lle} de Lucé dit que vous l'avez oubliée, et je lui fais toujours reproche que c'est elle. Le mariage de M^{lle} de Longueville (6) est près d'être rompu ; toutefois on est après pour faire qu'il s'achève, mais la petite M^{me} de Longueville n'est pas toujours capable de raison.

Ah ! qu'il y a de discours à faire ! Mais d'écrire, point de nouvelles ? Laissez venir votre mari, il en apprendra prou. Je suis si malade depuis deux jours qu'à peine vous puis-je faire ce mot, et n'écris point à votre bon mari, car il faut que je me mette au lit n'en pouvant plus d'une extrême migraine. Au reste, chère fille, je vous ai tant de fois fait mes plaintes, et à lui aussi, de mes incommodités, que je ne saurois faire autre chose, sinon de continuer et vous supplier d'y apporter un remède.

(1) Gilles de Bourron, gentilhomme du duc de la Trémoille, chargé de ses affaires en cour.

(2) Madame de Bouillon.

(3) Marguerite d'Estouteville, fille de Léonor d'Orléans, duc de Longueville, et de Marie de Bourbon.

(4) Anne de Montalié, mariée le 27 décembre 1601 avec Charles de Bourbon, comte de Soissons.

(5) Françoise de Noailles, femme de Gabriel de Clermont-Tonnerre, seigneur de Toury.

(6) Catherine d'Orléans, sœur aînée de Mademoiselle d'Estouteville, morte sans avoir été mariée.

Je vous baise mille fois les mains, faisant vœu inviolable de vous aimer à jamais plus que moi-même.

7. — *De Paris, 24 avril 1599.*

Madame ma fille, au retour d'un petit voyage que j'ai fait jusques à Vigny (1), où votre petit frère me dit adieu. Je fis la Cène à Mantes, à Pâques, et de là revenant ici, je trouvai Certon (2) de retour, par lequel je fus extrêmement aise de savoir des nouvelles de M. de la Trémoille, de vous et de mon petit-fils, qu'il m'a dit être le plus beau du monde; et encore hier j'en appris par un de votre bon pays, qui m'apporta un mot de votre main, qui me dit que cet enfant est si beau et en si bon point que l'on le prendroit toujours pour un Hollandois, qui est à son opinion la plus belle louange qu'il lui puisse donner. A mon retour ici je trouvai bien du changement par la mort de M^{me} la duchesse (3); mais ce piteux discours vous aura été fait de tant d'endroits que ce seroit redite de vous en faire un récit sur ce papier. De vous dire aussi comme il ne se parle d'autre chose que de marier le Roi, vous le savez; je vous parlerai donc d'autre chose.

Seriez-vous bien si honnête femme que d'être d'une partie que nous avons faite, M. de Bouillon et moi, d'aller aux bains ce mois de juillet? M^{me} de Bouillon s'y trouvera aussi. Je sais bien que vous n'avez point de maladie qui vous y mène, Dieu merci; mais je sais bien aussi qu'il n'y a rien au monde qui fût meilleur pour la migraine de M. de la Trémoille, et m'assure que vous êtes si bonne femme que vous ne voudriez pas manquer de l'accompagner. Plût à Dieu que cette bonne inspiration lui vînt en l'esprit.

(1) Ancien et beau château existant encore, près de Pontoise, et qui appartenait alors à Charles de Montmorency, amiral de France, frère du connétable Henri.

(2) Valet de chambre de la princesse d'Orange.

(3) Gabrielle d'Estrées, marquise de Monceaux, puis duchesse de Beaufort, morte dans la nuit du 9 au 10 avril précédent.

Vous avez tort de vous plaindre de ce que votre petit frère ne vous a point été voir, car il en a eu encore plus de regret que vous; et croyez, ma fille, que s'il eût été possible il eût fait ce voyage. Quand vous ouïrez toutes mes raisons, vous jugerez bien qu'il n'a pu; et faut que je vous avoue que j'ai été surprise en son partement, car je ne pensois pas qu'il dût être mandé si tôt; et m'a fallu user d'une telle diligence, pour ne faire point attendre les vaisseaux, que je n'ai pas eu loisir de lui faire faire mille choses qui lui étoient nécessaires. Je n'ai point eu de ses nouvelles depuis son embarquement (4), qui fut il y eut hier huit jours, avec un si bon vent que j'espère que Dieu l'aura conduit heureusement.

Je vous supplie, ma fille, vous ressouvenir de la promesse que vous m'avez faite par Certon, et en solliciter celui à qui vous en avez donné la charge. Il est bien certain que cela nous a du tout incommodés, votre petit frère et moi. Je n'en veux plus écrire à M. de la Trémoille, car je vois bien que cela l'importune.

Quant à ce que vous me mandiez pour Isabeau (5), j'étois après pour lui persuader de vous aller trouver, lorsque j'ai su que la vôtre vous avoit promis de demeurer. Je trouvois de grandes difficultés en la mienne, parce qu'elle ne vouloit promettre de demeurer auprès de vous qu'autant que je demeurerois en France, et je sais bien quelle incommodité c'est d'avoir des femmes pour peu de temps et combien ce changement est fâcheux. Après elle vouloit demander congé à sa mère : somme que je trouvois force difficultés, [ce] qui m'a fait être bien aise que vous ayez retenu la vôtre. On m'a dit que M^{lle} d'Averly sera bientôt en cette ville; je m'en réjouis pour apprendre par elle bien particulièrement de vos nouvelles. Bonsoir, ma fille, je meurs d'envie de dormir. Je m'assure que vous aurez autant de peine à lire cette mauvaise écriture que moi la vôtre; certes, il faut que je

(4) A cause de la guerre contre les Espagnols, les communications entre la France et les Provinces-Unies des Pays-Bas ne pouvaient avoir lieu que par mer.

(5) Fille de chambre.

consolât davantage en cette affliction ici que vos lettres, qui m'apprennent que vous et notre petit mignon vous portez bien. Dieu sait, mon cœur, combien je me souhaiterois à la naissance de ce qu'avec l'aide de Dieu vous mettez bientôt au monde; mais il m'est impossible pour des affaires qui m'appellent à Paris, incontinent après cette Saint-Martin, que je ne pourrois négliger sans une notable perte. J'ai pris ce peu de temps pour en venir faire quelques-unes ici, et donnerai jusqu'à la maison de ma cousine, la marquise de Mirebeau (3), qui est à deux journées d'ici (4), où je trouverai mon frère (5) et ma belle-sœur, le marquis, la marquise et leur fille. Je partirai le lendemain de la Toussaint pour y aller et ne serai que huit jours, si Dieu plaît, en tout mon voyage, pour incontinent m'en retourner à Paris, où j'ai laissé votre bon et cher mari, qu'il faut bien que je vous dise que j'aime mieux que je ne fis jamais, pour tant de démonstrations d'amitié qu'il m'a fait paroître, et surtout en l'honneur qu'il m'a fait de vouloir que je soie témoin au nom que portera mon petit-fils : de quoi je me suis déjà réjouie avec vous par une lettre que je vous écrivis à mon parlement de Paris, où il m'a retenue contre ma volonté plus de quinze jours; mais qui pourroit résister à ses prières quand il veut quelque chose?

Ce qui me le fait aimer plus que tout, c'est l'extrême amour qu'il vous porte; car c'est chose certaine qu'il est passionnément amoureux de vous. Je m'étonne de ce que vous dites qu'il y a si longtemps que n'avez eu de ses lettres, mais à cette heure je sais bien que vous en aurez reçu, et qu'il n'aura pas failli à vous mander la bonne chère que lui fait le Roi, et le commencement de témoignage qu'il lui a rendu de sa bonne volonté. Je hâterai le plus que je pourrai mon voyage, afin de le retrouver à Paris, car si j'y faux il ne me le pardonnera jamais. Vous ne croiriez pas combien il est en colère de ce voyage que je vais faire en Bourgogne : nous

(3) Anne de Colligny, fille de François de Colligny, seigneur d'Andelot, et femme de Jacques Chabot; leur fille, Catherine, épousa en 1615 le baron de Termes.

(4) Tanlay, près Tonnerre (Yonne).

(5) Charles de Colligny, marquis d'Andelot, marié à Huberte de Chastenay.

en avons eu mille querelles, mais de ces querelles que vous savez. Il est fou de son fils et nous a souvent conté, à M. de Montpensier et à moi, les caresses qu'il avoit faites à Madame sa femme (6), qui arriva à Paris deux jours après que j'en fus partie. Il y a aujourd'hui quinze jours que je laissai cette grande cité, de façon que ce que je vous en pourrois mander seroit vieilles nouvelles, et aussi que vous en aurez eu de Paris depuis que j'en suis partie.

Je finirai donc après vous avoir un petit tancée, chère fille, de ce qu'il semble que vous eussiez eu doute de mon amitié. Non croyez, mon cœur, que si rien au monde est ferme et stable, que c'est la parfaite amour que je vous porte. Les paroles, et même dites sur ce papier, sont de trop faibles témoignages pour vous en donner assurance ; mais votre bon naturel, je m'assure, vous le persuade, et mes effets et mes services vous le feront toujours paroître. Baisez bien ce petit mignon pour moi. Je m'assure que vous l'aimerez encore davantage de ce qu'il ressemble à ce petit oncle. Je m'imagine qu'il sera une aussi bonne pièce que lui, puisqu'il commence déjà à imiter ses petites opiniâtres.

Le Roi avoit donné charge à Aerssen (7), qui y est allé faire un voyage, de prier Messieurs les Etats, de sa part, qu'il pût venir ici cet hiver, mais on me mande qu'il n'y a point d'apparence qu'il puisse obtenir ce congé. Cela, avec cette autre fâcheuse nouvelle de ce laquais, ne me réjouit guère. Vos frères sont encore à la campagne, mais ils doivent [être] à la Haye à la Toussaint, qui sera dans deux jours.

Ma fille, je suis plus à vous qu'à moi-même. Je vous écrirai à mon retour de Tanlay.

Je pensois que vous aviez reçu cette boîte qu'un de mes laquais vous apporta dès que je revins de Pougues ; mais il me vient de dire qu'il avoit charge de M^{lle} d'Averly de l'envoyer en vos mains propres, sans qu'elle tombât en celles

(6) Henriette-Catherine de Joyeuse, duchesse de Montpensier.

(7) François d'Aerssen, greffier des Etats généraux des Pays-Bas, puis leur ambassadeur en France.

de M. de la Trémoille, de façon qu'il l'avoit gardée jusques à cette heure, de quoi je l'ai bien tancé.

A Château-Renard, ce 29 d'octobre.

10. — *De Paris, décembre 1599.*

Vous m'avez donc fait une petite fille (1)! Mon Dieu, que je m'imagine qu'elle est jolie et vous trop brave d'avoir écrit soudain, après avoir eu tant de mal, à ce cher mari qui est si glorieux d'avoir fils et fille que l'on ne dure plus à lui. Au reste, croyez que si vous l'avez désiré en vos grands maux qu'il s'y est bien souhaité, et que s'il eût été en sa puissance il ne vous eût abandonnée; mais je m'assure que vous ne voudriez pas qu'il eût laissé ici ses affaires imparfaites pour votre particulier contentement.

Tout bonheur lui est venu à la fois, car le lendemain qu'il a eu la nouvelle de la naissance de sa fille, il a été reçu pair en la cour de Parlement (2), là où il a été accompagné de toute la maison de Lorraine (3) et de tous les seigneurs de cette cour. Et chose qui ne fut jamais, des dames y ont assisté. M^{mes} de Retz (4), les marquises de Maignelais (5) [et] de Noirmoutier (6), M^{me} de Fontaines (7) et moi y avons assisté : je dis séantes dans le parquet, auprès des gens du Roi. Au partir de là, il fit un fort beau festin à la compagnie, mais je vous dis très-beau, où rien ne fut oublié : vous connoissez ses curiosités. Je vous réponds que toute la compagnie est extrêmement édifiée. Au demeurant, il se gouverne de façon

(1) Charlotte de la Trémoille, dont il sera souvent parlé plus loin.

(2) Le 7 décembre, en vertu de lettres de jussion, datées du 3 juin précédent.

(3) Les ducs de Guise, de Mayenne, d'Aumale, d'Elbeuf, etc., et leurs familles.

(4) Claude-Catherine de Clermont, femme d'Albert de Gondy, duc de Retz, et ses filles.

(5) Antoinette de Pons.

(6) Charlotte de Beaune, veuve de Simon de Fizes, seigneur de Sauves, et femme de François de la Trémoille, marquis de Noirmoutier.

(7) Anne de Bueil, cousine germaine du duc de la Trémoille.

qu'il se fait aimer à tout le monde, et, miracle de ce temps, il n'a point encore eu de brouillerie, de façon que la vérité est qu'il se fait aimer et admirer. Pour moi je vous avoue que je l'aime mieux que je ne fis jamais, et vous estime la plus heureuse femme du monde, car vous avez un des plus honnêtes hommes du monde, de qui vous êtes parfaitement aimée. Et avez raison de croire qu'il n'a point d'amour, car il est certain qu'il n'en peut avoir que pour vous; et moi, mon cœur, qui meurs d'envie de vous voir, avec le petit peuple que je baise, et vous, en imagination un million de fois. J'eus hier des nouvelles de votre petit frère, qui se porte fort bien, Dieu merci.

Adieu, ma mignonne. Votre bon mari est présent, qui me fait veiller et enfin qui fait de moi ce qu'il veut; mais il est si tard que je ne peux faire réponse à M^{me} de Moulinfrou (8) et ne sais plus ce que je dis.

11. — *De Paris, 7 juin 1600.*

Vos lettres m'ont encore trouvée ici, désespérée de ce que cette mauvaise maison (1) est en si mauvais état que je n'y puis aller de trois semaines. Il faut faire refaire tout le bas du logis, à cause qu'il y a eu tout cet hiver du bétail qui l'a tellement gâté et empuanté que c'est pitié. Mais je ne sais si cette lettre vous trouvera à Thouars. Que je porte envie à ce petit voyage que vous allez faire, où je voudrais bien faire le tiers; mais je le regretterai moins si vous ramenez la compagnie à Thouars, où je ne faudrai de me trouver au temps que vous l'ordonnerez.

Mon Dieu, chère fille, que je pris de plaisir hier à ouïr raconter les louanges de votre petite famille. Ce fut le sieur Pataudrière (2), que vous avez vu en Hollande, qui m'en entretenait une bonne heure, et surtout me dit que votre fille seroit une des plus belles de France. Votre petit frère a été bien

(8) Jeanne de Cugnac.

(1) Lierville, en Beauce (Loir-et-Cher, canton d'Ouzouer-le-Marché, commune de Verdes).

(2) Gentilhomme poitevin au service des Etats généraux.

malade d'une grande fièvre qui l'a pris par trois fois, et par ses opiniâtrétés de Nassau que vous connoissez, car il ne se vouloit garder en façon du monde. Si j'eusse su son mal tel qu'il a été, il n'y eût rien eu qui m'eût pu empêcher de passer la mer.

Le Roi est sur son partement, mais le jour encore incertain. M^{lle} d'Enragues (3), qui est mieux avec lui que jamais, a été un peu malade ces jours-ci, et craignoit-on qu'elle accouchât. Ça été la peur d'un extrême tonnerre qu'il fit il y a quelques nuits qui lui a causé son mal; à cette heure elle se porte bien. Ce tonnerre tomba en deux lieux dont mon logis est au milieu. Je vous laisse à penser quels furent mes effrois. Le Roi en fait des contes, et me fait dire mille choses à quoi je ne pensai jamais. Il ne fut guère moins effrayé que moi, quelque bonne mine qu'il fasse. A la vérité ce fut une chose épouvantable; et a-t-on remarqué que huit jours auparavant il étoit tombé sur Notre-Dame, où M^r d'Evreux (4) avoit prêché, et ce jour là à Saint-Germain (5), où il avoit aussi prêché : de façon que l'on dit que ce tonnerre étoit Huguenot.

Je finis pour aller mener la duchesse de Brunswick (6) chez M^{me} la princesse de Condé (7), qui demeure à cette heure en cette ville, et M. le Prince (8) aussi, qui est le plus joli qui fut jamais.

Adieu, ma fille, je suis toute à votre service.

Je n'ai point encore reçu ce que vous savez. S'il vous plaît d'en parler à M^r de Bouillon ou lui en écrire, vous m'obligerez, car la vérité est que je suis incommodée pour la quantité d'argent qu'il me faut mettre à cette maison.

(3) Nouvelle maîtresse de Henri IV, qui lui donna le titre de marquise de Verneuil.

(4) Jacques Davy du Perron, fils d'un ministre protestant, et qui devint successivement évêque d'Evreux, cardinal du titre de Sainte-Agnès, grand-aumônier de France, archevêque de Sens.

(5) Saint-Germain-l'Auxerrois, dans la paroisse duquel est situé le Louvre.

(6) J'ignore si c'est la duchesse de Brunswick-Lunebourg (Dorothée, fille de Christiern, roi de Danemark), ou celle de Brunswick-Wolfenbützel (Elisabeth, petite-fille du même roi).

(7) Charlotte-Catherine de la Trémoille, sœur du duc et veuve de Henri I^{er} de Bourbon.

(8) Henri II de Bourbon, prince de Condé, né en 1588.

M. de Fervaques (9) se meurt ou est mort. Sa femme y est allée en une grande diligence. Il y en a bien après pour succéder à ses gouvernemens, qu'elle pensoit qui fussent assurés pour son fils; mais le Roi m'a dit ne lui avoir jamais promis. Je pense que [ce] sera M. le Grand qui les aura, au moins une partie.

A Paris, ce 7 de juin.

12. — *De Lierville, 11 octobre 1600.*

J'ai retins (1) votre laquais plus que je ne pensois, ma chère fille, parce que j'attendois des nouvelles de vos frères et que je savois bien que cela vous rendroit sa venue doublement agréable; mais j'ai été frustrée de mon attente, car voilà des dépêches que j'attendois de Paris par lesquelles j'en pensois apprendre, et on me mande qu'il n'en est point venu : de façon que je n'en espère que par le retour du S^r de Beaumont (2), que j'y ai dépêché il y a six semaines. J'attribue cela au vent, qui a toujours été contraire, et n'excuse pas pourtant la paresse de delà la mer, car elle y est très-grande. Mais il me semble que votre bon mari n'est pas aussi bien fort diligent, de ne vous avoir rien mandé depuis qu'il est aux bains (3). Je crois qu'ils lui profiteront, car j'entends que c'est un souverain remède. Dieu veuille qu'il en revienne bien sain. J'attends en grande dévotion le laquais que j'ai envoyé à Turenne (4), et crois [qu'il] repassera à Thouars pour me rapporter encore des nouvelles de toute la petite famille. Je ne

(9) Guillaume de Hautemer, duc de Grancey, maréchal de France, lieutenant-général au gouvernement de Normandie, ne mourut qu'en 1613. Il avait épousé, en 1599, Anne d'Allègre, veuve de Guy XIX (Paul de Coligny), comte de Laval, dont elle n'eut qu'un fils, Guy XX, mort célibataire en 1605, comme on le verra ci-après.

(1) *Sic*, pour *retenu*.

(2) Gentilhomme de la princesse d'Orange.

(3) Les eaux, ou plutôt les boues de Barbotan (Gers), n'ont pas conservé la renommée qu'elles avaient alors contre la goutte.

(4) En Limousin (Corrèze), chef-lieu du vicomté dont le nom a été rendu immortel par le neveu de Madame de la Trémoille.

vous puis résoudre, ma mignonne, du temps que j'aurai ce contentement de l'aller voir, parce que cela dépend de ce que mé manderont ces bons beaux-fils, car eux et vous disposez de moi pour cela et pour toute autre chose.

Je suis si empêchée en mon nouveau ménage que vous ririez si vous me voyez. Je m'en vais lundi commencer à faire vendanges. Je suis aussi affectionnée à mon jardin que vous m'avez vue à celui de la Haye, mais quoique je fasse, je ne rendrai jamais cette maison agréable, car je n'y ai ni bois ni eaux; aussi, si j'en puis tirer mon argent, aimerois-je bien mieux en avoir une autre. J'ai eu mon frère qui y a demeuré des jours (5), mais il s'en reva demain trouver sa femme, qui croit être en pareil état que vous; toutefois elle n'a point encore senti bouger son enfant. Je ne vous mande point de nouvelles, car à cette heure que je suis aux champs je n'en apprends pas beaucoup. Seulement viens-je d'apprendre, par des lettres de Paris, que la Reine (6) sera à Lyon à la fin de ce mois. Les dames en sont parties pour aller l'attendre à Marseille.

Ma chère fille, aimez toujours votre mère, qui vous chérit et vous aime toujours à l'égal de soi-même. Croyez-le, ma mignonne, et que je suis toute entièrement à votre service. Baisez mes enfans pour l'amour de moi : il me tarde tant de les voir que j'en meurs.

C'est à Lierville, l'onzième d'octobre.

13. — *De Lierville, fin d'octobre 1600.*

Madame ma fille, j'étois toute prête de vous dépêcher un laquais lorsque ce petit est arrivé. Je suis extrêmement aise d'avoir appris, par les lettres de votre cher mari et les vôtres, l'état de vos santés et de la petite compagnie; mais mon Dieu, ma fille, quel contentement de voir que ces bains lui aient été si utiles! Je me suis fait représenter par ce laquais comment il étoit dans cette boue. Je me le représente avec un

(5) C'est-à-dire *plusieurs*.

(6) Marie de Médicis n'y arriva que le 2 décembre.

gros valet qui lui pesoit sur les épaules pour le faire enfoncer, et lui qui faisoit une étrange mine de voir sa belle peau ainsi sale, mais bonne saleté puisqu'il s'en trouve si bien. Non, j'en ai une telle joie que je ne la vous saurois représenter, car pour moi je crois, que puisque cette année il a senti un tel profit, que quand il y aura été encore une autre fois qu'il ne se sentira du tout plus de ses maux. M. de Bouillon m'a mandé aussi qu'il s'étoit fort bien trouvé de ces eaux.

A ce que je vois, vos baptêmes sont remis jusques en février. J'enverrai bien auparavant savoir précisément le temps, car j'y veux être devant tous les autres. Je donnerai ordre cependant à mon ménage, où je suis si empêchée que je ne prends pas seulement le loisir d'aller à une lieue d'ici, de peur de faire perdre une journée à mes cavales, qui me servent à cette heure à tout. Je fais faire un jardin et planter force arbres, car je n'en ai trouvé un seul ici; mais j'ai appris aujourd'hui de M. de La Rainville(1) un ménage qu'il dit qui vient de vous, à ce que lui a dit M. de la Noue, de quoi je me réjouis infiniment, car cela m'exemptera d'une grande dépense. C'est pour des ormes (2) femelles que je fais planter, que j'achète 50 francs le cent; et il dit qu'en plantant des mâles, que j'aurai à beaucoup meilleur marché, les faisant enter ils seront encore plus beaux que les autres. Plût à Dieu que ma maison fût aussi près de vous que Chavannes, nous nous apprendrions l'une à l'autre de bons ménages.

Il me tarde si extrêmement de vous voir que j'en meurs. Je me suis bien fait conter des nouvelles de mes enfans par ce laquais. J'ai quelque espérance que nous pourrons bien voir cet hiver votre petit frère, que (3) Messieurs les Etats ont envie de l'envoyer vers le Roi, quand Sa Majesté sera mariée, pour se réjouir de son mariage et lui dire : *A la bonne heure!*

(1) Gentilhomme poitevin, probablement père de celui dont parle Levassor (*Histoire de Louis XIII*, vol. VI, page 219 de l'édition in-4°), et qui étoit attaché au duc de Soubise.

(2) Cet arbre réunissant sur le même pied les fleurs des deux sexes, il est probable qu'on donnoit alors le nom de *mâle* à l'ormeau champêtre, et celui de *femelle* à l'ormeau à larges feuilles. Le dernier, encore préféré pour la plantation des avenues, se vend 120 fr. le cent.

(3) *Sic*, pour *car*.

comme on fait en votre bon pays. J'en suis extrêmement aise, et principalement afin qu'il ne demeurât point cet hiver en cette oisiveté de la Haye, là où ils se débauchent extrêmement. Croyez que j'en ai écrit depuis deux jours une bonne lettre à votre petit frère, par laquelle je parle bien à lui. Votre cousin le comte Ernest (4) est son grand gouverneur, et c'est lui qui le perd. Je lui en veux bien mal. Vos deux frères se portoient fort bien quand le sieur de Beaumont en est parti, qui est arrivé seulement depuis huit jours. Votre sœur (5) n'a point encore fait sa paix avec son frère. La duchesse d'Aerschot (6) est auprès de son mari ; le comte et la comtesse de Hohenloe (7) sont à Buren (8), tout le reste à l'accoutumée. Mais, ma fille, mandez-moi un peu des nouvelles de ce mariage pour votre sœur (9), dont me parle M. de la Trémoille. Il me semble qu'il ne faut pas laisser échapper cela. J'entends que la belle Catherine de Rohan ne le refuseroit pas à cette heure. Il y aura de la fatalité aux filles de Nassau de lui ôter ses serviteurs (10). MM. de Rohan (11) ont été en Hollande comme Beaumont y étoit ; l'aîné m'écrit qu'il est fort content de vos frères et de Messieurs les Etats. Françoise (12) est là, qui fait fort de la galante ; et est-on fort étonné de quoi elle a laissé sa maîtresse.

(4) Fils du comte Jean de Nassau, frère puîné de Guillaume le Taciturne, prince d'Orange.

(5) Emilia de Nassau, fille de Guillaume le Taciturne et de sa seconde femme Anne de Saxe, avait, malgré son frère-germain, Maurice de Nassau, épousé Emmanuel de Portugal, fils du roi Antoine, détrôné par Philippe II, roi d'Espagne.

(6) Marie de Brimeu, femme de Charles de Croy, duc d'Aerschot, prince de Chimay.

(7) Marie de Nassau, fille du premier mariage de Guillaume le Taciturne, et l'aînée de toutes les sœurs de Madame de la Trémoille.

(8) Ville des Pays-Bas, province de Gueldre, chef-lieu d'un comté appartenant aux deux enfants que le prince d'Orange avait eus d'Anne d'Egmont.

(9) Amélie de Nassau, la plus jeune des sœurs germaines de Madame de la Trémoille, ne fut mariée qu'en 1616 avec Frédéric-Casimir, duc de Landsberg, second fils du duc de Deux-Ponts.

(10) Notamment le duc de la Trémoille. La belle et non moins sage Catherine épousa le frère aîné du duc de Landsberg, le 28 août 1604, au château du Parc-Soubise, près Mouchamp (Vendée).

(11) Henri, alors vicomte, puis duc de Rohan, et Benjamin, s^{er} de Soubise.

(12) Fille de chambre.

Je n'ai eu nulles nouvelles de M. et de M^{me} de Bouillon depuis le retour de mon laquais, qui étoit allé par Thouars. Il me tarde bien de voir M^{me} de Givry (13) pour apprendre particulièrement de vos nouvelles, et le temps que vous devez accoucher. Ma cousine la marquise de Mirebeau et ma sœur d'Andelot sont en même état que vous. Vilars dit qu'elle sait bien que vous aurez toutes des fils, et M^{me} de Bouillon. Mais, ma fille, ne vous étonnez-vous point de cette fille de Vilars, qui est à cette heure si grande ouvrière que l'on ne la peut tirer de l'ouvrage, et se plaît tellement ici que si ce n'étoit pour aller à Thouars elle n'en voudroit point partir.

Comme j'étois en cet endroit, il m'est venu force nouvelles de Paris. Je vous en envoie copie, encore que je pense que M. de la Trémoille est beaucoup mieux averti que moi ; mais parce que celles-ci sont les dernières qui sont venues de Paris, possible ne les aurez-vous pas encore reçues. M^{mes} de Nevers (14) et de Longueville m'écrivent des lettres si pleines d'affliction qu'il n'est pas possible de plus, principalement cette pauvre mère, qui me fait extrême pitié.

Ma fille, je suis à vous, vous le savez bien : je dis plus qu'à moi-même. Je vous baise mille fois les mains.

14. — *De Château-Renard, 28 janvier 1601.*

Je bénis doublement ce jour ici, m'ayant été heureux en deux sortes : pour y avoir reçu des nouvelles de mes deux chères filles, et y avoir appris la naissance d'une nouvellement venue au monde (1). Je m'attendois que M^{me} de Bouillon auroit un fils, mais ce sera donc vous, ma belle mignonne, qui m'en donnerez un. Je fais en état de partir d'ici, pour vous aller aider, de jeudi

(13) Marguerite Hurault, veuve de Anne d'Anglure, marquis de Givry.

(14) Henriette de Clèves, veuve de Louis de Gonzague, duc de Nevers, et sa fille aînée, Catherine de Gonzague, veuve de Henri d'Orléans. Il s'agit probablement de la perte de la puînée, Henriette, femme de Henri de Lorraine, duc d'Aiguillon, dont le P. Anselme indique, par erreur, la mort en 1601.

(1) Marie de la Tour, qui épousa, en 1619, son cousin-germain Henri de la Trémoille.

en huit jours, s'il plaît à Dieu, et passerai par Tours et vous menerai votre sage-femme (2), si elle n'est encore partie. J'irai par eau jusqu'à Saumur, de façon qu'il faudra, s'il vous plaît, que votre carrosse et vos chevaux fassent la petite corvée pour me venir quérir jusques-là. M. de Bouillon me mande qu'incontinent qu'il saura le Roi à Paris qu'il s'y en ira et qu'il me verra ici en passant, mais je lui mande que je m'en vais à Thouars, et que s'il est bon frère et bon fils qu'il nous viendra voir là ensemble; et à la vérité vous ne devez pas laisser passer cette occasion pour le baptême de vos enfans, car s'il est une fois embarqué à la cour il n'obtiendra pas son congé aisément. Je m'assure qu'il est trop honnête homme pour manquer à la promesse qu'il en a faite à M. de la Trémoille et à vous. Je vous envoie des lettres de madame votre tante et sœur, religieuses (3). Excusez-moi de plus longue lettre, car je ne m'ose beaucoup baisser pour une grande défluxion qui m'est tombée sur les dents, qui m'a enflé toute la moitié du visage, de telle façon que je ne vois presque goutte d'un œil. Je n'écris point à cette occasion à M. de la Trémoille, aussi que vous me mandez qu'il n'est pas à Thouars. Je serai très-aise, chère fille, s'il vous plaît de m'envoyer un laquais, comme vous me mandez, afin que par lui je vous mande sans faillir le jour que je pourrai être à Saumur. J'eus hier des lettres de M^{me} la Princesse, qui me commande fort de vous assurer qu'elle est fort à votre service. Elle me pensoit déjà à Thouars.

Le roi arriva mercredi en poste à Paris, ne fit que dîner chez Gondy et s'en alla à Verneuil (4).

Bonsoir, chère fille, que j'aime à l'égal de mon âme; je remets tout discours à cette vue tant désirée.

Ce dimanche au soir, 28 de janvier.

(2) Dans une lettre de M. de la Trémoille, elle est appelée *la Boursel*, et *Madame Boursé* dans une lettre de Madame de Bouillon.

(3) Jeanne de Bourbon-Montpensier, abbesse de Jouarre, près Meaux; et Flandrine de Nassau, qui devint plus tard abbesse de Sainte-Croix de Poitiers.

(4) Près Senlis (Oise), chez la belle Entragues.

15. — *De Fontainebleau, 26 mai 1601.*

Chère fille, j'attendois toujours à vous écrire amplement par le S^r de la Sauzaye (1), et il a demeuré ici tant de jours qu'il est mieux instruit de beaucoup de nouvelles qui s'y passent que moi-même, qui, hors ce qui se fait en la chambre de la Reine, ne sais pas grand'chose. Et pour cela je vous aurai bientôt représenté toute notre vie, qui est premièrement que l'on se lève fort tard. Pour moi, je ne vois la Reine qu'après son dîner, car nulle dame ne se trouve ni à son lever ni à son coucher, qui n'est pas petite commodité ; et soudain qu'elle est prête, elle va ouïr la messe, et puis dîne. L'après-dîner, toutes les dames se trouvent en sa chambre, où nous avons l'honneur de parler fort familièrement à elle. Le Roi va et vient de sa chambre au cabinet ; il y fait mille voyages par jour. Durant sa diète (2), la Reine et nous toutes ne bougions de son cabinet, là où nous avons toutes nos ouvrages, qui est un lit qu'a commencé la Reine, où nous travaillons toutes. Sur le soir, on se va un peu promener, à cette heure que le Roi l'a achevée ; et auparavant que Sa Majesté la commençât, c'est tout le jour la chasse aux sangliers. On revient fort tard. Après souper, la musique en la chambre de la Reine, où cependant elle rit et cause avec nous et est de la meilleure humeur du monde. Madame de Ch. (3) est ici d'hier, qui défraie la compagnie. J'en suis bien fâchée ; mais quoi, il faut rire, car le Roi a des mots qu'il n'y a pas moyen de s'en empêcher.

On ne sort point de la chambre de la Reine qu'il ne soit minuit et une heure. Hier soir il en était deux.

La Reine s'habille toujours à l'italienne, et ne prendra point l'habit français qu'après ses couchés.

Je ne vous puis mander comment on porte des robes d'éta-

(1) Gentilhomme du duc de la Trémoille.

(2) Régime que suivait Henri IV, à cause de la goutte.

(3) Ces initiales désignent, je crois, Marguerite d'Ailly, veuve de François de Châtillon, l'aîné des frères de la princesse d'Orange. On lit dans une lettre que M. de la Trémoille écrivait de la cour à sa femme : « M^{me} de Chastillon est ici, qui est bien laide et fait la jolie. »

en huit jours, s'il plaît à Dieu, et passerai par Tours et vous menerai votre sage-femme (2), si elle n'est encore partie. J'irai par eau jusqu'à Saumur, de façon qu'il faudra, s'il vous plaît, que votre carrosse et vos chevaux fassent la petite corvée pour me venir quérir jusques-là. M. de Bouillon me mande qu'incontinent qu'il saura le Roi à Paris qu'il s'y en ira et qu'il me verra ici en passant, mais je lui mande que je m'en vais à Thouars, et que s'il est bon frère et bon fils qu'il nous viendra voir là ensemble; et à la vérité vous ne devez pas laisser passer cette occasion pour le baptême de vos enfans, car s'il est une fois embarqué à la cour il n'obtiendra pas son congé aisément. Je m'assure qu'il est trop honnête homme pour manquer à la promesse qu'il en a faite à M. de la Trémoille et à vous. Je vous envoie des lettres de madame votre tante et sœur, religieuses (3). Excusez-moi de plus longue lettre, car je ne m'ose beaucoup baisser pour une grande défluxion qui m'est tombée sur les dents, qui m'a enflé toute la moitié du visage, de telle façon que je ne vois presque goutte d'un œil. Je n'écris point à cette occasion à M. de la Trémoille, aussi que vous me mandez qu'il n'est pas à Thouars. Je serai très-aise, chère fille, s'il vous plaît de m'envoyer un laquais, comme vous me mandez, afin que par lui je vous mande sans faillir le jour que je pourrai être à Saumur. J'eus hier des lettres de M^{me} la Princesse, qui me commande fort de vous assurer qu'elle est fort à votre service. Elle me pensoit déjà à Thouars.

Le roi arriva mercredi en poste à Paris, ne fit que dîner chez Gondy et s'en alla à Verneuil (4).

Bonsoir, chère fille, que j'aime à l'égal de mon âme; je remets tout discours à cette vue tant désirée.

Ce dimanche au soir, 28 de janvier.

(2) Dans une lettre de M. de la Trémoille, elle est appelée *la Boursel*, et *Madame Boursé* dans une lettre de Madame de Bouillon.

(3) Jeanne de Bourbon-Montpensier, abbesse de Jouarre, près Meaux; et Flandrine de Nassau, qui devint plus tard abbesse de Sainte-Croix de Poitiers.

(4) Près Senlis (Oise), chez la belle Entragues.

15. — *De Fontainebleau, 26 mai 1601.*

Chère fille, j'attendois toujours à vous écrire amplement par le S^r de la Sauzaye (1), et il a demeuré ici tant de jours qu'il est mieux instruit de beaucoup de nouvelles qui s'y passent que moi-même, qui, hors ce qui se fait en la chambre de la Reine, ne sais pas grand'chose. Et pour cela je vous aurai bientôt représenté toute notre vie, qui est premièrement que l'on se lève fort tard. Pour moi, je ne vois la Reine qu'après son dîner, car nulle dame ne se trouve ni à son lever ni à son coucher, qui n'est pas petite commodité ; et soudain qu'elle est prête, elle va ouïr la messe, et puis dîne. L'après-dîner, toutes les dames se trouvent en sa chambre, où nous avons l'honneur de parler fort familièrement à elle. Le Roi va et vient de sa chambre au cabinet ; il y fait mille voyages par jour. Durant sa diète (2), la Reine et nous toutes ne bougions de son cabinet, là où nous avons toutes nos ouvrages, qui est un lit qu'a commencé la Reine, où nous travaillons toutes. Sur le soir, on se va un peu promener, à cette heure que le Roi l'a achevée ; et auparavant que Sa Majesté la commençât, c'est tout le jour la chasse aux sangliers. On revient fort tard. Après souper, la musique en la chambre de la Reine, où cependant elle rit et cause avec nous et est de la meilleure humeur du monde. Madame de Ch. (3) est ici d'hier, qui défraie la compagnie. J'en suis bien fâchée ; mais quoi, il faut rire, car le Roi a des mots qu'il n'y a pas moyen de s'en empêcher.

On ne sort point de la chambre de la Reine qu'il ne soit minuit et une heure. Hier soir il en était deux.

La Reine s'habille toujours à l'italienne, et ne prendra point l'habit français qu'après ses couchés.

Je ne vous puis mander comment on porte des robes d'éta-

(1) Gentilhomme du duc de la Trémoille.

(2) Régime que suivait Henri IV, à cause de la goutte.

(3) Ces initiales désignent, je crois, Marguerite d'Ailly, veuve de François de Châtillon, l'aîné des frères de la princesse d'Orange. On lit dans une lettre que M. de la Trémoille écrivait de la cour à sa femme : « M^{me} de Chastillon est ici, qui est bien laide et fait la jolie. »

mine, car je n'en ai point encore vu cette année; mais on porte fort des robes de petit taffetas noir doublées d'autre petit taffetas de couleur et toutes découpées, je dis tous ces deux taffetas, afin que la frange jette la couleur avec ce noir. M^{lle} de Guise (4) s'habille à l'italienne quand elle va à cheval. La marquise de Verneuil s'y habilla hier soir, et lui sied fort bien à cheval cet habillement, mais à pied non. La Reine fait fort bonne chère à M^{me} de Verneuil. A moi, elle me fait l'honneur de me la faire la meilleure du monde (5). Toute la cour part bientôt d'ici pour aller à Monceaux, et moi je m'en vais à Paris, voir si je ferai de fortunées affaires. Les dernières nouvelles que j'ai eues de vos frères sont du 5 de ce mois. Ils étoient à La Haye, se portoient bien et ne faisoient encore rien.

Voilà M. de la Sauzaye qui me presse si fort, qu'il faut que je finisse tout court, en vous assurant que je vous aime de toutes les puissances de mon âme, et nos petits enfants, et surtout mon petit mignon. Quand je serai à Paris, je lui enverrai un petit cheval tout chargé de coco. Je désire bien savoir si vous vous porterez à cette heure mieux, et si toutes vos douleurs sont passées, et comment M. de la Trémoille

(4) Louise-Marguerite de Lorraine, fille du Balafré, qui, après une jeunesse des plus galantes, épousa, en 1605, François de Bourbon, prince de Conti.

(5) Voici d'autres nouvelles de la cour, contenues dans une lettre du duc de Bouillon à la duchesse de la Trémoille, datée de Paris, le 8 mars précédent :

« Je n'ai pas vu grande cérémonie, n'ayant vu la Reine assise, mais toute debout, M^{lle} de Guise près d'elle, qui travailloit à des bandes de canevas pour une tapisserie. Le Roi se promène par la chambre avec elle; M^{me} de Verneuil y est venue une fois, laquelle fit rougir la Reine aussitôt qu'elle la vit, et puis elle la vint entretenir. Ladite marquise a fort souvent des piques avec le Roi, qui voit souvent la Bourdaisière: mais rien encore. Hier au soir, ladite marquise lui dit : *« Vous voulez aller à la guerre ce soir! Vous êtes un vaillant homme qui ne faites rien, ne tuez ni ne blessez personne. »* Le soir, le Roi demeure en la chambre de la Reine demi-heure, et puis s'en va à la ville, où la Varrenne seul l'accompagne. Aux habits, je n'y ai rien reconnu de changé. Peu de femmes, et moins que n'en voyoit Madame. Mille brouilleries : la marquise de Guercheville mal avec sa maîtresse; la signora Léonor mal avec le maître; peu de serviteurs dans cette maison de qualité. La Reine a une façon libre, n'ayant encore guère étudié à celle de Reine : fort gaie et fort triste. Il n'y a ici lieu d'y voir séjourner beaucoup de femmes que je connois. »

se porte de sa diète. Adieu, chère fille, je n'ai plus de loisir; je suis toute à votre service.

A Fontainebleau, ce 26 de mai.

16. — *De Paris, 13 juin 1601.*

C'est avec tant de larmes et d'extrême ennui, chère fille, que je vous écris cette lettre que vous m'excuserez si je ne la vous fais longue. Je fais le discours à M. de la Trémoille de l'occasion de ma tristesse, à laquelle je sais bien que vous participerez à bon escient, car je sais combien vous étiez servante de cette digne princesse (1), qui n'a rien laissé au monde de semblable à elle. Je suis si touchée de cette perte, si particulière pour moi, que certes il m'est avis que j'ai perdu une partie de moi-même. On attend Madame à la fin de ce mois, et M^{me} de Montpensier dans deux ou trois jours. Je ne vous puis dire encore ce que je ferai. Je suis commandée d'aller à Monceaux; si mes affaires m'y portent, j'irai, et non autrement. Il y a si peu que je suis en cette ville, et avec tant de douleur pour la maladie et puis pour la perte de cette pauvre princesse, que je n'ai pas encore eu loisir de m'y reconnoître ni de rien faire pour notre petit mignon; mais je m'en vais aviser à lui envoyer, par la première commodité, ce que je penserai qui lui soit agréable. M^{me} de Retz vous baise, et à votre cher mari, très-humblement les mains, et vous assure qu'elle est votre servante. C'est toujours la meilleure femme du monde.

A Paris, ce 13 de juin.

17. — *De Paris, 21 juin 1601.*

C'est avec une médecine au corps que je vous écris ce mot,

(1) Françoise d'Orléans-Rothelin, veuve de Louis I^{er} de Bourbon-Condé, mère du comte de Soissons, morte l'avant-veille à Paris.

de façon que votre cher mari et vous m'excuserez de long discours. J'ai toujours été malade depuis la mort de cette princesse, ce qui m'a empêchée d'aller à Monceaux, où sont Leurs Majestés, où je suis tous les jours conviée d'aller et par leurs lettres et par leurs commandements ; mais enfin, il faudra que j'y aille demain, car la Reine dit qu'elle me veut montrer sa maison. Leurs Majestés attendent Madame ; je vous laisse à penser quelle joie pour elle et sa troupe (1). J'ai eu l'honneur de voir M^{me} la princesse de Condé, à laquelle j'ai dit que je demandois une après-dinée d'audience particulière, pour parler de vous, c'est-à-dire de votre cher mari, sur le sujet des plaintes qu'il a sujet de faire d'elle. Je ne l'ai encore pu voir qu'avec compagnie, mais elle dit toujours que ce sera quand je voudrai. Il y a bien à discourir là-dessus ; mais [ce] sont discours pour Lierville et non pour mettre par écrit. M. le Prince est fort joli.

Je crois que vous verrez, si n'avez déjà vu, M. le Grand (2), qui vous aura conté force nouvelles. Celles de Hollande, c'est que vos frères sont devant Berg, sur le Rhin, que j'espère qu'ils emporteront bientôt. Je m'en vais envoyer Beaumont mener un fort beau cheval à votre petit frère, que le Roi m'a donné pour lui. M. et M^{me} de Montpensier sont à Monceaux ; elle est fort crue et embellie, et fort jolie. Ils s'en vont bientôt à Champigny, à ce qu'ils disent ; et moi, je vous baise les mains tout court, et à toute la petite troupe que je baise en imagination mille fois.

A Paris, ce 21 de juin.

18. — *De Paris, 29 juillet 1601.*

Voilà M. de Bourron qui m'avertit qu'un messenger part dans une heure pour aller à Thouars, et il faut que dans demie je me trouve au prêche chez Madame, au Louvre. Vous saurez donc seulement, chère fille, que j'ai été extrêmement aise

(1) Surtout de quitter le séjour de Bar.

(2) Le grand écuyer, M. de Bellegarde.

d'apprendre par vos lettres que votre mal de bras soit guéri : j'avois peur que ce fût comme celui de M^{me} de Bouillon. Vous êtes donc encore grosse ? Que cela ne vous afflige, mon cher cœur : c'est une bénédiction de Dieu bien grande. Notre Reine l'est à bon escient, comme étant entrée depuis quelques jours en son huitième mois. Cela est cause d'avoir rompu le voyage de Blois, car elle y vouloit aller avec le Roi. Leurs Majestés partent demain pour aller à Fontainebleau, d'où la Reine ne partira plus qu'après ses couches. J'ai reçu commandement d'y aller, mais je séjournerai quelques jours ici pour de petites affaires. Je regrette que le voyage de Blois ne se fait, pour l'amour de vous, car vous ne recouvrierez pas aisément une si bonne occasion pour faire votre cour. Et vous, Monsieur mon cher fils, qui vous en allez aux bains, si faut-il bien que vous soyez de retour devant que je repasse la mer.

Les dernières nouvelles que j'ai eues de là sont du 6 de ce mois. Ils prenoient ce terme ici pour être maîtres de la place, de façon que j'espère que les premières nouvelles que j'en aurai, ils seront dedans. L'Archiduc (1) assiège de son côté Ostende, mais il y a de bons hommes dedans.

On me presse de façon qu'il faut, mes enfants, que je finisse en vous baisant mille fois les mains. Encore faut-il que vous sachiez que la comtesse de Saint-Paul et M^{me} d'Elbeuf (2) sont venues aux prises en la chambre de la Reine, pour les rangs.

19. — *De Paris, 2 août 1601.*

Chère fille, s'il fait aussi chaud où vous êtes comme il fait ici, je pense que votre exercice est, comme le nôtre, de chercher à vous rafraîchir ; et encore, en l'état où vous êtes, vous êtes doublement à plaindre. Quand je vois la Reine et les in-

(1) Albert d'Autriche, mari de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas espagnols.

(2) Anne de Caumont, veuve du prince de Carency, remariée à François d'Orléans-Longueville, et Marguerite Chabot, femme de Charles de Lorraine.

commodités qu'elle souffre, je pense en vous et en celles que vous souffrez. Il est vrai que vous n'êtes pas si grosse qu'elle, car elle est dans son huitième mois ; mais cela n'empêche pas qu'elle fait des traits qu'autre femme grosse qu'elle ne fit jamais : car le Roi lui fait faire tous les jours des promenades et par eau et par terre, qui nous rendent toutes malades et si harassées que nous n'en pouvons plus ; mais Sa Majesté ne ressent nulle incommodité de tout cela.

J'ai fait retarder ce laquais pour reporter réponse à votre dur mari des poulets que j'ai donnés de sa part. Madame m'a promis que ce seroit demain. Vous n'avez jamais vu tant d'union qu'il y en a entre Madame et la Reine, ni moins de brouilleries qu'il y en a à cette heure à la cour. Vous avez vu M. le Grand et M. et M^{me} de Montpensier, qui vous en auront appris plus de nouvelles que je ne vous en saurois dire. J'attends de celles de vos frères avec une grande impatience : car ces sièges durent toujours, desquels je crois néanmoins que Dieu nous donnera enfin bonne issue. Je ne faudrai de vous faire part de leurs nouvelles quand j'en saurai ; et, pour cette heure, je finirai avec la plus cruelle envie de dormir que j'eus jamais. Je baise mille fois tout notre petit peuple, et particulièrement notre petit mignon. Je crois que vous savez bien que la petite Dampierre est mariée avec M. de Ragny (1). Bonsoir, chère mignonne ; je vous baise mille fois.

A Paris, ce 2 d'août.

(1) Probablement par suite de fautes d'impression, on lit dans le P. Anselme que le mariage d'Hippolyte de Gondy avec Léonor de la Madelaine, marquis de Ragny, eut lieu en janvier 1607.

VARIÉTÉS

FÊTE DE LA RÉFORMATION

Le 6 novembre 1870, qui devait être consacré à la célébration d'un pieux anniversaire, a été pour l'Eglise réformée de France un jour de deuil. Devant les effroyables désastres de la patrie et le mystère des jugements divins, elle n'a pu que dire avec le Psalmiste : *Je me suis tu, car c'est toi qui l'as fait !* Un pasteur vénéré de l'Eglise de Paris s'est rendu l'organe de ce sentiment dans un sermon qui renferme de beaux développements historiques et religieux (1). Prenant pour texte les premiers versets du psaume CXXXVII, la plus sublime expression que le patriotisme ait revêtue dans la langue des hommes, il a su en tirer de touchantes applications au temps actuel : « On s'était proposé, dit-il, au commencement de cette année, de consacrer un jour spécial à rappeler, pour en rendre grâce à Dieu, la délivrance qu'il a accordée à l'Eglise et au monde par la Réformation, et c'est tout particulièrement la France que l'on avait en vue dans cette fête de notre Eglise. Mais, hélas ! la France est dans le deuil, et notre Eglise est dans le deuil avec elle. Une succession de désastres presque inouïe dans l'histoire a fondu sur notre patrie. Nous sommes comme captifs et menacés de mort dans la ville qui faisait sa gloire. Et le pays d'où nous sont venus ces désastres, c'est l'Allemagne qui se glorifie d'avoir été comme le berceau de la Réformation. La puissance qui a rassemblé l'Allemagne pour nous faire tout ce mal, et qui s'acharne à nous anéantir, s'appelle protestante et invoque le nom de Dieu qui a donné à la France et au monde la Réformation. O douleur de la France ! ô humiliation de notre peuple ! Mais aussi, ô deuil, ô humiliation de la Réformation ! comment au milieu de ce double deuil et de cette double humiliation, pourrions-nous célébrer en France, dans notre Paris assiégé, une Fête de la Réformation ? Ce que nous pouvons, c'est de pleurer sur l'une et sur l'autre, comme le prophète captif d'Israël pleurait sur Jérusalem et sur

(1) *La France et la Réformation en deuil*, sermon prononcé à Paris, le 6 novembre 1870, par Guillaume Monod. Brochure in-8. L'auteur a joint à ce discours plusieurs lettres où les malheurs de la patrie lui ont inspiré des accents d'une vraie éloquence. On ne peut lire sans émotion celle qui s'achève par une fort belle prière adressée au roi de Prusse.

le temple en ruine. Mais comme lui aussi pleurons devant Dieu, avec amour pour notre pays et amour pour notre Eglise. Cherchons en Dieu la consolation et les moyens de les relever l'un et l'autre ! »

Le fragment suivant d'une lettre écrite de Wittemberg, le 1^{er} novembre 1870, exprime la même douleur avec une rare élévation : « Aujourd'hui, dans la vieille cité de la Réformation luthérienne, j'éprouve plus que jamais le besoin de m'affliger avec vous des entraves que l'humanité apporte à la réalisation des plans divins. Hier, il y a plus de trois siècles et demi que, dans cette obscure petite ville, le moine alors plus obscur encore, jetait un défi à l'Eglise infallible, et posait le premier jalon de l'ère moderne. Le temps a marché, et à la théorie de l'Eglise infallible se substitue celle de l'homme se défiant lui-même, et tous les progrès, toutes les lumières convergent vers la solution de ce problème unique : trouver le meilleur moyen d'anéantir les créatures d'un Dieu de paix et d'amour ! Aujourd'hui... mais n'est-ce pas l'anniversaire que notre chère Société rappelait à la pieuse vénération des Eglises, le jour qui les ralliait à nous, et qui, en présence des glorifications catholiques, leur demandait de retremper leur foi dans l'exemple et la mémoire des martyrs huguenots ? Et cette année les foules émues ne se presseront pas dans les gorges des Cévennes. Nos vieux psaumes n'iront pas réveiller les échos de la montagne. C'est le canon seul qui parle, et le présent est trop solennel, trop douloureux, pour qu'il soit permis de songer au passé ! Je suis à Wittemberg. Là, sous mes fenêtres, se dressent couronnées de guirlandes les statues de Luther et de Mélanchthon. Et moi non plus je ne puis m'arrêter à évoquer les grands souvenirs que ces noms rappellent, et dans l'alvéole d'où est sorti un des éléments primordiaux de la révolution religieuse, je ne vois que la forteresse avec son campement, ses casernes pleines de captifs, ses ambulances où s'alignent les lits des blessés et des malades !... »

Après un an révolu, la même vision nous poursuit encore, et les scènes désolantes de la guerre, toujours présentes à notre esprit, ne sont adoucies que par l'image de la charité, qui ne se lasse point de faire son œuvre bénie, et qui laisse un lumineux sillon partout où s'exerce son divin ministère. Nous avons essayé d'exprimer *nos deuils*. Ah ! combien ils sont plus poignants, plus profonds que nous ne l'avons su dire ! Dans le cœur de tout protestant français, il y avait un sentiment fraternel pour l'Allemagne. Ce sentiment se confondait avec le souvenir des aïeux, avec les pures affections du foyer, avec la légende même du berceau. Il était cimenté par l'étude qui ravivait sans cesse en nous la mémoire des bienfaits reçus, échangés, aux

jours du Refuge. Si parfois s'élevait un nuage entre le protestantisme d'outre-Rhin et le protestantisme français plus libre dans ses allures, nous aimions à nous souvenir du beau mot de Calvin sur Luther : « Quand même il dirait que je suis un démon, je proclamerais sur les toits qu'il est un docteur venu du ciel ! » Dissiper de mutuels préjugés, servir comme de trait d'union entre l'Allemagne et la France pour le commun progrès de la science et de la foi, tel était le rôle providentiel assigné à la minorité religieuse dans notre patrie. Hélas ! et maintenant... il nous faut mener deuil sur une de nos illusions les plus chères, gémir sur la tache, peut-être ineffaçable, imprimée au noble drapeau qui abritait sous ses plis tous les fils de la Réforme, malgré la diversité de leur origine. Un abîme, dont on n'ose sonder la profondeur, sépare deux peuples qui ne semblaient appelés qu'aux luttes fécondes de la civilisation et de la paix ! Qui le comblera ?

L'anniversaire du 5 novembre prochain empruntera un intérêt exceptionnellement douloureux aux épreuves qu'il a plu à Dieu d'infliger à notre pays, et que nous devons doublement ressentir comme croyants et comme citoyens. S'il est permis d'en esquisser ici le caractère, ce sera d'abord un acte d'humiliation pour les fautes, hélas ! trop nombreuses, qui ont appelé le châtiment sur notre patrie. Est-il un seul d'entre nous qui, dans l'affaissement général, puisse répéter le mot du pharisien : *Je suis meilleur que cet homme là !* Ce sera aussi un acte de pardon, le plus beau mot que la charité puisse placer sur les lèvres humaines, le mot qui couvre tout, excepté l'attentat aux principes de justice éternelle que l'on ne viole pas impunément. Ce sera enfin un acte de foi, de viril espoir en des jours meilleurs, et c'est à nous de les préparer activement, d'entretenir avec amour l'humble lumignon qui fume encore. Jamais l'insuffisance des fondements sur lesquels s'appuyait notre édifice terrestre, gloire, honneur, prospérité, n'a été mieux démontrée. Jamais aussi n'éclata plus tristement la vanité des formules qui se flattent de contenir la somme de vérité nécessaire à consoler l'homme des maux de la condition présente, à le rendre plus miséricordieux, plus juste et plus humain. L'immensité des ruines accumulées autour de nous atteste l'immensité de l'œuvre réparatrice que nous avons à faire. Ce n'est pas trop de tous les courages, de tous les dévouements pour l'accomplir. Si parfois un peu de lassitude se mêle à nos efforts, regardons en haut, aux régions d'où vient le secours. Il ne nous manquera point. Si la cause de la Réforme, qui nous est si chère, a subi un réel déclin jusque dans son apparente victoire, rappelons-nous que l'Evangile survit aux formes et aux dénominations qui prétendent le représenter fidèlement ici-bas, et qui n'en sont que

l'enveloppe fragile et passagère. Le mot si profond du Christ à la Samaritaine, demeure toujours vrai : « Femme, crois-moi. Le temps vient que vous n'adorez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem !... Dieu est esprit, et il veut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » (Jean IV, 21, 24). J. B.

P. S. — La rédaction du *Bulletin* appelle de tous ses vœux les communications relatives à l'anniversaire du 5 novembre prochain, et offrant un intérêt historique.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

Nous sommes heureux d'annoncer une publication qui sera un digne hommage à l'un des plus grands caractères et des écrivains les plus originaux qu'ait produits la Réforme. « Les œuvres de d'Aubigné, imprimées de son vivant et au XVII^e siècle, deviennent de plus en plus difficiles à trouver. Les éditions que le XVIII^e siècle nous a léguées sont plutôt des traductions et des paraphrases qu'une reproduction des manuscrits. De nos jours, les éditeurs les plus consciencieux n'ont donné des œuvres nombreuses de cet écrivain que trois ouvrages dont le texte, malgré leurs efforts, laisse encore à désirer. En outre, une partie de l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné est inédite. Un travail nouveau était indispensable, et nous l'avons entrepris. Nous venons donc offrir aujourd'hui au public lettré une collection aussi complète, aussi exacte que possible de cette œuvre, dont les textes seront revus sur les éditions originales et les manuscrits les plus authentiques. »

Ainsi s'expriment, dans un prospectus que nous avons sous les yeux, MM. Eug. Réaume et François de Caussade, qui n'ont rien épargné pour tenir la promesse faite au public. Les belles collections de la famille Tronchin leur ont été libéralement ouvertes, et ils y ont puisé les éléments d'un travail aussi neuf qu'intéressant. Leur édition sera divisée en deux parties, et formera dix volumes in-8, dont le premier, comprenant les *Mémoires* et la *Correspondance*, est annoncé pour novembre prochain. Nous prions ceux de nos correspondants qui posséderaient quelque lettre inédite de d'Aubigné de vouloir bien en faire part aux savants éditeurs par l'intermédiaire du *Bulletin*, ou à la librairie d'Alphonse Lemerre, passage Choiseul, 47, à Paris.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

ÉMILE PERROT

BIOGRAPHIE DES PREMIERS TEMPS DE LA RÉFORME ¹

Un douloureux sujet s'impose à l'historien des premiers jours de la rénovation religieuse du XVI^e siècle. Nous devons rapporter ce que Perrot écrit à Farel au sujet de la sainte cène et des déplorables dissentiments qui avaient éclaté sur ce point entre les réformés. Ce sera un moyen de mieux connaître son caractère et la nature de sa piété : « Vous passez, dit-il, à la question du pain et du vin. Nous sommes, pour la plupart, fort affligés de ce que tous les évangeliques ne sont pas d'accord à cet égard ; d'autant plus que les Ecritures, invoquées par les deux partis, laissent la question indécise. Nous ne regardons pas aux hommes ; nous sommes toujours prêts à préférer l'Ecriture à qui que ce soit : il est vrai que des deux côtés on semble s'appuyer sur elle. Toutefois, sur le point capital, à savoir la rédemption par Jésus-

(1) Voir le *Bulletin* de septembre, p. 401.

Christ, ni eux (les partisans de Luther), ni nous, ne sommes en désaccord. Si j'avais le temps et que j'eusse à ma disposition des livres sur cette matière, j'étudierais la question avec le plus grand soin. Cette facilité me sera donnée une autre fois sans doute : les livres aident beaucoup à l'intelligence des Ecritures, et je pense que vous êtes de mon avis (1). »

Cette lettre est du 6 janvier 1529. Les dissensions sur la sainte cène avaient commencé en décembre 1524. Il y avait donc plus de quatre ans qu'on discutait, et aussi, hélas ! qu'on se disputait et qu'on s'injuriait de part et d'autre. — Qui donc aujourd'hui n'éprouverait sur ce point les sentiments de tristesse qui remplissaient le cœur d'Emile Perrot ? Comment ne pas déplorer la fermeté obstinée avec laquelle Luther a défendu son dogme de la présence réelle dans le pain et le vin de la communion ? Loin de nous, sans doute, la pensée de lui jeter la pierre. Cette défaillance sur ce point spécial ne nous fait pas oublier les grandes choses qu'il a accomplies dans l'Eglise, en prenant la Parole de Dieu comme autorité unique et suprême. Il a posé le principe de l'affranchissement des consciences ; c'était là l'essentiel : c'est à nous à tirer de ce principe les conséquences qui en découlent, dussions-nous formuler autrement que lui les faits moraux relatifs au salut. Ce vaillant et hardi lutteur a jeté bas tant de superstitions et d'erreurs, qu'on ne peut lui en vouloir si sa main fatiguée a faibli dans cette œuvre d'épuration. Il était, d'ailleurs, à ce moment, effrayé des conséquences que les anabaptistes et les paysans révoltés de la Souabe et de l'Alsace tiraient, à tort ou à raison, de la révolution religieuse qu'il avait provoquée, et il s'arrêta brusquement dans cette voie de progrès qu'il avait si héroïquement ouverte : il ne fit pas un pas de plus ; il posa la borne juste au point où il en était arrivé lui-même, et il ne permit pas que cette borne fût dépassée par les autres. Il a cru, et de très-bonne foi, que s'il abandonnait ce dogme,

(1) « Sed tu ab hac questione ad aliam, *panis et vini*, transis ; de qua... plerique *cruciamur*, etc. » *Corr. des Réf.*, t. II, p. 166.

Jésus-Christ lui-même lui échappait, et avec Jésus-Christ le salut, et il s'attacha invinciblement au sens littéral des paroles du Seigneur : *Ceci est mon corps*. Nous comprenons que dans une telle disposition d'esprit il n'ait voulu rien céder. Mais la douleur de l'évangélique et charitable Perrot n'en est pas moins légitime, et il nous est doux de la lui voir épancher dans le sein de son maître et ami Farel. Il est *navré* de ces tristes débats ; *cruciamur*, dit-il. Et nous pouvons en être encore plus navrés que lui, si possible ; car il ne faisait qu'entrevoir avec son cœur de chrétien les malheurs dont ces dissentiments pouvaient être la source, tandis que l'histoire, en se déroulant devant nous depuis trois siècles, nous a appris combien désastreuses ont été les conséquences de ces divisions, pour l'Allemagne et pour la France.

Les évangéliques français, comme ceux de Strasbourg, de Bâle et de la Suisse, interprétaient dans un sens plus spirituel les paroles de Jésus-Christ. Pour eux, ils ne voyaient dans la sainte cène qu'un mémorial de la mort du Seigneur, et dans les éléments consacrés qu'un symbole de sa présence. Farel, en particulier, était très-net et parfaitement arrêté sur ce point, et il ne comprenait pas qu'on se disputât pour si peu. Esprit éminemment religieux et pratique, il avait saisi le christianisme par le cœur et tenait avant tout à ce qu'on le traduisît par la vie. Cette question de la cène était pour lui une question *du pain et de vin*, comme nous le voyons par la lettre de Perrot. Il écrivait à Zwingle (23 juillet 1528) : « Je vous salue, homme de Dieu, efforcez-vous, avec la grâce de Dieu qui est en vous, de rendre l'Eglise toujours plus resplendissante, et que *Christ la délivre de toute vaine dispute d'eau et de chair*, afin que pleinement affranchie elle soit fondée sur le Christ seul (1) ! » « Quand le Seigneur nous ouvrira le ciel, dit-il à Capiton, on ne se disputera pas tant à propos de pain et d'eau : se disputer là-dessus, c'est comme

(1) « Semper clariorem redde Ecclesiam..., ut plane libera uni innitatur Christol » *Corr. des Réf.*, t. II, p. 150.

si l'on s'arrachait quelques brins d'herbe après que le siège est levé et qu'on peut se procurer des aliments (1). »

L'opinion de Farel se trouve clairement formulée dans une lettre qu'il écrivit, en 1528 ou 1529, à Martin Hanoier, natif d'Augsbourg, qui avait subi jusqu'à un certain point l'influence des doctrines réformées. Celui-ci avait accusé un de leurs amis communs nommé Hugues (probablement Hugues de Loës, citoyen d'Aigle), de s'être laissé entraîner dans la « maudite secte luthérienne. » — « Plût à Dieu, répond Farel, que vous en fussiez aussi éloigné que lui ! Sachez donc que nous repoussons les interprétations charnelles de Luther (en latin : *Luterum carnalem*). Nous ne l'approuvons que lorsque ses opinions sont conformes à l'Écriture sainte, car c'est là, à la source de la clarté céleste, que nous puisons notre foi (2). » Un peu plus loin : « Nous n'avons pas à défendre Luther ou ses dogmes : il a son juge par lequel il est condamné ou justifié. Nous lisons ses écrits avec discernement, éprouvant les esprits, pour savoir s'ils sont de Dieu. Là où il prêche la gloire de Dieu et le Christ crucifié pour nous, élevé à la droite du Père ; là où il enseigne qu'il faut avoir une pleine confiance dans le Père par le Fils, qu'il faut prier pour recevoir l'Esprit qui tourne nos cœurs vers Dieu, qu'il faut aimer notre prochain à cause de Dieu, nous l'écoutons et nous le recevons. Mais s'il écrit quelque chose qui soit contre, nous le repoussons (3). » Voilà, encore une fois, le vrai principe protestant. Aussi Farel se sépare-t-il nettement de Luther sur l'article de la cène ; et il développe cette pensée qu'en célébrant la sainte Eucharistie, nous professons, conformément aux Écritures, le dévouement au prochain, l'union spirituelle avec Christ, l'expiation des péchés par son sang et la certitude de posséder en Lui la vie éternelle. Il conclut ainsi : « Ne cherchez pas la présence corporelle de

(1) « Cum Dominus cælum aperuerit non tanta erit super aqua et pane contentio, etc. » *Corr. des Réf.*, t. II, p. 180.

(2) *Ibidem*, t. II, p. 81.

(3) « Nostrum non est Luterum hominem aut sua dogmata tueri, etc. »

Christ, ou de tout autre, mais uniquement la Parole de Dieu, sa vertu et sa puissance divine, qui guérit toutes les maladies de l'âme, sanctifie et rend heureux par la foi (1). »

Et cette façon toute spirituelle de concevoir la cène n'était pas récente chez Farel. Il n'eut pas à attendre, comme François Lambert, d'Avignon, que les arguments de Zwingli au colloque de Marbourg lui eussent ouvert les yeux. Dans une lettre qu'il avait écrite en octobre 1525 à Jean Pomeranus, à Wittemberg, il avait exprimé peut-être plus vivement encore son sentiment à cet égard (2). Tous les évangéliques de France partageaient ses sentiments, et ils étaient, comme lui et son élève Perrot, profondément troublés de ces divisions intestines. « A peine puis-je dire, s'écrie Gérard Roussel, combien je suis malheureux des dissentiments qui se sont élevés naguère. Contentons-nous de prêcher Christ et le vrai usage des sacrements (3). » Vœu plein de sagesse et malheureusement trop peu entendu !

Les pasteurs de Strasbourg tentèrent une démarche auprès de Luther (octobre 1525) ; mais celui-ci ne voulut entendre à aucun accommodement : « Après tout, disait-il, il faut que les uns ou les autres nous soyons des ministres de Satan, eux, ou nous..... Que chacun donc agisse librement de son côté..... Quel alliance peut-il y avoir entre Christ et Bélial (4) ? » Il faut convenir que Luther a fait habituellement des citations plus heureuses des saints écrits.

Après cette digression, il nous est plus facile peut-être de comprendre le sentiment qui faisait dire à notre Emile Perrot qu'il voyait avec une profonde douleur ces divisions entre les évangéliques. Telles furent les pensées qui l'animèrent jusqu'à ses derniers jours.

(1) « Non quæras Christi corpoream præsentiam..., sed tantum Dei verbum, etc. » *Ibidem*, p. 88.

(2) « Quid, quæso, digladiamur pro panis frustulo, cum suum nobis dederit Filium?... » *Ibidem*, t. I, p. 394.

(3) « Quantum mihi displiceat dissensio nuper orta, vix effari possum. » *Ibidem*, t. I, p. 460.

(4) *Ibidem*, t. I, p. 473, note 8.

Mais revenons à son séjour en Italie. Avant de se rendre à Padoue, Perrot fit un voyage à Rome avec Jean de Hangest, le jeune évêque de Noyon, qui avait été son condisciple et celui de Bunel, et qui voyageait alors en Italie pour son instruction (1). Là, comme ailleurs, il laissa des amis qui, deux ou trois ans plus tard, demandaient avec empressement de ses nouvelles à Bunel, quand celui-ci alla passer quelques jours dans cette ville (2).

A la fin de 1530, il est à Padoue, et il a avec lui un jeune Français, nommé Louis, qui est arrivé récemment de France pour étudier dans cette université sous la direction de Perrot (3). Et c'est à ce moment que la correspondance avec Bunel prend plus de régularité et d'intérêt. Celui-ci se réjouit de la promesse que lui fait Perrot de lui écrire fréquemment, car il le tient non-seulement pour un savant, mais encore pour un homme pieux (4).

Pierre Bunel était catholique et resta catholique. Il applique, en effet, au mouvement religieux qui s'est produit en Allemagne les noms de *poison* et de *peste*; mais il déclare que « cette maladie dangereuse et invétérée » ne vient que de « la corruption inouïe qui règne dans le monde, » et que « le seul moyen de la guérir, c'est de revenir aux règles austères de l'antique discipline (5). » Ces paroles se trouvent dans une lettre adressée à un autre correspondant que Perrot. Et comme nous n'avons rien trouvé de précis sur ce sujet dans les lettres de Bunel à son ami, il faut supposer qu'ils évitaient de toucher à ces matières délicates sur lesquelles ils n'auraient pas été pleinement d'accord. Tout au plus pou-

(1) « Gallus... qui te una cum Noviodunensi Romæ vidit. » *Bunelli Epist.* V, 30 septembre 1531.

(2) *Bunelli Epist.* XIX, XX (11 juin 1532).

(3) « Quam vellem esse Patavii, ut cum Ludovico tuo, quem venisse audio, de rebus Gallicis perscriberes. » *Ibidem, Epist.* IV. Venitiis. Pridie Calend. Decemb. (30 novembre 1530.)

(4) « Tu homo non solum doctus, verum etiam, quod certo scio, pius..... » *Ibidem, Epist.* III, 23 novembre 1530.

(5) « Nostri corruptissimi mores, summaque negligentia hanc *pestem* nobis invexerunt, etc. » *Bunelli Epist.*, p. 64. *Epist.* Francisco Selvæ — à François de Selve.

vaient-ils continuer par écrit et d'une manière générale ces conversations pieuses qui faisaient leurs délices, nous l'avons vu, quand ils étaient ensemble à Toulouse.

Leurs études, tel est le sujet ordinaire de leurs entretiens. Il y a du charme à suivre leur échange de confidences à ce sujet. En ces jours de renaissance littéraire, Bunel lit Démosthène avec Lazare de Baïf, ambassadeur de France à Venise, et il parle avec émotion de l'aimable condescendance dont il est honoré à cet égard par le noble diplomate. Ils sont convenus qu'à la première heure de la nuit (on était à la fin de novembre), pendant que l'ambassadeur se préparait au repas du soir par une douce promenade, Bunel lirait le grand orateur d'Athènes, et que de Baïf expliquerait le grec et le commenterait, si besoin était : c'était comme une agréable distraction aux graves préoccupations de sa charge. Ils ont déjà lu les *Olynthiennes*, et ils prendront plus tard *le Procès de l'ambassade* (1). Perrot, de son côté, suit les leçons de Lazare Bonamico. Ce professeur, qu'Erasmus appelait « un des plus illustres héros de la république des lettres, » enseignait avec éclat à l'académie de Padoue et communiquait le feu sacré autour de lui. Extrêmement aimé et estimé par les hommes les plus savants de son siècle, il exerçait en Italie une véritable royauté, la royauté du savoir. Il disait quelquefois qu'il aimerait mieux parler comme Cicéron, que d'être pape, et qu'il aurait préféré l'éloquence de ce grand orateur à l'empire d'Auguste (2). Les deux amis voudraient en quelque sorte surprendre les secrets de l'éloquence de ce célèbre professeur. Perrot sans doute l'a interrogé sur ce point, mais Bonamico a fait le mystérieux. Eh bien ! lui répond Bunel, nous y suppléerons par une étude plus attentive des auteurs (3).

L'amitié qui les unissait leur faisait de temps à autre fran-

(1) *Ibidem*, *Epist.* III, 23 novembre 1530.

(2) Voir les *Eloges des Hommes savans*, tirés de l'Histoire de M. de Thou, par Antoine Teissier, t. 1, 4^e édit. revue. Leyde, 1715, p. 126-8.

(3) « Lazarum non velle sua mysteria proferre, fero ut debeo... » *Epist.* XII, p. 19. Il Calend. Januar. (31 décembre 1530.)

chir la distance, peu considérable du reste, qui sépare les deux villes italiennes. Perrot allait donc à Venise et Bunel à Padoue. Ils avaient à se dire bien des choses intimes qu'il aurait été imprudent de confier au papier : les porteurs n'étaient pas toujours sûrs, et le secret des correspondances n'était pas inviolablement gardé. Nous trouvons dans les épîtres de Bunel des allusions à ces visites réciproques (1).

A l'université de Padoue, Perrot fut la cause innocente d'une rixe entre étudiants : un de leurs amis reçut deux blessures. Mais cette lutte sanglante ne fut pas amenée par quelque dissentiment de religion : elle fut causée plutôt par quelque rivalité de nationalité, comme cela arrivait si souvent au moyen âge dans toutes les universités. Toutefois Bunel conseille à son ami de partir ; et, en vrai cicéronien qu'il était, il appuie son avis de l'exemple de Cicéron (2). Perrot, qui était un homme de paix, suivit le conseil de son ami. Aussi bien, il ne demandait pas mieux que de vivre tranquille et de pouvoir se livrer sans distraction à ses études favorites. Il se retira donc à Marostica, petite ville de Lombardie, dans la province de Vicence, près de Bassano. Il n'y était pas seul, du reste : il avait avec lui deux autres Français, Louis et François, et plus tard un certain Paul de Toulouse, qui avait demandé d'étudier près de lui pour suivre ses conseils (3).

Dans sa solitude de Marostica, Perrot était souvent par le cœur avec ses amis de France, et il désirait ardemment savoir de leurs nouvelles. Il supplia Bunel de lui en donner. Il voudrait que celui-ci interrogeât un homme de cour sur tous ces mystères de la politique. Mais Bunel se défend de commettre une si grande indiscretion. Il s'agit d'affaires de trop grande importance : on les disait à peine à l'oreille ; aussi, ne peut-on pas les écrire dans des lettres qui peuvent être interceptées (4).

Il dut rester deux ou trois ans à Marostica. Et il s'adonna

(1) *Epist.* VIII, VI, X, XXII, XXI, XXIII.

(2) *Ibidem*, *Epist.* X (1531).

(3) *Bunelli Epist.* V, XIX, XX.

(4) *Ibidem*, *Epist.* XVII. Ad XII Calend. Aug. 21 juillet (1531).

au travail avec tant d'ardeur qu'il tomba sérieusement malade. Il faut lire les lignes pleines de sollicitude et de tendresse que Bunel lui écrit à ce moment, et les affectueux reproches qu'il ne lui ménage point au sujet de son excès d'application : « De grâce, mon cher Emile, lui dit-il, que veux-tu ? Pourquoi te tuer ? Pourquoi n'as-tu aucun souci de ta santé ? Il faut sans doute se livrer sérieusement au travail ; mais il faut aussi veiller à ce que tu puisses étudier aussi longtemps que possible. Je me souviens qu'autrefois je t'ai écrit dans ce sens : vois donc si, en voulant trop te presser, tu ne t'exposes pas à tomber sans espoir de relèvement (1). »

Aussi bien, la manière dont il étudiait le droit exigeait un travail considérable et devait amener de grandes fatigues. Il faisait de la science pure et s'efforçait d'en pénétrer les profondeurs. Il paraît même que quelques ignorants désapprouvaient cette méthode très-difficile et très-longue : « Ne te laisse pas émouvoir par leurs clameurs, lui écrit Bunel, poursuis jusqu'au bout ton plan d'études. Il suffit que ces imbéciles désapprouvent, pour que de mon côté j'applaudisse. Ces marchands de droit ou plutôt de procès cherchent avant tout à gagner de l'argent ; le chemin qui ne conduit pas directement aux écus leur paraît un chemin sans issue..... Mais toi, tu te proposes un but plus noble..... Or, sans que tu le recherches, tu retireras de ta manière d'étudier une gloire immortelle. Tu n'as pas besoin de mes exhortations, car je sais que personne n'est plus persévérant que toi ; tu es d'ailleurs trop avancé dans cette voie où tu es entré de toi-même et sans que personne t'y poussât et te servît de guide, pour qu'il te fût honorable de t'en retirer aujourd'hui (2). »

Durant sa maladie, Perrot a pensé à retourner en France, mais il voudrait auparavant terminer la lecture des cinquante livres des *Pandectes* ; il consulte son ami sur ce point, et Bunel

(1) « Amabo te, mi Æmili, quid tibi vis? cur te essecas?... » *Ibidem*, *Epist.* V, 30 septembre 1531.

(2) Tu modo, qua ratione jus civile tractare instituisti, eamdem ad extremum tene..., etc. » *Ibidem*, *Epist.* XV, 29 janvier 1531.

lui répond qu'il trouvera aisément dans sa patrie bien des villages d'un climat aussi salubre que ceux de l'Italie et d'une tranquillité plus grande, où il pourra se livrer tout entier et sans péril à ses chères études (1).

Toutefois, Perrot ne quitta l'Italie que dans les premiers mois de 1533. Avant de partir, et comme pour couronner ses études, il se fit recevoir docteur. Et d'après le témoignage de son ami, ce fut aux applaudissements des Italiens qui élevaient jusqu'au ciel sa science dans le droit civil. Bunel lui envoie de chaudes félicitations, et il regrette beaucoup de n'avoir pas été là pour assister à son triomphe (2).

En partant d'Italie, Perrot dut se diriger du côté de Lyon, où ses livres le rejoignirent. Il est certain qu'il était dans cette ville en 1533. Dans une lettre subséquente, son ami lui dit : « Quand tu seras arrivé à Lyon (3). » C'est là, en effet, qu'il publia son premier ouvrage, sur un point spécial de jurisprudence (4). Cet ouvrage, qui sortit des presses de Sébastien Gryphe, le mit d'emblée au rang des jurisconsultes les plus distingués de l'époque.

Dès ce moment, nous le perdrons à peu près complètement de vue. Sa correspondance cessa avec Bunel, nous voulons dire qu'aucune lettre de celui-ci, écrite après 1533, ne nous a été conservée. Bunel lui-même dut quitter l'Italie bientôt après le départ de Perrot. Il ne voit pas, dit-il, pourquoi ni dans quel endroit de ce pays il resterait. Il pense donc à retourner en France avec l'ambassadeur, non point pour se produire à la cour, mais pour trouver à Paris quelque coin où il puisse se cacher. Et il compte pour cela sur l'aide de son ami.

De ces derniers mots on pourrait induire que Perrot devait aller à Paris, après un séjour plus ou moins prolongé à Lyon.

(1) *Ibidem*, *Epist.* V.

(2) « Tuam in jure civili eruditionem in cœlum extollentibus..... » *Ibidem*, *Epist.* XX, p. 32. 11 juin 1532.

(3) *Ibidem*, *Epist.* XXI, p. 35. Cette lettre n'a point de date, mais elle doit être de l'été de 1532.

(4) *Quum Lugdunum veneris..... » Epist.* XXIII, p. 39. Cette lettre n'est point datée non plus ; mais elle doit être du second semestre de 1532, ou du commencement de 1533.

Mais nous sommes réduit aux conjectures, et nous devons nous arrêter discrètement là où les documents nous font défaut.

Au moment de nous séparer du célèbre humaniste dont les lettres nous ont fourni de précieux renseignements biographiques sur Perrot, il est juste que nous disions un mot de lui : ce mot sera un éloge. — Il mourut à Turin, en 1546, à l'âge de quarante-sept ans; et le Vénitien Paul Manuce, qui l'avait vu à Venise pendant quatre ans et qui avait été en intime relation avec lui par suite de leur conformité de goûts littéraires, rend un hommage bien senti à la parfaite pureté de ses mœurs. Il écrit à Gui du Faur, à Padoue : « Il a cultivé toutes les vertus qui sont dignes d'un philosophe et d'un chrétien, mais surtout la continence. Par elle il a triomphé complètement et triomphé alors qu'il était adolescent, à l'âge où la volupté exerce sur les autres un empire absolu..... La fin de la vie, qui doit être, comme dans le dernier acte de la tragédie, la partie la plus parfaite, a été chez lui héroïque et presque divine, d'après ce qui me revient..... Dès qu'il apercevait un vice, dit-il encore, il le censurait sans pitié (1). Il avait l'habitude de distinguer les hommes, non par leur fortune, mais par leur moralité. » On comprend que Perrot ait été digne de l'affection d'un tel homme. Leurs rapports sont une page intéressante des amitiés qu'inspira la renaissance.

CHARLES DARDIER.

(La fin au prochain numéro.)

(1). « Ubi vitium noscat, censor acerrimus..... » Pauli Manutii *epistolarum* libri XII. Edit. de Leipsick, 1681. *Epist.* VI, p. 24. Vido Fabro Patavium IV. Cal. Decemb. 1546 (28 novembre).

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

PETIT DIALOGUE

D'UN CONSOLATEUR CONSOLANT L'ÉGLISE EN SES AFFLICTIONS
TIRÉ DU PSEAUME CXXIX, PAR PIERRE DU VAL (1)

A Monsieur le Rédacteur du BULLETIN.

Amsterdam, le 21 septembre 1871.

Monsieur,

C'est avec une vive joie que j'ai vu reparaître le *Bulletin* de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, que j'étais habitué depuis tant d'années à recevoir chaque mois, et que chaque mois j'attendais avec une nouvelle impatience. Permettez-moi de vous en exprimer ma sincère reconnaissance.

Permettez-moi en même temps de vous soumettre une nouvelle conjecture que m'a suggérée la lecture de l'excellent « *Petit Dialogue d'un Consolateur de l'Eglise*, » que vous avez eu l'heureuse idée de republier, et de la note dont vous l'accompagnez à la page 418. Vous dites dans cette note : « On en vient insensiblement à se demander si Pierre Du Val, l'auteur du *Petit Dialogue*, est bien le même que Pierre Duval, évêque de Séez. » Et vous avez raison ; car chaque ligne de cet excellent petit écrit atteste qu'il n'a pas pu avoir pour auteur un évêque timide, qui n'aurait pas eu le courage ou la loyauté d'abandonner la charge qu'il occupait dans une Eglise qu'il juge si sévèrement, et le fait que l'auteur signe son livre de son nom, « Pierre Du Val, » achève de prouver que ce n'est pas l'évêque de Séez. S'il avait eu le courage de *signer* un livre pareil, il aurait eu aussi celui de quitter sa charge, à supposer qu'on lui eût laissé la faculté de le faire volontairement.

Mais si ce n'est pas l'évêque, qui est-ce?... Dans la liste des hérétiques ajournés par les gens du roi, en 1534 (*Bulletin*, XI, p. 253), se trouve un « *Me Pierre Du Val*, » désigné comme « trésorier des menus plaisirs. » N'a-t-il pas pu fuir de Paris, aller étudier et devenir pasteur,

(1) Voir le *Bulletin* d'août et de septembre derniers, p. 354 et 417.

comme plusieurs de ses compagnons, Thomas Barbarin, Gaspard Carmel, et d'autres peut-être?...

En 1554, l'Eglise française d'Emden, dans la Frise orientale, avait pour pasteur maistre Pierre Du Val, ami de Jean-A. Lasco, et surtout de François Perrucel, dit de la Rivière, avec lequel il entretenait une correspondance assez fréquente. Le 29 septembre 1554, Perrucel lui écrit d'Anvers une lettre de dix pages, pour se justifier de l'accusation dont on le chargeait d'être devenu « luthérien. » — Le 12 décembre 1555, l'Eglise d'Emden écrit à Perrucel pour le supplier de venir à Emden « pour estre collegue et compagnon de M. Pierre Du Val au ministere de la parolle, d'autant qu'une Eglise n'ayant qu'un ministre de la parolle est souvent destituée de ses consolations, survenant quelque maladie ou autre empêchement, ainsi quil nous est en advenu une fois, si qu'a la longue un ministre seul ne peut pas longuement durer sans soulagement. » — Perrucel n'accepta pas cette vocation; mais sur les instances de Calvin, il se rendit à Francfort, comme vous le savez. — Pierre Du Val mourut à Emden dans l'été de 1558. Le 4 août 1558, les pasteurs et anciens de l'Eglise d'Anvers écrivirent à l'Eglise française d'Emden une lettre de condoléance à l'occasion de cette mort, et lui envoyèrent un d'entre eux pour y prêcher « pour quelque temps au furnissement du defuncq. »

Voilà, Monsieur, ce que m'apprennent des pièces authentiques que j'ai en mains. Ce n'est pas encore la preuve que le pasteur d'Emden eût été l'auteur du *Petit Dialogue*. Pourtant la chose me paraît assez probable. Du reste, j'ai écrit, il y a deux jours, à M. H.-A. Hesse, pasteur à Emden, pour le prier de faire quelques recherches à cet égard; mais comme sa réponse peut tarder, et que vous annoncez la fin du *Petit Dialogue* pour le prochain numéro du *Bulletin*, j'ai pensé qu'il pourrait vous être agréable de recevoir un peu tôt les indications que je prends la liberté de vous adresser.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

F.-H. GAGNEBIN, pasteur.

L'ÉGLISE.

Vrayment il est bien vrai ce qui est dit de la parolle de Dieu (prov. XXX) qu'elle est purgée et est le bouclier à ceux qui ont espérance en icelle. Car elle est (Hérém. XXIII) comme le feu qui embrase tous les assaux de Satan : et comme le marteau qui brise la pierre. Et a l'ouyr il me semble que mes playes sont refrigerées

d'un emplastre doux à merveille, et en la force de la parolle de Dieu je suis fortifiée, en mes combatz je suis adressée, en mes troubles consolée, en mes dangers assurée, en mes pleurs resjouye, et en mes tentations soulagée.

Je mettray désormais mon espoir (ps. XXXVII) au Seigneur : mon plaisir sera du tout en luy : je lui remettray mon fait, commettray ma voye et m'attendray du tout à luy. Et quand (Job XIII) il me tueroit si auray je esperance en luy : car je say bien qu'il me sera en salut. Si suis je encor à mes grandes afflictions.

Pourtant que les laboureurs ont labouré sur mon dos, et ont allongé leurs rayes : et ont forgé sur mon dos ne plus ne moins que s'eust esté une enclume : en sorte que tous ceux (Lament. II) qui passent le chemin ont frappé des mains sur moy : ils ont (Esd. 10) siblié et remué leur teste contre moy. Brief ceste plainte d'Esdras me seroit fort bien appropriée. Nostre sanctuaire qui est le pur service de Dieu est délaissé : nostre autel à savoir Christ (Hébr. XIII) immolé est demoly ; nostre temple est destruiet et changé en temple des idoles : nostre psalterion, par chansons dissolues, est humilié : l'hymne, par fausses invocations, se taist ; nostre exultation, est par tristesse rompue : la lumière de notre chandelier, qui est la parolle de Dieu est estaincte par ignorance : l'arche de nostre alliance, par les corrompeurs des sacremens, est pillée : noz choses saintes sont souillées, par le barbouillement des traditions humaines ; le nom qui a esté invoqué sur nous est presque pollü ; noz enfanz ont souffert opprobre, n'estans instruitz : nos ministres de la parolle sont bruslez : nos anciens et diacres sont menez en captivité : noz vierges sont corrompeues par vœux iniques : noz femmes violées par les sacrificateurs de Baal : noz justes sont ravis : nos petits enfans sont perdus par mauvaise éducation : nos jouvenceaux ont servy aux dieux estranges : et noz forts ont perdu leurs forces par vains pelerinages : et ce qui est le plus grand, il semble que je soye destituée de ma gloire, et que Dieu nous ait donné ès mains de ceux qui nous ont hays. Toutesfois pour tout cela, je ne me deffie point de mon Dieu, qu'il n'accomplisse en moy tout ce qu'il a promis. Cependant en ceste mienne bonne volonté appuyée sur la sainte parolle de mon Dieu (Matt. XXIII) : ne me cache ces talens que Dieu t'a donné : trafique les avecque moy, esperant que tu y gaigneras le double : et que finalement le Seigneur t'ayant trouvé sur peu fidèle

serviteur, te constituera sur beaucoup, et te fera entrer en sa gloire.

LE CONSOLATEUR.

En toutes ces tribulations que tu m'as alléguée, tu ne peux mieux que t'appuyer sur la bonté et miséricorde de ton Dieu : (1 Cor. X) qui est vraiment fidèle, et ne permettra que sois tentée pardessus tes forces, mais il fera bonne yssue avec la tentation, afin que tu puisses soustenir.

Tu l'as déjà bien expérimenté parce qu'il t'a délivrée de tant d'ennemys que tu as eu du commencement, qui estoient robustes et puissantz, et de tant d'assaux qu'ilz t'ont faitz : la vie du fidèle et bon chrestien n'est pas sans grandz combatz : et à l'entrée du service de Dieu, faut qu'il se prépare à la tentation. Car l'haine des persecuteurs n'est pas nouvelle ne peu souvent. Paul ton gendarme chevalereux a bien eu l'essay de cela, (2 Cor. XIII) en playes excessivement, en prisons abondamment, en peril de mort souventesfois, ayant receu des Juifz par cinq fois quarante playes, une moins, ayant esté baptu de verges par trois fois, lapidé une, par trois fois en péril de noyer en la mer, en laquelle il a esté nuict et jour, souventesfois es chemins et perilz de fleuves, es perils des brigands, es perils de sa nation, es perils des gentilz, es perilz en cité, es perilz en desertz, es perilz en mer, es perilz entre faux freres : en labeur, en travail, en veilles souvent, en faim et en soif, en jeunes souvent, en froidures et nudité : ayant bien senti ce que le Seigneur Christ avoit dit de luy, (Actes IX) qu'il lui monstreroit combien il lui failloit souffrir pour son nom. Pareillement aussy tu dis que les laboureurs ont labouré sur ton dos. En quoy tu entens que tes persecuteurs sont des laboureurs, pourtant qu'ils travaillent et ont peine à te persécuter, comme les laboureurs à labourer. Caïn (Gen. IV) machinant la mort de son frère, fut pas sa face murée et changée de mal talent? Pharaon (Exod. VIII. IX. X. XI. XIX.) persécutant le peuple d'Israël en quelle peine estoit-il? Saül affligeant David (1 Sam. XVIII) et le regardant de travers après qu'il eut frappé le Philistin, a il pas plus de peine que David mesme? En quels travaux (1 Rois XX, XXI) estoit Achab persécutant Naboth pour sa vigne : et Hélié le Prophète et Michée? En quel poinct estoit (Daniel III) Nabuchodonozor, voyant la constance de ces trois enfants hebreux? n'estoit-il pas remply de fureur, et le regard de

sa face mué contre ces trois enfans? Qu'advint-il à ce misérable Antiochus (2 Mac. IX) persécutant les Juifz, lors le peuple de Dieu? Mourut-il pas en douleur intolérable? Quelle peine (Luc XVI) avaient ces maudis scribes et pharisiens, poursuyvantz Jésus-Christ très innocent? Mais aussy ceux qui persécutoyent Estienne (Act. VII) croyoyent-ils pas en leur cœur, et grinçoyent leurs dentz contre luy? Herode meurtrier de Jacques (Act. XIV), persécutant ta jeunesse, est-il pas puny de sa meschanceté? Ceux qui emprisonnèrent (Act. XVI) à Philippes, Paul et Silas avoient-ils pas plus de peine que eux? Quels travaux avoient les persecuteurs de Paul (Act. XII, XXII, XXIII), tant en leurs menées que conspirations? Et aujourd'huy tes adversaires combien de maux ont-ils? entreprenantz, espians, cerchans, chassans ça et là, commandans, defendans, foudroyantz, escommunians et pourchaschantz? Si qu'a bon droict pour la peine qu'ilz prennent, ilz sont bien des laboureurs, et pour le fruit de leur labeur, il ne leur reste que la mort éternelle. En ce aussy que tu es labourée, tu as quelque similitude avec la terre : laquelle comme par le labeur est nettoyée et purgée des espines, ronces et chardons, et après porte bon fruit et doux : pareillement aussy par les afflictions tu es exercitée, et mieux disposée à porter fruit en patience. Autant de fois donc que tu es labourée par persécution, c'est autant d'espines qu'on ôte de toi (Mat. XIII, Luc VIII, Marc IV). Et ceste semence qui est la parole de Dieu ne produira ses fruits en toi, si ces lieux pierreux ne sont ostez par le labourage de la persécution, et ces espines qui suffoquent la parole ne sont essartées : et si ceste voye n'est labourée par la herse d'affliction, le grain qui est semé dessus est inutile et ravy par le mauvais. Davantage, estant ainsy labourée, tu as quelque semblance à Jésus ton époux (Es. LXIII) duquel il est dit qu'il a pressé seul le pressoir, et des peuples il n'y a pas eu un homme avec luy. Par cela tu voy bien que tes persécuteurs, pensans te faire grand mal te font grand bien : soit aussy qu'ils forgent sus ton dos comme dessus une enclume; si ne te pourront-ils non plus nuire en te battant que le mareschal fait à l'enclume la frappant. J'entens bien que la longueur du temps de la persécution signifiée par l'allongement des rayes t'est ennuyeuse et te semble longue : mais assure-toy que la fin de toutes choses est proche. Et le dernier temps est (2 Pier. III). Mais il ne faut pas que tu ignores une

chose : c'est qu'un jour envers le Seigneur est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour. Le Seigneur ne retarde point sa promesse, comme tes persécuteurs estiment retardement : mais il est patient envers tous : ne voulant point qu'aucun périsse, mais que tous reçoivent et viennent à repentance. Mais qu'il te suffise que tes ennemis ne font que te haster, à la venue du jour de Dieu. Et note bien ce qui est escrit : (Apoc. XXII) le temps est près, qui est injuste qu'il soit injuste encor, et qui est juste soit justifié encor, et le saint soit sanctifié encor. Et voicy je viens tost. Et mon salaire est avec moy pour rendre à un chacun comme sera son œuvre. Car (Hébr. VI) le Seigneur à qui tu es, et auquel tu sers est juste. Il ne mettra donc en oubly ton œuvre et labeur. Desjà il a coupé et coupera les cordeaux des meschans (Hébr. XIII). Et si a dit (Josué I) je ne te laisseray point et ne t'abandonneray point, en sorte que tu peux seurement dire (Ps. XVIII) : le Seigneur m'est adjuteur, je ne craindray chose que l'homme me puisse faire. Encore (Hébr. X) un bien petit de temps, et celui qui doit venir viendra : et ne tardera point, lequel couppant les cordeaux de tes persécuteurs, leur rendra ainsi qu'ils t'ont fait : et seront payez au double selon leurs œuvres. Au hanap lequel ils t'ont meslé il leur (Apoc. XVIII) sera meslé au double, de tant qu'ilz se sont glorifiez, et qu'ils ont prins de plaisir à t'affliger, d'autant leur sera il donné de tourment et pleur. Et c'est ce qu'un de tes prophètes (Esaië LXI) parlant à toy au nom de Dieu dit : O affligée et yvre non pas de vin : ainsy dit le Seigneur ton Dieu lequel a débattu pour son peuple : Voicy j'ai prins de ta main le calice de forsenerie, la lie du calice de ma fureur. Tu ne le boiras plus, je le mettray en la main de ceux qui t'ont affligée : il y a donc plus matière de pleur en eux qu'en toy. C'est aussy la cause (Luc XXIII) pourquoy Jésus aux femmes qui plouroient après luy allant au supplice disoit : filles de Jerusalem, ne plourez point sur moy, mais plourez sus nous mesmes et sus vos enfanz : Car si on fait ces choses au bois verd (prov. XI) que sera il fait au sec : Voicy dit le Sage (Prov. XI) le juste sera payé s'il a mesfait en la terre, combien plus le meschant et le pecheur ? A ce propos le Seigneur dit (Jérém. XXV) : j'ay commencé à envoyer affliction en la cité sur laquelle mon nom est invoqué. Et vous iniques en serez vous quittes ? Vous n'en serez pas quittes : je feray tourner vostre retribution sur vostre teste. Car véritablement le mau-

vais est retenu (Job XXI) pour le jour de perdition, et sera mue au jour de fureur. Ilz t'ont labourée comme tu as dit. Et bien qu'ilz mettent les faucilles (Joel III) a point, car la moisson est meure. Qu'ilz viennent et qu'ilz descendent, car le pressoir est plein; les pressoirs respandent, car leur malice est multipliée : que reste il plus, sinon (Apoc. XIV) que cest ange jette sa faucille tranchante en la terre et qu'il vendange la vigne de la terre : et l'envoye au grand pressoir de l'ire de Dieu : qui fait choses merveilleuses et prévoit de loing les conseilz ; il establit choses certaines (Esaïe XXV). Il est la force du chétif et la force du pource en sa tribulation, le refuge contre le tourbillon, et l'ombrage contre la chaleur, qui rabaisse le tumulte des meschans et infidèles comme la chaleur au lieu sec : et humilie le jetton des tyrans comme la chaleur soubz la nuée. Et les persécuteurs seront froissez dessoubz lui, aincy que les pailles sont froissées au vent. Et voicy ceux à qui n'estoit pas donné le jugement, de boire le calice, le boiront : le meschant donc n'en sera point exempt. Comme ilz t'ont fait ainsi leur sera il fait. Tu seras comme le feu, et les tiens comme la flamme, et tes persécuteurs seront comme l'esteule. Le Seigneur les foulera en son yre, et les enyvra par sa fureur (Esaïe LXIII) et abattra en terre leur force : ilz seront comme fumée en sa fureur. Mais quant à toi tu es bienheureuse, o Eglise (Deut. XXXIII) ; qui est comme toy ? qui es sauvée par le Seigneur, bouclier de ton ayde, et glaive de ta magnificence ? tes ennemys seront affoiblis vers toy, et marcheras sur leur hauteuse. Ceste est la justice de ton Dieu (Esaïe LXVI) et la patience des saintz : qui à la fin seront joyeux : ou les meschans seront confus : les tiens chanteront pour la joye de leur cœur, et leurs persécuteurs crieront pour la douleur de leur cœur, et ...ront pour le desconfort de l'esprit : et laisseront leur nom pour execration aux esleuz de Dieu.

L'ÉGLISE.

En vérité tu m'as consolée (Ruth II) et as parlé selon mon cœur, ayant suffisamment satisfait à mes demandes : esperant que par ceste Divine parolle, je seroy désormais plus forte en mes tribulations, quand la gloire de Dieu (Esaïe L) le requerra : et puisqu'il est mon adjuteur, je cognoye bien que ne seray confuse : ores que ma face soit mise comme la pierre bise, ou a feu : car celuy qui

me justifie est pres : qui debattra contre moy? (Esaïe LVII) Que mon adverse partie s'approche de moy. Voicy le Seigneur Dieu m'est en ayde, qui est celuy qui me condamnera. Je ne craindray plus l'opprobre des hommes, et n'auray peur de leurs injures : veu qu'ilz ne sont point tant robustes, que la teigne ne les mange comme le vestement, et le ver les devore comme la laine. Si voudray je bien encore entendre plus amplement de leur fin et issue : jacoit que tu me l'aye aucunement desja touché. Mais quoy? floriront-ilz longtemps sans que leur fleur tombe? Leur gloire sera elle perpetuelle sans estre humiliée? auront-ils tousjours le pardessus? seront ilz point mis quelque jour audessous? leur cruauté cessera elle point, pour n'avoir plus pouvoir de respandre le sang innocent? quand s'apostumera l'enflure de leur cœur gros? sera point bien tost persée la vessie de leur orgueil, afin qu'on en voye l'ordure? la fleur de leur vanité durera elle encor longtemps, sans se seicher et flestrir? reste il encore grand espace devant que leur verdure soit fenée, pour estre mise au feu, et estre bruslée?

LE CONSOLATEUR.

L'oreille esprouve (Job XXXIV) la parolle : et le pallais goute la viande. Je suis joyeux que le Seigneur m'a donné une langue, pour savoir au temps opportun dire la parole de consolation, à celle qui est lasse (Hébr. XI). Je t'ay ja dit, comment les tiens ont esté entendus et battus, ne tenans conte d'estre delivrez, les uns estans esprouvez par moqueries et baptures, de liens et de prisons : les autres ont esté lapidez, ils ont esté tranchez, ilz ont esté tentez, ilz ont esté mis à mort par occision de glaive, ilz ont cheminé çà et là, vestuz de peaux de brebis et de chevres, destituez, oppressez, affligez, desquels le monde n'estoit point digne, et dont les ennemys sont peris comme s'ilz n'avoient point esté : mais iceux sont (Eccles. XLIV) les hommes de miséricorde, desquelz la vertu n'est point faillie : La semence d'iceux et leur gloire ne sera point délaissée, leurs corps sont ensevelis en paix, et leur nom vivra de génération en génération : les peuples racontent la sapience d'iceux (Sapient. XVI) : car il failloit qu'à ceux qui ont exercé la tyrannie, perdition sans excuse leur survint, ayantz délaissé aux hommes la rémunère de leur folie : mais aux autres il failloit seulement monstrar par quelle manière leurs ennemys estoient destruits.

Pourtant (Sapi. XVII) ces iniques estimans de pouvoir dominer sus la sainte nation seront liez e tenebres, et mis en ceps (Sapien. III). Mais les ames des justes sont en la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera point : il a semblé aux yeux des folz mondains, qu'yceux mourroient et que leur yssue estoit affliction : mais yceux sont en paix. Et combien qu'ilz ayent souffert tourmens devant les hommes, toutesfois leur espérance est pleine d'immortalité. Et estanz travaillez en peu de choses ilz seront remunerez en grandes : car Dieu les a esprouvé (Ecclés. XXXII) et les a trouvé dignes de soy. Or, comme le mal a tousjours esté contre le bien, et la mort contre la vie : pareillement aussy le pêcheur contre le juste, et le persécuteur contre le fidèle. Mais à la fin Dieu brisera la teste des ennemys qui disent : il n'y a point d'autre que nous. Cependant pour ta consolation il est dit que ceux qui t'ont en hayne seront confus et reculez en arrière. Et non sans cause, car ils sont mis en lieux glissans et Dieu les fera tresbucher en ruyne. Ilz sont aussy comme le songe de celuy qui est esveillé. Car ainsy que celuy qui a faim songe qu'il mange, mais quand il est esveillé son âme est vuide : et comme celuy qui a soif songe qu'il boit, et après qu'il est esveillé il est las, et son ame appete : ainsy sera la multitude de toutes gens qui bataillent contre toy. Et ceux qui te font mal (Ps. XXXIX) seront exterminéz, et adviendra dedans un petit de temps, que les meschans ne seront plus. Ilz periront consumez comme la graisse des aigneaux, et s'esvanouyront comme la fumée. Attens le Seigneur et tu verras la destruction des meschans : lesquels ores qu'ilz ayent esté puissans, quelquefois comme le verd laurier, si est-ce qu'incontinent ayant passé un peu plus outre, ilz ne seront plus : car leur dernier salaire est perdition. Dieu les osterà comme l'aigret de la vigne (Job XV) et les jettera arrière comme l'olivier sa fleur. Ilz seront aussy comme le chaume devant le vent, et comme la paille que le tourbillon soubstraict. C'est ce qui est fort bien exprimé cy-après, de quoy je t'ay desjà parlé, à scavoir qu'ilz seront comme l'herbe des toictz, laquelle est seiche devant qu'elle soit arrachée. Voilà la fin du labeur des meschans, et tout ce qu'ils gaignent en te tourmentant, labourant et allongeant leurs rayes : cela ne leur servira non plus que l'herbe qui croist sur des vieilles mesures, voire eux mesmes seront coupepez comme le foin. et seicheront comme l'herbe verde (Esaïe XXXIII. 2 Roys XIX),

Ainsy advint-il à Sennacherib, persécutant l'Eglise d'Israël, du temps de Esaïe et Ezechias, duquel ces parolles sont dites comme de tous tes autres persécuteurs. Ainsy quelle est la semence des meschans (Gal. VI), telle est leur moisson. Qui sème en la chair il moissonnera aussy de la chair corruption. De toy et des tiens (Ps. XVI) qui semez en larmes, il est dit que cueillerez en joye. Ilz alloient, dit-il, et ploroyent portans leur semence : mais ilz reviennent avec gayeté portans leurs gerbes. Tout le contraire advint aux meschans, qui sement en joye, mais ils recueilleront en pleurs. De leur semence aussy le moissonneur ne remplit sa main, ne le glenneur ses aisselles. Et pour cause. Car telz meschans (Job XXIV) ravissent l'orphelin de la mamelle et prennent gage du povre. Ilz font cheminer l'homme nud sans vestement et prennent la gerbe et la glenne des affamez. Est-ce donc de merveille si la gerbe de telz est sans fruit? Veu qu'ilz ont violé et ravy la gerbe d'autrui? Le prescheur dit bien un mot (Ecclés. VIII) à cause que la sentence ne s'exécute incontinent sur l'œuvre mauvais, pourtant est-ce que les enfans des hommes ont le cœur remply pour mal faire. Or combien que le pecheur eust fait mal cent fois, et que nonobstant luy ait Dieu prolongé sa vie, si cognoy-je néanmoins que bien sera à ceux qui craignent Dieu, et ont reverence à sa face : et ne sera point bien au meschant, et ne luy prolongera ses jours, mais sera comme l'ombre, pourtant qu'il ne craint point la face de Dieu.

Somme toute, le labeur des meschans et folz, ne fait que (Eccl. X) les affliger, puisque le moissonneur de leur labeur ne remplit point sa main. Et si le moissonneur n'y trouve rien qui vaille, il n'est jà besoing que le glenneur y voise après pour y trouver quelque chose de bon. Comment y trouveroit on quelque bonne chose (Ps. I) quand ils sont comme la paille que le vent pousse? Leurs vains efforts sont bien exprimez en ce qu'il est dit (Esaïe XVII) qu'ilz seront poursuivis comme la paille des montagnes de devant le vent et comme le tourbillon de devant la tempeste : au temps du vespre, voicy tremblement, et avant le matin ne sera plus en estre. C'est ce que Jean Baptiste (Matth. III) veut dire, que Dieu a son van en sa main pour nettoyer son aire. Si qu'assemblant son froment en son grenier, il bruslera la paille au feu qui jamais ne s'estainct (Ps. XVIII). Ces meschans donc seront brisez comme la poudre qui est jettée par le vent, et ne seront reputez non plus que la fange des

rues. Et leur espérance (Sapien. XVIII) se consumera comme la glace de l'hyver, et decoulera comme l'eau superabondante. Par telles et semblables similitudes l'Ecriture te monstre que les entreprises des meschans sont vaines, et prochaines de (1 Thess. II) confusion, afin que tous ceux soyent jugez et condamnez, qui n'ont pas creu à la verité, mais ont approuvé iniquité, et la sont tresbuche, ilz ont deboutez, et ne se sont peu relever (Ps. XXXVII). Dont adviendra que les passans ne diront point la bénédiction de Dieu soit sur vous; nous vous benissons au nom du Seigneur, nous prions, et vous soubhaictons bien. Qui sont les passans sinon les vivans? Quel bien pourroient-ilz dire de ce d'où il ne vient point de bien? Qui benyra ce qui est maudit de Dieu? qui prisera ce que Dieu a mesprisé? Quel bon soubhaict fera on d'une chose qui n'est que mauvaise? que serviroit benediction sur malédiction? Qui s'esjouyra au faict d'un meurtrier? qui congratulera à l'homme qui respand le sang, qui requiert vengeance, et non point benédiction? qui louera le tyran, sinon ceux qui ont soif du sang innocent? Quoy donc? est-ce pour néant que Christ a dit, benissez ceux qui vous maudissent : faites bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous nuisent? En dit pas autant son apostre (Rom. XII) : Parlez bien de ceux qui vous persécutent, bénissez-les et ne les maudissez point? Encor un autre (1 Pier. III) dit : Ne rendez pas mal pour mal, ne malédiction pour malediction, mais au contraire benissez : sachant que vous estes appelez à cela, afin que vous possédiez en héritage benediction. Ou bien les fidèles sont-ils point les passans dont il est parlé? Certes Jésuschrist ne ses apostres, ne recommandent rien contraire à la doctrine des prophètes. Et Dieu a tousjours voulu, comme il veut, que les siens benissent, ayment et prient pour leurs persecuteurs. Mais c'est autre chose de prier pour les persécuteurs, et pour la persécution. Qui est l'homme de bien qui voudroit prier pour le bon succès de quelque meschancté? Il faut prier pour le tyran et non pas pour sa tyrannie, ains plus tost pour sa conversion. C'est ce que le prophète disoit (Ps. CXXXIX). Seigneur, n'ay-je point haï ceux qui t'ayment? et ay esté marry contre ceux qui s'eslevent contre toy? je les haissoye de parfaite hayne et les tenoye pour mes ennemys. Or ceste hayne, quelque vehemente qu'elle soit, si n'empesche elle point les fidèles de bien faire aux meschans tant qu'il plaira au Seigneur les souffrir,

les secourant en ce qu'ilz ont de Dieu, à savoir au corps. Et puis que Dieu ne leur retire encore sa benevolence, quiconque le voudra ressembler, faut aussy qu'il ne leur retire point la sienne. Mais cela en quoy ils sont semblables à Sathan, en leur vie et mauvaises mœurs, en leurs entreprises et iniquitez, il les faut abhorrer et détester comme peste sans les benyr aucunement. Il ne reste donc à ceux qui respandent le sang innocent fors malediction comme il t'a esté dit assez par cy devant. Sur quoy tu te consoleras, et confirmeras en sainte patience, en l'attente de la venue de ton espoux, qui viendra en brief et ne tardera point.

L'ÉGLISE.

J'ay bien noté toutes tes parolles, qui m'ont semblé plus douces que miel. Le Seigneur mon Dieu qui a commandé que la lumière resplandist (2 Cor. IV) des tenebres, cognoissant les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, qui a luyt en noz cœurs, pour recevoir illumination, de la cognoissance de sa gloire, en la face de Jésus-Christ : selon sa grande miséricorde et infinie bonté, me remplisse de toute force, constance, bon courage et patience en mes tribulations : me donnant un cœur invincible pour adherer entièrement à luy, me fier et appuyer en ces promesses, craindre et reverer ses menaces, et avancer le regne de son filz. Et qu'il luy plaise de manifester par tout son Evangile, et bonne volonté envers tous, en sorte que toutes tenebres d'ignorance soyent chassées par la venue de sa clarté!

Et que tous persecuteurs ignorants soyent reduis à la droicte voye de salut, cessans leur tyrannie et persécution (2 Sa. XXII). Quant au reste, je croy, confesse et recognoye que le Seigneur Dieu est entier en sa voye, et le bouclier de tous ceux qui ont esperance en luy. Car qui est Dieu fors le Seigneur? et qui est fort sinon nostre Dieu, qui m'a corroborée de force, et les miens? Et ores qu'il nous mette à l'abandon, comme brebis pour estre mangez, et qu'il nous esparsse entre les gens, et que soyons en opprobre et moquerie à noz voisins en branlement de teste entre les peuples, si n'oublyons nous point son alliance, nous sommes à luy, soit à la vie ou à la mort. Tant seulement qu'il ne nous délaisse, et ne nous abandonne point, ains que servions entièrement à sa gloire et celle

de son filz, qui vit avec luy et le Saint Esprit, en gloire éternelle-
ment.

Ainsi soit-il.

LETTRES

DE

LOUISE DE COLLIGNY, PRINCESSE D'ORANGE

A SA BELLE-FILLE

CHARLOTTE-BRABANTINE DE NASSAU

DUCHESSE DE LA TRÉMOILLE

1598-1620

20. — *De Paris, 27 août 1601.*

Que j'ai eu d'affliction, chère fille, lorsque j'ai su, par vos lettres que le S^r Chauveau m'a apportées, l'accident qui vous est arrivé en votre grossesse. Il y en a prou à qui la même chose est arrivée qui n'ont pas laissé de se trouver grosses pour cela; je ne serai point à mon aise pourtant que je ne sache ce que vous en croyez et en quel état vous êtes à présent. On m'a dit qu'il ne se peut rien voir de plus joli que notre petit fils. C'est chose que je crois aisément, car de ce que j'en ai vu, c'est sans cajolerie que je le dis, mes yeux n'ont jamais rien vu qui lui ressemble.

A ce que je vois, vous vous donnez bien du bon temps. Je savois bien que vous trouveriez M^{me} de Montpensier bien à votre gré quand vous l'auriez un peu pratiquée (1). Pour moi, je suis sa servante fort passionnée, et l'aime de tout mon cœur. J'attends avec l'impatience que vous pouvez imaginer

(1) Le billet suivant prouve l'intimité de leurs relations. Son premier

ce qui arrivera du siège d'Ostende. J'en conçois cependant toute bonne espérance, car ceux du dedans ont fort bon courage. Il ne leur manque rien de tout ce qui est nécessaire à une place assiégée. Vos frères sont en Zélande, pour apporter à leur secours tout ce qui se pourra (2).

Il faut que je réponde à ce que vous dites avoir appris que je ne suis pas en cette cour comme je le devrois, et que vous craignez que cela soit un jour préjudiciable à vos frères. Je vous prie de croire que je ne suis point si mal avisée que je fasse chose qui le leur puisse être, ni à aucune de la maison. Je crois que ce que vous voulez dire c'est pour les rangs. Or de cela on ne peut dire qu'il se soit fait nulle cérémonie où il s'en soit tenu. De tenir antichambre, qui est là où on en souloit tenir, c'est chose qui est fort rare ; et quand il y en a eu, j'y ai mon siège, et sommes toutes assises autour de la Reine sans aucun rang ; et tous les jours j'ai mon siège en la chambre de la Reine et s'y assied-on comme on se trouve. Pour passer aux portes, on passe aussi comme cela. La vérité est que M^{me} de Guise, au passage des portes, du commencement, le vouloit toujours prendre. J'ai évité cela, et trouvois invention ou de ne m'y trouver point ou d'en faire passer d'autres devant moi auxquelles on sait bien que je ne cède point, ou de passer par d'autres portes. Enfin, sachant bien que le Roi ne

paragraphe est de la main de M. de Montpensier, et le deuxième de celle de M. de la Trémoille :

« Madame ma chère cousine, mon papier est si beau et si honnête que vous ne me sauriez refuser la requête qu'il vous porte : qui est de faire l'honneur à votre cousine de lui aider à faire l'honneur de chez nous, qui est chez vous aussi, car vous y avez la même puissance. C'est pour recevoir ces deux grandes filles de qui je vous parlois hier, qui y seront ce soir ; et cependant nous chasserons Mons^r votre mari et moi, qui suis en tout votre serviteur. Il n'est pas besoin de dire que nous savions qu'elles dussent arriver ; plutôt, s'il vous plaît, que vous ignoriez même qu'elles dussent venir. Il vous est ordonné, mais je dis par arrêt donné en la chambre de Fleur de Lys, que vous serez vêtue tout ainsi qu'hier.

« Vous voyez le commandement qu'on vous fait. Je ne vous verrai que demain. Nous allons à la chasse, et vous aurez ces deux longues filles sur les bras. Dieu vous fortifie pour les bien soutenir. »

Quel est le nom des deux visiteuses ?

(2) La place fut prise par les Espagnols le 19-septembre 1604, après un siège de trois ans et trois mois.

vouloit donner l'avantage ni à l'une ni à l'autre, et trouvoit bon que nous marchassions comme nous nous trouverions, tantôt l'une, tantôt l'autre, voilà comme nous avons vécu depuis sans cependant en parler. Quand c'est à des festins où nous mangeons à la table du Roi, je suis toujours du côté de Leurs Majestés, auprès de M^{mes} de Nemours (3) ou de Guise (4) et M^{le} de Guise de l'autre côté.

Somme, vous devez croire qu'il ne fut jamais moins tenu de rangs; et quand s'en tiendra, croyez que je ne m'y trouverai point, si je ne reconnois y pouvoir tenir celui que je dois. Je n'ai garde d'en faire de grands cancons, car ce seroit bien cela qui seroit préjudiciable, sachant bien qu'il y a ces quatre maisons (5) qui tiennent rang en France, qui sont si proches au Roi qu'il ne donnera jamais d'arrêt à leur désavantage. Voilà pourquoi j'aime bien mieux n'en faire point parler, et éviter de me trouver aux lieux où je prévoirai que j'en pourrois avoir dispute, car je ne veux pas faire comme firent dernièrement les comtesses de Saint-Paul et M^{me} d'Elbeuf, qui eurent des paroles bien grosses en la chambre de la Reine. M. de Montpensier vous l'aura pu conter. [Pour] le temps que j'ai à demeurer en cette cour, qui ne sera pas long, je crois que je ne puis mieux faire que de n'y demander point de rang, puisque je suis en doute d'obtenir celui que j'y devrois avoir; et me mettrois au hasard d'avoir un arrêt qui me seroit désagréable, là où et moi et tous ceux de la maison sommes toujours sur nos pieds pour le demander. Cependant, croyez que je me garderai bien de céder en chose qui soit préjudiciable à la maison où j'ai eu l'honneur d'être mariée. Cela seroit sujet à d'autres discours qui ne se peuvent représenter par lettres.

Je vous baise les mains, chère fille, et suis toute à votre service.

A Paris, ce 27 d'août.

(3) Anne d'Este, petite-fille de Louis XII, et veuve 1^o de François de Lorraine, duc de Guise; 2^o de Jacques de Savoie.

(4) Catherine de Clèves, veuve de Henri de Lorraine, duc de Guise, le Balafre.

(5) Longueville, Lorraine, Montpensier et Nemours?

21. — *De Paris, septembre 1601.*

Votre dernière lettre, chère fille, me fait plus que jamais reconnoître votre bon naturel, voyant combien vous prenez à cœur tout ce qui me touche. Vous dites que vous n'êtes pas contente des bruits que l'on fait courir de ma faveur par le moyen de la marquise de Verneuil. Je ne sais où on prend cette faveur, car si vous étiez ici vous verriez que je suis toujours d'une même façon. A la vérité le Roi et la Reine me font l'honneur de me faire fort bonne chère, et n'y a pas apparence, pour le moins d'un des côtés, que la marquise en soit cause. De dire que je la maintiens en son crédit sont deux choses qui ne s'accordent point, car il faudroit donc que j'eusse plus de crédit qu'elle, et par conséquent ma faveur ne dépendroit pas de la sienne, mais la sienne de la mienne. La remarque que l'on a faite que nous étions à Saint-Germain logées tout proche l'une de l'autre est fort véritable ; mais on ne dit pas que M^{me} de Guise et M^{me} de Guercheville, elle et moi avions nos chambres toutes d'un même rang, comme en un cloître ; et que s'il est arrivé que la mienne ait été la plus près de la sienne, il s'en faut prendre aux maréchaux des logis et non à moi, qui ne dispose pas de mon logis aux maisons du Roi. Je m'assure que l'on vous aura bien dit aussi que nous mangions souvent ensemble ; mais on ne vous aura pas dit que M^{mes} de Guise et de Retz en faisoient de même. On ne vous aura pas dit aussi que je n'ai pas voulu loger au Louvre, parce que la chambre que l'on m'y donnoit étoit près de la sienne ; aussi n'ai-je pas pris cette excuse-là pour n'y point loger.

De dire que je vois plus souvent ladite marquise que la Reine ; ah ! pour celui-là il n'y a point d'apparence, et faut bien que cette invention provienne de quelque personne qui me veuille mal et qui veuille bien épargner la vérité ; car chacun sait et chacun voit que je ne bouge de la chambre de la Reine. Que je n'avoue avoir beaucoup d'obligation à la marquise, je serois ingrate si je disois autrement ; mais je ne suis pas si sotte que cela me fasse faire chose qui soit contre ce que je dois. Mes actions ont prou montré jusques ici ce que je suis ; et

ceux qui voudront médire de moi, cela retournera plus à leur blâme qu'au mien, car je n'en donnerai jamais sujet, s'il plaît à Dieu, aux gens de bien ; pour les autres, [ce] me sera louange.

Continuez donc à tenir mon parti, ma fille ; et pour cela, quand vous en ouïrez parler, et pour mon rang de quoi on vous parle tant. Pardonnez-moi si je vous dis que vous avez tort de demeurer sans réplique, comme vous dites que vous faites ; et demandez s'il vous plaît à ces personnes qui en parlent tant où c'est qu'ils ont vu que l'on ait tenu rang, et s'ils vous le peuvent remarquer, je leur pardonne. Mais que dirai-je de vous, ma fille, qui me condamnez tout platement, me disant qu'il est tout certain que je fais tort à votre maison et à vos frères. Certes, ce mot m'a pénétrée jusques au cœur, je le vous avoue. Je vous ai répondu sur cet article par mon autre lettre, et vous dis encore que je ne suis point si sottre que d'avoir fait nulle action qui leur puisse jamais être préjudiciable, ni ne ferai, Dieu aidant ; et croyez, ma fille, que l'honneur de votre maison m'est trop cher, et qu'il ne me pourra jamais être reproché avec raison que j'y aie fait brèche ; et m'assure que quand vous seriez ici que vous jugeriez vous-même que je ne puis ni ne dois m'y gouverner autrement que je fais, et pour cela et pour toute autre chose. Ma fille, je me souviendrai toujours fort bien de qui j'ai eu l'honneur d'avoir été femme et fille. C'est chose dont je chéris trop la mémoire pour l'éloigner jamais de la mienne.

Or brisons ce discours pour vous dire que j'ai eu l'honneur de voir votre cousin (1), qui m'a mise en peine de ce qu'il m'a dit que l'accident qui vous étoit arrivé à Champigny vous est encore revenu depuis. Je vous supplie que je sache comment vous vous en serez portée. Depuis il m'a dit mille biens de mon petit-fils, et qu'il n'a jamais rien vu de si joli. Je supplie M. de la Trémolle de m'excuser si je ne lui écris. Je me trouve si mal d'un rhume que j'ai depuis trois jours que je n'en vois goutte. Je lui envoie une lettre, écrite d'Ostende, par laquelle il en apprendra plus de nouvelles que je ne lui en saurois mander. Je m'en vais demain à Fontainebleau, pour

(1) Le duc de Montpensier.

être aux couches de la Reine, qui n'attend plus que l'heure, étant bien avancée dans son neuvième mois. Bonsoir donc, ma fille, je vous baise [les mains] et à votre cher mari et notre petit mignon.

22. — *De Paris, 25 juillet 1602.*

Vous dites, ma chère fille, que vous avez trouvé fort courtes les lettres que je vous écrivis par le S^r d'Availles (1). Ne l'attribuez à autre chose qu'à la presse qu'il me faisoit d'écrire, pensant partir d'heure à autre; et cependant le commandement du Roi l'arrêta encore quelques jours après avoir reçu mes lettres. Pour le partement de mon neveu de Chatillon (2), il fut si soudain que je ne le voulus en façon du monde arrêter pour écrire ni à vous ni à M^{me} de la Boulaye (3), car il avoit un trop juste sujet pour s'en aller en grande diligence, et me promit d'en faire mes excuses à toute la compagnie. S'il y a manqué, il a manqué à sa parole.

Ne croyez donc point, chère fille, que vous trouviez jamais nul changement en moi. L'amitié parfaite que je vous porte a ses fondements si solides et si fermes que vous ne devez jamais craindre qu'il y ait aucune diminution, car quand même j'en reconnoîtrois en la vôtre, ce que je n'attends pas de votre bon naturel, je ne laisserois pas d'être telle pour vous que j'ai toujours été; car je ne manque jamais à mes devoirs et à mes amitiés, et vous avouerai que j'ai combattu, en ce dernier voyage que je vous ai vue, contre des personnes qui me vouloient faire juger, par vos actions et [celles] de M^{me} de Bouillon, que toutes deux vous ne me rendiez pas le témoignage d'amitié que vous aviez accoutumé. Je vous jure que ce m'a été un déplaisir bien sensible de ce que la plupart de la cour, tant hommes que femmes, faisoient ce jugement que j'ai toujours rabattu, et aligné des raisons pour faire juger le contraire.

(1) Jacques Eschallard, seigneur d'Availles-Châtillon.

(2) Gaspard, fils de l'aîné des frères de la princesse d'Orange.

(3) Marie du Fou, veuve en premières nocces de René de Talensac, seigneur de Loudrière, et en secondes nocces de Charles Eschallard, seigneur de la Boulaye, gouverneur de Fontenay-le-Comte.

Peut-être vous sera-t-il témoigné quelque jour par ceux même qui m'en parloient; et lors vous connoîtrez qu'il n'est jamais rien entré en mon esprit qui m'ait pu faire [croire] que vous eussiez diminué ni de l'amitié ni de l'estime que j'ai toujours reconnu que vous aviez pour moi. Et certes, ma fille, si cela étoit, aussi me feriez-vous extrême tort; mais brisons là, il ne faut pas seulement y penser.

Impossible de me pouvoir rendre à la bienvenue de ma nièce (4). J'en écris à M^{me} de La Boulaye et lui en fais mes excuses, car elle me faisoit la faveur de me mander qu'elle m'y désiroit, ce que n'a pas fait M^{me} de Chastillon, ni du mariage ni de la bienvenue. Je dis auparavant sa maladie, car encore que peut-être elle dira qu'elle savoit bien que je n'y pouvois pas être, je dirai que pour cela elle ne devoit pas laisser de m'en prier. Etant ce que je suis à sa fille, la civilité la convioit à me rendre ce devoir.

Je ne vous parle point de ce qui se passe ici, car vous en êtes avertie par personnes qui en savent plus de nouvelles que moi, qui m'enquête seulement de celles de vos frères, dont je suis en telle peine que je ne pense et ne m'enquiers d'autre chose; et le désir d'en aller apprendre à Saint-Germain, où on me vient de dire que le Roi en a reçu, me fait finir tout court, en vous assurant, ma chère fille, que rien au monde ne vous peut davantage aimer, estimer, chérir et honorer que fait votre maman, qui vous baise cent mille fois les mains, et à mon petit cœur et mes petites mignonnes. Dieu veuille les bénir.

A Paris, ce 25 de juillet.

23. — *De Paris, 20 janvier 1603.*

Ma chère fille, avec les yeux tout pleins de rhume, la tête pleine de douleurs, et tout le corps de cette fâcheuse coquelu-

(4) Françoise de Colligny, sœur de Gaspard, venait d'épouser René de Talensac, seigneur de Loudrière, fils du premier mariage de Madame de la Boulaye.

che qui court, je vous fais ce mot pour vous dire que je me réjouis extrêmement de ce que votre douleur de jambe commence à se diminuer. J'espère que le beau temps vous achèvera du tout de guérir. Au reste, je vous dirai que j'ai marié Vilars, et qu'elle est extrêmement contente. Elle s'en va demain, et M. de Waufin (1) l'emmène à son ménage. J'espère qu'elle se gouvernera si sagement qu'elle fera mentir tous ceux qui ont médité d'elle; et à la vérité elle a eu du malheur, car il n'y a eu autre mal en elle que de la vanité. Vous connoissez son humeur : ça été la même chose que vous avez vue. Je dis la même, car ça été ce que vous avez vu en Hollande, et n'y avoit point moyen d'arrêter cette humeur qu'en la mariant; mais certes, à cette heure, elle est bien résolue de vivre tout d'une autre façon, et je crois qu'elle sera fort heureuse. Et moi bien malheureuse de ce qu'il faudra que je m'en aille sans vous voir, car je voudrois qu'il m'eût coûté de mon sang et avoir eu un jour à vous entretenir; mais je ne l'espère plus, car je n'attends que le retour de votre frère en Hollande et un peu de plus beau temps pour passer la mer. Je ne vous dis pas encore adieu, car je vous écrirai encore. Je vous baise les mains.

Le 20 janvier.

24. — *De La Haye, vers le 5 mars 1603.*

Ma chère fille, ma mignonne, j'ai reçu depuis trois jours votre lettre du 28 de janvier, qui est la seule que j'ai eu de depuis être partie de France. Je vous ai écrit deux fois depuis être arrivée en votre bon pays, et adressé mes lettres à monsieur votre bon mari. Celle-ci est par un de vos bourgeois de l'Ile-Bouchard (1), qui m'a été adressé lorsque je voulois vous dépêcher un laquais, et à M^{me} de Bouillon. Cette occasion sera cause que j'enverrai mon laquais droit à Bordeaux et de là à Turenne; mais au retour je lui commanderai de passer à

(1) Géléon de Waufin, gentilhomme hollandais, qui fut depuis gouverneur de Château-Renard.

(1) En Touraine, chef-lieu d'une belle baronnie appartenant à la maison de la Trémoille.

Thouars pour me rapporter des nouvelles de tous mes chers enfants. Que je plains cette pauvre femme (2)! Mon Dieu, que ne voudrois-je point apporter de ce qui seroit en ma puissance pour son soulagement, car je connois ses appréhensions que je crois qui ne sont pas petites, et certes ce n'est pas sans sujet. M. de La Trémoille m'a mandé que vous la deviez aller voir; M. de Bouillon me l'a mandé aussi. Je m'assure que ce lui sera une souveraine consolation que votre présence. Vous croyez bien que ces affaires-là me donnent bien de la peine. J'en ai eu beaucoup lorsque j'étois sur les lieux où j'en savois plus de nouvelles qu'ici; à cette heure que j'en sais moins, cela redouble ma peine. Le meilleur remède est le temps, la patience et l'humilité de M. de Bouillon. Mon opinion et celle de tous ceux de deçà est telle, et que s'il en recherche d'autres, il ruinera plus ses affaires qu'il ne les avancera.

Je vous envoie à ce coup des lettres de vos frères. Certes il ne se peut rien voir de plus paresseux à écrire qu'ils sont, et demeurent toujours en ces belles maximes : qu'il n'y a rien au monde de plus inutile; que vous savez bien qu'ils vous aiment et qu'ils sont à votre service; que c'est tout ce que vous peuvent représenter leurs lettres. Ils me font mourir quand ils se mettent sur ces opiniâtretés-là, que vous connoissez, car il n'y a raison qui les puisse vaincre. Et notez que monsieur mon fils est un vraisinge de son frère, car il a si bien composé ses humeurs selon les siennes, que c'est une même chose. Nous vous souhaitons bien souvent ici, où nous trois sautés auprès de vous. Vous êtes fort aimée en votre bon pays, et se plaît-on extrêmement à ouïr dire combien vous êtes heureuse en mariage.

M. de Barneveldt (3) a marié ces jours passés sa jeune fille au S^r Vandermyle (4), que vous avez vu étudiant à Leyde (5),

(2) La duchesse de Bouillon, dont le mari, accusé de conspiration contre Henri IV, venait de sortir de France.

(3) Jean d'Olden Barneveldt, grand pensionnaire de Hollande. Jamais homme, dit Aubéry du Maurier (*Mémoires de Hollande*), ne fut si sage ni si vertueux.

(4) Corneille Vander Myle, qui fut ambassadeur des Pays-Bas à Venise, puis en France, et curateur de l'université de Leyde.

(5) Où elle avait séjourné avec la princesse d'Orange, lorsque le petit frère suivait aussi les cours de l'université.

qui est un fort honnête jeune homme. Nous y avons été, trois jours durant, tous les soirs en festin. Cela s'appelle cinq heures à table, et puis le bal où votre aîné (6) triompha de danser toutes sortes de danses, pour me montrer qu'il n'a rien oublié; mais mon fils ne danse plus rien que des allemandes. Vous n'avez jamais rien vu tant sur la gravité : je pense qu'il a appris cela en la Germanie.

Votre aîné se tient toujours à ses amours accoutumées et ne change point. Sa dame a acheté ici une jolie maison où elle est, à ce que l'on dit, fort proprement accommodée, fort bien en point. Elle se tient là avec ses deux petits enfants, que l'on dit être fort beaux. Elle ne va en nulle compagnie; et encore que cela soit su de tout le monde, qui veut faire plaisir à votre fille (7), faut ignorer et ne lui en parler point. Pour moi je ne lui en ai pas encore ouvert la bouche.

J'ai fort essayé de faire la paix de votre sœur (8) avec lui. « Je m'assure fort ne lui vouloir aucun mal, mais de la voir « cela ne serviroit de rien, ce dit-il, et beaucoup moins son « mari. » Ils se tiennent toujours à Delft (9), et me viennent quelquefois voir, et leurs deux petits enfants, qui sont bien jolis. Ils ont perdu leur dernière petite fille, que la nourrice étouffa au berceau. Votre sœur est encore prête d'accoucher.

La comtesse de Solms (10) ne bouge de son logis, presque toujours malade, de façon que ma solitude n'est guère interrompue par les dames qui sont ici. Je fais faire force ouvrages et ne me vais guère promener, de façon que mon cabinet, que vous connoissez, et moi nous tenons bonne compagnie. Je crains que vos frères ne me la tiendront plus guère, car l'ennemi a pris par surprise, depuis quatre jours, le château de

(6) Maurice de Nassau, dont l'ingratitude et l'ambition firent périr Barneveldt sur l'échafaud, le 13 mai 1619. Il mourut célibataire, mais eut plusieurs fils de la dame de Mechelen (V. Moréri, VII, 934).

(7) Probablement une filleule de Madame de la Trémoille, car sa fille n'alla en Hollande qu'en 1608.

(8) La princesse de Portugal.

(9) Ville de Hollande, où Guillaume le Taciturne était mort assassiné, le 10 juillet 1584.

(10) Elisabeth de Nassau-Dillembourg, veuve de Conrad de Solms, morte le 8 novembre 1603. Ce fut avec leur petite-fille, Amélie, que le fils de la princesse d'Orange se maria, en 1625.

Wactendon, en Gueldre. La ville tient contre, et [je] crois qu'ils iront pour la secourir et reprendre ledit château, de façon que me voici au commencement de mes appréhensions. Je vous fais faire des portraits, mais je vous supplie aussi que j'aie le vôtre et celui de M. de la Trémoille. Celui de mon petit mignon tient le plus beau lieu de mon cabinet, et vous, ma mignonne, la plus belle place en mon âme.

Encore faut-il que je vous dise un mot du comte d'Egmont (11). Il est plus fou qu'il ne fut jamais. Il s'est proposé un voyage aux Indes, là où il dit qu'il sera reçu roi, a fait déjà toutes les lois de son royaume, donné toutes les charges et offices. Il ne lui manque qu'une femme. Sans vanité, si j'y voulois entendre, je crois bien que je serois la première refusante ce beau royaume imaginaire. Je lui ai proposé M^{lle} de Guise. Il m'a priée d'en faire sonder sa volonté, à quoi je me suis obligée; mais il aimeroit encore mieux la petite Anne de Rohan (12). Je lui ai promis d'en écrire aussi, car il veut avoir plusieurs cordes en son arc. Il y a de la pitié en cet homme.

En voilà assez pour une fois. Il faut finir avec mon papier.

25. — *De La Haye, 15 mars 1603.*

Ma chère fille, je vous ai écrit fort amplement depuis peu de jours par un homme de l'Ile-Bouchard, qui s'y en retournoit, étant venu ici pour chercher quelque soldat, qu'il a trouvé mort. Il me promet vous porter incontinent mes lettres à Thouars, mais on me mande de Paris que vous êtes auprès de M^{me} de Bouillon; et estimant que vous y pourriez être encore lorsque ce laquais y arrivera, j'ai mis cette lettre au hasard, qui vous apprendra que, Dieu merci, je suis hors de l'appréhension en laquelle j'étois lors de mon autre lettre, car vos frères ne vont point à Wactendon, ayant eu nouvelles hier,

(11) Lamoral II, fils de Lamoral I^{er}, comte d'Egmont, que le duc d'Albe avait fait décapiter en 1568.

(12) La plus jeune des filles de Catherine de Parthenay, que Louise de Colligny désirait ardemment faire épouser à son fils, comme on le verra plus loin.

comme ils vouloient partir, que la ville a repris le château, dont je suis extrêmement aise, car ce petit voyage-là me donnoit bien de l'appréhension. J'envoie, ma fille, ce porteur exprès pour me rapporter des nouvelles de M^{me} de Bouillon. Je la crois à cette heure accouchée, et ne doute point que ce ne lui ait été infini contentement de vous avoir près d'elle, et à vous de lui pouvoir apporter quelque soulagement en toutes ses peines, que je crois n'être pas petites.

Hélas ! voilà qu'en écrivant ceci j'apprends la mort de la pauvre M^{me} de Retz (1), qui me fait tomber la plume de la main, car certes j'en ai un si extrême regret que mon cœur en est plus qu'outré de douleur, car je l'aimois plus qu'une sœur, et je sais que j'étois aimée et chérie d'elle tout ce qui se peut aimer et chérir au monde. Permettez-moi que je finisse pour donner lieu à ma douleur, et me croyez toute à votre service.

A La Haye, ce 15 mars.

26. — *De La Haye, fin d'avril 1603.*

Ma chère fille, j'eus hier le bonheur de recevoir une de vos lettres, du 2 de ce mois, par lesquelles j'appris plus particulièrement que je ne le savois les tristes nouvelles de l'affliction nouvellement survenue à la pauvre M^{me} de Bouillon. Je la savois un jour auparavant par des lettres de M^{me} l'Electrice (1) et de votre sœur d'Orange. Mon Dieu que je plains cette pauvre créature, car il semble que toutes sortes de maux la poursuivent. Ça été un grand heur que vous avez été auprès d'elle en cette affliction, car je m'assure que vous aurez été cause qu'elle l'aura bien plus doucement supportée qu'elle n'eût fait

(1) Le P. Anselme s'est trompé en datant sa mort de l'année 1604. Dans le Dictionnaire de Moréri, on l'a corrigé en imprimant 1603.

(1) Louise-Julienne de Nassau, l'aînée des sœurs germanes de Madame de la Trémoille, mariée, en 1593, avec Frédéric IV, électeur-palatin, et qui avait emmené avec elle sa plus jeune sœur Amélie, qu'on appeloit Mademoiselle d'Orange. Les autres filles de Charlotte de Bourbon-Montpensier étoient, outre Mesdames de Bouillon et de la Trémoille : Catherine-Belgie, mariée au comte de Hanau, et Flandrine, religieuse à Sainte-Croix de Poitiers.

étant seule. On me mande que M. de Bouillon l'a passé avec une constance admirable, bien que l'on voie qu'il en a très-vif ressentiment. Certes Dieu l'exerce en beaucoup de façons. Veuille sa divine bonté lui donner les consolations nécessaires.

Nous avons ici deux conseillers de M. [l'Electeur] et de M^{me} l'Electrice, envoyés pour aviser aux affaires qu'elle et toutes mesdames ses sœurs — dont je crois que vous avez quelque pouvoir sur une — ont avec la maison mortuaire de feu monsieur votre père. Demain ils doivent faire leurs propositions au conseil de votre aîné. Aujourd'hui je les ai traités, où mon fils leur a fait paroître qu'il n'avoit pas mal profité en Allemagne. Je crois qu'il sera à cette heure l'ambassadeur ordinaire de l'Etat, car il est prêt à partir pour une très-belle légation, dont Messieurs les Etats l'ont choisi pour chef. C'est pour aller trouver le nouveau roi d'Angleterre (2). Cette charge lui eût été fort agréable en hiver; mais à cette heure il a bien fallu capituler pour l'y faire résoudre, parce qu'il craint que son frère ne se mette en campagne en son absence; mais on lui a promis qu'en ce cas il laissera l'ambassade, quand elle ne seroit pas achevée, pour le venir trouver.

M. [le comte] et M^{me} la comtesse de Hohenlohe sont à Delft. Ils me vinrent voir hier. Votre sœur est si engraissee qu'elle est toute ronde. Elle a avec elle la petite fille de la femme de votre cousin le comte Louis (3), qui est une petite fille de six ans, bien jolie. Votre dit cousin fait bien de l'homme marié : il est si sage à cette heure que c'est tout un autre homme que vous n'avez vu. Le petit comte Ernest est toujours lui-même. Les conseillers de M. l'Electeur m'ont dit que l'on parle d'un mariage pour votre sœur d'un prince polonois, dont ils disent beaucoup de bien. Il est allé en France et doit repasser par ici. M^{me} l'Electrice me le recommande fort. Quand je l'aurai vu, je vous en manderai ce qu'il m'en semble.

Voilà tout ce que je vous puis dire, pour cette heure, de tous les vôtres de deçà. J'attends un laquais que j'ai envoyé il y a plus d'un mois pour avoir des nouvelles de M^{me} de

(2) Jacques I^{er}, qui avait succédé à la reine Elisabeth le 3 avril précédent. L'ambassade des Pays-Bas arriva à Londres vers le 1^{er} juin.

(3) Louis II de Nassau-Sarbruck, marié avec Anne-Marie de Hesse.

Bouillon. Je ferai, s'il est possible, que votre aîné l'enverra visiter sur cette nouvelle affliction (4). Il a envoyé depuis peu de jours vers M. de Bouillon. C'est Goost qui a eu cette commission, ne s'en étant point trouvé de plus propre que lui. Les affaires d'Ostende sont empirées depuis peu de jours, par la surprise qu'a faite l'ennemi de quelques forts qui étoient dehors. Le porteur vous en dira plus de particularités, et mon bon et cher enfant m'excusera si je ne lui écris point, car certes j'ai fait cette lettre avec mille peines, pour un mal de tête extrême que j'ai depuis quelques jours, à quoi tous les remèdes que j'y apporte ne m'ont encore apporté guère de soulagement. Hier on me tira plus d'une livre de sang, et si je ne m'en trouve pas mieux et ai avec cela une douleur au jarret qui me fait extrêmement appréhender de devenir boiteuse; seroit bien pour ressembler du tout à Marquet (5). Dites [à] votre bon et cher qu'il se garde bien de penser que ce soit le mois de mars qui m'apporte ces incommodités. Je m'assure qu'il aura bien regretté aussi M^{me} de Retz. Je viens de recevoir force lettres de Paris, par lesquelles on me mande que depuis cette mort tout y est si triste qu'il semble qu'il n'y ait plus de bonne compagnie. On me [donne] tout plein d'autres petites nouvelles, de quoi je l'entretenois si ma mauvaise tête ne me contraignoit de finir, en baisant en imagination et le père et la mère et tous les enfants; mais particulièrement le mignon des mignons.

Il faut, ma fille, que vous me donniez une de vos filles (6).

27. — *De La Haye, fin de 1603 ou commencement de 1604.*

Ma fille (1), j'ai été priée par M^{me} de Lisconel, qui est une fort honnête femme et de bon lieu, et qui honore extrêmement M. de la Trémoille, de vous faire une requête pour elle, qui

(4) La mort de l'enfant dont elle venait d'accoucher.

(5) Général hollandais qui s'était distingué à la défense d'Ostende.

(6) Charlotte, qui avait eu pour marraine sa tante paternelle, la princesse de Condé; et Elisabeth, tenue au baptême par sa tante maternelle, la duchesse de Bouillon. Celle-ci, qui était née infirme, mourut à la fin de novembre 1604, un mois environ après son père.

(1) Ce billet doit avoir été ajouté à une lettre non retrouvée.

est qu'elle vous supplie d'accorder à un petit-fils qu'elle a la place de premier page de M. le prince de Talmont (2). Je vous en supplie, ma fille, de tout mon cœur, et m'assure que vous ne vous repentirez point d'avoir obligé une si honnête femme. Faites m'en réponse, s'il vous plaît, afin qu'elle voie que je me suis souvenue de la prière qu'elle m'en a faite.

28. — *De Paris, 31 décembre 1605.*

Ma chère fille, si je puis recevoir consolation en l'extrême perte que je fais, avec ma maison, en la personne de feu mon pauvre neveu M. le comte de Laval (1), ce ne peut être que de voir tomber cette illustre maison, dont je suis sortie par ma mère, ès mains d'une autre que je tiens pour mienne et à laquelle je suis si étroitement liée, et de parenté et d'amitié et de toutes sortes de devoirs, que je ne pense avoir fait perte qu'en la personne. Il est besoin que vous donniez ordre de bonne heure à recueillir cette belle et grande succession ; et crois que la première chose que vous devez faire c'est d'écrire au Roi, pour le supplier de vous commander comment il plaît à Sa Majesté que vous vous gouverniez en cette affaire. Il y a ici M. de Montmartin (2) qui a toujours été très-affectionné à la maison de Laval, et qui en entend fort bien les affaires pour en être un des principaux vassaux. Il m'a promis, si le Roi le trouve bon, de vous aller trouver dans peu de jours et vous faire entendre infinies choses dont il est besoin que vous soyez instruite. Je vous répons de son affection, fidélité et dexté-

(2) En Bas-Poitou. Donné, depuis la fin du XV^e siècle, aux aînés de la maison de la Trémoille, ce titre fut bientôt remplacé par celui de prince de Tarente. Le puîné, Frédéric, fut, en 1605, appelé comte de Laval.

(1) Guy de Colligny, petit-fils de François d'Andelot, oncle de la princesse d'Orange, venait de mourir célibataire. Il était comte de Laval du chef de son aïeule Catherine (fille aînée de Guy XVI). La puînée, Anne de Laval, avait épousé le bisaïeul des mineurs de la Trémoille. Pour le partage de cette succession, voir l'édition française de l'*Histoire générale* du président de Thou (Londres, 1734), vol. XIV, p. 414 et suiv.

(2) Jean Du Matz, seigneur de Terchant et de Montmartin, dont on a publié les Mémoires.

rité pour vous bien servir. Feu mon cousin de Laval, père du dernier mort, lui avoit donné la capitainerie de Vitré, dont il a joui par longues années; depuis M^{me} de Fervaques (3) [la] lui a ôtée sans aucune récompense. Son désir seroit qu'il vous plût l'honorer de la même charge; et je vous en supplie de tout mon cœur, sous l'assurance que j'ai que vous en serez fort fidèlement et fort bien servie. Je vous avois envoyé ces jours passés une lettre de M^{me} de Fervaques pour une petite affaire, mais vous en aurez bien à cette heure de plus grandes à démêler ensemble. Il faut bien vous évertuer à cette heure, afin que Dieu vous donne et santé et dextérité pour bien conduire le surcroît des grandes affaires qui vous viennent en cette grande succession. Or je prie Dieu, ma chère fille, qu'il vous ait en sa très-sainte garde.

A Paris, ce dernier jour de l'an.

Vous avez de belles étrennes pour le commencement d'année (4).

29. — *De Paris, 2 janvier 1606.*

Ma chère fille, puisque c'est le S^r de Bourron qui vous porte cette lettre, il vous rendra si bon compte de ce qui se passe ici qu'il n'est point besoin que j'en emplisse ce papier. Seulement je vous dirai que vous y êtes attendue en bonne dévotion et que je crois qu'il est besoin, pour vos affaires, que vous y soyez bientôt, car M. de Fervaques, à ce que l'on dit — car c'est celui que je ne vois point — se prépare bien au combat. Il est tous les jours avec ma belle-sœur, laquelle je vois aussi peu que de coutume. Mon frère et lui ont rompu, car c'étoit son intention, lorsqu'ils traitèrent ensemble, d'avoir de l'argent dans peu de temps, et celle de M. de Fervaques, tout au

(3) Dont il avoit été le premier mari.

(4) M. de Superville écrivait de La Rochelle, le 15 janvier 1606, à Scaliger, qui habitait Leyde : « Vous ne sauriez croire combien tout ce pays Réformé est aise de la grande succession qu'ont eu MM. de la Trémoille, par la mort de M. de Laval. »

contraire, comme il l'a bien montré; de façon que mon frère me vient de céder son droit, et en venons de passer un petit contrat que M. Robert a minuté.

Le S^r de Bourron vous dira l'avis que tous vos amis vous donnent pour le regard de vos enfants, les amenant ici, comme je crois que vous les y devez amener y venant pour y demeurer longtemps, comme il ne se peut autrement; et me semble que vous pouvez bien avoir ici votre fille sans la mener à la cour qu'une fois, pour faire la révérence à la Reine, et cette fois chacun lui fera tant de caresses qu'elle n'aura point loisir de s'asseoir (1), de façon que cela ne portera nul préjudice à ce que vous pourrez obtenir en une autre saison qu'elle sera plus grande. Car en ce petit âge où elle est, chacun juge que vous ne devez pas vous attacher bien fort à demander une chose que vous auriez grand'peine à obtenir si vous ne montriez des preuves bien certaines que cela ait été, car on ne s'arrêtera pas sur des ouï-dire; et de vous mettre au hasard d'être refusée, c'est chose qu'il semble que vous ne devez pas faire.

Je suis encore incertaine si votre frère viendra ou non, car le vent a toujours été si contraire, depuis le passage de M. de Buzanval, qu'il n'est rien venu depuis lui. Je vous envoie une boîte de tablettes que M^{me} la Garde des Sceaux (2) m'a donnée pour vous envoyer. Elle dit que c'est son apothicaire qui en a la recette, lequel elle ne m'a jamais voulu nommer, et dit que toutes les fois que vous en voudrez avoir qu'elle vous en enverra; mais j'ai dit au S^r de Bourron qu'il demande la recette à M. de la Violette (3). Pour de cette étoffe pour une robe, j'en ai vu plusieurs pièces, mais toutes si chères que je n'en ai pas voulu prendre; aussi que l'on m'a dit que c'est à Tours où elle se fait, et que Bourron passant par là en pourra voir et

(1) Il s'agissait d'obtenir pour Charlotte le *tabouret* au cercle de la reine, et il lui fut accordé, comme on le verra dans la lettre 32^e.

(2) Claude Prudhomme, femme de Nicolas Brulart, marquis de Sillery.

(3) L'un des médecins du roi. Son confrère Superville, dans une lettre écrite de La Rochelle, le 24 mai 1600, à Scaliger, en fait l'éloge suivant : « M. de la Violette, grand médecin en la nouvelle et vieille médecine, Gascon, fait merveilles. »

vous dire le prix, et que de jour à autre [vous] vous en ferez apporter. J'attends les gants que l'on m'a promis de faire pour mon petit mignon; s'ils sont faits, le S^r de Bourron les portera.

Leurs Majestés sont à Saint-Germain. La Reine n'a avec elle que M^{mes} les princesses de Condé et de Conti. M^{me} de Montpensier avoit été mandée pour y aller, et moi commandée pour l'y accompagner, mais nous avons si bien fait jusqu'ici que nous sommes exemptées de cette petite corvée. Et je crois qu'aujourd'hui toute la cour va à Vigny, chez M. l'Amiral, et que de là tout reviendra ici; qui sera un fort grand plaisir, car c'est une peine extrême d'aller à cette heure par les champs. Voilà Bourron qui vient demander mes lettres. Je finis donc en vous embrassant, et toute la petite troupe, de tout mon cœur, et vous conjurant d'aimer toujours votre maman.

A Paris, ce second jour de l'an.

30. — *De Paris, 25 décembre 1606.*

Chère fille, vous pouvez croire que j'ai reçu un extrême contentement de vous savoir heureusement arrivée chez vous (1), et que vous y avez trouvé toute votre petite famille

(1) La reproduction textuelle de la lettre suivante, écrite pendant l'absence de Madame de la Trémoille, prouvera que l'orthographe de la princesse d'Orange, quoique peu défectueuse, devait être rectifiée.

« A Monsieur, Monsieur de la Trimouille, duc de Touars.

« Mon beau petit fils, cependant que j'estois a Paris, j'avois ce contentement d'ouyr souvent de voz nouvelles, par le moyen de Madame de la Trimouille, ma fille. Lorsqu'elle en est partie pour aler boyre des eaux de Spa, je suis partie aussy pour m'en venir en Beauce, en une maison si sequestree du monde que je n'en oy point parler qu'au pris que j'en envoie apprendre des nouvelles. Et desirant sçavoir des vostres, et de vostre frere et seur, je vous despesche ce laqués pour vous prier m'en faire part, et de celle que vous avés eue de Madame de la Trémoille et quant elle vous parle de son retour. Pour moy je ne feray plus guere de sejour icy; mais et icy et partout ou je seray jamais, ce sera toujours avec resolution de vous fayre service de tout ce qui sera en ma puissance, et à mon autre petit-fils et fille. Mais comme a l'ayné je vous parle pour tous trois et vous embrasse tous trois en ymagination, vous priant de m'aymer comme estant vostre très affectionnée mere a vous fayre service.

« LOUYSE DE COLLIGNY.

« De Lyerville, ce 25 d'oust. »

en bonne santé. Je vous ai mandé notre retour en cette ville; à cette heure je vous manderai comme Mons^r votre frère (2) et madame sa femme en partirent vendredi après dîner. M^{me} la Princesse, M. le Prince, M^{me} de Fontaines et moi l'accompagnâmes jusqu'au pont de Charenton. Ce fut des pleurs incroyables que ceux de M. le Prince et de madame sa sœur; j'entends qu'elle en fut malade à la couchée. J'ai bonne opinion qu'elle n'est pas prête de revenir à Paris. M. de Buzanval arriva hier soir, qui m'assure que votre cadet lui dit en parlant qu'il seroit ici aussitôt que lui, de façon que je l'attends au premier vent; si autre chose n'arrive qui le retienne; car je ne serai point assurée qu'il vienne qu'il n'ait passé la mer. Je vous en avertirai soudain qu'il sera ici.

Vous savez que M. le maréchal de Fervaques est en cette ville. Je ne l'ai point vu, mais on m'a dit que M^{me} de Fervaques y doit venir quand elle saura que vous devrez vous y rendre, et qu'elle est toute disposée à accorder, si vous voulez y entendre.

Je vous ai déjà mandé la réponse que me fit le Roi sur l'affaire de votre fille, qui se rapporte à celle que vous fit la Reine : de façon que c'est à vous à faire vos preuves, comme font les chevaliers du Saint-Esprit, car si cela a été on ne vous le peut refuser sans vous faire tort. Avisez donc toutes les preuves que vous en pourrez faire paroître, et nous en avertissant nous en ferons bien notre profit. Vous êtes aimée et honorée en cette cour (3) et ne devez point douter que faisant paroître que ce que vous demandez a été, que vous n'y soyez favorisée.

(2) Philippe-Guillaume de Nassau, fils aîné du Taciturne, prisonnier du roi d'Espagne pendant près de trente ans, venait d'épouser à Fontainebleau, le 23 novembre, Eléonor de Bourbon-Condé, nièce de Madame de la Trémoille, avec laquelle il partait pour prendre possession de sa principauté d'Orange.

(3) En annonçant la mort du comte de Laval, M. de Loménie énumérait au Roi les grosses sommes qui devaient lui revenir, pour les rachats des terres du défunt. Henri IV l'interrompt en ces termes : « Non, Loménie, je veux que M^{me} de la Trémoille ait ceux qui appartiennent à ses enfants. Cela lui aidera bien pour acquitter leurs dettes (300,000 écus), car elle le saura bien ménager, et c'est une bonne femme. Je voudrois bien que M^{me} de Bouillon lui ressemblât; elle disposeroit mieux son mari à faire ce qu'il doit qu'elle ne fait. » Lettre de G. de Bourron, 22 janvier 1605.

Je ne vous ai point encore envoyé de cette étoffe pour faire une robe, parce que l'on n'en trouve point à si bon marché que l'a eue la comtesse de Château-Vilain (4). Jeudi on m'en doit encore faire apporter, de façon que j'espère qu'après ces fêtes, qui sera à cette heure-là, nous barguignerons tant que si nous ne l'avons à si bon marché il ne s'en faudra guère. Vous aurez aussi des gants pour notre petit mignon. Je vous prie, ma fille, de dire au S^r Chauveau que je désire savoir quelle réponse a faite celui à qui il a donné la déclaration de ma terre (5). J'ai la cervelle si troublée des propos que me vient de tenir M. de B. (6) sur les affaires de votre bon pays, que je n'en dormirai de la nuit; et faut que je finisse en vous baisant les mains.

A Paris, ce jour de Noël.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

L'ÉGLISE RÉFORMÉE FRANÇAISE DE COPENHAGUE. Notice par
M. CLÉMENT. Copenhague, 1870, in-8.

Un intérêt tout particulier s'attache à l'histoire des Eglises du Refuge. Constituées une à une, dans l'exil, à l'heure brûlante de la persécution, elles représentèrent longtemps, au sein des nations protestantes, la foi austère et l'héroïque constance des huguenots. Aujourd'hui la plupart de ces foyers se sont éteints, ou, par une marche naturelle, ils ont uni leurs forces et leurs destinées à celles des Eglises qui les avaient fraternellement accueillies. Cette fusion n'est cependant pas effectuée partout, et l'Eglise réformée française de Copenhague est une de celles où, de nos jours encore, se perpétuent les souvenirs de la révocation de l'édit de Nantes. Nous empruntons les détails qui vont suivre à la courte mais instructive Notice publiée, l'an dernier, par M. le mar-

(4) N. d'Atri, très-noble et pauvre italienne, avait épousé le partisan Ludovic Adjaceto, après qu'il eut acquis le comté de Château-Vilain.

(5) Il s'agit de la description authentique du domaine de Lierville, que la princesse d'Orange voulait vendre. V. lettre 32.

(6) Probablement Beaumont.

guillier Clément. Des monographies comme la sienne rendent de véritables services en précisant des faits et en rappelant des noms que l'on chercherait difficilement ailleurs.

C'est à la reine Charlotte-Amélie, princesse de Hesse, épouse de Christian V, et nièce de la princesse de Tarente, que les réfugiés durent de pouvoir s'établir en Danemark. L'intolérance luthérienne, il est pénible de le constater, leur opposa d'abord une vive résistance (1). La reine, élevée dans la communion réformée, ne se laissa pas décourager par les obstacles, obtint du roi, par deux actes, en date du 3 janvier et du 11 avril de la mémorable année 1685, les privilèges les plus étendus en faveur des « réformés, » soit Français, soit Allemands, soit Hollandais, établis à Copenhague ou qui viendraient s'y établir. Aujourd'hui ces privilèges sont devenus inutiles, la Constitution actuelle ayant introduit une entière liberté religieuse.

A la fin de l'année 1685, le culte fut organisé dans une maison particulière, sous la présidence de MM. Philippe Mesnard et Jean de la Placette pour les Français, de MM. Musculus et Røene pour les Allemands. Cette union des deux communautés n'a jamais été détruite, quoique chacune ait conservé sa direction particulière : un même temple, construit de 1688 à 1689, servit aux deux troupes, et le règlement, rédigé par la reine elle-même, peu de temps avant sa mort, pourvoit avec le soin le plus scrupuleux au maintien de cette propriété et de cette organisation communes. La pieuse princesse, qui avait largement contribué à l'érection du sanctuaire et des maisons pastorales, choisit elle-même les ministres, et s'efforça d'attirer à Copenhague de nouveaux réfugiés. Parmi ces derniers, mentionnons les douze *confesseuses* qu'elle parvint à faire délivrer des couvents où on les retenait captives et auxquelles elle assura des pensions ou un sort. Par un testament en neuf articles, daté d'Oldenbourg, 13 septembre 1713, la reine rappelle et confirme ses donations, veille à la sûreté des capitaux destinés à l'entretien des ministres et placés par elle en pays étranger, et décide qu'en cas d'extinction de la double communauté, les droits et propriétés seront reversibles au Consistoire français de Cassel.

Le terrible incendie qui ravagea la ville de Copenhague en 1728, détruisit le temple réformé; les collectes à l'étranger permirent de le réédifier et de le rouvrir au bout de trois ans. Il peut contenir de sept à huit cents personnes. L'auteur n'indique pas, même approximativement, à combien s'élevait la communauté primitive. La peste de 1711 emporta quarante et un des membres. Un siècle plus tard, en 1812, le nombre de deux pasteurs pour chaque branche fut diminué de moitié. En 1870, la communauté française comptait 126 membres, y compris les enfants non confirmés; il ne reste presque plus de descendants des premiers réfugiés.

(1) Voir à ce sujet le livre VII de l'*Histoire des Réfugiés*, par Ch. Weiss.

La monographie de M. Clément renferme plusieurs listes de ces familles primitives et quelques intéressantes notices biographiques. Nous y voyons que, de 1688 à 1869, l'Eglise française a été desservie par dix-sept pasteurs; mais nous n'insisterons ici que sur les renseignements qui ne se trouvent pas déjà dans la *France protestante* de MM. Haag (1).

1. *Philippe Mesnard*. 1685-1689.

2. *Jean la Placette*. 1686-1711.

3. *Th. le Blanc*. 1699-1709. Il avait le titre de chapelain de la reine. N'ayant pas voulu prêter le serment exigé des fonctionnaires ecclésiastiques, il retourna desservir l'église française d'Altona et y mourut le 30 juin 1726.

4. *Pierre de Saint-Ferréol du Mas* (*) de Provence. 1705-1711. Appelé à Copenhague en qualité de suffragant, refuse également de prêter le serment, comme attentatoire aux droits et la conscience; pasteur à Altona de 1711 à 1714.

5. *David de la Tour d'Aliès* (*). 1709-1711. D'une famille noble de Guyenne, fils du baron de Caussade, réfugié à Genève, puis en Hollande où il fut consacré par le Synode d'Amsterdam en 1704. Il exerça d'abord le ministère à Delft, ensuite à Copenhague où il succomba à la peste.

6. *Daniel de Loches* (*), de la Brille en Flandre. 1709-1711. Il retourna occuper la place de pasteur dans son lieu de naissance.

7. *Paul Eyraud*, dit *Hérault*. 1712-1743. D'une famille originaire du Dauphiné, mais né et élevé à Genève, chapelain d'ambassade de François le Fort, ministre de Pierre le Grand; ensuite, pendant dix-sept ans, pasteur à Wezel avant d'être appelé à Copenhague où il termina une existence bien remplie.

8. *J.-Jacques Martin*. 1713-1720. Fils du célèbre David Martin. Il avait d'abord été pasteur de l'Eglise de Ham; de 1720 à 1728 il fut chargé d'organiser la nouvelle colonie de Frédéricia, dans le Jutland, et il passa les deux dernières années de sa vie dans celle de Holtzapfel, près de Coblenz (2).

9. *J.-Ferd. Mourier* (*). 1721-1754. Né à Rolle, en Suisse, de parents réfugiés, avait reçu l'imposition des mains à Lausanne.

10. *P.-Paul Eyraud*. 1743-1783. Fils du pasteur auquel il succéda: né à Copenhague, ordonné à Genève.

11. *F. Moïse Mourier*. 1748-1786. Fils du pasteur auquel il succéda: né à Copenhague, ordonné à Lausanne; il avait épousé la fille de l'amiral de Fontenai.

(1) Les noms marqués d'une astérique ne figurent pas dans la *France protestante*.

(2) M. Clément demande si ce ne serait pas là ce troisième fils du pasteur de Castres, dont MM. Haag ignoraient le nom. Le fait est mis hors de doute par l'affirmation positive de M. le pasteur J.-M. Dalgas, dans sa notice très-complète publiée à Copenhague, en 1797, sous le titre de : *Tableau historique de la colonie de Frédéricia*. (Bibl. du Prot. français.)

12. *Jean Broca*, 1780-1793, qui après avoir été emprisonné à Meaux comme ministre protestant (voir Haag), obtint son élargissement, prêcha pendant six mois à Londres, deux ans à Amsterdam, passa en Espagne, puis retourna en France, et, en 1780, s'établit à Copenhague où il épousa la fille du pasteur Eyraud.

13. *Mourier*. 1786-1831. — 14. *Jean Monod*. 1794-1808. — 15. *Vien*. — 16. *Raffard*. — 17. *Krayenbuhl*.

En Danemark, comme dans le Brandebourg et en Hollande, les réfugiés appartenaient aux diverses classes de la société. On trouve dans leurs rangs des gentilshommes qui prirent du service dans les armées de terre et de mer ou furent attachés à la cour par des charges honorifiques, et des marchands et ouvriers qui apportèrent au pays le secret d'industries qui lui avaient manqué jusque-là. Il est regrettable que l'auteur nous laisse sans renseignements sur l'influence exercée par l'immigration ; de même, parmi les noms que nous relevons dans ses listes, il en est plusieurs sur lesquels on aimerait à posséder quelques détails plus circonstanciés. Les corps de métiers les plus abondamment représentés, sont les tapissiers, tailleurs, perruquiers, orfèvres, horlogers, passementiers, faiseurs de peignes, cuisiniers, ouvriers en soie, faiseur de crépons ; quelques drapiers, couteliers, fabricants de glaces, de bas, de rubans, de chapeaux. Il y a deux libraires, trois médecins, Honoré Bonneire de Paris, Desquilat, Antoine Jean ; un docteur en droit, maître de langues, d'Apzac les Junies ; deux peintres, Agar et de Villars ; un pasteur sans fonctions, M. de Bois-Clair.

M. Weiss rappelle qu'une ordonnance de Louis XIV permit à ceux de ses sujets qui avaient quitté la France après la révocation, et qui entraient dans l'armée du roi de Danemark, de jouir de la moitié des revenus de leurs biens ; il espérait ainsi les détacher du service de Guillaume d'Orange et les éloigner du voisinage de ses propres Etats. Nous rencontrons en effet, sur les listes d'officiers, les noms suivants : De la Rochefoucauld, comte de Roye, feld-maréchal, commandant en chef de toutes les troupes danoises ; marquis de Bussière, capitaine de cavalerie ; marquis Susannel de la Forest, général major ; de Sagnols, colonel ; de Cheuses, lieutenant-colonel, et MM d'Escorbiac, Formont de la Forêt, de la Savrie, de Montclus, de Chevry, de la Gattodièrre, des Loges, d'Antichon, d'Aprimont, de Buy, de la Primaudaye, de la Botardièrre. Dans la marine : Le Cercler de la Monerie, Lalouhé du Perron, de Laval, Lesage, de Fontenay, son fils le commandeur Benjamin de Fontenay et leurs descendants Frédéric et Charles-Frédéric, parvenus tous deux au grade élevé d'amiral. Citons encore le conseiller d'Etat Richier de la Colombière, et les familles Mayer de la Garde, Bosc de la Calmette, et plus tard, de Dompierre de Jonquièrre.

M. Clément énumère trente-sept legs faits à l'Eglise réformée française. Deux des donateurs méritent une mention spéciale. *Jean Huguetais*, né en 1654, à Lyon, où son père était imprimeur-libraire, avait amassé de

grandes richesses dans la régie des finances. A la révocation il se fixa en Danemark, où il devint, au bout de peu d'années, baron d'Odyck, comte de Guldenstein et où il prit surtout à cœur les intérêts de la communauté réformée. Il avait eu à Paris un fils naturel, *Henri Desmercières*, nommé en 1720 chambellan du roi de Prusse, et auquel le gouvernement danois confia ensuite la direction de la banque et de la compagnie d'Afrique. Possesseur d'une très-grande fortune, anobli, comblé d'honneurs, Desmercières fut pendant vingt-cinq ans le membre le plus influent du Consistoire; il prit à sa charge l'éducation de douze enfants pauvres et légua une rente de 650 rixdalers pour l'entretien des orphelins, des ministres et du lecteur. Il mourut en 1778, à l'âge de quatre vingt-onze ans.

La famille de Connick, originaire de Hollande, établie à Copenhague depuis 1763, figure également au nombre des bienfaiteurs. M. Clément a jugé bon de passer entièrement sous silence les divisions qui agitèrent la communauté en l'année 1793, lors de la promulgation du règlement basé sur celui de la reine Charlotte-Amélie, dont l'existence au fond des archives avait été longtemps ignorée. Une violente opposition à ce règlement éclata au sein de la minorité consistoriale, et M. Frédéric de Connick s'en fit l'écho dans une brochure qui nous a été conservée. Imitons la réserve de l'auteur de la Notice et ne rappelons ces orages que pour féliciter l'Eglise de Copenhague de les avoir heureusement surmontés, et d'être sans doute de ce petit nombre de troupeaux du Refuge auxquels Dieu daignera permettre de célébrer bientôt le second jubilé séculaire de leur fondation.

F. S.

VARIÉTÉS

FÊTE DE LA RÉFORMATION A LILLE.

Nous avons célébré la fête de la Réformation à Lille, le 1^{er} novembre, par la dédicace d'un nouveau temple. C'était démontrer le mouvement en marchant; voyez le progrès par les faits! Il y a trois siècles, on traînait nos pères à la maison échevinale; la justice criminelle de la châtellenie se saisissait d'eux, de concert avec l'inquisiteur, et ils étaient bientôt condamnés et exécutés sur la place qui s'étendait devant la Brethesque. En dernier lieu, la maison échevinale était devenue le café Lalubie, maintenant entièrement rasé pour faire place à la rue de la Gare; il n'est pas plus question d'échevins que d'inquisiteurs. Lors du rétablissement des cultes, les protestants, que la persécution n'avait jamais extirpés de Lille, regurent en don du gouvernement l'église des Bons-Fils ou Bons-Fieux, par décret du premier consul daté du 1^{er} nivôse an XII. Ce modeste édifice a fini par gêner l'accroissement des bâtiments du

chemin de fer, et il a eu le sort de l'Hôtel des échevins ; il a été démoli, et il n'en reste plus trace que dans le souvenir de ceux qui l'ont fréquenté. Plus justes que le gouverneur et les échevins du temps jadis, l'Etat et la municipalité ont construit pour notre culte un temple deux fois plus grand, un presbytère, des écoles protestantes, qui à elles seules ont coûté 200,000 fr. Ce nouveau temple était inauguré le 1^{er} novembre, et les magistrats du pays honoraient la dédicace de leur présence et de leurs paroles sympathiques. Une assemblée aussi nombreuse que possible, de ferventes prières, des chœurs harmonieux, les grandes doctrines et les nobles souvenirs de notre foi réformée éloquentement exposés dans deux services consécutifs, un splendide banquet et d'abondantes aumônes ont consacré ce jour de fête. En évoquant les souvenirs de la Réforme et de notre protestantisme français, nous avons eu le privilège de faire nous-même de l'histoire, et de marquer une date importante dans le développement de l'Eglise de Lille. Plaise à Dieu que nous sachions imiter la fidélité de nos pères, et obtenir de nouveaux gages de la miséricordieuse protection assurée aux disciples de Jésus-Christ!

Ch.-L. FROSSARD, *ancien pasteur de Lille.*

NÉCROLOGIE

M. LE PROFESSEUR DE FÉLICE

Au moment où les protestants français s'apprétaient à célébrer la fête de la Réformation, nous recevions la douloureuse nouvelle de la mort de leur pieux historien, M. Guillaume de Félice, décédé à Lausanne le 23 octobre dernier, à l'âge de soixante-neuf ans. Nous rappellerons un autre jour les travaux qui ont rempli sa vie et honoré son nom. Nous ne pouvons que reproduire aujourd'hui le juste hommage placé en tête de *l'Espérance* du 7 novembre : « L'Eglise réformée de France est en deuil. M. le professeur de Félice, ancien pasteur et ancien doyen de la Faculté de théologie de Montauban, vient d'entrer dans son repos, à Lausanne, en Suisse, où il avait passé l'été. Le temps et divers détails nous manquent pour rappeler, dès aujourd'hui, tous les titres de cet éminent serviteur du Christ à la reconnaissance et à la vénération du protestantisme français. Mais ce que nous ne renverrons pas à une autre fois, c'est de dire avec quelle profonde sympathie nous nous associons aux regrets de sa famille, de ses amis et de ses anciens élèves. »

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ÉTUDES HISTORIQUES

ÉMILE PERROT

BIOGRAPHIE DES PREMIERS TEMPS DE LA RÉFORME ¹

Nous touchons à la fin de notre étude. Nous n'avons plus à noter que deux ou trois renseignements qui semblent dignes de remarque.

Le premier est un petit épithalame en trois distiques, ou plutôt une épigramme que le poète latin Jean Voulté, natif de Reims, écrivit à l'occasion du mariage de Perrot avec Madeleine Gron. Voulté était professeur à Toulouse, et peut-être avait-il été condisciple de Perrot à cette université. Ils étaient du même âge, car Voulté était né dans les premières années du XVI^e siècle. Le livre où se trouve l'épigramme en question est dédié au cardinal de Lorraine, dans une préface datée de Lyon, 23 juillet 1536. Nous avons là par conséquent la date approximative du mariage de notre jurisconsulte.

(1) Voir le *Bulletin* du 15 novembre, page 513.

Voici l'épigramme, ornée de ces jeux d'esprit si fort à la mode à l'époque de la Renaissance :

AD ÆMILIUM PEROTTUM.

Non quod sis pulcher nupsit tibi Grona, Perotte,
 Nec quod sit donis capta puella tuis :
 Sed quod perdoctus legum consultus haberis,
 Legitimas artes teque docere sciat.
 Cum legum solo nupsit tibi nomine Grona,
 Legitimo possis dicere jure tuam (1).

Perrot était pauvre, nous l'avons vu : aussi n'a-t-il pas dû séduire sa fiancée par la richesse de ses cadeaux de noce. D'après cela, le premier vers, qui est symétrique au second, pourrait nous autoriser à dire qu'il n'a pas dû la séduire non plus par sa beauté. Quoi qu'il en soit, Grone l'a pris pour époux, dit le poète, parce qu'il était très-savant dans la science des lois. Et la pointe de l'épigramme est un jeu de mots intraduisible en français. Nous hasardons la traduction suivante :

A ÉMILE PERROT.

Qui donc, mon cher Emile, alluma le flambeau
 Qui sur ton hymen devait luire ?
 Grone n'a pu te trouver beau ;
 Tes présents n'ont pu la séduire.
 C'est le savant qu'elle aime en toi,
 Le savant qui des lois connaît le sens intime :
 Elle t'appartient donc doublement par la loi,
 Epoux légiste et légitime.

Nous avons le droit de supposer que la jeune fille a été

(1) *Joannis Vulteti Remensis Epigrammatum Libri duo*. Lugduni, apud Seb. Gryphium, 1536. Petit in-8°, p. 137. — Voulte périt sous les coups d'un assassin en 1542.

Voyez Jacobi Longi, *Bibl. Historicorum Galliae*, n° 6942. — Saxii *Onomasticon*. Pars III, p. 614. — Mentionnons ici le titre du principal ouvrage de Perrot :

« *Æmilii Perroti, Parisiensis Jureconsulti, ad Galli formulam et ei annexam Scævolæ Interpretationem glossæ*. Apud Sebastianum Gryphium. Lugduni, 1533. » in-4°. (Voyez la *Bibliothèque*, d'Antoine du Verdier, Lyon, 1585. *Supplément*. — Maittaire, *Annales typographici*, t. II, p. 782.)

portée à cette union par un motif plus relevé et plus saint : nous croyons qu'elle a surtout aimé dans celui dont elle allait prendre le nom cette foi évangélique et vivante qui devait être pour elle une garantie de bonheur.

Le second renseignement que nous avons à consigner, c'est que Perrot aurait composé un poème resté manuscrit et consacré à la première croisade (1). Ce manuscrit existe-t-il encore ? et où se trouve-t-il ? Combien de chants le poète avait-il déjà composés, et quelle est la valeur de cette *Lotharide* ? nous l'ignorons. Mais relevons ce fait à la gloire de Perrot : c'est que, dans la première moitié du XVI^e siècle, il a eu l'idée de chanter la prise de Jérusalem par les croisés. Il s'était servi dans ce but de la langue latine, parce que c'était à cette époque la langue universelle, la langue des savants. Les langues modernes n'étaient encore qu'à leur berceau, et l'on se figurait qu'elles n'étaient ni assez formées ni assez nobles pour exprimer les sentiments héroïques. Milton, un siècle plus tard, n'écrira-t-il pas d'abord en vers latins les premiers chants de son *Paradis perdu* ? Et à la fin du XVI^e siècle, de Thou ne composera-t-il pas dans la langue de Tacite les cent trente-huit livres des *Historiæ sui temporis* ? Le sujet de Perrot, après tout, n'était pas mal choisi : le Tasse le prendra pour son immortelle épopée.

Nous voyons enfin dans l'ouvrage de Saxius, précédemment cité, que Perrot mourut en 1556. Et ce fait est confirmé indirectement et d'une façon générale par quelques notes du registre de la compagnie que M. Cellérier a relevées dans sa *Notice* : Charles Perrot demande un congé à ses collègues, le 28 mai 1565, le 8 avril 1566 et le 4 juin 1571, pour aller voir sa mère (2) : elle devait donc être veuve et avoir besoin d'appui, car il n'est pas question du père.

On le voit, en dehors des cinq lettres de Perrot que nous

(1) « Lotareus Emilii Peroti, Galli, de bello sacro a Godefrido et Principibus Lotharingis suscepto ad Hierosolymæ urbis liberationem. Ad Franciscum et Carolum, Principes Lotharingicos. »

(2) *Notice biographique* sur Charles Perrot, p. 7.

trouvons dans la *Correspondance des Réformateurs*, et de vingt et une lettres de Bunel à Perrot, qui nous ont été conservées dans le recueil épistolaire du premier, nous n'avons presque aucun détail sur la carrière ultérieure du célèbre jurisconsulte. Il nous attire par sa douceur, par sa piété évangélique, sa largeur chrétienne et son amour de la paix ; mais cette figure si sympathique est à peu près voilée pour nous. Que de choses nous voudrions savoir, qui sont couvertes jusqu'à présent d'une impénétrable obscurité ! Il était conseiller au parlement de Paris. Mais quel rôle a-t-il joué dans les séances de cette assemblée souveraine, où il était question de ses frères les évangéliques de France ? Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait en leur faveur ? — Nous n'en savons rien. Nous pouvons toutefois supposer qu'il ne fut pas du nombre de ceux qui s'acharnèrent contre les partisans des nouvelles doctrines. Nous n'avons pas grand effort d'imagination à faire pour soupçonner ce qui dut se passer dans son âme alors que fut enregistré l'édit de Châteaubriand (27 juin 1551), vrai code de persécution où toutes les lois antérieures contre l'hérésie furent corroborées de nouvelles dispositions et coordonnées en quarante-six articles (1). Il était assurément du nombre de ces conseillers qu'on accusait « d'être assez mal soigneux et peu diligents à faire leur devoir dans cette sainte et louable œuvre tant agréable à Dieu, » et pour la surveillance desquels on tint des mercuriales tous les trois mois. Il était pauvre, d'ailleurs, et il ne dut pas être surveillé de trop près : l'infâme Diane de Poitiers, qui participait largement aux confiscations, n'avait aucun intérêt à le faire dénoncer. On le laissa donc tranquille ; et grâce à sa prudente réserve, il échappa. Mais ne peut-on pas admettre que s'il ne prit pas hautement la défense des victimes, il donna du moins secrètement avis à quelques-unes d'entre elles qu'on allait les faire arrêter, et ne dut-il pas ainsi les sauver de la prison et du bûcher ? Plus

(1) *La Réformation en France* pendant sa première période, par Lutteroth. Paris, 1859, p. 50.

d'une fois les malheureux qui avaient été dénoncés au parlement et qu'on espérait surprendre dans leur maison, échappèrent par la fuite à une mort certaine. D'où pouvaient leur venir ces avis officieux, sinon d'amis qui étaient bien informés.

On pourrait seulement s'étonner que Perrot, dans la situation affreuse qui lui était faite par les édits de persécution, n'ait pas pris volontairement le chemin de l'exil, comme l'avaient fait avant lui tant d'autres réformés, en particulier son maître et ami Farel. Dans quelque ville de la Haute-Allemagne ou de la Suisse, à Strasbourg, à Bâle, à Genève, à Neuchâtel, à Lausanne, il aurait pu librement adorer Dieu selon sa conscience. Pourquoi donc reste-t-il en France et au parlement? Sa foi aurait-elle faibli?

Nous n'avons pas le droit de le supposer. Aucun des réformateurs ne faisait aux évangéliques un strict devoir de franchir la frontière; ils le leur conseillaient, ils les y poussaient par vives exhortations, mais ils se gardaient de les « exclurre du nombre des fideles, ou de les effacer de la chrestienté, » comme le déclarait Calvin; et il ajoutait : « Dieu scait que j'ay ceste estime de plusieurs qui sont en France, qu'ilz vivent plus sainctement beaucoup que moy, et d'une plus grande perfection (1). » Il a composé sur ce sujet des pages fort remarquables (2). Il ne pose pas de principe absolu : « En somme, dit-il, nous avons plus grand mestier d'exhortations que de reigles (3). » Voici donc le conseil qu'il donnait avec la double autorité du génie et de la foi :

(1) *Calvini Opera*. Edition Baum, Cunitz et Reuss. Vol. VI, p. 575.

(2) « Petit Traicté monstrant que c'est que doit faire un homme fidele congnossant la vérité de l'Evangile, quand il est entre les papistes. Avec une Epistre du mesme argument. » 1543. L'« Epistre » est datée « de Strasbourg, ce 12 de septembre 1540. »

« Excuse de Jean Calvin à Messieurs les Nicodemites sur la complaincte qu'ilz font de sa trop grand rigueur. » 1544.

« *Appendix ad libellum de Vitandis superstitionibus latine editum, etc.* » 1549, 1550.

Calvini Opera, t. VI, p. 537-644.

Voyez aussi *Lettres française*, de Calvin, édit. Jules Bonnet, t. I, p. 242 : lettre à la famille de Budé, 1547.

(3) *Calvini Opera*, t. VI, p. 581.

« On me demandera quel conseil ie voudroye donner à un fidele, qui est ainsi demeurant en quelque Egipte ou en quelque Babylon, en laquelle il ne luy est permis d'adorer Dieu purement, mais est contrainct selon la façon commune de s'accommoder à choses mauvaises. Le premier seroit qu'il sortist s'il pouvoit. Car tout compté et rabatu : bien-heureux est celuy qui est loing de telles abominations. D'autant qu'il est bien difficile d'en estre si pres qu'on ne s'en souille..... Si quelqu'un n'a pas le moyen de sortir, ie luy conseilleroye de regarder s'il ne luy seroit pas possible de s'abstenir de toute idolatrie, pour se conserver pur et immaculé envers Dieu tant de corps que d'ame : puis qu'il adorast Dieu en son particulier, le priant de vouloir restituer sa paovre Eglise en son droict estat..... Singulièrement que nous ayons eu recommandation de bien instruire et endoctriner nostre famille en la crainte de Dieu, et en la verité de sa parole (1). »

Ainsi, « s'abstenir de toute idolâtrie, » « adorer Dieu en son particulier, » « bien instruire et endoctriner sa famille en la crainte de Dieu, et en la vérité de sa parole » : voilà les conditions imposées aux réformés par le sévère Calvin. Or, n'est-il pas probable que Perrot a fidèlement souscrit à ces conditions?

Quant à quitter sa place de conseiller, nous ne savons si la pensée a pu en venir à Perrot; mais s'il eût consulté Calvin, celui-ci l'aurait sans doute exhorté à ne pas l'abandonner. C'est du moins l'exhortation que le réformateur adressait, six mois avant sa mort, « à M. de Loines, conseiller en la court du parlement de Paris. » Ce magistrat avait demandé conseil à Calvin à cet égard, et Calvin lui répond : « Tant s'en fault que je vous en destourne, que je mettrois peine de vous picquer, s'il en estoit besoin. Puisqu'il vous plaist m'en demander conseil, oultre que le principe général qu'il n'est point licite de quicter une vocation publique, et s'en descharger de

(1) *Ibidem*, t. VI, p. 576 et 585.

son bon gré, sans y estre contrainct par nécessité ou violence, l'estat présent vous oblige au double de persister à vous mectre en devoir, et ne fust-ce que pour essayer comment Dieu vous voudra emploier (1). »

Aussi bien, nous savons par un témoignage irrécusable avec quelle pieuse sollicitude Emile Perrot sut inspirer à sa famille les sentiments religieux dont il était lui-même animé. Ses deux fils aînés, Denis et Charles, à peine âgés de vingt-cinq et vingt-trois ans, furent nommés pasteurs par la Compagnie de Genève, le 10 novembre 1564 : le premier, à Satingny, dans le mandement de Penay ; le second, à Moëns, petite ville du pays de Gex, au-dessus de Fernex. Cette double élection fut confirmée par le conseil d'Etat le 4 décembre suivant (2). Ils avaient fait leurs études de théologie à Genève, et dans ce but ils avaient passé quelques années dans cette ville. La bonne semence que leur père avait jetée dans leurs cœurs, dans l'intimité du foyer domestique, portait déjà ses fruits.

Et s'ils doivent, après Dieu, leur foi protestante à leur père, ne peut-on pas conjecturer qu'ils lui durent aussi le cachet particulier que présente cette foi ? Nous parlons surtout de Charles, car nous ne savons presque rien de Denis, si ce n'est qu'il abandonna le ministère en 1566, pour se rendre auprès de sa mère à Paris, et qu'il fut tué à la Saint-Barthélemy. Mais les tendances larges et tolérantes de Charles Perrot n'étaient-elles pas comme un héritage paternel ? En 1576, il conseille et obtient de la compagnie qu'on n'imposera plus aux étudiants l'obligation de signer à leur entrée la confession de foi latine, longue de huit pages petit in-quarto, que Calvin avait exigée des élèves comme des professeurs et des régents (3). En 1584, lors de la dernière visite que lui fait l'étudiant hollandais Utenbogaert, il « l'exhorte à bien prendre garde, si

(1) *Lettres françaises*, de Calvin, t. II, p. 540.

(2) *Notice*, de M. Cellérier, p. 4.

(3) *Ibidem*, p. 30.

jamais il venait à exercer le ministère sacré, de ne point condamner, ni aider à condamner légèrement ceux qui pourraient lui paraître ne pas se conformer en tous points aux sentiments de l'Eglise réformée, du moins aussi longtemps qu'il les verrait fidèles aux points et articles principaux et fondamentaux de la religion chrétienne, et disposés à entretenir la paix et l'unité de l'Eglise, le priant de supporter ses frères dans les opinions qui ne renversent pas le fond de la religion, bien qu'elles fussent différentes des siennes; lui déclarant que c'était là le véritable moyen de prévenir le schisme, et d'obtenir une unité à salut avec la paix de l'Eglise, terminant enfin tous ces divers propos par la signature de son nom dans l'album d'Utenbogaert, avec ces mots : *Beati pacifici quoniam filii Dei vocabuntur* (1). » Il compose enfin divers ouvrages, dont le conseil d'Etat ne permit pas l'impression, et dans lesquels il épanchait librement ses idées, ses observations, ses sentiments; il compose en particulier un livre, dont le titre seul nous fait suffisamment connaître le fond : *De extremis in Ecclesia vitandis*, sur les mesures extrêmes à éviter dans l'Eglise.

Est-ce une illusion? mais il nous semble que ce Charles Perrot, qui est « aimé et vénéré de tous, quelque peu suspect cependant d'hérésie, par son esprit de tolérance et de largeur, même à l'endroit du catholicisme (2), » est bien le digne fils de son père; et nous pouvons très-bien nous expliquer le caractère intime de sa piété, sans recourir à cette supposition hasardée qu'il aurait été moine avant d'être pasteur. Toujours est-il qu'il nous permet de mieux comprendre et de mieux aimer celui qui lui avait inspiré ces sentiments de largeur chrétienne, et qui nous est connu par ses lettres si expansives à Farel et à Giron. Sous le rapport spirituel comme sous l'autre rapport, Emile Perrot et Charles Perrot sont de la

(1) *Ibidem*, p. 32. Extrait de la préface de l'autobiographie d'Utenbogaert.

(2) *La seule chose nécessaire*. Harlem, 1857, p. 78. Article de M. Cellérier : *Trois hommes de paix au seizième siècle*.

même famille. Et nous pourrions appliquer au père ce que M. Cellérier a dit très-justement du fils : « La secrète pensée de Perrot, la tendance dominante de sa piété, et le mot de l'énigme de sa vie, étaient dans une ferveur presque passionnée pour la sanctification et la charité, ferveur qui allait jusqu'à laisser quelque peu dans l'ombre la doctrine.... Il semble avoir eu profondément dans le cœur et la pensée les paroles d'un apôtre, sur les *fruits de la justice semés dans la paix et par des hommes de paix* (Jacques III, 18). » L'un et l'autre nous paraissent avoir saisi le christianisme par le cœur, et préféré l'union profonde venant de l'amour à l'union trop souvent factice qui vient de l'uniformité des doctrines.

Nous nous arrêtons ici, heureux si nous avons pu, en suivant les précieuses indications de M. Herminjard, projeter quelque lumière sur une figure qui avait été jusqu'à ce jour enveloppée d'une obscurité à peu près complète, et qui cependant mérite d'être connue. Quoi qu'il en soit, Emile Perrot est un des nôtres. Nous avons le droit d'enrichir de ce nom la liste déjà si longue de nos gloires protestantes. Il faut le mettre désormais à côté des plus célèbres jurisconsultes qui, au XVI^e siècle, se sont rattachés à la Réforme : Hubert Languet, François Hotman, Charles Du Moulin, Pierre Pithou, et tant d'autres dont la vie mérite d'être retracée, au grand profit des lettres et de la religion. Notre protestantisme, si longtemps persécuté ou méconnu, a toujours fourni à la patrie un ample contingent d'illustrations de tous genres : et nous ne croyons pas qu'aujourd'hui les enfants aient dégénéré sous ce rapport de leurs pieux ancêtres.

CHARLES DARDIER.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

LETTRES

DE

LOUISE DE COLLIGNY, PRINCESSE D'ORANGE

A SA BELLE-FILLE

CHARLOTTE-BRABANTINE DE NASSAU

DUCHESSE DE LA TRÉMOILLE

1598-1620

31. — *De Paris, 29 juillet 1607.*

Ma chère fille, j'étois en peine, pour n'avoir point appris de vos nouvelles depuis votre partement, lorsque j'ai reçu votre lettre, qui m'assure que vous êtes seulement harassée du chemin et que vous y trouvez force affaires, de quoi je ne doute nullement. M^{me} de Chatillon, fort soigneuse comme vous savez, n'a encore fait venir celui qu'elle vouloit envoyer à Laval; ce que voyant, M^{me} de Guémené (1) et M. de la Rochepot (2), auxquels j'ai fait entendre ce que vous m'avez mandé, m'ont promis qu'aujourd'hui les leurs partiroient et qu'ils seroient dans huit jours au plus tard à Laval; que cependant chacun se fie bien en vous de ce que vous ferez, car on sait bien que vous ne ferez rien que de bien. Voilà pour cet article.

(1) Madelaine de Rieux, femme de Pierre de Rohan, prince de Guémené.

(2) Antoine de Silly. Ils étaient cohéritiers des enfants la Trémoille dans la succession de Laval.

Je n'ai pu me défendre du voyage de Monceaux, car vous savez que le Roi ne veut jamais dire adieu que le plus tard qu'il peut. J'irai donc sur la fin de cette semaine prendre congé de Leurs Majestés, et puis je n'ai plus rien qu'à attendre notre petite mignonne, et soudain qu'elle sera ici je partirai, s'il plaît à Dieu ; me semblant que ce sera plus de commodité de l'envoyer ici qu'à Calais, parce qu'il m'est impossible de pouvoir dire précisément le jour que j'y serai ; et qu'elle attendit là, ce seroit mal à propos, aussi que peut-être n'a-t-elle pas toutes ses petites commodités, et l'on l'accommoderoit ici de ce qu'il lui faudroit et que vous ordonneriez. Elle ne verra point la cour, car j'en aurai pris congé quand elle viendra. Tout le monde veut me faire peur de lui faire passer la mer en ce petit âge ; mais jespère, avec l'aide de Dieu, que cela ne lui fera point de mal.

Hier nous eûmes nouvelles que le Roi d'Espagne a envoyé la ratification de ce que l'archiduc a traité avec Messieurs les Etats (3). Nous attendons à cette heure de savoir comment Messieurs les Etats l'auront reçue et ce que cela produira. Dans trois ou quatre jours nous en aurons des nouvelles, dont je ne faudrai de vous avertir.

Il n'y a rien ici de nouveau depuis votre partement. Je ne sais si je vous ai mandé que M^{me} la comtesse de Soissons ne s'est point trouvée grosse et a été très-malade ; mais à cette heure elle se porte bien, Dieu merci. M^{lle} de Randan n'est point encore mariée, mais elle le sera dans peu de jours, car hier les articles furent signés. C'est M. le Prince et les autres parents qui font ce mariage, par le commandement du roi ; vous pouvez penser ce que dit la pauvre mère (4). Encore que je soie bien proche, si ne signerai-je point au contrat, car je suis toute pour la mère. Dieu garde celles qui ont des filles de pareille affliction, et vous donne, chère fille, toutes sortes de prospérités.

Je suis très-aise qu'il y en ait encore à Laval qui se sou-

(3) Une trêve de huit mois.

(4) Isabelle de Larochehoucaud, veuve de son cousin le comte de Randan. Leur fille, Marie-Catherine de la Rochehoucaud, fut mariée, le 8 août 1607, avec Henri de Baufremont, marquis de Senecey.

viennent de moi (5); je vous assure que je m'y aimois bien et que j'y ai bien passé mon temps, et à Vitré aussi. Dieu vous y maintienne en santé. Je vous envoie la réponse de madame votre tante (6), que j'oubliai par mon autre dépêche. Pardonnez-le-moi, chère fille, et aimez toujours votre maman aussi parfaitement qu'elle vous aime. Je baise mille fois vos mains.

A Paris, ce 29 de juillet.

32. — *De Paris, 23 septembre 1607.*

Chère fille à moi, le S^r de Bourron vous aura pu témoigner que, par malheur, une grande lettre que je vous avois écrite fut donnée à un laquais de la marquise de Mirebeau avec celles que j'écrivois à sa maîtresse. Je vous y mandois tout le progrès de la petite cour que j'avois fait faire à notre petite mignonne, qui fut fort heureux et tel que vous l'eussiez pu souhaiter. De vous en redire à cette heure toutes les particularités il m'est impossible, car depuis quatre ou cinq jours il m'est tombé une si grande défluxion sur le visage, avec une fièvre qui m'a laissée hier; mais j'en suis encore si débile, et le visage si enflé, que je ne m'ose ni ne puis guère me baisser, de sorte qu'à peine vous fais-je ces mauvaises lignes, qui vous témoigneront que votre petite se porte fort bien. Nous avons quelquefois des querelles pour de petites opiniâtretés et de son peu d'arrêt, et a fallu que j'aie fait user de main mise à Briquemault (1), mais elle promet bien qu'elle sera dorénavant si sage qu'il n'y faudra plus retourner. Ne lui en mandez rien, s'il vous plaît, mais seulement recommandez-lui l'obéissance et que vous avez commandé à Briquemault de la fouetter toutes les fois qu'elle ne fera pas ce que l'on lui dit.

(5) Sa mère, Charlotte de Laval, était la plus jeune fille du comte Guy XVI. Ainsi Louise de Colligny était tante à la mode de Bretagne du défunt duc de La Trémoille.

(6) L'abbesse de Jouarre.

(1) Fille d'un brave capitaine huguenot et demoiselle d'honneur de la princesse d'Orange, qui l'avait donnée pour gouvernante à Charlotte de la Trémoille.

Je lui fais apprendre à danser, pour lui faire un petit la râce. Encore que j'aie peu à demeurer ici, toujours cela lui servira.

Voilà M. de Beaumarchais (2) revenu de ma maison de Lierville, de façon que je pense que nous passerons notre contrat dans peu de jours; et incontinent après je fais état de partir, quoique M. de Bouillon me veuille fort retenir jusqu'à ce que M^{me} de Bouillon soit ici, qu'il dit qui sera au commencement du mois prochain. Je vous baise les mains, chère fille. Je voulois que la vôtre vous écrivît, mais ce porteur nous a prises trop court.

A Paris, ce 23 de septembre.

33. — *De La Haye, 15 mars 1608.*

Madame ma fille, je suis surprise du partement de ce porteur, par lequel je vous dirai que notre petite se porte bien, Dieu merci, d'aujourd'hui seulement, car toute la semaine elle s'est trouvée mal d'une fièvre que je crois lui être procédée du changement d'air. Elle gouverne ici ses oncles et ses cousins, et quand elle se porte bien elle est fort jolie. Cependant que les affaires d'Etat se traitent, je ne laisse pas de parler des vôtres, et espère que dans quelques jours il s'en fera quelque bonne résolution (1). M. l'Electeur a ici un ambassadeur qui est fort honnête homme. Nous en parlons souvent ensemble, et encore aujourd'hui il a dîné avec moi, et s'est trouvé que c'étoit le jour de la nativité de M. l'Electeur. Nous l'avons un peu solennisée en buvant sa santé, à quoi votre fille a un peu aidé, qui est la première fois, ce dit-elle, qu'elle a vu boire de santé. Cet ambassadeur me disoit en dînant qu'entre toutes les sœurs de M^{me} l'Electrice vous avez merveilleusement gagné le cœur de M. l'Electeur. Mandez-moi de vos nouvelles,

(2) Probablement Vincent Bouhier, trésorier de l'épargne, beau-père de Charles, marquis, puis duc de la Vieuville. Ce projet de vente ne fut pas réalisé.

(1) C'était toujours au sujet de la liquidation et du partage de la succession de Guillaume le Taciturne.

chère fille, et de celles de votre petit peuple, et comment vont vos affaires.

Je ne vous puis dire de celles d'ici, car on ne sait encore qu'en juger. Vos frères vivent toujours à l'accoutumée. Votre aîné vient presque tous les jours souper ici, mais il ne sait lui-même juger de quoi se termineront les affaires. Dieu y mettra la main, s'il lui plaît; et [il] en est bien besoin, car les hommes n'y voient guère clair. Je n'écris point à M. de Bouillon, parce que je ne le crois plus à Paris. J'appréhende de recevoir de vos lettres et de demander des nouvelles quand il vient quelqu'un de la cour, tant j'ai de peur d'en ouïr de mauvaises de ce pauvre prince (2), que j'ai laissé au lit. Dieu lui envoie, et à nous tous, ce qui nous est nécessaire. Je vous embrasse, chère fille, et vous donne mille bonsoirs.

A La Haye, ce 15 de mars.

34. — *De La Haye, 2 avril 1608.*

Ma chère fille, lorsque j'ai pu un peu reprendre mes esprits, j'ai dépêché vers cette pauvre princesse, pour la visiter et pour apprendre de ses nouvelles; mais le vent contraire n'a voulu permettre que ce porteur soit parti plus tôt qu'à cette heure. Il vous dira de toutes nos nouvelles plus que je ne vous en saurois dire, particulièrement de votre fille, car c'est un de ses grands gouverneurs; de l'Etat aussi tout ce qui s'en dit: en un mot c'est que l'on ne sait encore si nous aurons paix ou guerre. Mais je vous dirai que je me veux servir de ce temps ici pour faire cet été un voyage à Spa, car je suis si tourmentée de ma rate que je n'ai pas presque une heure de santé, et je vois de ceux qui y ont été pour le même mal qui en sont du tout guéris.

Or il me semble que vous ne l'êtes pas si bien guérie qu'un voyage ne vous y fit encore beaucoup de bien; et outre ce que

(2) Le duc de Montpensier était mort le 27 février.

je le désirerois passionnément, vos frères me prient de vous en prier et de le vous conseiller, et vous promettent que si vous y venez ils vous verront, si vous voulez prendre la peine de faire deux petites journées, car il n'y en a pas davantage de là à Bréda ; et votre cadet dit qu'il ira jusques tout auprès de Spa. pour nous accompagner toutes deux. Prenez donc une bonne résolution, ma fille : vos frères le désirent extrêmement, et je m'assure que cela sera très-utile à votre santé de faire encore une fois ce voyage. Vous m'en manderez s'il vous plaît, par ce porteur, votre intention ; et moi je remettrai à lui à vous conter toutes nouvelles, et prierai Dieu vous donner toutes sortes de prospérités.

A la Haye, ce 2 d'avril.

35. — *De la Haye, 9 avril 1608.*

Ma chère fille, je reçus hier vos lettres avec celles que m'avez envoyées de M. de Bouillon et le mémoire que vous aviez fait consulter ensemble. Nous en avions déjà donné un paquet tout semblable à Messieurs les Etats, et crois qu'il sera aisé d'obtenir cela ; mais d'autres avantages pour la maison je n'en espère pas, car vos frères étant résolus de ne servir jamais le roi d'Espagne, il n'y a pas d'apparence qu'il leur veuille faire du bien. Que s'ils le vouloient, à la vérité, je crois qu'il n'y a avantage que l'on ne leur fit ; mais ni eux n'y sont résolus ni moi je ne leur puis conseiller, estimant, et eux et moi, qu'il vaud mieux avoir peu avec honneur que beaucoup autrement. Les affaires tireront encore en grande longueur. Quant aux partages, ils sont encore si éloignés — M. le prince d'Orange et M. le prince Maurice — que je ne sais ce qui en arrivera, et crains bien qu'ils ne tombent en procès. Depuis que je suis ici je n'ai cessé de travailler si l'on pourroit faire quelque chose pour vous et Mesdames vos sœurs, et les ambassadeurs de M. l'Electeur, qui sont ici, sont toujours après, par le commandement de M^{me} l'Electrice. Enfin on leur a proposé les moyens que l'on juge justes et raisonnables,

que je crois qu'ils ont envoyés à madite dame l'Electrice.

De penser que l'on vous paye en argent comptant, hélas, ma fille, il n'y a pas de moyen, car il y en a moins que jamais en votre maison. Pour l'assignat de mon douaire, je jouis de Gertruydemberg (1), qui ne vaut que 5,000 florins par an — encore depuis peu, car auparavant il n'y en avoit que 4,000 — et j'en dois avoir 8,000; de façon que votre cadet peut dire être bien éloigné d'avoir jamais eu un liard des biens de monsieur son père. Pour M. le prince Maurice, il dit, et je vous en enverrai un de ces jours un mémoire, que ce qu'il (2) jouit, frais faits, les charges ôtées, ne lui revient qu'à 10,000 livres de rente, qui n'est pas ce qui lui appartient de l'argent que Madame sa mère a apporté. Enfin c'est une compassion si étrange des affaires de cette maison que je n'y vois ni fond ni rive; et jusques à ce que ces deux frères se soient accordés, je ne vois pas que les choses se puissent accommoder. Croyez que j'aurai soin de vos affaires comme des miennes, et certes j'en ai davantage; fiez vous là-dessus.

Au reste, ma fille, j'ai une prière à vous faire pour votre nourrice, la fille de mon valet de chambre. Elle est arrêtée prisonnière depuis mon parlement, et je crois que ce n'est que pour 28 écus. Son mari (3) m'a dit que vous lui avez promis de faire quelque chose pour elle. Je vous en supplie bien humblement; ce sera une œuvre charitable, et avec peu vous la pouvez délivrer de grande peine. Je vous en supplie donc, et de me conserver votre bonne grâce par-dessus toute chose. Votre fille se porte fort bien. Je commence d'aujourd'hui à lui faire venir un maître pour lui apprendre le flamand. Le même maître lui continuera à faire écrire, car si elle n'a quelqu'un qui s'entende à la faire écrire, elle oubliera tout.

Je désire bien, et vos frères aussi, que [vous] vous résolviez à venir aux eaux de Spa.

On m'a dit que M^{me} la Princesse s'en va à Orange, et que

(1) Dans le Brabant, au nord de Bréda.

(2) *Sic*, pour *dont il*.

(3) Il se nommait Panin ou Papin.

Mgr son fils a fait demander en mariage M^{me} du Maine (4). Que je sache s'il est vrai. Les vents contraires ont empêché que plus tôt je n'ai pu envoyer visiter M^{me} de Montpensier. Faites-lui-en mes excuses, je vous supplie, et l'assurez bien qu'elle n'a servante qui plus que moi participe à sa très-grande affliction. La vérité est que je n'en puis essuyer mes larmes. Bonjour, ma chère fille.

C'est le 9 d'avril.

36. — *De La Haye, 9 mai 1608.*

Chère fille, ce n'a pas été mon neveu de Chatillon qui vous aura porté, comme je pensois, ma dernière lettre. Il laisse faire le voyage à M. de Béthune (1), qui vous dira plus de mes nouvelles que je ne vous en saurois écrire. Si les vents l'eussent voulu favoriser, il y a déjà quelques jours qu'il fût en France, avec M. le président Jeannin (2); mais, après avoir été fort tourmenté sur la mer, il leur a fallu revenir, et laisser aller pour cette heure M. de Béthune.

Nous avons reçu durant ce temps les heureuses nouvelles de l'accouchement de la Reine (3). Le Roi m'a fait l'honneur de me l'écrire, par la dépêche avec laquelle étoit la vôtre par où vous m'en donniez avis. Ce vous a été beaucoup d'heur de vous y être trouvée. La pauvre princesse, que vous y accompagniez, n'y étoit pas avec autant de contentement que je l'y ai vue autrefois. C'est un grand bien à Leurs Majestés et à la France, d'avoir à cette heure trois si beaux fleurons à la couronne. Mandez-moi si M^{me} de Montpensier a passé outre à Champigny, comme on me mande, et si elle a mené M^{lle} sa

(4) Renée, seconde fille du duc de Mayenne. Henri IV fit épouser à M. le Prince, le 3 mars 1609, la belle Charlotte-Marguerite de Montmorency, qui étoit sa tante à la mode de Bretagne.

(1) Cyrus de Béthune-Congy, colonel d'un régiment français au service des Pays-Bas.

(2) Plénipotentiaire de Henri IV, qui fit signer la célèbre *Trêve de douze ans* entre les Etats-Généraux et le roi d'Espagne.

(3) Gaston, troisième fils de Henri IV, étoit né le 25 avril.

filie (4). La vôtre se porte fort bien, Dieu merci, et moi toute à votre service, remettant le reste à M. de Béthune.

C'est le 9 de mai.

37. — *De La Haye, vers juillet 1608.*

Madame ma fille, de vous mander des affaires générales par de si dignes porteurs, ce seroit crime ; et même beaucoup de particulières par mon neveu de Châtillon, qui veut être celui qui vous donnera cette lettre, ce seroit superfluité, car il sait tout ce que je vous en pourrois mander et le vous représentera mieux que mes lettres, même de celles de notre petite mignonne. Il a de quoi vous en entretenir longtemps, car c'est un de ses grands gouverneurs. Elle gouverne ses oncles tout paisiblement. Elle a été l'honneur du bal qui s'est fait durant le séjour que les comtesses de Nassau et de Culembourg (1) ont été ici ; de quoi mon neveu a pour vous entretenir pour le moins une bonne soirée.

Il m'a priée de vous supplier, comme je fais, qu'il vous plaise de le favoriser un peu aux affaires que vous avez ensemble. Vous savez que les gens de son âge ont souvent affaire de finances. S'il vous plaît de l'accommoder de quelque argent comptant, de quoi il aura nécessairement à faire à son arrivée à Paris, vous l'obligerez extrêmement et je prendrai part avec lui à l'obligation qu'il vous aura. Et encore qu'il ait bien besoin d'acquitter ses dettes, en ayant, et principalement celle de M. Bruneau (2), qui lui portent de grands intérêts, si m'a-t-il promis qu'il attendra le reste avec plus de patience si vous l'accommodez de quelque petite somme.

Il s'en va avec lui un capitaine qui est fort serviteur de M. de Bouillon, et qui [le] lui a bien témoigné durant ses peines. Il m'a priée de vous écrire pour un fils de sa femme, qui

(4) Marie de Bourbon, que Gaston, fils de Henri IV, épousa en 1626. et de laquelle il eut la grande Demoiselle.

(1) Cousines de Madame de la Trémoille.

(2) C'est probablement le conseiller au présidial de La Rochelle.

est fort gentil garçon, qu'il désireroit qui fût nourri page d'un des vôtres. Je lui ai dit que je croyois qu'eux et vous en aviez le nombre que vous désiriez. Toutefois il a fort désiré que je vous en dise un mot; c'est à vous à lui répondre comme il vous plaira. Je vous laisserai entretenir ces Messieurs et prierai Dieu, chère fille, vous donner délivrance de tous vos maux, et à moi toujours autant de part en votre amitié que je le désire. Mandez-moi ce qui est des nouvelles que l'on dit de M^{me} la Princesse et de Mons^{sr} son fils, et si elle est allée à Orange. Que je sache aussi, s'il vous plaît, si vous avez accordé avec M. de [la] Rochepot.

38. — *De La Haye, 6 octobre 1608.*

Madame ma fille, j'ai beaucoup de déplaisir de ce que ce pauvre marchand s'en va avec si peu de contentement de la justice de l'amirauté de ce pays. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui, tant pour votre recommandation que pour avoir inclination naturelle à aimer ceux de Laval et de Vitré, tirant mon origine maternelle de là. MM. les ambassadeurs du Roi, qui sont ici, y ont employé toute leur faveur, mais tout ensemble n'a de rien servi; et voyant ses affaires tirer en une telle longueur, et qu'il y eut apporté une notable dépense, eux-mêmes lui ont conseillé de ne demeurer pas davantage à cette poursuite. M'ayant donc dit qu'il s'en retournoit à Vitré et à Laval, je lui ai donné cette lettre, croyant qu'il vous trouveroit encore à l'un des deux ou, que si vous n'y étiez plus, qu'il vous la feroit tenir.

Je ne vous y apprendrai encore rien de certain de notre Etat, car nous sommes encore à prendre résolution si nous aurons trêve ou non trêve. Voilà où nous en sommes, et ces résolutions-là sont fort préjudiciables et au général et au particulier. Vos trois frères sont tous trois en ce pays : l'aîné à Buren, avec M^{me} le comtesse de Hohenloe, où ses deux cadets le sont allés voir; et lui leur a promis, quand ils sont revenus ici, qu'il les y viendrait voir, de façon que nous l'attendons la semaine prochaine. Votre fille se porte fort bien. Je ne sais

si elle aura loisir de vous écrire. Non, car voilà ce marchand qui me prie de lui donner mes lettres, parce qu'il a le vent fort bon et qu'il veut aller coucher à Rotterdam. Excusez-la donc pour cette fois, s'il vous plaît, et ses frères aussi; et moi de plus long discours, puisqu'il faut que je finisse en vous assurant toujours, chère fille, de mon service et de mon affection qui vous seront conservés autant que la vie de votre maman.

A La Haye, ce 6 octobre.

39. — *De La Haye, 19 octobre 1608.*

Chère fille à moi, je me doutois bien que recevant des lettres de notre petite et de Briquemault sans en avoir des miennes, que cela vous mettroit en peine, qui me fit vous écrire par une autre occasion incontinent après; et envoyois mes lettres à M^{lle} Anne de Rohan pour les vous faire tenir, sachant bien que vous avez grande communication ensemble. Et depuis j'ai appris que Madame sa mère et elle étoient parties de Paris devant que mon paquet y fût arrivé, de façon que vous aurez été longtemps sans avoir de mes nouvelles. Celle-ci je l'adresse à vos gens à Paris, en ayant reçu deux de vous depuis peu de jours, dont la dernière est du 20 septembre, par où j'apprends que vous avez été malade; mais, Dieu soit loué de quoi je sais la guérison aussitôt que la maladie.

La nôtre, c'est-à-dire celle de l'Etat, continue toujours ici, et est une maladie lente, de quoi on ne peut juger quelle sera la fin. Vous avez su comme la paix n'a pu se faire. Depuis on a mis en avant une longue trêve, que les ambassadeurs de France et d'Angleterre sollicitent de tout leur pouvoir. Les opinions sont bien mi-parties là-dessus en cet Etat, car les uns la désirent, les autres point sans des conditions que notre ennemi ne veut pas accorder. Vos frères sont de ces derniers, et là-dessus c'est à qui fera son parti le plus fort, pour faire trouver ses raisons les meilleures. Pour moi, je ne suis pas capable d'en juger, c'est pourquoi mon esprit en demeure en

de grandes agitations, bien que je demeure toujours jointe à l'opinion de mes plus proches, comme la raison et mon devoir m'y obligent; mais vous croyez bien que ce n'est pas sans de grandes traverses d'esprit, ne pouvant m'imaginer que ce sera enfin de tout ceci. Dieu veuille y pourvoir par sa providence.

Or, je laisserai les affaires d'Etat pour vous dire que vos dernières lettres ont causé une grande affliction domestique. Jen'ai jamais rien vu si joli que les lettres de votre petit mignon à sa sœur. Ses oncles lui en font bien la guerre de ce qu'il est plus sage qu'elle; elle promet bien qu'elle la sera dorenavant. Nous lui faisons pratiquer ce que vous me mandez, et aujourd'hui, qui est dimanche, elle a sa plus méchante robe, qui lui a bien coûté des larmes devant que la mettre: car elle pensoit que je dusse dîner avec votre aîné, comme j'ai accoutumé, mais il m'a fallu venir écrire, de quoi elle n'a peu de réjouissance. Je vois bien que cela lui sera un plus grand châtiment que les verges. Elle a un esprit admirable et que c'est la vérité qu'il faut tenir en bride, car elle ne demande que de suivre ses volontés; mais l'on lui formera le jugement (1) et la rendra bien fort jolie, je m'en assure. N'en travaillez donc point votre esprit, je vous prie, et vous fiez en moi que j'en aurai le soin que je dois.

Ne vous étonnez pas si vous n'avez point de lettres de vos frères, car croyez-moi qu'ils ne furent jamais si empêchés qu'ils sont; et faut attendre une autre saison pour parler de ce qui touche cette honnête et vertueuse fille (2), celle-ci n'étant nullement propre, ayant bien d'autres choses en la tête. On m'a dit qu'il y a une de vos voisines mariée (3), et que M. l'Amiral et M. de Montmorency ont passé chez vous en allant pour cet effet. On m'a dit aussi que vous avez eu M. de Vendôme (4), allant prendre possession de son gouvernement; et nous avons eu ici le prince de Tingry (5) depuis deux jours,

(1) La comtesse de Derby justifia toutes ces prévisions, et au delà.

(2) Projet de mariage de Henri de Nassau avec Anne de Rohan.

(3) Il s'agit probablement du mariage, cassé depuis, de Jeanne de Scépeaux, duchesse de Beaupréau, avec le jeune Henri de Montmorency, décapité à Toulouse, en 1632.

(4) César, l'aîné des fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

(5) Henri de Luxembourg, personnage ridicule et fort glorieux.

qui est tel que vous l'avez vu. Il s'en va promener par le pays. Nous avons eu aussi le duc de Mantoue (6). Le marquis de Spinola (7) est retourné à Bruxelles, où est arrivé depuis peu de jours M. le prince d'Orange, que nous estimons qui pourra venir sinon ici au moins à Buren. Et moi je m'en vais finir, avec protestations que vous êtes et serez toujours ma chère fille, que j'embrasse en imagination mille fois, et mes petits mignons. Je vous recommande les affaires de la marquise de Mirebeau; faites-y une fin, ma mignonne. Je ne vous recommande point les miennes, car je vois bien que vous en avez plus de soin que moi-même.

A La Haye, ce 19 octobre.

40. — *De La Haye, 12 février 1609.*

..... (1). Nous deux seroit la plus fâchée, car la vérité est que je crois qu'il me seroit encore plus mal aisé de vivre sans elle (2) qu'elle sans moi. Et ne croyez pas, je vous prie, qu'elle m'apporte nulle incommodité : au contraire, ce m'est un extrême contentement de l'avoir avec moi; et croyez que je ne la gêne point, car je la fais fort bien fouetter quand elle le mérite. Mais, ma chère fille, fiez-vous donc en moi et ne vous en mettez en nulle peine, car je m'assure que Dieu la bénira, et quand vous la verrez vous l'aimerez bien et la trouverez bien jolie. M^{me} l'Electrice me mande que vous lui donnez espérance de la voir cet été. Pour moi, j'ai aussi quelque opinion que je pourrois bien faire le même voyage, car je crois que j'irai à Spa, et de là il faut que j'aille voir cette bonne princesse, car je m'imagine que nous nous rencontrerons en quelque lieu. Sur ce sujet votre petite a bien pleuré à dîner; car

(6) Vincent I^{er}, qui venait de fonder l'ordre du *Précieux Sang*.

(7) Général en chef des armées espagnoles, qu'il avait très-souvent rendues victorieuses des Hollandais.

(1) Ce fragment, trouvé dans une lettre de Madame de Rohan à Madame de la Trémoille, qui la lui avait envoyée à cause du susdit projet de mariage, doit être précédé des mots : *Je ne sais qui de*.

(2) La petite Charlotte, que sa mère voulait faire revenir près d'elle,

comme je disois cela à mon fils et à un de vos cousins, j'y ai ajouté : « Ce sera là que je laisserai ma fille entre les mains ou de M^{me} l'Electrice ou de M^{me} de la Trémoille. » Là-dessus elle s'est mise à pleurer de telle façon que nous ne l'avons jamais pensé rapaiser. Son oncle est son grand gouverneur, aussi l'aime-t-il parfaitement ; aussi font les deux autres, mais mon fils est celui qui est l'ami du cœur. Votre frère le prince Maurice lui fait toujours la guerre, comme il faisoit à vous, mais il l'aime aussi tout ce qui se peut. Elle ne se peut si bien apprivoiser avec l'ainé. Or, encore une fois donc, ne soyez plus en peine d'elle, car je vous réponds que ce sera une très-jolie fille.

Or il faut à cette heure parler d'une autre : c'est de celle si sage et si vertueuse dont vous me parlez. Vous pouvez penser, chère fille, combien passionnément je désire ce que vous désirez ; mais je vous dirai librement que je n'y puis faire résoudre celui que vous savez sans l'avoir vue et sans qu'il sache premier qui c'est qu'il demandera (3) et quelle sera sa condition ; car il se voit en termes d'avoir si peu de sa maison, et ce qu'il peut avoir d'ailleurs si incertain, qu'il dit qu'il lui semble que l'on ne le doit point presser de changer sa condition, si ce n'étoit pour quelque parti, ce qu'il ne croit pas que soit celui-là. Ce que je vous en dis c'est à vous, et saurez ménager cela par votre prudence. Soit guerre soit trêve, il faudra qu'il fasse un voyage en France, et là trouver moyen de les faire

lui avait écrit le 3 précédent : « Madame, j'ai un extrême déplaisir de ne vous avoir été obéissante, mais j'espère que d'ores en avant vous n'aurez occasion de vous plaindre de moi, combien que jusqu'ici je n'aie été trop sage ; mais j'espère de l'être tant que vous aurez sujet de contentement, et que Madame ma grand-maman ni Messieurs mes oncles ne me trouveront plus ingrate, espérant leur rendre obéissance et très-humble service. Ils m'ont à ce nouvel an témoigné leurs bonnes volontés en m'ayant donné de belles étrennes, à savoir : Madame m'a donné un carquant de diamants et rubis, M. le prince d'Orange, des pendants d'oreille ; Son Excellence (Maurice), trois douzaines de boutons de perles et rubis ; M. mon oncle (Henri) m'a donné une robe de toile d'argent, etc., etc. »

(3) Henriette de Rohan, sœur aînée d'Anne, étoit aussi à marier. Tallemant des Réaux dit qu'elle étoit bossue, et il la traite, comme toute la famille, en Rochelais ayant abjuré le protestantisme. La maison de Rohan avoit peu de biens. Anne étoit du même âge que Henri de Nassau.

voir. Que s'ils sont agréables l'un à l'autre, je sais un moyen pour leur faire avoir des commodités assez pour être à leur aise; mais il faut qu'ils se voient, car il n'y a point de moyen de l'obliger si ce n'est chose qui lui soit agréable. J'y apporterai tout ce que je pourrai, comme n'y ayant chose au monde que je désire tant; car alors je serais contente de mourir, et m'assure que vous me croyez bien.

Je suis extrêmement marrie de l'affliction de M^{me} de Saint-Germain (4). J'ai pleuré en lisant la lettre, que vous m'avez envoyée, qu'elle écrit à sa fille. Je ne lui ose écrire, ne sachant quelle consolation donner à une douleur si sensible. Elle et M^{me} de Randan (5) sont bien payées d'ingratitude de là où elles en devoient le moins attendre. M^{me} de Neuvy (6) fait la tierce.

Je reçois souvent des lettres de la marquise de Mirebeau, qui me fait les mêmes plaintes que vous de ce que vous ne pouvez tomber d'accord, et dit qu'elle y a apporté et apportera toujours tout ce qu'elle pourra. Je vous prie, ma fille, évitez les procès avec elle, car cela ne vous apportera à l'une et à l'autre que beaucoup de peine et de dépense, et enfin il faut que chacun ait ce qui lui appartient. Je sais bien que votre bon naturel vous convie assez à cela, mais ne croyez pas ceux qui auront du profit à vous faire plaider. J'ai donné charge à mon homme, qui est à Paris, de recevoir ce qu'il vous plaira lui donner lorsque vous y serez. Je crois que mon frère s'y trouvera aussi en même temps. Lorsque vous serez en cette grande cité, j'aurai plus de moyen de vous écrire souvent.

Il me tarde bien de savoir M^{me} de Bouillon heureusement accouchée. Vos frères admirent la belle écriture et le style de leurs neveux, et moi je ne sais si j'aurai moyen de leur écrire,

(4) Anne de Valzergues, veuve de Jean de la Rochefaton, seigneur de Saveilles, et alors femme de Gabriel de Polignac, seigneur de Saint-Germain. Contrairement à ses projets, Henri IV avait fait épouser sa fille du premier mariage à Armand de Caumont, fils aîné du duc de la Force.

(5) Voir la lettre 31, note 4, au sujet d'autres mariages conclus par ordre du roi.

(6) Françoise de la Rochefoucauld-Barbezieux, veuve de Bertrand de Fayolles de Mellet. Sa fille Charlotte était demoiselle d'honneur de Marie de Médicis.

tant je fais de lettres, par la commodité de ce porteur, pour lesquelles commencer il est temps que je finisse celle-ci en vous embrassant, et Erry (7) aussi, de tout mon cœur. Mandez-moi ce que vous croyez du mariage de M. le Prince (8). Je m'en réjouis infiniment s'il se fait, car c'est beaucoup d'honneur pour cette belle fille-là, que j'aime bien fort, et m'assure que sera du contentement pour lui d'avoir une femme si sage comme sa bonne nourriture et son honneur promettent qu'elle sera. Voici une petite requête que l'on m'a priée de vous faire : votre chère fille qui vous supplie de lui envoyer ses étrennes; et moi je vous supplie de n'y point faillir, et qu'elles soient belles, car je vous réponds pour elle qu'elle les méritera. Papin me prie aussi de vous ramenter sa femme, votre nourrice, et d'avoir pitié d'elle, car elle a des procès qui l'ont mise du tout en nécessité.

C'est à La Haye, ce 12 de février.

41. — *De Berg op Zoom, 22 mars 1609.*

Madame ma fille, ce même gentilhomme qui vous donna si peu de loisir de m'écrire s'en va en une saison où j'ai la cervelle si embarrassée qu'il ne vous portera que peu de lignes de moi. Vous apprendrez par lui les termes où il laisse les affaires, qui est bien fort proche de la conclusion de la trêve. Nous avons donné un mémoire, pour les affaires de cette maison, où les rentes de vous et de vos sœurs étoient comprises; mais il n'a été parlé ni des unes ni des autres, et dit-on qu'il ne nous faut rien attendre de ce côté-là. Avisez s'il ne seroit pas à propos que vous fissiez que le Roi en écrivît à ses ambassadeurs pour vous en faire jouir, car d'ici il ne vous en faut rien attendre. Notre fille se porte bien, Dieu merci, et moi toute à votre service, qui vous baise les mains en toute humilité.

(7) Petit nom de Frédéric de la Trémoille.

(8) Avec Mademoiselle de Montmorency, que le connétable, son père, voulait faire épouser à Bassompierre, et que la princesse d'Orange avait recherchée pour son fils.

Je me réjouis bien fort du mariage de Mgr le Prince avec cette belle fille, que j'aime de tout mon cœur.

A Berg op Zoom, ce 22 mars.

42. — *De La Haye*, 13 avril 1609.

Ma chère fille, ce gentilhomme qui s'en retourne à Paris m'a mise toute en peine de vous, m'ayant dit qu'il vous avoit laissée bien malade; et depuis son arrivée j'ai reçu de vos lettres, mais écrites devant son partement, par lesquelles vous me mandiez avoir été bien mal, mais que lorsque vous écriviez vous vous portiez mieux : qui me fait craindre que vous ne soyez retombée. De façon que je ne serai point à mon aise que ce gentilhomme ne retourne, qui doit revenir incontinent; et par lui commandez, je vous prie, à quelqu'un des vôtres de m'avertir de l'état de votre santé, car je n'aurai point de repos que je ne sache que Dieu vous l'ait rendue bien parfaite. Votre fille se porte bien, mais fort en peine de vous, aussi bien que moi. Ce gentilhomme m'a dit que mon fils, M. de la Trémoille, lui vint faire une si jolie harangue, à son partement de Paris, qu'il l'en admire et l'en fait admirer ici à tout le monde. M^{lle} Anne de Rohan m'en mande aussi des merveilles, mais elle en parle par passion, car il y a de l'amour entre eux deux, à ce qu'elle me mande.

Bonjour, chère fille; je prie Dieu que j'aie bientôt de vos nouvelles qui soient bonnes.

C'est le 13 d'avril.

43. — *De La Haye*, 22 juin 1609

Madame ma fille, j'ai reçu votre lettre du 22 de mai. Je me réjouis de vous savoir, et M^{me} de Bouillon, auprès de cette bonne et digne Electrice, et participe en esprit au contentement que vous possédez toutes ensemble (1). Il n'est heure

(1) Excepté Flandrine de Nassau, religieuse à Poitiers, toutes les

au jour que je ne m'y souhaite; mais quoi, ce n'est de cette heure que ce que je désire le plus est ce qui m'est bien souvent le plus interdit. Nous sommes ici, sur vos partages, aussi peu avancés que le premier jour, parce que Messieurs les Etats n'ont point encore pris leur finale résolution sur ce qu'ils veulent faire pour votre maison. Pour faciliter lesdits partages, M. le président Jeannin s'y emploie, et par le commandement du Roi et de sa bonne volonté, et promet qu'il ne partira point qu'il ne voie cela fait, conclu et arrêté.

Soudain que cela sera fait, je me propose, s'il plaît à Dieu, d'aller à Spa, et ai opinion que ce pourra être dans le mois de juillet, et de là à Heidelberg. Le cœur me dit que vous y serez encore, et que notre bonne Electrice trouvera quelque bon sujet pour vous y arrêter.

Touchant ce que vous m'écrivez de votre rente de Brabant, Mégand (2) et moi en parlons souvent. Il s'est employé et s'emploie journellement pour vous la faire tirer; et aujourd'hui encore, comme je lui en parlois sur la lettre que vous m'en avez écrite, il m'en a donné plus d'espérance qu'il n'avoit encore fait; mais laissez-lui ménager cela, car il ne le faut pas faire par les raisons que vous m'alléguez. Sont d'autres moyens dont Mégand se sert, et par lesquels il espère d'en venir à bout. Gouvernez-vous-y donc par son avis et selon ce qu'il m'a dit vous en écrire par cette même dépêche. Et pour vos partages, vous ferez bien, cependant que vous êtes toutes ensemble, d'envoyer ici, mais il faudroit que ce fût promptement. A cette heure que le mariage de M. le Prince est fait, mons' votre frère attend ici bientôt madame sa femme; mais il craint qu'elle aille mener la mariée en son ménage et que cela fasse ajourner davantage qu'il ne désire. Je ne vous mande point de nouvelles de votre fille, parce que je sais qu'elle vous écrit elle-même. Bonjour, chère fille.

C'est le 22 de juin.

filles de Charlotte de Bourbon-Montpensier et de Guillaume le Taciturne se trouvaient réunies à Heidelberg.

(2) Homme d'affaires de la duchesse en Hollande.

Je vous supplie de baiser les mains de ma part à ma fille, M^{me} d'Orange (3), n'ayant loisir de lui écrire parce que voilà une dépêche qu'il me faut faire en France avec celle-ci, de façon que j'ai mille lettres à écrire.

44. — *De Spa, 30 juillet 1609.*

Madame ma chère fille, étant arrivée d'hier au soir seulement en ce lieu de Spa, j'y ai trouvé M. de la Guesle (1) qui dépêchoit ce gentilhomme à Paris; par lequel je vous fais ce mot pour vous dire que votre fille et moi nous y sommes arrivées, en bonne santé, pour le mal qui nous y amène. Je suis délibérée de faire boire un peu à votre fille, parce qu'elle est fort sujette à un mal de côté et qu'elle a toujours une grande altération et demeure fort maigre. Les médecins jugent qu'un peu de cette eau la délivrera de ces maux. J'ai vu à Bréda M^{me} la princesse d'Orange (2) et [ai] demeuré trois jours avec elle. Je l'ai trouvée fort embellie. Elle m'a conté des nouvelles que je savois déjà. Je reçus là les lettres que m'écrivîtes de Paris, le lendemain de votre arrivée. Je crois que vos trois frères sont à cette heure ensemble audit Bréda. J'envoie demain savoir des nouvelles de M^{me} de Bouillon (3) et ne vous puis dire autre chose pour cette heure, car ce porteur n'attend que mes lettres, vous baisant les mains mille et mille fois. Je suis logée ici au même logis où vous logiez.

A Spa, ce 30^e juillet.

45. — *De La Haye, 14 janvier 1610.*

Madame ma chère fille, les dernières et seules lettres que

(3) Amélie de Nassau.

(1) Jacques de la Guesle, procureur général au parlement de Paris.

(2) Eléonor de Bourbon-Condé.

(3) De Spa à Sedan, il n'y a pas trente lieues.

j'ai reçues de vous depuis longtemps sont écrites de Vitré, du 17 décembre, où vous faites la même plainte de moi que je fais de vous; et cela sans croire qu'il y ait faute de votre souvenir, comme je m'assure que vous avez la même créance de moi. Vous dites que vous serez de retour à la fin de ce mois à Paris. Pour moi je ne sais quand j'y serai. Votre cadet est tous les jours en délibération d'y aller; mais ces incertitudes des affaires de Clèves et Julliers le retiennent d'heure à autre, pour ne désirer pas, et avec raison, être absent d'ici s'il s'y commence de la guerre. Je crois que dans peu de temps on en sera résolu, et alors lui et moi prendrons nos résolutions, de quoi vous serez avertie.

L'éloignement de France de M. le Prince nous fâche fort ici, et surtout le voyant au lieu où il est (1), où on tâchera par toutes sortes d'artifices de le détourner de son devoir; mais je veux toujours espérer qu'il sera plus sage. Je m'assure bien que s'il veut croire le conseil de M. [le prince] et M^{me} la princesse d'Orange, qui sont auprès de lui, qu'il se réconciliera bientôt avec le Roi, de qui la clémence et grande bonté est tant reconnue que, quand il y aura recours, il ne doit point douter que Sa Majesté soit aussi prête à lui pardonner que lui à demander pardon.

Il faut changer de discours, et vous dire que vous avez fait votre fille bien glorieuse de lui envoyer de si belles robes. J'espère que vous aurez du contentement d'elle, car c'est un esprit admirable et qui, Dieu merci, ne s'incline à nulles mauvaises conditions, mais aussi elle ne peut encore l'arrêter pour apprendre ce que l'on désireroit. Mais quoi? Il faut l'avoir par patience et par crainte, car il y a beaucoup d'enfance encore en elle et son esprit veut être retenu par crainte, et sa bonne amie ne manque point à lui en donner; et ne lui épargne-t-on point la verge quand elle en a besoin. Il est vrai que c'est le plus tard que l'on peut, car je voudrais bien que la raison et non la verge lui fit faire ce qu'elle doit. Il n'y a point de danger que vous lui mandiez que c'est une

(1) A la cour espagnole de Bruxelles, où le prince de Condé avait amené sa femme, pour la soustraire à la folle passion de Henri IV.

grande honte de se faire encore donner des verges en l'âge où elle est, et que vous ne voulez plus qu'elle fasse de l'enfant, car il est bien certain qu'elle n'a que le jeu en recommandation; et j'aime beaucoup mieux qu'elle soit comme cela que si elle appliquoit son esprit comme font beaucoup d'autres, qui n'apprennent que de petites afféteries, à quoi je vous puis assurer qu'elle n'est nullement encline. Cela vous doit réjouir, et [faire] vivre assurée que j'en fais comme de mon propre enfant; et ne devez point craindre qu'elle me donne de la peine : au contraire, ce m'est un extrême contentement de pouvoir instruire une jeunesse à qui j'ai tant d'obligation.

J'ai reçu les belles stances que cette belle et vertueuse fille (2) a faites. Cet esprit tout parfait ne peut rien produire qui ne lui ressemble. Je souhaite toujours avec passion ce que vous désirez, mais il se faut voir, et jusques-là je ne puis rien faire que des souhaits. Je leur ai écrit, c'est-à-dire à la mère et aux filles, il y a peu de temps. J'espère que nous nous trouverons toutes ensemble devant qu'il soit longtemps. A cette heure-là nous en parlerons davantage; et cependant je vous baise, chère fille, bien humblement les mains, et embrasse mes deux petits mignons de tout mon cœur. Ne m'envoyez point le cabinet, mais gardez-le-moi, s'il vous plaît.

A La Haye, ce 14 janvier.

46. — *De La Haye, 25 février 1610.*

Madame ma chère fille, j'ai reçu vos lettres et par le S^r Du Plessis (1), et depuis par le S^r Anché (2). Je me réjouis de vous savoir à Paris, parce que j'en apprendrai bien plus souvent de vos nouvelles que d'ailleurs.

(2) Anne de Roban dont on a, malheureusement, négligé de recueillir les poésies. Je n'ai pu trouver le sujet des stances dont parle Louise de Colligny.

(1) Zacharie du Bellay, seigneur du Plessis-Bellay, gouverneur du jeune duc de la Trémoille. Il avait été capitaine dans un des régiments français au service des Pays-Bas.

(2) Gentilhomme de la maison de la Trémoille.

Vous dites que vous avez trouvé beaucoup de changement; vraiment oui! Pour moi, je crois que M. le Prince a perdu l'entendement et qu'il est abandonné de Dieu que d'ouïr ses procédés à Bruxelles. Le cœur m'en crève de voir un qui porte le nom de Bourbon parmi ces gens-là (3). Je me trompe bien ou il sera bientôt las d'eux, et eux de lui; ils le déprisent déjà bien fort, à ce que j'entends. J'ai pitié de le voir courir comme cela à sa ruine, et cette pauvre princesse renfermée à cette heure comme dans une prison. Elle eût été bien plus heureuse d'épouser un simple gentilhomme. Mais encore ce qui me fâche le plus, c'est de voir M. le prince d'Orange je ne sais comment embarrassé parmi tout cela. Il n'a pas tenu que nous ne lui ayons souvent mandé d'ici qu'il s'en devoit retirer; et il nous mande aussi tous les jours qu'il s'en revient à Bréda, et qu'il lui fâche fort d'y demeurer si longtemps, mais qu'il espéroit toujours de gagner quelque chose sur cet esprit malade. Depuis cette belle alarme que vous en avez apprise (4), nous n'en avons rien appris, sinon que, de bouche, il a encore donné charge de nous dire qu'il seroit bientôt à Bréda.

Vos frères sont depuis quinze jours à Utrecht, pour essayer d'assoupir quelque brouillerie qui s'est mise dans la ville, à quoi, si l'autorité de Messieurs les Etats ne remédie, il y auroit danger que cela n'en allumât de plus grande dans le pays; mais on espère que cela se raccommodera. Voilà des nouvelles d'Allemagne qui viennent d'arriver, par où il semble que ces affaires de Julliers se porteront à la guerre. Si cela est, il n'y a pas d'apparence que votre cadet puisse aller encore en France, car cette seule attente lui a fait tenir pied-à-boule tout cet hiver, par l'avis même de tous ceux qui l'aiment : car il avoit bien envie de faire un tour auprès du Roi, qu'il a extrême envie de voir. S'il y a moyen, il faut qu'il fasse ce petit voyage de Sedan. Si M. de Bouillon

(3) Cette lettre a été imprimée, avec l'orthographe de l'original, par M. le duc d'Anmale, dans son *Histoire des Princes de Condé*, vol. II, p. 571.

(4) Dans la nuit du 13 au 14 février, le marquis de Cœuvres, ambassadeur de Henri IV, échoua dans sa tentative d'enlèvement de la jeune princesse de Condé.

est encore à Paris, communiquez-en avec lui et me mandez, s'il vous plaît, comment il faudroit y procéder, car j'y apporterai de mon côté tout ce qui sera en ma puissance, ne désirant rien tant au monde que ce que vous souhaitez aussi.

Vous me mandez que je vous écrive quand sera mon retour. Certes, chère fille, je ne le puis encore juger, car il m'est bien mal aisé de me résoudre que je ne voie ce que deviendra votre cadet. J'ai dit à Briquemault ce que vous me mandiez qui la regarde. Je vous prie de croire qu'elle, non plus que moi, ne souffre rien à M^{lle} de la Trémoille qui soit mal séant à une fille de sa qualité. Je me doute bien qui est ce gentilhomme, que vous dites qui est avec mon neveu de Chatillon, qui vous a dit qu'il parle si privément avec elle. C'est une humeur que, si vous le connoissiez bien, vous ne trouveriez pas cela étrange de lui, car il prend des libertés qu'autre que lui ne prendroit pas, et personne ne s'en offense. Enfin j'en fais comme de ma fille propre, et m'assure, quand vous la verrez, que la trouverez bien jolie (5). Le Plessis m'a dit mille biens de votre aîné, et mille gentilleses de votre cadet, qu'il me donne bien envie de voir. Je suis si malade d'un grand rhume, qui tient ici comme une coqueluche, que j'ai eu grand'peine à vous faire cette lettre.

C'est le 23 de février.

(5) Voici, sur le même sujet, un fragment de lettre de Mademoiselle de Briquemault à Madame de la Trémoille : « Je vous veux dire la vérité et vous supplie très-humblement, Madame, de la croire : qui est que j'aimerois mieux être morte que souffrir à madite demoiselle aucune afféterie ni autre chose qui lui fût mal séant, non plus en l'absence de Madame qu'en sa présence. Et je vous peux assurer que si de toutes ses autres petites imperfections elle étoit aussi aisée à corriger comme de caresser les hommes, elle seroit bien parfaite; vous assurant qu'elle a plus d'inclination à les mépriser qu'à les caresser : c'est pourquoi on ne lui défend point de leur parler. Je ne sais où on a pris ces inventions-là pour m'affliger et me rendre, comme je crois, de mauvais offices envers vous... Je vous supplie très humblement d'être assurée que je ne laisse rien passer à Mademoiselle votre fille de mal séant sans l'en reprendre, et châtier quand il en est besoin. Elle seroit aussi sage que vous le désirez si son petit esprit se pouvoit arrêter; mais il faut que ce soit l'âge qui lui apporte cet arrêt, car il lui faut bien tenir la bride haute mais ne la pas trop tenir de court, car cela la rend incontinent mélancolique et malade. Je ne la flatte point, et si ne laissé-je d'espérer que l'âge lui apportera de la sagesse et gentillesse autant que si on la tenoit plus court. »

47. — *De La Haye, 6 avril 1610.*

Madame ma fille, il y a plus de trois semaines que je suis attachée au lit et à la chambre par le plus grand et le plus fâcheux rhume que j'aie jamais eu, et sans lequel je fusse déjà bien près de Paris. Mais voyant les Pâques si proches que je ne pourrois me mettre en chemin, n'étant pas encore fort bien guérie, que je ne me trouvasse encore en cette semaine si pleine de cérémonie, c'est pourquoi je me suis résolue de passer ici Pâques et de partir, avec l'aide de Dieu, deux ou trois jours après, pour me rendre le plus tôt que je pourrai à Paris, où je me promets que j'aurai ce bonheur de vous trouver encore et que, par votre faveur, je pourrai être accommodée dans un quartier de la maison de M. de Bouillon, où vous êtes logée. Ce me sera un extrême contentement si nous pouvons être ensemble; et sur cette espérance je vous baise mille fois les mains.

A La Haye, ce 6 d'avril.

48. — *De Paris, 20 juillet 1612.*

Madame ma fille, me voici de retour à Paris d'hier au soir seulement, n'ayant vu personne d'aujourd'hui, pour n'avoir pu voir la Reine, pour être trop lasse, et n'ayant averti aucune de mes amies de ma venue. Je suis venue en une fort grande diligence et ayant laissé infinies petites affaires en ma maison (1), où ma présence étoit du tout nécessaire, pour ne manquer point au jour que M^{me} de Rohan m'avoit assuré par ses lettres qu'elle seroit ici; mais, à ce que j'apprends, elle n'y sera encore de deux jours. Je crois qu'elle vous aura vue à Saumur, et M. de Bouillon aussi, et que vous aurez résolu ensemble du voyage de Sedan. Mais je

(1) Lierville.

viens d'apprendre une nouvelle qui me met en peine : c'est que l'on m'a dit la contagion y être recommencée. Seroit bien pour mettre M^{me} de Bouillon en nouvelle peine. Je lui viens d'écrire tout à cette heure pour la supplier de me mander de ses nouvelles. Je suis trop nouvelle venue pour vous en mander d'ici. J'ai bien appris, par mon neveu de Châtillon, de celles de Saumur. Il est bien glorieux de la bague qu'il a gagnée de M^{lle} de la Trémoille, et dit qu'il n'a jamais rien vu de si joli que votre cadet; et moi je dis que je n'ai point de désir plus affectionné que celui de vous faire service. En cette volonté, je vous baise les mains en toute humilité, et par votre permission à toute la petite troupe.

A Paris, ce 20 de juillet.

49. — *De Lierville, 25 octobre 1612.*

Madame ma chère fille, j'attendois le retour d'un des miens, qui étoit allé à Paris, pour savoir si vous y étiez et envoyer savoir comment vous vous portez des eaux de Spa, lorsque votre laquais m'a rendu vos agréables lettres, étant extrêmement aise d'y apprendre votre état et celui de votre petit peuple, particulièrement de M^{lle} de La Trémoille. J'ai toujours cru que ces eaux lui feroient du bien, car lorsqu'elle en prit sur le lieu elles lui profitèrent beaucoup. J'aurois un merveilleux regret de ne vous pouvoir voir devant votre parterment, sans ce que vous me mandez que vous n'avez que six semaines pour votre voyage. Ce sera donc à ce retour-là que nous verrons, s'il plaît à Dieu, car je fais état de partir après cette Toussaint, avec beaucoup de regret de ne voir point planter mes arbres; mais j'ai ici M^{me} de Ricey (1) qui me veut emmener par force. Je me suis trouvée fort mal, depuis trois semaines, d'un mal qui n'est pas honnête, mais à cette heure je me porte fort bien et ne m'en reste qu'un peu de foiblesse. Durant ce fâcheux mal, je reçus vos lettres, avec celles que

(1) Anne de Laval-Bois-Dauphin, veuve de Georges II de Créquy, seigneur de Ricey.

m'envoyez de M^{me} l'Electrice et de cette pauvre nouvelle veuve (2), auxquelles j'ai fait réponse, mais non à vous parce que j'attendois toujours votre retour à Paris, M^{me} de Rohan, qui m'a fait l'honneur de passer ici, m'ayant assurée que vous deviez arriver deux jours après son partement de Paris; et depuis dix jours j'ai ici M^{me} de Ricey qui m'en dit autant. Vous avez raison de dire que n'avez point eu de mes lettres, car je ne vous ai écrit qu'une fois depuis que vous êtes à Sedan. Il y avait dans un même paquet des lettres pour vous et pour M^{me} de Bouillon, et le tout adressé à M^{me} de Ricey, ce qu'elle n'a point reçu tant le messager a été sûr.

Je suis étonnée de ce que vous ne me parlez point du mariage de M. l'Electeur (3). M. d'Aerssen me mande qu'il est arrivé le 9 de ce mois à La Haye et qu'il n'y devoit séjourner que peu de jours, que le mariage se doit faire à Noël. Puisque votre frère a l'honneur de l'accompagner, je crois, quand je serai à Paris, que j'en apprendrai des nouvelles. On m'a dit que vous êtes priée d'aller querir cette belle princesse, pour l'accompagner à son ménage. Ce sera un fort beau et honorable voyage, et que je m'assure qui vous apportera du contentement; mais au moins en devriez-vous mander quelque chose à votre pauvre maman, afin qu'elle s'en réjouisse avec vous; mais puisque l'on vous verra dans six semaines, il faut remettre tous discours à ce temps-là. Cependant, chère fille, je prie Dieu qu'il vous donne heureux voyage et beau temps pour le faire, mais je suis marrie que je ne verrai point mon fils, M. de La Trémoille, car ce laquais m'a dit que vous le laisserez en Poitou, et que le petit est demeuré à Sedan. Mais j'espère que vous ramènerez M^{me} de La Trémoille. Si j'eusse été à Paris, je vous eusse priée de me la laisser, pour l'exempter de cette petite corvée. J'attends tous les jours le marquis de Mirebeau; sans cela j'eusse pu partir plus tôt pour vous trouver encore à Paris, mais à cette heure il n'y a point de moyen.

(2) Leur sœur consanguine, Catherine-Belgie de Nassau, dont le mari, Philippe-Louis, comte de Hanau, était mort le 9 août précédent.

(3) Frédéric V, depuis roi de Bohême, épousa, le 14 février 1613, Elisabeth, fille de Jacques 1^{er}, roi d'Angleterre.

Encore faut-il que je vous prie de m'éclaircir d'une chose dont je vous priois par mes autres lettres. C'est qu'il y a bien deux mois que M. de Bouillon me fit mander que j'avois été refusée au Conseil d'un don que la Reine m'avoit fait (4). Moi qui n'avois demandé ni eu aucun don de Sa Majesté, fus fort étonnée; et depuis, me faisant enquérir que c'étoit, on me dit que c'étoit vous, et que cependant on croyoit que ce fût moi. Je vous supplie, éclaircissez-moi cette énigme, car depuis j'en ai toujours été et suis encore en peine; et ne faut que laisser vos lettres, s'il vous plaît, à M. d'Aerssen. Je vous baise très-humblement les mains.

C'est le 25 d'octobre.

50. — *De la Haye, 11 mai 1613.*

Madame ma fille, je m'assure que vous serez bien aise de savoir comme Dieu m'a heureusement conduite en tout mon voyage, et suis arrivée à la bonne Haye, que bien connoissez, dimanche dernier 5 de ce mois, ayant été douze jours en chemin. J'en séjournai un à Verneuil, comme vous aura pu dire M^{me} de la Trémoille, ayant grand regret que je ne la pouvois mener plus avant. J'en séjournai un autre à Bruxelles, et ne bougeai du logis de M. le prince d'Orange, là où l'ambassadeur de France, M^{me} la princesse d'Orange, la princesse de Ligne (1) et force autres dames me firent l'honneur de venir au-devant de moi. Soudain que je fus arrivée, le marquis de Spinola me vint trouver; le lendemain, l'ambassadeur d'Espagne et toutes les dames qui sont à Bruxelles me firent le même honneur. L'Infante pensa être tuée à l'instant que j'arrivai, par un qui tiroit au papegay, duquel l'arquebuse creva, dont un éclat la blessa fort à la joue.

J'ai laissé M. le prince d'Orange avec la goutte à Bruxelles, mais faisant état que, s'il pouvoit, il viendroit ici à la réception

(4) Il s'agissait peut-être de la continuation de la pension de 6,000 livres, pour laquelle Louise de Colligny est portée en 1609, ainsi que Du Plessis-Mornay et le comte de Montgomery, sur le *Petit Estat de ceux de la Religion*, montant à 84,500 livres.

(1) Louise de Lorraine-Chaligny, femme de Florent, prince de Ligne.

de ces prince et princesse (2), qui arrivèrent à Flessingue jeudi au soir. Messieurs les États me viennent d'envoyer une lettre que leur écrit M. le prince Maurice, par laquelle il les en avertit, et que M. l'Electeur pourroit bien être ici aujourd'hui, mais la princesse se reposera deux ou trois jours en Zélande. Je suis si empêchée à préparer mon logis (3), pour recevoir cette grande compagnie, que voilà tout ce que je vous puis dire; et vous supplie de me mander des nouvelles de notre belle et bonne Reine, et si elle est bien guérie de son rhume. J'ai bien envie aussi de savoir des vôtres, et en quels termes vous êtes de vos procès.

C'est à La Haye, ce samedi 11 de mai.

51. — *De La Haye, 7 juillet 1614.*

Madame ma fille, ces trois mots ne vous apprendront pas tant de mes nouvelles comme feront ces honnêtes personnes qui vous les portent. Je vous avois mandé que je m'en allois à Spa, mais le mauvais temps de cette année a fait que tout le monde m'a déconseillé ce voyage. Me voici donc toujours à La Haye, où j'ai plus de repos et d'esprit et de corps que vous n'en avez à Paris à solliciter vos procès, dont j'ai bien envie d'apprendre que vous ayez eu une bonne issue, telle que la vous souhaite votre pauvre maman qui baise vos mains en toute humilité, et par votre permission [celles de M^{re}] de la Trémoille. Je la souhaite ici cependant que vous êtes en vos sollicitations (1); je m'imagine qu'elle s'y plairait plus qu'à aller courtoiser mess^{rs} les conseillers. Je pense vous avoir mandé que nous avons perdu la comtesse de Solms par maladie. Bonjour, chère fille.

Ce 7 juillet.

(La fin au prochain numéro.)

(2) L'Electeur-Palatin et la princesse d'Angleterre.

(3) La maison de Louise de Colligny, située sur la magnifique promenade dite *le Plein*, est devenue le ministère des colonies.

(1) Au sujet du procès contre Madame d'Elbeuf, pour la succession de Laval.

SÉANCES DU COMITÉ

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 22 JUIN 1871.

Présidence de M. le comte *Jules Delaborde*. Membres présents : MM. *Block, Bonnet, Coquerel, Douen, Franklin, Gaufrès, Sayous, Read*.

Après la lecture du procès-verbal des séances du 14 juillet et du 8 septembre 1870, le secrétaire exprime les sentiments de reconnaissance envers Dieu dont il est pénétré, ainsi que tous ses collègues, en se retrouvant dans cette Bibliothèque du Protestantisme français si miraculeusement préservée.

Il donne ensuite lecture d'une lettre de M. *Fernand Schickler* offrant au Comité sa démission des fonctions de président.

M. le comte *Jules Delaborde* se rend l'interprète des sentiments de tous en déclarant que la Société demeure plus que jamais attachée au président qui a dirigé ses travaux avec tant de zèle depuis cinq ans, qui s'est associé à ses joies comme à ses douleurs, et que nos communes épreuves sont un lien de plus qui nous unit inséparablement à lui.

A l'unanimité des membres présents, il est décidé qu'une lettre sera écrite à M. *Schickler* pour le prier de retirer sa démission.

Bulletin. L'année 1870 est demeurée interrompue au numéro de septembre, qui était sous presse lors de l'investissement de Paris. C'est une lacune de près d'un an dans nos publications. Il est difficile de la combler. Tout ce que l'on peut faire, c'est de réunir en un seul volume les années 1870 et 1871. Cette combinaison est adoptée.

La secrétaire présente un très-savant mémoire sur *Les Abjurations*, préparé par M. *Jules Chavannes*, comme gage de l'intérêt persévérant qu'il prend aux travaux de la Société. Ce travail sera inséré dans le *Bulletin* de 1872.

SÉANCE DU 13 JUILLET 1871.

Présidence de M. le comte *Jules Delaborde*. Il est donné lecture d'une lettre de M. *Schickler* qui déférant à un vœu unanime, dont il est profondément touché, retire la démission qu'il avait offerte.

Correspondance. M. Paul Marchegay annonce le précieux envoi d'un dossier de lettres inédites de Louise de Coligny, princesse d'Orange, à Charlotte Brabantine de Nassau, conservées dans les archives de M. le duc de la Trémoille. Il demande que cette correspondance, précédée d'une notice historique, soit insérée dans les derniers cahiers du *Bulletin* de 1871. Le secrétaire est autorisé à prendre les arrangements nécessaires pour la réalisation de ce vœu.

M. le comte *Delaborde* offre d'intéressants extraits des anciens registres de l'état civil de Paris qui ont péri dans le récent incendie du Palais de Justice. On y voit figurer de 1594 à 1628, dans la période correspondant aux ministères de Dumoulin, de Mestrezat, et aux débuts de Drelincourt, bien des noms chers au protestantisme français, Arnaud, Dumaunier, Villarnoul, Anne de Rohan, Catherine de Bourbon. Ces extraits ont leur place marquée dans le *Bulletin*.

SÉANCE DU 3 AOUT 1871.

M. *Schickler*, président de la séance, remercie ses collègues pour le vote récent dont il a été l'objet. Il sera heureux de conserver des fonctions auxquelles il attache un grand prix, mais à la condition de pouvoir les résigner s'il jugeait ce sacrifice nécessaire à la prospérité de l'œuvre que nous poursuivons en commun.

Concours. Le président rappelle le sujet proposé en mai 1870 : *La vie et les écrits de Th. de Bèze*. Le 31 décembre 1871 était le terme fixé. Ne convient-il pas de le reculer au 31 décembre 1872? Le Comité prend une décision dans ce sens. Un avis sera inséré dans le *Bulletin*.

Correspondance. Lecture d'une lettre de M. Saint-René Taillandier accompagnant l'envoi des statuts légèrement amendés de notre Société reconnue comme établissement d'utilité publique.

M. le pasteur Vaurigaud annonce le prochain envoi de son *Histoire des Eglises réformées de Bretagne*.

M. le pasteur Arnaud, de Crest, offre un travail sur les controverses religieuses du Dauphiné, ainsi qu'une savante brochure sur *les Imprimeurs de l'Académie protestante de Die au XVII^e siècle*.

M. le pasteur Corbières félicite le Comité de la reprise de ses travaux et lui transmet un mémoire sur Daniel Encontre lu à l'académie de Montpellier.

M. Eug. de Budé continue ses travaux d'un intérêt protestant, et paye un tribut de regret à la mémoire de M. Heyer.

Bibliothèque. M. *Schickler* annonce de nouveaux dons : la nouvelle édition des *Huguenots* de Smiles.

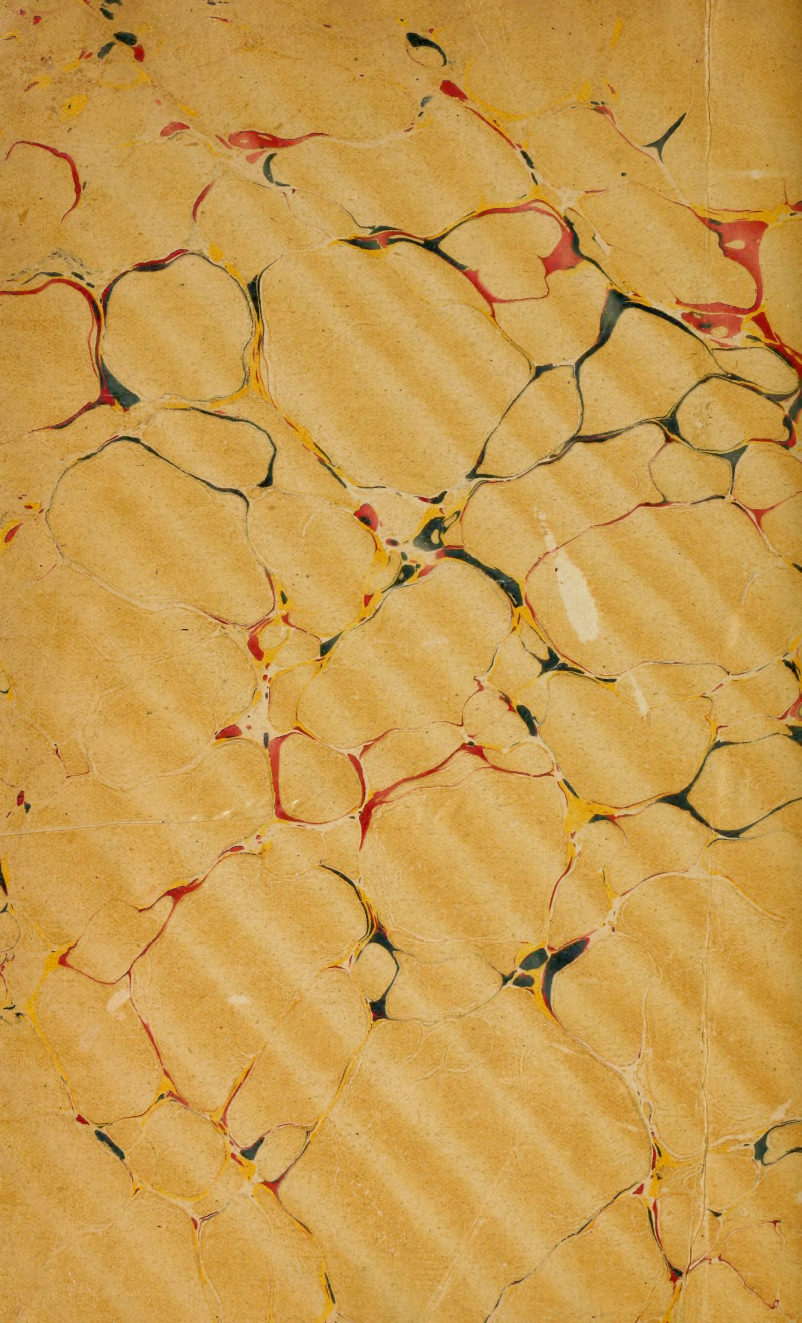
Clément Marot, de Morley; 20 volumes concernant l'histoire des Unitairiens; un Index de toutes les publications relatives aux Eglises wesleyennes, ainsi qu'une bibliographie complète des ouvrages concernant les Quakers. On espère obtenir du *Foreign-Office* la belle collection des papiers d'Etat.

NÉCROLOGIE

M. THÉOPHILE HEYER

Par un beau dimanche de mai dernier, une foule nombreuse et recueillie se dirigeait vers une maison du cloître de Saint-Pierre à Genève, pour rendre un funèbre hommage à l'un de ses plus dignes citoyens, M. Heyer, directeur honoraire des Archives, décédé le 18 mai dans la soixante-septième année de son âge. Le nom de M. Heyer n'était pas seulement connu de ceux qui avaient pu apprécier son esprit fin, son tact délicat et sa rare obligeance au milieu des belles collections de l'Hôtel de ville confiées à sa garde. Les mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie, dont il fut le secrétaire ou le président durant de longues années, ont reçu les fruits de son érudition aussi sûre qu'ingénieuse, et toujours éclairée par l'étude des textes originaux. On se rappelle la lettre spirituellement enjouée qu'il nous adressa l'an dernier sur le séjour de Clément Marot à Genève. Un travail important sur les derniers jours d'Agrippa d'Aubigné avait montré tout ce que l'on devait attendre du futur historien de Michel Roset, ce type accompli du diplomate genevois, au XVI^e siècle. Pourquoi faut-il que le temps ait manqué à l'achèvement d'une œuvre qui eût si bien couronné l'activité modeste et utile de M. Heyer? Une grave maladie, contractée à la fin de décembre 1870, mit sa vie en péril. Il parut se rétablir; je le revis convalescent en février, et souriant à la perspective du retour dans les belles Archives dont il était comme l'âme. Ses amis, toujours si heureux de l'y consulter, ne l'y retrouveront plus; mais ils se rappelleront avec une mélancolique douceur les heures qu'il leur fut donné d'y passer dans l'intimité de l'érudit, de l'homme aimable et bon, toujours prêt à ouvrir les trésors de son esprit et de son cœur. Son souvenir revit déjà dans une intéressante *Notice* de M. Gustave Revilliod. La Société d'Histoire et d'Archéologie lui a rendu hommage par l'organe de son nouveau président, M. Théodore Claparède, et la Société de l'Histoire du Protestantisme français ne saurait oublier celui qui fut un de ses plus doctes correspondants, et dont le nom s'associe, comme par une filiation naturelle, aux noms vénérés des Beaulacre et des Abauzit

J. B.



FL - 11-8-48

BX Société de l'histoire du
9450 protestantisme français,
S64 Paris
année 19/20 Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

